VOYAGE D'EXPLORATION

A

LA MER MORTE

A PETRA

ET SUR

LA RIVE GAUCHE DU JOURDAIN

PAR

M. LE DUC DE LUYNES

MEMBRE DE L'INSTITUT
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres)

ŒUVRE POSTHUME PUBLIÉE PAR SES PETITS-FILS

SOUS LA DIRECTION DE

M. LE COMTE DE VOGÜÉ

MEMBRE DE L'INSTITUT
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres)

TOME PREMIER

PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

VOYAGE D'EXPLORATION

A

LA MER MORTE

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

VOYAGE D'EXPLORATION

A

LA MER MORTE

A PETRA

ET SUR

LA RIVE GAUCHE DU JOURDAIN

PAR

M. LE DUC DE LUYNES

MEMBRE DE L'INSTITUT
Académie des Inscriptions et Belles-Lettres)

ŒUVRE POSTHUME PUBLIÉE PAR SES PETITS-FILS

SOUS LA DIRECTION DE

M. LE COMTE DE VOGÜÉ

MEMBRE DE L'INSTITUT
Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

RELATION DU VOYAGE

PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

AVERTISSEMENT

Ce livre est une œuvre posthume, un peu tardivement offerte au public : on en sait les causes ; ce n'est pas le lieu de retracer les événements qui les ont produites : — la mort prématurée de l'auteur, victime de son dévouement charitable, — la guerre, qui non-seulement a suspendu tout travail scientifique, mais a privé la publication de son directeur naturel, l'aîné des petits-fils de l'auteur tombé glorieusement sur le champ de bataille de Loigny, enfin le départ et l'éloignement de celui qui écrit ces lignes. Quelles que soient les lacunes que puisse renfermer un ouvrage composé dans de semblables conditions, on jugera néanmoins, je pense, qu'il présente un véritable intérêt, et qu'il est destiné à prendre une place importante dans la série des travaux consacrés à l'étude de la Terre Sainte.

Le plan primitif de ce livre, quoique limité dans son objet, était très-vaste. Le duc de Luynes avait voulu couronner une vie consacrée à l'étude par un travail considérable, embrassant plusieurs branches de la science. Parmi les problèmes que soulève l'exégèse biblique, il avait choisi celui qui touche à la fois à l'histoire, à la géographie, à la philologie, à la géologie, et dont la solution exige un appareil de recherches que lui seul peut-être, parmi les amateurs de l'antiquité, était en mesure d'entreprendre. Il avait résolu d'organiser une exploration complète du bassin de la mer Morte, ce lac mystérieux dont la nature étrange et les dramatiques souvenirs ont, dès l'antiquité la plus reculée, occupé l'esprit des sages, troublé l'imagination des voyageurs, servi tour à tour de thème aux graves leçons de l'enseignement religieux, aux luttes de la controverse, aux fictions de la légende, et qui attendait encore son explorateur définitif : en abordant à son tour cette étude, le duc de Luynes ne comptait pas la restreindre à l'observation de faits naturels, à l'enregistrement de détails topographiques ; il était résolu à toucher aux grandes questions qui se rattachent aux événements dont

ces régions ont été le théâtre, aux discussions dont l'origine, la valeur des récits bibliques, ont été l'objet, à tous les problèmes de chronologie, de philologie, d'exégèse même, qui se groupent autour de ces graves sujets. Non qu'il fût naturellement porté vers les spéculations théologiques ; ses premières études avaient été dirigées d'un autre côté; l'antiquité païenne et les sciences exactes s'étaient partagé l'attention d'un esprit aussi accessible aux jouissances de l'artiste qu'aux satisfactions du savant. Mais, vers la fin de sa carrière, ses idées avaient pris une autre direction : les études sémitiques l'occupaient presque exclusivement ; elles l'avaient amené, par l'archéologie, à vivre en fréquents rapports avec la Bible. Une fois en contact avec le livre saint, il avait subi sa puissante attraction; il l'avait étudié, non-seulement en savant épris de vérité, mais en homme rudement frappé dans ses affections de famille et dans ses espérances les plus chères. Témoin du travail qui s'opérait dans cet esprit d'élite, sous la double pression de la science et des chagrins domestiques, confident de plus d'un secret de cette âme privilégiée, je n'ai pas à soulever ici le voile que la mort a jeté sur ses derniers efforts. Mais je puis dire que son intention était de donner dans un vaste travail, dont l'un des chapitres de la *Genèse* eût été le thème, le résumé des recherches du philologue, des méditations du penseur et du chrétien, et c'est pour préparer cette œuvre qu'il avait réuni les plus puissants moyens d'investigation qu'il ait jamais été donné à un simple particulier de mettre au service de la science.

Une embarcation (1) avait été spécialement construite pour la navigation de la mer Morte, des instruments perfectionnés, des documents de tout genre avaient été réunis avec une infatigable persévérance ; aucun détail n'avait été négligé pour assurer le succès matériel de l'expédition, et les auxiliaires que le duc de Luynes s'était donnés avaient été choisis de manière à en assurer le succès scientifique. C'étaient : — M. Louis Lartet, jeune géologue de grand mérite, digne héritier d'un nom justement estimé dans la science; — M. Vignes, brillant officier de marine, que de longues campagnes sur les côtes de Syrie avaient familiarisé avec le pays, et qui avait consenti à interrompre sa carrière maritime pour mettre au service de la science ses connaissances spéciales et son rare esprit d'organisation ; — M. le docteur Combe, médecin dévoué et naturaliste distingué.

C'est entouré de ces collaborateurs que M. le duc de Luynes explora tout le bassin de la mer Morte, et poussa jusqu'à la mer Rouge, participant aux travaux de chacun, faisant lui-même les observations archéologiques, pour lesquelles nul ne pouvait être plus compétent. Lorsque, cette excursion terminée, il quitta pour toujours la Palestine, il laissa derrière lui M. Vignes, qui acheva l'exploration de la rive orientale du Jourdain et se rendit à Palmyre pour fixer astronomiquement la position exacte de cette ruine

(1) Cette embarcation en fer, démontable en tranches calculées de manière à pouvoir être transportées à dos de chameau, avait été construite dans les chantiers de la Seyne, sous la direction de M. du Peyron, ingénieur, aidé des conseils pratiques de M. Vignes (voy. la planche); elle reçut le nom du *Ségor*.

célèbre et estamper les nombreuses inscriptions qu'elle renferme (1). L'année suivante, la mission d'étudier les intéressantes ruines de Karak et de Chaubak fut confiée par le duc de Luynes à M. Mauss, l'habile architecte de Sainte-Anne et du Saint-Sépulcre, et à M. Sauvaire, orientaliste de mérite, aujourd'hui premier drogman du consulat général de France à Alexandrie.

Chacun de ces explorateurs avait consigné dans un rapport spécial le résultat de ses observations. Le duc de Luynes comptait donner, à la suite de son récit, la synthèse de tous ces travaux : la Providence ne lui en laissa pas le temps. Lorsqu'il disparut si prématurément, son travail personnel se réduisait à son journal de voyage auquel manquait encore la dernière forme, à un certain nombre de notes archéologiques et de dessins préparés pour la gravure. Ses petits-fils, qui étaient deux alors, mus par un sentiment de piété filial, ne voulurent pas que tant de labeur restât inutile, et se décidèrent à publier l'œuvre de leur aïeul. Il fut résolu que l'on imprimerait les rapports séparés de MM. Lartet, Vignes, Mauss et Sauvaire, ainsi que le journal de voyage du duc de Luynes.

Spécialement chargé de la révision de ce dernier volume, j'y ai consacré les rares loisirs que m'ont laissés les affaires publiques. J'ai fait ce travail d'une main discrète, m'attachant avec un soin religieux à ne modifier en rien la pensée de l'auteur, sans me dissimuler ce que la forme eût gagné à recevoir de lui-même son dernier complément. Les rares additions que j'ai cru devoir insérer ont été renvoyées au bas des pages et désignées par mes initiales. Le sentiment qui n'a cessé de me guider est celui d'un profond respect pour une mémoire vénérée; j'ai été heureux de payer ainsi un dernier tribut de reconnaissance à l'homme éminent dont la bienveillante affection a soutenu mes débuts, et qui, par ses encouragements, a plus que personne contribué à me pousser vers cette terre d'Orient à laquelle m'attachent désormais les meilleurs souvenirs de ma vie de voyage et d'étude, plus encore que les devoirs de la vie politique.

M. de Vogüé.

Constantinople, août 1874.

(1) Ces estampages, après m'avoir été d'un grand secours pour la publication de mes *Inscriptions sémitiques de la Syrie centrale,* ont été déposés aux archives de la « Commission des inscriptions sémitiques », à l'Institut de France.

VOYAGE D'EXPLORATION

A LA

MER MORTE

CHAPITRE PREMIER

DE MARSEILLE A BEYROUTH ET A JÉRUSALEM

Au port de la Joliette, dans la soirée du 9 février 1864, nous avions achevé à bord du paquebot à vapeur des Messageries l'*Amérique* nos dernières dispositions de voyage; notre bateau de fer, le *Ségor*, divisé par tranches, était descendu à fond de cale; nos provisions et notre bagage étaient convenablement arrimés; nous avions pris possession de nos chambres. Mme de Chevreuse, ma belle-fille, avec trois de mes vieux amis, attendaient, pour me faire leurs adieux, le moment de la séparation. Leurs regards inquiets ne semblaient ni approuver mon dessein, ni bien augurer de son résultat. Les marins de notre expédition future, Mattei, sergent d'armes, devenu notre maître d'équipage, le Biharré, Barjon, matelots du yacht la *Reine-Hortense*, Gavarry, tôlier de la Seyne, notre calfat en cas de besoin, avaient reçu les instructions de M. Vignes. M. Lartet, jeune et savant géologue, et le docteur Combe, mes compagnons et mes collaborateurs, étaient présents. On embarquait pour l'Égypte une soixantaine de chevaux dont l'installation sur le pont et dans l'étage inférieur du navire était lente et laborieuse; les voyageurs arrivaient nombreux et agités. Peu à peu l'ordre s'établit, le bruit cessa : j'échangeai rapidement avec les miens mes dernières recommandations et mes dernières tendresses. Le moment du départ était venu. J'embrassai ceux que je

quittais avec un serrement de cœur qu'un avenir trop prochain devait faire ressembler à un triste pressentiment. L'*Amérique* se mit en marche et s'éloigna rapidement du rivage : je suivis encore longtemps des yeux les mouchoirs blancs qui s'agitaient sur le môle et le clocher de Notre-Dame de la Garde, où les miens avaient prié et devaient prier et pleurer encore.

Le ciel était douteux, la mer houleuse, le temps froid et en harmonie avec nos tristes pensées.

10 Février. Nous avions, de bonne heure, côtoyé la Corse du côté occidental. Nous pouvions distinguer, sur un ciel assez pur, les belles montagnes qui dessinaient la forme méridionale de cette île avec leurs cimes arides, déchiquetées, couvertes de neige à leurs sommets et ceintes de nuages à leur région moyenne.

Franchissant obliquement les bouches de Bonifacio, nous laissions à notre gauche l'île de la Madelaine, près de laquelle périt, le 15 février 1855, au milieu d'une nuit profonde, le navire la *Sémillante*, chargé de troupes françaises, naufrage épouvantable et mystérieux auquel personne n'a survécu. A droite, nous avions à distance, dans un lointain brumeux, de belles montagnes et des masses de rochers s'étageant en retraite et baignés par la mer, l'îlot de Caprera avec la maison blanche éclairée par le soleil, asile de ce condottiere moderne exalté par les uns au rang des héros de l'antiquité, nommé par d'autres « la plus bruyante nullité de notre siècle ». Caprera partage avec l'île de Monte-Cristo une renommée déjà légendaire : Alexandre Dumas a créé l'une et une bonne partie de l'autre; la fortune et la passion politique ont fait le reste.

11 Février. Dans l'après-midi, on signale les îles Éoliennes. J'étais curieux de revoir cet étrange groupe de masses volcaniques, au milieu desquelles j'avais navigué avec tant de plaisir, à bord d'une speronara de Messine, au mois de juin 1828, après la plus agréable circumnavigation de la Sicile. Je les avais vues, alors, pittoresques, verdoyantes, éclairées par le beau soleil d'été, rafraîchies par la brise vivifiante du matin; les vagues bleues balançaient à peine notre embarcation, les dauphins bondissaient autour de nous jusque dans les rochers escarpés de Lipari. Cette fois, je retrouvais ces îles, au soir du jour et de ma vie, du côté prosaïque et agricole, plantées de vignes dépouillées et fanées, couvertes d'une végétation triste et brune; la mer soulevait lourdement ses eaux grises et désertes; à peine voyait-on, à notre gauche, une balancelle entre Panarie et la Saline. Cette belle île de Lipari, aux profils majestueux, semblait déjà s'envelopper dans le crépuscule et se préparer au sommeil. Elle disparut graduellement à l'ouest, tandis que nous gouvernions vers le détroit de Messine. Il faisait nuit close quand nous

entrâmes dans le port de cette ville; les opérations du navire et la lenteur des ouvriers siciliens nous y retinrent jusqu'au lendemain.

Du 12 au 16 février, la navigation devint de plus en plus difficile, la mer, le vent et 12, 13. 14, 15 Février.
l'orage luttant obstinément contre nous. Les chevaux embarqués souffraient tellement du roulis que plusieurs d'entre eux moururent et furent jetés à la mer. Les piétinements des autres, les émanations importunes de leurs écuries, rendaient le séjour des chambres et des salons pénible même pour les voyageurs bien portants. Entourés d'une mer sans limites, nous demandions au sommeil d'abréger le temps et l'espace.

Le 16, au milieu de la journée, nous arrivions à Alexandrie. 16 Février.

Un navire de guerre français stationnait dans le port; le commandant, M. Fisquet, vint nous voir et mettre ses embarcations à notre disposition. Je me sens encore pénétré de gratitude pour les procédés affectueux et dignes à la fois de tous les commandants de la marine militaire française avec lesquels je me suis trouvé en relations. J'ai conservé le meilleur souvenir de leurs entretiens intéressants, de l'instruction si développée qu'ils laissent voir sans affectation et sans pédantisme; le caractère ferme et résolu de ces officiers, leur modération et leur tact, enfin cette attitude réservée, sans froideur, qu'ils savent observer, inspirent le respect et l'estime.

L'*Amérique* ne dépassait pas Alexandrie; nous dûmes descendre à terre et nous 17 Février.
installer à l'hôtel de l'Europe pendant qu'on transportait notre matériel sur l'*Indus*, en partance pour la côte de Syrie. Cette difficile opération, entravée par les fatigantes formalités d'un nouveau règlement de douane, fut heureusement conduite par M. Vignes et le docteur Combe.

Je reçus la visite de Colucci-bey, notre savant vice-président de l'Institut d'Égypte. Il eut la bonté d'insister près de moi pour que je fournisse quelque mémoire pour les publications de cette compagnie, qui semblerait n'avoir pas besoin d'autres ressources que de celles du sol inépuisable de l'Égypte. Le docteur Gaillardot, que je vis en même temps que Colucci-bey et M. Garnier, premier drogman du consulat général, est un des plus actifs collaborateurs de cette publication trop languissante. Attaché longtemps à la station sanitaire de Saïda, où il se plaisait et était très-justement aimé et considéré, le docteur ne s'est laissé qu'avec regret envoyer à Alexandrie, malgré les avantages supérieurs de ce poste. Il regrette sa chère Syrie et aspire à y retourner. Il eut l'obligeance de dessiner et de me donner une copie de l'inscription en deux écritures sémitiques gravée sur le sarcophage découvert à Jérusalem et apporté au Louvre par M. de Saulcy. Une gracieuse invitation de M. Tastu, notre consul général, nous retenait à dîner pour

le soir. En attendant, une fois délivrés de la douane, nous voulûmes employer le temps à faire une tournée générale dans Alexandrie et au dehors. Sortant donc sur cette place des Consuls que j'avais vue si différente et ne reconnaissais plus, nous nous dirigeâmes vers l'immense colonne dite de Pompée, dont la base croulante semble supporter à peine son fardeau. De là, gagnant les bords du Mahmoudyeh, canal creusé par les ordres de Méhémet-Ali, nous les suivîmes longtemps, admirant la belle végétation qui orne ces régions jadis si désertes. Après avoir quitté le canal, nous suivions encore les limites singulièrement agrandies de cette ville dont l'importance augmente chaque année. Où nous avions vu en 1842 des tertres caillouteux percés de terriers d'où sortaient en rampant de pauvres enfants fellahs, nous voyions de la verdure, des maisons élégantes, de riches villas. Surpris de ce changement considérable, souhaitant que ce pauvre peuple rompu au joug de la misère et de l'oppression, trouve un jour quelque régénérateur compatissant qui le fasse remonter dans l'échelle sociale, nous rentrons à l'hôtel dans le centre de la ville, où toute la vie appartient aux étrangers et à leur influence. Ils ne font qu'y passer, et cependant ils y sont presque tout, et leurs représentants diplomatiques ou commerciaux traitent de la pauvre Égypte avec ses dominateurs comme d'un parc à bétail. Cette situation n'est pas nouvelle, elle date de l'histoire de Joseph, fils de Jacob, et ce célèbre ministre, grand par le génie du monopole et de l'accaparement, a institué ou développé dans le Delta le régime abrutissant que les Lagides et les Romains modifièrent à peine et dont les musulmans n'ont que trop bien renouvelé les écrasantes pratiques. Ce peuple fut-il jamais libre et doté de la vie civile indépendante? Il semble permis d'en douter, comme il est difficile de croire que les populations d'Orient comprennent et puissent jamais appliquer chez elles ces idées qui font la vie de l'Occident. Chose étrange! les nations chrétiennes professant la religion du détachement complet des choses de ce monde et de l'humilité absolue, sont précisément celles qui font les plus constants efforts pour se procurer et s'assurer le bien-être matériel et périssable; ce sont elles qui, sous le nom de *dignité humaine*, cultivent le plus l'orgueil public ou individuel. A leur tour, elles édifient comme pour l'éternité et jouissent des plaisirs sensuels comme si elles devaient périr demain.

La journée avait été pluvieuse, les rues étaient un océan de boue; on prétend qu'à mesure que la végétation s'accroît autour d'Alexandrie, les pluies y deviennent plus longues et plus abondantes. La place des Consuls est cependant assez bien dallée et empierrée pour qu'il nous fût possible d'aller au côté opposé, et sans nous couvrir de fange, dîner à pied chez M. le consul général.

Nous fûmes reçus avec une bonne grâce extrême par M. Tastu et par madame sa mère, qui s'est fait une honorable et aimable renommée par ses poésies; sa conversation aussi variée que son esprit est distingué, anima pour nous toute cette soirée. Sa vue affaiblie ne lui permet pas de lire autant qu'elle le voudrait; mais elle y supplée par autrui, en empruntant à son propre fonds et à ses souvenirs. M. Tastu voulut bien nous questionner sur notre exploration projetée et témoigner son regret obligeant de notre trop court séjour en Égypte; il apprécia d'ailleurs aisément les motifs qui nous rendaient les uns et les autres avares d'un temps consacré à une destination toute spéciale.

Je recueillis de M. Garnier, premier drogman du consulat général, des renseignements affligeants sur la santé de Skander-bey, fils de Soliman-pacha (Selves); son père me l'avait autrefois confié pour le faire élever à Paris. Ce jeune homme vit retiré, me dit-il, dans une portion de l'héritage paternel, livré à la dévotion musulmane la plus ascétique. Ses beaux-frères, Schériff-pacha et Mourad-pacha, sont au premier rang à la cour et dans l'administration du vice-roi, et le méritent par leurs qualités et leur capacité personnelles.

M. Garnier, m'entretenant des monuments les moins connus en Asie et dignes d'être visités par les voyageurs, me disait qu'il avait vu chez les Yezidis des rochers à grandes surfaces planes où l'on avait tracé des inscriptions cunéiformes non pas gravées, mais formées par des clous enfoncés dans la pierre selon la configuration des caractères assyriens ou perses. Il ajoutait que le pied du rocher était jonché des têtes de ces clous, et que les Yezidis ne voulaient ni les laisser ramasser, ni permettre à qui que ce fût de copier ces inscriptions; ils attachent à ces caractères une idée magique et probablement protectrice tant qu'ils ne seront pas connus des étrangers.

En quittant le consulat général, nous pûmes, grâce à nos hôtes, dire plus justement qu'Horace : « *Prorsus jucunde cœnam produximus illam.* »

La journée du 18 fut occupée à veiller, sur l'*Indus*, à notre embarquement. 18 Février.

Le 19, au point du jour, nous partions; notre sortie du port s'effectua sans accident, 19 Février.
malgré l'affluence et l'activité matinale des navires de tous les pays. Du haut de la dunette, nous pouvions voir sur le pont une foule de musulmans que le paquebot allait distribuer sur les rivages de la Syrie, depuis Beyrouth jusqu'à Smyrne.

Nous avions retrouvé à bord plusieurs des voyageurs venus avec nous jusqu'en Égypte. Parmi eux était M. Rogers, consul d'Angleterre à Damas, homme distingué par ses manières excellentes, son intelligence et la culture de son esprit.

Comme je l'entretenais des objets principaux de notre voyage, j'eus occasion de lui parler du sens que les Hébreux et les Arabes d'aujourd'hui attachaient, les premiers au mot *kikkar*, appliqué à la vallée du Jourdain et à sa prolongation tant au nord qu'au sud de la mer Morte, et les seconds au mot *Ghôr*, ayant pour eux le même usage. M. Rogers, excellent arabisant par lui-même, me déclara sans hésiter son incertitude sur le véritable sens du radical du mot *Ghôr*, et voulut bien me promettre de me faire parvenir à Jérusalem l'opinion de quelque savant arabe qu'il consulterait pour résoudre cette difficulté. Il le fit en effet avec une extrême obligeance, et, si le sens des mots hébreu et arabe n'est pas encore résolu à mes yeux, c'est qu'il offre sans doute quelque difficulté attachée à son radical lui-même. J'en parlerai ailleurs plus en détail.

20 Février. Le beau temps et la marche rapide de l'*Indus* nous firent arriver le 20, de bonne heure, à Jaffa. M. Philibert, agent des Messageries et vice-consul de France à Jaffa, averti d'avance par M. Vignes du débarquement projeté du *Ségor* au lieu de sa résidence, vint, dès notre arrivée, nous donner la première preuve de l'infatigable obligeance qu'il nous a si bien témoignée. Par ses soins, une mahonne était prête pour débarquer les tranches du *Ségor*, son gréement et ses accessoires. Malgré le poids et le volume de cette embarcation, malgré la difficile entrée du port, à travers les rochers presque à fleur d'eau que la mer battait et couvrait sans cesse, nous vîmes ce précieux chargement conduit heureusement au rivage.

Grâce à M. Philibert et aux vigoureux Arabes qu'il avait réunis, chaque tranche du *Ségor*, portée à bras, franchit l'enceinte ruinée par une brèche de la muraille, et fut déposée dans les bâtiments dits de la douane, salle basse, délabrée et obscure, dont l'entrée était plus oblique et plus difficile peut-être que celle de l'enceinte du port. M. Vignes avait présidé lui-même à toutes choses et fait débarquer les quatre matelots qui devaient accompagner notre barque à Jérusalem. M. Philibert voulut bien nous faire connaître les sages dispositions qu'il avait prises pour faire transporter le *Ségor* à l'endroit qu'avec une extrême obligeance M. Kartzoff, consul général de Russie, avait mis à notre disposition dans la vaste clôture de son consulat, en dehors des murs de la ville sainte. Le chamelier éprouvé Soliman Ghuti était retenu d'avance avec de nombreux et vigoureux chameaux. Nos marins devaient loger chez les Pères de Terre-Sainte de Jaffa jusqu'à leur départ, qui s'effectuerait quelques jours après, et ensuite accompagner la caravane du *Ségor* jusqu'à sa destination. M. Philibert ne me cacha ni la difficulté de ce travail, ni sa confiance dans le chamelier. Je déposai entre ses mains la somme qu'il jugea suffisante pour les frais à prévoir et qui fut d'ailleurs à peine dépassée. Il fut con-

venu, en outre, que Soliman Ghuti et les marins nous attendraient à Jérusalem. De notre côté, nous devions débarquer à Beyrouth, et nous rendre par terre à la ville sainte.

Pendant que M. Vignes donnait ses ordres, M. Philibert voulut bien nous montrer dans la ville et à l'entour ce qui méritait de fixer le plus notre attention pendant le peu d'heures encore permises par la courte station de l'*Indus*. Nous vîmes ensemble l'hôpital arménien, célèbre par la légende des « Pestiférés de Jaffa ». Les dimensions modestes et les formes prosaïques de ce monument s'éloignent autant des riches et vastes colonnades peintes par Gros que la vérité historique s'écarte de la fiction poétique. Les jardins qui entourent la ville méritent leur réputation : les orangers pliaient sous le poids des fruits dorés; les femmes fellahs, aux formes sveltes et amaigries, cueillaient la récolte parfumée, tandis qu'une fête arabe remplissait de bruit, de mouvement et de couleur, les allées bordées de cactus épineux.

Remercié comme il le méritait pour la peine qu'il acceptait de prendre, M. Philibert retint nos marins près de lui, et nous sortîmes de l'écueil qu'on nomme presque par dérision le port de Jaffa, pour aller reprendre notre route vers Beyrouth.

Nous regardions de loin cette terre célèbre, presque ignorée de la haute antiquité, illustrée par les événements qui s'y sont passés depuis, et dont l'influence s'exerça sur les maîtres du monde, comme, plus tard, sur leurs vainqueurs barbares et sur la postérité des conquérants et des vaincus. En voyant fuir derrière nous ce port de Joppé, dont le souvenir le plus ancien est lié à celui de la prédication de Jonas à Ninive, et où la mythologie phénicienne et grecque plaça la délivrance d'Andromède par Persée, je songeais aux événements qui s'étaient succédé depuis, aux désastres, aux massacres qui avaient frappé et ensanglanté cette terre de Syrie depuis que les Machabées avaient frappé les habitants de Jaffa d'une vengeance méritée, que croisés et musulmans l'avaient prise et reprise plusieurs fois, jusqu'aux faits cruels de la campagne d'Égypte.

Nous distinguions au loin toute la chaîne parallèle au cours du Jourdain, les rivages de la Judée et ceux de la Palestine, et nous devancions, dans notre pensée, le moment où, revenant de Beyrouth vers la ville sainte, nous allions parcourir cette contrée funeste et sacrée dont les souvenirs et l'histoire se rattachaient à l'enfance même de chacun de nous.

La plus paisible et la plus prompte navigation nous amena en rade de Beyrouth le lendemain, au lever du soleil. Là, nous retrouvâmes les bons procédés et la politesse obligeante des commandants de la marine militaire. A peine notre ami M. Peretié, alors premier drogman du consulat de France à Beyrouth, était-il arrivé à bord et avait-il reçu nos témoignages d'affection et de gratitude, que M. Hugueteau de Challié, com- 21 Février.

mandant l'*Impétueuse*, en station sur la côte de Syrie, venait avec une parfaite bonne grâce mettre à notre disposition les embarcations de sa frégate.

Notre voyage commençait sous les plus heureux auspices; nous retrouvions avec le plus grand plaisir un vieil ami dont l'aimable prévoyance avait tout préparé pour assurer notre succès : il avait choisi pour guide et entrepreneur de notre expédition Antoun Nicolaï, l'un des plus habiles drogmans de la Syrie; tous les ordres étaient donnés pour qu'il tînt prêts les chevaux et bêtes de somme, moukres, saïs, cuisiniers, maître d'hôtel, tentes et bagages nécessaires au voyage que nous allions entreprendre.

M. Peretié me proposa de si bonne grâce de me donner l'hospitalité durant mon séjour à Beyrouth, que, malgré mes scrupules, je ne pus résister à une invitation si cordiale. J'acceptai et l'accompagnai chez lui, tandis que mes compagnons cherchaient d'autres gîtes, M. Vignes chez d'anciennes relations à Beyrouth, MM. Combe et Lartet chez l'aubergiste Constantin, tout au bord de la mer, dans une maison bizarre et étrangement distribuée, mais assez proprement tenue. La maison occupée par M. Peretié est à mi-côte sur la colline, dominée de loin par le consulat général de France et par la grande caserne turque; la vue s'étend sur la rade, la ville devenue presque européenne, et le mont Liban. Cette jolie maison attestait, dès l'entrée, les goûts et les études favorites de celui qui en était alors le maître. Des antiquités étaient rangées dans la salle basse, près de la cour, et adossées à la muraille; plusieurs bas-reliefs et fragments de statues de marbre ou de pierre, de style grec et d'une époque peu reculée pour la plupart, composaient ce dépôt provisoire. Après avoir gravi un escalier assez large, mais rapide, on entrait dans un divan ou vestibule largement éclairé, orné de beaux vases et réchauds arabes dont la forme et les inscriptions méritaient l'attention. Le salon, plus loin, était un vrai musée d'antiquités, terres cuites, bronzes, médailles, pierres gravées, cylindres, choisis avec un goût excellent parmi ce que les fouilles et les découvertes opérées par les agents de M. Peretié pouvaient offrir de plus remarquable.

En l'absence de M. Outrey, consul général de France à Beyrouth, M. Peretié et M. Ceccaldi, élève consul, faisaient les honneurs du consulat, et nous reçûmes d'eux cet accueil amical et serviable que les représentants français donnent à leurs compatriotes. Ils y ajoutèrent, l'un ce que la politesse d'un jeune homme bien élevé inspire de bons offices, et l'autre ce que lui dictait sa cordiale amitié.

21-24 Février. Par les soins de M. Peretié, la caravane qui devait nous servir était déjà composée; Antoun Nicolaï m'avait été présenté, il se déclarait prêt à partir dans quelques jours, et je stipulai avec lui nos arrangements définitifs.

Grâce au choix de M. Peretié, nous avions un drogman qui, par son habileté, sa connaissance de la langue et du pays, ses relations, nous offrait les garanties que nous pouvions désirer. Antoun avait environ trente-cinq ans. C'était un homme de bonne mine, grand, mince, à la physionomie fine et intelligente, à la tournure assez distinguée. Sa figure pâle, sa barbe bien soignée, ses vêtements presque européens tant que nous fûmes à Beyrouth, laissaient à tout son ensemble un aspect d'hybridité que justifiait d'ailleurs son extraction douteuse, car il se disait Grec de l'Épire ou de l'Albanie. Nous n'eûmes d'ailleurs point à nous plaindre, durant toute cette expédition, du choix que M. Peretié avait bien voulu nous indiquer, et je ne crois pas que, sans Antoun, nous eussions pu aussi bien accomplir les projets que nous avions formés.

Nous essayâmes d'abord nos chevaux par une promenade au bois de pins où l'expédition française avait longtemps campé; puis, voulant employer utilement le temps qui précéderait notre départ, nous allâmes visiter les sources d'un affluent du Lycus, à une certaine distance de son embouchure. On signalait la beauté du site, un gisement d'ossements fossiles; sur le chemin, nous devions voir les bas-reliefs assyriens et égyptiens sculptés sur le rocher par les anciens conquérants de la Syrie. Partis à cheval de Beyrouth 24 Février.
à sept heures un quart du matin, nous traversions la ville, dans la direction de l'ouest à l'est, par un quartier très-européen. De tous côtés s'élèvent des constructions nouvelles : églises, écoles, hôpitaux, qui, d'abord improvisés à la suite des massacres de Damas, devinrent des fondations importantes et durables par les bienfaits de la charité européenne. Beyrouth n'étant plus emprisonnée dans ses murs, comme Jaffa, augmente tous les jours en importance et en richesse. Au delà de la place dite des Canons, nous sortions dans la campagne riante, fraîche et déjà couverte d'une végétation printanière; le soleil se levait, nous marchions dans sa direction jusqu'au Nahr-Beyrouth, dont les eaux peu profondes s'étendaient sur un large lit de cailloux, et nous le traversions à gué au-dessus d'un grand pont de pierre, de construction arabe, et en partie ruiné, quoique paraissant d'une époque assez récente. Prenant ensuite à gauche pour gagner le rivage de la mer, et remontant vers le nord, nous suivîmes la plage, et, à peu de distance de là, nous traversions encore le Nahr-el-Maut, cours d'eau limpide et peu profond. La plage est unie, sablonneuse, jusqu'au cap qui précède l'embouchure du Nahr-el-Kelb, l'ancien Lycus (1);

(1) Vers l'an 333, époque où fut écrit l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, le Lycus s'appelait déjà *Alcobile*, selon l'auteur de cet itinéraire. De là, il faut inférer que le nom de el-Kelb était déjà donné au Lycus par les indigènes, ou plutôt conservé depuis l'antiquité araméenne. Les Grecs l'auront seulement assez inexactement traduit. (Voyez *Itin. supr. laud.*, apud Wess., p. 583, apud Parthey, p. 275.)

on aperçoit facilement de Beyrouth ce promontoire arrondi presque en hémisphère, petit et rocailleux. Entre le chemin et la mer qu'il surplombe, à gauche, on y voit une colonne milliaire renversée, dont l'inscription est encore lisible ; sa matière rougeâtre et dure m'a paru être de la syénite. En gravissant le cap, on le contourne sur la droite, et l'on arrive au sommet d'un escalier à grands degrés, maintenant très-dégradés, qu'il vaut mieux descendre à pied qu'à cheval. Sur le rocher, à droite, on voit, à la portée de la main et sculptée dans la pierre dressée à dessein, la figure en bas-relief d'un roi assyrien, dans l'attitude habituellement donnée à ces princes, c'est-à-dire debout, à gauche, la main droite levée, et tenant un sceptre de la gauche. Cette figure est très-oblitérée, et l'on n'en distingue que l'ensemble. Au-dessus sont plusieurs autres bas-reliefs semblables de rois d'Assyrie et d'Égypte ; les uns et les autres d'une dimension au-dessous de la grandeur naturelle, fort usés par l'action du temps, qui d'ailleurs les a ramenés à la même couleur que le rocher lui-même où ils ont été taillés ; mais le temps nous a manqué pour les examiner. Un séjour suffisant à Beyrouth permettrait aisément de résoudre les questions relatives à ces bas-reliefs, et qui ont suscité une très-vive controverse ; mais il faudrait, pour obtenir une certitude sur leurs sujets et leurs détails si effacés, les voir au soleil couchant d'été, seul moment où ils doivent être convenablement éclairés, ou en obtenir de très-bons estampages, afin de les présenter au jour le plus favorable.

Auprès du bas-relief le plus voisin des marches taillées dans le rocher, le consulat français a fait graver une inscription en honneur de Napoléon III et du marquis d'Hautpoul, commandant la division française au temps de l'expédition causée par les massacres. Cette inscription, peinte sur fond blanc, semble être un acte de simple déférence commandée par les circonstances, et n'aura pas, heureusement, plus de durée qu'elle n'était utile ni opportune. Quelques pas plus loin, on atteint le pied de l'escalier, qui devait être beau dans son temps, et, après avoir ainsi franchi le contre-fort et le cap derrière lesquels coule le fleuve, on atteint ses eaux glauques, rapides et profondes. A peu de distance de là il se jette dans la mer, près du lieu où était autrefois, selon les anciens et d'après les Arabes eux-mêmes, cette fabuleuse statue du chien de pierre, dont les hurlements se faisaient entendre au loin. Elle aurait été placée à peu près au point culminant de la route, vers l'endroit où gît actuellement la borne milliaire.

Nous traversâmes le Nahr-el-Kelb à cheval, ayant de l'eau jusqu'au milieu de nos sangles, à côté d'un pont de pierre en bon état. Sur l'autre rive, un sentier très-étroit, bordé de terrasses et de cultures, nous conduisit au pied de la montagne qui porte le couvent maronite de Mar Elias.

Le chemin, en lacet, est des plus difficiles; il est encombré de rochers et traversé par des degrés naturels; un homme montant à pied est souvent obligé de s'aider de ses mains. Les chevaux syriens surmontent ces obstacles avec une adresse et une sûreté de jambes incroyables.

En haut de cette montée, on trouve une espèce de plateau irrégulier, cultivé par les soins du couvent de Mar Elias. Nous vîmes les moines dirigeant avec une attention toute particulière la taille de leurs mûriers. La route, un peu moins difficile, presque passable même dans cette partie, redevient promptement âpre et montueuse. On gravit encore quelque temps, puis on arrive à un point relativement culminant, d'où se développe une vue superbe plongeant à la fois, à quelques pas de distance, sur la Méditerranée d'un côté, et de l'autre sur la tortueuse et pittoresque vallée au fond de laquelle on voit se dérouler le cours du Lycus. De là nous montons à travers des sables et grès ferrugineux plantés de pins et parcourus par des troupeaux de chèvres noires. Le bois franchi, la pente devient plus rapide, les calcaires à natices apparaissent et forment une vaste stratification inclinée qui descend vers le fleuve. On est obligé de quitter les chevaux et d'aller à pied depuis le milieu de cette pente jusqu'aux grottes que nous venions visiter.

En approchant du fleuve gonflé, écumant et grondant comme une belle rivière de Suisse, nous franchissons un petit canal qui en était dérivé, courant parallèlement à son lit et servant probablement à quelque usine. En effet, au bas et en face de la grotte même, sur la terrasse de cette usine, maintenant sans usage, notre tente était dressée par les soins du drogman Antoun Nicolaï, et un excellent déjeuner nous attendait.

Pendant qu'on achevait de le préparer, nous examinions ce beau site et cette grotte pittoresque d'où sort un volume d'eau égal à celui de la fontaine de Vaucluse; la ressemblance est frappante, avec cette différence qu'au lieu de surgir du fond de la vallée et dans la ligne de son axe, la source sort des rochers de la rive droite et se précipite dans le lit du torrent, qui descend en serpentant dans une gorge boisée et rocailleuse. Les montagnes sont calcaires, d'une matière compacte en général, rude au toucher, grise d'aspect, pénétrée de fossiles, principalement de natices, que l'on y trouve en abondance et souvent isolées.

La source que nous avions devant nous s'élance d'une caverne d'environ 2 mètres de hauteur, peu profonde, colorée en jaunâtre, et où la lumière pénètre faiblement. Les eaux, d'un vert glauque, émergent du fond, impétueusement et à grand bruit : leur chute dans le lit du torrent voisin est de 2 à 3 mètres. Un peu à droite de la caverne,

est une dépression verticale dans le rocher également coloré en jaunâtre; puis, le rocher s'élève presque perpendiculairement jusqu'à environ 10 à 15 mètres; là il se termine par une plate-forme ou aire à peu près demi-circulaire, dont le centre est tourné vers la vallée, à peu près à l'aplomb de la source. Cette aire s'engage sous une roche creuse qui offre un abri naturel sous lequel, dans une dépression du côté de l'est, croît un bel arbre qui m'a paru être un caroubier.

Ce fut là que M. Lartet découvrit, dès son arrivée et à la surface du sol même, des fragments de couteaux de silex, de petite dimension, et quelques-uns même entiers, qu'il s'empressa de nous apporter.

Le déjeuner achevé sous la tente, nous nous hâtâmes de nous rendre sur le lieu pour continuer les recherches si heureusement commencées, et, pendant ce temps, M. Lartet, emmenant quelques ouvriers avec lui, gagna une caverne assez voisine, mais plus haute, dans le flanc de la montagne, du même côté, également jaunâtre dans son ouverture, et où, disait-on, existait une communication avec le fleuve souterrain. Il espérait, en y creusant, trouver une roche molle empâtée d'ossements fossiles et d'objets de l'industrie primitive. Il y observa, en effet, la communication avec le torrent par une galerie en apparence naturelle, profonde et rapide; mais ses fouilles n'eurent aucun résultat. Pendant son absence, nous ramassâmes une quantité de fragments de petits couteaux de silex, des couteaux entiers, des dents d'animaux ruminants, des fragments d'ossements ayant été brisés en long quand ils étaient à moelle, quelques débris de poterie d'un âge relativement moderne.

A son retour, après avoir donné quelques coups de pioche, les Arabes nous avertirent qu'un peu plus bas, à l'ouest, était une roche dure où ils avaient autrefois creusé pour chercher un trésor imaginaire, et dépensé inutilement 3 à 400 francs. Nous y allâmes, et vîmes la roche creusée en dessous, dure, empâtée d'ossements fossiles et de couteaux de silex fragmentés par la rupture de la pierre, sans débris de poterie, mais contenant des os carbonisés. Nous en brisâmes quelques morceaux, et l'un d'eux contenait une mâchoire de carnassier, dont trois molaires étaient encore reconnaissables. Cette recherche terminée, nous reprîmes la direction du retour. Revenant exactement sur nos pas, nous rencontrions les mêmes difficultés à la descente qu'à la montée. Au sommet de la rude déclivité qui sépare le couvent du fleuve, sur la droite, on observe des stratifications pressées de marne et de calcaire compacte en bancs alternés de 4 à 5 centimètres d'épaisseur. Au bas et près du fleuve, à l'endroit où nous remontions à cheval, on trouve de la marne friable; plus loin, le rocher calcaire compacte reparaît; il a été dressé

par places sur la rive gauche pour recevoir les travaux de sculpture assyrienne dont j'ai parlé.

Il nous fut aisé de passer sur le pont en bon état et sans parapet qui est jeté sur le fleuve, que nous avions fort inutilement traversé à gué le matin. Notre retour s'effectua sans peine; nous étions à sept heures du soir environ à Beyrouth, enchantés de cette première journée de voyage.

Pendant notre séjour à Beyrouth, je voulus visiter les établissements charitables de cette ville. Presque tous sont entre des mains françaises. La plupart doivent sinon leur fondation, du moins leur extension considérable et leur importance aux désastres causés par les massacres du Liban. Pendant que les instigateurs de la folle équipée des Maronites se cachaient ou avaient été se mettre en sûreté en d'autres pays, les sœurs de Charité françaises recevaient, nourrissaient, consolaient des femmes sans enfants, des enfants sans mères et sans famille, pansaient les blessés et prodiguaient les soins les plus touchants à cette population épouvantée, accourue de tous les points de la montagne et surtout de Damas et de Deïr-el-Kamar. On voyait arriver par troupes, l'œil égaré, la poussière aux lèvres, les vêtements déchirés, les pieds nus et saignants, des femmes riches et belles la veille, les bras et le cou encore couverts de perles, d'or et de pierres précieuses; des hommes déguenillés traînant des enfants épuisés de fatigue et ayant le reste de leur fortune dans leur ceinture. Aucun de ces infortunés n'espérait la moindre compassion de la part des musulmans, auteurs ou approbateurs des massacres. Les chrétiens seuls, et surtout les sœurs de Charité, tendirent une main secourable à ces misères effroyables et inattendues. Sachant pourvoir à tout et créer des ressources intarissables où il n'y avait rien la veille, réparant par leur active et puissante charité le mal que des conspirateurs avaient fait tomber sur cette population innocente, on vit ces admirables servantes de Dieu et des pauvres montrer que le dévouement au devoir ne connaît pas de limites. Un hôpital pour les blessés et les malades, des lits, des vêtements, de la nourriture pour les femmes et les enfants, des secours pour tous, et les paroles de la compassion et de la résignation calmant ces âmes éperdues, telle fut l'œuvre de ces pieuses filles de Saint-Vincent de Paul. Commencée à l'aide de la charité privée, sans aucune autre ressource que celle-là, continuée par l'assistance de l'Œuvre des écoles d'Orient, soutenue, je pense, par le gouvernement français, elle est devenue une institution aussi importante qu'efficace. L'hôpital, servi et administré avec une rare intelligence, est ouvert aux Européens et aux indigènes; sept cents enfants, jeunes filles de la montagne, logées, vêtues et instruites dans leur religion, apprennent à faire la cuisine,

24-27 Février.

25-27 Février.

coudre, faire des vêtements, lire, écrire, et parler l'arabe et le français. Déjà quelques-unes de ces élèves des sœurs ont été mariées dans leur contrée natale; elles y ont porté la propreté, l'esprit d'ordre, les facultés de l'esprit développées au grand profit de leur ménage, une moralité plus grande, plus de patience et de vertus, plus d'amour du travail et de la famille. Ainsi se sont changées en avantages pour l'avenir les catastrophes du passé. Si les Maronites se montrent un jour doués des qualités qui leur manquent et montrent aux musulmans une nation chrétienne véritablement respectable, ils le devront à leurs femmes, et celles-ci le devront aux sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Il serait difficile, en parlant de ces établissements si dignes d'admiration, de ne pas faire mention des Pères de Terre-Sainte et des Lazaristes, dont l'attitude courageuse et charitable fut digne de leur sainte mission durant ces sinistres événements. On ne peut non plus passer sous silence la profonde duplicité avec laquelle les massacres de Damas furent préparés, ajournés, exécutés enfin par la volonté et la connivence d'Ahmed-pacha, séraskier et gouverneur. Avec une opiniâtre inertie, il résistait à tous les avis des agents consulaires étrangers insistant pour lui signaler le complot fanatique auquel il feignait de ne pas croire, tandis qu'au milieu de ses dénégations ironiques, il faisait ourdir pendant plusieurs semaines la trame homicide dont il tenait les fils. Instruits de la réalité de ces machinations abominables, nos agents importunaient le gouverneur de leurs démarches et de leurs menaces. Ils lui disaient : « On prépare dans tel endroit tel appareil pour « y élever tel signal du meurtre et du pillage. » Il jurait sur sa tête que ces craintes étaient superflues. Sommé s'il était de bonne foi, de faire arrêter ces travaux, il en donnait l'ordre apparent et le révoquait en secret. Enfin, levant presque le masque, un jour que les Européens, certains de ses résolutions, lui en faisaient sentir les résultats funestes pour lui-même, il eut l'audace de mettre la main sur sa poitrine et de leur répondre : « A présent je suis en règle. » Le lendemain, le signal était donné et l'effroyable destruction du quartier chrétien et de ses habitants commençait.

Mais l'heure tardive de l'expiation arriva, et la punition du grand coupable fut arrachée à la torpeur du gouvernement ottoman. Ce papier qui faisait la sécurité du gouverneur, lui fut enlevé avec l'habileté et la ruse asiatiques. Privé de justification et impuissant désormais à s'excuser, il paya de sa vie celles de tant de misérables. Son supplice fut imposé à la Porte par la présence du corps français expéditionnaire et de la marine anglaise; d'autres subirent aussi la peine capitale, et les réparations exigées par les puissances étrangères furent réparties par une main trop souvent aveugle et avare : toutefois c'était beaucoup pour les musulmans, et ils en ont assez gardé le souvenir pour

avoir donné à un chrétien honnête homme et capable l'administration de cette importante province.

Le gouverneur de Beyrouth était, lors de notre passage, Cabouli-pacha, élève et gendre de Fuad-pacha, le plus habile et le plus intelligent des ministres de la Porte Ottomane. Quelques jours plus tard, le gouverneur qui, pour se rapprocher de sa femme et de son beau-père, avait demandé son changement, devait prochainement partir pour prendre le gouvernement de Smyrne. Nous allâmes lui faire à la fois une première visite et une visite d'adieu. Il nous fit l'accueil le plus aimable : ses manières sont européennes; il montra beaucoup de bonne grâce et de naturel dans tout notre entretien, et voulut nous offrir à dîner, malgré l'austérité du Ramadan. Nous n'eûmes qu'à lui savoir bon gré de traiter si courtoisement des étrangers qu'il ne devait plus revoir.

Tout était prêt pour notre départ le 27 : à sept heures et demie du matin, nous montions 27 Février.
à cheval et nous quittions ensemble la maison hospitalière de M. Peretié. Nous prenions congé de lui avec regret, mais avec l'espoir d'un succès préparé par ses soins et son affection. Notre caravane marchait en avant, sans nous retarder par sa longue file d'hommes, de trente bêtes de somme et de bagages; les six tentes qui devaient former notre camp allaient nous attendre avec un cuisinier et le gros matériel, au lieu où nous devions coucher. Une tente spéciale réservée pour notre déjeuner et la sieste qui le devait suivre chaque jour nous précédait seulement de deux heures, nous attendant sur la route et devant rejoindre le camp le soir avec son appareil de cuisine et de serviteurs. Tout était donc combiné pour que le voyage s'accomplît avec la régularité et le bien-être désirables; et si la santé de tous se maintenait, si le temps était favorable, si notre drogman avait bien pris ses mesures pour épargner les pertes de temps et les interminables négociations avec les Arabes, nous pouvions espérer tirer de notre exploration un parti avantageux pour la science. Mais ces conditions étaient déjà difficiles à remplir, et la bonne fortune de notre exploration permit qu'elles se trouvassent toutes réunies.

Nous marchions vers Saïda. M. Durighello, agent consulaire de la France en cette ville, avait eu l'obligeance de nous accompagner et nous offrait ses bons offices. Après avoir traversé la plaine fertile des environs de Beyrouth, la route se rapproche de la mer et de la plage sablonneuse. Sur notre gauche, une hauteur à peine distincte de la pente voisine nous offrait à visiter des sarcophages signalés par M. de Saulcy, au lieu nommé El-Khaldah. L'un d'eux montre sur sa paroi antérieure alternativement un petit génie funèbre et un buste de femme. Quelques autres tombeaux auprès ne l'emportent

sur celui-là ni par leur sculpture, ni par leur conservation. Leur matière est, d'ailleurs, assez grossière et ne se prêtait pas à un travail exécuté avec soin.

Le passage à gué du fleuve appelé Tamyras par les anciens, et Damour par les modernes, s'effectua sans difficulté, avec l'assistance de vigoureux paysans toujours à la disposition des voyageurs.

A peu de distance du fleuve, nous descendions de cheval à Neby Younès, où, selon la tradition locale, le monstre marin qui avait englouti Jonas le rejeta vivant sur la plage.

Une petite mosquée s'élève en ce lieu, près de ruines appartenant à la veuve de l'émir Beschir. Des fouilles récentes y avaient mis au jour l'abside d'une petite chapelle orientée, bâtie de petits matériaux, rasée jusqu'à un mètre du sol environ et où l'on a découvert et conservé, par les ordres de la princesse, une mosaïque circulaire portant une inscription grecque ainsi conçue :

'Εγήνητο
ἡ οἰκοδώμησις
ἐπὶ τοῦ μακαρίου
ἀββᾶ Σαβατίου καὶ
Πέτρου μηνὶ Πανήμου
ἰνδ[ικτίωνος] Γ τοῦ ἔ[τους] ϛχ ἐγήνη
-το δὲ κὲ ἡ Ψήφωσις ἐπὶ τοῦ
Θεωφίλου ἀββ[ᾶ] ἑτέρ[ου] μηνὶ
Πηριτίου ἰνδ[ικτίωνος] Γ τοῦ
ἔ[τους] ϛχ

« La construction a été faite sous le défunt abbé Sabatius nommé aussi Pierre, dans
» le mois de Panemus (juillet) de la troisième indiction l'an 606. La mosaïque fut
» faite sous Théophile, autre abbé, dans le mois de Peritius de la troisième indiction,
» l'an 606. »

L'ère à laquelle appartient cette inscription ne peut être que celle de Tyr; l'année 606, correspondant à la IIIe indiction, commence en septembre de l'an 480 après J. C.

Le 19 octobre était le premier jour de l'année tyrienne, qui s'ouvrait par le mois Hyperberetæus. Ainsi la première année de notre ère vulgaire tombe en l'an 126 de l'ère tyrienne, commencée le 19 octobre. Quelques conciles sont datés de la même ère : par exemple celui de Tyr, en l'an 518 de J. C., et de Tyr 28 de Loüs l'an 643, XIIe indiction (*Art de vérifier les dates*, pp. XXXIV et XXXV, et Concil. Tyr. *ibid.*, édition de 1770).

Il est à croire que la chapelle grecque fut bâtie en honneur du prophète Jonas, dont la tradition s'est attachée à ce lieu, quoique, selon Josèphe (1), le poisson qui l'engloutit l'eût rejeté sur le rivage du Pont-Euxin. Dans notre temps d'incrédulité et de libre examen, l'histoire de Jonas a donné lieu à bien des critiques. On a remarqué l'analogie de l'aventure merveilleuse de Jonas avec la fable d'Hercule, Phénicien sans doute, demeurant aussi trois jours et trois nuits dans le ventre d'un monstre marin (2). On a remarqué la signification du nom de Jonas qui signifie la Colombe, oiseau symbolique de Sémiramis, la déesse assyrienne (3); on a pu observer la ressemblance de nom et de fait entre Jonas et Oannès, dieu-poisson, ou vêtu d'une peau de poisson, ainsi représenté sur les bas-reliefs assyriens, sorti de la mer Rouge (golfe Persique), pour enseigner les Assyriens primitifs, dont il fut l'initiateur religieux, le législateur et le maître dans tous les arts (4). On a rapproché d'Oannès lui-même Dagon, dieu-poisson des Philistins, adoré à Beit-Dejan, à la porte de Joppé, point d'embarquement de Jonas (5), où l'on plaçait aussi la délivrance fabuleuse d'Andromède par Persée, héros asiatique. On s'est souvenu qu'au lac d'Ascalon se rapporte la fable d'Atergates, ou Derceto, déesse à corps (6) de poisson (7), assimilée à Sémiramis. Mais pour les docteurs et les croyants chrétiens, le miracle ne peut permettre le moindre doute, étant confirmé de la manière la plus explicite par l'attestation même de Jésus-Christ (8).

Pendant que nous examinions ces ruines et que je copiais l'inscription de la mosaïque, le régisseur des biens de la princesse, veuve de l'émir Beschir, et un jeune secrétaire remplissant les fonctions de drogman, vinrent nous faire de sa part la politesse de nous inviter à prendre le café chez elle, honneur que nous déclinâmes respectueusement, et nous proposer de nous vendre quelques armes de fabrique turque et à lames communes, dont la princesse fort appauvrie se défaisait volontiers pour en tirer quelque profit. Cette offre fut également écartée avec ménagement, et, pour échapper à de semblables courtoisies,

(1) Jos., *Arch.*, IX, x, 2.

(2) Tzetz., *ad Lycophr. Cassandr.*, VI, 31-37.

(3) Ctes., *Fragm.* post Did. *Herodot.*, p. 16.

(4) Beros., ap. *Euseb. Armen.*, p. 9., edit. Maii. — Syncell., *Chronogr.*, p. 28, 6. — Cf. Layard, *Bas-relief*, et Niebuhr, *Gesch. Assurs*, p. 477.

(5) Et aussi à Gaza (*Judic.*, XVI, 21, 30), à Azotus (I, Sam., V, 5, 6).

(6) Xanth., *Fragm.* 11, édit. Did., t. I. — Strab., lib. XVI, pp. 748 et 785. — Ctes., *Fragm.*, p. 17, edit. Did. post *Herodot.* — Cf. p. 18, *ibid.*

(7) Cf. Creuzer, *Symbol.*, t. II, pp. 23, 63, 72. — Plin., V, 19. — Ctes., *Fragm.*, p. 16.

(8) Matth., XII, 40.

nous remontâmes promptement à cheval, répondant par des remercîments empressés aux deux envoyés de la princesse.

A partir de Neby Younès jusqu'à Saïda, notre route longeait la mer sans obstacles et sans intérêt particulier. Le beau temps, le ciel pur, la brise modérée, la mer bordant son rivage d'une frange d'écume, la végétation qui se montrait partout où quelque plante pouvait croître, suppléaient à l'absence d'autres objets dignes d'attention. Et cependant il n'est pas un point de cette Phénicie, pas une anse de ce rivage qui ne se rattache aux plus grands souvenirs de l'histoire sainte ou profane et ne puisse être étudiée avec profit. C'est de là que partirent les premiers civilisateurs de l'Europe, les colonies de Crète et de Thèbes, celles qui apportèrent aux autochthones de l'Hellade les industries, les arts, l'écriture, tout ce qui élève l'homme au-dessus de la brute et lui permet de vivre en société régulière et d'aspirer à de plus hautes destinées.

Le soleil baissait et commençait à disparaître à l'horizon de la mer lorsque nous approchions de Saïda. Nous passons sans difficulté le Nahr-Auwaly; de beaux jardins arrosés par ses eaux étendaient sur notre gauche un rideau déjà sombre; précédés d'un grotesque kawass à cheval, armé d'une lance, venu au-devant de notre vice-consul, nous allâmes chercher pour la nuit nos tentes dressées dans un cimetière musulman en dehors de la ville.

Nous reposâmes paisiblement au milieu de ces tombes où d'autres dormaient du sommeil éternel. On éprouve quelque malaise en campant ainsi la première fois parmi les monuments funèbres. Mais les musulmans n'y attachent aucune idée lugubre, et leur respect pour les morts est bien étrange, car ils négligent misérablement les sépultures après les avoir pieusement élevées; et cependant les familles vont s'agenouiller et murmurer des prières sur ces fosses abandonnées; les indifférents, les curieux, les oisifs, viennent se promener dans les cimetières, et les voyageurs y dressent leurs tentes.

28 Février. Nous étions réveillés de bonne heure, et l'idée de visiter l'emplacement où fut la célèbre ville de Sidon nous rendit prompts à suivre notre guide expérimenté, M. Durighello. Après nous avoir fait traverser le bazar tortueux et en apparence fort peu richement pourvu, et avoir salué en passant l'évêque grec de Saïda, M. Durighello nous conduisit promptement hors de la ville vers le sud, où, au fond d'une baie ouverte au nord-ouest, vient se jeter un mince cours d'eau : cette dérivation du Nahr-Auwaly arrose de fertiles vergers et des jardins d'orangers; il contourne par sa rive droite la crête de rochers qui porte les plus anciens et les plus importants édifices, et laisse sur sa rive gauche une falaise de décombres. On y trouve en abondance des débris d'antiquités : tessons de vases

peints, sculptures en terre cuite, quelquefois des bijoux d'or, des pierres gravées, des camées et autres objets de l'époque grecque et romaine. J'y trouvai moi-même des fragments de verre et un morceau du bord d'un grand cratère grec décoré d'une couronne peinte, et exécuté dans le style et par les procédés céramiques des vases si connus en Italie sous le nom de *poterie grecque de Sant'Agata de'Goti*, dont la couverte, d'un noir verdâtre, rouge dans les parties minces, montre les figures et les ornements réservés sur le fond de la terre rouge du vase.

Ce fut au bord de ce ruisseau, sous l'escarpement du rocher, que saint Louis vint en 1252, recueillir et enterrer les corps d'environ trois mille chrétiens. Ces infortunés avaient été envoyés par lui, quelques jours auparavant, pour réparer et relever les murs de Saïda; n'appréhendant aucun danger, mal gardés par les soldats chargés de les protéger, ils furent assaillis à l'improviste par les Musulmans, Turcomans ou Tartares. Ceux-ci venaient de quitter le siége d'Acre et firent de ces malheureux un effroyable massacre. Les survivants se réfugièrent dans le château bâti sur un îlot situé au nord du port et réuni à la terre par un pont de quelques arches. Il existe encore, et son délabrement, ses arches verdies par les vagues, la solitude presque absolue, compagne de sa faiblesse, laissent à peine croire que trois fois au moins il offrit un dernier asile aux défenseurs de Saïda. Les corps des chrétiens immolés par les infidèles furent abandonnés, dépouillés et nus, par les meurtriers précipitant leur retraite vers Damas. Saint Louis approchait et leur aurait fait expier ce cruel carnage; mais il ne trouva plus que des cadavres déjà putréfiés, gisants au soleil sur la terre et sur le rivage. Surmontant l'horreur de ce spectacle et l'affreuse infection répandue tout autour, le saint roi força, par son exemple, ses chevaliers et ses soldats à inhumer, comme lui. les tristes restes de ceux qu'il considérait comme des martyrs, les relevant de ses propres mains dégantées, les portant dans ses bras, et, pendant cinq jours, les ensevelissant dans des suaires et les déposant dans les vastes fosses qu'il avait fait creuser pour leur donner la sépulture, et faisant consacrer cette œuvre pieuse de ses mains par les prières et les bénédictions religieuses (1).

On attribue à saint Louis une partie des fortifications existant encore sur le rocher; mais une étude approfondie pourrait seule montrer quelles sont les parties qui furent son ouvrage. Il est certain que, pendant un séjour de près d'une année à Sidon, il commença à fortifier la ville du côté des terres et de la mer. On considère comme ayant été

(1) Guillaume de Chartres, ap. D. Bouquet, *Histor. de France*, t. XX, p. 31. — Confesseur de la reine Marguerite, *ibid.*, p. 99. — Guillaume de Nangis, *ibid.*, pp. 386, 387. — Joinville, *ibid.*, pp. 273, 278.

l'église de Saint-Jean la mosquée actuelle, qui, du sommet de la crête rocailleuse, domine vers le sud le ruisseau dont je viens de parler. Sous cette construction, évidemment du moyen âge, et où il n'était pas permis d'entrer, nous remarquâmes la falaise escarpée, au pied de laquelle un grand talus de déblais et de terres rapportées se montrait rempli de coquilles de *Murex trunculus;* elles étaient toutes brisées ou plutôt tranchées de la même manière, parallèlement à leur grand axe : il était évident qu'elles avaient été divisées à dessein pour en extraire la partie du mollusque fournissant la pourpre pour les teintures des célèbres officines de Sidon.

Nous visitons ensuite le port que l'on dit le port antique, et dont il paraît que la surface était couverte par les eaux, il y a un demi-siècle; aujourd'hui elle est découverte et presque à sec, excepté un bassin étroit, allongé, et assez profond pour recevoir quelques bâtiments d'un faible tonnage. On observe de là les murs de grand appareil dits Phéniciens, dont il reste quelques assises à l'extrémité de ce qu'on désigne comme l'ancien port, et qui, par les cavités prismatiques régulières creusées dans son sol de rocher, ressemble plutôt à une carrière de pierres à bâtir exploitée au temps des croisades ou destinée au creusement d'un bassin supplémentaire.

En voyant l'emplacement de Saïda, on croirait à peine que ce fut une ville illustre, célèbre dès le temps d'Abraham, et désignée parmi celles que Dieu donnait à son peuple dans le pays des Chananéens ou Phéniciens. On douterait aussi que jamais la richesse, le commerce, les arts, aient régné dans cette région, qui défia les conquêtes des Hébreux, eut une longue suite de princes, fut la métropole de Tyr et de Carthage, et répandit au loin les lumières de l'Orient. On s'étonne même, malgré tous ses désastres, qu'elle ait conservé aussi peu de traces du règne brillant de l'émir druse Fakhr-eddin, dont la vie, si voisine de nous et si bien connue autrefois des Français, est déjà une sorte de légende pour un pays où l'histoire s'oublie plus facilement que la fable. On pourrait, avec les renseignements laissés par plusieurs voyageurs, entre autres par d'Arvieux, Fermanel ou Stochove, écrire un livre intéressant sur cet émir favorable aux chrétiens, ami des Français, dont il prétendait descendre, et dont il encourageait le commerce en Syrie; sourdement combattu par la Porte, jalouse de son autorité politique et de sa prospérité, luttant jusqu'en 1635, année où, déjà septuagénaire, poussé à la révolte, ayant vu périr son fils aîné, vaincu lui-même, poursuivi, forcé de se rendre, il fut amené à Constantinople devant Amurath IV, et fut étranglé en sa présence par les muets du sérail, deux ans après l'époque où il éblouissait encore les voyageurs européens par sa puissance et sa richesse. Depuis sa chute, Saïda, sa résidence favorite, n'a fait que déchoir : le port,

comblé par ordre de l'émir redoutant les surprises de la marine turque, est inutile et désert, les beaux édifices modernes de la ville se sont écroulés avec son opulence. Beyrouth, Tripoli, Mersina, mais surtout Beyrouth, semblent concentrer aujourd'hui la vie commerciale de cette partie de l'Orient.

En rentrant à notre campement, M. Durighello nous fit voir quelques objets trouvés dans la falaise de décombres si riche en débris, et visitée par nous le matin. J'y remarquai des fragments de poterie grecque fabriquée en Cyrénaïque, et dont le caractère ne peut laisser, non plus, le moindre doute à quiconque l'a un peu observée. Un de ces fragments, à figures rouges sur fond noir, représentait Hercule, jeune, assis, le corps et la tête vus de trois quarts. L'intérêt de ces débris divers consistait en ce que, très-probablement extraits du lit du ruisseau alors à sec lorsque saint Louis fit creuser les vastes fosses où il inhuma les deux ou trois mille chrétiens massacrés, ces fragments d'antiquités, jetés pêle-mêle au pied d'un petit escarpement, offrent les traces évidentes du commerce étendu de la ville de Sidon à l'époque antérieure aux Séleucides, où les Grecs d'Italie et d'Afrique envoyaient sur la côte de Phénicie les produits de leur industrie, et en recevaient les étoffes de pourpre et les riches denrées de l'Asie.

Traversant la ville dans la direction du sud, à huit heures nous entrions dans cette belle et fertile plaine qui, s'ouvrant au loin sur notre gauche, s'étend jusqu'au pied des montagnes où M. Durighello nous montrait de loin le profil d'une crête riche en sépultures; quelques-unes de ces tombes seraient, dit-on, royales. Devant nous s'étendaient de vastes champs où le blé vert croissait vigoureusement, et une éminence couronnée d'une ruine rougeâtre et arrondie allait nous arrêter quelque temps. C'était le tombeau au pied duquel, à une assez grande profondeur, M. Peretié avait découvert le sarcophage du roi Esmunazar, de pierre noire, en forme de momie égyptienne, et couvert d'une longue inscription funéraire, la plus importante et, relativement, la plus facile à expliquer de celles que l'antiquité phénicienne nous a laissées. C'est grâce à M. Peretié que j'ai pu acquérir et donner au musée du Louvre ce monument, jusqu'à présent sans rival pour sa conservation, la beauté de l'écriture, l'intérêt historique et philologique de son inscription. Les intelligents efforts des marins de la corvette de guerre *la Sérieuse*, sous les ordres de MM. de Lespinasse et de la Pérouse, ont permis de transporter au rivage et d'embarquer ce sarcophage dont plusieurs savants distingués, et particulièrement M. Munk, membre de l'Institut, ont donné des explications philologiques devant lesquelles mes téméraires tentatives doivent être oubliées par l'indulgence du monde savant.

La construction que nous apercevions de loin, et auprès de laquelle nous mîmes pied

à terre, est de moyen appareil et forme une sorte de tour un peu conique, dont l'objet fut, sans doute, de signaler au loin cette sépulture royale. Au pied, à l'est de cette ruine, sont les excavations pratiquées pour les fouilles faites par la Commission française dirigée par M. Renan et par d'autres investigateurs; elles sont profondes, et atteignent environ une dizaine de mètres au-dessous de la plaine. L'une d'elles touche à celle d'où fut extrait le sarcophage d'Esmunazar; les autres chambres sépulcrales contiguës, simples dans leur disposition, sont aussi taillées dans le rocher, et décorées d'enduits assez grossiers, peints de cette manière facile et rapide qui atteste une époque peu reculée. Les ornements sont, la plupart, des feuillages ou des figures usitées en architecture. Je ne crois pas qu'on puisse leur attribuer une date antérieure à notre ère, et si, comme il me semble, on a employé alors pour des sépultures nouvelles un hypogée ayant appartenu à une époque antérieure, on en aura modifié économiquement l'ancien ensemble par ces mauvais enduits et ces peintures négligées.

Après avoir visité ces fouilles, nous reprenions notre route vers le sud, toujours à peu de distance de la mer. Les montagnes se rapprochent ou s'éloignent du rivage, laissant toutefois le passage libre pour une route facile, au milieu de traces très-visibles d'une voie romaine, au bord de laquelle des constructions régulières en pierre de taille, rasées jusqu'à leur première assise, montrent encore les dimensions transversales de l'ancienne et étroite chaussée, dont le dallage même a presque partout disparu (1). Partout où la présence de la terre végétale a permis la culture, on en a profité, tantôt sur le sol naturel, tantôt au moyen de terrasses qui empêchent les pluies de l'entraîner vers la mer. C'est dans un mur très-bas de clôture que je trouvai, au-dessous de Sarfend et sur l'emplacement de l'ancienne Sarepta, de gros fragments de la sole d'une verrerie, encore imprégnés de verre, soit qu'il ait été fondu sur cette sole elle-même, soit qu'il y ait été épanché des creusets par suite d'un accident. Cette observation confirme en quelque chose l'opinion de ceux qui, guidés par la signification du nom *Tsarpat* [de צָרַף (2), *fondre par le feu*], dont les Grecs ont fait *Sarepta*, y placent les principales verreries des Sidoniens, au territoire desquels Sarepta appartenait depuis le temps des rois de Juda jusqu'à celui de Jésus-Christ (3). Si l'emplacement de Sarepta est bien, comme il y a lieu de le croire,

(1) Cf. Beaumont *Diary*, t. II, p. 186, et le P. Nau, p. 544.

(2) Le radical de ce mot s'applique cependant plus particulièrement aux fonderies de métaux. — Edrisi ap. Reland, *Palæst.*, p. 985. L'auteur arabe la place à vingt milles de Tyr et dix de Saïda.

(3) III *Reg.*, XVII, 9. — Luc. IV, 26. — D'autres, par exemple Scylax, la considèrent comme une ville des Tyriens (édit. Gail, 1826, p. 303). C'est à Sarepta, selon Lycophron (*Cassandr.*, v. 1300) et Tzetz. (*Schol.*, *ibid.*), qu'Europe fut enlevée, et non à Sidon.

au bord de la mer, au-dessous du village de Sarfend, refuge de ses anciens habitants, ce serait là qu'aurait eu lieu la touchante histoire que la piété biblique des Anglais ne manque pas de citer, fort à propos d'ailleurs, celle de la pauvre veuve donnant asile au prophète Elie, de grande et sinistre mémoire, durant la famine qu'il avait prédite, et récompensée par une miraculeuse abondance sous l'humble toit qui recélait l'homme de Dieu.

Peu après cet emplacement de Sarepta, on nous montrait à gauche les rochers grisâtres et assez variés dans leur forme, qui se nomment les grottes d'Adloun. On pense que leur nom est le mot latin défiguré *ad nonum* (1), et tout porte à croire que cette interprétation est exacte. Nous étions curieux de connaître cet endroit, signalé d'abord par le père Nau, jésuite, qui voyageait avec M. de Nointel en Palestine, en 1675, et explorait avec beaucoup d'intelligence, mais sans grand savoir, les pays qu'il visitait. Ce Père avait supposé justement que les rochers d'Adnoun, comme il l'appelle plus correctement qu'on ne fait aujourd'hui, devaient leurs anciennes et nombreuses excavations à une nécropole, et conjecturait avec raison que dans ces chambres sépulcrales s'étaient établis des moines chrétiens pour mener la vie cénobitique et pratiquer des austérités (2).

Depuis le père Nau, c'est M. le comte de Bertou qui a étudié avec le plus de soin la nécropole d'Adloun. Il y remarqua particulièrement une sculpture fort effacée d'un caractère qui lui semblait égyptien, et la décrivait comme une stèle représentant un conquérant faisant au dieu Phtha une offrande de prisonniers. Il y avait même reconnu quelques signes d'une légende hiéroglyphique en grande partie rongée par l'action corrosive de l'air de la mer (3).

Des savants et des voyageurs ont accueilli ou rejeté l'assertion ou l'explication de M. de Bertou, c'était pour nous un motif de visiter avec plus de curiosité ces hypogées : aussi cherchions-nous à reconnaître de loin la stèle égyptienne observée par le voyageur français en 1838; elle ne s'offrit pas à nos regards. Nous arrivâmes au pied des rochers assez élevés, dont la cime se détache sur le ciel. Vers l'ouest, une large et haute ouverture donnait accès dans une longue caverne à voûte ogivale, naturelle et irrégulière, servant pendant la nuit d'abri aux bestiaux du voisinage. Dans cette caverne, d'environ quarante pas de profondeur et de 6 à 8 mètres de hauteur, rien n'attestait des travaux exécutés par la main de l'homme. A l'entrée même, M. Lartet observa et nous

(1) *Mutatio ad nonum* (*lapidem*). — *Itiner. Hierosolym.*, édit. Parthey, p. 275.

(2) Voyez plus bas le passage extrait de son voyage.

(3) *Essai sur la topographie de Tyr*, p. 85.

fit remarquer que la roche était empâtée d'ossements fossiles et de débris de couteaux de silex, comme nous l'avions déjà vu aux grottes du Lycus. Je regrette de n'avoir pas songé à rapporter un gros fragment de cette roche qui, traité par un acide dissolvant du calcaire, aurait laissé intacts les instruments de silex. En sortant de cette caverne, et gravissant à gauche, vers le sud, les escarpements des rochers où, de place en place, des degrés avaient été pratiqués autrefois, nous rencontrions des ouvertures étroites donnant accès à des chambres taillées à des hauteurs diverses dans le rocher, grottes funéraires, et probablement, ensuite, cellules de solitaires que le père Nau a si bien décrites en ces termes :

« ..... Nous vîmes à trois quarts de lieues de Sarephta une assez longue montagne de » rochers, où nous allâmes visiter un grand nombre de cellules de religieux creusées » dans le roc; il semble qu'il n'y en a guère moins de cent; il y a de l'apparence qu'elles » composaient toutes un seul monastère. Elles sont toutes de même figure et presque » d'égale grandeur, mais elles ne sont pas dans une égale élévation (il entend par » là niveau); il y en a quelques-unes situées plus haut que les autres; on grimpe aux » unes, on monte aux autres par des degrez taillés sur le roc : leur figure est une manière » de sépulcre en croix. L'entrée est un trou en quarré d'un peu plus de deux pieds de » diamètre, qui n'a pas moins de largeur et de longueur en son enfoncement; de là on » descend dans un autre quarré d'environ un pied et demi de profondeur, et de trois ou » un peu plus de diamètre. Il y a à l'opposite de l'entrée une espèce de lit de pierre taillé » et enfoncé, de la largeur à peu près d'un pied et demi, dont le dessus est en forme » d'arc. Il y a deux autres lits de mesme figure à droite et à gauche, et à chacun de ses » costez on voit un trou de la largeur environ de la paume de la main, par où les reli- » gieux pouvoient se parler..... Ces lits sont de vrais lits de pénitence; on y souffroit » plus qu'on n'y reposoit; car, outre qu'ils n'ont rien de plus mol que la pierre vive » du roc dur, il n'estoit pas possible que les solitaires s'y étendissent de leur long, les » plus grands n'ayant pas plus de cinq bons pieds de longueur et environ un et demi » de large, ce qui prouve encore que ce n'estoit pas des sépulcres de morts.

» Au reste, toutes ces grottes sont creusées avec beaucoup de proportion et de pro- » preté. Il y en a de plus affreuses les unes que les autres, car il s'en trouve où l'on a » peine à voir le jour, parce qu'elles sont enfoncées sous les autres, dans la profondeur » du rocher. Je m'informoy d'un homme de ces quartiers de ce qu'on disoit parmi eux » de ces cavernes; mais je n'en pus rien apprendre, sinon que c'estoit un ouvrage des » anciens, et qu'on les nomme les grottes d'Adnoun. Après tout, il faut avoüer qu'il est

» difficile de déterminer ce que c'estoit. Il y a autant d'apparence, si l'on y fait bien » réflexion, que ce sont des sépulcres, qu'il y en a que ce soient des cellules et des her- » mitages, et, depuis un autre voyage que j'y ai fait, je panche plus à dire que ce sont » des sépulcres, parce que je vis une pierre qui en couvroit un et en estoit comme » la tombe (1). »

Nous ne vîmes pas cette sorte de tombe dont parle le père Nau, et nous cherchâmes inutilement la stèle égyptienne que décrivait M. de Bertou; peut-être notre recherche a-t-elle été insuffisante, peut-être aussi le jour défavorable, sur un rocher grisâtre en grande partie couvert d'ombre, nous a-t-il empêché de retrouver cet important bas-relief. Quoi qu'il en soit, il nous fut impossible d'ajouter notre témoignage à celui de notre compatriote. Depuis notre passage à Adloun, nous eûmes de fréquentes occasions de reconnaître que les religieux retirés du monde s'abritaient fréquemment dans les anciennes nécropoles et s'inspiraient du séjour des morts pour renoncer à la vie.

Renonçant à un examen plus complet de ce massif de rochers, nous reprîmes notre marche vers Tyr, dont l'itinéraire évalue la distance à douze milles, jusqu'au lieu dit *ad nonum*, intervalle visiblement trop grand pour que la nécropole des Tyriens pût être autrefois dans ces rochers.

Un peu plus loin, nous quittions encore la route pour aller à travers les cultures, au-dessous du village nommé Beled-el-Kasmieh, voir à une portée de carabine une grotte qu'on nomme scientifiquement la grotte d'Astarté, et que les gens du pays appellent *Mogharet-el-Farg*, « la grotte d'el-Farg ». L'examen de cette caverne et l'usage religieux auquel elle a été consacrée m'avaient fait penser que c'était là ce que le livre de *Josué* (c. XIII, 4), désigne comme la caverne qui appartient aux Sidoniens, מְעָרָה אֲשֶׁר לַצִּידֹנִים . Mais les Septante ont omis d'en faire mention, disant seulement : « Les Sidoniens jusqu'à Aphec », et le commentateur du livre de *Josué*, M. C. F. Keil, s'appuyant sur le travail de M. O. Fr. V. Richter (*Wallfahrten im Morgenl.*, p. 133), place la caverne des Sidoniens dans la montagne à l'est de Saïda, au lieu nommé Mugr-Jezzin, la caverne de Jezzin (2).

Quoi qu'il en soit, la grotte dite d'Astarté vaut la peine d'être visitée, et peut-être quelques fouilles dans ce lieu procureraient-elles des données nouvelles sur sa destination.

(1) Le P. Nau, *Voyage de la Terre-Sainte*, pp. 545, 548.

(2) L. J. Keil, *Bibl. Commentar. über die Prophet. Gesch. Büch. des Alt. Test.*, p. 100. — Ce passage de *Josué* offre plusieurs difficultés considérables, entre autres l'expression « au sud » commençant le verset 4, et qu'on ne sait comment expliquer.

La face verticale du rocher ne paraît pas avoir été dressée ni ornée; elle se présente avec un aspect tout à fait naturel, comme une assise de ce calcaire régnant sur presque tout le pays. Une pente et un sentier facile nous permirent de nous avancer à cheval tout près de la caverne; quelques pas à pied, et nous y parvenions. Elle fait face à l'ouest. Le jour qui baissait permettait à la lumière de pénétrer par l'ouverture basse. Le sol du souterrain est à peu près nivelé; l'étendue est environ de 8 à 10 mètres de côté, formant un rectangle incomplet; la hauteur paraît être de 3 mètres, et le plafond, formé par la roche elle-même, ne semble pas devoir son horizontalité à la main de l'homme. Sans doute, cependant, elle y a rectifié en quelque chose les irrégularités naturelles, mais son action n'était évidemment reconnaissable que dans les inscriptions et symboles sculptés sur les parois. On n'y observe d'authentique qu'une seule inscription grecque située en face de l'entrée, et gravée sur une surface du rocher dressée et polie à cet effet, d'une longueur d'environ 60 centimètres, et de 20 centimètres de large, à la hauteur d'un homme de moyenne taille.

Elle porte ce qui suit :

ΒΑΣΙΛΕΙ Τ//////Ο Ν////////ΩΙ
ΚΑΙ ΑΦΡΟΔΙΤ///////////ΚΩΙ
ΤΤΙΜΙΑΚ/////////// Σ ΑΝ ΩΤΟΣ
ΕΥ

N. L. del.

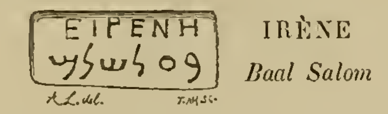
Sans prétendre expliquer toute cette inscription, dont les lacunes, les monogrammes et le supplément en petites lettres de la même époque, offrent des difficultés, nous dirons seulement qu'elle atteste une consécration à Dionysus (ou Bacchus) roi, ou au roi Dionysius et à la déesse Aphrodite (ou Vénus). Les caractères en sont beaux et paraissent être du temps des Séleucides, peut-être d'Antiochus VI, appelé Epiphanes Dionysius. Les divinités phéniciennes dont les caractères correspondaient à ceux du Dionysus et de la Vénus des Grecs, étaient Baal Hammon et Astoreth; celles des Arabes, dont l'identification est plus positivement énoncée par Hérodote, sont Orotal et Alilat (1).



Au-dessus de cette inscription grecque est une niche grossière à fond plat, représentée ci-dessus.

(1) Herodot., lib. III., c. 8. Il assimile Alilat à Uranie (Vénus).

Au-dessous il y a une inscription dite phénicienne ou hébraïque, qui me semble très-suspecte et fort confuse. Sur la paroi, à droite, une autre inscription qui ne me semble pas de meilleur aloi, et portant :



empruntée en partie à l'inscription bilingue d'Irène de Byzance (1). Je ne crois pas davantage à l'antiquité des nombreux et grossiers symboles obscènes du culte de la femme, gravés profondément sur les parois en face de l'entrée et à droite. Quelques-uns m'ont paru évidemment faux et tout récents. Si, dans le nombre, une partie n'est pas moderne, leur origine ne doit pas remonter plus loin que les traditions gnostiques dont on prétend qu'avaient hérité les Templiers. Je ne sais à quelle époque remonte la découverte de cette grotte; je n'ai réussi à en trouver la mention ni dans les guides de Syrie ni dans les voyageurs modernes (2); mais, quoique son nom de Mogharet-el-Farg semble indiquer que déjà autrefois ces symboles obscènes étaient connus (3), je n'y vois rien d'authentiquement phénicien, et je n'y reconnais avec certitude qu'un hypogée religieux consacré par les Grecs.

Nous quittâmes la grotte après l'avoir suffisamment examinée, et, après avoir cherché vainement au dehors quelque trace de bas-relief ou d'inscription dans la face verticale du rocher. M. Vignes en avait pris une photographie où l'on distingue l'entrée presque cachée de ce temple souterrain.

En peu de temps nous étions arrivés aux bords du Nahr Abu-el-Aswad, petit cours d'eau sur lequel est jetée une arche de pierre de construction qui me parut romaine. La photographie prise par M. Vignes donne une idée fort exacte de ce pont ruiné, au-dessous duquel, après notre repas, nous franchîmes aisément la petite rivière, malgré l'escarpement de ses bords. Nous étions alors fort rapprochés du Nahr-Kasmieh, l'ancien Léontes, qui, plus haut vers sa source, porte encore le nom de Litany. Edrisi le nommait Lante, لنطة (4), corruption de son nom grec, si toutefois ce nom grec n'était pas un

(1) Gesenius, *Monumenta phœnic.*, p. 120. — Pl. X, 7.

(2) Je ne puis croire que cette grotte soit la même chose que ce monument dont parle ainsi M. le comte de Bertou, *Essai sur la topographie de Tyr*, p. 5. — « Au delà d'Adloun, dans un endroit écarté, on voit » encore aujourd'hui un petit temple monolithe qui paraît d'une haute antiquité. Les parois intérieures » de l'unique chambre de ce monument, sont couvertes d'emblèmes qui disent assez que ce sanctuaire » mystérieux était consacré à Astarté par ses fondateurs, qui furent sans doute les Phéniciens. »

(3) فرج signifie en arabe ce que représentent ces emblèmes obscènes. — Voyez Golius, *Lexic. arab.*

(4) Ap. Reland, *Palæst.*, p. 290.

nom phénicien hellénisé. Notre route fut courte et facile jusqu'à ce fleuve, dont les crues sont quelquefois tellement subites, qu'il n'est pas possible de prévoir en tout temps si l'on pourra ou non le traverser. C'est pour cela que notre camp avait été placé au delà du gué, afin d'être assuré contre une crue nocturne. Nous trouvâmes donc nos tentes sur la rive gauche, au pied d'un contre-fort abaissé de la montagne, servant de digue au fleuve de ce côté, et surmonté d'un vieux khan ruiné ou ancien château fort de même nom.

29 Février. Le 29 au matin, à sept heures un quart, nous étions en chemin pour Sour, dont une courte distance nous séparait. Vers neuf heures, nous entrions sur l'isthme de sable qui réunit à la terre cette île autrefois si célèbre par l'histoire de ses habitants et de ses rois, par son culte de Melkart, l'Hercule des Grecs, par son commerce, sa splendeur, par le siége qui la fit tomber au pouvoir d'Alexandre, et la rattacha pour toujours au continent.

La ville de Sour s'étendait devant nous, en ligne parallèle au rivage ; à notre gauche, une grosse tour carrée et assez basse était entourée d'hommes et de femmes allant puiser de l'eau à un réservoir, dont la source, malgré les recherches des voyageurs, reste encore obscure. Nous le revîmes en détail à notre retour, et j'en parlerai en son lieu. Je dois dire dès à présent que j'ai beaucoup regretté de n'avoir fait que parcourir, avant mon départ, le remarquable et consciencieux travail de M. le comte de Bertou (1); car, malgré le temps limité et l'objet tout spécial de mon voyage, j'aurais, son livre à la main, étudié avec beaucoup de fruit cette topographie de Tyr qu'il a si bien reconnue et si exactement exposée. Le voisinage de Beyrouth et ses communications faciles avec Sour et Saïda semblent inviter les Européens à faire de ces deux villes une exploration attentive ; des fouilles bien dirigées avec le temps et la science nécessaires feraient revivre l'histoire des deux cités si justement célèbres auxquelles l'Europe a dû l'origine et la plus grande part de sa civilisation.

Si l'on ne connaissait par expériénce la rapidité des atterrissements et le facile ensablement des ports insuffisamment entretenus, on aurait peine à croire que la jetée temporaire faite par l'ordre d'Alexandre ait pu non-seulement devenir une chaussée durable, mais encore se convertir en un isthme d'une si grande largeur, que la nature semblerait l'avoir créé. Nous traversâmes en quelques instants cette ombre de ville qui fut Tyr, et nous allâmes d'abord visiter le port du nord encore accessible aux navires. Près du bord, l'eau a si peu de profondeur, qu'un pêcheur ayant été envoyé

(1) *Essai sur la topographie de Tyr*, mémoire lu à l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, publié en 1843. 1 vol. in-8°.

par nous pour ramasser des *Murex* vivants attachés en grand nombre à la surface plane et probablement dressée autrefois du rocher, cet homme se mouillait à peine les genoux pour accomplir son facile travail. Les *Murex* qu'il recueillit, tout semblables au *Murex trunculus* du port de Toulon et à ceux que nous avions trouvés brisés dans dans la falaise de Saïda, n'offraient pas alors de trace de veine colorante; le mollusque était d'un jaune brun, sans aucune autre nuance : peut-être la saison où nous le rencontrions n'était-elle pas propice à la production de la pourpre.

Je ne sais si ce port submergé par les tremblements de terre, ou comblé à dessein, admet les eaux dans des portions où elles ne parvenaient pas autrefois, ou si, comme à Saïda, le fond se relève graduellement et fera reparaître un jour ce sol en partie nivelé sur lequel se promenait notre pêcheur; mais on observe à Tyr un affaissement général du rocher qui servait de base à la ville, à son port et à ses grands ouvrages. M. Vignes voulut bien photographier deux vues de ce port du nord : on y distingue dans l'une le reste de fort ou Boghaz du port, fermé alors au nord par un mur qui, un peu au-dessus de son entrée, se dirigeait du sud-est au nord-ouest, jusqu'à la rencontre du rocher de l'île primitive des Tyriens; au sud de cette tour, sont des maisons assises sur la continuation N. S. du mur sur lequel reposent les restes du fort et qui suit la même direction jusqu'au rivage; puis, le port se développe de ce point sur la gauche en remontant au nord rejoindre la ligne oblique dont j'ai parlé, en formant un long segment d'ellipse presque régulière, bordé de maisons et très-bien exprimé dans le plan n° 1 de M. le comte de Bertou.

Les vues photographiques (planches XV à XVII) sont prises à quelques pas l'une de l'autre. Il est facile de reconnaître que le fort, ou tour carrée, est d'une construction remaniée avec des matériaux très-divers. Un petit escalier, dont on voit encore les arrachements, y accédait au sud; une voûte demi-ogivale servait de plancher à l'étage supérieur, aujourd'hui écroulé. La partie du port bordée de maisons n'est pas aussi misérable que le disaient les voyageurs les plus récents.

Nous nous hâtâmes de passer entre ces maisons pour faire le tour extérieur de l'isthme. Excepté un ou deux Tyriens amis des Français, dont le langage ne leur était pas inconnu, nous étions seuls sur les bastions ruinés où l'herbe croissait en abondance. De là s'offrait à nos regards un curieux spectacle. Devant nous, la haute mer d'un bleu profond, sans une seule voile qui fît route vers ce port autrefois fréquenté par toutes les flottes du monde; à notre droite, un brise-lames antique à fleur d'eau battu par les flots, s'étendant en ligne droite vers la côte au nord-est; à nos pieds, la vague

venant se développer mollement sur le sable désert et nous cachant à peine l'ancien rocher qui prolongeait autrefois l'île phénicienne dans la mer. L'isthme formé par la digue d'Alexandre, et rétréci en 1187 par les travaux de défense du marquis Conrad de Montferrat, faisait ressembler cette île à une main ne tenant que par le bras à la terre (1).

En avançant à un kilomètre plus au sud, nous découvrions, dans la direction de Ras-el-Abiad, un autre brise-lames, mais bien plus étendu, et accusant bien plus évidemment que celui du nord une origine artificielle. Nos compagnons nous affirmaient que ce brise-lames atteignait presque jusqu'au Ras-el-Abiad ; on ne pourrait s'en assurer qu'en explorant cette jetée par une mer très-calme : mais comme elle était en ce moment à demi agitée, nous pouvions voir distinctement une frange d'écume traçant une grande ligne droite du nord-nord-est au sud-sud-ouest sur cet immense ouvrage, jusqu'à une distance où nous la perdions de vue. L'endroit d'où nous observions cet imposant débris de la puissance tyrienne, était la pointe méridionale de l'ancienne île ; nous pûmes facilement voir de tout près, au-dessous de nous, à quelques mètres et un peu hors de l'eau, le long quai en larges et grandes pierres de bel appareil, parfaitement alignées et de niveau, quoique disjointes et profondément corrodées par l'eau de la mer. Ce quai tombe visiblement à angle droit ou presque droit sur le brise-lames du sud, et formait, sans doute, avec lui l'enceinte intérieure du port égyptien. M. de Bertou le considère comme « un mur d'une largeur de 5 mètres, » dont les revêtements sont en très-grosses pierres et le milieu en décombres, avec » beaucoup de morceaux de poterie » (2). C'est de ce côté que la chaussée est le plus étroite, quoique encore assez large pour laisser des doutes sur sa formation primitive, si l'on ne devait accepter l'autorité des témoignages si bien réunis et discutés par M. de Bertou.

Du quai antique, en nous retournant vers le nord, nous franchissions les anciens remparts écroulés, et, faisant en même temps le tour d'une église démolie, nous pénétrions dans son intérieur. Là, au milieu des ruines de l'édifice et sous les décombres de maisons qui l'obstruaient, parmi de hautes herbes déjà flétries, nous trouvions le fût d'une grosse colonne double de granit rose, peut-être de syénite, qui avait fait partie de ce monument, et, par sa forme comme par son diamètre, paraissait avoir été un des piliers principaux de la nef ou plutôt du chœur. M. de Vogüé a décrit avec soin ce qui

(1) Ibn al Atir, ap. Michaud, *Biblioth. des Croisades*, t. IV, p. 221.
(2) Plan de la péninsule de Tyr, pl. I, n° 51.

reste de ce grand monument de la piété chrétienne; des fouilles faites en cet endroit produiraient très-vraisemblablement d'importants résultats, ne fût-ce que par la découverte de sculptures et de tombes sous les débris amoncelés.

Notre tournée finit par le point où elle avait commencé. Du lieu élevé, mais très-ensablé, où était la cathédrale, nous redescendîmes vers la plage basse de l'isthme, pour y visiter la tour carrée presque cubique servant de réservoir. On pénètre à l'étage inférieur par une porte toujours ouverte. L'eau remplit un bassin carré long adossé au mur méridional et éclairé par des ouvertures sous la terrasse. On monte assez difficilement sur le bord de ce bassin, pour gravir l'escalier intérieur et gagner la terrasse d'où la vue embrasse l'isthme, l'île, la mer et le rivage. De cet endroit relativement peu élevé, on se fait une juste idée de la topographie relevée avec soin par M. de Bertou. L'eau que l'on puise dans ce réservoir est abondante, de bonne qualité et suffit aux besoins de la ville. D'où vient-elle? Je l'ignore, et ne trouve pas dans les voyageurs d'indication suffisante pour résoudre cette question. On sait bien, d'ailleurs, quelle est l'intarissable richesse du réservoir de Ras-el-Aïn, dont les eaux étaient probablement autrefois amenées en grande partie à la ville par un aqueduc existant encore, mais interrompu et ruiné. Celles du réservoir en sont-elles une dérivation souterraine, comme l'affirmait Volney et comme le nie M. de Bertou (1)?

C'était vers Maschouk que nous marchions en quittant Tyr. Il faut peu de temps pour y parvenir. M. de Bertou en fixe la distance à 4650 mètres de la ville moderne en ligne droite. Depuis Guillaume de Tyr (2) jusqu'au P. Nau (3), on a cru, sans doute sur la foi de quelque tradition antérieure, que ces sources magnifiques, appelées dans le pays *puits de Salomon*, étaient le « *puteus aquarum viventium, quæ fluunt impetu de Libano* » du *Cantique des cantiques* (4). Le savant voyageur américain, M. Robinson, rejette cette opinion trop aisément, selon nous, et l'attribue à la piété du moyen âge (5). Nous nous réservons de la discuter dans une note spéciale (6).

Notre visite aux réservoirs de Salomon à Ras-el-Aïn confirma complétement, dans leur ensemble et la plupart de leurs détails, les descriptions laissées par Guillaume de

(1) *Essai sur la topogr. de Tyr*, pp. 9 et 10. — Volney, *Voy. en Égypte, en Syrie*, t. II, p. 102.

(2) Willelm. Tyr. arch. *Hist.*, lib. VIII, cap. 22, et traduction franç., p. 312, t. I, 1re part., *Historiens des Croisades*. — Id., lib. XIII, cap. 3, pp. 558, 559, *ibid.*

(3) P. Nau, *Voy. nouv. de la Terre-Sainte*, p. 664.

(4) *Cantic. canticorum*, IV, 15.

(5) *Biblical Researches*, t. II, p. 459.

(6) Cette note n'a pu être rédigée par l'auteur. (M. V.)

Tyr d'abord (la sienne est encore d'une exactitude surprenante) (1); puis par le frère Brocard ou Burchart de Monte-Sion (2), de Maundrell (3), et de M. de Bertou (4).

Dès le premier abord on est frappé du rare spectacle que présente la principale de ces sources, et l'on conçoit l'admiration qu'elles durent inspirer à l'époque où les puits forés et jaillissants étaient à peine connus, si ce n'est en Égypte et sur les points où la nature seule produisait ces merveilles. En effet, loin d'être un réservoir comme on l'appelle inexactement, c'est un vaste puits, polyédrique à l'extérieur, où monte perpétuellement une énorme masse liquide, justifiant parfaitement la qualification d'*eaux vivantes* que lui appliquait le moyen âge. D'une profondeur de $8^{m},50$ mesurés par M. de Bertou, l'eau s'élève dans sa solide enveloppe jusqu'à la hauteur de plusieurs mètres au-dessus du sol, forme à quelques centimètres de sa large margelle un tourbillon convexe et limpide, puis s'épanche par plusieurs issues; l'un de ces déversoirs la jette sur la roue d'un moulin à farine, puis dans un ruisseau qui coule vers la mer.

La construction de ces bassins, particulièrement celle du plus grand, est aussi solide qu'ancienne et bien appropriée à son usage. Le soubassement du puits principal est en matériaux de gros appareil assez régulier. Là, comme trop souvent en Palestine, aucun caractère architectural, aucune inscription, aucune sculpture ne détermine l'époque où ce monument fut bâti. Comme l'observe M. de Bertou, il n'y a pas de preuve que celui-là ait été employé au service des réservoirs de la ville (5), usage que son importance même autorisait à lui attribuer. Visiblement destiné à élever la puissante colonne d'eau qu'embrassent ses parois, il ne semble pas l'avoir déversée dans quelque aqueduc pour les besoins de l'opulente cité de Tyr; nulle trace, du moins, n'en est apparente aujourd'hui.

M. Durighello, qui nous avait accompagnés jusque-là avec tant d'obligeance, avait pris congé de nous au moment de notre départ pour nous rendre aux bassins de Salomon, et avait repris la route de Saïda. Nous poursuivions celle du sud, nous dirigeant vers le rivage, ayant en face de nous le grand escarpement blanc de Ras-el-Abiad. Avant d'y parvenir, on rencontre à quelques pas seulement sur la gauche une colline allongée, d'une faible élévation et sans aspérités notables, couverte à son sommet et sur ses flancs des ruines

(1) Lib. XIII, cap. 1, 3.
(2) *Descript. Terræ Sanctæ*, cap. I, ap. Laurent, *Peregrinat. med. ævi*, p. 22.
(3) *Journey from Aleppo to Jerusalem*, ap. Wright, *Early Travels in Palest.*, pp. 424, 425.
(4) *Essai sur la topogr. de Tyr*, p. 16, sqq. et 31.
(5) *Ibid.*, p. 16.

d'une ville qui dut avoir une certaine importance. Je m'y rendis avec le Dr Combe, et nous pûmes constater, sur la partie la plus culminante de cette élévation, l'enceinte arrondie, circulaire ou ovale, d'un édifice important d'architecture civile, dont le grand axe est à peu près parallèle au rivage, sans remparts; il offre encore plusieurs assises et des divisions intérieures bien reconnaissables, portes, fenêtres, murs de refend, citerne, malgré les arbustes qui y végètent et au milieu des blés verts croissant à l'entour. Il ne serait possible de fixer ni l'époque ni la destination de ces constructions d'assez bon appareil que l'on appelle Mansourah : elles sont indiquées sur plusieurs cartes, entre autres celles de Van de Velde et de Zimmermann; mais je n'ai encore rien lu dans les récits des voyageurs modernes qui les décrive ou permette de conjecturer quel fut leur nom primitif. En suivant la muraille extérieure du côté de l'est, je trouvai des fragments d'une fiole de verre antique, et je supposai qu'ils provenaient de quelque fouille dont cependant je ne découvris pas de trace.

A voir de loin le Ras-el-Abiad, on croirait que ce promontoire est infranchissable du côté de la mer et qu'on ne peut se soustraire à un long détour pour éviter cette grande falaise verticale dont le pied baigne dans les vagues. Le nom même de *Scala Tyriorum* (échelle des Tyriens) confirme cette adpréhension; mais, en réalité, les difficultés sont petites, et les dangers à peu près nuls, quoique le chemin se réduise à un sentier étroit et rapide pratiqué entre le précipice et une muraille de rocher. La sûreté du pied des chevaux syriens et leur adresse nous inspiraient toute sécurité. Le sol crayeux était sec et retenait bien les fers de nos chevaux. Toute cette ascension et la descente vers le sud se firent aisément. De l'autre côté du cap, nous aperçûmes bientôt à notre gauche les ruines d'Omm-el-Awamid couronnant une colline de moyenne hauteur, à contours arrondis et où les débris amoncelés attestent l'existence d'une ville dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous. Nous nous hâtons de nous y rendre, et, arrivés au pied du monument principal, nous le parcourons avec un vif intérêt et la curiosité qui s'attache à l'énigme d'un nom et d'une histoire ignorés. Omm-el-Awamid ne signifie que la mère des colonnes : c'est une désignation assez familière à l'ignorance des Arabes. La science des Européens est aussi en défaut en présence de ce temple, dont une colonne est encore debout et dont les décombres confus ne laissent que fort imparfaitement deviner la disposition générale. On nous montra dans une excavation les restes d'une mosaïque, dont l'exécution et le style ne semblaient pas d'une époque ancienne; une portion du pavé du temple était encore visible.

La Commission scientifique française, au temps de l'expédition destinée à réprimer les

massacres du Liban, vint faire des fouilles en ce lieu et bouleversa ces ruines en les explorant avec trop peu de méthode. Il en résulte beaucoup d'incertitude sur les édifices dont on comprendrait bien mieux le plan et l'usage, s'ils étaient restés tels que leur destruction naturelle les avait laissés. Quoi qu'il en soit, il faut espérer que le savant chef de l'expédition tirera parti de son exploration, et l'on dit qu'il a exhumé de ces ruines une inscription phénicienne d'une certaine valeur scientifique.

Après avoir visité de notre mieux ces murailles écroulées, ces colonnes gisantes et les belles citernes qu'on rencontre fréquemment, nous remontions à cheval, un peu découragés de n'emporter aucune idée nette de ce lieu, dont le temple attestait l'intérêt, mais qu'il faudrait parcourir et étudier longtemps avant de se former une idée plausible même de l'ensemble de l'ancienne cité. Il est difficile de comprendre comment tant de villes du littoral, par conséquent si connues de tous les navigateurs et de tous les voyageurs de la côte de Phénicie, sont demeurées anonymes, lorsque de si nombreux itinéraires et périples nous ont été laissés par l'antiquité.

Notre journée se terminait à En-Nakhoura, auprès du khan délabré de même nom.

1er Mars. Après une nuit troublée seulement par les querelles de nos chevaux et les insupportables braiements de nos ânes et de nos mulets, nous remontions à cheval à huit heures. Malgré l'intérêt historique attaché à Saint-Jean d'Acre, célèbre depuis Alexandre, place forte des Lagides, principale et dernière citadelle des Croisés, écueil de la fortune de Napoléon en 1799, et d'Ibrahim-pacha en 1840, malgré le regret de ne visiter ni Caïffa ni le mont Carmel, le désir de voir les ruines de Jotapata, dont Josèphe parle avec tant de détails en racontant le siége qu'il y soutint contre les Romains, me décida à laisser Acre sur notre droite, et à prendre vers le sud-est la route moins fréquentée de Damoûn. Nous suivîmes donc la côte un peu au delà des ruines d'Achzib, puis, obliquant à gauche, nous nous dirigeâmes vers la région montueuse; notre déjeuner nous attendait à Mafschoûh, près d'un ruisseau, à l'ombre de grands arbres et au pied d'un puits d'eau ascendante tout semblable au puits principal de Ras-el-Aïn. Le meunier affirme que l'eau du sien sort du fond de la terre et n'y est amenée par aucun conduit; ce qui est, dit-il, tout différent pour l'autre, quoique l'on puisse la supposer amenée de la montagne par une sorte de siphon, dont on discerne quelques indications dans la direction de l'est. La ferme déclaration du meunier, le grand volume d'eau, la hauteur où elle atteint, les ondulations presque hémisphériques et l'intermittence du jet de cette eau à la surface du bassin ou tour cylindrique qui la contient et la verse ensuite sur la roue du moulin, porteraient à croire que ce sont là, en effet, des eaux jaillissantes

naturelles, tout aussi bien que celles de Ras-el-Aïn. Je n'ai pas trouvé dans les itinéraires modernes qu'il fût question de cet ouvrage considérable, digne d'être mieux connu. Les cartes de Van de Velde et de Zimmermann portent seulement la rivière de Mafshour, et si nous eussions su alors combien peu les voyageurs l'avaient observé, nous aurions pu aisément en faire un examen plus sérieux. La hauteur de l'ascension de cette eau au-dessus du sol paraît être d'environ 5 mètres.

Cette journée, d'ailleurs presque sans intérêt, se passa dans une plaine des plus fertiles, de 4 kilomètres de largeur environ. Entre les montagnes et la mer, c'est toujours le même sol et la même fertilité. La terre est noire comme celle qu'on nomme terre de bruyère; on y laboure avec un araire dont le soc est de bois, armé d'une petite pointe de fer. J'ai vu un laboureur porter deux charrues sur une seule épaule, et sans le moindre effort. Les bœufs qui servent à la culture sont noirs et blancs, et de si petite espèce, que leur garrot ne dépasse pas la poitrine d'un homme de bonne taille.

Environ une heure avant d'arriver à Damoûn, en s'y rendant de Mafschoûh, la route que nous suivions longe et laisse sur sa droite un immense tumulus régulièrement arrondi, et qui a tous les caractères extérieurs d'un ouvrage des hommes. Il est appelé Tell Beruweh ou Ebraweh. Il est probable que ce tumulus, qui paraît avoir deux cents pas de long et un rayon proportionné, est un monument d'une antiquité très-reculée, et que des fouilles y révéleraient des secrets de l'histoire primitive des hommes en Phénicie. Damoûn est situé dans le pli de terrain que forment les collines rocailleuses entre le littoral et les montagnes de Jefaât. Nos tentes étaient dressées en face du petit nombre de maisons qui forment ce village, peu délabré pour la Syrie, et au-dessus de nous s'élevait un château ou khan ruiné. M. Vignes, M. Lartet et moi, parcourûmes les bruyères voisines pour tâcher de rapporter quelque gibier; notre chasse fut sans résultat, quoique nous eussions aperçu un lièvre et quelques perdrix rouges.

De la médiocre hauteur où Damoûn est situé, on découvre au loin le cap Carmel, avec sa haute et longue chaîne droite et obscure, dont le sommet rappelle l'ineffaçable souvenir du défi et de la lutte religieuse engagés en présence du roi Achab entre le prophète Élie et le prêtre de Baal, pour obtenir du ciel la fin de la sécheresse. On se rappelle le farouche prophète, à la chevelure inculte, aux vêtements de peaux (1), terreur des monarques infidèles et objet de leur haine, se riant des vaines prières, des cris, des bonds frénétiques, des mutilations de ses rivaux, attendant qu'ils eussent reconnu leur

(1) III *Reg.*, XVIII, 24 et sqq.

impuissance; puis, l'heure venue, faisant descendre le feu du ciel sur son holocauste, et devant le roi et le peuple prosternés, confondus de ce prodige, saisissant les quatre cent cinquante prêtres de Baal, et les faisant égorger sur les bords du Cison. On le voit, après ce massacre, remonter, satisfait, avec Achab au sommet du Carmel, s'y mettre en fervente prière et invoquer le Seigneur vengé de ses ennemis. Dès que son serviteur, envoyé sept fois pour observer le ciel, lui vient annoncer qu'un petit nuage paraît à l'horizon : « Attelle ton char, dit-il au roi, et descends, de peur que la pluie ne te barre le passage.
» Pendant qu'Achab hésite, le ciel s'obscurcit de nuages, le vent s'élève, et il se fait une
» grande pluie. Achab, montant sur son char, s'en va à Jezrahel. Et la main de Dieu
» fut sur Élie, et, ceignant ses reins, il courait devant Achab jusqu'à la porte de
» Jezrahel (1). »

Entre Damoûn et la mer, on observe un peu à droite, dans la direction du cap Carmel, un autre tumulus qui, par sa forme et son isolement dans la plaine, paraît être artificiel. Il est éloigné de Damoûn d'environ 4 kilomètres à l'ouest.

2 Mars. Partis de Damoûn à sept heures et demie pour nous rendre à Jefaât (Jotapata), nous nous engagions dans un vallon de plus en plus pierreux et entremêlé de terres rouges, grasses bien que caillouteuses, et de qualité passable. Nous remontions le lit desséché du torrent au fond de cette vallée, tantôt sur une de ses berges, tantôt sur l'autre, et nous comprenions combien peu la prétendue libéralité de Salomon avait dû plaire au généreux roi Hiram. On arrive sur les hauteurs de Kaboul, puis sur celles de Kankab. De là, par les cimes toujours pierreuses, mais entremêlées d'assez bonnes cultures d'oliviers, on s'approche de Jefaât. Dans cet endroit, sur un étroit plateau mi-parti de bruyères et de cultures, notre drogman, hésitant sur la route qu'il fallait prendre, rencontrait deux hommes vêtus en Bédouins, à pied, conduisant un jeune veau de couleur fauve. A sa question : « Qui êtes-vous, connaissez-vous le pays, voulez-vous nous servir de guides à Jefaât et en vue de Safourieh? » ils s'arrêtèrent et semblèrent un instant se consulter. L'un des deux hommes, le plus grand et le plus fort, était vêtu d'un machlah à bandes brunes et blanches, presque neuf. Il avait le torse basané, à demi-nu, la tête fière et hardie, de beaux traits d'une expression remarquable, la barbe noire, les yeux brillants et le regard assuré; une bague d'or pâle brillait à sa main bronzée, qui tenait un bâton recourbé comme une crosse épiscopale. J'ai rarement rencontré le type oriental dans une telle perfection. Cet homme répondit sans le moindre embarras : « Nous connaissons

(1) III *Reg.*, XVIII, 44-46.

» très-bien le pays, car nous venons de voler ce veau dans une tribu, et nous l'avons » emmené par des sentiers où l'on ne nous rejoindra pas. Je vais en charger mon cama- » rade, et moi je vous conduirai à Jefaât et sur le chemin de Safourieh. » Le prix fait, il se met en route comme le plus honnête guide du monde, et nous conduisit à Jefaât, dont il nous fit les honneurs avec toute la dignité arabe, s'assit à terre pour nous laisser faire notre examen, et tint paisiblement la bride d'un de nos chevaux.

Nous atteignîmes Jefaât en suivant un sentier facile, entre des oliviers cultivés en ter- rasses, sur une pente peu inclinée. Le site de la ville est une cime déserte et inculte, accessible de tous côtés à pied, et facilement à cheval du côté septentrional. Il n'y a rien de ces précipices effrayants et donnant le vertige dont parle Josèphe; c'est un monticule rapide à peu près conique et tout criblé de cavernes béantes obliquement, perpendiculai- rement et horizontalement. Au sommet, formant un petit plateau, il y a une très-vaste citerne qui était alors à peu près pleine d'eau. Plusieurs trous ronds, formant des sou- piraux, donnent le jour sur des cavernes et citernes sèches qu'on aperçoit au-dessous; aucune trace de bâtisse; quelques fragments de poterie cannelée d'époque indécise et peut-être récente. Du côté nord du plateau, le rocher est entaillé carrément en deux petites enceintes, sur une hauteur de 10 à 20 centimètres.

Cette cime domine le pays à une grande distance au nord-est. Nous n'avons vu aucune trace de route régulière y conduisant.

Du sommet de Jefaât, nous découvrions, vers l'est, dans la vallée lointaine, peut-être à 8 kilomètres de nous, une grande étendue d'eau que nous crûmes d'abord être le lac de Tibériade; mais M. Vignes, après y avoir réfléchi et pris quelques renseignements, reconnut que c'était simplement une plaine inondée. J'eus quelque peine à partager cet avis.

En s'introduisant dans les diverses cavernes dont est criblée la cime de Jefaât, M. Lartet en trouva une contenant un ou plusieurs cadavres d'animaux décomposés. Nous eûmes l'occasion d'observer plus tard que les nomades de l'Orient ne font guère de différence entre les sépultures des hommes et celles des animaux.

Lorsque nous eûmes terminé notre examen sur Jefaât, si bien étudié depuis par M. Parent (1), notre Bédouin se leva, et nous remontâmes à cheval. Il nous précéda avec sa gravité et son assurance, la tête haute, et causant tranquillement avec notre drogman, jusqu'à ce que nous eûmes atteint, de cime en cime, une hauteur qui dominait

(1) *Siége de Jotapata, épisode de la révolte des Juifs* (66-70 de notre ère). Paris, 1866.

Safourieh. Nous nous engageâmes dans un sentier creux, où il fallait marcher l'un après l'autre dans la déclivité vers la plaine. Là, notre Bédouin eut, à la tête de la colonne, une altercation avec mon drogman pour le prix de ses fonctions de guide. Soit avarice du drogman, soit mauvaise foi de la part de l'Arabe, celui-ci, forcé d'accepter un bakshish inférieur à ses prétentions, éclata en vociférations, et, rebroussant chemin à travers la file de notre caravane, passa près de moi d'abord; me voyant sur mes gardes, il continua rapidement sa retraite d'un air irrité, passa de même près de mes compagnons de voyage, et, à la queue de la colonne, trouvant sur une bête de bât un manteau mal assujetti, s'en empara et s'enfuit rapidement. Le drogman et les moukres le poursuivirent vainement; il avait disparu dans les buissons, et l'on ne put le rejoindre.

Le sentier que nous suivions n'était pas très-difficile, et, une fois au bas de la montagne, devenait une route aisée et assez large, qui nous conduisit à Safourieh. Safourieh est l'ancienne Sepphoris, plus tard *Diocæsarea*, et l'on s'y arrête pour visiter l'église de l'Annonciation, édifice du moyen âge, dont l'architecture rappelle celle de la plupart des monuments chrétiens de la Palestine, particulièrement celle de Saint-Jean, à Sebastieh. Elle est en grande partie ruinée; le chœur encore debout, avec ses trois absides ogivales, est dans un état de mutilation qui fait craindre sa ruine prochaine. L'association des pèlerinages y fait célébrer une messe chaque année au passage de sa caravane, et, pour y officier, on est obligé de nettoyer le fond du chœur à demi écroulé, d'enlever les immondices, le fumier et les instruments agricoles entassés avec une hutte de terre dans cet édifice autrefois si vénéré. Les chrétiens du sixième siècle croyaient que l'apparition de l'ange à la sainte Vierge était arrivée là même. On y montrait, avec un vase de verre ou une meule, un panier ayant appartenu à la vierge Marie, habitant en ce lieu avec ses parents, et la chaise où elle était assise lorsqu'elle reçut la salutation angélique (1). Depuis, cette tradition paraît s'être conservée malgré les autorités qui la rattachent aussi à Nazareth. Après avoir fait un rapide repas à Safourieh, nous prîmes la direction de Nazareth, où nous arrivions d'assez bonne heure pour employer utilement le reste de la journée. On arrive à Nazareth par une pente assez rapide; la route, tortueuse, se développe par de nombreuses sinuosités sur le flanc d'une montagne calcaire, ou plutôt marneuse, dont quelques rochers friables percent de place en place la surface stérile. Au pied de cette montagne naît un ravin formant au nord une étroite vallée,

(1) Antonin. Martyr., *De Locis sanctis*, cap. IV, edit. Tabler, p. 6.

à la naissance de laquelle Nazareth est bâtie; c'est de ce côté que se voit l'église grecque construite ou restaurée récemment. Entre l'église et la ville est la fontaine, assez pittoresque, où les femmes viennent puiser de l'eau et près de laquelle étaient dressées nos tentes.

A trois heures et demie, notre première visite fut pour les Pères, que connaissait M. Vignes, et qui nous reçurent avec une affectueuse simplicité. Pendant notre entretien avec le supérieur, un des moines, vêtu du froc, mais la truelle à la main, enduisait à la chaux les voûtes d'une salle voisine. Nous trouvâmes bientôt après un autre frère à l'œuvre dans l'église de la *Mensa Christi*.

Les Dames de Nazareth, dont la supérieure, M[me] Trébuquet, alors à Caïffa, est, dit-on, une personne d'un mérite éminent, ont un petit établissement, fort bien tenu sous le rapport matériel, et qui, réunissant entre les mains de ces pieuses institutrices des filles chrétiennes, et même arabes ou juives, pourrait produire de bons effets. On lit sur un tableau, dans le parloir, les noms des dames françaises qui ont contribué à fonder cette maison. J'y remarquai celui de M[me] la marquise de Rastignac, née de Larochefoucauld-Doudeauville, mère de M[me] la duchesse de Larochefoucauld, qui m'avait invité à visiter les protégées de sa famille. De là nous nous hâtâmes de nous rendre à l'église de l'Annonciation, chez les Pères de Terre-Sainte. Je ne dirai que peu de mots de cette église, si souvent décrite par les voyageurs, et particulièrement par M. le comte Melchior de Vogüé (1). Les Pères disent qu'elle est véritablement bâtie sur le lieu où l'ange apparut à la sainte Vierge, et c'est en effet une tradition fort enracinée depuis le moyen âge; toutefois, Antonin, martyr, ne l'adopte pas dans son récit, comme nous venons de le dire; mais, déjà environ cent vingt ans après lui, saint Arculphe, dans son itinéraire conservé par l'abbé Adamannus et par le vénérable Bède, exprime formellement qu'il y avait à Nazareth deux églises, l'une, où l'enfant Jésus avait été élevé, construite au-dessus de la fontaine de la sainte Vierge, l'autre sur l'emplacement de l'Annonciation (2). Le frère qui nous servait de guide nous fit remarquer une excavation dans le rocher, que l'on considère comme le lieu où la sainte Vierge était assise lorsque l'ange lui apparut et lui fit connaître sa destinée divine. On nous fit voir aussi, à gauche, la place où se tenait l'ange marquée par une colonne brisée par le bas, et suspendue par son chapiteau, qui adhère au rocher de la voûte.

Nous allâmes ensuite visiter la maison consacrée et nouvellement rebâtie, dont les

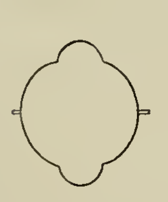
(1) *Églises de la Terre-Sainte*, p. 349.

(2) Adamann., *De Locis sanctis*, lib. II, cap. XXIII, et Bed., cap. XVI.

fondations sont, dit-on, celles de l'atelier de saint Joseph. En traversant la ville vers l'ouest, on trouve à très-petite distance la *Mensa Christi*, rocher cylindrique d'un mètre et demi de haut, et dont la face supérieure, à peu près plane, a servi, dit-on, de table à Jésus-Christ, enfant. Les Pères de Terre-Sainte achèvent une petite église qui recouvre ce rocher. Notre dernière visite se rattachant à l'histoire religieuse de Nazareth fut celle de la petite synagogue à peu près neuve, où l'on dit que les discours de Jésus-Christ irritèrent tellement ses concitoyens, qu'ils voulurent l'entraîner sur la montagne et le précipiter.

Le frère chargé de la *Casa Nuova* nous obligea d'aller avec lui examiner la maison simple et propre où les Pères reçoivent les pèlerins et leur donnent l'hospitalité ordinaire ou thérapeutique. Les lits sont peu nombreux, l'habitation est petite; mais le religieux était si joyeux de s'entendre féliciter sur la bonne tenue de l'établissement alors inhabité, qu'il aurait voulu nous y faire loger, et s'étonnait de notre préférence pour les étroites couchettes et le précaire abri de nos tentes.

Notre camp était placé entre l'unique fontaine publique où toutes les femmes de Nazareth viennent prendre de l'eau et l'église neuve des Grecs, bâtie au lieu même où s'élevait déjà l'église grecque au commencement du moyen âge; une ouverture pratiquée dans le sol de l'édifice communique avec la nappe d'eau souterraine qui, affleurant un peu plus bas, produit la fontaine publique. C'est là, dit-on, que la sainte Vierge allait puiser de l'eau. Cette église, bâtie et entretenue aux frais du gouvernement russe, est assez richement ornée et en bon état. Le puits, dont l'ouverture est d'un très-petit diamètre et de peu de profondeur, est couvert d'une dalle percée d'un trou de 20 centimètres environ, par où l'on descend un petit seau d'argent avec un bord évasé à quatre lobes, comme un ancien hanap, à l'aide duquel on goûte cette eau selon sa dévotion ou sa curiosité. Sa saveur est bonne et n'offre rien de particulier.



3 Mars. Ce fut le matin du 3, avant notre départ, que nous visitâmes cette église, dont le sacristain nous fit convenablement les honneurs sans l'empressement avide de ces sortes de ciceroni. En la quittant, à huit heures, nous traversâmes la ville dans presque toute sa longueur; à la sortie, nous nous engageâmes dans une route qui n'est autre chose que le lit d'un torrent. Il pleuvait à verse; nos chevaux glissaient sur les galets roulants, nous cheminions avec peine et sans pouvoir nous livrer à aucune observation. Au sortir de ce mauvais pas, la pluie cessa; nous quittâmes le lit du torrent pour tourner à gauche, au pied du mont dit de *la Précipitation*, haute montagne au sud-ouest de Nazareth, et où

l'on prétend, fort peu d'accord avec le récit évangélique, que les Juifs avaient conduit Jésus-Christ pour le jeter dans l'abîme (1).

Un peu au delà s'ouvrait la plaine, elle s'étendait au loin devant nous; encore plus à gauche on distinguait le mont Thabor, isolé, son sommet couvert de nuages. C'est là que la tradition place avec vraisemblance, mais sans une entière certitude, la grande scène mystique de la Transfiguration. Plus près, on voyait le mont Gelboé sur lequel se livra cette bataille entre les Philistins et les Hébreux, où le malheureux Saül, poursuivi par la vengeance céleste, vaincu et désespéré, se jeta sur son épée pour ne pas tomber vivant aux mains de ses ennemis; là, périt aussi le brave et généreux Jonathas, ami fidèle de David jusque dans sa plus grande détresse. Au delà de ces pentes grisâtres et désolées on pouvait presque distinguer la place d'Endor, l'asile de cette pythonisse que Saül, dans sa douloureuse perplexité, allait, avec remords, consulter la nuit avant la bataille, pour se faire montrer avec effroi le fantôme menaçant de Samuel. A ces images terribles d'autres succédaient dans notre esprit : presque en face de nous Jésus-Christ, rencontrant le convoi du fils d'une pauvre veuve sortant du village de Naïm, avait arrêté le cortége funèbre et, par sa parole toute-puissante, rendu à la vie et à sa mère le jeune homme dont on pleurait la mort. Aujourd'hui, rien ne vit plus que des souvenirs au pied du mont Gelboé; le silence et une morne solitude ont succédé à l'épouvante des évocations, au tumulte des combats, aux gémissements de la famille en deuil, aux larmes de la mère consolée par le miracle de la compassion divine. Une heure encore, et nous faisions halte à Fouleh, au point où fut livré, en 1799, le combat célèbre du mont Thabor ou de Nazareth, témoignage de ce que peut une petite armée intrépide et disciplinée contre les efforts tumultueux et le courage irréfléchi d'une multitude désordonnée.

Nous trouvâmes le misérable village de Zerin, qui s'élève à la place de la résidence royale d'Achab, à la porte de laquelle était cette vigne de Naboth, objet de la convoitise royale, achetée par la plus lâche des iniquités.

A l'extrémité de cette belle et fertile plaine, si peu cultivée, d'Esdraelon, se montrait, à l'entrée des montagnes, le riant village de Djennin, auprès duquel notre campement était installé.

La soirée était fraîche et claire; nous n'étions pas cependant sans inquiétudes sur le

(1) L'Évangile de saint Luc (IV, 29), dit que Jésus-Christ fut entraîné par ses ennemis jusqu'à un rocher qui dominait la ville; la montagne de *la Précipitation* en est très-éloignée et dans une tout autre direction.

temps du lendemain. Notre drogman, soupçonnant quelques tentatives des maraudeurs de nuit, ne crut pouvoir rien faire de mieux que de confier la garde de notre camp à un jeune homme sourd et muet, voleur émérite de chevaux, de bêtes de somme, de bagages, doué de la vue la plus perçante et d'une activité égale à son intelligence. Il s'acquitta fidèlement de ses fonctions, et nous aurions pu dormir confiants en sa vigilance, sans l'importunité des chacals qui nous fatiguèrent, tout le commencement de la nuit, de leurs jappements et de leurs combats. Un orage et une grosse pluie mirent fin à ce vacarme,
4 Mars. mais justifiaient trop nos appréhensions du soir. Nous ne pûmes repartir que le lendemain à onze heures, par un ciel assez éclairci pour nous permettre de jeter un dernier regard sur les palmiers élégants et les coupoles blanches de cette bourgade, qui s'appelait autrefois En-Gannim, la Source des jardins.

Notre étape fut courte et facile, malgré le sol détrempé qu'il fallait parcourir, et les marais dont nous suivions les bords. En sortant des gorges dont Djennin est l'issue au nord, nous entrions vers midi dans une agréable vallée, tantôt resserrée, tantôt s'élargissant entre des collines verdoyantes, dont les ondulations formaient à cette contrée fertile des horizons multipliés. Djeba était en face de nous, à mi-côte, sur une montagne boisée d'oliviers, dont les plantations les plus anciennes et les arbres les plus beaux descendaient jusqu'aux bords du frais ruisseau coulant au fond de la gorge où notre camp était dressé. Il était trois heures et demie, et déjà le calme du soir se répandait sur le paysage autour de nous. Aucun murmure ne parvenait à nous, ni des champs, ni du village; personne ne se montrait ni sur les terrasses, ni dans les vergers. On aurait pu croire que ces maisons d'assez bonne apparence, ces beaux oliviers, ces figuiers croissant avec la vigne, ces champs verdoyants et cette paisible soirée dans un site aussi agréable, dénotaient la présence d'une population riche et heureuse; mais il n'en est pas autrement à Djeba que dans le reste de la Syrie, la tyrannie de l'homme et ses violences défient la libéralité de la nature et les labeurs du cultivateur. A peine quittions-nous un instant notre camp, pendant les apprêts du repas, pour aller jeter à mi-côte un coup d'œil sur la vallée, que nous trouvions sous nos pieds, à fleur de terre, des ossements humains jetés à l'aventure loin de tout cimetière. Au-dessus, en gravissant encore, le sol devenait pierreux; on rencontrait des croupes arides parcourues par des troupeaux de chèvres noires rentrant aux grottes naturelles ou factices qui servent à les abriter la nuit. Quelques bergers nous contemplaient avec la calme indifférence des Orientaux pendant que nous promenions nos regards sur la succession de sommets émoussés qui fermaient l'horizon et qu'éclairaient les derniers rayons du soleil couchant.

Nous redescendîmes vers notre camp, déjà enveloppé de l'obscurité du soir et de l'ombrage des oliviers. Notre repas nous attendait auprès du ruisseau murmurant où l'on abreuvait nos chevaux, et un sommeil très-paisible nous reposa facilement d'une agréable et courte journée.

Partis de Djeba vers sept heures et demie du matin, nous montions une pente douce 5 Mars.
qui conduit à ce village et passe au-dessous de ses habitations, en laissant à droite des terrasses couvertes de figuiers, de vignes et d'oliviers d'une belle et vigoureuse végétation. Nos regards s'étendaient de ce côté dans la belle vallée qui se déployait, riche et sinueuse, jusqu'au delà du lieu que l'on croit être l'ancien Dothaïm de la Bible, et où Joseph fut vendu par ses frères aux marchands ismaélites. On prétend même montrer près de là le puits, alors desséché, où les fils de Jacob avaient descendu leur frère. Quant à moi, tout en reconnaissant que la Genèse désigne un lieu voisin de Sichem, je ne puis me persuader que l'identification de Dothaïm soit exacte. Il ne semble guère probable que les nomades hébreux aient choisi pour faire paître leurs troupeaux un pays aussi éminemment propre à l'agriculture permanente que la vallée de Djeba à Tell Dothân, ni que les marchands d'aromates de Galaad aient pris un si long détour pour se rendre en Égypte. Il faudrait admettre deux choses invraisemblables : que la culture ait changé beaucoup, et en s'améliorant, dans un pays où elle change si peu, excepté en s'appauvrissant; et en second lieu, qu'une crue extraordinaire du Jourdain ait empêché les marchands de Galaad de traverser le fleuve à l'un de ses gués, si nombreux entre son embouchure et Bethsean. Il n'en resterait pas moins difficile d'expliquer comment ces marchands de Galaad étaient à la fois Ismaélites et Madianites, comme le dit la Bible (*Genèse*, XXXVII), 25–28, et comment les descendants d'Ismaël ou de Madian avaient pu s'accroître dès la troisième génération au point de faire un tel commerce.

De Djeba à Fonda-Kammieh, et au delà de Silet-ed-Dahr, le pays est très-fertile, et relativement bien cultivé ; les champs, étagés en terrasses, se continuent jusqu'à Sebastieh. Le village qui fut l'ancienne Samarie est sur le haut d'une colline en partie conique, en partie allongée en croupes irrégulières, à talus et niveaux alternés. En la gravissant par un sentier en lacet, on trouve à mi-côte un plateau artificiel faisant face au nord; on y voit dix-huit ou vingt colonnes encore debout, mais enterrées jusqu'à moitié de leurs fûts, et dessinant un ample carré long, dont le grand axe est à peu près dirigé du nord-ouest au sud-est, et qui devait être un petit forum ou l'atrium d'un grand palais. Au sommet également aplani de la colline, se trouvent un reste de pavé en grandes dalles, beaucoup de tronçons de colonnes gisants, un groupe de colonnes debout, parais-

sant avoir formé l'angle d'un édifice principal; puis, en contournant le haut de la colline, se montrent des traces de murs à plusieurs assises, en partie conservées jusqu'à un angle assez aigu à l'extrémité de la crète qui domine la vallée; rabattant ensuite à gauche, on suit un long portique dont une centaine de colonnes sont encore debout, les unes à gauche, la plupart à droite; il s'étendait sur une longueur d'environ cinq cents pas, par étages successifs suivant la déclivité de la colline. Toute cette architecture semble de la même époque, et les colonnes romaines sont de médiocre proportion, de matériaux calcaires aussi grossiers que les dallages, et si c'est à Sebastieh que l'on trouve le type de la magnificence d'Hérode, il faut croire que les historiens, et Josèphe en particulier, l'ont singulièrement exagérée. En réalité, les restes de Sebastieh sont importants par le terrain qu'ils occupent et leur plan bien conçu; mais, chez le roi Hérode, malgré ses exactions, le désir de plaire à Auguste, dont il donnait le nom grec à Samarie, ne suppléait pas à l'absence des ressources nécessaires pour construire quelque chose qui approchât, même de loin, des monuments provinciaux de la Gaule, encore moins de ceux de Baalbeck ou de Palmyre. Cette réflexion, que nous suggérait l'aspect des ruines antiques de Sebastieh, revint à notre esprit lorsque nous visitâmes Machærus, autre construction d'Hérode.

Plus à gauche encore, on arrive à l'église Saint-Jean, renfermant la petite mosquée érigée, dit-on, au lieu où le saint précurseur fut décapité, ou au moins emprisonné. Cette église, du douzième siècle, est d'une excellente construction et d'un travail de sculpture très-soigné. Dans le bas côté de droite est érigé, sous une voûte obscure, le cénotaphe musulman élevé en honneur de saint Jean, probablement en continuation de la tradition chrétienne, qui n'a pas les caractères suffisants d'authenticité. Une grande troupe de désœuvrés et tous les petits garçons déguenillés de Sebastieh s'étaient rassemblés pour nous voir entrer dans l'église et en sortir sous la conduite du scheikh du lieu. Nous allions être obligés de nous faire faire place, mais un combat fort opportun entre quelques-uns de nos chevaux lançant des ruades acharnées à droite et à gauche nous servit de kawass gratuits : la foule, les enfants curieux se dispersèrent; nous en profitâmes pour payer le scheikh et le clergé musulman, nous mettre en selle, et descendre la montagne, au pied de laquelle était dressée la tente de notre déjeuner. Dans les déblais et remblais de la route en pente, j'aperçus et je ramassai plusieurs fragments de fine poterie rouge romaine, semblable à celles que l'on trouve partout où les Romains ont résidé longtemps en Europe; d'autres poteries d'époques diverses y étaient entremêlées. Au bas de cette rampe assez rapide est l'aqueduc d'En-Nakhoura, formant un point de vue frais et pittoresque, avec un moulin délabré auprès d'un bois d'oliviers et une pelouse verdoyante sur

laquelle notre tente était dressée, non loin des eaux écumantes du déversoir. Quoique l'âge de cet aqueduc soit difficile à reconnaître, et qu'il ait sans doute été repris et rebâti partiellement dans des siècles différents, il est probable qu'il appartient au moins à l'antiquité romaine, et aura servi aux irrigations de la partie basse de Sebastieh, lorsque le tyran adulateur des Romains voulut donner à sa ville restaurée le caractère et les embellissements recherchés par les nouveaux maîtres du monde. Nous jetions encore quelques regards sur la haute colline de Samarie, et les souvenirs de nos premières leçons revenaient à notre esprit. Dès notre enfance, nous avions étudié dans la Bible l'histoire des rois d'Israël, leurs alliances ou leur hostilité avec ceux de Juda, leur révolte continuelle contre la loi qu'avaient observée leurs pères ; leurs luttes perpétuelles contre la ténacité des prophètes de Jéhovah, dont les menaces et l'indomptable hardiesse épouvantaient sur leurs trônes chancelants ces despotes sanguinaires et idolâtres. Leur châtiment, longtemps différé, revenait à notre mémoire; les siéges et la famine de Samarie, la défaite de ses rois, la transportation des dix tribus au fond de l'Asie par les conquérants assyriens, toute cette austère et tragique histoire se ranimait dans notre mémoire encore hantée par les images dont notre enfance avait curieusement observé jusqu'aux moindres détails.

Repartis vers midi pour Naplouse, en traversant un pays assez semblable à celui qui précédait et entourait Samarie, nous arrivions à trois heures à l'étroite vallée qui sépare deux montagnes élevées, mais peu abruptes, si célèbres dans l'antiquité biblique. Celle à notre gauche était le mont Hebal; celle à droite, le mont Garizim. Les Samaritains de Naplouse prétendent que ce sont là les deux montagnes entre lesquelles Moïse ordonna que le peuple israélite fût rassemblé pour entendre les malédictions prononcées sur l'une contre les contempteurs de la loi, et les bénédictions du ciel invoquées au sommet de l'autre en faveur des fidèles (*Deuteron*, XXVII integr. — *Jos.*, VIII, 30-35), Saint Jérôme (1) a réfuté cette opinion, déjà accréditée de son temps parmi cette peuplade étrangère importée lors de la captivité, et qui s'est obstinément arrogé les droits de primogéniture par une tardive et audacieuse usurpation.

On comprend, au premier coup d'œil, en arrivant à Naplouse, que l'étroit espace compris entre le mont Hebal et le mont Garizim n'a jamais pu contenir un peuple de six cent mille hommes tirant l'épée, c'est-à-dire près de deux millions en tout, et que cette multitude ait pu se trouver groupée de telle sorte qu'elle ait eu la faculté d'entendre les paroles

(1) Eusebii *Onomasticum*, p. 147, édit. Larsow et Parthey. Berlin, 1862.

prononcées d'un sommet à l'autre. Notre route longeait le pied du mont Hebal, puis traversait le petit ravin au delà duquel nous apercevions déjà les premières maisons de Naplouse, groupées à la racine du mont Garizim, la montagne sacrée qui portait jadis le temple opiniâtrément vénéré par les Samaritains comme le lieu où le culte primitif fut institué par les patriarches. Le soleil, rasant les contours du Garizim, illuminait la ville et dorait les flancs du mont Hebal. Sur ce dernier, nu, rocailleux, inanimé, on distinguait des restes de constructions qui semblaient être des tombeaux. La fertilité et la végétation semblent s'être concentrées du côté opposé, et y ont déterminé le séjour des hommes; là s'élevèrent successivement l'antique Sichem, la *Neapolis* romaine et la Naplouse moderne. Les édifices d'assez bonne apparence, les maisons nombreuses, quelques-unes fortifiées et de grandes proportions, les coupoles, les minarets, les remparts, les portes fermées le soir, les beaux arbres entremêlés aux habitations sur la croupe de ce premier degré de la montagne, se dessinaient devant nous, découpant une ligne gracieuse sur l'horizon déjà voilé par la vapeur du soir. Naplouse, asile des derniers Samaritains Cuthéens, est habitée par un peuple musulman fanatique, auquel les étrangers professant une autre religion que celle de l'Islam inspirent l'horreur et la haine; peu nous importait, pourvu qu'elle ne troublât pas notre repos au camp, ni l'excursion que nous allions faire dans la ville.

Descendus de cheval sur le plateau voisin de la porte où campent habituellement les voyageurs, et jetant autour de nous un coup d'œil curieux, nous observions le paysage, dont M. Vignes se hâtait de prendre une vue photographique tandis que le jour le permettait encore. Pendant ses apprêts, des voix lamentables, s'élevant tout auprès de nous, attiraient notre attention sur un groupe de lépreux qui, accroupis au pied des oliviers, nous tendaient des mains suppliantes. Je n'avais pas encore vu de pareils misérables . maigres, défigurés, bouffis et informes, à peine vêtus de haillons, tenus à distance par la répugnance et le danger que cause leur contact, séquestrés d'une société dont ils n'éprouvent que les rigueurs, vivant entre eux comme des brutes, et cherchant une consolation à leurs maux incurables dans des unions révoltantes, dont la fécondité est un fléau social, ces malheureux n'inspirent qu'une compassion stérile. Nous aurions voulu pouvoir fermer nos yeux pour ne les pas voir et boucher nos oreilles pour ne pas les entendre; le cœur se serrait à la pensée de ne pouvoir assister une telle misère.

Nous nous hâtâmes de fuir ce spectacle, et, pendant que M. Vignes installait son appareil photographique, M. Lartet, M. Combe et moi, allions reconnaître la base du mont Garizim, n'ayant pas le loisir d'en visiter le sommet, où M. de Saulcy a signalé de curieux et importants vestiges de l'antiquité religieuse et civile.

Suivant un sentier battu parallèle aux murs de la ville, nous rencontrâmes de grandes excavations creusées à notre droite dans la pierre calcaire, et béantes comme des grottes naturelles plutôt que comme des carrières. M. Lartet en examina plusieurs; la plus vaste et la plus profonde avait 15 mètres de hauteur et autant de largeur; elles n'offraient, d'ailleurs, rien d'important sous le rapport géologique. Nous suivîmes quelque temps un canal d'eau très-vive, qui servait à l'irrigation des jardins et à l'alimentation de Naplouse; puis nous entrâmes dans la ville par la première ruelle qui se présenta; en nous faisant précéder par nos kawass à travers ce labyrinthe, nous nous rendîmes à une ancienne et petite église du temps des croisades, convertie en mosquée. Là, notre guide samaritain, demi-judaïsant, demi-protestant, adorateur de l'argent, ce semble, plus que de tout autre Dieu, nous fit voir, dans une chambre voûtée et ténébreuse, le réduit où, disent ses coreligionnaires, Jacob était assis lorsque ses fils vinrent lui apporter les vêtements de Joseph teints du sang d'un chevreau. Cette tradition est en opposition flagrante avec le texte de la Genèse, dans le pentateuque des Samaritains eux-mêmes. Il faut cependant qu'au temps des croisades elle ait déjà prévalu pour que l'on ait construit en ce lieu une église sans doute commémorative. Le prétendu réduit de Jacob est à droite en entrant dans la cour de l'église, dont le plan est assez difficile à reconnaître. En face et à droite de l'entrée de la même cour, un gros mur de jardin, ayant dépendu de quelque édifice important, offre, parmi les blocs de bel appareil dont il se compose, une inscription samaritaine en grands caractères anciens, malheureusement placée la tête des lettres en bas, de sorte que la lecture en aurait demandé un temps plus long que celui dont je pouvais disposer, et je regrettai beaucoup de n'avoir ni le temps ni les moyens d'en prendre un estampage (1). Cette inscription, d'environ huit lignes, et bien conservée, est gravée sur une pierre calcaire jaune, tendre. Joseph Tchélébi, notre guide, assez instruit d'ailleurs, assurait que le Décalogue y était inscrit. Il me parut certain que l'inscription gravée sur marbre blanc qu'il nous montra ensuite mystérieusement dans sa maison n'était qu'une contrefaçon de celle-ci.

Nous allâmes ensuite, à l'extrémité de la ville, au sud-est, voir le portail bien conservé de l'ancienne église Saint-Jean, construite probablement du temps des puissants seigneurs de Naplouse, si fréquemment nommés dans les chartes de l'ordre de Saint-Jean

(1) Ce texte a été publié en 1859 par M. Rosen, dans le *Journal Asiatique allemand;* c'est en effet un abrégé du Décalogue, dont le savant docteur fait remonter l'exécution au sixième siècle de notre ère. Une photographie du monument a aussi été publiée à Londres, dans la collection de la Société *Palestine Exploration Fund.* Une seconde inscription, de la même époque en apparence et également trouvée à Naplouse, a été publiée en même temps par le Dr Rosen. (M. V.)

de Jérusalem, et aussi dans l'histoire des croisades. Cette église, comme la première, est convertie en mosquée, et, sans l'intolérance des musulmans, son étude offrirait des éléments sans doute très-dignes d'intérêt.

Revenant sur nos pas par la rue qui traverse la ville dans son grand axe, nous suivions le trottoir étroit et raboteux bordé de sales échoppes; un canal d'eau vive et bondissante occupe le milieu de la rue, et la parcourt à peu près dans toute sa longueur. C'est là, paraît-il, le quartier le plus commerçant de Naplouse. C'est aussi celui où les étrangers sont le plus mal accueillis. Comme nous étions armés de revolvers et précédés de nos kawass, nous ne faisions que fort peu de cas des mines menaçantes des musulmans exaltés par le Ramadan. Il paraît que plusieurs chantaient, en faisant quelques gestes furtifs à l'appui : « Les chrétiens, les chrétiens..... on leur coupera la tête..... » Nos kawass feignaient de ne pas les entendre. Notre obligeant cicerone nous offrit de visiter la synagogue des Samaritains alors en prière à cause du sabbat. Nous répondîmes que, sans doute, cette solennité religieuse allait nous priver de voir le fameux pentateuque; mais l'agent de la mission des écoles protestantes à Naplouse n'est pas embarrassé d'un si petit obstacle, et son caractère hybride nous fut utile en cette occasion. Il avertit le prêtre officiant, qui, par l'appât du bakshish, nous fit apporter en cérémonie ce curieux volume, que nous examinâmes aisément, au jour tombant, à la porte de la synagogue. La partie de ce rouleau qu'on me montra était écrite sur parchemin, en beaux caractères, dont l'époque ne pourrait être facilement assignée, car les pentateuques récents et les fragments que l'on vend aux étrangers comme anciens, quoique de fabrique toute moderne, n'en diffèrent que fort peu, si toutefois ils en diffèrent. Les deux extrémités du rouleau étaient engagées dans des cylindres d'un métal qu'au demi-jour du moment j'ai cru fermement être de l'argent niellé. Me serais-je trompé? je n'oserais soutenir mon opinion, mais il m'en est resté l'impression d'un beau travail de nielle bien conservé. Au surplus, le photographe de S. A. R. le prince de Galles en a donné une belle épreuve réduite, ce me semble, à la moitié de la grandeur originale. Les Samaritains déclarent, avec leur imperturbable assurance, que ce manuscrit n'est rien moins que l'autographe du petit-fils d'Aaron Abishua, fils de Pinachas, fils du premier grand prêtre. En vain leur objecterait-on que l'usage du parchemin ne date que du temps des rois de Pergame, ville où cet apprêt de peaux a été inventé, et dont le parchemin (*pergamenum*) porte encore le nom; ils s'attachent à leur tradition injustifiable comme à celles qui placent chez eux tous les grands faits de la Genèse, que la Bible leur dénie : le sacrifice d'Abraham, le séjour de Jacob à Sichem au moment où fut vendu Joseph, les malédictions et bénédictions prononcées

par l'ordre de Josué en présence de tout le peuple d'Israël, le séjour de l'arche d'alliance, enfin tout ce que le plus vulgaire bon sens refuserait d'admettre.

Le jour tombant nous força de regagner nos tentes, avec le regret de ne pouvoir explorer en détail un lieu aussi digne d'une visite prolongée. Le but de notre expédition était ailleurs, et la saison nous obligeait à le poursuivre sans retard.

Le lendemain 6, nous allions monter à cheval, lorsque le caïmacam intérimaire, informé des menaces et des gestes de ses subordonnés, vint, avec le commandant de la garnison, me témoigner ses regrets et m'offrir ses services. Je le reçus debout, et ne lui fis offrir ni pipe ni café. Je lui répondis que je le remerciais de sa politesse, que j'étais fâché de voir les habitants de Naplouse si peu disposés à imiter ce bon exemple, et tenant sur le passage d'étrangers des propos indignes de peuples civilisés; que si les musulmans parcouraient notre pays, ils ne seraient jamais l'objet de semblables avanies, et que l'on aurait pour eux tous les égards convenables. 6 Mars.

Le caïmacam parut assez déconcerté, et m'offrit une escorte. Je lui répliquai que je n'en avais pas besoin, que je saurais bien me protéger moi-même, et je le congédiai sans autre cérémonie.

Notre caravane se remit en marche à sept heures et demie, et, après avoir dépassé la ville, gagna le chemin qui serpente au pied du Garizim. Deux indigènes, amis des Français, se joignirent à notre cortége, et firent, pour nous récréer, une fantasia qui ne m'intéressait guère. Je regardais, pour les fixer dans ma mémoire, les cimes des monts Hebal et Garizim, et je me rappelais que, du haut du Garizim, Joatham, le seul survivant des soixante et onze enfants légitimes de Gédéon, harangua les Sichémites complices d'Abimelech, meurtrier de ses frères, et prononça un apologue célèbre bien antérieur à tous ceux que nous a transmis l'antiquité (*Judic.*, IX, 1-21). Je me demandais où était donc Sichem au temps des Juges, pour que de ce point, aujourd'hui hors de la portée de la voix, Joatham pût tenir un si long discours aux habitants; je cherchais en quel lieu sûr il pouvait s'être placé pour leur reprocher leur crime et s'enfuir impunément.

A peu de distance de Naplouse, en se détournant d'une centaine de pas à gauche, on trouve le tombeau de Joseph, fidèlement représenté dans l'ouvrage de Roberts, sauf que cet artiste en a augmenté les proportions. Dans une étroite enceinte de murs, carrée-longue et ouverte, le tombeau, en forme d'arche ou de cercueil massif, est placé presque diagonalement, ayant à son pied une sorte de colonne-bénitier de pierre calcaire, d'environ un mètre de hauteur. Le tombeau affecte cette forme que les musulmans donnent aux sarcophages ou aux cénotaphes de leurs saints personnages; il est couvert d'un gros-

sier enduit de plâtre. Vers son chevet, il y a deux inscriptions hébraïques scellées dans le mur, et qui ne semblent pas d'une haute antiquité : le temps me manqua pour les lire et en prendre copie.

En continuant notre route, et très-près de là, nous visitons le puits de Jacob aussi à gauche du sentier. Il est dans l'enceinte carrée de la petite église en croix, dont les anciens voyageurs nous ont conservé le plan, et qui est aujourd'hui presque complétement écroulée. Le puits lui-même est obstrué de décombres, et ne se révèle plus que par un trou triangulaire; une pierre jetée par cette ouverture met trois secondes à atteindre l'eau. Tout auprès coule avec abondance un ruisseau venant de la fontaine de Defneh, sur les dernières pentes du mont Garizim. On m'a dit à Jérusalem que ce ruisseau tarissait en été; j'ai peine à le croire, à cause de l'abondance de ses eaux à l'époque où nous les avons vues. Deux faits considérables, l'un biblique, l'autre évangélique, se rattachent à l'histoire de ce puits dit de Jacob. Les traditions orales et écrites sont d'accord pour admettre que là fut le champ acheté par Jacob à son retour de la Mésopotamie. Il avait payé cent agneaux aux fils d'Hemor, père de Sichem, ce champ, qui comprenait aussi le terrain où furent, au retour d'Égypte, ensevelis les restes de Joseph. Les tentes de Jacob y étaient dressées avant même qu'il en fût devenu possesseur, et, dès que ce champ lui appartint, il y érigea un autel et y invoqua El Shaddaï, dieu d'Israël (*Gen.*, XXXIII; *Jos.*, XXIV, 32). La Genèse ne dit pas qu'il y ait creusé de puits, ce qu'elle relate soigneusement, cependant, à l'occasion des séjours d'Abraham et d'Isaac dans les pérégrinations de leur vie nomade; mais les paroles de la Samaritaine à Jésus-Christ le donnent clairement à entendre (*Joann.*, IV, 12). La vie de Jacob nous rappelle encore à cette occasion l'enlèvement de Dina, sa fille, par Sichem, fils d'Hemor, et la perfidie de ses deux fils Siméon et Lévi, vengeant leur sœur par le massacre des habitants, énervés par les douleurs d'une récente circoncision, subie par complaisance pour leur prince épris des charmes de Dina et aveuglé par le désir de la conserver parmi les femmes de son harem (*Gen.*, XXXIV). Ce fut la première de ces scènes meurtrières qui ensanglantèrent la Palestine, lorsque le peuple hébreu s'y établit, exterminant sans pitié les Chananéens, maîtres primitifs et paisibles occupants d'un territoire autrefois bien plus fertile, ouvert par eux sans défiance aux étrangers qui devaient devenir leurs inexorables destructeurs. Aussi, après ce premier massacre, Jacob, inquiet de ses conséquences, disait-il à ses fils Siméon et Lévi : « Vous m'avez troublé et vous m'avez rendu » odieux aux Chananéens et aux Phérézéens habitants de cette terre; nous sommes » peu nombreux: ils s'assembleront et me frapperont, et je serai détruit avec ma

» maison. » (*Gen.*, XXXIV, 30.) Et peu après il se rendit à Bethel (*Gen.*, XXXV). Lorsqu'une longue possession lui eut fait oublier ses alarmes, Jacob, près de mourir en Égypte, léguait à son fils Joseph une part réservée de sa succession, celle qu'il avait lui-même enlevée à l'Amorrhéen par son arc et son glaive (*Gen.*, XLVIII, 22). Cette part ne peut être que Sichem; ni Siméon ni Lévi ne reçurent l'héritage que leur violence sanguinaire semblait leur avoir assuré.

L'autre fait, d'une nature tout opposée, est celui de l'entretien de Jésus-Christ avec la femme samaritaine auprès de ce puits, en se rendant de Judée en Galilée : « Il arriva, » dit l'Évangile, à une ville de Samarie que l'on appelle Sichar, jusqu'au domaine que » Jacob avait donné à son fils Joseph. Il y avait dans cet endroit la fontaine de Jacob. » Jésus, fatigué de la route, était assis au-dessus de la fontaine. C'était vers la sixième » heure. Il vint une femme samaritaine pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi » à boire, car ses disciples étaient partis à la ville chercher des aliments. Et cette Sama- » ritaine lui dit : Comment, vous qui êtes Juif, demandez-vous à boire à une femme » samaritaine? Jésus lui répondit : Si vous connaissiez le don de Dieu, et quel est celui » qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous le lui auriez peut-être demandé, et il vous au- » rait donné de l'eau vive. La femme reprit : Seigneur, vous n'avez rien pour puiser, et » le puits est profond; d'où avez-vous donc de l'eau vive? Êtes-vous plus grand que notre » père Jacob, qui nous a donné ce puits, et lui-même en a bu et ses troupeaux aussi?... »

On voit que ce récit s'applique bien au lieu que l'on désigne par le nom du puits de Jacob, et que la tradition à cet égard ne peut être erronée. Quant à ce qui concerne l'abondance des eaux voisines qu'on aurait pu se dispenser de puiser aussi bas et à une aussi grande distance de la ville, on en a, je trouve, l'explication dans la préférence que les Orientaux ont toujours attachée à la fraîcheur, la qualité et la sainteté de certaines sources, et, comme on vient de le voir, le puits que Jacob avait laissé à ses enfants était l'objet d'une vénération particulière. Personne ne lira les deux chapitres de la Genèse et de l'Évangile que j'ai cités sans être frappé de leur contraste. L'un décrit le caractère des nomades astucieux, vindicatifs et implacables; l'autre respire la grandeur, la simplicité, le mysticisme et la consolation de l'enseignement pratique et nouveau donné à l'humanité régénérée. C'est, à mon avis, l'un des passages les plus élevés d'un livre qui en offre un si grand nombre.

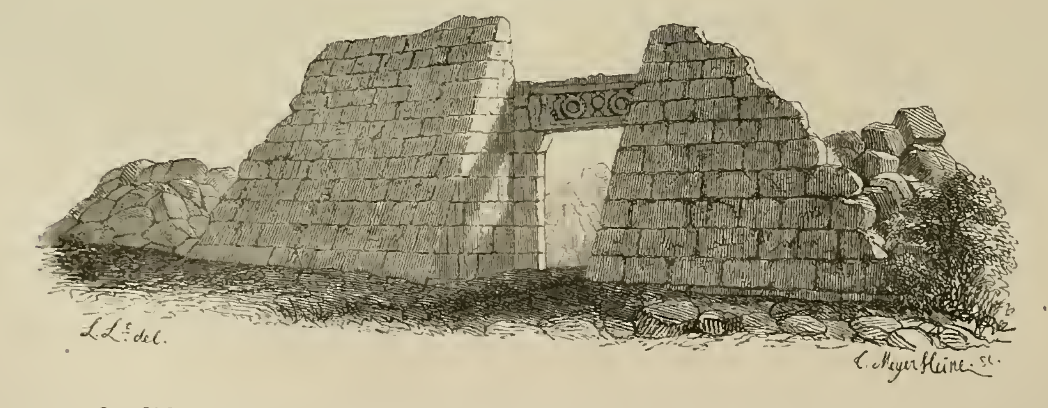
D'autres souvenirs nous attendaient plus loin. Pour visiter Siloh, célèbre par ses souvenirs du temps des Juges, il fallait quitter la route de Naplouse à Jérusalem, et prendre un sentier dans les montagnes. Nous passons Es-Sawieh; nous nous arrêtons pour déjeuner

à Aïn-el-Leben, sous un gros *Ilex* sur le penchant d'une côte rocailleuse. Siloh était fort près de là; mais notre drogman, s'étant trompé de route, nous fit faire un long détour inutile à travers une série de cimes arrondies, stériles et parsemées de maigres lentisques croissant entre les roches blanchâtres.

Sur la colline pierreuse de Siloh, on voit deux édifices situés à deux ou trois cents pas l'un de l'autre. Le premier, qui est le plus bas, est une construction carrée en assez grandes pierres de taille, ayant encore six assises de hauteur, ombragée à l'ouest par un

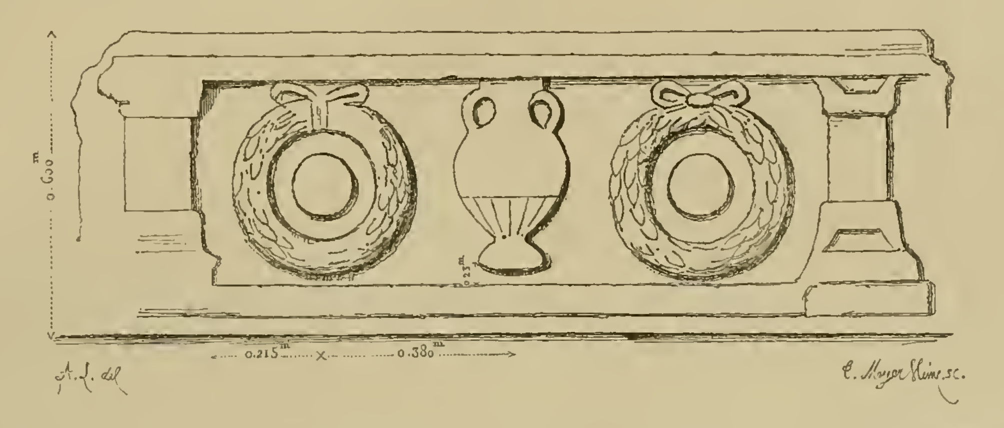


très-gros et vieux *Ilex*, et au sud par un buisson épais qui prend racine dans ses murs. La porte d'entrée est du côté du gros arbre. L'intérieur est un amas de ruines et de chapiteaux plus petits qu'il ne convient pour les deux colonnes restantes. A droite de la porte, en entrant, est un escalier de quelques marches montant sur une sorte de terrasse. La porte est basse et surmontée d'un large linteau d'une seule grosse pierre.



Le second édifice, situé un peu plus haut que le premier, est carré comme lui; mais ses murs extérieurs sont en talus de pierres grises, et servent d'encadrement à un mur vertical de pierres jaunâtres, dans le flanc duquel on voit une arcade légèrement ogivale

et bouchée. L'ouverture de la porte est comme celle du premier édifice, tournée à l'ouest; mais elle est surmontée d'un large linteau monolithe, orné d'un vase à deux anses, entre deux couronnes, et plus loin, vers ses extrémités, de deux autels à parfums. J'en donne ici le dessin et les mesures.



Il est tout à fait du même travail et doit être du même temps que ceux dont M. Vignes a pris les photographies plus tard à Esthemoah. Comme le premier, cet édifice est rempli de ses propres débris, et il y a dans le mur de la porte un tronçon de marbre cipolin. Cette ruine se nomme la mosquée des Soixante : *Djamet es Sittim*. De même aussi que le premier, il n'est que d'une médiocre grandeur, n'ayant guère plus de 10 mètres de côté.

Les détails dans lesquels je viens d'entrer m'ont paru nécessaires pour compléter l'insuffisance de ceux donnés par les itinéraires anglais et français. Les deux croquis de M. Lartet donnent une idée fidèle des deux monuments, d'époque d'ailleurs incertaine, seules constructions apparentes dans cet endroit où l'arche d'alliance, déposée par Josué (*Jos.*, XVIII, 1), demeura jusqu'à la défaite des Hébreux sous le pontificat du grand prêtre Héli. L'arche fut alors prise par les Philistins sur le champ de bataille près d'Aphec, où périrent Ophni et Phinéès, fils d'Héli. Le grand prêtre, vieux et aveugle, resté à Siloh près du tabernacle vide, attendait avec anxiété les nouvelles de l'issue du combat. Les cris douloureux s'élevant tout autour de lui portaient déjà le trouble dans son âme, lorsqu'un fuyard, les vêtements déchirés et la tête couverte de poussière, vint lui raconter la fin prématurée de ses fils. Il supporta cette funeste nouvelle; mais quand le Benjamite ajouta que l'arche était restée entre les mains des Philistins, Héli tomba à la renverse de son siége sur le seuil et se brisa le crâne. Le même jour, la veuve de Phinéès mourait dans un enfantement prématuré, nommant le fils de ses douleurs Ichabod, c'est-à-dire la gloire (d'Israël) est passée (I *Sam.*, IV).

Depuis ce temps jusqu'à la fin du royaume d'Israël, Siloh paraît avoir été abandonné, excepté par quelques prophètes (I *Reg.*, XIV, 2). Sans les deux sanctuaires que nous avons visités en cet endroit, rien n'indique la présence d'une population en ce lieu, où sans doute le peuple habitait autrefois sous des tentes. Nous n'avons vu ni puits, ni citernes, ni ruines de maisons ou de remparts. Pourtant ce lieu si désolé et si dénué de ressources était fréquenté par les Juifs des diverses tribus, venant chaque année, en un grand jour de fête, y offrir des sacrifices et adorer l'Éternel dans son sanctuaire (*Jud.*, XXI, 19-21; — I *Sam.*, I, 3-7). C'était sur ces pentes à peine cultivées autour des collines désertes de Siloh que, dans ces occasions solennelles, les jeunes vierges d'Israël descendaient en menant des chœurs, et que, par le conseil des vieillards, les jeunes gens survivants à l'extermination des Benjamites se cachèrent dans les vignes pour enlever des épouses dont le serment irrévocable du peuple les avait privés à jamais (*Jud.*, XXI, 19-21).

Quelle est l'époque où furent élevés les monuments encore subsistants à Siloh? Sont-ils d'une haute antiquité ou d'un temps relativement récent? Ce bas-relief, sur la porte du second édifice, est-il la marque d'une ville lévitique, comme on en voit à Esthemoah, ou une attestation de la piété des Juifs de l'école de Tibériade? A chaque pas, en Palestine, ce doute se présente à l'esprit, et, même en étudiant le style de l'architecture et des bas-reliefs, l'absence d'inscriptions laisse flotter le jugement entre des attributions les plus divergentes. Il en est de même en Provence, où, en présence d'une même disette épigraphique, certains monuments n'ont pu être classés avec certitude, leurs caractères pouvant les faire attribuer, soit aux premiers temps de la domination romaine, soit à la période du moyen âge, où l'on imitait un art qui n'était encore ni oublié ni remplacé.

Reprenant notre route vers Jérusalem, nous traversâmes une région déserte et stérile jusqu'au lieu où, quittant ces médiocres hauteurs, nous entrâmes, auprès de Turnus-Aya, dans le ravin d'Aïn-el-Haramieh. La vallée, se creusant graduellement, nous servait de sentier. Peu à peu apparaissent quelques points cultivés, puis de petites terrasses plantées d'oliviers; ensuite des terrasses véritables dont les oliviers, bien développés, vigoureux, bien cultivés, attestent une culture aussi soignée qu'elle le serait en Italie ou dans le midi de la France. Ce ravin porte cependant un nom de mauvais augure; la fontaine près de laquelle nous allions camper s'appelle « la fontaine des voleurs », Aïn-el-Haramieh, et, malgré cette idée sinistre, jamais, dans tout notre voyage, nous ne trouvâmes un lieu plus tranquille. Notre camp était placé dans l'étroit défilé où nous marchions depuis

longtemps, à l'endroit où le torrent desséché dont nous suivions le lit s'est déjà profondément creusé une gorge étroite. Nos tentes sont dressées sur un plateau d'environ cinquante pas de large, formant une sorte de demi-cercle, dont la circonférence est tracée par un mur de rochers; quelques veines d'eau suintent sur plusieurs points contigus, et se réunissent en petites citernes naturelles dans les cavités du rocher. Nous ne vîmes alors aucune autre source dans cet endroit.

Après un très-paisible sommeil, que les ânes et les mulets de notre caravane eurent, 7 Mars.
cette fois, la discrétion de ne pas troubler, nous étions à cheval à sept heures et demie du matin, nous promettant de bien observer, des hauteurs de Bethel, les points que les patriarches Abraham et Lot, son neveu, avaient sous les yeux lors de leur partage du pays. Là devait être le début réel de notre exploration, et notre curiosité d'obtenir dès ce jour-là une première solution était excitée par cette espérance même. Nous pressions donc le pas pour atteindre les hauteurs culminantes désignées par la Bible dans ces passages classiques :

« 8. Et passant de là (de Sichem) à la montagne qui était à l'orient de Bethel, il y » dressa sa tente, ayant Bethel à l'occident et Haï à l'orient; il y construisit aussi » (comme à Sichem) un autel à Jehovah, et invoqua le nom de Jehovah.

» 9. Et Abraham continua de marcher et de s'avancer vers le midi.

» 10. Et il y eut une famine dans le pays, et Abraham descendit en Égypte pour » y mener la vie nomade, car la famine dominait le pays ». (*Gen.*, XII, 8-10.)

« 1. Abraham monta donc d'Égypte, lui et sa femme et tout ce qu'il possédait, et Lot » avec lui, vers la partie australe (du pays de Chanaan).

» 2. Il était très-riche en or et en argent.

» 3. Et reprenant le chemin qu'il avait suivi pour venir (en Égypte), il revint du » midi jusqu'à Bethel, au lieu où il avait précédemment planté sa tente entre Bethel » et Haï :

» 4. Au lieu de l'autel qu'il avait fait précédemment, et y invoqua le nom de » Jehovah.

» 5. Mais Lot, qui était venu avec Abraham, avait aussi des troupeaux de moutons » et de grand bétail et des tentes.

» 6. Et le pays (cette région) ne pouvait les porter pour habiter ensemble ; car leurs » biens étaient considérables et ils ne pouvaient demeurer en communauté.

» 7. Il en advint une rixe entre les pasteurs des troupeaux d'Abraham et de Lot. » Dans ce temps-là le Chananéen et le Phérézéen habitaient cette terre.

» 8. Abraham dit donc à Lot : Qu'il n'y ait, je te prie, aucune querelle entre toi » et moi, ni entre mes bergers et les tiens, car nous sommes frères.

» 9. Tout le pays n'est-il pas devant toi? Sépare-toi de moi, je t'en supplie. Si tu » vas à gauche, je prendrai la droite. Si tu choisis la droite, j'irai à gauche.

» 10. Lot, levant donc les yeux, vit tout le Kikkar du Jourdain qui était entière- » ment arrosé avant que Jehovah renversât Sodome et Gomorrhe, comme un jardin » de Jehovah, comme l'Égypte, jusqu'à ce que l'on entre à Tsoar (jusqu'à l'entrée de » Tsoar).

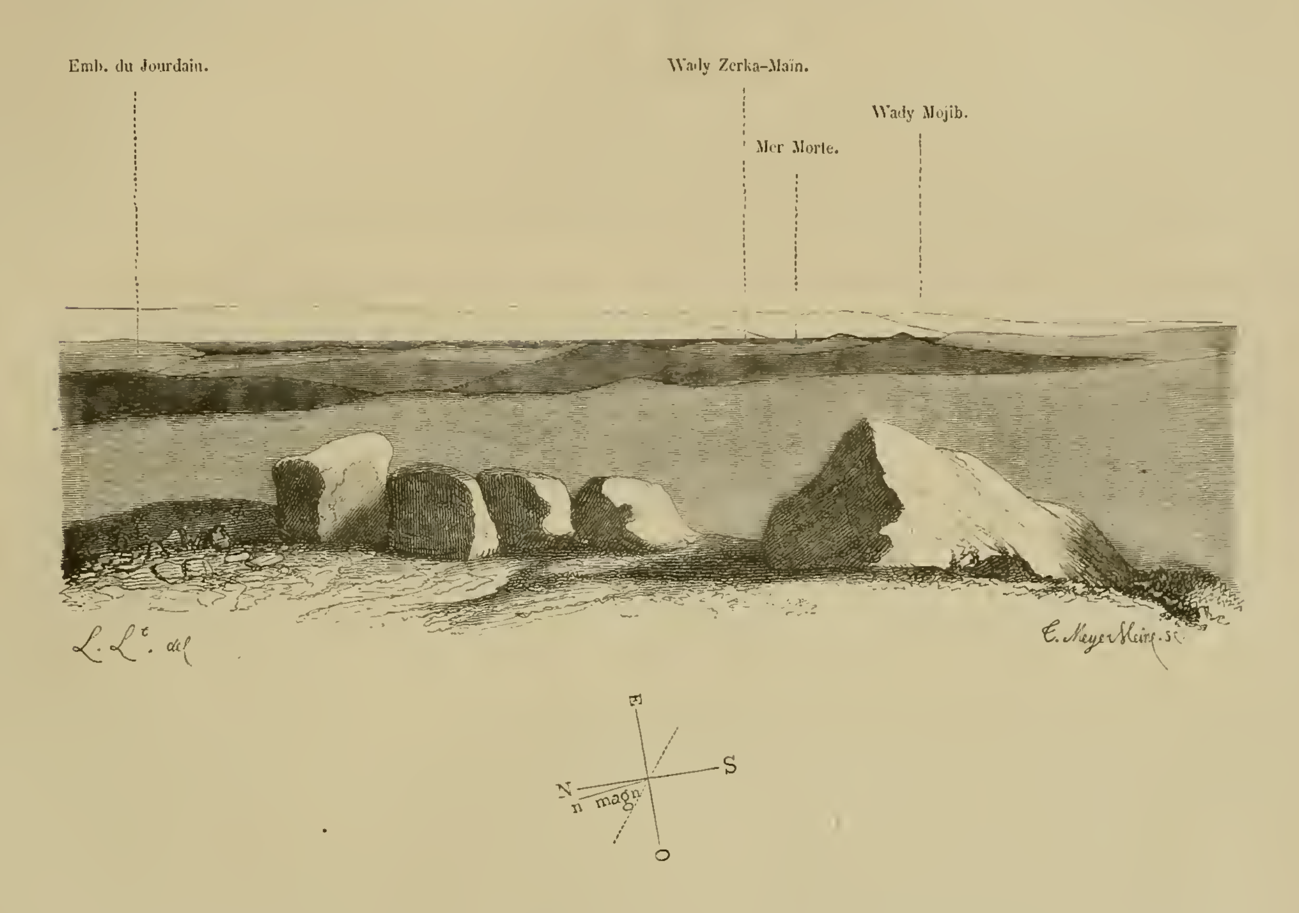
» 11. Et Lot choisit pour lui le Kikkar du Jourdain, et il se retira vers l'Orient, et » ils furent séparés le frère de son frère.

» 12. Abraham habita dans la terre de Chanaan; mais Lot demeura dans les villes » du Kikkar, et il dressa ses tentes jusqu'à Sodome. » (*Gen.*, XIII, 1-13.)

Le souvenir de ces passages m'occupait encore lorsque nous arrivions déjà sur les hauteurs désignées par la Bible et facilement reconnaissables sur les cartes entre Beitin, l'ancien Bethel, et l'emplacement de Haï. A mesure que nous avancions vers la plus élevée des cimes arrondies et pierreuses de ce massif, nous découvrions une plus vaste étendue d'horizon. Les montagnes au delà du Jourdain se dressaient à notre gauche; devant nous se profilaient les contours lointains de la Moabitide et de l'Idumée; on commençait à distinguer la surface de la mer Morte et l'embouchure du Jourdain, et, d'un point où je m'étais arrêté, je voyais à ma droite la Méditerranée; à ma gauche, la mer Asphaltite : la différence des niveaux des deux mers était si frappante et si facile à reconnaître, que je m'étonnais de ne l'avoir pas vue signalée même dans les livres de l'antiquité ou du moyen âge.

Mes compagnons avaient pris les devants, l'un à droite et l'autre à gauche, pour aller en diverses directions à la fois, chercher le point le plus élevé de ces sommets; celui d'où Abraham montrait à Lot le Kikkar, aujourd'hui le Ghôr du Jourdain, et le pays voisin de Segor ou Tsoar, que la plupart des voyageurs placent à l'extrémité méridionale de la mer Morte. Lorsque M. Vignes eut reconnu le point que nous cherchions, il nous fit signe, et nous nous réunîmes autour de lui pour observer le pays et constater sur les lieux les désignations de la Genèse. Il résulta bientôt de notre examen à l'aide d'une excellente lunette, que du point culminant ainsi soigneusement choisi, on ne découvrait que l'embouchure du Jourdain et le rivage de la mer Morte jusqu'en deçà du wady Mojib; rien du Ghôr, au nord de l'embouchure du Jourdain; mais les sommets des montagnes au delà du fleuve, depuis les hauteurs d'Es-Salt, à l'est de Bethel, jusqu'à

celles qui s'étendaient sur la rive est et sud de la mer Morte. Ainsi, tout ce que l'on distingue de la mer Morte de ce point, tant directement qu'à travers les sommités des montagnes entre Bethel et la rive occidentale, ne dépasse pas le wady Mojib.



Ce résultat déconcertait nos prévisions. Il nous montrait que de l'endroit désigné par le texte biblique pris à la lettre, on ne pouvait découvrir ce qu'il indique : il fallait, ou que nous eussions mal exploré cette contrée si facile à reconnaître et si découverte, que les hautes cimes se reconnaissent presque au premier coup d'œil, ou qu'Abraham se fût porté avec son neveu plus loin au nord-est, vers le mont Surtabeh, d'où l'on découvre presque tout le Ghôr du Jourdain et tout le bassin de la mer Morte.

Nous quittâmes assez tristement le lieu de notre première constatation avortée et augurant trop mal de celles qu'il faudrait réaliser à l'avenir. Encore sous l'impression involontaire d'idées préconçues, je me demandais si le Kikkar de la Genèse, si bien spécifié pourtant par elle comme celui du Jourdain, s'était autrefois étendu jusque dans le bassin actuel de la mer Morte ; si ce *jardin de Dieu arrosé comme l'Égypte, jusqu'à l'entrée de Tsoar*, n'était pas, à l'inverse du Fayoum d'aujourd'hui, une contrée arrosée par

les dérivations du fleuve, et plus tard convertie en un lac salé par suite de la catastrophe et du châtiment des villes de la Pentapole. J'aurais ainsi compris en grande partie ce chapitre de la Genèse dont le texte était si formel, et, sans pouvoir m'expliquer encore comment, de ces hauteurs à l'est de Bethel, Lot pouvait distinguer Tsoar, je croyais permis d'admettre que les mots « *jusqu'à l'entrée de Tsoar* » s'appliquaient non pas à Tsoar même qui aurait été en vue, mais à la fertilité de cette vallée cultivée (je le rêvais ainsi), depuis l'embouchure actuelle du Jourdain jusqu'à Tsoar. Pendant que je me rattachais à cette idée pour réparer ma déconvenue, nous arrivions à Beitin, où notre tente était dressée en face du village couleur de boue desséchée et tout ruiné, qui achève de s'écrouler à la place autrefois si révérée par les descendants de Jacob. C'était là que leur aïeul, fuyant la colère d'Esaü, s'était endormi près de Luza et avait vu en songe l'échelle mystique au sommet de laquelle reposait Jehovah, le Dieu d'Abraham, lui promettant sa protection et la grandeur de sa postérité. C'était là que, se réveillant plein d'une religieuse terreur, Jacob s'était écrié : « Certès, Jehovah était en ce lieu et je ne le savais pas. Et
» il craignit et dit : Que ce lieu est terrible, car c'est la maison de Dieu, Beth Elohim,
» et la porte du ciel. Et se levant au point du jour, il prit la pierre qu'il avait mise
» sous sa tête et l'érigea comme un cippe commémoratif et l'arrosa d'huile. Et il nomma
» Bethel ce lieu, Luza était le nom de la ville autrefois. Et il fit un vœu en disant :
» Si Elohim èst avec moi et me garde dans la route par laquelle je marche, s'il me
» donne du pain pour me nourrir et des habits pour me vêtir, si je reviens heureuse-
» ment à la maison de mon père, Jehovah sera mon Elohim, et cette pierre que j'ai
» érigée en cippe commémoratif sera Beth Elohim, et je t'offrirai la dixme de tout ce
» que tu m'auras donné. » (*Gen.*, XXVIII, 10-22.)

La vénération des Hébreux pour Bethel fut très-grande jusqu'à la séparation des tribus. Alors l'idolâtrie des rois et du peuple d'Israël pratiquée dans ce lieu saint, où Jéroboam l'avait instituée (I *Reg.*, XII, 28-33), inspira aux deux tribus restées fidèles au culte de Jehovah, une telle horreur, que Bethel, la maison de Dieu, fut nommée par elles Bethaven, c'est-à-dire la maison de la vanité.

Il semble que le nom actuel de Beitin soit dérivé plutôt de *Bethaven* que de *Bethel*, et cependant, au moyen âge, l'église portait et les chartes lui restituent son nom primitif.

Notre frugal repas nous attendait, en face du village, à l'angle gauche intérieur d'une grande enceinte creusée dans le sol, ancienne piscine muraillée où il y a encore un peu d'eau. Cette construction, dont une partie est en gros matériaux bien taillés,

paraît avoir été fort importante. Son aire est très-vaste et la hauteur de ses murs atteint environ 2 mètres. Ainsi que les autres réservoirs et piscines que j'ai vus dans ce voyage, celle-ci ne m'a présenté aucun caractère bien évident de haute antiquité. Les réservoirs de Beitin, de Jérusalem et ceux dits de Salomon près de Bethléem, me semblent avoir été bâtis d'abord avec d'assez beaux matériaux, puis réparés économiquement avec de plus petits, et quelquefois très-négligemment, à des époques assez diverses pour qu'on puisse en croire quelques-uns tout à fait récents. Il me paraît impossible que Beitin ne recèle pas sous les masures dont il est composé quelques ruines très-dignes d'être exhumées, appartenant à tous les âges jusqu'à la plus haute antiquité. Un archéologue, habile investigateur, résidant à Jérusalem, pourrait, sous la protection du gouverneur, explorer ces ruines et en tirer quelque monument digne d'être arraché à l'oubli.

Nous avions hâte d'arriver à Jérusalem, et notre tente fut bientôt abattue. Nous laissâmes à notre droite le village d'El-Bireh, avec les restes de son église ogivale du temps des croisades. Elle est, comme celle de Bethel, fréquemment nommée dans le cartulaire du Saint-Sépulcre et relevait des chanoines de ce chapitre. Espérons que le savant voyageur M. le comte de Vogüé, qui a si bien étudié les églises chrétiennes de la Terre-Sainte, reprendra ce travail d'un incontestable mérite, et y introduira de nouvelles recherches sur les édifices byzantins et du moyen âge, dont les débris se rencontrent encore si fréquemment en Palestine.

Notre route après El-Bireh descendait une pente longue et facile, et au moment où nous remontions la pente opposée, nous vîmes venir à nous un groupe de cavaliers. C'était M. Ledoulx, élève consul à Jérusalem, qui avait l'obligeance de venir à notre rencontre de la part de M. de Barrère, avec le drogman du consulat. Après les premiers compliments et remercîments, nous continuâmes notre chemin, passant auprès de ce monument, objet de tant de controverses, que l'on appelle le « tombeau des Rois », puis sous les murs du grand établissement russe, bâti sur l'emplacement de l'ancien camp de Titus. Dans ses vastes terrains, M. Kartzoff, le consul de Russie, avait bien voulu permettre que le chamelier Soliman Ghuti et nos quatre marins déposassent les tronçons du *Ségor*, ses accessoires et ses agrès, comme M. Ledoulx avait bien voulu nous l'annoncer à notre grande satisfaction. Nous touchons enfin à Jérusalem, dont l'aspect de ce côté est peu imposant et ne donne pas de cette ville célèbre et sainte l'idée que la vénération des pèlerins leur en a toujours inspirée. Nous suivons les remparts du côté occidental, et, traversant le plateau où l'autorité turque laisse se grouper les corps de garde, les

postes de douane, les cabarets européens, les affreux lépreux collés contre les murs, nous arrivons devant la porte de Jaffa, que nous franchissons sans difficulté sous la protection de M. l'élève consul.

A peine entrés dans la Ville sainte, il fallut quitter nos montures, de peur qu'elles ne s'abattissent sur le pavé glissant et les pentes rapides des rues. Ce qui frappa d'abord nos regards fut un édifice tout neuf qui s'élevait à notre droite et qui affectait la forme d'une grande chapelle chrétienne. C'était, me dit-on, le temple des protestants. J'en éprouvai un étrange sentiment. La présence d'un prêche à Jérusalem me paraissait inexplicable. Jérusalem conquise par les Hébreux, puis par les Romains, ensuite par les Arabes, prise par les croisés catholiques, reprise enfin par les Turcs, peut réunir dans son enceinte le culte des Juifs, des Grecs, des catholiques et de l'Islam. Mais pour quel motif les adeptes de Luther et de Calvin viennent-ils avec ostentation installer, dans cette ville aux terribles souvenirs, leur christianisme de fantaisie et leur scepticisme en matière de sanctuaires? A quel titre viennent-ils dresser, devant le pèlerin ou même devant le voyageur indifférent entrant à Jérusalem, l'édifice somptueux de leur religion hostile à celle de leurs pères? Étaient-ils protestants, ceux dont le sang coula pour conquérir cette cité vénérée?

Telle était ma première impression en entrant à Jérusalem, et je la raconte telle que je l'ai éprouvée. — Assurément personne n'a moins que moi le droit de se dire bon catholique, mais l'histoire est là, et ses souvenirs se pressaient dans mon esprit, réveillés par mes premiers pas dans cette enceinte où nul chrétien, quelle que soit sa froideur, ne peut pénétrer sans les sentir revivre.

Quelques pas dans la rue étroite, glissante et sombre, bordée de petites boutiques et portant le nom de David, nous amenèrent dans la rue dite « du Patriarche », où se trouve l'hôtellerie tenue par l'excellent M. Hauser. Il était quatre heures, le jour baissant ne nous permettait pas de sortir; mais en montant sur les terrasses de l'hôtel, nous pûmes jeter un coup d'œil d'ensemble sur la ville.

Derrière la maison de M. Hauser était le réservoir nommé piscine d'Ézéchias : c'est un bassin carré et profond qui alimente d'eau tout ce quartier; devant nous, au delà de la rue du Patriarche, était le terrain de l'ancien hospice de Saint-Jean; à gauche s'élevaient le clocher et la coupole percée à jour de l'église du Saint-Sépulcre; au delà et touchant aux murs, se montraient à notre droite la vaste enceinte et le dôme élégant de la mosquée d'Omar et la mosquée El-Aksa; plus près, un peu en arrière, un beau palmier éclairé des rayons du soleil couchant marquait la place du mont Sion; au loin,

derrière la mosquée d'Omar, le mont des Oliviers de religieuse mémoire. Les murmures de la rue diminuaient graduellement, peu à peu l'ombre et le silence se firent : au milieu du recueillement universel, la voix du muezzin descendit des minarets appelant les fidèles à la prière du soir, tandis que les cloches des couvents chrétiens tintaient mélancoliquement l'*Angelus :* ces invocations diverses de l'homme à son Maître suprême, entendues pour la première fois à Jérusalem, avaient je ne sais quoi de nouveau et d'imposant. Nous rentrâmes silencieusement sous l'empire d'une impression profonde.

CHAPITRE II

JÉRUSALEM

J'ignore s'il est utile ou de quelque importance de noter ici ce que nous avons fait et observé pendant notre séjour à Jérusalem.

Le temps m'a manqué pour une étude approfondie que d'autres ont faite avant moi. Notre voyage avait un but spécial, l'exploration d'une mer et de régions mal connues; nous ne devions pas nous en laisser détourner, à moins d'amoindrir nos chances de succès, par l'emploi mal calculé de notre temps et de nos efforts. Le lecteur comprendra donc qu'en consignant ici les notes que j'écrivais rapidement pendant nos courts séjours à Jérusalem, je ne fais que remplir les lacunes de mon récit; je ne prétends ni lui apprendre des choses bien nouvelles, ni discuter les opinions de mes devanciers sur tant de sujets controversés.

Après avoir été rendre nos devoirs à M. de Barrère, notre consul, nous profitâmes de 8 Mars.
l'obligeance de M. Mauss pour visiter avec lui l'église Sainte-Anne, dont les réparations lui sont confiées. Cette église a été donnée aux Français sur les instantes démarches de M. de Barrère. Elle semble avoir été bâtie par les indigènes sur un plan venu d'Europe; elle diffère cependant des nôtres par la coupole ronde qui sépare le chœur de la nef et recouvre le centre du transsept. Elle est assez élégante, mais très-mal construite; il y a d'énormes frais à faire pour la consolider. Les murs, les voûtes, ne tiennent à rien. Excepté quand elles reposent sur le roc, les fondations sont assises sur de la terre sèche et friable; l'eau pluviale a tout pénétré et disjoint. Les frais de la restauration seront énormes. Il a fallu faire venir de Jaffa, à dos de chameau, les bois de charpente tirés de pays étrangers et destinés seulement à construire les échafaudages. Le respect du monu-

ment exige que l'architecte reprenne l'édifice en sous-œuvre ; il eût été moins cher et plus facile de l'abattre et de le rebâtir exactement dans sa forme primitive. Ce travail si difficile ne peut pas être évalué à moins de 400000 francs.

Sous le chœur, il y a une crypte probablement remaniée, où l'on dit que naquit la Sainte Vierge. Une inscription arabe gravée en relief sur une pierre enchâssée au-dessus de la porte de l'église, atteste qu'elle fut transformée en école au temps de Saladin, et ce texte musulman servit à M. de Barrère pour démontrer que ce ne fut jamais une mosquée, dont l'aliénation aurait été interdite. Le père Bassi, savant franciscain, a étudié avec beaucoup de soin les questions relatives aux édifices chrétiens de Jérusalem ; il doit, m'a-t-on assuré, s'occuper particulièrement de l'église Sainte-Anne.

Nous avions suivi jusqu'à ce point la voie Douloureuse ; elle nous conduit au rempart et à la porte de Sitti-Miriam. Sortis de la ville, nous avions devant nous et parallèlement au mur, mais à une grande profondeur, le ravin et le cours desséché du Cédron ; en face de nous, une pente jaunâtre, parsemée de rochers et d'oliviers, couronnée par l'ancienne église de l'Ascension, aujourd'hui devenue une petite mosquée ; au pied de cette pente, au bord de la rive gauche du Cédron, Gethsemani avec son jardin carré enclos de murs, misérable, mesquin, divisé et redivisé par des barrières séparant ses oliviers vingt fois séculaires. En suivant de l'œil, vers l'occident, le lit aride du Cédron, nous découvrions sur la rive gauche et plus loin que Gethsemani, les tombeaux dits d'Absalon, de saint Jacques et de Zacharie ; plus loin encore, le village de Siloam pittoresquement groupé sur le flanc inférieur de la montagne, et les hauteurs entrelacées parmi lesquelles s'engage le Cédron pour se rendre à la mer Morte. Entre Gethsemani et l'ancienne église de l'Ascension, s'élève obliquement le chemin de Béthanie qui contourne la montagne ; au bas et touchant au jardin des Oliviers, se cache l'église où l'on vénère le tombeau de la Sainte Vierge. Après avoir contemplé ce spectacle, nous suivîmes à droite le mur fortifié de la ville, admirant les substructions antiques en bossages ou, plus souvent, à face extérieure relevée et entourée d'un champ plan, taillées en masses de grandes dimensions et surmontées de matériaux de moyenne grandeur bâtis dans un autre temps et un autre goût.

Nous touchions du pied le cimetière turc sur la pente regardant l'orient ; de l'autre côté de la vallée, celui des Juifs montrait ses pierres funéraires pressées comme les cailloux dans un champ stérile, et justifiant cette idée de l'assemblée des morts dans la vallée de Josaphat.

Revenus par la même route, nous jetâmes un coup d'œil sur la piscine dite probatique,

ainsi nommée parce qu'on y lavait les bestiaux, *probata*, destinés aux sacrifices; immense ouvrage antique fidèlement dessiné par Roberts. Nous revîmes le lieu de la flagellation, l'arc de l'*Ecce Homo* et les autres stations de la voie Douloureuse, dont l'authenticité a été combattue par de trop solides objections; enfin, en passant devant le Saint-Sépulcre, nous admirâmes son austère et pittoresque façade, son clocher massif et la place étroite qui le précède.

Sous la conduite de M. de Barrère, nous employons cette journée à rendre visite à Izzet-pacha, gouverneur de la ville, au colonel commandant la garnison, au consul de Russie, pour le remercier d'avoir reçu dans son terrain les matériaux de notre navigation future sur la mer Morte, et à Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem. 9 Mars.

Izzet-pacha était arrivé peu de temps avant nous. M. Vignes l'avait vu à Beyrouth, n'étant encore alors qu'effendi, et n'espérant pas de sitôt la promotion dont il a été honoré. On le dit élève de Fuad-pacha, le plus capable et le plus européen des ministres turcs. Comme Cabouli-pacha, le nouveau gouverneur de Jérusalem unit à la bonne grâce et à la politesse des pays les plus civilisés la dignité et le sérieux des Orientaux. Sa déférence pour les étrangers, et surtout les Français, était très-marquée, mais sans humilité. Il nous reçut avec un obligeant empressement, et malgré l'intervention de deux drogmans, notre entretien fut agréable et varié, sans ennui. Izzet-pacha était chargé d'une mission difficile et qui pouvait, dès ses débuts, lui attirer de grandes inimitiés en l'obligeant à des rigueurs qui ne paraissent pas être dans son caractère : il devait faire rentrer dans sa province les contributions mal perçues depuis vingt ans. Or, dans un pays où règne la pauvreté, où les économies transformées en numéraire sont confiées à la terre, et où les arriérés d'un impôt assis arbitrairement remontent à plusieurs générations, on pouvait pousser les populations au désespoir, si ce n'est à la résistance.

Izzet-pacha autorisa très-volontiers notre voyage sur la mer Morte, et s'enquit avec intérêt du but de notre exploration et des moyens de l'accomplir. Il ne se montra étranger ni à la géographie de sa province, ni à ses besoins, ni à l'administration. Il nous laissa entrevoir son dessein d'amener à la soumission les tribus les plus récalcitrantes au delà du Jourdain, et d'employer, surtout, les moyens pacifiques mêlés de force, qui avaient réussi à Daoud-pacha dans son gouvernement du Liban. Il ne pouvait en effet se proposer un modèle plus loyal et plus honorable; et si les Turcs pouvaient comprendre qu'administrer honnêtement et bien rétribuer les fonctionnaires justes et intègres, est le meilleur moyen de conserver l'affection des populations tenues, d'ailleurs,

d'une main ferme sous une tutelle clairvoyante, les dangers qui menacent cet empire seraient conjurés pour la plupart.

Les manières affables, l'entretien agréable et intéressant du gouverneur, nous avaient donné bonne opinion de lui : nous le quittâmes avec le même cérémonial qu'en entrant, et M. de Barrère nous conduisit ensuite chez le commandant de la garnison, Turc d'une cinquantaine d'années, assez maigre, mais empêtré dans un vaste uniforme tout neuf, brodé d'or et chamarré de décorations, qu'il avait endossé pour nous recevoir. Cet officier passe pour fort brave, et l'avait montré peu de temps auparavant en allant avec trois cents hommes attaquer les tribus arabes révoltées au sud de Jérusalem. En une heure et demie la défaite des Arabes fut complète, et ils s'enfuirent éperdus dans toutes les directions, sans oser se réunir de nouveau. On vit, une fois de plus, la supériorité de l'intrépidité turque et de la discipline européenne sur la forfanterie et le désordre des Arabes. En effet, si les Arabes ont conquis une première fois Jérusalem sur les Grecs, ce sont les Turcs et les Kurdes qui l'ont repris sur les croisés, bien autrement difficiles à dompter que les Byzantins. Le colonel nous reçut au milieu des principaux officiers de son état-major ; il avait l'air bienveillant et un peu troublé d'un militaire plus embarrassé de faire une politesse que de commander ses soldats. Notre conversation par interprètes fut courte et peu substantielle. De la fenêtre du colonel, on dominait la vaste enceinte du Haram-es-Scherif, depuis la mosquée d'Omar jusqu'à la mosquée El-Aksa. Il offrit obligeamment ce beau poste photographique à M. Vignes, qui l'accepta, mais, par la suite, n'eut pas le loisir d'en profiter.

Quand nous eûmes achevé cette visite, nous allâmes à la porte de Damas prendre nos chevaux pour nous transporter sans fatigue hors de la ville jusque chez M. Kartzoff, consul de Russie, auquel, sans le connaître encore, nous avions déjà de véritables obligations.

J'ai déjà dit que sa résidence occupe une partie de l'emplacement du camp de Titus, du seul côté où la ville soit abordable de plain-pied. Ce fut aussi le point d'attaque principal des croisés. Il en serait autrement à présent que l'artillerie pourrait foudroyer les forts du haut de la montagne des Oliviers. Le consulat russe est à un quart d'heure de la ville au nord, et la route venant de Naplouse passe sous ses murs. Son terrain est grand, complétement enclos. Il contient une belle église, une chapelle, un hôpital, une maison destinée à recevoir 1000 pèlerins (400 hommes et 600 femmes), et une habitation digne d'un ambassadeur. Les constructions approchaient de leur terme quand nous y rendîmes visite à M. Kartzoff, qui nous fit le plus gracieux accueil, et,

après nous avoir fait prendre, dans ses beaux appartements, les rafraîchissements de l'Orient et de l'Europe les plus recherchés, voulut bien nous faire visiter ces constructions qui font le plus grand honneur à la puissance de son gouvernement et au talent de ses artistes. Cet imposant édifice avait déjà coûté 4 millions et en aura bientôt coûté deux autres.

Le consulat russe à Jérusalem semble une nouvelle ville en dehors des murs. Il frappe les regards par sa masse blanche et dominatrice, de quelque côté qu'on arrive. Il plane sur la ville sainte du haut de ses hautes coupoles, et supporte un examen attentif dans la splendeur de son ensemble. Les belles menuiseries de l'église et de la chapelle, les très-bonnes peintures de style non plus byzantin, mais préraphaélique, qui les décorent, l'orfévrerie magnifique destinée aux cérémonies du culte, les éclatantes dorures de ces monuments religieux, ont été exécutées en Russie par les mains les plus habiles. Tout ce qui a pu être fabriqué dans son propre pays, M. Kartzoff l'en a fait venir, et l'on s'étonne de voir dans le reste de son consulat jusqu'aux rampes et aux marches de fonte des escaliers sorties des ateliers moscovites. Les dortoirs de l'hôpital, les cellules des pèlerins, sont aussi bien conçus que bien disposés et pourvus. L'aménagement de chaque chose est calculé selon sa destination, et si l'on a combiné le lustre et la grandeur pour frapper les yeux et l'esprit des indigènes, tout le reste a été calculé pour assurer la salubrité, la réfection des pèlerins, le traitement des malades, l'opulente représentation d'un grand État qui protége libéralement et partout la religion grecque, et se fait des adhérents dévoués de tous ceux qui la professent. Les talents diplomatiques de M. Kartzoff et la munificence de son gouvernement obtiennent et consolident cet ascendant au détriment des représentants des autres puissances chrétiennes et surtout catholiques.

Nous quittâmes le consulat russe après avoir félicité M. Kartzoff de cette œuvre à laquelle il préside avec autant de goût que de constance, et nous ne pouvions nous empêcher de regretter le contraste qu'offrait à cet égard le consulat de France, dans sa vieille maison décrépite au fond d'un quartier mal éclairé, d'un difficile abord au milieu de la ville. En revanche le palais que le patriarche latin, M[gr] Valerga, s'est fait construire, a l'aspect imposant et noble qui convient à un prince de l'Église. M[gr] Valerga est Piémontais; il paraît âgé d'environ cinquante-cinq ans. Sa taille est au-dessus de la moyenne; sa constitution est robuste et musculeuse. Sa tête, qu'il porte haute et assurée, est caractéristique par les traits réguliers et fiers de son visage, par l'expression vivace de ses yeux, la forme de son nez aquilin, ses lèvres minces et âpres, mais

parées du sourire de la bonne compagnie, et sa barbe d'un châtain entremêlé de gris étendue sur sa poitrine en vaste éventail. Sensible aux égards qu'on lui doit, surtout s'ils lui sont rendus par des gens d'un rang voisin du sien, il attend de ses inférieurs la déférence respectueuse que commande son regard. La conscience de sa dignité l'élève même au-dessus des agents diplomatiques chargés de le protéger et de lui servir des subventions; elle lui fait envisager comme le corollaire de ses fonctions l'état de maison et le palais patriarcal qu'il s'est créés à Jérusalem.

Notre entretien avec Mgr Valerga eut surtout pour objet l'expédition que nous allions commencer, et, par conséquent, les questions religieuses et historiques dont la solution pouvait en résulter. Il se montra érudit et discret à la fois, ne voulant pas, avec une réserve de bon goût, sonder les idées que je pouvais me former d'avance sur la vérification des textes bibliques, et, malgré cette réserve, explorant adroitement les notions que je pouvais avoir acquises, et laissant entrevoir sa science personnelle comme hébraïsant et docteur ecclésiastique. On dit, et je ne puis l'affirmer, que Mgr Valerga aime peu les Français, dont le gouvernement est cependant son principal appui. Quant à nous, nos rapports avec lui ont toujours été très-convenables, et tels qu'ils devaient être à tous les égards.

M. de Barrère, qui nous avait sacrifié cette journée, nous quitta, non sans nous avoir proposé la visite du Saint-Sépulcre et de la mosquée d'Omar. Le départ imminent de M. Vignes nous obligea d'ajourner pour le Haram-es-Scherif le moment où nous profiterions de l'infatigable obligeance dont notre consul donnait aux Français, comme à nous-mêmes, les preuves les plus assidues.

10 Mars. Départ de M. Vignes et du docteur Combe pour Aïn-Feschkha, au bord de la mer Morte. Ils doivent rejoindre en route la caravane des chameaux de Soliman Ghuti, portant les tronçons et l'appareil complet du *Ségor*, parti en avant avec nos quatre matelots. Nous partirons dans quatre jours pour les retrouver. Dans cet intervalle, M. Lartet sera chargé de faire à Jérusalem les observations barométriques nécessaires pour contrôler celles que M. Vignes fera au bord de la mer Morte, pour en déterminer exactement la dépression. M. Chaplin, savant anglais résidant à Jérusalem, où il s'occupe très-spécialement de météorologie, donne également à M. Lartet le concours de ses observations. Peu de temps après le départ de M. Vignes, je reçois la visite d'Izzet-pacha, et, après l'avoir entretenu, remercié et reconduit, notre journée étant libre, je me rendis avec M. Lartet à la vallée de Josaphat, pour y observer de près les monuments que l'on nomme les tombeaux d'Absalon, de saint Jacques et de Zacharie. Ils me

firent dès lors l'effet de rappeler singulièrement les monuments de Petra, si fidèlement dessinés par M. le comte de Laborde. C'est un mélange de style romain, grec et égyptien. Un petit monument est encore plus loin dans les rochers, mais il est plus simple et semble se cacher aux regards. Le tombeau dit de Josaphat paraît être le plus ancien; il est maintenant à demi enterré, parce que, du temps du choléra, on l'a rempli de cadavres et remblayé de décombres autour pour qu'on n'y pénétrât plus désormais. M. Salzmann paraît avoir entendu une autre version au sujet de ce tombeau (1).

Par une ouverture pratiquée près du tombeau de Zacharie, on peut pénétrer jusqu'à celui dit de saint Jacques.

C'est sur l'architrave du tombeau de saint Jacques que MM. de Saulcy et de Vogüé ont signalé et relevé, par l'estampage et la photographie, une inscription funéraire hébraïque, sujet d'une vive controverse entre ces deux savants. N'en étant pas alors informés, nous n'en fîmes pas la recherche, et comme ces caractères sont peu profondément gravés, ils échappèrent facilement à nos regards.

Ces trois monuments ont été si souvent décrits et figurés, que je ne crois pas utile d'en donner la description, ni de reproduire les attributions qu'ils ont reçues suivant les âges différents où ils ont été visités. Le caractère et le sens de l'inscription, le style de l'architecture, prouvent irrésistiblement, selon moi, l'inanité des dénominations arbitraires qui leur ont été données. J'en traiterai de nouveau à l'occasion de leurs prototypes de Pétra.

Nous eûmes de la peine à pénétrer dans le jardin des Oliviers; il fallut frapper longtemps avant de nous en faire ouvrir la porte par le moine jardinier, endormi dans son réduit. Laissant là son pain à moitié mangé et sa bouteille presque vide, il finit par nous introduire dans l'enceinte sacrée. Il nous a montré le jardin et ouvert toutes les barrières posées pour empêcher les pèlerins de dévaster les fleurs et de mutiler les oliviers, dont cinq ou six ont les caractères de vétusté des plus anciens oliviers de Provence. Le principal de ces arbres a $11^{m},15$ de tour à sa racine et $10^{m},20$ au collet inférieur de sa tige. « C'est là, disait le frère lai, que Jésus-Christ vint prier la nuit de son agonie. » Le jardinier franciscain fut pour nous prodigue de ses trésors : fleurs, graines, branches, bois, noyaux et bâtons d'olivier sacré pour moi; il nous combla de souvenirs; il nous mena ensuite, à quelques pas de là, au triple roc où dormaient les apôtres lors de la nuit passée par Jésus-

(1) *Jérusalem, étude des monuments de la ville sainte*, p. 31.

Christ dans l'attente de sa passion, au lieu de la trahison de Judas, à la grotte où Notre-Seigneur sua du sang dans l'angoisse de son anxiété humaine. Ce qu'on désigne comme cette grotte est, à proprement parler, une niche naturelle ou grossièrement taillée dans le rocher. Sur la montagne des Oliviers et dans la voie Douloureuse comme au Golgotha, les lieux consacrés au souvenir ou par le souvenir de la passion sont si contigus, qu'on ne fait pas vingt pas, et souvent beaucoup moins, sans passer de l'un à l'autre. Sans doute, cette contiguïté n'empêche pas la réalité des faits; mais si, abstraction faite des autres objections trop fondées, elle est peu choquante dans la voie Douloureuse, il n'en est pas de même quand il s'agit des terrains situés hors de la ville et où l'on avait tout espace libre pour se mouvoir.

Après nous avoir montré un peu dédaigneusement l'entrée de l'église de la Sainte-Vierge, desservie par les Grecs schismatiques et alors fermée, le moine nous laissa partir pour aller voir la piscine de Siloé, en aval dans le ravin du Cédron. On y descend par des escaliers successifs, pénétrant sous la voûte du rocher jusqu'à l'eau, alors assez peu abondante. De là, remontant la côte rapide qui gagne les murs du mont Sion, nous allâmes visiter un couvent arménien, où l'on nous fit voir la pierre qui avait été roulée à l'entrée du tombeau de Jésus-Christ, toute revêtue de faïence émaillée et de peintures religieuses. La chapelle où cette pierre est conservée fut, dit-on, la maison de Caïphe, et l'on montre, à droite de l'autel, un réduit où l'on assure que Jésus-Christ fut emprisonné. Un homme qu'on y aurait enfermé eût été infailliblement suffoqué. Toutes ces traditions n'ont, ce me semble, aucune autorité. Les plus fervents protestants sont disposés à les abandonner, mais on comprend que les catholiques ne rejettent pas volontiers ce qui augmente ou du moins confirme leur foi. Dans la cour de cette église, on montre les tombes de plusieurs patriarches arméniens. Nous rentrâmes dans la ville par la porte appelée porte de Neby-Daoud, le prophète David.

Le même jour, S. A. I. le duc de Modène, en pèlerinage à Jérusalem, ayant exprimé le désir d'y être reçu comme un prince souverain et de la famille impériale d'Autriche, fit son entrée au bruit du canon, à six heures du soir. Le gouverneur alla à sa rencontre, ainsi que Mgr Valerga, et Son Altesse impériale se rendit au consulat d'Autriche, accompagné du patriarche, d'Izzet-pacha, d'une procession chantant à haute voix et précédée du crucifix, tandis que les soldats turcs présentaient les armes aux yeux d'une foule d'assistants. Qu'était donc devenue la fanatique intolérance des musulmans, et dans quel pays les chrétiens auraient-ils permis une semblable défé-

rence pour le symbole aussi hardiment exalté d'un culte ennemi et détesté? En réalité, la tolérance des Turcs à Jérusalem est poussée à ses limites extrêmes. Le son des cloches se fait entendre tous les jours, tandis que la voix du muezzin ne s'élève que deux fois du haut des minarets. Les soldats turcs assistent avec une convenance et une patience exemplaires à toutes les cérémonies où leur présence est nécessaire pour contenir les rixes ou le désordre des pèlerins. Le pacha gouverneur donne l'exemple de cette douceur envers des étrangers qui trop souvent en abusent, oubliant les avanies dont il n'y a pas encore un siècle les chrétiens étaient accablés.

M. le consul de France voulut bien me conduire avec M. Lartet à l'église du Saint- 11 Mars
Sépulcre. L'autorité et les priviléges du représentant de la France nous firent admettre, après un court pourparler au guichet avec les trois moines latin, grec, arménien, qui, chacun, tenaient une clef de cette église, dont la porte n'est librement ouverte qu'à certaines heures. Rien n'est plus affligeant que l'état de cette église, dont la coupole, dégarnie de sa couverture de plomb et de ses enduits tombant par morceaux, laisse, de tous côtés, voir le ciel et passer la pluie. Pendant que les puissances se disputent et que les clergés des trois confessions se querellent pour le droit d'ôter une toile d'araignée, un monument vénérable entre tous est ouvert à toutes les intempéries et exposé à une ruine imminente.

Après l'incendie de 1808, les Grecs, profitant des embarras politiques et des guerres acharnées, prélude de la chute de l'empire français, avaient obtenu de la Porte l'autorisation de réparer l'édifice sacré, profondément endommagé par les flammes, et comme en Orient, où l'on répare si peu, réparer est faire acte de possession, ils en profitèrent habilement pour se substituer aux droits des Latins, et commencer cette interminable contestation, cause de tant de traités, de difficultés et de nouveaux arrangements diplomatiques, dont M. de Barrère connaît si bien et expose si éloquemment toute l'histoire. Sauf sa vieille façade et son clocher du moyen âge, rappelant avec encore plus de gravité l'architecture de Saint-Trophime d'Arles, la structure de l'église, ainsi restaurée par les Grecs, est d'un goût et d'une exécution détestables. Aujourd'hui, la saleté et les dégradations se la disputent. On pense avec tristesse aux splendeurs de Saint-Pierre de Rome lorsqu'on voit le tombeau de Jésus-Christ, révéré de tous les peuples chrétiens, visité par leurs innombrables pèlerins, et laissé dans un tel état de délabrement. La piété mal éclairée qui, dès longtemps, a porté les catholiques à recouvrir de riches ornements et à dérober aux yeux, sous des marbres précieux, les objets mêmes du culte des fidèles, déroute le spectateur, l'oblige à se

réfugier dans les souvenirs et l'imagination en présence même des choses qu'il ne peut voir, et suggère le doute aux esprits peu fervents.

Après notre station au Saint-Sépulcre, M. de Barrère nous conduisit sur un terrain qui se trouve en deçà du Saint-Sépulcre, pour nous montrer par quels arguments il constate que le Golgotha était en dehors de la ville. Ses preuves lui sont fournies par les vestiges très-apparents d'une porte romaine existant là même et découverte dans une fouille pratiquée par M. de Vogüé dans un terrain appartenant aux Russes; il s'appuie, en outre, sur les tombeaux dits de Joseph d'Arimathie et de Nicodème, existant encore et pratiqués dans le roc faisant partie de l'église du Saint-Sépulcre même. Je dois cependant faire remarquer que la porte servant d'argument à M. de Barrère est, à ce qu'il semble, d'une basse époque, probablement entre Constantin et Justinien, comme l'attestent la sculpture de ses chapiteaux et ce qu'on peut reconnaître de son architecture encore imparfaitement mise au jour.

Nous sommes allés ensuite voir l'élégante structure élevée par la sultane Roxelane, née Russe, et qui affecta ce lieu à la nourriture de tous les pèlerins venant à Jérusalem. On y moud encore la farine pour le même usage. Cet édifice, appelé très-improprement l'Hospice de Sainte-Hélène, est peu visité, et mérite cependant de l'être pour la belle disposition de son plan et l'élégance recherchée de son architecture arabe.

Après avoir traversé un quartier où les bâtiments musulmans sont fort multipliés et dignes d'être étudiés, et passant ensuite à l'ouest de la ville, nous fûmes conduits par M. de Barrère à la portion extérieure des murs du temple où les Juifs vont pleurer au pied des substructions de ce sanctuaire révéré. Nous avons assisté à ce spectacle, et je reconnais en avoir été touché. Ces malheureux, venus de tous les points du monde chercher le mépris et naguère les avanies, pour revoir la patrie de leurs ancêtres et obtenir du ciel la faveur d'y mourir; ces larmes d'un patriotisme profond et d'une foi sans espoir; ces femmes vêtues et voilées de blanc baisant en gémissant les murs du temple fermé pour elles : c'était là, me disais-je, ce que l'on ne peut voir qu'à Jérusalem et qui doit rester toujours dans la mémoire. Hélas! ces lamentations des Juifs qui m'avaient tant ému ne paraissent pas sincères à des voyageurs mieux informés. Ils y voient une momerie convenue et même assez médiocrement mise en scène. Leur connaissance de la vérité, plus approfondie par suite d'une longue résidence, me fait admettre la justesse de leur appréciation; j'y souscris et renonce à une illusion qui a été complète : j'ai tant vu de comédiens et de dupes, qu'il me coûte peu d'en grossir la liste.

J'avais, dans la matinée, visité les Pères de Terre-Sainte pour les remercier de 12 Mars.
l'hospitalité donnée à nos marins dans leur succursale voisine, appelée Casa Nuova. Reçu affectueusement par le révérendissime supérieur du couvent, je me promis de revoir ce Père, dont l'entretien n'est pas dépourvu d'érudition théologique, ni d'une agréable simplicité. De là je m'étais rendu chez les Dames de Sion, instituées par l'abbé Ratisbonne, juif converti, qui voulut ainsi marquer, par la fondation d'un ordre nouveau, son séjour à Jérusalem. Le couvent des Dames de Sion est voisin du mur oriental de la mosquée d'Omar, qui n'en est séparé que par la voie Douloureuse et à peu de distance de l'église Sainte-Anne. Cette habitation neuve renferme une partie de l'arc de l'*Ecce Homo* et la petite porte, très-bien conservée, qui en formait un tiers. L'arc lui-même a été réparé et a disparu sous les restaurations : il est en partie engagé à l'est dans le mur occidental des Dames de Sion; mais la petite porte, jointe à la grande par une niche et découverte il y a peu de temps par l'architecte italien Pierotti, est isolée du mur où elle était engagée, et de l'intérieur du couvent on peut facilement s'en rendre compte; son style semble être celui du temps des Antonins. On doit la comprendre dans la chapelle à construire, et les religieuses promettent qu'elle ne sera ni masquée ni murée. Elles ont bien voulu me faire voir les souterrains où l'on reconnaît le pavé (*lithostroton*) attribué au prétoire de Pilate; une ou deux dalles sont encore en place. Un grand caveau voûté, à demi comblé, mais d'une très-bonne construction, et qui, dit-on, portait de l'eau au temple, se dirige en effet de ce côté : on le croit du temps des princes asmonéens.

Le soir, reçu la visite des Pères de Terre-Sainte et dîné au consulat de France avec les consuls d'Espagne, de Russie et d'Angleterre.

CHAPITRE III

LA MER MORTE

Le 13 au matin, après avoir entendu la messe, à sept heures et demie, chez les Pères de Terre-Sainte, nous partions, à midi, M. Lartet et moi, pour aller rejoindre MM. Vignes et Combe au bord de la mer Morte. Les prédictions fâcheuses ne nous avaient pas manqué : les préjugés de l'antiquité et du moyen âge sont encore vivants à Jérusalem, et si l'on n'ose plus y affirmer que la mer Morte est couverte de ténèbres et de vapeurs infectes ou empoisonnées, les expéditions heureuses de Lynch et de M. de Saulcy n'ont pas encore prouvé aux habitants de la ville sainte que la prudence dans le choix du temps et dans les moyens d'exécution sont les plus sûrs garants du succès dans une exploration du lac Asphaltite. Les uns se disaient à l'oreille que pas un de nous ne reviendrait de cette funeste navigation; les autres, pour nous en dissuader, nous affirmaient que nous partions trop tard ou trop tôt, ce qui, à notre avis, montrait une saison bien choisie et favorable à nos projets. Très-peu touchés de cet intérêt tendant à faire avorter notre plan tout entier, nous avions l'ingratitude de n'en tenir aucun compte. 13 Mars.

Sortis par la porte de Jaffa, nous fîmes le tour de la moitié de la ville. Arrivés au tombeau d'Absalon, nous remontâmes le mont des Oliviers en nous dirigeant vers Béthanie. Sur cette pente que nous gravissions, on rencontre déjà ces gros blocs de quartz ou silex bruns, marbrés, qui se retrouvent entremêlés au calcaire d'une manière presque continue sur cette chaîne occidentale jusque dans l'Arabah. Après avoir passé près du monceau de ruines appelé la Maison de Lazare, nous descendions et montions continuellement, mais les descentes étaient plus longues et

plus rapides que les ascensions. En approchant de Neby-Mousa, un sommet calcaire offrit à M. Lartet d'assez nombreuses coquilles fossiles; plus bas, sur un plateau, à environ un quart d'heure de Neby-Mousa, le sol était jonché de ces mêmes silex bruns, mais dont la surface était comme enduite d'une couche de couleur bistrée et luisante, comme on l'obtiendrait avec du bitume dissous dans de l'essence de térébenthine ou du perchlorure de fer sursaturé. Ces débris provenaient sans doute d'un sol calcaire lavé par les eaux pluviales, et dont la partie délayable, ayant été entraînée, avait déposé ses morceaux les plus pesants. Ce fait est très-fréquent dans toute la chaîne, et, avant de descendre à Qalaât-es-Zuweirah, nous l'avons encore observé, de même que sur les collines voisines du point de partage des eaux de l'Arabah, endroit où le quartz est épars sur le sol avec de gros fragments de carbonate de chaux rhomboédrique. En approchant de Neby-Mousa, on trouve des gypses et des calcaires imprégnés de bitume fort abondants autour de cette mosquée; ils sont sous forme de cailloux roulés plats, grisâtres au dehors, noirs au dedans, et assez combustibles pour qu'on puisse les allumer et en faire du feu. Nous en trouvâmes des foyers éteints auprès de notre campement. Le gouverneur de Jérusalem, Izzet-Ismaël-pacha, m'en parla plus tard, croyant, d'après des ouï-dire, que c'était une sorte de houille. Je m'efforçai de le détromper.

Neby-Mousa était, à ce que l'on croit, l'ancien monastère des saints Euthyme et Gérasime, si célèbres dans l'archéologie byzantine. Les musulmans prétendent que ce lieu porte le nom du prophète Moïse, dont le tombeau y serait honoré, disent-ils, de même qu'ils placent chez les Beni-Naïn la sépulture de Lot. Au moins, pour cette dernière, ont-ils la ressource d'alléguer que la Bible ne s'oppose pas formellement à cette prétendue tradition, tandis qu'elle réfute absolument et d'avance celle qu'ils ont adoptée pour Neby-Mousa. L'Adouane Gablan me répondit à ce sujet que peut-être donnait-on à ce lieu le nom de Moïse, parce qu'il était en face d'une montagne qu'il me désignait et qui s'appelait Djebel-Mousa. On verra plus loin combien cette indication me fut utile.

Avant d'arriver à Neby-Mousa, on aperçoit déjà les montagnes à l'est de la mer Morte et l'embouchure du Jourdain avec le golfe septentrional et l'îlot qui est à fleur d'eau, à droite de cette embouchure. Des hauteurs voisines de notre campement, on distinguait parfaitement, au sud-est, une grande partie de la chaîne des Ammonites, depuis l'extrémité du Jourdain et la côte du lac Asphaltite, dans la direction du Zerka-Maïn; la plaine du Ghôr de Jéricho, en partie cultivée, en partie

aride, tantôt faiblement, tantôt fortement ondulée; au delà du fleuve Es-Salt, l'ancien Gilead sur son âpre montagne, et les lignes allongées du Ghôr s'étendant jusqu'aux flancs neigeux du mont Hermon.

Neby-Mousa est une sorte de couvent-mosquée ou wely, entouré de murs en assez bon état. Les musulmans y viennent en pèlerinage chaque année, célébrer une fête en honneur du prophète Moïse. Les collines qui l'environnent sont de formes amorties, comme des dunes qui auraient été dégradées par l'effet des pluies.

Le lendemain au matin, nous recommencions à descendre vers la mer Morte, 14 Mars.
à sept heures et demie, par des chemins fort difficiles, à travers des collines marneuses aux crêtes altérées et aux flancs désagrégés, traversés de bancs de quartz brun comme ceux dont les débris étaient épars sur leurs sommets ou sur les plateaux, ou éboulés dans les ravins. Malgré les pentes rapides et les sentiers étroits, tout s'accomplit sans accident pour nos bêtes de somme embarrassées de bagages moins lourds qu'ils n'étaient encombrants; heureusement la terre, sèche et friable, retenait bien les pieds des chevaux et des mulets. Il était curieux de nous voir descendre ou gravir ces sentiers avec toute notre caravane chargée de tentes, de caisses, de fourrages, d'orge, de vivres, de cages à poulets et à pigeons qui se débattaient, sortaient à travers les barreaux d'osier de leurs prisons, et, embarrassés de leur liberté, restaient perchés sur les mulets qui les portaient, le tout défilant en bon ordre et sans perte de temps. Vers onze heures, nous avions atteint Aïn-Feschkha, où notre barque était déjà à l'ancre, pavoisée et parée d'un bouquet de fleurs artificielles au sommet de son mât, en signe de bienvenue.

M. Vignes, parti de Jérusalem trois jours avant nous avec le docteur Combe, avait rallié la caravane de chameaux de Soliman Ghuti et passé la nuit à Jéricho. Nos quatre marins, Mattei, maître d'équipage, Biharré, Barjon et Gavarry, matelots, avaient, le lendemain, escorté le précieux convoi, sous les ordres de leur chef, de Jéricho jusqu'à la petite plage d'Aïn-Feschkha, où la barque fut déposée par Soliman Ghuti, remontée, lancée et prête en quatre ou cinq heures.

Cette barque, toute de fer, avait été construite en vingt-cinq jours à la Seyne, près de Toulon, dans les ateliers de la Compagnie des forges et chantiers de la Méditerranée, par les soins de M. Verlaque, ingénieur de cette compagnie. Elle avait 9m,50 de longueur sur 2m,80 de largeur, et était composée de huit tranches de tôle de fer se rejoignant et s'adaptant exactement par des ajustements rendus étanches au moyen de grosses bandes de caoutchouc destinées à supporter, entre

les tranches, la pression des boulons qui devaient les réunir. Elle contenait des caisses à vivres et des caisses à eau; ces dernières pouvaient renfermer 1500 litres de liquide. Elle n'était pontée qu'à l'avant, munie d'une grande voile latine, d'un foc et d'un tapecu, d'avirons, et d'une tande pour nous servir d'abri soit en mer, soit à terre. Sa marche excellente et sa stabilité, la bonne installation de toutes choses et l'heureuse combinaison qui nous a permis d'y être embarqués jusqu'à quatorze personnes, faisaient le plus grand honneur aux plans de M. Vignes, si habilement réalisés par M. Verlaque. Quelque gros temps que nous ayons eu parfois, jamais la mer n'a franchi la proue et ne s'est répandue sur l'avant. Les conserves et approvisionnements en comestibles secs ont suffi pour notre navigation tout entière. La provision d'eau, prise à Aïn-Feschkha, puis renouvelée plusieurs fois, ne nous a jamais fait subir l'inconvénient de l'eau croupie à bord. Une petite plate, également de tôle, traînée à la remorque par la grande embarcation, a fait parfaitement son service.

Notre cortége, en partant de Jérusalem, se composait de quelques bachi-bouzouks, escorte d'honneur que le pacha m'avait presque forcé d'accepter et que je m'étais empressé de congédier avec une gratification, après une demi-journée de marche. Nous avions encore deux chefs Adouanes de la tribu surnommée Nemr (le Tigre ou la Panthère), qui devaient nous accompagner dans leur pays et jusqu'en Moabitide, après notre navigation sur la mer Morte. L'un de ces scheikhs était Gablan, le brave et le guerrier, à la figure sinistre, aux yeux sombres injectés de sang; il cachait sous un keffié qui enveloppait la moitié de son visage basané la cicatrice d'un coup de sabre qui laissait d'un côté ses dents à découvert. Son bon cœur et son attachement ne se démentirent pas un instant. L'autre était Abdul-Aziz, à la figure grave et à la belle barbe grise, le financier et le diplomate de la tribu, celui qui faisait les traités avec les voyageurs, recevait et partageait l'argent, mandait, envoyait les courriers, préparait les passages difficiles et assurait la sûreté de ceux que sa tribu avait pris sous sa garde. Avec eux venait Mahmoud, scheikh d'Abou-Dis, village entre Jérusalem et Jéricho, vêtu de rouge, coiffé d'un turban, espèce d'aigrefin peu courageux, peu fidèle à sa parole, mais, en revanche, très-avide et très-caressant. J'eus beaucoup à me plaindre de lui dans la suite. A mesure que nous avancions, d'autres personnages d'aspect de moins en moins attrayant s'étaient joints à nous. C'était d'abord le scheikh Tamirah Saffié, dont la tribu déguenillée et famélique occupe les pentes de la rive occidentale depuis les confins d'Abou-Dis jusqu'à Engaddi,

et s'étend au delà, dans les montagnes sans maîtres, jusque vers le golfe méridional de la mer Morte. Il fallait nous résigner à la compagnie de l'avide Saffié, qui, s'étant rendu coupable d'un meurtre, en avait été châtié par l'interdiction de l'entrée à Jérusalem. Son neveu Ismaïl, mieux vêtu, plus modeste et de physionomie avenante, ne tarda pas non plus à nous rejoindre; après eux, paraissaient, comme s'ils sortaient de terre, des cavaliers, et surtout des fantassins mal équipés et mal armés, de mauvaise mine et à tournure inquiétante pour ceux qui auraient voyagé seuls.

A chaque emplacement un peu convenable, les cavaliers arabes de notre escorte bridaient leurs chevaux sans quitter leur selle, et se livraient à des courses, à des fantasias désordonnées, brandissant leurs longues lances, dont le fer était invariablement un poignard droit de forme circassienne, et mettaient en sang la bouche de leurs pauvres montures. Après ce bel exploit, ils les débridaient et recommençaient à les conduire au moyen d'un simple licou.

Avec cette petite armée de défenseurs parasites, nous descendions vers notre camp d'Aïn-Feschkha, lorsque MM. Vignes et Combe vinrent à cheval au devant de nous. La vue de notre barque à l'ancre nous réjouit les yeux et l'esprit. Le temps était beau, la brise très-modérée. Nos compagnons arabes contemplaient silencieusement cette œuvre de l'industrie européenne. Nos matelots nous invitaient du regard à prendre possession du *Ségor* et à en faire l'essai. Nous nous empressâmes de monter à bord avec cette compagnie d'indigènes, et la petite excursion que nous leur fîmes faire leur causa une surprise et un plaisir inattendus. De ce jour, Gablan resta constamment avec nous, et nous prîmes successivement à bord les scheikhs, dont la présence était pour nous une garantie de nos bonnes relations avec leurs tribus. Ce fut ainsi qu'Ismaïl nous accompagna au delà même du domaine des Tamirah.

Le nom d'Aïn-Feschkha signifie *fontaine du fumier*, parce que cette source, assez bonne d'ailleurs, est au milieu de roseaux très-épais dont elle baigne le pied et au travers desquels on ne peut gagner la terre que dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Revenus de notre promenade, nous avons couché à terre. Nous y observâmes pour la première fois, entre la mer et la montagne, ces grands arbustes de salicorne ou kali, si communs au bord de la mer Morte et dont l'exploitation donnerait une ample récolte de carbonate de soude.

A notre lever, le 15 mars, nous allâmes le long de la plage visiter la petite 15 Mars.
source dite sans beaucoup de fondement chaude et sulfureuse, près d'Aïn-Feschkha.

Vers huit heures, nous montions sur le *Ségor*, naviguant vers l'est avec une bonne brise jusque vers le milieu de la journée. Je suivis avec attention les opérations de MM. Vignes et Lartet pour sonder la mer, reconnaître la densité et la température de l'eau et en puiser des échantillons à diverses profondeurs. Les observations de ces messieurs ont été faites au moyen d'un instrument inventé par M. Aimé, employé par lui sur les côtes de l'Algérie et perfectionné par M. Froment. Cet appareil était attaché à un fil de sonde de soie, qui était, quoique assez mince, capable de supporter un poids considérable à de grandes profondeurs. Il était chargé d'un volume de mercure, qui, à un moment donné, cédait sa place à un volume égal d'eau et lui servait d'obturateur, de sorte que l'eau recueillie par le mouvement de bascule imprimé à l'appareil à la distance voulue remontait sans communication avec les masses liquides qu'elle allait traverser. De bons thermomètres permettaient d'observer la température de l'air et de l'eau à la surface. Quant à celle des parties profondes, les thermomètres fournis par un habile constructeur d'instruments (M. Baudin) n'ont pu nous rendre aucun bon office.

M. Vignes constate un fort courant du Jourdain, qui nous entraîne à la dérive. Ses sondages confirment dès l'abord ceux du lieutenant Lynch, de la marine des États-Unis. Vers le soir, la brise revenant, nous quittâmes le voisinage de la côte orientale, pour aller coucher à Aïn-Ghuweir, dans un angle de montagnes presque verticales et encombré de roseaux près du rivage, site très-âpre, étroit, abrupt et rempli d'éboulements de calcaire dolomitique, entre Aïn-Fesehkha et Aïn-Terabeh. Durant la navigation de cette journée nous pûmes observer, sur les escarpements de la côte occidentale, plusieurs grottes béantes, parmi les arides rochers de cette région; l'une d'entre elles surtout frappait les regards par ses dimensions, et servit à M. Vignes de point de repère pour ses observations. Ces grottes nombreuses ont dû servir d'asile à des générations de solitaires dans ces siècles de confusion politique et de ferveur religieuse, qui peuplaient les déserts d'anachorètes.

Nous avions passé, sans la discerner, l'embouchure du Wady-en-Nar, le Cédron de la Bible, signalé par Lynch (1) comme un ravin profond, étroit au fond, encombré de débris de rochers, largement ouvert à son sommet et dominé par le pic de Mukull, situé immédiatement au nord. Nous le regrettâmes beaucoup depuis, ne l'ayant pas mieux reconnu au retour de notre expédition nautique.

(1) *Expedition to the Dead sea*, p. 283.

C'est une vérification qui manque parmi les résultats de notre exploration, et cependant le torrent qui se creuse un lit si profond dans les couches de rochers de Mar-Saba ne peut descendre inaperçu pour se perdre dans la mer Morte.

Partis d'Aïn-Ghuweir à une heure, après avoir employé la matinée à des déterminations astronomiques, nous suivîmes la ligne qui joint El-Ghuweir à Zerka-Maïn. 16 Mars. Divers sondages opérés sur cette ligne constatent la profondeur et la densité de la mer : ces derniers ont prouvé que la densité augmentait jusqu'à 80 mètres et restait ensuite stationnaire; la sonde a ramené de la vase bleue et des cristaux de sel marin de 2 millimètres de côté.

Depuis le premier jour, beau temps et très-agréable température, qui ne s'est pas élevée au-dessus de 26 degrés centigrades. Pendant notre navigation, le soleil étant vers l'occident, nous découvrions distinctement sur la côte orientale un peu brumeuse, vers le wady Zerka-Maïn, un point très-lumineux et fixe à moitié de la montagne. Ce ne pouvait être que la répercussion de la lumière solaire par les eaux d'une cascade.

L'obscurité succédait au crépuscule à mesure que nous approchions à la rame de notre campement d'Aïn-Terabeh; la nuit augmentant, des flammes et de la fumée apparurent successivement devant nous sur le rivage : on avait allumé les roseaux afin de guider notre marche et de rendre notre débarquement plus facile en nous ouvrant un passage. A neuf heures et demie, les feux, gagnant de proche en proche, éclairaient la mer et la montagne; les nuages de fumée, s'élevant au-dessus dans les ténèbres, donnaient un aspect grandiose à ce lieu morne et ordinairement inhabité. Nos chevaux, un peu effarouchés de ce spectacle, nous étaient amenés à la plage, à travers les roseaux brûlants, par nos saïs aux figures étranges, marchant jusqu'aux genoux dans l'eau sombre comme la nuit et réfléchissant par intervalles les rouges clartés de l'incendie.

Avant de partir d'Aïn-Terabeh, M. Vignes mit ses notes au courant et termina 17 Mars. ses écritures. M. Lartet recueillit de l'eau de la fontaine signalée en ce lieu par le lieutenant Lynch. Il en a trouvé la température de 24 degrés centigrades (1), tandis que celle de l'air ambiant était seulement de 18, et la densité de 1002, celle de l'eau distillée étant de 1000. A huit heures, nous appareillâmes pour nous diriger vers l'est. Nous avions à bord le jeune chef Tamirah Ismaïl; la brise était

(1) Toutes les températures ou mesures consignées dans nos registres sont données selon le système métrique.

trop forte pour opérer utilement nos observations; deux draguages ramenèrent seulement de l'argile sableuse et grise : j'en gardai un échantillon. Revenus à la côte occidentale, nous prîmes terre à Wady-Mrabbah vers deux heures. Cet endroit, où M. Vignes fit une observation astronomique, n'est pas marqué sur la carte de Lynch, mais on le trouve sur celle de M. de Saulcy. C'est une sorte de plateau carré, comme son nom l'indique, à 50 mètres environ au-dessus de la mer, dont la côte stérile est couverte de bois flottés, échoués sur deux lignes parallèles bien distinctes, mais cependant de niveaux peu différents. Le plateau de Mrabbah est, du côté de la terre, entouré d'une espèce d'amphithéâtre de collines calcaires, entremêlées de gypse et très-salines. Il y a en cet endroit une petite citerne naturelle d'eau pluviale. Pendant que nous nous reposions sous nos tentes, nous vîmes, vers le soir, des Arabes Tamirah descendre de la montagne en portant un *beden*, espèce de bouquetin d'une seule couleur fauve pâle, à poils rudes et courts. Ses cornes, disent les Arabes, tombent de temps en temps et grandissent à mesure que l'animal vieillit. Elles ne sont pas osseuses comme celles du chevreuil, mais de la même nature que celles du chamois et des chèvres. M. Lartet trouva plus tard, dans le wady Mojib, les deux cornes d'un beden dont le squelette ne paraissait nulle part et qui semblaient être tombées ensemble. Elles sont très-belles, très-longues et bien courbées en arrière, larges, plates, noueuses par tubérosités dont les saillies sont distantes entre elles de 2 ou 3 centimètres. Leur courbure avait bien 60 centimètres de développement. La chair de cet animal est dépourvue de graisse, mais dense et d'un très-bon goût, approchant assez de celui du lièvre.

18 Mars. Nous quittons nos tentes à sept heures et demie; embarqués à huit heures, nous trouvons la mer très-calme. La brise du matin nous fait défaut; nous nous dirigeons presque exclusivement à la rame vers la région située sur la côte orientale entre Zerka-Maïn et Wady-Mojib. Nous reconnaissons le wady Sara et sa plaine un peu relevée, plantée d'arbres et cultivée en blé à différentes hauteurs par les nomades alors absents. Ce n'est pas là simplement un wady, ravin ou lit de torrent, ni même vallée un peu étendue; c'est une contrée ou plaine montueuse s'élevant vers les sommités d'un amphithéâtre de collines d'abord, puis de hauteurs escarpées. J'en parlerai plus tard, à l'occasion de la journée que nous y avons passée. M. Lartet me suggérait l'ingénieuse conjecture que cet endroit pourrait être le Ségor de la Bible. On verra par la suite quels arguments soutiennent ou combattent cette opinion, qui mérite d'être discutée. MM. Vignes, Lartet et Combe

se livrèrent à des sondages à différentes profondeurs. Ils ont constaté qu'il n'y avait plus de courant, et que la densité allait en augmentant d'une manière très-sensible jusqu'à 40 mètres, distance où elle atteint de 1162 à 1222; à 300 mètres, elle ne dépasse pas 1230. La température était à peu près la même au fond qu'à la surface, de 3 ou 4 degrés en moyenne inférieure à celle de l'air libre.

Arrivés vers quatre heures du matin en face d'Aïn-Djidy, par une nuit des plus calmes et un faible souffle de vent. J'observai la durée du temps entre l'aube et le lever du soleil : l'aube a eu lieu à cinq heures et le lever du soleil à six heures treize minutes. Je notai ce détail pour calculer plus tard, à quelle distance Sodome pouvait être de Tsoar, d'après le texte de la Genèse. 19 Mars.

Nous débarquons vers six heures; à huit heures je pars, avec M. Lartet pour examiner le pays, et monter à la source qui lui donne son nom antique et moderne. Engaddi et Aïn-Djidy signifient, en hébreu et en arabe, la source du Chevreau.

Notre campement était dressé sur un plateau relevé d'environ 30 mètres au-dessus du rivage, borné au nord par le wady Zder, et au sud par le wady El-Areya. La carte de Van de Velde porte ces deux noms; seulement le premier est écrit *Sudeïr*. La source d'Aïn-Djidy coule sur la croupe saillante entre ces deux wadys.

Pour monter à la source, il faut laisser à droite la vallée tortueuse et assez large du wady Zder, où coule, l'hiver, un ample et profond torrent dont les eaux, arrêtées par des bancs de rochers, forment plusieurs grandes cuvettes où elles séjournent longtemps après que le torrent ne coule plus. On tourne le dos à la mer, et l'on gravit en lacet le sentier de plus en plus pierreux. Cette ascension est fatigante, mais sans danger réel ; les bêtes de somme peuvent même y circuler avec quelque précaution. On rencontre l'une après l'autre quelques constructions ruinées. La première qui attire l'attention est un réservoir encore tapissé d'enduits hydrauliques, et où l'eau descendant de la source a laissé des incrustations calcaires aussi grosses que le corps d'un homme de taille moyenne. Ce réservoir paraît avoir eu la forme d'un rectangle allongé terminé par un demi-cercle. Il est d'ailleurs mal bâti, quoique en matériaux d'une certaine grosseur.

En continuant à gravir à travers des roches pleines d'incrustations calcaires. quelquefois assez massives pour former des blocs qui semblent être propres à la marbrerie par leurs veines compactes, rubanées de gris, de jaune et de brunâtre,

on arrive à un second édifice à peu près semblable au premier et qui paraît avoir eu la même destination, puis à un troisième, où l'on ne reconnaît que la base, actuellement comblée, d'une sorte de tour rectangulaire. Près de cette dernière ruine, la végétation vigoureuse des arbustes nommés *pommiers* ou *limons de Sodome* (*Asclepias gigantea*), de 4 mètres de haut et à suc laiteux, celle des gommiers et de quelques autres arbres, attestent la présence de l'eau. En effet, de deux points très-distincts, sous un rocher presque plat et peu épais, comme la dalle d'un dolmen celtique, on voit surgir les deux sources, se confondant immédiatement en une seule. L'eau, de très-bonne qualité, mais presque tiède, se dirige au sud-est et descend vers la mer, qu'elle atteint seulement pendant l'hiver. Très-limpide, très-vive et très-abondante, elle ne peut cependant pas, dans sa course sur cette déclivité rapide, dépasser, en été, la base de la montagne, et se perd dans la terre aride vers le plateau de notre campement.

Le rocher d'où sort cette remarquable fontaine n'est pas au sommet de la montagne, mais en contre-bas d'un escarpement supérieur à travers lequel s'infiltrent probablement les eaux de la source ; le plateau étroit et un peu convexe où elle vient au jour forme au pied de l'escarpement une sorte d'épaulement qui se prolonge de haut en bas vers la vallée. Autour de la source, des bouses de chameaux attestent le passage des caravanes. Il y avait dans la source beaucoup de coquilles fluviatiles, mélanies ou mélanopsides, que M. Lartet a recueillies.

Il me semble impossible de déterminer l'époque où furent construits les édifices ruinés que l'on observe au-dessous de la source et au-dessus du plateau où nous étions campés. Je ne connais aucune règle pour déterminer l'antiquité d'une pareille architecture, si l'on peut lui donner ce nom. Toutefois les très-volumineuses incrustations calcaires du réservoir inférieur montrent que les eaux déposant de semblables sédiments ont dû y circuler longtemps après qu'on eut cessé de l'entretenir. Mais ces dépôts s'effectuent rapidement, surtout à l'aide d'une aussi puissante évaporation que celle du bassin de la mer Morte, et l'on sait à peu près l'époque où la culture des vergers et jardins d'Engaddi fut abandonnée. Elle ne remonte pas au delà du IVe siècle, et le village d'Engaddi, aujourd'hui disparu, existait encore, dit-on, au XIVe.

Le wady Zder, ouvert, comme je l'ai dit, au nord de la croupe qu'arrose la source d'Aïn-Djidy, apporte un large tribut d'eaux pluviales en hiver, et au moment où nous le vîmes, le 19 mars, il formait encore une belle et pittoresque

cascade de 4 à 5 mètres de hauteur au milieu de grands roseaux, et remplissait quelques bassins naturels où mes compagnons eurent le plaisir de se baigner.

Il est facile de voir que d'anciens travaux ont dû, en utilisant ces eaux, donner une fertilité toute spéciale à ce point privilégié du littoral de la mer Morte ; la négligence et l'incurie des hommes lui ont fait perdre la plupart de ses avantages. Sur le plateau où nous avons campé, on ne trouve aucune trace de constructions, excepté quelques clôtures croulantes de pierres sèches, autour de maigres cultures de blé. On concevrait à peine que ce lieu si aisément fertilisable ait été délaissé, si l'on ne savait combien il est d'un difficile accès. Je ne vois aucun motif pour admettre, avec quelques voyageurs, que le village d'Engaddi ait été bâti sur le plateau inférieur. Tout semble au contraire porter à croire qu'il était sur la hauteur voisine de la source et en rapports de communications relativement faciles avec le plateau montueux d'Hébron et du Daroma. Les habitants pouvaient, sur des défrichements en terrasse, planter et irriguer les palmiers, dont les produits faisaient déjà la richesse des Amorrhéens contemporains d'Abraham, et donnaient à leur petite ville le nom d'Hatzatzon-Thamar, l'*amputation des palmes* (*Gen.*, XIV, 7-11 ; *Chron.*, XX, 2). — Recevant ou reprenant plus tard le nom de la source qui faisait sa richesse, Engaddi avait, dès le règne de Salomon, ajouté à son industrie la culture des vignes (*Cantic.*, I, 14), mais conserva celle des palmiers au moins jusque sous les empereurs de la famille Flavia (Plin. maj. *Natur. hist.*, lib. V, 7 ; cf. Cels., *Hierobot.*, II, 49). Il est permis de croire que cette région fut habitée par les Esséniens, secte juive de cénobites antérieure au christianisme, et que c'est elle que Pline le naturaliste appelle la campagne des Palmiers (lib. V, 15). Lorsque Cléopâtre, ayant obtenu de la passion d'Antoine une partie de la Judée, eut accaparé pour ses jardins d'Égypte le monopole de l'exploitation du baume et l'eut fait disparaître de Jéricho, on planta des baumiers à Engaddi, et les écrivains d'une basse époque les confondent avec les vignes célébrées par Salomon.

Il paraît, d'après les itinéraires et les cartes du moyen âge, que les sultans musulmans conservaient au Caire, dans un jardin strictement clos, les plants de baumiers et gardaient le monopole de leur culture, longtemps après que les jardins d'Aïn-Djidy eurent cessé de produire baumes, vignes ou palmiers. Si, d'ailleurs, ces arbres ont disparu, il faut en accuser les hommes et leur cupidité irréfléchie, car dans cette région, partout où il y a de l'eau, les palmiers peuvent réussir.

MM. Vignes et Lartet allèrent vers le milieu de la journée reprendre la barque

et se faire conduire sur le rivage, en remontant au nord, pour vérifier l'origine des émanations sulfureuses que nous avions senties la nuit précédente. Ils ont suivi la côte et débarqué partout où les galets colorés en noir leur semblaient indiquer quelque action sulfureuse; la mer, calme comme une couche d'huile, ne leur a permis cependant de ne reconnaître nulle part de dégagement d'hydrogène sulfuré, et l'eau qu'ils ont recueillie n'en décelait pas non plus. Ces messieurs sont rentrés vers dix heures, après avoir dîné à bord du *Ségor*.

Notre courrier à pied, Ibrahim Mamma, arrive de Jérusalem et apporte notre correspondance.

Les Arabes Tamirah nous avaient gratifiés ou plutôt molestés de leurs services. Cette tribu indigente et misérable, mal armée, sans industrie et sans ressources, était accourue presque tout entière comme une meute à la curée, pour prendre sa part de l'arrangement pécuniaire fait avec ses scheikhs et pour vivre autant que possible à nos dépens. Sous la protection importune et intéressée de ces pauvres diables presque nus, dont quelques-uns avaient pour unique arme une massue des plus rustiques, d'autres une lame rouillée entre deux planchettes de bois pour fourreau, les mieux pourvus un vieux fusil à mèche, nous eûmes à subir l'essai d'une alerte qu'on aurait voulu nous faire prendre au sérieux en nous contant que des voleurs imaginaires, poursuivis de bruyants coups de fusil, se dirigeaient vers la barque amarrée au rivage, dans le dessein de la piller. Il fallut encore assister par complaisance à la pitoyable danse du sabre, rehaussée de la pantomime d'un personnage prétendu grotesque, à figure enfarinée, coiffé d'une sorte de bonnet de coton, se culbutant très-niaisement et froidement avec le porteur de sabre, fort peu gracieux dans ses évolutions. Débarrassés de ce spectacle, des battements de mains en cadence et des chants du chœur tamirah, nous allâmes lire et relire notre correspondance avant de prendre du repos. Au moment de nous séparer, nous avions donné rendez-vous à nos scheikhs au rivage de Sebbeh, pour qu'ils nous y amenassent des chevaux, afin de nous transporter au pied des escarpements que surmonte l'ancienne forteresse de Masada.

20 Mars. Dans la journée, M. Vignes était allé photographier la fontaine d'Aïn-Djidy, le beau pied de pommier de Sodome végétant tout auprès, et devait ensuite prendre une vue générale de la vallée. Malheureusement, les plaques de verre, mal préparées à Paris, ne prirent passablement qu'une seule image, celle de la plante près de la source; les autres ne se montrèrent pas sous les réactifs révélateurs.

Mattei, envoyé à la fontaine d'Aïn-Djidy, en a trouvé la température, relativement à celle de l'air, comme 27 est à 33. Il était environ deux heures.

Avant de partir, nous écrivîmes en France, renvoyant notre courrier et la caravane. 21 Mars. Le premier devait revenir nous joindre au sud de la mer Morte; la seconde devait attendre notre retour à Jéricho.

Nous étions embarqués à huit heures un quart par un calme qui fit durer jusqu'à trois heures après midi notre navigation parallèle à la plage. Prenant terre alors en face du wady Zafarieh, un peu au nord de Sebbeh, nous profitâmes du reste de la journée pour explorer un peu la plaine : pierreuse d'abord, elle est plus loin couverte de monticules de formes bizarres, d'un blanc verdâtre, que M. Lartet a reconnus pour être composés de marnes feuilletées avec intercalations de gypses cristallisés et d'argiles salifères. La journée était belle, mais le temps couvert; le thermomètre n'est pas monté au-dessus de 26 degrés centigrades. Nous couchâmes à terre en vue de Sebbeh.

Le 22, à six heures, sous la conduite du scheikh Mohamed Hamedji, nous par- 22 Mars. tions à cheval du rivage de Sebbeh pour gagner Masada, dont la montagne se dressait devant nous à l'extrémité de la plaine. Nous atteignions vers huit heures moins un quart le fond du ravin qui seul donne accès de ce côté à la forteresse aux sinistres souvenirs. Là, quittant leurs chevaux, mes compagnons commencent une ascension si difficile, que je dus renoncer à l'entreprendre. Masada était bien connue et bien décrite depuis sa découverte par MM. Wolcoff et Tipping en 1842, et sa description par M. de Saulcy. Bien d'autres voyageurs, après lui, s'y étaient rendus, et deux sœurs anglaises, mesdemoiselles Beaufort, venant par la route du plateau supérieur, y étaient, disait-on, parvenues sans peine. Pendant l'absence de mes compagnons, je m'assis dans le ravin, au milieu des éboulements calcaires, et cueillis des graines de plantes aromatiques d'espèces variées, croissant autour de moi. Plusieurs vautours blancs à pennes noires vinrent passer au-dessus de ma tête à portée de pistolet; je vis une libellule et le papillon Machaon. Nos voyageurs ne trouvèrent que des perdrix rouges; les Arabes signalèrent trois bedens; et, à notre retour, nous avons vu en plaine, outre de nombreuses traces de gazelles, des sauterelles jaunes de la grosse espèce et deux grands lièvres hauts sur pattes, maigres, longs et d'un jaune isabelle : tous ceux que nous avons vus au bord de la mer Morte et dans le désert répondaient à cette description. En une heure et demie environ, MM. Vignes, Combe et Lartet redescendirent de leur périlleuse excursion. Ils on

reconnu que les difficultés du terrain et les détails du site et de l'architecture sont en général exactement rapportés. Dans plusieurs endroits, ils ont été obligés de cheminer, au-dessus du précipice, sur une étroite corniche, la poitrine contre le rocher vertical et s'y cramponnant avec les mains.

M. Lartet croit que les huîtres fossiles, très-bien conservées, qu'il a reconnues à moitié de l'escarpement de Masada, appartiennent au terrain crétacé ancien ; les calcaires bitumineux dont parle Strabon (lib. XVI, p. 764) et les fragments de bitume recueillis par nous viennent du même ravin de Masada, près de l'endroit où, l'hiver, se forme une cascade. Ces calcaires ne sont pas, comme ceux de Neby-Mousa, pénétrés de bitume uniformément et dans toute la masse ; mais le bitume les enduit à leur surface et semble s'être introduit dans les interstices, comme si l'on avait versé de l'asphalte liquéfié de nos paveurs sur un rocher fendillé et tressailli. M. Vignes avait amené avec lui deux de ses matelots munis de cordes et d'apparaux suffisants pour descendre dans une grotte signalée comme existant dans le flanc de la montagne abrupte ; ils y parvinrent, mais n'ont pu rien y découvrir qui méritât quelque intérêt.

Nous étions de retour au rivage vers midi. Antoun, notre drogman, se montrait grave et préoccupé; il méditait une négociation délicate et qui exigeait toute son adresse. Sachant notre désir d'aller à Kerak et les difficultés que d'autres voyageurs avaient éprouvées de la part du scheikh de ce lieu, Mohamed Midjelly, il mettait son honneur à triompher de tous les obstacles et à nous faire accomplir cette excursion de la manière la plus pacifique et la plus digne. Ce que nous avions appris des mauvais procédés de Midjelly pour MM. Lynch et de Saulcy, les avanies dont il s'était montré capable, faisaient comprendre à notre habile drogman la nécessité d'employer sa plus forte diplomatie pour sonder le terrain et ne s'y aventurer qu'avec sécurité. Aussi, depuis plusieurs jours, laissait-il entrevoir un petit livre de prières grec, le tirait discrètement de sa poche et promenait ses regards sur un texte d'office religieux qui ne lui semblait pas très-familier. Nous étions sans doute fort édifiés de sa piété, mais elle nous paraissait de bien fraîche date, car jusque-là nous n'avions pas même pu entrevoir à quelle religion appartenait notre interprète. Le moment arrivé d'ouvrir ses opérations diplomatiques, Antoun, ayant choisi son émissaire, qui était venu nous rejoindre à Sebbeh, nous montra la pièce capitale de son futur traité. C'était une lettre écrite en grec, adressée au très-saint epitropos de Kerak, vicaire du patriarche grec de Jérusalem et chef

spirituel des chrétiens formant une nombreuse fraction des sujets de Midjelly, lequel, n'ayant pas grands préjugés religieux, habitué à tirer parti et profit de leur courage et de leur fidélité, les ménageait et était en bons rapports avec leurs autorités ecclésiastiques. Je parcourus la lettre d'Antoun, et j'y trouvai, au commencement et à la fin, les formules les plus respectueuses d'un pieux chrétien de l'Église grecque. Antoun y chargeait l'epitropos de traiter avec le difficile Midjelly, *de la part de l'émir*, pour aller le visiter et passer quelques jours dans ses États. Il stipulait d'avance ses propositions, le nombre de chevaux nécessaires pour nous transporter de la mer Morte à Kerak, désignait le lieu où nous devions rencontrer le chargé d'affaires du scheikh, puis où nous devions effectuer notre débarquement et nous confier au terrible tyran moabite sous la protection de la foi jurée et d'une redevance bien et dûment stipulée d'avance.

Ce grand traité ainsi préparé, nous avions passé la nuit à bord et nous nous 23 Mars.
sommes éveillés assez loin au sud de Sebbeh, au nord-ouest de la pointe Molineux, cinglant au sud de la même pointe vers la Liçan, pour y transporter Ibrahim Manna, notre courrier, fort mauvais chrétien, d'ailleurs, mais enfin chrétien de Bethléem, chargé de nos propositions écrites pour obtenir, par l'intermédiaire de l'epitropos, l'hospitalité intéressée des Arabes.

Grand, maigre, agile, avec de beaux yeux noirs, une figure assez régulière, un long nez effilé, une barbe noire à deux pointes et le teint bronzé, autrefois spahi au service de France, connaissant Paris, où il paraît avoir contracté une partie des vices de la civilisation, menteur à l'excès et intarissable dans les éloges qu'il se donne, Ibrahim se lève vêtu d'un machlah tout déchiré par-dessus sa longue chemise grise et sale, chaussé de grosses pantoufles rouges éculées, la tête couverte d'un keffié ou foulard décoloré, une poire à poudre à la ceinture et armé d'un mauvais fusil arabe à pierre et à garnitures de cuivre jaune. Dans cet équipage, il s'élance sur la rive, le pli d'Antoun dans sa chemise, sur sa poitrine, et part sans sourciller pour aller faire son ambassade à ses risques et périls. Nous descendons à terre en même temps que lui, en lui souhaitant un bon voyage, et M. Lartet observe avec attention la géologie de cette péninsule, qui, large à sa base, effilée à son extrémité, s'avance de la côte orientale vers l'occident, puis retourne brusquement au nord, barrant ainsi le bassin inférieur de la mer Morte, où elle forme un golfe méridional ouvert à l'ouest et un golfe oriental ouvert au nord.

La configuration de cette presqu'île lui a fait donner, depuis la plus haute antiquité,

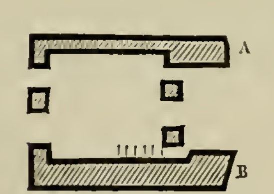
le nom de Liçan, *langue* : elle ressemble, en effet, à une langue tirée et relevée du bout, et c'est bien la presqu'île même que les gens du pays désignent ainsi. Mais il paraîtrait que les Hébreux appliquaient le nom de *Laschon*, לְשֹׁן à un golfe plutôt qu'à une presqu'île, « langue de mer », au lieu de « langue de terre ». Je discuterai dans une note spéciale cette question, qui mérite d'être éclaircie.

M. Lartet, en étudiant les terrains de la Liçan, y observa les mêmes falaises blanches et déchirées, les mêmes éléments géologiques et minéraux que, la veille, au nord de Sebbeh et, le matin même, avant d'arriver au ravin de Masada, c'est-à-dire des marnes feuilletées, avec interposition de gypses cristallisés et d'argiles salifères.

Retournant ensuite à la côte occidentale, nous n'y trouvons pas de laves entre les points que M. de Saulcy désigne sous les noms de Redjom-es-Senin et Ouad-el-Hatrourah.

Une observation de sondage faite par M. Vignes a donné, à 5 mètres de fond, une densité de 1166, et, à la surface, de 1162. La température de l'air était de 21 degrés centigrades à sept heures, et celle de l'eau entre 20 et 22.

Vers deux heures, nous descendions à terre pour visiter les ruines portées sur la carte de M. de Saulcy aux mots Thamara et Qalaât-Embarrheg; il y indique une forteresse et des ruines. Voici ce que nous y avons observé, à un kilomètre environ du rivage, en montant une pente modérée, un bâtiment dont le plan serait celui-ci :



Est-ce là celui que M. de Saulcy nomme une forteresse? Les deux contre-forts A et B paraissent avoir été en talus, comme à l'un des édifices de Siloh, avec lesquels celui-ci offre beaucoup d'analogie. Seulement, ici, sauf la porte et le linteau, la construction est brute, quoique en blocs d'un certain volume, mais grossièrement rejointoyés au moyen de cailloux.

Selon M. Vignes, c'est la même construction qu'à Masada; les murs sont garnis à l'intérieur d'une doublure encore plus mal bâtie. Le second édifice, situé au sud et au delà du ravin, est visiblement un réservoir, et, à quelques pas encore plus au sud, on trouve un second réservoir, dont les enduits intérieurs sont encore bien conservés. J'en ai pris un échantillon. Au nord du premier bâtiment, M. Lartet a remarqué un dépôt formé par des eaux minérales, et un conduit ou rigole d'une très-petite hauteur, taillé dans la montagne de l'ouest et descendant vers le Qalaâ.

Un peu plus loin, MM. Vignes, Lartet et Combe, descendus à terre pour reconnaître les sources salées signalées par M. de Saulcy, les ont découvertes et leur ont trouvé 28 degrés centigrades de température, tandis que la chaleur de l'air ne dépassait pas 23 degrés. Leur densité était de 1034. Dans ces sources, ces messieurs ont trouvé de petits poissons de 1 à 2 centimètres de longueur.

Ayant dormi à bord, nous montâmes à cheval, vers sept heures, pour aller explorer l'emplacement de Zuweirah, زويرة (1). Après avoir parcouru une très-petite partie de plaine ondulée et parsemée d'arbres, mimosas pour la plupart, on trouve une succession de collines qui, se haussant de plus en plus, longent et forment en même temps le ravin de Zuweirah. Les pentes deviennent assez promptement plus rapides, et leurs sommets, parsemés de cailloux siliceux brunis au soleil, sont quelquefois couronnés de débris informes d'édifices de proportions fort restreintes. Je présume que c'est là ce que M. de Saulcy a regardé comme les ruines de Tsoar, où Lot se serait réfugié. 24 Mars.

En continuant sa marche vers l'ouest, on entre dans le ravin même, qui se creuse de plus en plus et où se rapprochent en même temps davantage les mimosas, qui jusque-là étaient seulement dispersés sur la plaine. Le lit du torrent, au fond de ce ravin, est formé d'un large dallage naturel de pierre blanche et dure faisant partie d'une stratification calcaire à peine inclinée de l'ouest à l'est ; sur cette couche reposent les alluvions formant la montagne au pied de laquelle coule, dans les temps de pluie, le torrent qui corrode et entraîne ces terrains facilement meubles et délayables. Plus avant encore, le ravin devient grandiose et pittoresque. Des rochers jaunes et bruns surplombent le lit du torrent desséché, toujours formé d'une large assise de pierres blanches. Là croissent, à l'ombre et dans tout le luxe de leur végétation, de beaux et vigoureux mimosas aux branches tortues, au feuillage vert foncé, fin et serré. Au bout d'une heure et demie d'équitation, nous avions atteint le pied du monticule escarpé surmonté de la forteresse ruinée, nommée Qalaât-es-Zuweirah. Il est placé au sommet d'un massif isolé se dressant dans l'angle de jonction de deux torrents, dont l'un, celui du sud, coupe la route étroite et difficile qui monte de la mer Morte vers Hébron ; un barrage arrête les eaux

(1) J'ai eu soin de faire écrire ce nom par un Arabe, secrétaire de notre drogman, sous la dictée des indigènes, pour être sûr de son orthographe, ne pensant pas, comme MM. de Bertou et de Saulcy, qu'elle soit indifférente, si l'on y veut chercher les traces du nom hébraïque de Tsoar, צוֹעַר. Saadias et Kessay l'écrivent tous les deux de même, زُغَرا.

de chacun de ces torrents et offre aux voyageurs l'inappréciable ressource de deux amples et profonds réservoirs; chevaux et hommes s'abreuvent et s'approvisionnent en passant. Le massif du Qalaât-es-Zuweirah est d'une médiocre hauteur, peut-être une vingtaine de mètres; mais il est taillé à pic par les érosions des deux torrents dans la masse épaisse d'alluvions dont il se compose, et la main des hommes a sans doute augmenté la difficulté de l'ascension vers le fort, lorsqu'il fut achevé : un étroit escalier croulant, taillé dans la masse de l'alluvion, sert à monter au sommet du château, qui, dominant les deux barrages, est lui-même dominé de tous côtés par de hautes montagnes.

Au pied du massif, avant les premières marches de l'escalier, une porte arabe ogivale, avec une clef de voûte se composant de la rencontre de deux claveaux sur l'axe même de la voûte, reste isolée; le mur qui s'y joignait s'est écroulé, et ses matériaux se sont dispersés. Cette porte est couverte de signes mystérieux (1) et inexpliqués, qui se retrouvent fréquemment ailleurs depuis Masada jusqu'à Petra. Le Qalaâ est croulant comme les alluvions compactes qui lui servent de base.

En racontant notre seconde visite à ce lieu étrange, je donnerai d'autres détails sur son plan difficilement intelligible de loin; j'y joindrai mes conjectures sur l'époque où il fut construit, et la copie des signes tracés sur la porte, que cette fois je relevai avec soin. L'endroit où le fort est bâti s'appelle Zuweirah-el-Tahta, c'est-à-dire *d'en bas*, par opposition avec Zuweirah-el-Foca, ou *d'en haut*, que l'on rencontre au sommet de la rude montée conduisant, par Redjom-Selameh, vers la région d'Hébron.

Revenus à la plage, nous sommes remontés à bord; vers midi, nous débarquions à la rive de Djebel-Esdoum, جبل اسدوم, en face de la caverne de sel, qui est très-belle et très-digne d'attention. Son entrée est large d'environ 6 mètres et peut avoir la même hauteur. Elle s'infléchit presque subitement à gauche; le plafond s'abaisse vers des rocs de sel éboulés, se relève, et laisse voir comme des poutres énormes à 8 ou 10 mètres de hauteur; puis se rétrécit et s'abaisse encore, se

(1) Chaque tribu a un signe spécial dont elle marque ses chameaux, ses moutons et généralement toutes ses possessions. Il arrive souvent que des Bédouins en marche ou campés gravent sur les rochers ou sur les ruines le signe caractéristique de leur tribu. J'ai rencontré beaucoup de ces soi-disant inscriptions dans toutes les régions hantées par les nomades, et mes compagnons indigènes savaient reconnaître à quelle tribu ou fraction de tribu il fallait les attribuer. Les figures remarquées à Masada et à Zuweirah par l'auteur appartiennent à cette catégorie. (M. V.)

relève, et il en descend de belles stalactites de sel de médiocre grandeur, mais d'une blancheur parfaite. Toujours tortueux, ce corridor, circulant entre des rochers de sel, gravit enfin un obstacle de 4 à 5 mètres, et débouche dans une salle naturelle circulaire et conique, éclairée par en haut, comme une coupole d'environ 20 mètres en ligne verticale. La pluie qui tombe par cette vaste cheminée en lave les parois et les couvre d'un enduit de sel luisant et presque régulièrement vernissé. De là l'eau circule dans la grotte, et, toujours plus chargée de sel, descend vers l'entrée et s'y évapore à l'extérieur. Le parcours de cette caverne est des plus intéressants; il n'offre pas beaucoup de difficultés et n'exige pas plus de vingt minutes. Le Djebel-Esdoum est une masse immense de sel surmontée d'une puissante couche de gypse offrant partout des cristaux. M. Lartet n'a pas cru pouvoir déterminer la direction des bancs de sel de cette montagne; cependant, dans l'intérieur de la grotte, elle m'a paru presque verticale.

L'observation faite par MM. Vignes et Combe sur la densité de l'eau dans cette lagune si peu profonde et n'ayant pas plus de $0^{m},825$, a donné 1165 à la surface et au fond; la température de cette eau, 23 degrés centigrades, et celle de l'air, 27 à deux heures et demie, à un mille de Djebel-Esdoum. A cinq heures du soir, à peu près au milieu du fond du golfe et à la hauteur de Djebel-Esdoum, l'air était à la température de 26 degrés centigrades. Au moment de quitter la grotte de sel, il fallut songer à réaliser un projet que nous avions formé. Nous comptions, avant de nous rendre à la Liçan pour monter à Kerak, aller d'abord visiter le wady Es-Safieh, que plusieurs considèrent comme le Zared de Moïse; mais le vieux scheikh des Tamirah, qui s'était fait fort de nous y conduire, s'y refusa sous des prétextes destinés à cacher ses craintes. Nous ne lui laissâmes pas ignorer le peu de cas que nous faisions de sa bonne foi et de son courage. Mécontents, d'ailleurs, de son avidité et de son importunité, nous consentîmes seulement à garder sur notre barque le jeune scheikh Ismaïl, et, après avoir congédié l'autre, et ses sujets en guenilles, sans cérémonie et sans regret, nous partîmes pour la Liçan, ajournant à notre excursion vers l'Arabah l'importante exploration du wady Es-Safieh, qui devait compléter notre tour de la mer Morte.

Notre excursion à Zuweirah et à Djebel-Esdoum ajoutait une nouvelle difficulté à la recherche de Tsoar ou Ségor. Si Djebel-Esdoum indique par son nom, comme il semble certain, la région où était Sodome; s'il faut que Lot ait parcouru en cinq quarts d'heure la distance de Sodome à Ségor, encore éloignée de la mon-

tagne où il n'avait pas, disait-il, le temps de se réfugier (*Gen.*, xix, 19, 20), on ne peut reconnaître Ségor dans les premières ruines; elles sont trop voisines de Djebel-Esdoum et situées sur la montagne où Lot aurait pu facilement chercher un asile entre l'aube du jour et le lever du soleil. D'ailleurs, quoique la Genèse ne l'exprime pas formellement, le sens indique que Tsoar (Ségor) était dans le pays des Moabites, et tous les autres textes bibliques confirment cette attribution.

Ces réflexions, corroborées par la grande différence de l'orthographe arabe du nom de Zuweirah avec celle de Zoar telle qu'elle est rapportée par Saadias, Kessay et d'autres auteurs arabes eux-mêmes, me portaient donc à rejeter l'opinion de M. de Bertou, adoptée par M. de Saulcy, sur l'identité de Zuweirah avec Ségor, et me faisaient pencher vers l'idée que cette petite ville, existant encore au moyen âge, devait avoir laissé des traces, soit à wady Es-Safieh, soit aux approches du wady Kerak, où plusieurs voyageurs ont cru les reconnaître.

Notre messager Ibrahim Manna devait venir nous rejoindre au bord de la Liçan, au fond le plus relevé à l'est du golfe méridional. Antoun était pensif; il attendait avec anxiété le résultat des négociations entamées avec le seigneur musulman de Kerak, si mal famé près des voyageurs; il avait à cœur de réussir là où d'autres auraient craint d'échouer, et vouloir justifier notre confiance dans son habileté bien connue. Ibrahim était parti le 23, le 24 au soir il n'avait pas encore paru; mais,
25 Mars. dès le 25 au matin, nous apercevions de notre barque quelques hommes bien au loin sur les crêtes horizontales qui dominent la Liçan du côté est et la relient à la terre du Ghôr-el-Mezraah, et du wady Ed-Drah. Au bout d'une heure environ, on vit s'avancer vers le rivage voisin de nous un ou deux hommes qui semblaient hésiter à nous attendre. Antoun descendant alors dans la plate un fusil à la main, avec un des matelots pour manier les avirons, se rendit à terre, mais se fit débarquer sur une langue de sable parallèle au rivage où il s'assit gravement; l'envoyé du scheikh, vêtu d'une sorte de blouse bleue, le rejoignit sur cette étroite bordure de la lagune, et y resta longtemps en conférence avec notre drogman. Cet homme était un des acolytes chrétiens de l'hagiotatos epitropos de Kerak.

Leur conférence terminée, il fallut en attendre les résultats, et, après une ou deux heures d'ennui, les cavaliers et fantassins que l'on avait signalés depuis longtemps à l'horizon se rapprochèrent de plus en plus du rivage et devinrent plus faciles à reconnaître. On signalait quelques chefs à leurs costumes et à leurs montures. Les sables, imprégnés d'eau et presque mouvants, ne leur permirent pas de s'avancer à

cheval jusqu'à la plage; mais, plantant leurs lances auprès de leurs chevaux, ils s'y rendirent à pied, et, après quelque incertitude, Selah, le fils du scheikh Mohamed Midjelly, s'embarqua dans la plate avec Antoun et vint à notre bord. Après une réception grave, mais assez cordiale, la négociation se renoua entre lui et Antoun, et, tout étant d'accord, on alla avertir le scheikh qui attendait au loin pour faire convenablement son apparition. Quand nous le vîmes à pied sur la plage, nous allâmes nous-mêmes au rivage, et, débarqués sur le sable humide, nous gagnâmes le terrain où le scheikh s'était arrêté, et nous lui serrâmes la main en signe d'amitié.

Nous avions une sorte de curiosité de voir un chef si mal qualifié par les voyageurs et dont les procédés n'étaient pourtant pas si mauvais, car il nous attendait à la Liçan depuis près de deux jours; et les ressources pour y vivre, lui, ses fils, ses cavaliers et ses hommes de pied, étaient des plus restreintes. C'était un homme de quarante-cinq à cinquante ans environ; de taille presque au-dessous de la moyenne, trapu de corps; les mains fines, la figure régulière, les yeux très-beaux mais sombres, et le regard oblique avec de longs cils; le visage assez large, le nez un peu arrondi, la bouche bien fendue et sévère, la barbe noire et bien fournie. Il avait mis pour nous recevoir cette espèce de machlah noir brodé d'or pâle que l'on fabrique à Damas pour les chefs de tribu, et il était coiffé de ce foulard jaune rayé, nommé keffié, qui sert de turban et de couvre-cou depuis l'antiquité chez les Arabes du désert. Il avait l'air d'un satrape comme on en voit représentés sur les médailles et sur la mosaïque de la bataille d'Arbèles. Chaussé de ses bottes rouges et bien armé, sans cet arsenal qui rend les Arnautes si grotesques, il avait dans son attitude une dignité défiante qui ne manquait pas de caractère. Lorsque nous lui proposâmes de venir à bord comme l'avait fait son fils, il s'y refusa péremptoirement et sans hésitation. Il semblait que la mer lui inspirât une grande crainte ou qu'il soupçonnât quelque surprise. Rien cependant de notre part ne pouvait justifier une disposition semblable. Nous allions à lui avec confiance; lui-même nous attendait depuis plusieurs jours; il avait amené des chevaux pour nous conduire à sa capitale; ses fantassins demi-nus, ses cavaliers assez bien équipés, ses fils à l'air prévenant et ouvert, ne nous laissaient rien entrevoir d'alarmant, et j'ai toujours cru que le refus du scheikh de venir sur notre barque résultait d'un peu de crainte, du souvenir de Lynch peut-être, voilé sous une apparence de fierté.

Toute la journée se passa en pourparlers et en arrangements définitifs, et notre départ pour Kerak fut fixé au lendemain matin.

26 Mars. Le 26, de bonne heure, nous débarquions de nouveau sur la plage, et nous laissions à notre bord nos quatre matelots pour y attendre notre retour. Nous allions à pied chercher les chevaux qui nous attendaient et que nous louaient plusieurs des principaux Arabes subordonnés au scheikh Midjelly.

Une fois à cheval, il fallut chercher notre chemin ou plutôt suivre exactement la voie tracée par d'autres sur cette plage sablonneuse et humide, à travers les arbustes des terrains salins, tels que le kali ou salicorne arborescente et d'autres végétaux semblables. Nous rejoignions promptement la route suivie par M. de Saulcy, de la baie méridionale de la Liçan jusqu'au wady Kerak, en montant au pays de Moab.

Graduellement nous quittions les terrains salés et mouvants, et, nous élevant vers les pentes et les premiers gradins qui dominent la Liçan, nous apercevions d'assez près un massif de rochers brunâtres, que l'on découvre de loin, même des hauteurs de Yakin, près d'Hébron : il est reconnaissable de partout à sa forme prismatique, horizontale et à sa couleur qui tranche sur celle des terrains voisins. M. Lartet l'a reconnu pour du grès rouge. On laisse ce vaste rocher sur la gauche, et l'on s'engage dans plusieurs ravins consécutifs bordés de collines caillouteuses et caillouteux eux-mêmes, mais n'offrant pas les difficultés de terrain qu'on rencontre un peu après le wady Ed-Drah. C'est en approchant de ce wady qu'on trouve sur la droite d'assez beaux plans de gommiers, des ruines nombreuses, mais exiguës, petites enceintes de constructions écroulées et dont les matériaux informes attestent le peu de hauteur : leur plan est rarement et difficilement reconnaissable. C'est là que plusieurs voyageurs, entre autres MM. Irby et Mangles (page 448), et Robinson (tome II, page 107), proposent de reconnaître les ruines de Tsoar ou Ségor. Mais, selon moi, le texte de la Genèse s'oppose à cette identification. Tsoar était à cinq quarts d'heure de Sodome et encore en plaine. Or, en supposant même que Lot, partant de Djebel-Esdoum, eût traversé la vallée de Siddim, aujourd'hui la lagune au sud de la mer Morte, il lui aurait fallu plus de cinq quarts d'heure pour atteindre le point où nous nous trouvions. Peu après, on traverse le wady Ed-Drah, ravin de quelques mètres de profondeur creusé entre deux berges sablonneuses à bords arrondis et au-dessous desquelles court sur des cailloux, entre deux bordures de riche végétation, l'eau limpide et abondante qui donne son nom à ce wady. Elle y fait croître d'assez beaux palmiers, des cannes, des gommiers et des saules-peupliers pareils à ceux qu'on trouve dans le Ghôr du Jourdain, au-dessus de Jéricho. Ce ruisseau me parut avoir été la *rivière des Saules* dont il est question dans les pro-

phètes, comme ayant été la limite extrême du pays de Moab (*Isaïe*, xv, 7). Je sais bien qu'en général on veut identifier ce ruisseau des saules avec celui du wady Es-Safieh, le même que le wady El-Ahsa; mais je n'ai pas vu de saules au bord de ce dernier, tandis qu'ils abondent au bord du wady Ed-Drah.

Ce fut là que, sous l'ombrage des arbres gracieusement groupés, nous fîmes halte pour prendre notre repas, avant de gravir la montagne qui se dressait devant nous et par laquelle il fallait passer pour s'élever sur les plateaux du wady Kerak. J'invitai le scheikh Mohammed à partager notre déjeuner, ce qu'il accepta d'assez bonne grâce : il y fit honneur. Quant à ses fils et à ses gens, nous ne parûmes pas nous en occuper, de l'avis de notre drogman.

Une heure après, nous reprenions notre marche, montant le sentier tantôt très-incliné et assez rude qui bordait le flanc de la montagne, tantôt passant sur l'arête obtuse de collines pierreuses qui s'élèvent sensiblement, laissant à gauche un wady qui doit s'embrancher avec le wady Kerak, et qu'on nous dit s'appeler le wady de la Perle, nom arabe que je négligeai alors de consigner.

Les terrains que nous parcourions étaient de natures assez diverses. On y rencontrait des gypses, des calcaires bitumineux, des roches éruptives semblables à des mélaphyres décomposés, et que M. de Saulcy signale au même lieu.

Après avoir monté sans difficultés réelles ce passage bouleversé du wady Ed-Drah jusqu'à un sommet rocailleux où le plateau reprend son niveau régulier, nous rencontrions un chemin des plus faciles qui devait nous conduire jusqu'en vue de Kerak. A notre gauche, s'ouvrait parallèlement à notre sentier, le beau et profond wady Kerak, dont les pentes méridionales sont coupées presque à pic, et n'offrent, de la mer Morte jusque auprès de Kerak, rien autre chose qu'une longue muraille stérile, sur laquelle sont faiblement tracés des sentiers de chèvres à peine praticables pour les hommes. Les assises couronnant ce vaste escarpement suivent, de l'est à l'ouest, une stratification à peu près horizontale ; mais, en approchant de la mer Morte, précisément au point où cette vallée nous apparaissait pour la première fois, leur masse entière plonge avec une extrême rapidité, comme si un grand et subit affaissement avait eu lieu et violemment interrompu l'horizontalité des couches.

En face et sur la rive gauche du même wady, le versant exposé au nord, celui même où nous suivions le chemin de Kerak, offre à peu près une semblable configuration des couches supérieures, qui sont encore plus en désordre dans leur affaissement

vers la mer Morte et s'inclinent transversalement sous un angle beaucoup plus ouvert; une pente assez douce, partant du pied des bancs calcaires, était couverte de végétation et quelquefois de cultures. Nous suivons l'assise calcaire supérieure sur une sorte de corniche appartenant à la stratification horizontale, dont quelques blocs, parallélipipèdes immenses, minés par le bas, se sont détachés parallèlement à l'axe de la vallée et se sont brisés ou arrêtés dans leur chute sur la pente inférieure. Les uns sont massifs, les autres corrodés et évidés presque entièrement. Les évidements de ces blocs par l'effet d'érosions intérieures sont quelquefois très-étranges; il ne reste par endroits que la croûte extérieure et dure d'une moitié de ces blocs, et la croûte isolée est elle-même si mince, qu'elle céderait à une médiocre percussion. Les blocs sont, à leur tour, débités en sorte de cubes, et ne sont descendus que par le défaut d'appui sur le terrain qui les supportait originairement, ou par quelque événement géologique qui causa la déchirure de la vallée. A notre droite, l'assise de pierre que nous foulions remontait vers la crête toute voisine; les rochers étaient entremêlés de ruines, de petits champs de blé, traversés par de faibles ruisseaux dont les eaux se rendaient par de légères dépressions vers la profondeur du wady. Nous suivîmes ainsi notre chemin, observant avec attention la ligne de démarcation profonde tracée par le wady Kerak entre la région de la Moabitide et celle de l'Idumée. Il me semblait dès lors très-probable que le wady Kerak devait répondre au Zared de Moïse, et qu'on trouverait difficilement plus au sud une limite naturelle plus évidemment marquée entre ces deux contrées voisines. Les renseignements que je recueillis à Kerak me confirmèrent, comme je le dirai plus loin, dans cette opinion déjà émise par Gesenius (*Mapp. terræ Moabiticæ ad Jos.*, xv, xvi; cf. id., *Thesaurus ling. hebr.*) et par Hitzig (*Jon. Orak. üb. Moab.*, p. 12). Aucun obstacle ne s'opposait à notre route, sauf, par intervalles, des averses de pluie et de grêle accompagnées de coups de tonnerre, dont les grondements et les éclats faisaient retentir près de nous les cimes des montagnes voilées de nuages.

En arrivant à l'endroit nommé Aïn-el-Moutar, nous y trouvons, dans un pli de terrain, les tentes noires d'une tribu de Ghawarineh protégée par le scheikh Mohammed. Celui-ci nous invitant à prendre le café chez ses vassaux pour nous faire connaître, disait-il, l'hospitalité arabe, il fallut bien nous résigner à cette perte de temps et à cet acte de courtoisie orientale dont nous nous serions bien passés. Descendus de cheval, nous entrâmes sous l'abri de nos hôtes, et, pendant qu'on apprêtait le café, le tonnerre éclata avec fracas en même temps que brillait l'éclair;

une grosse pluie mêlée de grêle vint nous envahir jusque sous la tente, percer le tissu, imbiber tous les tapis, et nous forcer de prendre debout le café trop chèrement acheté. Enfin, le tonnerre s'étant éloigné et la pluie diminuant, nous reprîmes, après une heure perdue, notre route vers Kerak, et nous en approchions assez déjà pour que notre guide chrétien à la blouse bleue, l'acolyte de l'epitropos, pût nous montrer le vaste château gothique se dressant comme un sombre fantôme au milieu des vapeurs.

Voici, dans leur ordre, depuis la mer Morte jusqu'à Kerak, les noms des lieux que nous avons traversés, tels que notre Arabe les a entendus et écrits : Ed-Drah, الدراع; — Ghôr El-Mezraah, غور المذراع; — Wady-el-Harady, وادى الحرزى; — Al-Cabou, القبو; — Qoubbet-es-Seiet, قبت السبت; — Aïn-el-Montar, عين المنتر; — Aïn-er-Risis, عين الرسيس; — Kerak, كرك.

Le temps s'éclaircissant de plus en plus, nous avions tout près, à notre gauche, le wady Kerak, moins profond, moins escarpé sur son versant méridional et dont il fallait franchir une branche pour monter la haute et âpre colline sur laquelle le château et la ville sont bâtis.

Scheikh Mohammed, voulant nous donner une idée de ses domaines, nous fit descendre par un détour pour passer à travers les plantations d'oliviers qui lui appartiennent dans la vallée. De chaque côté, ces arbres à feuillage foncé en dessus et blanchâtre en dessous, comme les oliviers cultivés à Carqueiranne, près de Toulon, poussent vigoureusement au bord du torrent et sont cultivés en terrasse avec assez de soin. On passe cette portion de vallée à un lieu où existait naguère un moulin à huile démoli par Ibrahim-pacha, lorsque, pour punir la résistance du père de Mohammed, il lui fit trancher la tête, et détruisit une partie de ses établissements ruraux avec la moitié de son vieux château féodal.

Pendant que nous faisions ce détour, le gros de notre caravane remontait encore la rive gauche du wady, le passait plus loin, rentrait dans la route rapide que nous montions déjà et nous suivait de loin vers les hauteurs de Kerak.

Le chemin qui nous y conduisait prend, au pied méridional de la montagne, une direction oblique de droite à gauche d'abord et retourne ensuite de gauche à droite. Le sentier est d'un mètre de large environ, frayé sur le calcaire et sans autre difficulté que sa pente fortement inclinée. En atteignant la cime, on passe sous les hautes et fortes murailles du château, et l'on voit de tout près les grandes assises à bossages de cette forteresse, qui aurait défié le temps et a fatigué l'acharnement

destructeur des hommes. A l'exception d'une seule, toutes les tours de Kerak sont carrées. On pénètre dans l'enceinte de ce château par un vaste souterrain tournant de 3 mètres de haut environ sur 4 à 5 de large. Il est taillé dans les assises naturelles et à peu près horizontales de la couche calcaire, dure et jaunâtre, qui couronne la montagne presque conique sur laquelle le château est assis. Si l'on en juge par les caractères extérieurs de consistance, de couleur et d'épaisseur, c'est le même calcaire qui a servi aux constructions d'une partie du château, et particulièrement du bel et vaste ouvrage isolé nommé tour de Bibars, que M. de Saulcy a publié d'après un dessin de M. E. Delessert (*Voyage dans les terres bibliques*, pl. XX).

Laissant cette tour à notre gauche et suivant les détours de quelques ruelles étroites et poudreuses, serpentant parmi de misérables maisons, nous allâmes, sous la conduite du scheikh Midjelly, descendre de cheval à la porte de l'Hagiotatos epitropos, ou très-saint vicaire du patriarche grec schismatique de Jérusalem et chef spirituel des chrétiens de Kerak. On entre, par une porte basse et étroite, dans une petite cour où se trouvent, à gauche la pauvre église de ces pauvres gens, et à droite, en face de l'église, un escalier sans rampe, dont une des marches est formée d'une épitaphe grecque et chrétienne presque moderne. L'escalier conduit à une espèce de premier étage, composé d'une chambre à gauche et d'une cuisine à droite. Entre les deux, une seconde porte s'ouvre dans une chambre voûtée, avec deux petites fenêtres grillées donnant, l'une sur la ville et le château, l'autre sur la campagne.

Un large banc de pierre massif, haut d'un mètre, formait tout l'ameublement de cette sorte de prison obscure, qui devait être notre salon, notre salle à manger et notre dortoir pendant notre séjour à Kerak.

Heureusement, la propreté en était plus réelle que nous ne l'avions espéré. Il est vrai que la voûte et les murs blanchis à la chaux, le divan de pierre et le sol de mortier durci offraient quelques garanties; mais les nombreuses visites qui venaient successivement occuper le tapis du divan et s'asseoir sur nos lits de camp ne nous laissaient pas sans inquiétude. L'epitropos fut à notre égard d'une si parfaite discrétion, que je ne suis pas certain de l'avoir vu, et de ses deux prêtres, l'un Bulgare, l'autre Valaque, relevés tous les deux ans et entretenus comme lui et son église par la Russie, nous ne vîmes que l'homme à la blouse bleue, celui qui était venu avec Midjelly nous chercher à la Liçan.

Mohammed s'était discrètement retiré après nous avoir installés sous le toit hospi-

talier de l'epitropos, où le souvenir des mésaventures si plaisamment racontées par M. de Saulcy nous faisait un peu réfléchir; nous nous demandions avec une certaine inquiétude si l'habileté d'Antoun trouverait le moyen de nous les épargner.

Après avoir reçu et rendu la visite officielle du scheikh Midjelly et de ses principaux chefs, nous pûmes enfin nous livrer au repos jusqu'au lendemain.

Le 27, au matin, scheikh Mohammed vint seul nous chercher à la maison de l'epitropos pour nous faire lui-même les honneurs de son beau château ruiné. Une simple baguette à la main, en grande tenue comme la veille, il nous fit traverser sa petite ville, marchant devant nous, écartant lui-même les curieux par trop indiscrets, et nous conduisant, par les champs cultivés, le long de l'enceinte fortifiée qui domine la vallée du côté du nord, jusqu'au grand et bel édifice isolé dont j'ai parlé et près duquel nous étions passés à la sortie intérieure du souterrain creusé dans le rocher. Après être demeuré une demi-heure avec nous, le scheikh fit appeler un de ses fils, le mit près de nous à sa place, et se retira. 27 Mars.

Même au premier aspect, Kerak justifie le choix qu'avaient fait de ce lieu les rois de Jérusalem pour y bâtir un château capable de tenir en bride les tribus de cette vaste région nommée alors Syrie Sobal, et d'arrêter la marche des armées musulmanes venant soit de Syrie, soit d'Égypte, par la route des caravanes de pèlerins allant de Damas à la Mecque sur la lisière du désert et des pays habités.

Un bien autre peuple que les pauvres Fellahin actuels et de bien autres chefs que celui d'aujourd'hui ont autrefois occupé ce lieu. Au temps de Ruth, l'aïeule de David, il se nommait Sela Midbarah, la Roche du désert (1); plus tard on l'appela Qir-Moab (2), en chaldéen Keraka de Moab (3), c'est-à-dire « le rempart de Moab », forme qui lui a été conservée par les Arabes, ou Qir-Cheres (4), ou encore Qir-Chareseth (5), dont le nom a été expliqué « mur de brique, forteresse de brique », ce qui paraît difficilement admissible, puisqu'on ne saurait trouver une seule brique à Kerak. Devant cette redoutable forteresse avaient échoué les rois confédérés de Juda, d'Israël et d'Edom, fatigués par une résistance indomptable et frappés d'horreur d'avoir vu le roi des Moabites, Mésa, offrir sur le rempart son propre fils en holocauste. Plus tard, quand les invasions assyriennes, dévastant et

(1) *Isaïe*, XIII, 1.
(2) *Ibid.*, XV, 1.
(3) Chald., *ad loc.*
(4) *Jerem.*, XLVIII, 31, 36. — *Jos*, XVI, 7, 11.
(5) II *Reg.*, III, 25.

dépeuplant le royaume d'Israël, refluèrent sur la Moabitide, il n'est pas certain que le grand et imprenable rempart de Moab ait partagé la catastrophe des autres villes de la même région.

Sous la domination des rois de Perse, souverains de l'Asie et de l'Égypte, comme sous les règnes des Séleucides et des Lagides, Qir-Moab conserva son importance et sa domination sur la double route qui reliait la Syrie à l'Arabie et à l'Afrique.

Sous les Séleucides et les Lagides, les Grecs, selon leur usage, et cette fois avec un certain succès, hellénisèrent et traduisirent en même temps le nom de Keraka, et le transformèrent en Charac-Moba ou Moba-Charax, ce qui, grâce à la valeur du mot χάραξ, signifie, comme en chaldéen, « le rempart de Moab » (*Moba* pour *Moab*) ou « Moab le rempart ». Nous les verrons faire de même pour Rabbath-Moab, la principale des villes moabites et celle qui battit monnaie au moins jusqu'au temps de Gordien le Pieux.

Aucun autre document que deux inscriptions funéraires chrétiennes, datées, ne nous est resté pour combler la grande lacune entre le temps de Gordien le Pieux et le XII[e] siècle. A cette époque, Baudouin III, fils de Foulques, roi latin de Jérusalem, non content de posséder Montréal, sur le versant oriental de l'Arabie Pétrée, pour commander les communications entre Damas et l'Égypte, œuvre de Baudouin I[er] en 1115, voulut augmenter cette ligne de défense en faisant bâtir par son échanson Paganus le château fort de Kerak, et, soit qu'il ait construit en petit appareil sur une substruction plus ancienne, soit qu'il ait profité d'abord de la carrière ouverte dans le large souterrain, seule entrée ménagée à ce fort, Paganus fit de la place de Kerak une citadelle inexpugnable, dont il fut nommé seigneur en même temps qu'il l'était aussi de Montréal.

Maurice, neveu de Paganus, lui avait succédé dès l'an 1152.

La fille de Maurice ayant épousé Philippe de Milly, prince de Naplouse, celui-ci, cédant au roi Baudouin III sa principauté, reçut la seigneurie de Saint-Abraham, Hébron, celles de Kerak et de Montréal, se trouvant ainsi en possession des places fortes de la Moabitide et de la Judée, qui fermaient l'entrée du royaume de Jérusalem du côté méridional.

Stéphanie, fille de Philippe de Milly, épousa en premières noces Humphroi de Toron, deuxième du nom, et en secondes noces Milon de Plancy, sénéchal de Jérusalem, investi, du chef de sa femme, de la seigneurie de Saint-Abraham. Après la mort violente du sénéchal, au début du règne de Baudouin IV, vers 1177, sa veuve

donna sa main en troisièmes noces à Renaud de Châtillon-sur-Loing, puissant et vaillant seigneur, qui était lui-même veuf de Constance, du chef de laquelle il avait été prince régent d'Antioche.

Renaud de Châtillon, seigneur de Kerak, Montréal et Saint-Abraham, justifia par son énergie le choix dont il avait été l'objet. Jouissant du droit de battre monnaie et de celui de justice, sa seigneurie devait au roi soixante chevaliers, dont quarante de Kerak ou Crac et de Montréal, vingt de Saint-Abraham. Ce pouvoir si grand et si périlleux resta entre ses mains jusqu'à la bataille de Hattin ou de Tibériade, en 1187, où Saladin vainqueur, maître de la personne du roi Gui, des principaux chefs de l'armée chrétienne, se vengea de la résistance, des attaques et de la foi chrétienne de Renaud de Châtillon en lui coupant la tête de sa propre main.

La forteresse de Crac, comme on la nommait alors, avait déjà soutenu plusieurs siéges et bravé les efforts de Saladin; elle résista encore quelque temps après la prise de Jérusalem, et ne se rendit que faute de vivres et après deux ans de siége.

Ce sommaire est extrait des *Lignages d'outre-mer* de du Cange; mais j'ai réservé pour une note étendue, à la fin de ce travail, les documents encore très-importants se rattachant à l'histoire de Kerak sous les rois français de Jérusalem (1).

Le royaume de Jérusalem, si vaillamment fondé, s'était écroulé en un siècle et demi sous le poids de l'anarchie, des rivalités jalouses et de l'immoralité des rois et des seigneurs; les Turcs avaient reconquis à l'islamisme cette région destinée désormais à l'abaissement et aux misères de l'esclavage. La famille ayoubite du Kurde Saladin avait étendu son empire sur la Syrie, l'Égypte et la Mésopotamie. Les places de Kerak et de Choubek tombèrent entre les mains de Melek-Adel, frère de Saladin. En 1218, Melek-Adel mourut, laissant en partage à ses héritiers le vaste royaume que son prédécesseur lui avait légué.

En 1219, Melek-Kamel, du consentement de son frère, Melek-Moadham, fils, comme lui, de Melek-Adel, voulant faire lever le siége de Damiette, serrée de près par les croisés, offrit de leur rendre le royaume de Jérusalem, en ne se réservant que les places de Kerak et de Montréal pour protéger les caravanes de Damas à la Mecque. Le cardinal Pélage, légat du pape, fit rejeter ces propositions avantageuses et hâta ainsi l'expulsion totale des chrétiens.

Vers 1229, Daoud, neveu du sultan Melek-Kamel, était investi de la principauté de Kerak.

(1) Ce travail n'a pas été fait. (M. V.)

En 1239, Melek-Moadham, ayant fait détruire les remparts de Jérusalem, les Musulmans habitant cette ville se retirèrent la plupart en Égypte, en Syrie et à Kerak.

En 1242, la guerre continuait entre les Francs et le prince de Kerak. Celui-ci, qui, trois ans auparavant, avait pris Jérusalem, possédait Naplouse, Hébron et les environs de la mer Morte. Le sultan lui envoya des secours; puis, par un changement inattendu, les chrétiens devinrent ses alliés.

Le dernier maître de Kerak de la famille des Ayoubites fut Omar, surnommé Megaïeth-al-Melek, fils de Melek-Adel, qui régnait héréditairement sur la Syrie et avait fait d'abord quelques guerres heureuses. Mais, en 1262, Bibars, sultan des Mamelouks circassiens, réussit à le dépouiller de ses États, à le faire sortir de sa forteresse de Kerak et à exterminer toute la race des Ayoubites.

Bibars avait rempli l'Orient du bruit de ses victoires, de la terreur de ses armes et de sa prodigieuse activité. Il avait inscrit son nom sur les monuments et les forteresses qu'il n'avait pas construits. Jérusalem et Kerak l'attestent encore aujourd'hui : en 1266, au retour du pèlerinage de la Mecque, il s'arrêta à Kerak en se rendant à Damas. Son fils, Berek Khan Saïd Nasser-ed-Din, déclaré sultan du vivant de son père, fut proclamé son successeur en 1277, à l'âge de dix-neuf ans; mais ayant mécontenté ses émirs, il fut déposé par eux en 1279 et eut pour retraite le château de Kerak, où il mourut au commencement de 1280.

Son frère Selamesch, qui lui avait été substitué à l'âge de sept ans, ne fut pas plus heureux et vint partager sa captivité dès la fin de 1279, par l'ordre de l'atabek Kelaoun Melek-el-Mansour, qui s'empara du trône d'Égypte la même année.

A son tour, Nasser-Mohammed, second fils de Kelaoun, fut déposé par son atabek Ketbogha, et confiné, dès l'âge de neuf ans, dans le château de Kerak en 1294. Après la déposition de Ketbogha en 1297, et la mort de Ladjin, qui, lui ayant été substitué, fut assassiné par les émirs en 1299, Nasser-Mohammed, tiré du fort de Kerak, fut remis sur le trône d'Égypte; mais, fatigué des intrigues de deux émirs, il retourna volontairement à son ancienne prison en 1309 et résigna le pouvoir suprême. Son abdication ne l'empêcha pas d'être proclamé sultan de Damas, et il montra, durant son double règne, un caractère et des qualités qui justifièrent son pouvoir.

Son fils Ahmed Nasser Scheab-ed-Din, souverain de Kerak, fut son troisième successeur en 1342; mais, pendant un voyage qu'il faisait à Kerak, il fut déposé au Caire la même année.

Enfermé dans sa citadelle, le souverain déposé n'accepta pas sa disgrâce, et menaçait de revenir au Caire, où son frère Ismaïl-es-Saleh Ema-ed-Din avait été installé à sa place. Ismaïl le prévint en faisant assiéger le château de Kerak. Après une résistance de deux années, Kerak fut pris d'assaut en 1344. Ahmed, prisonnier, fut amené au Caire, où son frère le fit étrangler.

On voit par ce résumé de combien d'infortunes royales, de combien de violences et d'étranges revirements du sort, le château de Kerak a été le témoin depuis le moyen âge. A partir de l'époque où le sultan ottoman Selim I[er] eut vaincu près d'Alep le sultan Kansou en 1516, eut battu, puis fait pendre son successeur Touman-bey au Caire même (1517), l'histoire de Kerak devient plus mal connue et ses maîtres ont été plus obscurs.

La situation de Kerak est d'une puissance naturelle que l'on ne peut imaginer quand on ne l'a pas vue. Ce sont moins les escarpements rapides, que les pentes naturelles et l'isolement de la cime où le fort est bâti, qui en faisaient au moyen âge une forteresse à peu près inexpugnable.

Les constructions démantelées formant l'ensemble des ruines du vieux château sont magnifiques; elles ont de si grandes et de si vastes proportions, que l'on s'expliquerait à peine comment, au moyen âge, même au centre de la France ou de l'Allemagne, on aurait construit un semblable édifice. Les dépenses en auront dû être aussi énormes que la garde coûteuse, à cause de la nécessité d'y entretenir une nombreuse garnison. Citernes, casemates, tours isolées, chemins de ronde, magasins, écuries, superposés dans une enceinte immense, et, au milieu, église, résidence seigneuriale, mosquée, grands réservoirs, vastes salles, remparts multiples, glacis bâtis à une immense hauteur, fossés, entrée taillée dans le roc, rien ne mérite davantage, dans l'architecture militaire de cette époque, l'attention et l'étude des savants et des artistes.

La partie du château formant le premier plateau, après le souterrain tournant taillé dans le roc, est un édifice à peu près isolé et de vastes dimensions.

S'il n'avait pas d'angles, on pourrait le comparer à un fer à cheval dont l'ouverture fait face au massif de la forteresse. Les murs correspondants ne sont pas absolument parallèles, leur épaisseur est considérable; ils contiennent un escalier qui monte du sol à la galerie supérieure, laquelle est percée d'une série d'arcades, six en face, quatre à droite et deux à gauche. Extérieurement les approches de ce donjon sont défendues de deux côtés par l'escarpement naturel du terrain, et du troisième

par une large tranchée creusée dans le roc vif. On ne peut pénétrer sur le plateau qui porte le château que par le chemin souterrain taillé dans le roc. Cette galerie paraît avoir, ainsi que la grande tranchée, servi de carrière pour la construction du château; l'exécution en est superbe. L'édifice à trois faces est surtout remarquable avec ses doubles meurtrières et l'appareil soigné de ses pierres, qui d'un côté sont en bossage d'un relief modéré, mais très-apparent. Il est difficile, au premier coup d'œil, d'assigner l'usage de cette partie du château la mieux construite, quoique peut-être la moins importante de l'admirable ensemble féodal, que je ne saurais décrire assez exactement. Ici la cour intérieure est ouverte et ne paraît pas avoir été fermée. Les Sarrasins y ont placé, comme à l'extérieur du souterrain, une inscription que j'ai fait copier imparfaitement par le maître d'école de Kerak; celle de l'édifice intérieur est flanquée de deux lions qui rampent de droite à gauche et de gauche à droite vers l'inscription. Un réservoir ou citerne carrée est en avant, faisant face à l'inscription et à environ deux cents pas dans le grand axe de cette vaste construction à trois côtés. De là, par une suite de remparts et de démolitions, on gagne le corps principal du château, et l'on y observe tant de choses dignes d'intérêt, que je n'ai pu les indiquer que sommairement, ma mémoire ne suffisant pas pour les retenir. En visitant à loisir ces grandes ruines, nous avons remarqué dans la pierre calcaire de ses matériaux de belles coquilles fossiles, la plupart des *Pecten*, que M. Lartet ne réussit pas à détacher. Après un long examen j'avais pu me convaincre de l'intérêt considérable des ruines de Kerak, au point de vue de l'architecture militaire du moyen âge, et formai le projet de faire faire par un artiste spécial des études à ce sujet (1). Notre visite sur les lieux ne pouvait être suffisante pour nous en donner une idée même générale.

En revenant à notre logis, nous fûmes invités par le scheikh Mohammed Midjelly à prendre le café dans une maison où il donnait souvent ses audiences. Nous y descendîmes par quelques degrés, et nous y trouvâmes notre hôte entouré de ses fils et des plus notables personnages de Kerak. La salle était assez spacieuse et assez élevée, mais ressemblait beaucoup au local où l'on établirait un pressoir dans nos vieilles fermes. Obscure, éclairée par la porte seulement, soutenue au fond par deux piliers formant une coupole enfumée, sans autre sol qu'une aire inégale et mal battue,

(1) Le projet du duc de Luynes a été mis à exécution : la description de Kerak, au point de vue de l'architecture et des inscriptions arabes, a été faite par MM. Mauss et Sauvaire ; elle est insérée dans le présent ouvrage. (M. V.)

avec un foyer fumant faiblement au milieu, et autour de ce foyer de vieux tapis pour le scheikh, son cortége et nous, la salle de réception de ce chef était garnie tout autour de vieilles caisses, de harnais de chevaux et de matériel d'approvisionnement. Le maître du lieu nous accueillit aussi gracieusement que lui permettait son air naturellement soucieux et sombre. Il fallut assister à la longue élaboration du café, voir flamber le feu, griller les grains du café dans une poêle, les broyer en cadence dans un mortier, chauffer l'eau et faire la décoction de ce breuvage réellement fort bon, mais trop chèrement acheté par trois quarts d'heure d'attente.

Je profitai de notre longue séance pour prendre quelques informations utiles : entre autres, sur ma question spéciale, scheikh Mohammed me déclara que le wady Kerak s'étend vers l'est encore à quatre heures de Kerak même. Je n'en fus que plus porté à considérer le wady Kerak comme l'ancien Zared que les Hébreux, conduits par Moïse, franchirent sur la limite du désert sans pénétrer sur le territoire d'Edom ni de Moab, dont le Zared séparait les frontières.

Vers midi, nous sommes partis avec le scheikh Mohammed pour aller visiter dans la plaine de Moab les édifices ruinés qu'y signale M. de Saulcy. Il faut d'abord descendre dans le wady Kerak du côté du nord. La déclivité est difficile et rapide, sans être périlleuse. Le terrain calcaire s'amollit du haut en bas, où l'on trouve au fond, sur les bords du torrent même, une marne ou craie blanche et friable dans laquelle quelques grottes sont creusées, soit par les érosions des eaux, soit par le travail grossier des hommes. La branche du torrent qui passe en cet endroit m'a paru étroite et devoir former seulement l'affluent secondaire du cours d'eau qui se rend du désert, dans cette direction, vers la mer Morte. En remontant du côté opposé à celui que nous venions de descendre, nous trouvions en somme le terrain faisant face au sud moins rapide et plus pierreux. J'y rencontrai, au retour, aux deux tiers de la pente, une grosse coquille fossile (natice, je crois.) que je remis à M. Lartet. A mesure que nous montions, nous découvrions mieux la grandeur et le site du château de Kerak, ses longs remparts ébréchés, et la tour carrée au pied de laquelle nous avions passé naguère.

Les sommets de ces hauts versants n'étaient ni difficiles ni âpres dans leurs formes. C'étaient des têtes arrondies et calcaires offrant des ondulations successives, et dont en peu de temps nous fûmes affranchis pour entrer dans la vaste plaine fertile, alors toute verdoyante, mais sans arbres, qui s'étend depuis les pentes inclinées vers la mer Morte, jusqu'au confin éloigné, mais nettement tranché, que désignent la

couleur jaunâtre et l'aridité du désert. Ces plaines m'ont paru avoir, en moyenne, 6 à 8 kilomètres de largeur, et plus tard nous avons vu qu'en les suivant jusqu'à la hauteur de l'embouchure du Jourdain, leur surface s'élargit et se modifie par les inflexions cultivées des pays d'Hesbân et de Elâl, véritable Beauce de ces régions, dont les Arabes tirent un parti suffisant pour justifier le choix des tribus agricoles et pastorales de Ruben et de Gad. Sur le domaine de Kerak on voit de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres, quelque gros bétail et des blés ensemencés, trop souvent pillés les uns et les autres par les tribus voisines de Hamaïda et de Beni-Sakkar. Sur les emplacements des monuments ou habitations antiques, on rencontre souvent des tentes de tribus ou de bergers qui profitent pour eux ou leurs troupeaux des réservoirs, citernes ou puits, ouvrages de l'antiquité. J'y vis, comme dans une scène biblique, une femme moabite tirer de l'eau et la donner à boire à l'un de nos cavaliers, et, quoiqu'elle fût jeune et assez élégante dans sa taille et ses mouvements, son teint de bitume, ses traits de négresse, me firent songer à ce bon voyageur du moyen âge, qui disait naïvement : « C'est dans » ce pays que les fils d'Israël péchèrent avec les filles des Madianites : chose éton- » nante ! car les femmes sont si laides en ce pays (1)! » La route était devenue un sentier si large et si uni, que n'ayant plus à nous en occuper, nous regardâmes notre escorte. Elle se composait de quelques cavaliers, dont plusieurs fort pauvrement vêtus, d'autres mieux, et, parmi eux, un grand nègre, serviteur de Mohammed. A ces cavaliers, tous armés de la lance classique, se joignaient ce que l'on appelait euphémiquement d'autres cavaliers, c'est-à-dire des fantassins, dont deux représentent un cavalier, la plupart chrétiens de Kerak, et généralement vêtus d'une longue chemise de toile écrue grossière, les jambes et les pieds nus ou quelquefois chaussés de lourdes pantoufles rouges, la tête couverte d'un foulard sale autrefois jaune, armés d'un mauvais fusil à pierre ou à mèche et d'une sorte de sabre-briquet passé à la ceinture. Les uns et les autres marchaient ou couraient à la même allure que nos chevaux, quelquefois même les précédaient, psalmodiant, me disait-on, leur chant de guerre, où ils exprimaient leur patriotisme et leur résolution de se battre et de mourir courageusement s'il y avait lieu.

Cette monotone et fatigante mélodie leur était inspirée par le désir de nous plaire et de nous montrer leur dévouement à leur scheikh ; c'était aussi un moyen

(1) « Ibi eciam filii Israel peccaverunt cum virginibus Madianitorum. Et mirum, cum femine istius » provincie deformissime sint. » (*Mag. Thietmari peregrinatio*, XIII, p. 35, édit. Laurent, 1857.)

de soutenir leur courage et de se préparer à une rencontre avec les Beni–Sakkar. Voici quelle était l'origine de cette hostilité : Les habitants de Kerak sont des Fellahin, c'est–à–dire des Arabes résidant dans des maisons bâties et non sous la tente. Cependant ils ne sont pas, à l'égard des Bédouins, dans une position aussi abaissée qu'on pourrait le croire. Il leur est assez facile de se marier avec des filles de tribus vivant à l'état nomade, le plus honorable de tous. Ils comptent au moins six cents chrétiens, et ceux-ci ont un prêtre d'un rang assez élevé, nommé epitropos, celui même chez lequel nous avons logé, et qui est salarié par la Russie. Mohammed Midjelly s'appuya sur les chrétiens pour résister au parti musulman sur son propre territoire. Il avait fait la paix avec les Taffileh, autre tribu voisine du sud de la mer Morte, et ce traité avait été conclu sous la garantie des Beni–Sakkar, tribu nombreuse et belliqueuse. Malheureusement, une querelle s'étant élevée entre un des Taffileh nommé Fendi-es-Saleh et l'un des fils de Mohammed, Saleh tua son adversaire d'un coup de lance. La tribu des Taffileh se dispersa épouvantée, invoquant l'appui des Beni-Sakkar, garants du traité. Depuis ce temps les Beni–Sakkar avaient pris les armes et se préparaient à la guerre. C'était pour ce motif que Midjelly et deux de ses fils qui nous accompagnaient chevauchaient sur notre flanc, silencieux, l'œil au guet, explorant l'horizon. Quand la vue la plus perçante croyait discerner au loin l'apparence d'un cavalier inconnu, le pæan des guerriers de Kerak redoublait d'intensité ; le nègre, pressant son cheval et brandissant sa lance, partait au galop en avant, nous donnant le spectacle de sa bonne grâce militaire et excitant les fantassins agiles. Leur laissant le soin de nous protéger et d'explorer le terrain, d'ailleurs uni et découvert jusqu'à Schihan, nous devisions ayant à la main la carte de M. de Sauley et reconnaissant qu'elle donne une idée exacte de ce pays et des ruines qu'on y rencontre. Elles sont nombreuses le long de la route un peu vague, mais cependant bien frayée, que nous suivions, et qui doit avoir été la voie romaine allant de Rabbath-Ammon (Philadelphie) à Rabbath-Moab ou Rabbath-Moba (Aréopolis), objet de notre course ; de là à Charac-Moba ou Charec-Moab, le Kerak d'aujourd'hui, et se prolongeant ensuite vers Theman, Zadagatta et Aïla sur la mer Rouge. Malheureusement, sauf quelques traces d'enceintes, de seuils et de chambranles réellement bâtis de pierre d'appareil, mais difficiles à caractériser au passage, on ne voit guère de fragments bien reconnaissables d'édifices, ni de débris de sculpture architecturale, ni de colonnes, ni de portes. Je n'observai nulle part aucun bas-relief ni aucune inscription. Ces ruines sont assez nombreuses, surtout à droite de la route.

Arrivés à Rabbath après deux heures et demie d'une facile et paisible excursion, nous vîmes que le chemin passait au travers des ruines de cette cité grande autrefois, et qui dut être justement nommée jadis la maîtresse ville de Moab. Elle s'était appelée primitivement *Ar* ou *Ar-Moab*, d'où les Grecs l'avaient hellénisée en la nommant Aréopolis, désignation qu'elle conserva jusqu'au moyen âge concurremment avec celle de Rabbath, particulièrement dans la nomenclature ecclésiastique.

A voir l'assiette de Rabbath dans une plaine unie, on comprend difficilement comment une capitale a jamais pu être ainsi isolée sans une enceinte fortifiée dont il soit resté des traces, sans défense naturelle qui la mît à l'abri des attaques même d'une tribu un peu hardie.

L'endroit du chemin où nous mîmes pied à terre est séparé du groupe principal de ruines et à environ un quart d'heure de la ville à l'occident. Nous étions au bord d'une vaste piscine bien bâtie, mais déjà presque à sec, analogue à celles de Bethel. Le plan général donné par M. de Saulcy me semble suffisamment exact; cependant je remarquai qu'à Rabbath il ne compte que deux réservoirs-piscines, et il y en a trois. Les ruines, confuses et d'un mauvais style romain, laissent reconnaître encore quelques colonnes debout, diverses enceintes d'édifices, dont l'un, peut-être un temple, à périmètre carré-long assez étendu. La porte triomphale, figurée par M. de Saulcy, a été assez exactement reproduite; son architecture et son appareil sont des plus médiocres. Il semble qu'un de ces tremblements de terre si fréquents sous l'empire romain ait fait tomber une portion de ces bâtiments construits en matériaux calcaires, et qu'on ait essayé de les restaurer grossièrement avec des blocs mal taillés de basalte : les carrières en seraient assez voisines, disent les indigènes. Je pense qu'ils font allusion aux roches volcaniques de Schihan. Les blocs employés en remplissage à Rabbath sont d'une belle matière noire, compacte et brillante.

Nous errâmes chacun de notre côté, mais en vue les uns des autres pour nous communiquer nos observations en cas de besoin, cherchant à discerner quelques traces d'édifices privés et publics dans ces monceaux de pierre réduite à l'état de moellon, et qui, écroulés sur eux-mêmes, recouvraient le plus souvent le plan de leurs fondations. A peine quelque seuil, quelque baie, quelque reste de pavé; quelquefois une voûte servant d'asile aux Arabes, qui, pour mieux s'abriter, l'avaient surchargée de décombres. A partir du grand monceau principal, l'ensemble formait une pente générale qui allait se perdre dans les terres et disparaissait petit

à petit sous l'œuvre du laboureur. Nous ne trouvâmes ni brique, ni tuile antique, ni poterie grecque ou romaine. Réunis autour de notre frugal repas, auquel le scheikh Mohammed s'abstint discrètement de se joindre, nous ne jugeâmes pas utile de pousser notre course jusqu'à Schihan, comme il le faisait faiblement proposer, pensant sans doute à l'hostilité naissante de ses voisins. Nous avions le projet de faire cette visite d'un autre côté, et de Rabbath on voyait distinctement l'éminence de Schihan se détachant sur l'horizon, au nord, à environ 8 kilomètres de nous.

Nous observions avec surprise comment cette plaine si fertile, bordée de grandes villes dès le temps de l'Exode, et dont les Livres saints nous ont conservé les noms jusqu'à la captivité d'Israël et de Juda, comment ce pays si essentiellement agricole et d'une incomparable fécondité, conservant ses villes antiques sous les Séleucides comme sous les Romains, défendu par des garnisons suffisantes jusqu'au Bas-Empire, vit tout à coup ses villes écroulées et désertes, sa population dispersée et son organisation civile anéantie et remplacée par le régime anarchique qui tient les pasteurs et les laboureurs sous la griffe rapace des tribus oisives du désert. Ce ne put être que l'invasion formidable et inattendue de l'islamisme, désorganisateur et destructeur fanatique, qui culbuta ainsi, là comme dans le Hauran, un état de choses où l'ordre et la sécurité obtenaient des garanties. Tout en faisant la part aux immenses et irrémédiables catastrophes des tremblements de terre dont la trace est partout sur le sol comme dans l'histoire, celle qui renversa l'œuvre d'une si antique civilisation fut bien plus destructive encore. Affranchies désormais de toute crainte, sans scrupule religieux et ne connaissant que la force, les tribus de Bédouins accoururent du fond du désert, et, s'emparant d'une proie si longtemps convoitée, achevèrent l'œuvre impitoyable de la nature et des lieutenants de Mahomet.

J'ai dit plus haut que les monnaies de Rabbath-Moba étaient connues depuis Septime Sévère jusqu'à Gordien le Pieux. C'est aussi cette dernière époque qu'on pourrait assigner à ses monuments, quoique le mauvais style de ceux bâtis en province par Hérode, contemporain d'Auguste, puisse laisser quelque doute à ce sujet.

Notre retour vers Kerak fut aussi pacifique que notre course à Rabbath. Le temps à demi-couvert, l'air plutôt frais que chaud, rendaient la marche facile. Nous remarquâmes combien les ombres des nuages passant au loin sur le sable éclairé du désert étaient sombres et intenses. Leur mobilité seule nous garantit contre l'idée que ces vastes taches noires pouvaient être des collines ou déjections volcaniques au milieu des sables jaunes de l'horizon.

Mohammed nous fit bonne et fidèle escorte jusque dans sa ville. Lorsque nous fûmes arrivés à notre logement, il vint bientôt nous y visiter avec les principaux de ses scheikhs, et, ayant reçu de moi la somme convenue pour ses soins et les chevaux qu'il nous avait procurés, il la distribua en partie à ses subordonnés, jetant majestueusement à l'un un talari, à l'autre davantage, selon leurs droits, et sans récrimination de qui que ce fût.

Il nous pria ensuite de ne pas partir encore et de rester une semaine chez lui, nous promettant toujours le même accueil et ajoutant : « On nous a fait une » mauvaise réputation que nous ne méritons pas; vous pouvez en juger et vous » êtes les bienvenus chez nous. » Il nous allégua qu'il n'aurait pas assez de chevaux frais pour nous reconduire le lendemain; mais, quand il vit que tout en le remerciant beaucoup, nous persistions à partir pour ne pas prolonger indéfiniment notre voyage, il prit les arrangements nécessaires afin de nous procurer des chevaux; enfin il me pria de lui faire envoyer par le pacha de Jérusalem cinquante cavaliers irréguliers pour le mettre en mesure de tenir tête à ses ennemis, promettant de les solder lui-même et de montrer au gouvernement turc ses dispositions d'allégeance et de bonnes relations. Je lui promis de faire cette demande de sa part. Ce même jour on m'apporta quelques médailles dont quelques-unes cufiques, d'or, d'une très-belle conservation; je les refusai.

28 Mars. Partis de Kerak avec scheikh Mohammed, deux de ses fils et son escorte, qui nous suivit jusqu'à la mer, nous descendîmes et remontâmes les pentes rapides du wady, et fûmes promptement rejoints par l'acolyte de l'epitropos de Kerak, l'homme à la blouse bleue, le prêtre diplomate qui nous avait demandé la faveur de naviguer avec nous jusqu'à notre débarquement, promettant de se rendre utile dans la manœuvre du *Ségor*.

Midjelly marchait seul et taciturne, selon son usage, appuyé sur sa pipe comme sur un sceptre.

Ses deux fils, l'un grand, à belle tête et longue barbe, l'autre le jeune et riant Saleh, chevauchaient tantôt à notre droite, tantôt à notre gauche, comme le permettait le large et facile sentier qui sillonnait le plateau lentement incliné. Ils chantaient sur l'éternel motif arabe quelques vers qu'ils semblaient apprendre et enseigner tour à tour. Le plus âgé paraissait être ravi des paroles et apporter à leur expression tout son talent musical, battant la mesure de la main droite, hochant la tête, souriant en véritable dilettante: reprenant les strophes pour les perfectionner et

initiant son frère à toutes les délicatesses de la musique moabite. Celui-ci écoutait avec satisfaction, reprenait quelquefois le chant comme un auteur qui entend exécuter son œuvre par quelque artiste distingué. Je me demandais quel était le motif de ce professorat en plein air et la lance à la main, lorsque, à peu près à mi-chemin, Saleh, éperonnant son cheval, s'approcha de moi d'un air fort aimable et me remit un petit papier où étaient écrits au crayon quelques vers arabes. Antoun, heureusement à portée, me dit que c'était une poésie que ce jeune chef venait de composer en notre honneur. Je le fis remercier de sa bonne grâce et lui fis dire que les Arabes étaient bons poëtes bien avant Mahomet et qu'ils l'étaient encore longtemps après lui. Je fis part de cet épisode à mes compagnons pour les divertir et pour que Saleh me jugeât très-flatté de son improvisation; la joie brillait en effet dans ses yeux. Quant à nous, nos réserves étaient faites jusqu'après la traduction, que je promis de me faire faire le plus tôt possible ; je pensais bien que cette politesse poétique devait avoir un objet d'un caractère très-différent.

Nous continuâmes notre marche sur le plateau, tout en poussant des reconnaissances à droite et à gauche; nos fantassins profitaient de ces retards pour tirer et manquer le plus souvent les perdrix rouges qui marchaient sans défiance sur les rochers voisins, ou traversaient le sentier sous les pas de nos chevaux. A la tête de ces médiocres tireurs, se distinguait notre coureur Ibrahim Manna, qui avait reparu tout à coup, venant on ne sait d'où, armé d'un mauvais pistolet échangé contre son vieux mousquet; il avait fait son voyage avec sa célérité habituelle, se présentant aux tribus avec l'aplomb d'un prince, faisant tuer des moutons pour régaler les chefs et tirant des mandats sur la bourse d'Antoun, c'est-à-dire sur la mienne. Les allures dégagées et effrontées de ce Figaro bethléémite nous divertissaient plus que son impudence ne nous irritait, et nous nous promettions bien de ne plus lui confier sans nécessité d'autres ambassades.

Nous approchions de la mer Morte; la pente douce du plateau se brisait tout à coup et plongeait sous un angle rapide des deux côtés du wady. Nous retrouvions difficile à descendre l'escarpement que nous avions trouvé difficile à gravir au milieu de lambeaux de mélaphyres entremêlés aux masses calcaires. La dépression subite des terrains força une partie de la caravane à mettre pied à terre. De ces hauteurs on apercevait le *Ségor* à l'ancre et son pavillon flottant. Nous avions à notre droite les vastes gorges du wady Kerak, à notre gauche celles du wady Eddrâa, et devant nous les massifs sombres qu'il fallait contourner pour nous rendre à la plage de la Liçan.

A trois heures moins un quart, après six heures de marche, nous arrivâmes à la Liçan, et, quittant nos montures, nous remerciâmes cordialement Midjelly et ses fils. Antoun régla nos comptes avec eux. Après les adieux nous regagnâmes notre bord et, de là j'envoyai au scheikh Mohammed une montre d'or en présent. Il la regarda d'un air maussade, et finit par avouer que « cinq pièces de vingt francs feraient bien mieux son affaire. » Je consentis très-volontiers à l'échange, repris ma montre, et lui envoyai le grain de mil si crûment demandé.

A peine avions-nous repris notre installation à bord, que les Arabes s'éloignaient déjà, disparaissant peu à peu et comme s'ils s'évanouissaient sans laisser de traces : en peu d'instants la plage stérile de la Liçan était aussi déserte que si rien n'y avait appelé le concours inusité de cette tribu.

Pendant que Matteï et nos fidèles matelots manœuvraient pour sortir du petit golfe méridional où ils nous avaient attendus, nous appelâmes le Syrien, notre interprète et secrétaire d'Antoun, pour lui faire expliquer les vers de notre ami Saleh. Nous n'attendions pas assurément quelque chose d'aussi exquis que les poésies d'Hafis, mais, hélas! quelle naïve expression de positivisme exhalait cette muse de Kerak.

« Nous avons monté nos chevaux quand sont venus les Consuls.
» Le plus grand de ces Consuls, c'est l'Émir.
» L'Émir a une belle figure.
» Il commande à toutes leurs seigneuries.
» L'Émir a donné de l'or.
» Avec l'Émir sont le Wakyl (M. Vignes), Antoun le drogman, homme influent.
» Le jour où ils ont honoré notre pays, le bruit s'en est répandu partout; ils ont eu la liberté de tout
» faire.
» Ainsi dit Saleh, fils du chef.
» Je veux de votre main un cadeau de vingt livres dans ma main droite. »

Ces vers expriment parfaitement la pensée unique de l'Arabe et de bien des gens civilisés : « Payez et vous serez considérés. »

Nous avions levé l'ancre vers cinq heures et naviguâmes jusque vers onze heures. Mouillé à cause du vent contraire, par une nuit d'ailleurs très-belle.

29 Mars. Perdu la journée à tâcher de nous reporter vers le nord. Le soir, à six heures et demie, nous n'avions pas encore franchi le cap nord de la Liçan. Température à neuf heures du soir, 23 degrés centigrades. Un vent favorable, s'élevant la nuit, nous permit de gagner la haute mer et de cingler vers le wady Mojib, où nous arrivons de bonne heure.

Nous ne pûmes pas débarquer dans l'embouchure même du wady : elle est encombrée de roseaux et d'arbres secs, debout, mais submergés jusqu'aux branches inférieures, comme on en voit souvent dans les jungles de la mer Morte, particulièrement entre Aïn-Feschkah et Redjom-Louth. Pour aborder et jeter l'ancre, il fallut nous porter sur la rive un peu plus au nord, laissant l'entrée du wady à deux cents pas environ au sud. Ayant pris terre dans un endroit fort commode, nous fîmes aisément notre route en suivant à peu près la corde d'un arc formé par les escarpements du rivage, et qui, assez bas à leur origine, s'élevaient rapidement vers le wady Mojib. Nous avions à traverser un petit bois de soudes, de roseaux, d'arbustes, enfin d'arbres plus grands, mimosas et autres espèces, les uns brûlés par les feux d'une caravane qui nous avait précédés, les autres encore verdoyants et vigoureux. A notre gauche, les rochers de grès rouge ou brun noirâtre surplombaient le petit sentier ; montant un peu, puis rabattant à droite dans un endroit rétréci, nous traversons le cours même du wady Mojib, ombragé par le feuillage et la masse de rochers dressée sur l'autre bord. 30 Mars.

L'eau de l'Arnon, limpide et murmurante sur un lit de cailloux, descendait par une pente modérée des profondeurs inexplorées du sombre ravin, ouvert comme une faille énorme dans les rochers de grès obscur où est creusé son lit. Le site est très-beau et très-pittoresque ; la gravure insérée par Lynch dans son ouvrage en donne une idée assez fidèle, mais affaiblie. Ce sont de grands escarpements de grès rouge, brun veiné, marbré, de 30 à 50 mètres de hauteur. Le petit fleuve, clair et transparent, le plus souvent peu profond, est rempli de poissons qui se laissent facilement prendre et ressemblent à de grands goujons (nos matelots disaient y avoir vu quelques brochets). L'eau était plus étroite, plus rapide, un peu plus profonde et plus poissonneuse à l'endroit même du passage qu'un peu plus en amont, où elle se partageait et s'écartait autour d'un banc de gravier. Cent pas plus bas, elle sortait de son défilé de rochers pour s'épancher dans la mer Morte à travers la jungle de saules, roseaux, tamaris, soudes, arbustes divers et arbres secs noyés debout, dont la présence avait empêché notre barque de pénétrer dans l'embouchure même de l'Arnon. Pendant que les matelots renouvellent notre provision d'eau à cette excellente aiguade, nous franchissons les deux petits gués près du banc de graviers, et nous allons nous reposer de l'autre côté du sombre ravin, à l'ombre d'une vaste grotte formée par l'éboulement d'une épaisse couche verticale de grès brun, qui, s'écroulant comme un immense enduit, avait jeté ses décombres dans le lit du petit fleuve et formé une excavation très-pittoresque. Elle était haute de 15 à 20 mètres, peu profonde, abritée du soleil ; devant l'entrée s'étendait

jusqu'au bord de l'eau un parterre de petits roseaux, d'arbustes odoriférants, de fenouils, de pimprenelles, avec beaucoup de crucifères, entremêlés de saules. Assis ou couché sur un long fragment de rocher baigné par l'eau, je regardais les détours de ce beau ravin qui s'enfonce dans la montagne comme un gigantesque corridor sinueux, tantôt éclairé au sommet par les rayons du soleil, tantôt plongé dans l'ombre de ses propres replis et de ses sommets austères. En face de moi, sur la rive droite du torrent, une muraille de roseaux bordait celle de pierre, et le docteur Combe m'y signalait une sorte de ricin à petites feuilles qu'il ne lui fut pas possible d'atteindre.

Mes compagnons s'ébattaient dans l'eau du wady Mojib: d'autres tiraient à balle et infructueusement les pigeons perchés aux anfractuosités des cimes ou des parois: les échos du wady répétaient bruyamment chaque explosion: les matelots pêchaient en renouvelant l'eau de notre bord, et l'Adouane Gablan avec notre drogman Antoun se promenaient tout soucieux, craignant quelque fâcheuse visite des tribus de ces régions avec lesquelles ils n'avaient pas de relations.

Ce fut en se promenant à gué dans le majestueux défilé du wady Mojib, que M. Lartet trouva les deux cornes de beden qu'il a rapportées, et qui, par leur développement et leur forme, paraissent avoir appartenu à un animal très-adulte; aucune trace de squelette n'indiquait que le ruminant armé de ces cornes eût péri là, et il semblait que ce fait justifiait les assertions des Arabes, lorsqu'ils nous affirmaient à Engaddi que le Beden perdait ses cornes de temps en temps.

Après avoir fini leur laborieuse besogne, nos marins ruisselants de sueur prirent impunément un bain dans l'eau du torrent, dont la température ne paraissait pas excéder 12 ou 14 degrés centigrades.

J'ai bien regretté de ne pouvoir demander à M. Vignes une photographie de ce beau site, ou de n'être plus capable d'en faire moi-même un dessin: c'était le plus pittoresque de ceux que nous avions vus jusque-là au bord de la mer Morte. Le nom de ce lieu s'écrit en arabe وادى موجيب.

Lorsque le travail et le bain des matelots furent achevés, nous soulageâmes les appréhensions de Gablan et d'Antoun en reprenant le chemin de notre barque, où l'apparition des moustiques nous faisait craindre une mauvaise nuit, mais le vent qui s'éleva nous en affranchit contre toute espérance.

31 Mars. Journée de calme employée à courir des bordées pour gagner Aïn-Feschkah. Arrivés le soir seulement à Aïn-Ghuwier: mouillé un peu plus au nord. Nuit houleuse.

1er Avril. Vent du nord. Partis en courant de petites bordées pour tâcher de nous rendre, un

peu au nord d'Aïn-Feschkah, au rivage signalé par M. de Saulcy comme celui de Gomorrhe, et ensuite à l'embouchure du Jourdain, pour y prendre des vivres qui doivent nous y attendre. Vers une heure et demie, M. Lartet, le docteur Combe et moi, descendons à terre et prenons des chevaux amenés par le scheikh d'Abou-Diš, pour aller explorer les ruines supposées celles de Gomorrhe. Les Arabes les nomment, en effet, Gamran. Elles consistent principalement en un réservoir carré long d'environ 10 mètres sur 6, et autour duquel de nombreux fragments de poteries attestent l'usage que l'on en a fait et que l'on en fait peut-être encore.

Il est fort grossièrement bâti et conserve encore une partie de son mauvais enduit. Il est impossible de déterminer l'époque de cette construction. Quelques pas plus au nord, un monceau de décombres dont les pierres ne sont ni mieux équarries, ni moins brutes que celles du réservoir, montre d'une manière évidente la présence d'un édifice d'une époque tout aussi indéterminée. Je n'ai aperçu, en outre, au nord-ouest du premier réservoir et au sud-ouest du plus grand édifice écroulé, que deux murs parallèles de petite longueur et qui paraissent avoir été les grands côtés d'un autre réservoir de médiocre dimension. Enfin, nulle part je n'ai rencontré de murs cyclopéens. Tout ce que je viens de décrire est sur un plateau élevé d'environ 30 mètres au-dessus du niveau de la mer Morte, et longe la base des montagnes abruptes et croulantes situées à l'ouest. De là on a une vue fort étendue sur le Ghôr du Jourdain, dont la plaine couverte de cônes irréguliers figurant des dunes rappelle l'infécondité et l'aridité de la Liçan. Je ne vois, d'ailleurs, aucune raison pour présumer que Gomorrhe fût en cet endroit, excepté l'analogie du nom que lui donnent les Arabes: ils l'écrivent غران. La montagne où M. de Saulcy signale une grotte en arceau en contient cinq ou six. M. Lartet, en ayant visité une, n'y a trouvé aucune trace de l'habitation des hommes primitifs; ces terrains n'offrent, d'ailleurs, rien qui ressemble à une géologie volcanique. J'incline beaucoup à croire que là fut cette solitude peuplée d'anachorètes, nommée Ruba par tant d'hagiographes, et qui commençait à l'embouchure du Cédron, s'étendant vers les hauteurs du Saint-Gérasime, aujourd'hui Neby-Mousa (Reland, page 295).

Jeté l'ancre auprès du Redjom-Louth, qui aujourd'hui forme une petite île ronde et couverte de grosses pierres amoncelées, et où l'on distingue deux rangs d'assises parallèles courant du nord-ouest ou sud-est. Il semble que ce dut être, soit une tour avancée dont la destination est d'ailleurs très-douteuse, soit un embarcadère pour se rendre à Callirhoé et naviguer sur la mer Morte. Elle est unie à la terre par une langue de gravier actuellement submergée sous environ 2 mètres d'eau.

Jusqu'à présent il me paraît que toutes les constructions observées par nous au bord de la mer Morte doivent appartenir au temps des croisades et de Saladin, lorsqu'il y avait une navigation assez régulière, pour ne pas dire un cabotage, sur cette mer, comme le prouvent deux diplômes de Maurice et de Renaud de Châtillon, seigneurs de Kerak, de Montréal et d'Hébron, en faveur des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, datés des années 1152 et 1177, et le témoignage d'Edrisi, voyageur arabe, leur contemporain. (Voyez l'*Appendice*, et Reland, page 249.)

A cette même époque, il dut exister une circulation assez active sur les plages de la mer Morte du côté de Zuweirah, de Kalaat-Embarreg, de Sebbeh, d'Aïn-Djidy et, surtout, au-dessous de Marsaba et de Neby-Mousa, ce qui correspond à la plage de Gamrau fort accessible dans la direction de Jéricho. Les princes chrétiens, comme, après eux, les Musulmans, eurent intérêt à maintenir, partout où il était possible de le faire, des réservoirs d'eau pour l'approvisionnement des barques et des caravanes; des refuges, des khans pour abriter les voyageurs; des tours de garde pour les protéger. Quoique mal et économiquement bâtis, quoique d'une durée éphémère, ces établissements furent sans doute élevés à l'époque où régnaient des princes dont l'énergique autorité s'étendait au loin autour de Jérusalem. Les traces de cette autorité se reconnaissent ailleurs à l'importance et quelquefois à la beauté de leurs ouvrages d'architecture, particulièrement aux églises, mosquées, forteresses, aux réservoirs, qu'on doit leur attribuer, sans qu'on puisse démontrer d'une manière positive qu'ils en furent les fondateurs plutôt que les restaurateurs : nous citerons, par exemple, les piscines de Salomon, l'aqueduc couvert en dalles qui en est dérivé, au moins jusqu'à Bethléem; le château nommé Kalaat-el-Burak, voisin de leur source; les piscines de Bethel et celles à l'extérieur de Jérusalem, Birket-Mamillah, Birket-es-Sultân, l'aqueduc au pied de la montagne de Sebastieh, le château de Semuah, celui d'Hesbân, dont nous parlerons plus tard. De longues recherches dans les auteurs musulmans et dans les documents des croisades pourraient seules éclairer ces questions encore si obscures. La même incertitude s'applique au Redjom-Louth, lequel, comme tous les monceaux de pierres nommés aussi Redjom que nous avons rencontrés, peut être attribué au temps et au personnage que l'on voudra choisir. Observons encore que la grossièreté des constructions, la petitesse du moellon employé, l'absence de ciment et l'irrégularité du plan ne sont pas des caractères excluant la haute antiquité. C'est une grande erreur de croire que les hommes, dans l'origine, durent bâtir en grand et en puissant appareil. Au contraire, plus les hommes étaient encore voisins de l'état de barbarie, plus leurs édifices

ont dû être mal construits en pierres brutes et de petite dimension, plus ils ont dû se rapprocher de l'aspect d'une tanière destinée à recevoir une famille temporairement, lorsque la nature n'offrait pas d'abri dans les cavernes ou sous les rochers.

Nous avions levé sur notre passage dans la plaine de Gamran un de ces grands et maigres lièvres jaunes qui se rencontrent assez souvent sur ce rivage de la mer Morte.

A quatre heures du soir, la température était de 27 degrés centigrades ; le baromètre à 794^{mm}.

Perdu plusieurs heures à attendre le vent près du Redjom-Louth. Vu une troupe 2 Avril.
d'oiseaux noirs posés sur la mer Morte, un oiseau blanc volant au-dessus, et ensuite une volée de goëlands.

A l'embouchure du Jourdain, MM. Vignes, Lartet et Combe constatèrent une densité de 1018,5 ; la force du courant était de deux nœuds et demi. A quatre heures du soir, le thermomètre sec était à 25 degrés centigrades ; mouillé, à 20 degrés.

Vent contraire, grosse mer ; perdu la nuit et la journée à l'ancre au delà de l'embou- 3 Avril.
chure du Jourdain. A neuf heures du matin, le baromètre anéroïde était à 800^{mm}. Le thermomètre, sec à 21 degrés centigrades ; mouillé, à 15. La mer s'est calmée le soir assez tard ; nuit parfaitement tranquille, mais sensiblement froide : le thermomètre me paraît avoir dû descendre à 10 degrés vers trois heures du matin. Il y avait beaucoup de rosée
et à six heures un quart le thermomètre marquait 15. A cette heure-là, MM. Vignes, 4 Avril.
Lartet et Combe, se frayant un passage à travers les roseaux dont est bordé le rivage, sont allés avec l'Adouane Gablan et Antoun pour visiter les sources chaudes situées à trois quarts d'heure dans la plaine sur la rive gauche du Jourdain, en face de l'endroit où nous étions mouillés. Cette source se nomme Aïn-es-Suweimeh, سويمه. Elle sort d'un rocher de 2^{m},50 de hauteur et la chute n'a pas plus de 50 centimètres. Au-dessus, il y a un bassin au fond duquel on voit des pierres taillées, posées sans ordre, et de ce bassin part un conduit portant l'eau vers un lieu que l'on dit être une ancienne ville du nom de Suweineh ; au nord-ouest du bassin, l'eau de la source a une odeur faiblement sulfureuse. Sa température est de 27 degrés centigrades ; celle de l'air était de 17 degrés et demi ; sa densité est de 1012. La saveur en est faiblement salée. On y trouve de petits poissons, des mélanies, des mélanopsides et des néritines.

Je regrettai beaucoup, depuis, de n'avoir pas accompagné MM. Vignes, Lartet et Combe dans cette exploration. Il était intéressant, en effet, de reconnaître ce lieu, cette source et ces ruines très-imparfaitement décrits par les voyageurs antérieurs ; ce que

j'ignorais alors, comme aussi un très-curieux passage d'Antonin le martyr, pèlerin du vi[e] siècle, selon lequel ces eaux thermales voisines de la mer Morte et de l'embouchure du Jourdain auraient porté le nom de Moïse et servi à la guérison des lépreux (c. x, édit. Tobler, 1863). Quant au nom de cette ville détruite et qui doit avoir eu une certaine importance à cause de sa situation à l'entrée du Ghôr-el-Belkaa, le savant Ritter (*West Asien*, V, Abth. ii, Abschnitt 13, p. 1051) donne à comprendre que l'on pourrait lui attribuer dans l'antiquité celui de Beth Jesimoth, בֵּית הַיְשִׁמֹת (Jos., xii, 3, et xiii, 20,) et je serais porté à accepter cette identification sans la signification même de Jesimoth, qui implique l'idée de désert et d'aridité.

C'est dans le voisinage d'Aïn-Suweimeh qu'Antonin le martyr (*loc. sup.*), d'accord avec Abulfeda (*Tab. Syriæ*, p. 11, edit. Koehler), place un Ségor dont l'auteur arabe fixe la position en plaine, au débouché de la vallée d'Hesbân et à l'entrée du Ghôr-el-Belkaa, à une journée à l'est de Jéricho.

Débarqués à l'est du wady es Suweïmeh, à l'endroit nommé مطان سويمه, Mathau Suweïmeh.

Observé dans cet endroit beaucoup de basaltes scoriacés et compactes roulés, et, plus loin, une longue coulée du même basalte descendant du nord-est au sud-ouest. La matière sur l'axe de la coulée est compacte et les bords extérieurs sont scoriacés; elle est très-étendue et semble devoir occuper une longueur considérable.

Ce fut sur ce rivage que nos matelots tuèrent un serpent de taille moyenne, mais armé d'une formidable mâchoire, et qui, déjà mort, inspirait une grande frayeur aux Arabes. Je pense que ce doit être le *tyras* des auteurs du moyen âge, qui le décrivent avec un grand détail et le disent propre au rivage de la mer Morte. Transporté par nos soins, ce serpent, déposé au Muséum du Jardin des plantes, y a été reconnu pour l'*Echis frænata* de Duméril et Bibron, espèce très-rare et dont il n'y avait au Muséum qu'un seul exemplaire.

A quatre heures et demie du soir, le thermomètre à l'air libre marquait 26°,5 centigrades; mouillé, 15°,5.

5 Avril. Le 5, après une nuit assez calme, levé l'ancre et longé la côte est en descendant vers le sud.

Le rivage et la côte entre le Jourdain et le wady es Suweimeh se nomment Ghôr-es-Seirabân; entre le wady es Suweimeh et le wady Minschallah, ils s'appellent Ghôr-el-Belkaa. C'est, je crois, le même nom que leur donne Josèphe en désignant successivement Ζᾶρα, Κιλίκιον αὐλῶνα, Πελλαν. Il n'y a qu'à lire Βιλίκιον au lieu de Κιλίκιον,

qui ne donne aucun sens raisonnable, pour retrouver dans le nom antique le Ghòr de la Belkaa d'aujourd'hui. (Jos., *Arch.*, lib. XIII, xv, 4.)

La côte est nous a paru relativement beaucoup plus riche en végétation que la côte ouest. On y voit beaucoup de palmiers de petite taille et d'une espèce particulière, qui n'est pas le *Chamærops humilis* et qui ressemble au palmier ordinaire. On dit que les dattes n'en sont pas bonnes à manger. Ils se montrent par places jusque sur les hauteurs.

Arrivés à huit heures à wady Zerka-Maïn. Débarqués pour examiner ce point intéressant. A travers une fissure énorme, presque entièrement verticale, tortueuse et sombre comme celle du wady Mojib, composée d'ailleurs des mêmes grès rouges ou jaunes, mais moins marbrés, le Zerka-Maïn, d'un volume d'eau considérable, d'une pente assez rapide, se précipite tumultueusement à la mer; ses eaux, légèrement laiteuses, presque sans goût ou à peine saumâtres, ont une température de 31°,5 centigrades, celle de l'air étant de 21°,5; leur densité est de 1010. Elles forment au sud une petite anse bordée de rochers dont la partie en place est composée de grès, et celle éboulée de superbes incrustations calcaires avec des empreintes creuses de roseaux de grandes dimensions. Des basaltes roulés encombrent la grève. Au nord de l'embouchure du Zerka-Maïn (ce qui signifie l'eau ou la vallée bleue de Maïn), s'est formée une espèce de jungle de roseaux et d'arbres aimant le bord des eaux, comme on en trouve presque partout où il y a des sources sur le rivage de la mer Morte.

M. Lartet, ayant gravi une portion des hauteurs, a observé un chapeau de basalte surmontant des grès rougeâtres. Il a rapporté des échantillons de psammite analogues à ceux où l'on a trouvé des traces de basalte compacte; il a reconnu une coulée de basalte se dirigeant vers le nord-ouest en descendant.

Le site du wady Zerka-Maïn est aussi beau, aussi grandiose que celui du wady Mojib, auquel il ressemble beaucoup. Grâce à l'ombre de ces immenses rochers, on y jouit d'une température modérée. Les observations ont donné: baromètre, 800^{mm},4 à terre; thermomètre, 21°,5 centigrades sur la barque, à dix heures moins un quart; le thermomètre mouillé marquait 16 degrés centigrades.

Arrivés à dix heures et demie à wady Zara, où je comptais presque trouver l'emplacement de Ségor, comme l'avait pressenti M. Lartet.

La côte, abrupte depuis Zerka-Maïn, s'écarte tout à coup, formant un vaste demi-cercle montueux et coupé de vallées obliques, à partir du point où un wady, celui nommé particulièrement wady Zara, amène à la mer un double courant d'eau chaude formant

deux petites chutes : l'une, celle du nord, a 40 degrés ; celle du sud a une température de 43 degrés. Il y a environ cent pas de distance entre elles. Le thermomètre à l'air libre était à 24 degrés. Ce vaste plan incliné, qui s'élève jusqu'à de hautes montagnes, est coupé de vallées plus ou moins arrosées où croissent des roseaux, des gommiers et beaucoup d'arbustes. Autrefois, disent les Arabes, on y cultivait des palmiers, et chaque propriétaire avait entouré sa culture d'une petite enceinte de pierres sèches. Aujourd'hui il reste seulement quelques vestiges de ces clôtures, et l'on y remarque en deux endroits distincts, l'un à peu de distance de la mer, au nord, l'autre tout au bord du rivage, un peu au sud, des débris de colonnes et de chapiteaux ou de bases d'ordre dorique romain, à ce qu'il paraît, mais tellement corrodés par le temps, qu'il nous a été impossible de constater exactement à quelle partie de la colonne et à quel ordre ils appartenaient.

Les Arabes affirment que des hauteurs voisines on ne distingue pas Djebel-Mousa, qui, probablement, touchait au mont Pisga.

Parcouru cette plaine montagneuse sans observer aucune autre chose. Les Arabes attestent qu'il n'y a rien sur les hauteurs voisines, excepté des débris de clôtures de propriétés comme celles dont j'ai parlé.

Sur les hauteurs, M. Lartet a observé des incrustations calcaires qui ont jusqu'à environ 40 mètres d'épaisseur.

A 4 kilomètres environ plus loin, au sud, s'ouvre un autre wady, profond, sinueux, qui semble bordé de grès et débouche sur la mer ; il est tout rempli de beaux palmiers dont les plus élevés sur la montagne donnent des dattes bonnes à manger. Celles des palmiers voisins de la mer ne sont d'aucun usage. Les terrains qui les supportent sont couverts d'un énorme banc d'incrustations calcaires. Il semble y avoir eu beaucoup d'eaux chaudes sur cette partie de la côte, et la végétation y est aussi plus fréquente que sur le côté opposé, où l'on ne voit pas un seul palmier, tandis que sur cette rive on en trouve souvent à 1 mètre ou 2 au-dessus du niveau de la mer, sur les rochers formant une étroite banquette à peu près horizontale.

A environ 3 kilomètres plus loin, la région montueuse venant jusqu'au bord de la mer, est composée d'assises naturelles de grès divisées par leur retrait en espèces de pierres de taille qui ressemblent aux débris de grands édifices. A ces grès sont entremêlées des taches de verdure, des palmiers nombreux dans presque tous les wady, et particulièrement dans le wady Haïdan.

Le wady Haïdan est cette grande vallée qui vient, du nord-ouest au sud-est,

rejoindre le wady Mojib, avant que celui-ci débouche dans la mer Morte. Cette jonction des deux vallées, ou plutôt des deux énormes ravins, offre de loin un très-beau site. On le découvre et on l'admire très-aisément de 1 ou 2 kilomètres au large sur la mer Morte, et la configuration de ces grandes crêtes presque perpendiculaires qui courent l'une vers l'autre pour s'entrecroiser, se comprend bien en se dessinant dans toute sa grandeur.

Nous étions à quatre heures du soir devant le wady Haïdan. Le thermomètre sec marquait 24 degrés centigrades, et mouillé, 16°,5. Le baromètre anéroïde 801^{mm},8. Arrivés devant le wady Mojib à cinq heures, nous jetâmes l'ancre et y passâmes la nuit.

Partis du mouillage de wady Mojib à cinq heures du matin par une brise médiocre. 6 Avril.
Louvoyé pour atteindre le nord. A sept heures du matin, le baromètre anéroïde marquait 804^{mm},2 (il marque toujours 2 millimètres de plus que le baromètre Fortin); thermomètre libre, 18°,5 centigrades; thermomètre mouillé, 14 degrés.

Entre trois et quatre heures, ayant atteint la rive occidentale, le docteur Combe se rend avec la plate au pied des rochers de Ras-el-Feschkah. Il y trace sur la paroi verticale, avec de la peinture blanche, la profondeur de l'eau en cet endroit au-dessus du fond; la sonde marquait 2^{m},50. Il écrit avec de la peinture rouge « 6 avril 1864. »

Après le coucher du soleil, nous allâmes mouiller entre Aïn-Feschkah et Redjom-Louth. Cette opération ne s'accomplit pas sans quelque difficulté. Nous allions à la voile vers le rivage bordé de roseaux et d'arbres secs submergés debout jusqu'à la moitié de leur hauteur; la voile n'étant pas assez tôt carguée, nous passâmes sur plusieurs de ces arbres, dont les premiers cédèrent en craquant sous l'impulsion de notre barque, mais ralentirent son élan; les suivants nous arrêtèrent. Il fallut mouiller une ancre au large pour nous haler dessus et nous tirer de cette cale forcée. Ce fut d'ailleurs l'affaire d'assez peu de temps. La nuit survint calme, froide et humide.

Le 7, à six heures du matin, le thermomètre marquait 14°,5 centigrades. 7 Avril.
A sept heures un quart arrivés tout près de Redjom-Louth, nous commencions notre débarquement. On amena et j'emportai le pavillon de notre barque. On passa beaucoup de temps à retirer du *Ségor* les approvisionnements utiles à la continuation de notre voyage et les instruments que nous avions besoin de conserver. Les matelots mirent tout en ordre à bord et amarrèrent solidement l'embarcation. Ils avaient achevé ce travail, que nos chevaux n'étaient pas encore arrivés de Jéricho, où nous les avions déjà fait demander dès la veille.

Pendant que nous attendions nos montures, nous faisions aux Arabes de notre suite la distribution des instruments et des objets qui ne pouvaient plus nous être utiles; nous réfléchissions aux moyens d'assurer, pendant notre prochain voyage dans la haute région de la Moabitide, la conservation de notre embarcation, dont je me proposais de faire présent à notre consul M. de Barrère ou, à son défaut, au pacha gouverneur de Jérusalem. Sur ces entrefaites, parurent deux petites caravanes, l'une de dames et prêtres espagnols, l'autre de trois Anglais ou Américains avec leur drogman; ils vinrent nous distraire et nous montrer comment les pèlerins et les touristes savent, le plus souvent, voir les choses et les pays qu'ils parcourent. Chacun de ces détachements fit à peu près la même évolution, qui consistait à s'arrêter sur la grève, jeter un regard distrait et un peu désappointé sur cette mer étrange, descendre de cheval, goûter en grimaçant l'eau salée : cela suffit au groupe espagnol. Les autres se baignèrent sans façon en présence des dames et des moines, nous adressèrent quelques questions sur la température et la salubrité de la mer Morte, sur la végétation de ses rivages, ne dirent pas un mot de notre navigation attestée par le débarquement dont ils étaient témoins, ni de Lynch, ni de Costigan, ni de Molyneux, et, au bout d'un quart d'heure, remontèrent à cheval pour retourner à Jérusalem. Tel fut le résultat de leur excursion sous le rapport religieux et scientifique.

Enfin nos chevaux arrivèrent, et avec eux Mahmoud, le scheikh d'Abou-Dis, vêtu de sa robe rouge et de son turban blanc, Mahmoud le plus madré, le plus cupide, le moins honnête des gens de ce pays, qui le sont si peu.

Nous lui proposâmes de se charger de la garde du *Ségor* jusqu'à notre prochain retour à Jéricho, et, voyant qu'il était seul à pouvoir nous satisfaire, l'intéressé personnage en fit immédiatement l'objet d'une importante spéculation. Se refusant donc, dès l'abord, à une responsabilité dont il exagérait à dessein la difficulté, les dépenses et les dangers, Mahmoud opposa un rejet péremptoire à l'offre d'un marché onéreux pour nous seuls.

Il n'était pas difficile de voir la cause de sa résistance et de ses refus. Pour trancher une discussion dont l'unique objet était de nous extorquer une plus grosse somme, M. Vignes déclara que, ne pouvant obtenir aucun arrangement, il allait envoyer les quatre matelots couler bas le *Ségor* au large, de sorte que ni Mahmoud ni ses amis ne pourraient en tirer aucun profit.

Sur-le-champ les quatre marins mirent la plate à la mer et s'y embarquèrent avec les instruments nécessaires pour exécuter les ordres de leur chef. A peine

commençaient-ils à saborder le *Ségor*, que le scheikh, se ravisant et changeant de ton, accepta, sans hésiter, 20 francs par jour pour nous garder cette embarcation pendant notre excursion sur les pentes orientales du bassin de la mer Morte; il nous fit les plus belles promesses, auxquelles nous ne donnâmes qu'une médiocre confiance : l'événement montra qu'il les accomplit avec bien peu de fidélité.

La transaction terminée, nous partîmes pour Jéricho à deux heures après midi; nous y arrivâmes vers quatre heures, après avoir traversé la plaine stérile, salée et marneuse, entrecoupée de petits mornes déchirés par les pluies, qui s'étend entre le lac Asphaltite et ce lieu si célèbre par ses souvenirs bibliques et profanes.

Nous admirons la fertilité et la verdure des jardins qui entourent ce misérable village de boue sèche et de roseaux, et son petit château fort, carré, tombant en ruine. On n'y voit aucun palmier, et cependant leur culture avait fait nommer Jéricho la ville des palmiers. En revanche, les figuiers y abondent, ainsi que les vignes; on y cultive des légumes et beaucoup de ces arbres épineux dont le fruit est semblable à une petite prune ronde et jaune que l'on appelle *zakoun*, et dont les noyaux broyés fournissent une espèce d'huile que l'on emploie, dit-on, pour guérir les blessures. On a voulu identifier le zakoun avec le baume des anciens, mais rien ne justifie cette identification, tandis que de nombreuses raisons appuieraient l'opinion contraire. Le baume s'obtenait par incision; la plante qui le fournissait était un petit arbuste cultivé avec soin. Le zakoun, au contraire, est un arbre atteignant jusqu'à 5 mètres de hauteur et croissant spontanément, non-seulement à Jéricho, mais dans le Ghôr oriental du Jourdain, près de Keferein, de Nimrin et de Wady-es-Safieh. Le baume était cultivé seulement à Jéricho et Engaddi. Cléopâtre en fit, dit-on, supprimer la culture en Judée pour la transporter en Égypte, où elle fut continuée jusqu'au moyen âge.

Nos tentes étaient dressées sur la limite du territoire bâti de Jéricho, auprès d'un verger de figuiers et touchant au camp des pèlerins grecs qui se rendaient au bain du Jourdain. Les troupes turques envoyées pour les protéger, et que l'on voyait de loin échelonnées sur la montagne au sud-ouest, arrivèrent le soir au son de leur musique efféminée de hautbois et de tambourins, sous les ordres de l'officier supérieur commandant la garnison de Jérusalem.

Le voisinage des pèlerins grecs était curieux et animé. Une espèce de petite trombe vint, sans toucher nos tentes, retourner les leurs, emportant à cent pieds en l'air les objets légers, tels qu'étoffes, coiffures, vêtements, linge, foulards. Ce

désordre inattendu cessa bientôt. Le jour baissait, on se disposait au repos pour le pieux voyage du lendemain, et, après la retraite battue et sonnée par la musique turque, le silence succéda promptement à l'agitation de la soirée.

Avant de nous coucher, nous avions eu la visite de M. Ledoulx, élève consul de France, venu de Jérusalem avec une famille grecque qui voulait assister au bain du Jourdain et y prendre part. Je lui fis connaître mon intention d'offrir ma barque au consul de France ou, par ce fonctionnaire, au gouverneur de Jérusalem. Il se chargea de préparer cette négociation, à laquelle il fut incroyablement difficile de faire suivre une voie simple et désirable, et dont le dénoûment fut aussi imprévu que singulier.

On me remit ce soir-là une lettre de Mohammed Midjelly, le scheikh de Kerak, me priant avec instance de lui faire accorder par le gouverneur de Jérusalem les auxiliaires qu'il avait demandés. Il m'écrivait que pendant notre retour à la Liçan en sa compagnie, ses biens et ses troupeaux avaient été attaqués, endommagés et pillés par les Arabes ses voisins.

CHAPITRE IV

AMMON ET MOAB

Le 8 au matin, de bonne heure, avant le jour, nous fûmes réveillés par le départ bruyant des pèlerins grecs pour le bain sacré du Jourdain. Vers huit heures, ils revenaient en grand nombre et défilaient devant nous, retournant à Jérusalem dans les costumes et les équipages les plus variés, à pied, sur des ânes, sur des mules et sur des chameaux; ceux-ci portaient le plus souvent deux femmes, une de chaque côté, la plupart munies d'ombrelles, les unes habillées à l'européenne, les autres à l'asiatique. Tous ces pèlerins revenaient gravement, avec recueillement, pénétrés du mérite de l'action qu'ils venaient d'accomplir. Lorsque le principal cortége eut achevé son passage et laissé le chemin libre pour nous, nos tentes étaient abattues, nos bêtes de somme chargées et nous étions en selle prêts à partir, ce que nous fîmes sans retard. Obligés de remonter le cours du Jourdain pour trouver un gué praticable, nous franchîmes à angle droit la route que suivaient les pèlerins, et nous engageant dans les clairières d'un petit bois de zakoum, nous obliquâmes promptement du nord-ouest au nord pour suivre à peu près parallèlement, d'un côté le pied des montagnes où était construite, à ce qu'il semble, l'ancienne Jéricho, au moins celle du temps d'Hérode; et de l'autre, le cours très-éloigné du Jourdain. Le fleuve traçait la longue ligne creuse et verdâtre de son Ghôr, sur notre droite, en descendant vers la mer Morte. De temps en temps nous traversions quelque fossé boueux, dont l'eau venait de la source d'Élisée, appelée par les Arabes Aïn-es-Sultân, et près de laquelle nous allions passer. Les terrains cultivés disparaissaient peu à peu; mais la fertilité de la vallée n'en était pas diminuée. A notre gauche, la montagne montrait son flanc pierreux couvert de ruines généralement mal

8 Avril.

conservées, mais cependant plus distinctes et plus définissables qu'ailleurs. Des arcs, des voûtes, des parties d'aqueduc se laissaient voir au milieu des fragments rectangulaires de quelques édifices démolis; ils montraient dans quelle direction on avait amené les eaux de la fontaine d'Élisée à l'aqueduc qui domine Jéricho : elles pourraient s'épancher encore dans les jardins de ce village au moyen de quelques réparations.

Nous ne tardâmes pas à joindre la source même, qui surgit limpide et abondante du fond d'une belle piscine carrée, longue d'environ 7 mètres sur 5. Le sentier passe entre cette piscine et la montagne, du pied de laquelle sort la fontaine.

Plus loin, longeant à distance variable le pied de ces hauteurs calcaires et arrondies, nous voyions s'étendre, sur une pente peu inclinée au-dessous de nous, le bocage frais, verdoyant et peuplé d'oiseaux, qui, semblable à une vaste nappe carrée, se déployait jusqu'au Jourdain et, à cette heure matinale, récréait la vue par sa couleur, ses massifs d'ombre et de lumière, et son contraste avec l'aridité des montagnes au pied desquelles nous suivions notre route.

On peut évaluer environ à 8 kilomètres de côté le carré formé par la plaine inclinée verte et fertile de Jéricho. On voit quel avantage cette plaine ainsi penchée vers le fleuve présenterait pour la culture, si les habitants étaient assez nombreux, et si la sécurité contre les déprédateurs leur permettait de faire quelques travaux profitables d'irrigation et de défrichement. Ce fut là l'ancien état de cette vallée, lorsque, des hauteurs entre Bethel et Haï, Loth, « levant les yeux, vit tout le Kikkar (le Ghôr) du Jourdain » arrosé partout, avant que Jehovah eût renversé Sodome et Gomorrhe : c'était comme » un jardin de Jehovah (magnifique), comme le pays d'Égypte, jusqu'aux environs de » Tsoar. » (*Gen.*, XIII, 10.)

Telle était au temps d'Abraham cette région occupée par les Chananéens, que les descendants de Jacob expulsèrent et détruisirent par le fer et le feu, frappant leur pays de mort et d'anathème, coupant partout les bois consacrés au culte des faux dieux, et tarissant ainsi la source des eaux, sans pouvoir rétablir plus tard la culture et la fertilité, œuvre de longs travaux imités autrefois de ceux des Égyptiens. Jamais, ni sous les rois d'Israël et de Juda, ni même sous Hérode, on ne revit dans le Ghôr de Jéricho la richesse agricole et les irrigations des Chananéens, telles que les décrit ce passage de la Genèse. Leur destruction fut complétement l'œuvre des Israélites dès le temps de Josué, car rien ne peut faire admettre et, dans le texte biblique, rien n'impose de croire que cet anéantissement ait été causé par la catastrophe des villes de la Pentapole. Encore aujourd'hui il est facile de reconnaître que des travaux hydrauliques et de reboisement

bien calculés et mis sous la protection d'une force militaire suffisante, ramèneraient en quelques années la fécondité dans cet incomparable Ghôr du Jourdain. Les pauvres et laborieux Ghawarineh s'en chargeraient s'ils étaient défendus ; mais, pour cela, il faudrait un autre peuple que n'étaient autrefois les Hébreux et que ne sont aujourd'hui les Turcs.

La montagne dite de la Quarantaine, ou Djebel-Kuruntal, dont nous suivions le pied en la laissant à notre gauche, est, depuis le moyen âge, considérée comme le lieu où Jésus-Christ passa quarante jours dans le désert après son baptême, et fut tenté par le démon; aussi les nombreuses grottes de cette roche élevée et d'un accès difficile ont-elles été depuis longtemps fréquentées par de pieux solitaires ou par des pèlerins qui venaient y faire une pénitence commémorative. Rien toutefois ne garantit l'authenticité de cette tradition, dont la trace la plus ancienne se trouve dans le voyage de Sæwulf, vers 1103. Wilbrand de Oldenborg (§ XIV), en 1211, est le premier des pèlerins qui en fasse mention sous le nom de Quarennia. A cette objection très-fondée du docteur Robinson (*Bibl. Researches*, tome I, page 568, note 1), ajoutons qu'on ne peut considérer comme étant dans le désert une montagne à deux milles de Jéricho, et que d'ailleurs le lieu où saint Jean baptisa Jésus-Christ, qu'il se nommât Bethania ou Bethabara, était certainement au delà, c'est-à-dire sur la rive gauche du Jourdain. (Joann., I, 28, et X, 40. — Origen. *in Evang. Joann.*, t. VIII. — S. Joann. Chrysost., *Homil.* XVI *in* I. — Joann. Epiphan., lib. II, *ad hæres*,, p. 435, ap. Reland, in verb. *Bethabara*, pages 626 627.)

Nous ne crûmes donc pas utile de visiter un lieu auquel s'attachait visiblement une tradition erronée, et, ménageant un temps précieux, nous continuâmes notre chemin, traversant de temps en temps de petits ruisseaux qui se rendaient au Jourdain, jusqu'à un bosquet où se trouve la fontaine qui donne naissance au Nahr Oudjah, et qui, par sa fraîcheur et son humidité, fertilise l'oasis qui l'environne. Nous y fîmes halte pour notre repas du matin qu'on nous servit à l'ombre des arbres. Tout auprès croissaient de beaux blés : nos Adouanes y lâchèrent impitoyablement leurs chevaux, qui broutèrent à leur aise les épis verts déjà grands et bien formés.

Au sud de la fontaine est un édifice ruiné, mais très-reconnaissable, carré long tourné, suivant son grand axe, du nord-est au sud-ouest, composé d'une double nef formée de deux rangs de piliers, et où la naissance des voûtes en long et transversalement est encore très-facile à reconnaître. La porte, ouverte sur le côté est en face d'un cul-de-four. Voici le plan de cette ruine.

Au nord de la source, un grand édifice ruiné couvre le sol de débris informes qui ne peuvent être caractérisés.

Pendant que nous déjeunions à l'ombre, des cris se firent entendre au loin, et l'un de nos Adouanes revint bientôt, portant un manteau et un vieux pistolet et disant gravement qu'il avait reconnu l'un et l'autre pour être son bien, volé l'année précédente par un Arabe que cette fois il venait de surprendre endormi dans les blés. Il prétendait avoir rigoureusement bâtonné son larron et l'avoir laissé nu, mais fort maltraité, en expiation de son méfait. Nous ajoutâmes peu de foi à une aussi subtile reconnaissance. Nous pensâmes que le vrai voleur devait être plutôt l'Adouane, qui, voyant un homme sans défense, en aurait profité pour le surprendre, le battre et le dépouiller. Le vaincu avait fui, nous ne le vîmes même pas, et tout en le croyant bien un être très-réel, nous ne voulûmes pas en savoir davantage.

Le chemin que nous suivions vers le nord parcourait une belle plaine unie et où la végétation naturelle marquait assez que les hommes pourraient, avec quelques efforts et quelque sécurité, tirer bon parti de ce terrain actuellement inexploité. Cette plaine, basse par rapport aux montagnes qui la bordent depuis Jérusalem jusqu'au delà de Naplouse, et que les wadys traversent pour aller jeter leurs eaux dans le Jourdain, est encore très-haute relativement à ce fleuve, dont le Ghôr offre une coupe transversale toute spéciale. Je tâcherai bientôt d'en donner une idée.

Nous marchâmes toute la journée ayant devant nous, un peu sur la gauche, le pic conique de Kurn ou Kereïn-Surtabeh, قرين صرطبه ; si élevé, que nous l'apercevions distinctement en naviguant presque à l'extrémité sud de la mer Morte. C'est au sommet de cette montagne nommée Sartaba, סרטבא, qu'après le signal donné du haut du mont des Oliviers, on allumait des torches à la nouvelle lune : ces feux se répétaient, de sommet en sommet, aux lieux nommés Grophena, גרופינא, Chavran, חורן, et Beit-Belatin, בית בלתין. (*Cod. Rosch Haschana*, II, ap. Reland, *Palæst.*, p. 346.)

Nous traversons aisément la tête desséchée de la plupart des torrents qui vont de l'ouest à l'est. Les deux wadys El-Abiad, séparés par le wady Fesaïl, étaient reconnaissables de loin à la blancheur de leurs rochers calcaires. Le wady Fesaïl porte le nom de Phasaïl, frère d'Hérode le Grand, qui le donna à la ville construite par ses ordres sur la rive droite du wady, près de la source dite Aïn-Fesaïl. On voit encore en ce lieu, en venant de Turmus-aya, un aqueduc toujours en usage et les ruines de la ville d'Hérode (1).

(1) Voyez les notes de M. Vignes dans le tome II de cet ouvrage, page 17.

Après avoir dépassé le pied de Kurn-Surtabeh, nous traversons la plaine verte et fertile de wady Zerka (la vallée Verte), au delà de laquelle coule un ruisseau assez abondant au fond du wady Ferrah, sur la rive gauche duquel nos tentes étaient dressées. Le lit du torrent était tout rempli de beaux lauriers à fleurs d'un rose vif, de grands chardons verts et violets entourés d'une vigoureuse végétation. De notre camp nous découvrions de l'autre côté du ravin, et à environ 800 mètres de nous, d'assez grandes grottes creusées dans les parois de la montagne à peu de hauteur au-dessus de la plaine.

Notre nuit fut sans sommeil, au moins la mienne, à cause des innombrables insectes importuns et agiles apportés de Jéricho dans notre bagage de campement.

Le lendemain 9 avril, de bonne heure, je payai d'avance aux Adouanes Gablan et 9 Avril.
Abdul-Aziz la moitié du prix total convenu avec eux pour l'entreprise de notre expédition dans leur pays et chez les Beni-Hamaïda, leurs voisins.

Partis du wady Ferrah à huit heures, il fallut, avant de traverser le Jourdain, continuer à remonter la plaine vers le nord en franchissant le wady Ferrah lui-même au pied des grottes que nous avions vues de loin la veille. Nous marchâmes ainsi quelques heures, pendant lesquelles un ou deux cavaliers adouanes vinrent au-devant de nous pour nous avertir du point où il faudrait rabattre dans la direction du Jourdain pour arriver au gué de Tourmanieh ou Tourmani.

Vers dix heures nous descendons dans le Ghôr, d'abord escarpé, aride et blanchâtre, puis de plus en plus humide et se couvrant successivement de roseaux, de plantes et de feuilles d'eau; puis d'arbres aimant les marécages; puis d'un fourré épais de hautes plantes ombellifères, cannes et abondante végétation d'un vert sombre, d'un feuillage varié et vigoureux, dont il fallait faire le tour pour ne pas s'embourber au milieu d'un réseau inextricable. Ces affluents du Jourdain me rappelaient particulièrement l'exubérance de végétation des bords de la jolie et murmurante rivière le Fiume freddo, qui, de Schiso près de Taormina, se précipite vers la mer au travers d'une prairie où l'herbe montait jusqu'à ceinture d'homme et où les mêmes ombellifères blanches croissaient de la même taille et avec la même vigueur.

Nous descendons ainsi, par des sinuosités multipliées, les trois ou quatre hautes banquettes étagées, d'environ 10 mètres d'élévation chacune, que coupait notre wady en y marquant son passage par des eaux presque dormantes. Enfin, arrivés au sol atteint par le fleuve quand il déborde, nous cherchâmes notre route sur des chaussées naturelles un peu desséchées, au milieu de larges flaques limoneuses, et, après avoir longtemps marché vers la gauche, nous rabattîmes presque subitement à droite pour faire le tour

d'une jungle épaisse de roseaux qui nous séparait encore du Jourdain. Enfin, pénétrant avec nos chevaux dans cette jungle même, nous descendîmes sur la grève caillouteuse du fleuve bordée d'arbres robustes, vivants et verts, avec leurs pieds engagés dans les débris d'autres arbres charriés par les eaux, tout flétris, à demi écorcés, avec leurs branches et leurs racines mêlées de boue et d'herbes fanées.

C'était là que nous attendaient une quarantaine d'Adouanes prêts à nous faire passer sur l'autre rive avec toute notre caravane.

Ce ne fut pas une petite affaire, ni de peu de durée. Nous gagnâmes sains et saufs l'autre bord, malgré les officieux nageurs arabes qui voulaient absolument conduire nos chevaux et pensèrent faire noyer quelqu'un de nous. Tout le bagage arriva moins avarié que nous ne devions le craindre : le passage des moukres, saïs, cuisiniers et serviteurs eut lieu fort heureusement, jusqu'à celui de deux petits ânes dont la vie fut mise en danger par la violence du courant et les soins maladroits des Arabes.

Assis sur le sable et séchant nos vêtements et nos chaussures, nous assistions à ce curieux passage, et nous observions combien la vie que mènent les Arabes leur donne de force et d'agilité. Cependant, parmi ces hommes qui vingt fois passèrent le fleuve en nageant à la queue d'un cheval, nous vîmes deux jeunes gens à cuisses déboîtées et à bassin difforme, ainsi qu'une espèce de nain dont la figure était aussi fière que si la nature lui eût accordé le type d'un héros.

La grève sablonneuse où nous étions assis à l'ombre était surmontée d'un plateau d'une fertilité admirable, et où de très-beaux blés verts croissaient à l'abandon. Autour de ce champ une espèce de haie de buissons formait une enceinte presque régulière ; derrière se montraient en retraite les gradins de la rive orientale que nous allions gravir.

Après un très-médiocre repas longtemps attendu et mangé avec indulgence, les Arabes employés à notre passage du Jourdain ayant disparu, nous remontons à cheval pour reprendre notre route. Il fallut traverser encore avec peine un gué boueux et assez profond avant de mettre le pied sur les échelons inférieurs du Ghôr. De là, par une pente très-rapide, nous gagnâmes enfin le plateau correspondant à la plaine que nous avions suivie la veille, et qui s'appelle la plaine d'Abou-Obeidah. Je demandai quel était ce personnage, et l'on me répondit que ce fut autrefois un santon dont on voyait au pied de la montagne le petit monument, mosquée ou wely. J'ai cherché, depuis, quel pouvait avoir été réellement cet Abou-Obeidah.

Je pense que ce doit être le célèbre lieutenant d'Omar, le même qui, sous le successeur de Mahomet, conquit la Palestine et la Syrie avec Khaled, courageux et sanguinaire fanatique dont les succès militaires fondèrent le règne de l'islamisme. Abou-Obeidah prit Hamath et convertit son église en mosquée (Ibn al Wardy, p. 191). Après ces premiers exploits, il s'avança jusqu'en Chaldée, où il fut défait et tué près de l'Euphrate, par Ferokhzad qui commandait l'armée de Tourandokht, reine de Perse. Je trouve la même opinion exprimée par Carl Ritter (*West Asien*, V Abtheil., II Abschn., § 13, t. II, p. 1032).

En deçà du wely d'Abou-Obeidah, nous observons, entre le Ghôr et le pied des montagnes de l'est, six grands tumuli artificiels omis dans la carte de Van de Velde, et qui ont dû être élevés à l'occasion de quelque grand événement historique. Le souvenir des « *tumuli Jordanis* » du livre de Josué me revint alors à l'esprit, et je me promis d'étudier cette intéressante question. Au delà de ces monuments, on découvrait au loin les horizons de Tibériade.

Le soleil était près de se coucher quand nous arrivâmes à nos tentes dressées auprès de deux autres tumuli, dans le lieu nommé, comme sur le bord opposé du Ghôr, wady Zerka, وادي الزرقه « la vallée Verte ». Ce wady est considéré avec raison comme le lit profond de l'ancien Yabbok, qui, de Rabbath-Ammân, descend, par un long détour, des montagnes au nord de Galaad, Djebel-Djelâd, vers cette plaine féconde d'Abou-Obeidah, où il pénètre obliquement, traçant son passage dans les escarpements par la verdure de ses bords, comme dans la plaine par la fertilité qu'il apporte avec lui. Il fournit des eaux abondantes et assez bien distribuées à l'irrigation des prairies, et l'on comprend très-bien quelle importance les tribus riches en bestiaux attachèrent à obtenir de Moïse la possession de cette région au delà du Jourdain, avant même la conquête de la terre promise.

J'examinai avec soin les deux tumuli qui dominaient notre campement. Ils ont été altérés dans leur forme primitive par des causes qu'il serait difficile d'assigner. Je n'ai trouvé sur le plus considérable que des tessons de grosse poterie qui paraissait être de fabrique romaine.

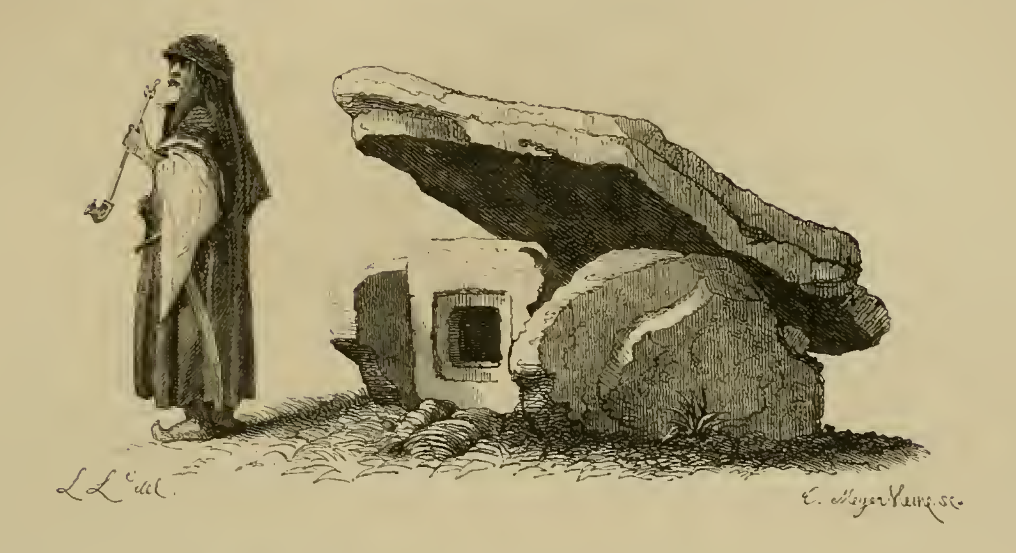
Partis le 10, à sept heures et demie, nous suivons, en nous dirigeant vers la Moabitide, la belle plaine du wady Zerka. En sortant de leur étroit et âpre défilé dans les montagnes, les eaux de ce wady sont dérivées vers le sud et retenues dans un canal d'environ 2 mètres de profondeur, qui, longeant parallèlement au Jourdain le pied des collines, abreuve la plaine par de nombreuses branches d'arro- 10 Avril.

sement. Leur effet est admirable dans ce pays dévoré par le soleil; aussi les Arabes cultivateurs veillent-ils avec soin à la conservation des digues, des gués et des prises d'eau de ce canal. Après l'avoir côtoyé assez longtemps sur sa rive droite et traversé une fois à un gué très-boueux, nous entrâmes dans la plaine sur sa rive gauche, et le vîmes s'infléchir peu à peu vers la droite. A mesure que le canal s'éloignait et que nous avancions vers le sud, la verdure de la campagne diminuait, sans que, cependant, la culture cessât de disparaître. Un chemin facile et large, bordant toujours le pied des collines, nous conduisit, à travers la plaine de Chabet, vers le lieu où nous devions camper le soir avant de nous diriger à l'est vers les gorges qui cachent les ruines singulières d'Arak-el-Emir.

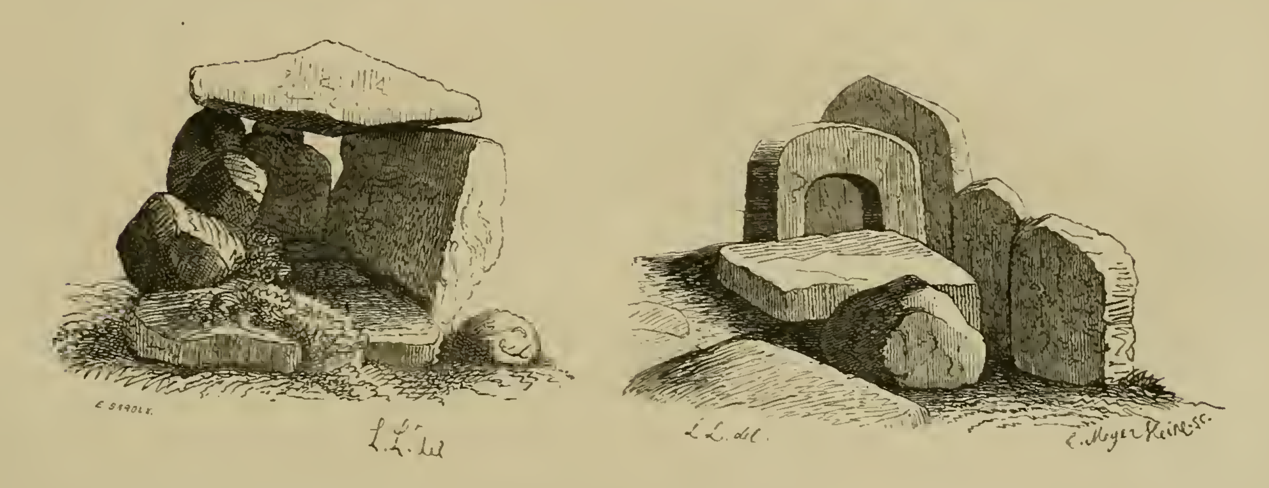
Sur notre gauche, des collines soit isolées, soit tenant à la chaîne principale par de petites croupes, se montraient brunes et nues, couvertes souvent de morceaux de rochers disloqués, de grandeurs diverses, dont la couleur sombre ne laissait guère deviner la forme. MM. Vignes et Lartet, ayant cru distinguer sur l'une d'elles des rochers portant l'apparence de quelque travail humain, se détachèrent pour aller les visiter, et pendant qu'ils partaient avec Abdul-Aziz pour faire cette courte exploration, le docteur Combe et moi mettant, pied à terre près d'un champ où le blé commençait à pousser, nous attendîmes qu'on fît connaître si les recherches fructueuses de nos compagnons devaient nous attirer auprès d'eux. N'apercevant aucun signe et ne voyant revenir personne, nous prîmes le parti d'aller trouver nos amis ; en arrivant au pied de la colline presque hémisphérique nommée Ala-Saphat, nous vîmes de loin nos observateurs s'agitant, montant et descendant. En allant les rejoindre, nous trouvâmes d'abord une sorte de barrage, dont on comprend mal la destination en pareil lieu, à moins qu'il ne fût disposé pour recevoir les eaux diluviennes des grandes pluies d'hiver. Au reste, ce barrage, si c'en était un, n'avait plus été depuis longtemps employé pour cet usage. Il paraissait bâti de pierres sèches, formait plusieurs rangs de murs au sud de la colline qui était sur notre gauche et à la base même de laquelle Abdul-Aziz, nonchalamment assis, nous montrait dans une excavation de 3 mètres de large et d'autant environ de profondeur, vers le nord de la colline, de larges dalles polygonales à bords et à angles arrondis par le frottement, et qu'il nous dit être un lambeau de voie romaine.

Le retard de nos compagnons, les signes d'abord inaperçus qu'ils nous faisaient de loin, l'ordre qu'ils avaient aussi inutilement donné à Abdul-Aziz d'aller nous

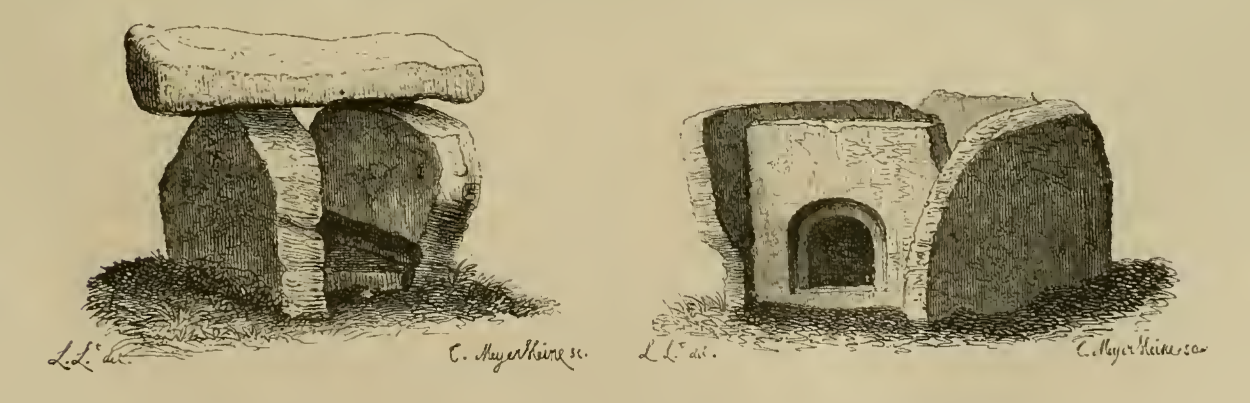
avertir, étaient causés par la découverte de nombreux dolmens sur cette colline.



J'en copiai un que M. Lartet dessina aussi avec quelques autres : tous consis-

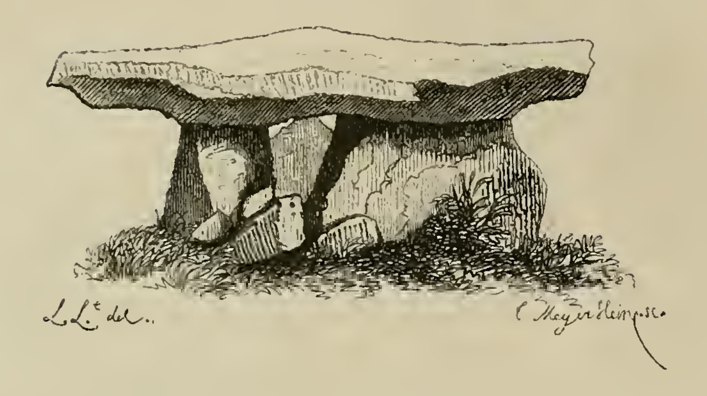


taient en une grande pierre brute posée à plat formant le plancher du tombeau,



deux pierres semblables dressées pour les côtés, une pour le chevet, une autre

avec une ouverture pratiquée à la main, circulaire ou carrée, à angles intérieurs



amortis pour servir de porte et de baie à la fois, et une large pierre également brute pour le couvercle.



La journée, quoique passée en plaine et par des chemins faciles, avait été fatigante; aussi fut-ce avec grand plaisir que nous arrivâmes à quatre heures et demie au bord du wady Nimrin, وادى نمرين. Vives et limpides, les belle eaux de la rivière entourent le bois de zakoum, que nous traversâmes en franchissant deux fois le torrent qui coulait à pleins bords entre ses rives fleuries.

Les montagnes se dressaient devant nous, s'abaissant par collines successives; au pied d'une de ces collines nos tentes étaient dressées, près des ruines antiques de Nimrin, qui

consistent en quelques débris de pierres taillées, un tronçon de colonne de petit module encore debout, et quelques autres fragments sans intérêt, le tout en matériaux calcaires.

Au sommet de la colline, vaste calotte pierreuse, on distinguait des tombeaux anciens, me disait-on, et je me proposai d'aller les visiter le lendemain.

Je ne pouvais m'empêcher de me rappeler ce que les prophètes Isaïe et Jérémie ont écrit sur les belles eaux du Nimrin, et de l'appliquer à ce lieu qui justifie si bien leurs éloges dans un pays aussi stérile que celui-là lorsqu'il est privé du bienfait de l'irrigation. Un voyageur aussi savant qu'ingénieux a, je le sais, reconnu les eaux de Nimrin à wady en Nemeïra. à l'extrémité sud et sur la côte orientale de la mer Morte (de Saulcy, *Voy. autour de la mer Morte*, t. I[er], p. 284) ; mais, outre que les eaux de ce wady ne sont en rien comparables à celles de Nimrin, l'identification proposée par mon savant confrère était surtout dictée par celle de Ségor avec Zuweirah, chose dont il est, je crois, facile de démontrer l'impossibilité, et j'essayerai de le faire en son lieu (1).

Je reconnais cependant qu'il faut tenir compte d'un Ségor peu éloigné des eaux de Nimrin, et je renvoie d'avance le lecteur à la note détaillée où j'entreprends de prouver l'existence de deux Ségor : l'un, appartenant à la Moabitide septentrionale, désigné par Moïse dans le Deutéronome, connu des Juifs, des Byzantins, des premiers pèlerins, des croisés et des Arabes, était dans le Ghôr-el-Belkaa, au sud de Nimrin, près de l'embouchure du Jourdain et sur sa rive gauche ; tandis que le Ségor de Loth, distingué par Josèphe sous le nom de Zoara d'Arabie, était sur la frontière sud des Moabites, et dut être le même que la ville dont les ruines existent encore dans le wady Es-Safieh.

Pour moi, Nimrin et Beth-Nimrah sont la même chose, et je donnerai, dans mes notes, à l'*Appendice*, les motifs sur lesquels je fonde cette assertion.

Le 11, en quittant à sept heures et demie notre camp de Nimrin, je gravis à cheval la colline au pied de laquelle nous avions passé la nuit. Je voulais visiter de près ces tombeaux que je croyais antiques, et qui n'étaient en réalité que des sépultures musulmanes, dont on ne put me dire ni la date ni l'histoire. Redescendant cette colline pour nous engager derrière elle dans la vallée creusée par un torrent où il restait à peine quelques flaques d'eau, nous passâmes auprès d'une petite tour carrée bâtie sur la rive par les Adouanes pour abriter leur récolte d'orge. Ces bâtiments sont des granges et des forteresses en même temps. De ce point, nous continuâmes à monter par des pentes assez faciles jusque vers neuf heures. Le pays devint alors plus coupé, mais la

11 Avril.

(1) Voyez l'*Appendice*.

route resta assez praticable jusqu'à la longue pente aboutissant au wady El-Emir, où nous allions trouver le monument objet de cette excursion spéciale. Nous y avions été invités par M. le comte Melchior de Vogüé, qui souhaitait connaître nos impressions et notre opinion dans la discussion engagée entre lui et M. de Saulcy, au sujet de l'art ancien chez les Hébreux. J'avoue que cette exploration, quel que fût son intérêt, ne m'a pas rendu meilleur juge dans ce débat, et si je consigne ici mes observations et mes conjectures personnelles, je ne me crois pas assez éclairé pour attribuer à mon jugement la moindre autorité dans une question aussi difficile.

Lorsque nous descendions les dernières pentes qui s'inclinaient rapidement vers la vallée ou, comme l'appelaient les Arabes, le wady El-Emir, je reconnus de loin cette ruine dont la structure et les pierres régulièrement taillées montraient, au premier coup d'œil, toute l'importance. J'y fis arrêter Gablan presque malgré lui, et c'est à son indifférence pour les débris de l'antiquité que nous dûmes de ne pas avoir visité les grottes creusées dans le roc et décrites par Josèphe, que nous apercevions au loin du même côté de la vallée.

Cette vallée, origine du wady Sir, s'ouvre dans un angle de montagnes qui forment un vaste et irrégulier demi-cercle à peu de distance du monument détruit. Elle sert de lit à un cours d'eau qui descend des montagnes, et m'a paru suivre, avec quelques détours, une courbe générale du nord au sud et du sud au sud-ouest. Josèphe, qui nous donne de grands et curieux détails sur la ruine que nous venions visiter, nous apprend qu'elle se nommait *Tyrus*, c'est-à-dire *Sour*, en hébreu צור ; un passage de la Gemara de Jérusalem, très-judicieusement remarqué et cité par Reland, nous donne deux fois le nom de ce lieu parmi les villes de la frontière juive (Reland, *Palæst.*, page 134). C'est encore de ce mot, par une légère modification, que dérive le nom du wady *Sir ;* et il me paraît certain que cette contrée est la Séritide habitée autrefois par les enfants de Seth, peuple de la Moabitide, lesquels y avaient élevé deux colonnes, l'une de pierre, l'autre de terre cuite ; à l'abri l'une et l'autre, soit des inondations, soit des incendies, et destinées, avec les inscriptions dont elles étaient couvertes, à transmettre aux générations futures l'état des connaissances humaines à cette époque reculée.

On trouve donc, juste au bas de la côte que nous descendions, la belle ruine que l'on croit avoir été le palais d'Hyrcan. Elle consiste en un édifice principal bâti de pierres de grand et bel appareil sur un monticule peut-être en partie artificiel. Il ne supporte que la ruine elle-même. Il était lié par une chaussée à un édifice secondaire d'aussi belle construction, mais qui semble avoir été beaucoup moins important par sa masse.

La ruine principale offre un carré long dont une muraille est encore à demi conservée, bâtie de matériaux d'un choix excellent et taillés en bossages à refends, et surmontés d'une frise de lions en haut relief seulement ébauchés, sauf quelques extrémités inférieures : un de ces bas-reliefs est méplat et aplani à la gradine, comme si l'on avait voulu diminuer beaucoup dans le travail définitif la saillie de ces figures d'animaux préparées d'abord pour en avoir une beaucoup plus considérable. Ces lions ont 1^{m},80 de hauteur sur 2 mètres de longueur jusqu'à la naissance de la queue, chacun marchant, soit à droite, soit à gauche, selon qu'il diverge de l'entrée qui s'ouvrait dans le grand côté de l'édifice. Il m'a semblé que cette frise de grands animaux formellement énoncée par Josèphe pouvait avoir appartenu à un monument antérieur, et avoir été rajustée à celui restauré ou bâti du temps d'Hyrcan. En effet, les pierres de la frise sont plus épaisses que le mur sur lequel elles reposent ; et un grand fragment d'un lion, au moins, se trouve au monument isolé dont j'ai déjà parlé et est mêlé à ses ruines. Ce second monument forme avec le premier une divergence angulaire de 64 degrés. Nous y avons trouvé, avec le fragment représentant un lion de la même taille que ceux de la frise encore debout, une autre frise avec palmettes grandes et petites alternées, accompagnées d'une rangée d'oves. Elles sont du plus beau style et rappellent les meilleurs objets de la céramique grecque, soit peints à l'époque contemporaine de Pyrrhus, soit sculptés, comme on en voit des exemples remarquables dans l'ancienne collection Campana.

La ruine principale offre dans ses décombres, en pierre ou en marbre blanc, des chapiteaux quasi corinthiens, quasi doriques, des fûts de colonnes cannelées formant des extrémités d'antes, des fûts, doriques de même, de belles moulures de corniche de style mixte, des rangées d'oves d'une belle exécution.

Le grand édifice et le petit sont situés au milieu d'une enceinte qui touche à la montagne du côté ouest et domine la vallée du côté est. Cette enceinte est très-vaste et à peu près complète. Il faut environ vingt-cinq minutes pour en faire le tour. Elle consiste en une double muraille en blocs bruts et sans ciment : du côté de la montagne, elle forme la paroi intérieure de l'étang ou euripe entourant l'édifice ; du côté de la vallée, elle était à deux rangs étagés et en retraite. Dès onze heures du matin, les rayons du soleil, interceptés par les hauteurs que nous avions descendues, n'éclairaient plus les ruines du côté qu'il nous importait de photographier, celui qui est parallèle à l'axe de la vallée dans son cours supérieur. Il fallut donc ajourner au lendemain et à une heure matinale le travail de M. Vignes. Poursuivant notre examen, nous observâmes que le cours d'eau

vive du wady El-Emir pouvait être facilement retenu par un barrage à l'origine de la vallée, et conduit par une pente douce le long des montagnes, sur sa rive droite, jusqu'à l'étang dont Hyrcan avait voulu protéger, rafraîchir et probablement alimenter son palais-forteresse.

Josèphe, si rarement fidèle dans ses descriptions, l'a été d'une manière inusitée, sauf les proportions qu'il exagère toujours, dans les détails qu'il nous transmet sur le palais de Tyrus (*Ant. Jud.*, lib. XII, iv, 11). Cette *Baris*, comme il l'appelle, était, ainsi que toutes



les Baris, la tour Antonia, le tombeau des rois de Perse à Ecbatane, ainsi désignés par Josèphe lui-même, un palais quadrangulaire et fortifié (cf. Nehem, ii, 8, appelant le palais fortifié הבירה). MM. de Saulcy et Mauss l'ont visité après M. de Vogüé, et je suppose qu'ils publieront de cet endroit un plan détaillé. Je chercherai cependant à en donner une idée aussi exacte que me le suggérera ma mémoire ; et pour mieux me faire comprendre, j'en trace ici une sorte de plan approximatif.

Il montre la forme de l'euripe que Josèphe indique comme ayant servi d'enceinte au château d'Hyrcan; on voit, au premier coup d'œil, combien il était aisé d'amener de la vallée en amont les eaux du wady, qui, maintenant, coulent dans le ravin en bas, et d'en tenir toujours rempli le canal autour de la Baris.

Le wady El-Emir est fertilisé sur ses bords abrupts par le voisinage du torrent et les infiltrations de la montagne, car le plateau de notre camp était couvert d'herbe verte, et le lit de la rivière était encombré par un fourré de grands lauriers-roses en fleur; sous leur ombrage obscur et au milieu des eaux bondissantes, végétait tout un monde de plantes aquatiques qui bravaient la dent des chameaux que les Adouanes des tentes voisines menaient à chaque instant se désaltérer au fond du wady.

Le 12 au matin, avant de retourner aux ruines, nous avons reçu la visite du scheikh 12 Avril.
Diab, le vieux chef des Adouanes. Il était venu de trois journées de distance tout exprès, disait-on, pour me voir. Il est le chef de la plus forte fraction de sa tribu, nommée Diab, c'est-à-dire Loup; la fraction à laquelle appartenaient Abdul-Aziz et Gablan, nos compagnons, étaient les Adouanes Nimr ou Tigre. Elle témoigne beaucoup de déférence pour les Adouanes Diab. Leur commune origine de nom vient d'un ancêtre, chef d'une tribu peu éloignée qui s'appelait Adouan, et était quelque chose comme le bisaïeul de Nimr et de Diab. C'est ainsi que les noms se prennent et se perdent dans les tribus; leur histoire, transmise oralement, est difficile à conserver, et les faits sont d'autant plus difficiles à enchaîner, que des causes promptement oubliées font subitement décroître ou grandir une tribu.

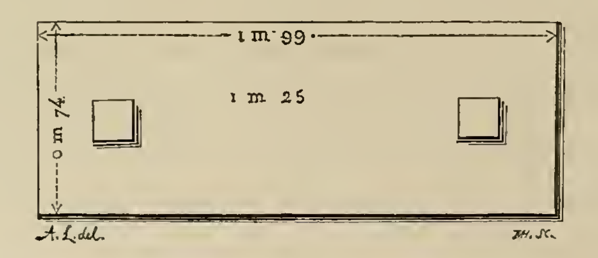
Scheikh Diab était un homme d'environ soixante ans, maigre, au teint clair, à la barbe blanche, aux joues creuses et au nez crochu; l'œil gros, mais encadré d'une orbite profonde et surmontée d'épais sourcils; la bouche sérieuse et hautaine, l'air calme et réservé. Il vint s'asseoir dans notre tente principale avec les principaux des siens; ils étaient bien vêtus, bien armés, d'un maintien digne et grave comme celui de leur chef. De l'autre côté, en face, se tenait Abdul-Aziz avec sa large barbe, son regard couvert, sa physionomie douteuse et son air obséquieux. Gablan, à la peau basanée, toujours à demi-masqué par le keffié qui cachait sa cicatrice, était accroupi, muet, promenant son regard sombre et ses yeux injectés de sang du fond des ténèbres; et cependant, malgré sa figure sinistre, c'est encore de tous les Arabes celui auquel nous nous serions fiés le plus volontiers.

C'était une mise en scène qu'aurait enviée un de nos habiles décorateurs de théâtre, et de tout cela il ne résulta pourtant qu'un entretien poli et froid. Scheikh Diab,

répondant à quelques questions que je lui adressai sur sa tribu, me dit pouvoir mettre en campagne 3000 hommes bien montés et armés de fusils. Il dit que les Ghawarineh ou cultivateurs venus du Ghôr sur son territoire, n'y sont pas attachés autrement que par leur volonté, et lui payent seulement la moitié du profit de leurs soins, tant en agriculture qu'en pâture, chevaux, bestiaux, etc., à peu près comme Jacob traitait avec son beau-père Laban.

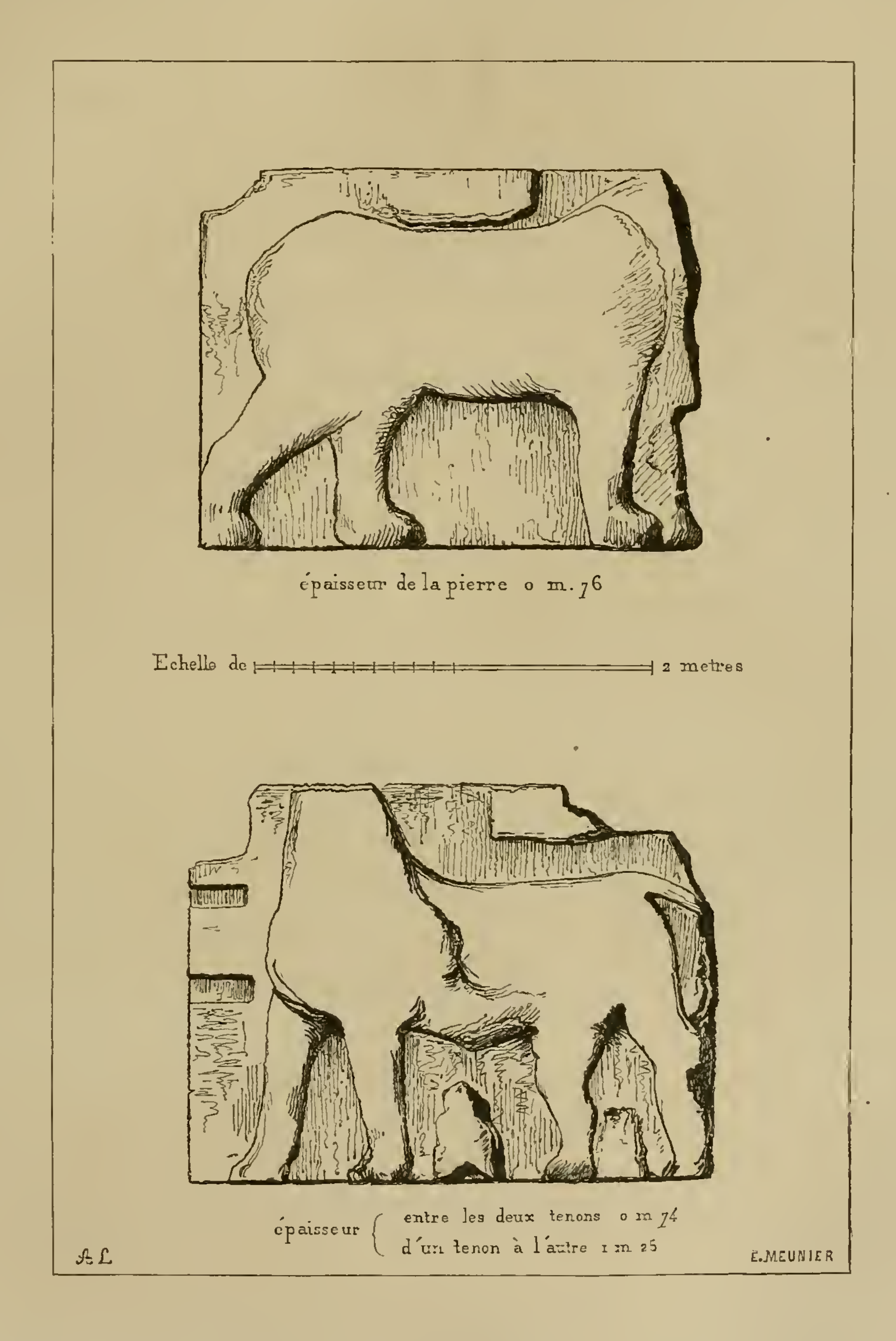
Le vieux scheikh m'invita à lui rendre visite à trois jours de là à son camp. Je m'en excusai et lui fis cadeau d'un fusil de 150 francs. J'étais un peu embarrassé de cette mesquinerie ; mais Antoun insista fortement, et pour des raisons de politique envers les Adouanes, pour que mon présent ne fût pas plus généreux. Le café bu, les pipes fumées, nos hôtes se retirèrent, ne paraissant pas enchantés de ma libéralité, qui n'était pas grande en effet, et nous retournâmes aux ruines pour reprendre notre travail et observer tous les détails, pendant que M. Vignes photographierait de son mieux cet important monument.

Il nous a été impossible de reconnaître le réduit que, selon M. de Saulcy, Hyrcan se serait construit dans un antique temple de Chamos. La construction principale et celle qui s'élève à sa suite vers le nord ont le même caractère et la même exécution que les deux savants adversaires assignent, l'un à l'architecture salomonienne, l'autre à un art beaucoup plus récent, des bossages en faible relief et formant une sorte de panneau, comme un placage de menuiserie. L'appareil est beau et de grande proportion. Les décorations des moulures, des corniches, des chapiteaux, affectent, mais avec de grandes différences, les formes gréco-romaines dans les ordres dorique et corinthien. La grande frise d'animaux, tous des lions, à ce qu'il semble, offre un aspect imposant et grandiose. J'en mesurai de nouveau plusieurs, soit en place, soit écroulés : l'un avait, du poitrail à la naissance de la queue, 1m,79, l'autre 1m,30; l'un, du pied antérieur au haut de la tête, 1m,96 ; l'autre, 1m,90.



L'épaisseur de ces bas-reliefs est pour le premier, entre les tenons qui servaient à le mouvoir, de 74 centimètres, et d'un tenon à l'autre, 1m,25.

Le style de ces figures d'animaux, dans les parties trop rares où elles sont bien conservées, paraît avoir été aussi beau que celui des meilleurs lions assyriens. On



en peut juger par quelques-unes de leurs extrémités, qu'on aura respectées quand on aura martelé le haut relief primitif pour préparer ces figures à recevoir une sculpture nouvelle d'une moindre saillie. Car comment expliquer autrement les pieds

précieusement achevés avant tout le reste demeuré à l'état brut, et néanmoins comment comprendre un martelage assez exact pour n'avoir laissé aux figures ainsi mutilées aucune autre trace de la sculpture primitive? Comment s'expliquer que ces animaux aient été si grossièrement massés ou dégrossis avec des pieds d'une exécution si soignée? Comment comprendre le peu de relief de la partie qui semble avoir été rasée pour convertir en bas-relief le haut relief primitif et le ramener à l'épaisseur du mur qui supporte la frise? Quant aux têtes de lions, je suppose qu'elles étaient de face ou de trois quarts, car rien ne donne à deviner un profil caractérisé. Le grand fragment de lion qui se trouve au petit monument ne peut aider non plus à se fixer sur ce sujet. La seule conclusion vraisemblable qui se soit présentée à mon esprit fut que ces sculptures, autrefois d'un très-haut relief, avaient été employées à la décoration d'un monument extérieur dont les murailles étaient avec elles en harmonie d'épaisseur ; que lors de la construction attribuée à Hyrcan, on voulut employer ces beaux matériaux pour décorer la frise de l'édifice nouveau, et que pour cela on martela les figures et on les dégrossit ainsi, sans respect pour leur antiquité, afin de les ramener à un relief beaucoup moindre. La présence d'un de ces hauts reliefs dans le même état au petit monument qui n'est pas dans l'axe ni à l'alignement du plus grand, montre peut-être qu'on aura voulu tirer parti du reste d'une frise ancienne trop longue pour la Baris d'Hyrcan ; ce qui justifierait l'hypothèse d'un temple primitif de Chamos ou de Moloch que M. de Saulcy semble avoir adoptée. Pendant ce remaniement des anciens matériaux pour les adapter à un plan plus restreint, serait survenue la chute d'Hyrcan, ruinant sa puissance et anéantissant ses entreprises; le monument inachevé, au moins pour sa partie sculpturale, aurait été, plus tard, renversé par un de ces tremblements de terre dont les traces sont reconnaissables dans toute la Palestine.

J'ajouterai encore que la frise d'animaux se distingue, au premier aspect, par une couleur sensiblement plus foncée que le reste de l'édifice ; ce qui montre qu'elle est, ou d'une pierre différente, ou d'un temps plus reculé, et alors le martelage des figures d'animaux aurait pu être d'une date plus reculée, par exemple de celle où les Juifs orthodoxes avaient occupé la Siritide et détruit les images qui appartenaient au culte des idoles, comme ils le firent probablement lorsque le pieux roi Ozias défit rendit tributaires les Moabites et les Ammonites. (II *Paralip.*, xxvi, 8. — *Is.*, xvi, 1-5. — II *Reg.*, iii, 1. — Joseph., *Antiq. Jud.*, lib. IX, c. xi, 2.)

La pierre de frise encore en place, représentant un lion tout entier, dans la

partie nord de l'édifice, a de longueur $3^{m},5$, de hauteur $2^{m},3$, d'épaisseur 82 centimètres.

Une des plus grosses pierres de la muraille servant de base à cette frise a $5^{m},23$ de longueur, $2^{m},42$ de hauteur; son épaisseur, moindre que celle de la frise, est de 62 centimètres. Les angles des façades avec le méridien magnétique sont : façade de la grande ruine, S. 12° E.; façade de la petite ruine, S. 52° O.

Pour quitter Arak-el-Emir et reprendre notre route vers la haute Moabitide, il fallut laisser derrière nous les ruines, repasser le wady en descendant et remontant ses berges ombragées de lauriers-roses, gravir sur ses bords humides et tapissés de verdure, traverser le terrain de gazon sur lequel nous avions passé la nuit, et, y laissant le campement d'Adouanes avec leurs nombreux chameaux, prendre, sur la colline s'élevant de ce plateau verdoyant, un sentier en lacet qui nous ramena assez promptement à des hauteurs pareilles à celles où nous avions marché la veille. Les wadys sur notre passage étaient de moins en moins profonds; on rencontrait par places des plateaux cultivés entre des cimes pierreuses, mais plus arrondies; des espèces de vallées bordées de pièces de terre ensemencées et de quelques arbres utiles montraient que nous approchions de la plaine élevée et agricole de Moab.

Antoun nous avait promis de nous mener coucher à Hesbân ; aussi fûmes-nous fort étonnés de trouver, au détour d'une légère dépression de terrain, notre camp déjà établi à deux heures après midi, près d'une assez jolie rivière dont les eaux, soutenues dans un canal en partie creusé dans le roc, portaient la fécondité et la végétation sur les pentes verdoyantes de la vallée.

Notre drogman excusa la brièveté de la journée par l'état menaçant de l'atmosphère. En effet, l'orage ne se fit pas longtemps attendre; nous n'en reçûmes qu'une atteinte passagère. Au milieu d'une pluie de courte durée accompagnée de tonnerre, nous fîmes consolider nos tentes et préparer notre repas. L'eau de la rivière voisine, celle du wady Naur (et non le wady Hesbân, comme le prétendait Antoun), nous parut aussi bonne qu'elle était fraîche. La nuit survint brumeuse et froide. Le thermomètre remonta 13 Avril.
cependant assez promptement le matin ; il était à 13 degrés centigrades lorsque nous partîmes de notre camp par un temps obscur et brumeux; des nuages très-bas rampaient au-dessus de la plaine et menaçaient de se résoudre en pluie. Après avoir gravi des hauteurs peu difficiles, nous atteignîmes un plateau élevé et fertile, couvert de vastes cultures de céréales et d'immenses pâturages pour les moutons. Le brouillard augmentant de plus en plus, les objets paraissaient merveilleusement grossis. Les moutons, se

mouvant dans le demi-jour, semblaient être d'une stature pareille à celle des chameaux; un homme debout, immobile, à quarante pas, me sembla tellement être une statue colossale, que je me détournai pour aller l'examiner.

Au plus bas de ce temps obscur nous traversâmes les grandes ruines d'Eleale, que les Arabes nomment El-Aàl, العال. Elles couvrent un espace montueux très-considérable. Leur situation est singulière et pittoresque; elles sont comme au bout d'un promontoire à l'extrémité du plateau que nous suivions depuis wady Naur, et elles dominent, du haut d'une montagne à larges gradins naturels, une profonde vallée, dont le brouillard nous empêchait de suivre de l'œil la forme et l'étendue. Toute cette montagne d'El-Aâl, ses flancs et sa base évasée, ainsi que la vallée au-dessous, étaient couverts d'arbres et d'arbustes. L'humidité, qui doit régner longtemps sur ces régions élevées, y entretient une végétation abondante pour la contrée. Quant aux ruines d'El-Aàl, il serait très-curieux de les visiter en détail, parce que cette ville très-ancienne était le centre et la forteresse de cette population à la fois pastorale et militaire, qu'un état de paix et de bonne défense aurait pu et a dû rendre si riche. Le contre-fort qui domine la vallée montre des traces très-visibles de remparts. Au sommet est le vaste monceau de ruines où les Arabes se réunissent autour des citernes, dénaturant les décombres antiques par les petites cloisons carrées qu'ils y construisent et qui sont leur unique architecture. Les matériaux calcaires de l'ancienne ville sont, en général, d'assez fort appareil, mais rarement taillés avec précision; on ne trouve pas de ciment dans les intervalles. On rencontre çà et là des tronçons de colonnes unies, des citernes nombreuses et descendant par étages vers la vallée. Il faudrait beaucoup de temps pour reconnaître ces ruines entassées et confuses, et pour leur assigner un plan. Je n'ai rien vu là ni ailleurs, du reste, qui ressemblât à ce que nous connaissons d'architecture archaïque; mais à quoi la distinguer lorsqu'on est dans un pays si différent de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie, et dont les Romains ont modifié, remanié, transformé toute la surface ?

Les voyageurs, entre autres Burckhardt, disent que El-Aâl domine la Belkaa, la région la plus fertile de cette province et qui s'étend sur tout le territoire des anciens Amorrhéens conquis par eux sur les Moabites. C'est par la Belkaa, entre Moab et Ammon, que les Israélites commencèrent l'invasion de la terre promise, en défaisant Sehon et son armée à la bataille de Jahatz, prenant successivement toutes les villes amorrhéennes, passant au fil de l'épée la population tout entière, soumettant et ravageant tout ce pays jusqu'au Jourdain, et s'assurant, avant de traverser le fleuve, la possession complète de sa rive gauche jusqu'à l'Hermon. Le dernier prolongement du Ghôr sur cette même rive

jusqu'au bord nord-est de la mer Morte, se nomme encore Ghôr-el-Belkaa. Aboulfeda parle avec détail de cette province.

D'El-Aâl jusqu'à Hesbân on suit une ancienne voie romaine très-bien marquée par une série de pierres en saillie ou dressées; on observe une succession de dalles qui recouvrent, à ce qu'il paraît, une conduite d'eau allant d'une ville à l'autre.

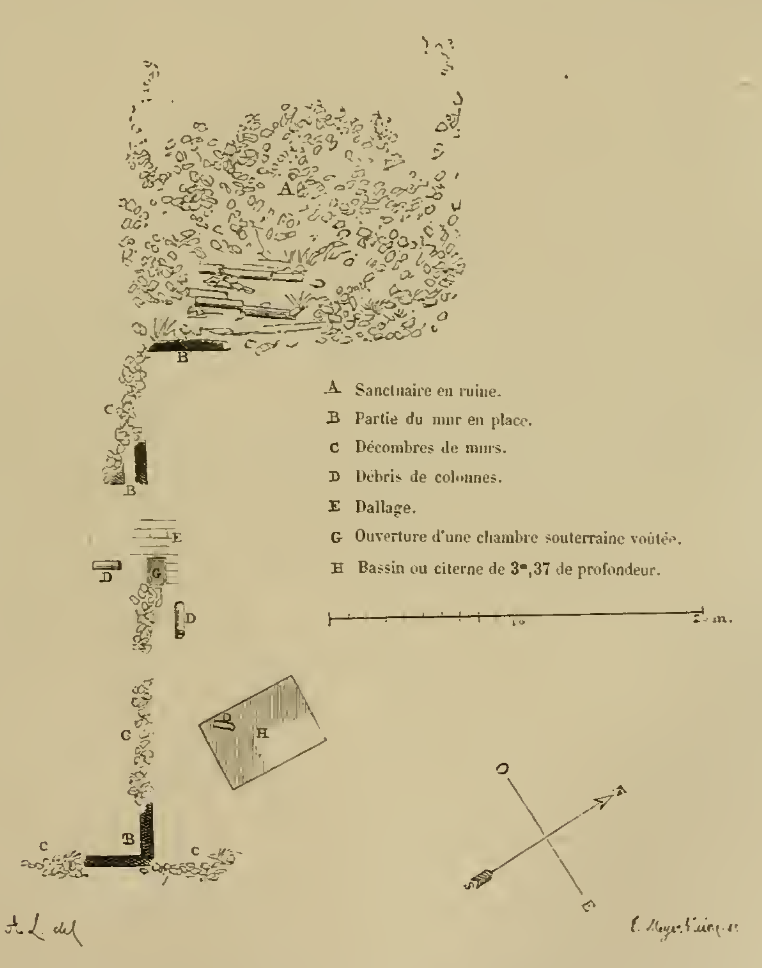
Trois quarts d'heure après avoir quitté El-Aâl, nous rencontrions, sur une pente élevée et dominant sensiblement la plaine, les grandes ruines d'Hesbân. Elles sont en pierre calcaire comme celles d'Elealc, mais moins confuses et moins altérées. On y reconnaît plus aisément le plan des édifices, quoique souvent encore ils soient coupés et recoupés de divisions qui sont l'œuvre des temps modernes. On y voit un château fort musulman, bien bâti avec des pierres soigneusement retaillées, empruntées aux ruines antiques. Il se compose de deux édifices carrés unis par une porte et construits au milieu des décombres. Plusieurs pierres portent des croix de Saint-Jean de Jérusalem, à ce qu'il paraît; une autre des oves romains. Au pied de ce château, on semble avoir pratiqué une fouille pour faire quelques recherches; elle a mis au jour plusieurs longues marches de pierre qui descendent vers l'extérieur au nord, et passent au-dessus d'une voûte qui pourrait avoir été celle d'un réservoir ou d'une chambre basse. Ce sont peut-être les marches manquant à cet escalier qui auront servi en partie à construire le château musulman. Tout autour abondent les débris d'édifices. On y trouve des chapiteaux d'un très-mauvais style romain, et qui semblent appartenir au temps de la famille syrienne qui succéda sur le trône impérial à celle de Septime-Sévère. De cette première nous avons des monnaies frappées à Esbus par Caracalla et portant au revers les types d'Astarté ou de Lunus (Mionnet., t. V, p. 585, 586, n°s 38 et 40). L'immense surface couverte par les restes de Hesbân exigerait l'examen approfondi et le séjour prolongé de plusieurs architectes; les citernes y sont énormes et innombrables. Nous aurions vainement cherché les piscines aux eaux limpides comparées par Salomon à l'éclat des yeux de sa bien-aimée (*Cantic. cant.*, VII, 4), et encore plus inutilement le vaste étang large de deux stades qui, selon le second livre des Machabées, était auprès de cette ville, dont le nom est défiguré sous celui de Casphin (c. XII, 13).

D'Hesbân nous reprenons notre marche à travers ce plateau fertile que j'ai nommé la Beauce des Arabes, et qu'une nombreuse population agricole rendrait d'une richesse incalculable. Le pays, plan ou presque dépourvu d'ondulations, était labouré et ensemencé en blé. Nous y avons rencontré assez fréquemment des femmes revenant de couper du blé vert, probablement pour servir de fourrage aux chevaux. Beaucoup

de cigognes se promenaient dans cette belle campagne ou volaient au-dessus de nous en tournoyant. L'aridité commença comme nous approchions des sommets du mont Nebo, lavés jusqu'au roc calcaire par l'action des pluies. Nous n'eûmes qu'à descendre et à remonter quelques croupes insignifiantes entremêlées de petits champs cultivés dans les anfractuosités d'un sol pierreux.

Vers onze heures, Gablan prenait les devants au petit galop; nous le suivons de près, et nous arrivons par les cimes sur le flanc septentrional du Djebel-Nebo, le mont Nebo de l'Écriture; puis, obliquant à droite, nous gagnons en quelques instants le double sommet du Djebel-Mousa, un des points les plus importants de notre voyage et jusqu'alors inexploré. Les Arabes disent que cette montagne se nomme Djebel-Mousa en mémoire de Moïse, qui y serait mort; et, en effet, rien n'est plus conforme à la tradition biblique. La cime la plus septentrionale a la figure d'un plateau presque ovale, incliné vers l'est, couvert d'un très-grand monceau de décombres; l'ensemble des ruines forme un carré long, disposé de telle sorte que son axe fait avec le nord magnétique un angle de 60° vers l'ouest. Ce carré long est lui-même divisé en deux enceintes principales; l'une ayant au milieu un réservoir dont la voûte est tombée. Il était rectangulaire et mesurait 5^{m},62 sur 3^{m},80, et son tracé dans l'aire de cette enceinte était oblique. Ce réservoir avait quatre voûtes convergentes. Au côté sud-est existait encore un grand espace voûté au fond duquel, encore couverts de toile bleue ou grise, gisaient plusieurs cadavres incomplétement décomposés; les crânes étaient plus nombreux que les corps: on remarquait un peigne de femme, de la paille et des marques vraisemblables d'habitation. Gablan, était présent et montrait une certaine inquiétude pendant que nos matelots descendaient dans ce souterrain et nous rendaient compte de ce que nous distinguions seulement de loin. Notre curiosité, excitée par cet étrange et repoussant spectacle, par ces chemises bleues de femme mêlées à des habits d'homme, par ces têtes plus nombreuses que les cadavres, nous faisait désirer savoir du chef adouane quelque détail sur l'origine d'une semblable sépulture : il se contenta de jeter dans cette grotte funèbre un regard sombre et se tut. Son silence, son coup d'œil furtif, nous firent comprendre qu'il n'ignorait pas la cause de ce dépôt de restes humains, et qu'il préférait ne pas nous expliquer comment il avait été fait ainsi dans une ruine appartenant alors à sa tribu. Il aurait été facile de se livrer à des conjectures d'imagination émue que les Européens recherchent en les qualifiant d'impressions dramatiques; mais nous pûmes souvent nous convaincre, dans ce voyage, combien les Arabes

et les Musulmans, en général, sont indifférents pour la dépouille des morts. La sépulture une fois donnée, souvent à peine suffisante, dans le premier coin venu, dans une masure, un caveau, une grotte naturelle ou sous quelques centimètres de terre, les restes du défunt sont abandonnés, avec une complète insouciance, à l'action des pluies, aux fouilles des bêtes sauvages. Eût-il été un souverain redouté, un personnage illustre, s'il n'a pas un renom de sainteté, le mort ne sera protégé contre les profanations volontaires ou fortuites que par l'écroulement de son tombeau ou par la rangée de pierres disposée négligemment sur le sable qui le recouvre. Que de fois avons-nous vu dans les cimetières, aux portes mêmes des villes, des ossements percer la terre et accuser la profane insensibilité des vivants! Nous avons campé parmi les tombes à peine fermées, pris nos repas au milieu de fosses où les débris humains semblaient se montrer pour nous rappeler combien nous étions périssables. Mais ces réflexions ne sont pas faites pour les Arabes: cette pensée ne les touche pas : leur vie, à la merci du plus fort, ou d'une rixe, ou d'une vengeance, ou d'une surprise de maraudeurs, n'est pour eux qu'un bien précaire, le cadavre humain un débris incommode dont on se débarrasse où l'on peut et le plus tôt possible.



La deuxième partie de l'enceinte, séparée de l'autre par un mur encore en partie conservé, est une sorte de sanctuaire jonché de colonnes abattues les unes entre les autres, et en sens inverse, selon la rangée à laquelle elles appartenaient, comme il arriverait dans un tremblement de terre dont deux secousses consécutives auraient eu deux directions opposées. Ces colonnes de pierre calcaire ont des fûts lisses: leurs chapiteaux, grossièrement

sculptés, représentent tous une décoration de palmes. M. Vignes, a photographié ce sanctuaire, qui, je crois, n'avait pas encore été signalé ni décrit.

Extérieurement à cette double enceinte, il y a les vestiges d'une construction qui lui était parallèle du côté sud, et où l'on voit une vaste citerne avec la moitié de sa margelle.

Un croisé, chef de pèlerinage en 1217, pendant la trêve entre les chrétiens et les Musulmans, Thietmar, dont la relation offre de si curieux et de si importants détails, dit avoir visité cette montagne, qu'il appelle « le mont Abarim où Moïse est mort et a été » enseveli par le seigneur; il ajoute y avoir trouvé un beau couvent habité par des » chrétiens grecs et y avoir passé la nuit. » (*Mag. Thietmari peregrinatio*, c. XIII.)

Ce sont probablement les restes de ce couvent et de son église que nous avons visités à notre tour et que je viens de décrire. Il me semble certain, comme je l'ai dit, que l'écroulement de tous ces édifices n'a pu être que le résultat subit et simultané d'un tremblement de terre. S'il en fut ainsi, cette destruction ne put avoir lieu qu'après 1217. Parmi les nombreuses catastrophes de cette nature qui ont affligé la Syrie et la Palestine, Robinson n'a cité, depuis celle de 1202, que la terrible convulsion de 1759, dont la Palestine, eut peu à souffrir, et celle de 1837, qui y causa de grands ravages (*Physical Geography of the Holy Land*, p. 208). Est-ce ce dernier tremblement de terre qui ruina le couvent et le monastère de Djebel-Mousa? Je regrette de ne pas m'en être informé auprès des Adouanes, dont les vieillards auraient pu conserver le souvenir de cet événement.

Voyant qu'une seconde cime de cette montagne semblait plus élevée et donner une perspective plus étendue sur la mer Morte et la Terre-Sainte, nous nous y rendîmes. Malgré l'état vaporeux des horizons, nous constatâmes que de cette hauteur on distinguait la rive nord et nord-ouest de la mer Morte depuis l'embouchure du Jourdain jusque près de Djebel-Esdoum et de Djebel-Safâa, toute la chaîne depuis Hébron jusqu'à la montagne de la Quarantaine, tout le pays depuis la montagne d'Hesbân, de Djebel-Oschâ et d'Es-Salt jusqu'au Ghôr, aux montagnes de Naplouse, de Djenin et de Nazareth, le mont Thabor, une partie de sa plaine et même Banias, à ce que nous assuraient nos guides; seulement ils disaient que l'on ne voyait pas la neige de l'Hermon même par un ciel plus pur. La perspective de cet endroit élevé était sans bornes et de l'effet le plus majestueux. On comprend que la tradition y ait fait conduire Moïse par Jehovah pour lui montrer toute la terre promise. La vue de cette seconde cime n'atteint pas jusqu'au lieu où l'on admettrait qu'était le Ségor, refuge de Loth, soit qu'on le place à wady Es-Safieh, soit qu'on le suppose dans le wady

Eddrâa. Quand, au contraire, forcé, comme je crois l'avoir démontré, d'exclure, en tout cas, l'identification de Ségor avec Zuweirah, on lit attentivement les passages de la Genèse et du Deutéronome relatifs au partage de Loth et d'Abraham et à la mort de Moïse, quand on les compare aux traditions conservées par les auteurs arabes, les historiens et pèlerins chrétiens, par les documents ecclésiastiques sur l'évêché de Ségor, documents que je réunis et discute dans l'*Appendice*, on ne peut plus, je pense, douter qu'il n'y eût deux Ségor, Zoar, Zoara ou Tsoar; l'un étant celui qui servit d'asile à Loth après la destruction de Sodome, et que Josèphe appelle avec raison Zoara d'Arabie; l'autre, celui du chapitre XIII de la Genèse et du chapitre XXXIV du Deutéronome, que Loth voyait de Bethel à l'extrémité du Ghôr du Jourdain, et Moïse du mont Nebo, en même temps que Jéricho et sa vallée. Je donne ici la traduction littérale de ces deux passages :

« 1. Et ascendit Abram ex Ægypto ipse et uxor ejus et omne quod erat ei, et » Loth cum eo ad meridiem.....

» 3. Et fuit per profectiones suas a meridie usque ad Bethel, usque ad locum ubi » fuerat tabernaculum ejus in principio inter Bethel et Hai.....

» 7. Et fuit contentio inter pastores pecoris Abram et inter pastores pecoris Loth.

» 8. Et dixit Abram ad Loth :

» 9. Si ieris ad sinistram, dexteram tenebo, et si ad dexteram ieris, sinistram tenebo.

» 10. Et levavit Loth oculos suos et vidit omnem Kikkar (planitiem) Jarden quod » ipsa tota esset irrigua, antequam disperderet Jehovah Sedom et Hamorah, sicut hortus » Jehovæ in terrâ Ægypti ingrediente (usque ad ingressum) Tsoar.

» 11. Et elegit sibi Loth omnem planitiem (Kikkar) Jarden..... » (*Genes.*, XIII.)

« 1. Et ascendit Moseh a planitiebus Moab ad montem Nebo, caput collis (Pisgah) » qui super faciem Jericho et videre fecit eum Jehovah omnem terram Ghilghad usque » ad Dan.

» 2. Et omnem Naphthali et omnem terram Jehudah usque ad mare novissimum.

» 3. Et meridiem et omnem planitiem vallis Jericho civitatis palmarum usque ad » Sohar. » (*Deuteron.*, XXXIV.)

Les Septante traduisent au troisième verset :

Καὶ *τὴν ἔρημον* (le désert), *καὶ τὰ περίχωρα* (le Ghôr de) *Γεριχὼ, πόλιν φοινίκων ἕως Σηγώρ.*

Et Cahen traduit : « Et le midi, et la campagne de la vallée de Jerécho, ville des palmes, jusqu'à Tsoar. »

Nous étions donc au sommet du Pisgah, dans les hauteurs du mont Nebo, et dans la chaîne appelée Abarim (le passage); nous contemplions le même spectacle que Jehovah offrit à Moïse après lui avoir interdit de franchir le Jourdain.

Ce sommet était sans autre végétation que de très-petits arbustes et de nombreuses férules en fleur, dont la tige, piquée par certains insectes ou, si l'on voulait, incisée à dessein, rendait un suc blanc et brunissant à l'air, visqueux, aromatique et de goût fort, mais agréable. Cette plante, comparée au port, à la forme et à la fleur de celles représentées sur les médailles de la Cyrénaïque, me confirme dans la pensée qu'elle ne différait pas du silphium si fréquent sur les médailles de Barcé et de la région voisine.

Nos Arabes Adouanes affirmaient qu'à cause de leur guerre de soixante ans avec les Beni-Sakkar, aucun voyageur n'était encore venu explorer ce lieu.

Du sanctuaire ruiné sur la cime de Djebel-Mousa, on voit au nord la montagne Mschaggar; à l'est, celles dites Maschloubié (croisé, tricoté) et un village appelé Ommaïet, écrit ainsi par Burckhardt (édit. de Gesenius, p. 600); au nord encore, Djebel-Oschâ (1), la montagne d'Es-Salt et celle d'Hesbân. Cette topographie a été consignée par moi sous la dictée de Gablan.

Je reproduis ici celle qu'à ma prière le docteur Combe a recueillie du même Gablan pour la topographie de la contrée nommée ci-dessus Maschloubié. Le Sir, rivière d'Arak-el-Emir, vient presque jusqu'au Ghôr. Le wady Bahat reçoit, pendant son cours, le wady Eschtah, le wady Naur et le wady Hesbân. Au Ghôr, le wady Sir et le wady Bahat se réunissent sous le nom de Gherbah, c'est-à-dire étrangers, et se jettent ensemble dans le Jourdain.

Sur la seconde cime du Djebel-Mousa, j'ai trouvé d'assez nombreux morceaux d'une agate opaque rose, et depuis j'en ai rencontré de toute pareille sur la cime de Yakin et de Nebi-Lut près d'Hébron. Des deux côtés de la mer Morte ces agates étaient à la surface de montagnes calcaires à sommet arrondi, et paraissaient avoir été autrefois engagées dans le calcaire même et y former des stratifications de 3 centimètres d'épaisseur environ.

Du sommet de Djebel-Mousa on domine le wady Mousa, qui en contourne le pied au nord. La vallée nommée wady Mousa vient dans la direction est-ouest, j'ignore de quelle distance. Elle court vers la mer Morte, mais je doute que ce soit en ligne droite.

(1) Djebel-Oschâ tire son nom du tombeau prétendu ou véritable du prophète Osée, honoré par les Musulmans près d'Es-Salt (Burckhardt, édit. de Gesenius, t. II, p. 606). Cette dernière ville, très-forte et importante encore aujourd'hui, est probablement le Σάλτον Βατανέως de la province d'Arabie, dans la Diatypose de l'empereur Léon. (Ap. Reland, *Palæstina*, p. 218 et note K.)

A quatre heures, nous avons quitté Djebel-Mousa pour aller camper, au-dessous, dans la vallée; nos tentes étaient dressées près du lieu nommé Aïn-Mousa. A cet endroit, le ravin assez large qui descend de la montagne offre un aspect que nous avons remarqué plusieurs fois dans cette excursion à travers les vallées débouchant sur la mer Morte : le lit du torrent est pratiqué, dans sa partie supérieure, à la surface d'un banc de calcaire légèrement incliné ; puis tout à coup ce banc est interrompu par son propre éboulement, et cette interruption constitue un large et épais palier de plusieurs mètres, d'où les eaux venant de la montagne se jettent comme d'un déversoir ou plutôt d'une chaussée. On voit, par les traces que laissent les eaux d'hiver, que leur volume est grand; elles ont laissé, sur les rochers qu'elles frappent et éclaboussent, des enduits calcaires tellement blanchâtres, que nous les avons examinés pour voir s'ils n'étaient pas sulfureux.

Les eaux perpétuelles du wady Mousa sont fournies par six sources contiguës et deux sources plus éloignées, toutes sur la rive gauche de la vallée. Ces sources réunies, au moins les six premières, sortent de la base d'un rocher très-pittoresque où sont excavées plusieurs grottes naturelles ou artificielles, les unes à fleur du sol, les autres formant un second étage où l'on accède par quelques marches en partie bâties de moellons. Ces eaux, abondantes, murmurantes et limpides, franchissent le glacis dont j'ai parlé, pont naturel des plus romantiques, orné de végétaux luxuriants, et offrant le plus bel ensemble. On le croirait composé d'énormes assises produites par l'art, et c'est la nature qui en a fait tous les frais. Les eaux s'épanchent sur de longues guirlandes vertes formées de mousse et d'une plante aquatique à feuillage fin et chevelu comme l'*Èphedra gigantea*. En baignant continuellement ces végétaux, les eaux calcaires ont produit des incrustations dont l'épaississement continuel a fini par créer une gigantesque stalactite qui semble une colonne conique inclinée suivant la pente de la chute.

Nous étions campés sur la rive gauche du wady, sur un ressaut de la pente du Djebel-Mousa. Au-dessous de nous, la berge du ravin était rapide, mais accessible à peu près partout. De l'autre côté du wady et sur sa rive droite, était, en face du plateau où nous campions, un plateau correspondant où nous établîmes nos tentes à notre retour. Le gué était facile à traverser; on y voyait des fragments de rocher pénétrés de coquilles fossiles, parmi lesquelles j'ai remarqué un *Pecten* large comme la main et très-bien caractérisé. De notre campement sur la rive gauche, on parvenait en quatre ou cinq minutes, par un sentier oblique et d'une faible inclinaison, à l'endroit où les rochers, en se resserrant, forment le glacis ou la chaussée dont j'ai parlé et surplombent un peu le lit du wady. C'est là, à quelques pas plus loin, qu'à l'ombre de plusieurs beaux et vigoureux

figuiers sauvages, les sources d'Aïn-Mousa, sortant de la base du rocher, descendent à l'ouest et, glissant sur la plate forme naturelle, tombent d'une hauteur d'environ 6 mètres. La cascade est formée des eaux réunies des huit sources : en nous glissant derrière la nappe d'eau, nous la contemplâmes quelque temps du fond d'une grotte humide et sombre qui s'étend assez loin en arrière sous ce plafond de rocher.

Sur la rive droite du wady, entre notre second campement et la cascade, on observait des excavations naturelles, mais agrandies par la main des hommes, comme celles, en partie creusées, en partie construites, qu'on voit formant deux étages au-dessus des sources mêmes d'Aïn-Mousa. Je supposai alors que ces grottes agrandies avaient pu être autrefois consacrées au culte de Belphégor, et que dans ce lieu même, où les Hébreux avaient dû camper longtemps à cause de l'abondance des eaux et de la mort de Moïse, aurait pu être ce temple moabite auprès duquel Dieu lui-même aurait enseveli son serviteur (*Deuter.*, xxxiv, 6). J'envoyai donc les agiles marins explorer ces cavernes, mais ils n'y trouvèrent rien qui fût digne d'attention, aucune inscription, aucune sculpture, aucune trace d'architecture.

Entre ces excavations et la cascade, je reconnus et visitai avec soin un canal extérieur d'environ 30 centimètres de profondeur, creusé dans le roc sur le flanc de la montagne, et qui, malgré sa destruction partielle, allait bien visiblement prendre l'eau des sources avant leur chute, et les porter vers un point voisin de ces demeures hypogées à destination restée incertaine.

Les observations de M. Vignes avaient été pour cette journée, à wady Naur : baromètre, 700^{mm},5 ; thermomètre libre, 15°,5 ; thermomètre mouillé, 13°,8. A El-Aâl, à sept heures trente-cinq minutes : baromètre, 879^{mm},5 ; thermomètre libre, 10°,5 ; thermomètre mouillé, 9°,5. A midi, au sommet de Djebel-Mousa : baromètre, 699^{mm},8 ; thermomètre libre, 20 degrés centigrades ; thermomètre mouillé 16°,5. A quatre heures du soir, à Aïn-Mousa : baromètre, 720^{mm},2 ; thermomètre libre, 18°,3 ; thermomètre mouillé, 11 degrés.

Nous étions déjà couchés lorsque le scheikh des Beni-Hamaïda arriva dans la vallée pour traiter avec Antoun et Gablan des conditions de notre exploration de ses États. Le colloque fut long et dura une partie de la nuit. C'était une lutte entre la constance à toute épreuve de notre drogman, la ténacité intéressée de Gablan et la misère avide du scheikh auquel nous allions être confiés.

La tribu des Beni-Hamaïda est une des plus pauvres, des plus sauvages et des moins nombreuses de ces régions. Son scheikh se nommait Abou-Breck. Fort piteusement et

salement vêtu, il fit, moyennant 400 francs, un arrangement avec Gablan pour nous conduire jusqu'à Schihân et nous ramener au camp de Gablan, mais ne voulut pas consentir à ce que le chef adouane fît cette excursion avec nous. Il craignait, je pense, que Gablan ne prît connaissance de son territoire et n'y fît un jour quelque irruption. Abou-Breck avait une assez belle figure et quelque analogie dans ses traits avec le scheikh Mohammed-Midjelly de Kerak; cependant, quoique misérablement habillé, il avait l'air moins sombre et moins farouche que Midjelly.

Nous étions en marche à huit heures. Partis d'Aïn-Mousa, nous gravissons la pente nord de Djebel-Mousa et suivons des hauteurs rocailleuses jusqu'à un plateau élevé, mais fertile et relativement assez bien cultivé, malgré sa pénurie en eau. La hauteur au baromètre de Fortin y était de 687mm,6, par conséquent supérieure à celle de Jérusalem; la température, de 13 degrés centigrades. 14 Avril.

De ce plateau, on a quelques belles perspectives sur la partie septentrionale de la mer Morte et sur le Ghôr, jusque assez loin au nord.

Nous fîmes halte pour déjeuner en attendant la caravane. Notre repas fut servi sur un point du bord occidental de la plaine où le rocher, à fleur de terre et à surface à peu près horizontale, offrait une sorte de massif peu saillant, dans lequel était creusé un bassin rectangulaire à fond plat, avec une sorte de gouttière pratiquée au milieu d'un des grands côtés : il semblait que ce bassin eût servi d'auge de pressoir. Ce fut ainsi, d'ailleurs, que les Arabes nous en firent expliquer l'usage. Mais qu'avait-on pu y presser? Il n'y a pas d'oliviers dans le voisinage, et la plaine est trop froide l'hiver pour en avoir produit; les Arabes ne font pas de vin. Il faut donc supposer que ce pressoir aurait servi à des vendanges antérieures à l'hégire. Nous savons par l'Écriture sainte que le pays échu en partage à la tribu de Ruben était fertile en vignes et produisait de bon vin, notamment Sebam ou Sibmah, à cinquante pas d'Eleale (*Is.*, XVI, 8, 9; *Jerem.*, XLVIII, 32; S. Jerom., *Comm. in Is.*, lib. V). Si c'était là un pressoir, on n'y aurait pas employé d'autre appareil pour presser le raisin, qu'un de ces gros cylindres de pierre qu'on trouve souvent dans les champs, sur le bord des routes, ou même au bord de la mer Morte. Quoi qu'il en soit, ce bassin creusé dans le roc nous servit de table. Nous finissions à peine notre repas, que le temps, déjà chargé, devint brumeux et pluvieux. Nous remettant en marche, dans un pli de terrain assez fertile, nous vîmes des tentes noires en petit nombre, mais en bon ordre et d'une apparence assez satisfaisante; elles appartenaient à Gablan ou à ses amis. On nous dit que ce camp d'Adouanes était au lieu nommé Miûn ou Maïn (l'ancien Baal-Meon); mais nous n'y vîmes pas le

moindre vestige de ruines. A un kilomètre plus loin environ, Gablan s'arrêta, voyant les Beni-Hamaïda qui venaient à notre rencontre sur leur territoire.

Après les saluts d'usage, nous laissâmes le drogman, Gablan et Abou-Breck, deviser longuement et finir leurs accords; nous explorâmes un peu les environs à pied, et, revenus prendre nos montures, nous prîmes congé de Gablan, et nous nous mîmes sous la conduite d'Abou-Breck. Mon serviteur Jean, en chassant sur les pentes à gauche de la route que nous allions suivre, était entré sous un rocher où il avait trouvé les débris encore sanglants d'une chèvre dévorée, et les traces toutes fraîches d'une belle panthère qui avait probablement cette grotte pour tanière.

Notre route traversait des montagnes dont nous descendîmes les pentes jusqu'au wady Habi, وادى حبه, vallée vaste et profonde. Cette région est fort belle, et exigerait beaucoup plus de temps pour la connaître que les Arabes ne voudraient en accorder aux explorateurs. Elle paraît fertile et facile à cultiver. C'est probablement le commencement des grandes déclivités qui, de la plaine touchant au désert, penchent vers la mer Morte en y versant les eaux du wady Haïdam, du wady Mojib et de beaucoup de wadys secondaires, dont les lits se creusent de plus en plus profonds à mesure qu'ils approchent de leurs embouchures.

Poursuivant notre marche sur le versant général du wady Habi, nous aperçûmes



une pierre levée, et nous en prîmes le dessin et les mesures. Elle est plantée dans un champ en pente. Sa base est à peu près quadrangulaire; elle va en s'amincissant vers son sommet, et porte, environ à hauteur d'homme, une rainure transversale large et profonde. On la nomme Hagar-el-Mansoup, c'est-à-dire la Pierre posée. Ses

dimensions sont comme il suit : hauteur totale, 2^{m},30 ; largeur, 1^{m},40 à hauteur d'homme ; épaisseur du pied, 0^{m},60 ; depuis le sol jusqu'à la ligne inférieure de la rainure,



1^{m},12 ; largeur de la rainure, 0^{m},17 ; distance entre les deux rainures (celle du haut peu visible), bords voisins, 0^{m},86.

Tout auprès de ce monument primitif était couchée à terre et à demi enterrée, une pierre dont la matière était semblable à du grès, approchant de la forme d'une sphère aplatie, ayant une rainure prononcée et à peu près régulière sur son grand diamètre. On aurait cru y voir l'image grossière d'un batracien, mais je doute qu'elle ait jamais été un produit de l'art.

La pierre levée que je viens de décrire ne paraît pas avoir fait partie d'une de ces enceintes de pierres levées, simples, doubles ou même triples, quelquefois très-longues, mais toujours séparées par des refends ou cloisons de pierres, également debout, qu'on observe sur ces hauteurs, particulièrement vers le Djebel-Attarûs, du côté de M'kaur. Ces enceintes me paraissent avoir été, non des routes royales bordées de pierres levées, ce que les refends les barrant de place en place ne permettent pas d'admettre, mais des enceintes à moutons, telles que celles des Rubénites (גדרת צאן) et des Gadites (cf. *Numer.*, xxxii, 16, 36). On a employé pour cet objet un calcaire grossier pris sur

place, comme pour les dolmens voisins et pour tous les usages religieux des hommes d'autrefois. Tels étaient : le *Bethel* de Jacob à Luza (*Genes.*, XXVII, 18, 21); le *Matsabah* de Laban et de Jacob, élevé en signe de réconciliation et d'alliance près du Jourdain, dans le pays de Galaad (*Genes.*, XXXI, 45, 52); la pierre de *Boen* fils de Ruben, érigée en dehors du partage de sa tribu (*Jos.*, XV, 6 ; XVIII, 18); celle dressée à Sichem sous un chêne, dans le sanctuaire, par Josué, en commémoration de l'alliance renouvelée entre Jehovah et son peuple (*Jos.*, XXIV, 26, 27); les pierres brutes que Moïse ordonna d'ériger, et que Josué fit dresser sur le mont Ebal en y écrivant la loi de Jehovah (*Deuter.*, XXVII, 5, 8 ; — *Jos.*, IV, 3-9); le *lapis adjutorii, Eben hahazar*, consacré par Samuel à la mémoire d'une défaite des Philistins (I. *Sam.*, VII, 12). Les autels de Jehovah devaient être construits en pierres brutes : c'était une prescription formelle (*Exod.*, XX, 25 ; — *Deuter.*, XXVII, 6).

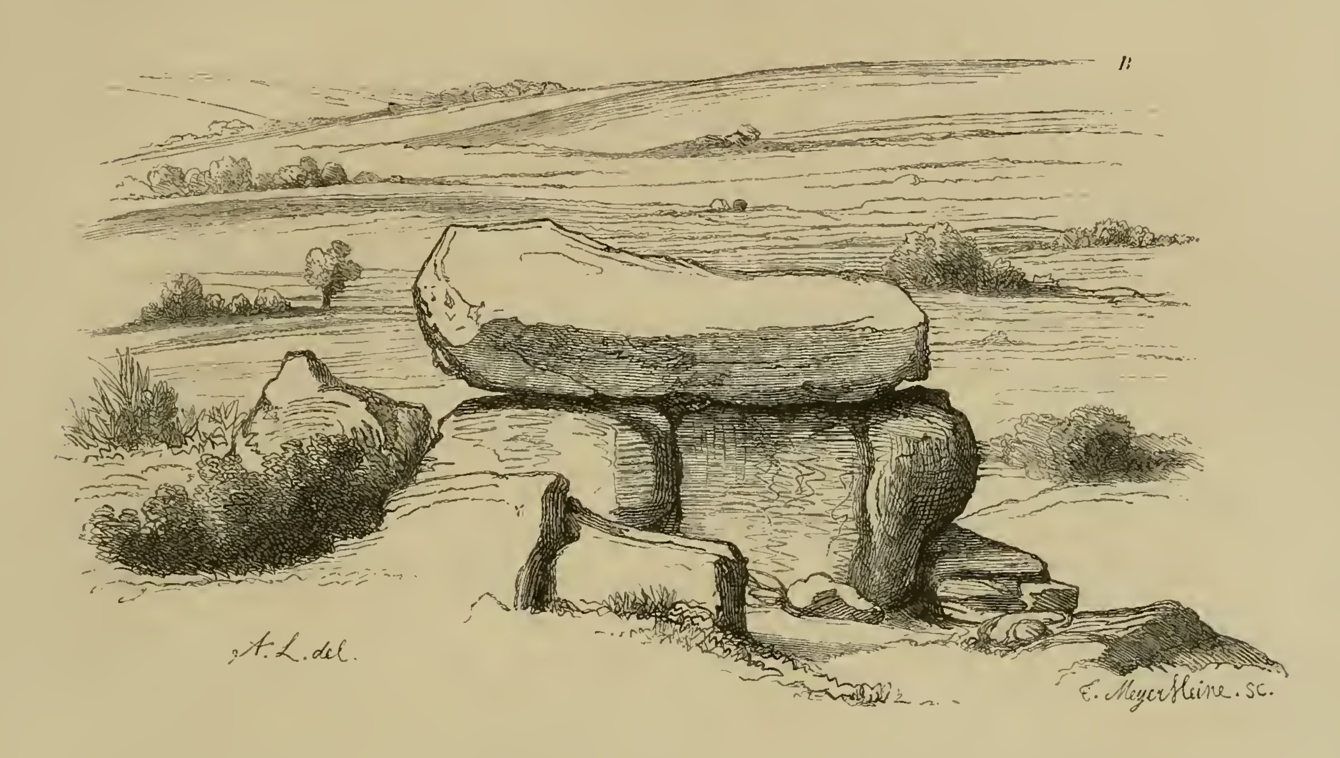
Un peu à droite de Hagar-el-Mansoup, est une colline nommée Manfoumieh. Découvrant de loin sur ses flancs des pierres superposées semblables à des dolmens, nous nous y sommes rendus et nous y avons observé un grand nombre de ces monuments. J'en ai dessiné deux. Celui marqué A n'est plus fermé, mais l'était autrefois. En voici les



mesures : Pierre supérieure, presque circulaire, suivant l'axe du tombeau, 2^{m},52 ; épaisseur irrégulière, entre 0^{m},22 et 0^{m},50. — Pierre du côté gauche : longueur, 2^{m},80 ; hauteur, 1^{m},29 ; épaisseur, entre 0^{m},46 et 0^{m},60. — Pierre du côté droit : longueur, 2^{m},14

hauteur, $1^{m},34$; épaisseur, entre $0^{m},46$ et $0^{m},55$. Distance entre les deux faces internes, $0^{m},64$. Il n'existe plus de pierres de fond ni d'entrée, elles sont brisées et à terre.

Le dolmen B est au contraire complet. Voici ses dimensions. Pierre de dessus : longueur, $2^{m},72$; largeur, 2 mètres; épaisseur, irrégulière. — Pierre de côté, à gauche de



l'entrée : longueur, 3 mètres; hauteur, $1^{m},16$; épaisseur, $0^{m},70$. — Pierre du fond : hauteur, $1^{m},06$; largeur, $0^{m},86$; épaisseur, $0^{m},37$. — Pierre d'entrée : hauteur, $0^{m},94$; largeur, $0^{m},76$; épaisseur, $0^{m},40$. — Vide de la porte : largeur, $0^{m},45$; hauteur, $0^{m},29$.

Outre ces monuments, trop nombreux pour les noter et les relever tous, nous avons vu sur la même colline une chambre sépulcrale évidée dans le rocher, où il n'y avait qu'un fragment de peigne de corne, montrant qu'une femme avait habité ce réduit, ou que son corps y avait peut-être été jeté et dévoré par les bêtes sauvages.

Sur tout ce que j'ai vu de ces monuments, je n'ai aperçu aucune trace d'outils d'industrie, même dans la rainure grossière pratiquée sur la pierre levée.

Il me paraît certain que c'est le même lieu dont Irby et Mangles font mention en détail dans leur *Voyage*, si riche en documents et en bonnes observations. La conformité topographique et la description de ces voyageurs s'accordent trop avec ce que nous avons exploré nous-mêmes pour se rapporter à autre chose. (Irby et Mangles, *Travels round the Dead sea*, lett. VI, pages 465, 466, de leur ouvrage intitulé : *Travels in Egypt and Nubia, Syria and Asia Minor during the years* 1817 *and* 1818.)

Partis de cet endroit vers trois heures, nous avons gagné, par une longue pente assez difficile, les bords du Zerka-Maïn, descendant de la plaine de Miûn pour aller finir à la mer Morte, où nous avions déjà visité son embouchure.

Comme l'ancien Jabbok, aujourd'hui wady Zerka, l'ancien cours d'eau de Callirhoé, autrefois de Lasa, le wady Zerka-Maïn d'aujourd'hui, se fait reconnaître de loin par sa teinte bleu foncé ou pâle, caractère des lauriers-roses et des roseaux. Après avoir longé quelque temps cette lisière de végétation, nous traversons le torrent pour arriver à notre camp sur la rive droite. Dans cette partie supérieure de la rivière, si abondante à son embouchure, il y avait seulement assez d'eau pour suffire aux besoins de notre caravane. Notre repos fut complet dans cette solitude absolue, sous la garde vigilante d'Abou-Breck resté à peu près seul de sa tribu avec nous.

15 Avril. Le 15, à sept heures et demie, nous quittions notre camp pour gravir une haute montagne longue et difficile. Arrivés vers neuf heures et demie au lieu désigné sous le nom de Djebel-Attarûs, جبل عتروز par le scheikh notre guide (Burckhardt écrit عتاروس, p. 630, édition de Gesenius), nous en trouvions l'altitude de 699^{mm},3 au baromètre anéroïde. Ce sommet est absolument nu, inculte, ne montrant aucune trace de ruines et à peine de végétation. On a voulu l'identifier avec Ataroth près de Dibon, occupé et rebâti par la tribu de Gad, ou Atroth-Schofan, qui semble avoir été plus loin vers Jâzer, si toutefois le Jâzer que nous allons citer n'est pas celui que les Targums et la Mischna identifient avec M'kaur.

Voici ce que nous lisons dans les *Nombres* (c. XXXII) :

« 2. Les enfants de Gad et les enfants de Ruben vinrent et dirent à Moïse et à Eléazar » le prêtre et aux chefs de la réunion :

» 3. Ataroth, Dibon, Jâzer, Nimra, Hesebon, Eleale, Schebam, Nebo et Beon,

» 4. Ce pays, que Jehovah a frappé en face de la réunion d'Israël, est un pays propre » au bétail, et tes serviteurs ont du bétail.

» 5. Ils dirent : Si nous avons trouvé grâce devant tes yeux, que ce pays soit donné » à tes serviteurs en possession ; ne nous fais point passer le Jourdain. »

Moïse commence par s'indigner de cette demande intéressée de tribus qui voulaient se fixer les premières sans prendre part à la conquête du pays au delà du Jourdain. Mais les Gadites et les Rubénites l'appuient en lui disant :

« 16. Ce sont des *enclos à brebis* (גִדרֹת צאֹן) pour nos bestiaux que nous voulons » bâtir ici et des villes pour nos petits enfants.

» 17. Et nous nous équiperons promptement devant les enfants d'Israël, jusqu'à ce » que nous les ayons conduits à leur destination. Que nos petits enfants demeurent dans

» des villes fortifiées à cause des habitants du pays..... Moïse, touché de leur promesse, » leur répond :

» 24. Bâtissez-vous des villes pour vos petits enfants et des enclos pour vos brebis, » et exécutez ce que vous avez articulé. »

Avec l'autorisation de Moïse :

« 34. Les enfants de Gad bâtirent Dibon, Ataroth et Aroer,

» 35. Atroth-Schofan, Jâzer et Jegbaa,

» 36. Beth-Nimra, Beth-Haran, villes fortifiées, et les *enceintes à brebis*.

» 37. Les enfants de Ruben bâtirent Hesebon, Eleale et Kiriataïm,

» 38. Nebo, Baal-Meon... et Schibma. »

Il y avait d'autres villes du nom de Atroth en Palestine, mais situées au delà du Jourdain : Atroth-Adar dans la tribu d'Ephraïm (*Jos.*, XVI, 5, 7 ; XVIII, 13) ; Atroth-Beth-Joab dans la tribu de Juda (I *Paralip.*, II, 54). Ainsi ces deux villes n'ont rien de commun avec Ataroth et Atroth-Schofan des Gadites, les seules qu'on puisse rapprocher du nom de Djebel-Attarûs, quoique son orthographe en arabe diffère assez sensiblement de celle du livre des Nombres, dont le texte arabe porte عطاروت et عطروت شوفان.

Abou-Breck avait assez longtemps hésité pour retrouver le sommet de Djebel-Attarûs : il nous avait fait descendre et remonter plusieurs collines ; ce ne fut qu'à l'aide d'un cavalier de sa tribu qu'il parut être fixé sur le lieu à nous désigner. Nous avions rencontré dans la région culminante, en approchant de son Djebel-Attarûs, des citernes et des enceintes assez multipliées de pierres levées, qui me semblaient être les Gaderoth des Gadites ; mais s'il y a quelque part dans cette montagne les débris d'une ville, nous ne les avons pas rencontrés. Revenant sur nos pas, redescendant, gravissant une autre montagne, nous arrivons au large sommet nommé M'kaur par les Arabes, المكور, corruption du nom de Machærunto, qui lui-même dut être la forme hellénisée d'un nom sémitique conservé dans la Mischna, où il est dit que les montagnes de la Pérée sont celles de Machærus (M'kaur), Gédor, etc., הרי מקור וגדור (ap. Reland, *Palæst.*, lib. I, p. 308) (1). Nous en trouvons une preuve encore plus certaine dans les Targums de Jérusalem et de Jonathan Ben Uziel, où le nom de Jâzer est remplacé par celui de M'kour, écrit, soit מֵכְוֹר, soit מִכְוָור, Makvar ou Mikvaur (*Num.*, XXI, 32 ; XXXII, 3 et 35).

(1) Reland n'explique pas clairement si ce passage est de la Mischna ou de la Guemara. La Mischna a été compilée par Rabbi Juda, dans le premier quart du IIIe siècle (Munk, *Palestine*, p. 607, b); la Guemara, vers le IVe siècle (Munk, *ibid.*, p. 608, a).

Les débris de cette ville couvrent deux collines principales et s'étendent sur deux autres. Du sommet de celle qui fut, probablement, l'acropole, on voit très-bien la mer Morte dans les environs d'Engaddi, ainsi que les montagnes de Jérusalem, Hébron, Jéricho et Naplouse. Les restes de M'kaur ne sont qu'un amas confus de ruines déformées et corrodées par l'action du temps. A peine peut-on trouver deux ou trois tronçons de petites colonnes. Dans l'édifice le plus reconnaissable, quoique très-altéré, on distingue une abside à peu près orientée, une base de petite colonne d'ordre dorique romain, une mauvaise moulure de corniche, et une pierre avec une grosse rainure pour l'écoulement des eaux.



L'aspect de ces ruines donne l'idée d'une ville importante par son étendue, mais très-médiocre sous le rapport de son architecture. Il s'en faut beaucoup qu'elle approche de celle de El-Aâl ou de Hesbân. Tout y est de petit échantillon, presque toujours du moellon émoussé, usé; peu de pierres équarries, pas d'inscriptions, pas de colonnes d'un diamètre moyen : les bergers arabes nous assûrèrent que dans cette vaste superficie de ruines on n'en trouverait aucune; nulle voûte ni arcade élevée, nulle sculpture de figure ni d'ornement.

Fortifié d'abord par Alexandre Jannée, puis augmenté par Hérode, Machærus, où, selon Josèphe, fut mis à mort saint Jean-Baptiste, est très-inférieur à Sebastieh, où déjà les efforts de l'art ont été si infructueux; et, cependant, quelle différence quand on se rappelle les colonnades et les monuments si multipliés érigés sous la dynastie jannéenne dans l'ancienne Samarie! On est porté à en inférer que du temps d'Hérode on construisait, en province du moins, avec beaucoup de négligence, et, comme à Jotapata, on ne sait comment concilier ce que l'on a sous les yeux avec le récit de Josèphe, tout en faisant la part de l'exagération que cet historien apporte dans ses descriptions. Le lecteur en jugera s'il compare ce que nous avons vu et reproduit par la photographie avec ce que dit l'écrivain juif sur la position presque inexpugnable de Machærus. Du point culminant de l'acropole, contre-fort accessible, même à cheval, dans sa pente la plus rapide, c'est-à-dire vers la mer Morte, M. Vignes a photographié de deux côtés l'édifice avec abside, ainsi que les chétifs fragments d'architecture sculptés qu'il nous a été possible d'y réunir, et qui sont aussi mauvais que mal conservés; puis une vue générale des ruines en regardant l'orient, et une autre sur la mer Morte : une colline est interposée entre M'kaur et la mer, et sur la droite une autre colline descendant aussi vers l'occident est percée de grottes assez considérables, mais où rien

ne présente le moindre intérêt. Les citernes de M'kaur sont très-belles et fort nombreuses.

Si la description de Josèphe semble une œuvre de pure imagination auprès de la réalité, à tel point que, son livre à la main, on douterait être sur les lieux qu'il a désignés, il faut convenir que ni Burckhardt, ni Seetzen, ni Irby et Mangles, n'inspirent à ce sujet plus de confiance. Burckhardt, souvent si bon investigateur, n'a pas certainement visité Machærus. L'infatigable Seetzen, qui en a découvert et reconnu le premier le nom dans celui de M'kaur, en a parlé sur la foi des Arabes, et n'a fait que passer près de ses ruines. Irby et Mangles n'en ont pas su le nom, ou l'ont pris pour l'Herodium oriental. Si nous n'avions pas été conduits là par le scheikh même des Hamaïda, auquel nous n'avions indiqué rien autre chose que le nom du lieu objet de nos recherches, nous aurions pu croire que l'on s'était mépris, et que, dans ces montagnes, semées de villes écroulées, et parfois témérairement identifiées, on nous en montrait une autre que Machærus. J'expose à l'Appendice (1) les obscurités que les récits des voyageurs ajoutent à ceux de Josèphe, et combien il est difficile de se fixer sur la topographie d'une contrée si montueuse, quand on ne l'a point explorée pas à pas. M. Vignes a trouvé l'altitude de M'kaur de 701^{mm},4 au baromètre de Fortin; le thermomètre libre était à 18°,5 centigrades, et mouillé, à 14 degrés.

Partis de M'kaur à une heure vingt-cinq minutes, nous sommes revenus un peu sur nos pas et avons ensuite dirigé notre route vers le wady Haïdân, وادى حيدان. Une longue descente, une montée et une nouvelle descente se présentaient devant nous. La pente qui nous amenait au wady Haïdân lui-même était une des plus abruptes que nous eussions encore rencontrées. Elle suit obliquement les flancs arrondis d'une masse calcaire peu solide, où le sentier est à peine tracé et reste incliné sous un angle de 45 degrés environ. Au pied de cet escarpement, on suit tantôt à droite, tantôt à gauche, le lit étroit et assez boisé d'un wady : ses flaques d'eau étaient hantées de sangliers fuyant dans le fourré devant nous ; sur les pentes grimpaient de tous côtés des perdrix rouges s'offrant sans défiance au fusil de nos chasseurs. Ce wady finit par déboucher dans une vallée en amphithéâtre, d'où l'on a, sur les montagnes, une vue d'une surprenante originalité. A l'heure où nous y arrivions, le soleil baissait, et nous découvrions devant nous, éclairées par ses rayons, les chaînes éloignées et à facettes émoussées, verdâtres et dorées, des collines régulièrement étagées qui servaient de base à la haute région occidentale de Moab.

(1) Cette note n'a pas été rédigée. (M. V.)

Des chemins très-praticables que nous suivons ensuite sur un coteau tout vêtu de broussailles et de genêts blancs, nous apercevons sur notre gauche les tentes de notre campement déjà dressées au bas de la colline longue et assez peu rapide que nous allons descendre. Au delà de nos tentes, un terrain couvert de verdure et bordé d'une large ceinture de lauriers-roses nous indiquait un cours d'eau, au delà duquel des terrains de couleur noire et brunâtre se succédaient en s'élevant comme une immense muraille penchée, sur laquelle quelques sentiers à peine visibles indiquaient notre route du lendemain.

L'ombre transparente du soir régnait sur toute cette partie de la scène et formait un beau contraste avec les montagnes exposées au soleil couchant, qui les illuminait de ses dernières clartés avant de disparaître derrière nous.

Comme nous descendions vers notre campement, Abou-Breck, qui me comblait de marques de respect jusqu'à me tenir l'étrier quand je montais à cheval, me montra sur notre passage, en la touchant du bout de sa lance, une pierre d'environ 75 centimètres de diamètre, de forme discoïde, un peu bombée, et sur laquelle étaient gravés grossièrement trois caractères, dont celui-ci faisait partie.

Ces caractères paraissaient assez fraîchement tracés. Depuis, nous en avons fréquemment rencontré de semblables. Je demandai ce que cette pierre signifiait. On me répondit qu'elle portait des caractères inconnus et qu'elle recouvrait une espèce de silo d'où un jour on vit tout à coup sortir une grande fumée. On y courut, on leva la pierre, et tout y était en flammes. Abou-Breck semblait croire que le feu s'y était spontanément allumé et attribuer cet incendie à la puissance occulte des caractères.

Le soleil, caché par la montagne, derrière nous, éclairait encore le ciel. Il n'était que quatre heures vingt-cinq minutes, et il nous fut aisé d'explorer assez longtemps le wady Haïdân, qui semblait être un lieu de prédilection pour Abou-Breck et sa tribu. Les bords du wady étaient frais et garnis d'une vigoureuse végétation. Les eaux, qui, devant nous, coulant de gauche à droite, arrivaient abondantes, rapides, bleues et bruyantes, sur un large lit de basalte, formaient une belle cascade de 2 à 3 mètres du haut de leur barrage noir. Au-dessous, plusieurs cavités du lit de la rivière offraient de larges et tièdes bassins aux voyageurs, qui en profitèrent pour prendre un bain prolongé avant le repas du soir.

Vers cette heure, une des femmes d'Abou-Breck vint le rejoindre, et, s'asseyant le visage découvert auprès du feu, avec son mari et nos gens, fuma et conversa pendant des heures entières. Elle était assez laide, fort basanée, paraissait avoir quarante ans et était misérablement vêtue de la chemise bleue des Bédouines.

Abou-Breck, qui m'avait déjà montré son propre vêtement en lambeaux et mon machlah blanc, d'un air suppliant, finit par solliciter l'honorable faveur d'endosser le collet de drap brun de notre drogman, et, ne le quittant plus jusqu'à notre retour, il le lui rendit infesté de vermine.

La nuit arriva, et la lune remplaça par sa clarté celle du soleil, qui venait de nous abandonner. Il fallut quitter ce beau spectacle pour se livrer au repos, et se préparer à la longue course du lendemain.

M. Vignes a trouvé à notre campement, à quatre heures et demie, l'altitude, au baromètre Fortin, de 752^{mm},3; au baromètre anéroïde, de 750^{mm}. Le thermomètre libre, à 26 degrés centigrades; le même, mouillé, à 19 degrés.

A sept heures et demie, dès que notre caravane fut prête à se mettre en marche, 16 Avril.
nous descendîmes vers la rivière qui murmurait à une centaine de pas au pied de la pente où notre camp était assis. Nous admirions de nouveau cette belle et sauvage vallée, baignée par ce torrent dont les eaux bruyantes et limpides sortant d'une gorge étroite et tortueuse, riche de couleur et de végétation, s'ouvrent un chemin à travers des basaltes de plus en plus profonds, y écument, s'élancent en belles cascades, et se perdent au loin entre deux murs sombres qu'elles ne doivent plus quitter que vers leur embouchure. Après avoir passé le gué bordé de roseaux, de saules et de lauriers-roses, à vingt pas en amont de la cascade, nous gravissons obliquement et en zigzag la montagne escarpée qui se dressait devant nous et nous séparait du wady Mojib. En approchant du sommet, notre route, sans être trop difficile, était de plus en plus encombrée de marnes éboulées, de roches éruptives, basaltes ou basaltes altérés, entremêlés de calcaires en partie décomposés, en partie incorporés par une sorte de mélange avec la matière basaltique. Environ trois quarts d'heure après notre départ, nous atteignons la haute région de la montagne par une espèce de corridor taillé ou du moins agrandi par la main des hommes dans un massif de basaltes ; ce corridor laissait à peu près la place d'un cavalier et d'un homme à pied, et la hauteur de la paroi était celle d'un homme de taille moyenne. Il serpentait beaucoup et avait une vingtaine de mètres de longueur.

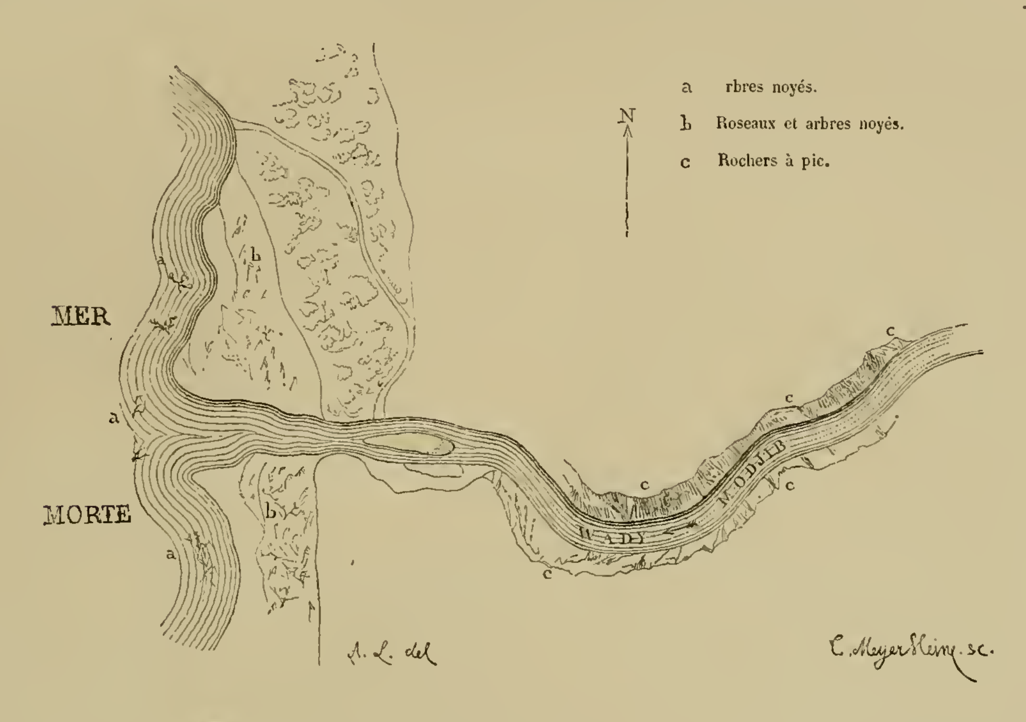
Continuant à suivre de là les sommets de la montagne, nous dominions le pays, dont l'aspect sauvage et étrange était bien digne de notre attention. Sur notre droite, se continuait, à une grande distance, la vaste et profonde vallée dont nous suivions le bord supérieur, et où coulait le wady Haïdân, se rendant à la mer Morte par un long détour. Sur le versant, au delà de son lit, nous apercevions des collines ou des montagnes basal-

tiques, noires ou brunes, arides, rappelant par leurs formes des scories ternes qui, en s'épanchant, se seraient figées en cônes obtus, irrégulièrement inclinés au milieu de bancs calcaires ou du moins de matières blanchâtres qui ressemblaient à ces roches. Cette grande et stérile vallée se déployait autour du wady Haïdân, toujours encaissé et coulant le plus souvent entre des basaltes dont la muraille verticale offrait de place en place une structure rappelant les colonnades ou jeux d'orgues de l'Auvergne, mais avec moins de régularité.

Des hauteurs que nous continuions de côtoyer, ayant toujours la vallée sur notre droite, descendaient plusieurs cours d'eau qui, l'hiver, doivent être importants, comme on peut en juger par les traces de leur passage. Notre sentier, devenu facile, suivait en ligne presque horizontale les contours de la montagne. Il traverse, dans leur cours supérieur, plusieurs de ces lits de torrents. L'un d'eux qui, semblable au wady Mousa, descend entre deux cimes, creuse son passage parmi les blocs confusément disloqués d'une stratification de mince appareil, puis, suivant la face horizontale d'une grande assise calcaire, et rencontrant l'endroit où ce banc, miné par-dessous, s'était écroulé dans le ravin, s'y jette lui-même du haut de cette corniche que nous suivons, et qui forme un large pont naturel appuyé d'un côté à la montagne. Les eaux, en ce moment taries, avaient laissé une large trace blanchâtre sur la vaste et épaisse dalle où passait le sentier et avaient couvert les blocs bruns éboulés des éclaboussures de leur sédiment calcaire.

Au bout d'un temps assez long, au moment de tourner à gauche pour franchir la croupe qui nous séparait du wady Mojib, nous rencontrâmes un passage assez court, mais trop difficile pour l'accomplir à cheval au travers des degrés glissants et irréguliers que la nature avait taillés dans les couches superposées des rochers calcaires. Remontant ensuite à cheval, nous quittâmes les belles et étranges perspectives du wady Haïdân, qui s'arrondissait au loin sur notre droite et devant nous, pour aller rejoindre le wady Mojib avant son embouchure dans la mer Morte, et nous nous dirigeâmes vers ce dernier par le sentier le plus abrégé. Nous cheminons d'abord sur un plateau à végétation courte et déjà desséchée, puis nous descendons rapidement par des terrains où brille le gypse laminaire mêlé à des blocs de basalte, où les bancs calcaires affectent tantôt l'apparence de murs cyclopéens, tantôt celle de colonnes égyptiennes gigantesques, ornées de colliers de perles allongées, imitant les restes d'un temple antique creusé dans la montagne. Les rochers éboulés s'accumulent avant le milieu de la pénible descente. Les grès du wady Mojib apparaissent avec le calcaire. Plus bas, le cours d'eau se montre tortueux et verdoyant au fond de cet aride abîme. Parvenus en bas,

tantôt à cheval, tantôt à pied, selon les périls et les difficultés du sentier, nous faisons halte à onze heures et demie, pour déjeuner sur la rive droite du petit fleuve, à l'abri de grands rochers qui ombragent sa bordure de roseaux et de lauriers-roses. Notre frugal repas était placé sur un roc d'un gris sombre, écroulé sans doute de cette muraille qui nous surplombait. Groupés et assis autour de cette table plus que rustique, nous regardions nos chevaux s'abreuver avidement au torrent, et se battre furieusement avec le bel étalon d'un Arabe nouvellement arrivé au milieu de nous.



Le point du wady Mojib où nous nous trouvions, est un de ces rares passages conduisant d'un côté à l'autre de la profonde fissure au fond de laquelle coulent paisiblement les eaux limpides de l'ancien Arnon. Ces passages sont, je crois, au nombre de trois seulement : l'un à l'embouchure même du wady où nous l'avions reconnu ; l'autre dans la partie supérieure de son cours, sur la voie romaine qui conduisait par la plaine de Rabbath à Amman, et que Burckhardt, Seetzen, Irby et Mangles décrivent exactement, comme l'ont fait Eusèbe et saint Jérôme ; le troisième est celui que nous allions achever de parcourir et où il ne nous apparut aucune trace de voie antique, malgré la certitude presque absolue que notre route, depuis le wady Maïn, a dû être très-fréquentée autrefois comme aujourd'hui.

Pendant notre halte, le camp fut établi près de nous, à une vingtaine de mètres plus haut sur un plateau d'environ vingt pas de large, au pied du versant escarpé. Nous attendîmes le reste de la journée que M. Lartet eût achevé sa reconnaissance géologique.

Les observations de M. Vignes furent ce qui suit. Sur les bords du wady Haïdân : baromètre Fortin, 751mm,3 ; thermomètre libre, 16 degrés centigrades ; le même, mouillé, 9°,8. A wady Mojib, à midi : baromètre, 772mm,7 ; thermomètre libre, 25 degrés centigrades ; le même, mouillé, 15°,7. A quatre heures du soir : baromètre Fortin, 767mm,8 ; thermomètre libre, 29 degrés centigrades ; le même, mouillé, 16 degrés. Au même lieu, à trois heures un quart, le thermomètre marquait 33 degrés.

Nous quittons les bords du wady Mojib à cinq heures un quart du matin, le 17, et
17 Avril. nous gravissons une montagne de plus en plus difficile, passant des calcaires aux quartz et aux basaltes, qui occupent enfin toute la région supérieure et forment le sous-sol du plateau de Schihân.

Quand on s'élève sur la pente rapide qui encaisse le wady Mojib sur sa rive gauche et monte sans interruption jusqu'à la plaine de Schihân, si l'on se retourne vers la montagne abrupte de la rive droite du même wady, on distingue d'un coup d'œil l'énorme assise verticale de grès bruns qui la compose : elle supporte une masse de calcaire gypseux de trois ou quatre fois sa propre hauteur, d'une faible inclinaison et n'offre qu'une lacune, le passage que nous avons suivi hier pour descendre au bord du wady.

Du côté par lequel nous montons, au contraire, les grès ne constituent pas une masse aussi continue ; leur abaissement au gué du wady Mojib nous avait laissé un assez libre accès jusqu'à notre campement. Pendant un grand quart d'heure au moins après avoir quitté nos tentes, nous traversons des blocs épars ou décomposés de calcaires, puis nous rencontrons les quartz entremêlés de fragments de basalte entraînés par les pluies sur les flancs de la montagne. Peu à peu les masses de basalte deviennent plus nombreuses et d'un plus gros volume, tout en étant moins scoriacées que celles rencontrées par nous au bord de la mer Morte.

En approchant du sommet de ce long versant, nous circulons plus difficilement au travers de rocs basaltiques âpres et entassés ; tout près de la cime, quand déjà nous découvrions le ciel plus étendu et l'horizon plus plat, nous trouvons les basaltes en place, tantôt en escaliers dangereux et glissants, tantôt en étroits couloirs à peine assez larges pour le passage d'un cheval : nous sommes obligés de quitter nos montures et de les conduire par la bride. Ces basaltes forment le sous-sol du plateau de Schihân, plateau d'ailleurs couvert d'une végétation vigoureuse. Les arbrisseaux se montrent d'abord, puis un gazon épais ; enfin, la plaine nous apparaît couverte de blés verdoyants qui poussent sur un sol brun et humecté par les brouillards de cette saison féconde. Le temps

était couvert, mais ne nous empêchait pas d'interroger au loin l'horizon jusqu'à la région de Rabbath, d'où nous avions si bien distingué la masse verte, en ce moment devant nous, qu'on appelle la montagne de Schihân. En réalité, cette éminence ne mérite ce nom que relativement à la campagne presque plane sur laquelle, d'une grande distance, on la voit dresser son large cône tronqué, couvert de gazon jusqu'à son sommet.

Nous dirigeant vers cette colline, à travers une plaine verdoyante, nous admirons la fertilité de la région de Kerak, à cette époque de l'année où les chaleurs ne se sont pas encore fait sentir, et où cette plaine élevée est, pendant une partie du jour, couverte de nuages bas qui l'abritent et l'imprègnent d'humidité. De grands troupeaux de chèvres et de brebis paissaient au loin. Ce spectacle nous fit comprendre par quel motif deux tribus israélites pastorales et guerrières, venant par le désert, durent convoiter le territoire de Moab, et s'y établir avec empressement dès que la partie de ce royaume conquise naguère par Sehon et ses Amorrhéens sur le prédécesseur de Balac (*Num.*, XXI, 26), leur fut ouverte sans qu'elles eussent à enfreindre la défense divine. La pâture du petit bétail s'exerce dans ces campagnes très au loin, du sud au nord, dans les directions de Kerak, d'Hesbân et de Rabbath-Ammon. On fait brouter les chèvres et les moutons, à ce qu'il m'a semblé, même dans les blés verts, pratique usitée d'ailleurs en France, où elle sert, par un passage rapide, à purger les moissons des mauvaises herbes avant que les épis soient formés. Ce plateau appartient, jusqu'à Schihân, aux Beni-Hamaïda ; ils en partagent cependant la possession avec les Beni-Sakkar et d'autres tribus.

Nous atteignons la colline de Schihân à huit heures dix minutes. A peine avions-nous mis pied à terre, pour en visiter les ruines assez insignifiantes, que quatre ou cinq Arabes à cheval, arrivant au galop, parurent tout à coup et avec de grands gestes, parlant tous à la fois; sans nous menacer le moins du monde, ils se dirigèrent ensemble vers Abou-Breck, et lui adressèrent, ou des avis urgents, ou des questions, ou des reproches. Abou-Breck y paraissait peu sensible. Nous les laissâmes discuter, ayant appris qu'ils avaient une affaire d'intérêt à débattre entre eux, et que ces Arabes nous attendaient depuis trois jours, pour réclamer de notre scheikh une part de la somme stipulée avec lui.

Assis ensemble dans le creux formé par les ruines au sommet du monticule de Schihân, les Arabes se calmèrent d'abord, conférèrent ensuite paisiblement avec Abou-Breck, tirèrent de lui quelques talaris, et disparurent. L'un d'eux seulement resta près de nous. C'était un personnage bizarre, à figure grotesque, jaune et presque imberbe, ridée et débonnaire cependant, à longue robe verte, fort agité et affairé, obligeant

d'ailleurs, puisqu'il changea de monture avec un de nos marins, et consentit à marcher à pied jusqu'au moment où nous quittâmes la tribu des Hamaïda, à laquelle il semblait appartenir.

Les ruines de Schihân se composent d'un vaste monceau de pierres dont l'enceinte et les divisions sont à peine reconnaissables. L'architecture en paraît appartenir à la décadence de l'empire romain. J'y ai copié, comme l'avait fait M. de Saulcy dans son premier voyage (pl. xvii), un mauvais chapiteau quasi ionique. Ce chapiteau servait d'obturateur à un silo caché dans cet amas de ruines, et probablement dans une chambre voûtée souterraine ou quelque ancienne citerne. J'observai encore là un très-grossier fragment de corniche à denticules et à feuilles d'eau ; autour gisent, épars, des débris défigurés et dépourvus d'intérêt.

Il nous fallut au moins une grande demi-heure pour nous rendre, au bon pas de nos chevaux, par la plaine très-unie, à 4 kilomètres environ à l'ouest de Schihân, au lieu nommé Figou.

M. de Saulcy l'appelle Kharbet-Fouqoûa, « les Ruines rougeâtres », et l'identifie avec Medaba. (*Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. I, p. 325, et *Itinér. du pourtour de la mer Morte*, feuille 9.)

Très-peu avant d'y parvenir, nous laissons sur notre droite et bordant le chemin deux ou trois grottes basses, probablement élargies de main d'homme, dans un rocher plat faisant à peine saillie sur la plaine. Ces grottes, où il fallait descendre par un accès facile de quelques pas, dénotaient le voisinage de lieux habités autrefois, soit qu'elles l'eussent été elles-mêmes, soit qu'elles eussent servi de citernes.

A Figou, la plaine se termine soudain en un précipice presque abrupt, mais peu profond, coupant en ligne courbe la surface extrême du plateau et aboutissant au fond d'un wady pierreux, confluent de deux torrents alors à sec, l'un venant de Schihân, l'autre descendant vers le wady Mojib. M. de Saulcy nomme le premier wady Emdebiâ, et le second wady Schequiq. Je n'ai aucune raison de contester ces noms, la carte de M. de Saulcy étant parfaitement exacte, spécialement pour cet endroit. Le wady confluent des deux autres montre ses assises calcaires dénudées et contournées ; le talus escarpé, garni de broussailles, est planté tout au bord de pierres levées basaltiques formant une sorte de palissade espacée. En arrière, à deux cents pas environ, sur la plaine, s'élève un tumulus de débris calcaires et surtout basaltiques, d'environ 13 mètres de diamètre, où l'on voyait, à demi couché sur les décombres, le bas-relief moabite de basalte très-exactement reproduit dans l'ouvrage de M. de Saulcy, qui nomme ce tumulus

Redjom-el-Aàbed (*Voy. en Syrie et autour de la mer Morte*, t. I, p. 223, et Atlas, pl. XVIII). Le Redjom, sur lequel était appuyé le bas-relief moabite, était composé des éléments les plus hétérogènes, matériaux de construction, fragment de colonne de petite proportion, engagée, à double fût uni, dont je pris le dessin et les mesures, moellons et pierres de taille, le tout entassé sans ordre, mais figurant un cône à peu près régulier d'environ 3 mètres de hauteur.

En voyant ce bas-relief signalé par mon savant confrère et qu'il avait tant regretté de ne pouvoir rapporter, je me promis de lui donner, ainsi qu'à moi, la satisfaction de voir au musée du Louvre ce fragment unique jusqu'à présent de la sculpture moabite, ayant peut-être fait partie de quelque frise dans un sanctuaire ou un palais; mes compagnons de voyage approuvèrent cette pensée, que je finis, plus tard, par réaliser. Je suis persuadé qu'une fouille dans le Redjom donnerait encore d'autres fragments précieux, et peut-être la continuation du bas-relief découvert par M. de Saulcy. Le style étrange de cette sculpture participe de celui des monuments égyptiens et assyriens, comme l'a observé M. de Saulcy ; on a dû employer une substance aussi dure que l'émeri pour creuser dans le basalte et polir les reliefs de cette figure. Elle me semble, comme à M. de Saulcy, représenter un personnage se préparant à en frapper de sa lance un autre qui était placé devant lui. Je remarque, en outre, que la proportion de la tête avec le corps, l'absence d'une barbe prononcée, caractérisent un jeune homme. Il a la tête levée comme s'il attendait d'un autre l'ordre de mettre à mort un prisonnier probablement agenouillé; le trône, dont le montant orné d'un lion est derrière ce jeune homme, montre qu'il vient de le quitter pour accomplir une œuvre de vengeance ou de justice, et je ne puis m'empêcher de comparer cette scène, imposée par le fragment lui-même, avec le passage du livre des Juges où est racontée l'expédition victorieuse et libératrice de Gédéon contre les Madianites. Vainqueur des oppresseurs d'Israël, Gédéon ramena prisonniers les princes madianites Zebach et Salmennah, et leur ayant fait avouer qu'ils avaient tué ses frères sur le mont Thabor : « Vive Dieu ! leur dit-il, puissiez-vous les avoir épargnés, je ne » vous ferais pas mourir aujourd'hui. Et il dit à Jether son fils aîné : « Lève-toi et » tue-les. Et le jeune homme ne tira pas son épée, parce qu'il craignait, étant » encore jeune. Et Zebach et Salmennah dirent : Lève-toi (toi-même) et frappe-nous, » parce que son énergie était celle d'un homme. Et Gédéon se leva, et il tua Zebach » et Salmennah, et prit les croissants qui étaient aux cous de leurs chameaux. » (*Judic.*, VIII, 17-21.) Il me semble que notre bas-relief représentait une scène semblable

où un jeune prince plus hardi que Jether recevait de son père l'ordre de frapper un ennemi prisonnier et, la lance levée, s'apprêtait à obéir.

Pour donner une idée plus claire de l'emplacement de Figou et du Redjom-el-Aâbed, j'ai tracé de mémoire une vue cavalière de cet endroit curieux; mais toute fidèle qu'elle est, la carte de M. de Saulcy l'est bien davantage, et c'est à elle que



j'emprunte les éléments du croquis que je joins ici sur une plus grande échelle et en y faisant l'addition des pierres levées que la proportion me permet d'introduire, et de l'emplacement occupé par le Redjom, omis par le graveur de la carte originale.

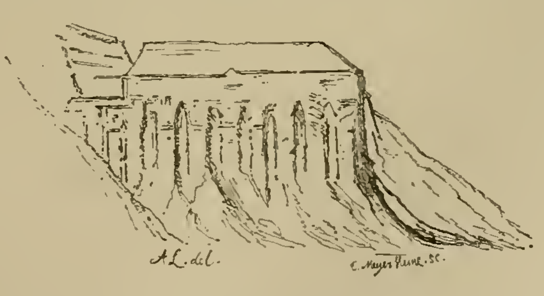
Sur la carte de Van de Velde, les ruines de Figou sont nommées Fukuâ et placées au sud-ouest de Schihân, sur une voie romaine auxiliaire qui, de Fukuâ même, s'infléchit pour aller rejoindre au sud-est la voie romaine principale de Rabbath à Hesebon, auprès d'un temple ruiné, nommé Beit-el-Kurn, dans la direction de

Rabbath par Humeitat. Je n'ai rien vu de cette voie romaine secondaire de Schihân à Figou.

Nous avons déjeuné en plaine sur un bloc de basalte d'environ 4 mètres de long sur un mètre d'épaisseur, appelé « pierre de la Juive », parce que, dit-on, une Juive l'apporta sur sa tête de Gerasch jusque-là. Supposant que cette tradition aurait eu pour origine quelque souvenir des conquêtes des Juifs en Moabitide du temps d'Alexandre Jannée, ainsi que d'une statue de basalte commandée par quelque reine, j'ai cherché vainement à constater si ce bloc, seulement dégrossi, offrait des traces d'ébauche. Il n'y en a aucune; mais sa proportion et sa forme font supposer qu'il aura été préparé pour en faire une statue debout, les bras collés au corps à la façon égyptienne.

Au moment où nous étions déjà en selle pour regagner le wady Mojib, le bel étalon bai d'un de nos Arabes, désarçonnant son cavalier et se livrant à toute son humeur querelleuse, se précipita de nouveau sur nos montures, jetant un désordre incroyable dans toute notre troupe d'hommes et de chevaux, dont il mordait les uns, poursuivait les autres, les renversait avec leurs cavaliers, brisant à coups de pieds selles, harnachements, fondant sur les juments, faisant sur la plaine une course furieuse avec ses rivaux, et, pendant plus d'une demi-heure, nous laissant à pied pour attendre la fin de cette bataille acharnée. Enfin tout se calma; les cavaliers renversés se relevèrent sans blessures; les chevaux, rattrapés fort adroitement par les Arabes, revinrent sans jambes cassées, mais leurs selles et brides fort délabrées ; et quand tout fut à peu près réparé, nous repartîmes à midi un quart, faisant tenir à l'écart l'Arabe avec son cheval, de peur d'un nouvel assaut dans la descente. Nous arrivons à notre camp du wady Mojib à trois heures et demie.

Les observations de M. Vignes furent : A wady Mojib : à cinq heures du matin, baromètre, 767mm,3; thermomètre, 23 degrés centigrades; le même, mouillé, 14 degrés centigrades. A Schihân, à midi : baromètre anéroïde, 690mm ; thermomètre, 23 degrés centigr. Au wady Mojib, à quatre heures : baromètre 768mm; thermomètre, 30°,5 centigrades ; idem, mouillé, 18°,5.



Le 18, partis de wady Mojib à sept heures. 18 Avril.
Après avoir parcouru à l'inverse la grande pente décrite dans la journée du 16, et où l'imitation naturelle d'un monument égyptien se présentait à peu près ainsi, nous sommes arrivés au wady Haïdân à neuf heures cinquante minutes, sans incident

notable. M. Lartet, resté en arrière pour suivre ses observations géologiques, n'a rien trouvé d'important à y joindre depuis sa dernière coupe du wady Mojib.

Observations de M. Vignes : A wady Mojib : à six heures du matin, baromètre, 769^{mm},2; thermomètre libre, 21 degrés centigrades ; mouillé, 15°,5. A midi, à wady Haïdân : baromètre, 750^{mm},8; thermomètre, 24 degrés centigrades ; le même, mouillé, 17 degrés centigrades.

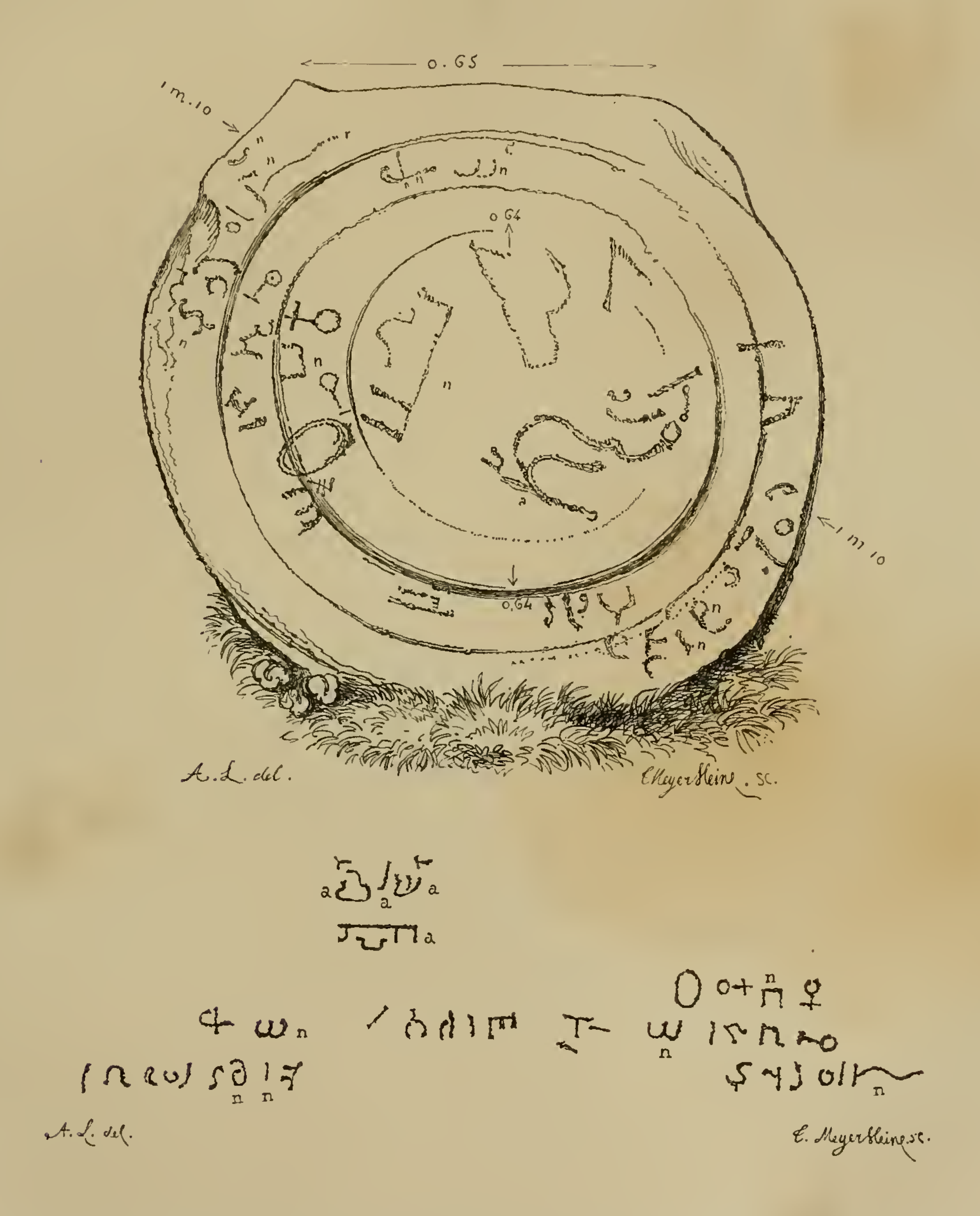
19 Avril. Le 19, nous quittions le wady Haïdân à sept heures. Nous prîmes d'abord, en sens inverse, la route par laquelle nous étions venus. Dès les premiers pas dans la gorge étroite et boisée qui conduit au Zerka-Maïn, Abou-Breck nous fit arrêter et attendre qu'il eût été avec un des siens à la découverte. Il nous fit ensuite avancer avec précaution comme s'il craignait quelque surprise. Au milieu du fourré et dans un endroit où l'on aurait pas supposé rencontrer autre chose que des brigands, une femme était assise. C'était une de celles du scheikh. Maigre et bien pauvrement vêtue, plus misérable encore que la première, elle attendait son maître, et se leva pour lui rendre compte de sa mission. Abou-Breck, incliné sur le cou de son cheval et appuyé sur sa lance, écouta attentivement ce rapport, ne répondit rien, prit un paquet qui le gênait sur sa selle, le mit sur la tête de sa femme et la congédia. La Bédouine se retira sans un geste, sans un signe, et disparut dans un imperceptible sentier à travers les buissons.

Après avoir passé le col qui nous séparait du Zerka-Maïn, nous changeâmes un peu de direction, pour aller reconnaître une pierre signalée à notre attention par le chef de nos moukres comme portant des caractères hébraïques. Elle est située au bord d'un sentier sur la déclivité du Djebel-Em'Harough, qui descend du Djebel-Attarûs, vers la vallée du Zerka-Maïn. C'est un bloc de grès calcaire naturel, dur et grossier, méplat, en forme de disque ou de rognon aplati, sorte d'*umbo* à double moulure très-prononcée et presque régulière comme un bouclier antique. Il est couvert de caractères, les uns anciens, à ce que je crois, les autres anciens, mais retouchés ; d'autres évidemment modernes et montrant encore la poussière blanche produite par la percussion du marteau ou du caillou avec lequel on les a tracés.

Je crois avoir reconnu dans le milieu de l'umbo le *salam* sinaïtique. Autour on lit, en trois lignes, une série de caractères que je reproduis à la page suivante. J'indique par la lettre *a* ceux qui me semblent visiblement antiques, et par la lettre *n* ceux qui sont visiblement nouveaux.

Cette pierre, couchée à terre au bord du sentier, a 1^{m},10 de large dans son plus grand

diamètre. Elle me paraît n'avoir porté originairement que le salut nabathéen, si fréquent au wady Mokatteb ; seulement, dans le mot שלם, le ש y affecte la forme plutôt juive que nabathéenne. Le nom du personnage auteur de cette inscription de bon augure est difficile à lire, à cause des caractères liés ensemble qui le composent.



On pourrait supposer que les autres légendes ont été tracées plus tard dans le but de servir à quelques conjurations magiques, comme les Arabes en attribuent le pouvoir aux signes de même nature sur la pierre analogue observée par nous dans le wady Haïdân; mais je crois que, sans repousser absolument cette idée, on doit au moins l'associer

à celle des figures symboliques adoptées comme marque distinctive dans les tribus, et que l'on voit tracées au moyen du feu sur le cou ou la cuisse de leurs chameaux. Nous aurons à revenir plusieurs fois encore sur cette question assez digne d'attention.

Partis à midi de l'endroit où cette pierre nous avait arrêtés, nous descendons encore quelque temps, et, prenant à droite, nous suivons par une montée graduelle le chemin qui longe la vallée où le Zerka-Maïn coule entre deux murs de basalte. On nous désigne plus bas, à gauche et plus à l'ouest, la place où les célèbres eaux thermales se font jour pour descendre à la mer Morte dans le lit même du fleuve déjà presque desséché. En le remontant, nous finissons par y retrouver un peu d'eau et de verdure. Les calcaires succèdent aux basaltes, et, après avoir dépassé le lieu de notre précédent campement au bord du Zerka-Maïn, nous trouvons nos tentes à peu de distance de sa source. Il était alors deux heures après midi.

J'ai regretté, depuis, de n'avoir pas prolongé cette journée en allant voir cette source de Callirhoé, probablement la même que Josèphe place au lieu qu'il appelle Baares, et dont il donne une description bien digne du reproche que lui adresse rudement Seetzen, lorsqu'il l'accuse d'être un idiot complet en matière d'histoire naturelle et de n'y chercher que le merveilleux (tome II, page 333). Seetzen, qui a visité ces sources, donne des détails moins fabuleux. Joseph parle d'une caverne et d'un rocher d'où s'échappaient à la fois de deux cônes en forme de mamelles deux sources, l'une froide et l'autre chaude, dont il vante les vertus thérapeutiques. Seetzen a trouvé seulement, au contact des calcaires et des basaltes, des jets abondants d'eau très-chaude et, plus loin, de riches dépôts d'alun (tome II, pages 336-339). Il me semble certain que les sources thermales du Zerka-Maïn, réfléchissant au loin les rayons du soleil, étaient le point lumineux que, durant les deux premiers jours de notre navigation sur la mer Morte, nous distinguions au milieu de la montagne, à l'est, lorsque le soleil l'éclairait après midi.

Observations de M. Vignes : A wady Haïdân, à cinq heures et demie, baromètre, $748^{mm},5$; thermomètre libre, $16°,5$ centigrades; idem, mouillé, 13 degrés: A Zerka-Maïn, baromètre, $723^{mm},6$; thermomètre, 22 degrés centigrades; idem, mouillé, 14 degrés.

20 Avril. Le 20, partis de Zerka-Maïn à sept heures. Après avoir achevé la montée principale, nous avons retrouvé les collines couvertes de dolmens et de rangées de pierres levées du wady Habi et de Manfoumieh. Plus loin, du côté du Djebel-Attarûs, nous avons remarqué de nouveau que les plateaux étroits joignant ensemble les cimes arrondies des montagnes calcaires offrent quelquefois jusqu'à trois longues surfaces droites et

parallèles comprises entre quatre rangées de pierres levées et à des distances tantôt assez courtes, tantôt éloignées. Ces longs parallélogrammes sont toujours fermés à angles droits par des rangées transversales de pierres levées dont il aurait suffi de remplir les intervalles avec des broussailles pour retenir les bestiaux et les chameaux pendant la nuit. Ces enceintes me confirmèrent dans la pensée que, loin d'être des routes royales comme celles que les Hébreux promettaient à Sehon, comme auparavant au roi d'Edom, de suivre sans s'écarter à droite ni à gauche, les alignements de pierres levées ne traçaient pas autre chose que les parcs à moutons des Rubénites ou des Gadites, dont le livre des Nombres fait plusieurs fois la mention expresse.

C'est au radical גדר, *Gadar*, « entourer d'une haie, d'un mur, d'une clôture, » qu'appartient aussi le nom de *Gadir*, fondée par les Phéniciens sur les côtes d'Espagne, au lieu où existe aujourd'hui Cadix; *Gadara*, ville forte autrefois et ruine considérable aujourd'hui, sur la rive du Jourdain; *Gador*, dans la montagne de Juda; *Gadar*, ville chananéenne. (Cf. Gesen., *Lexic.*, sub verb.)

Poursuivant notre route rétrograde, nous rentrâmes bientôt sur le territoire des Adouanes. Gablan nous y attendait et nous reçut affectueusement. Nous congédiâmes le pauvre Abou-Breck et son compagnon à la robe verte, qui, nous ayant ponctuellement accompagnés en marcheur infatigable, reprit alors son cheval. Suivant les plateaux, ou plutôt les sommets faiblement convexes des collines entre Maïn et Djebel-Mousa, nous rencontrâmes encore six ou huit pierres portant des caractères étranges comme celles du wady Haïdân et du Djebel-Em'Harough. Ces pierres sont de formes diverses, mais toutes à peu près de la même nature, sans lichens ni excroissances végétales. Presque toutes portent le signe ○—+ ou ○—|, quelques-unes ⊏⊐ ou +. Beaucoup de ces inscriptions semblent absolument récentes; quelques-unes paraissent remonter à une cinquantaine d'années au plus. L'une d'elles est couverte de caractères tracés dans tous les sens, entrecroisés comme les mailles d'un filet; une ou deux se composent de deux ou trois caractères seulement. C'est généralement vers les cimes que ces inscriptions se rencontrent; mais si l'on cherchait bien, on en trouverait probablement sur les pentes, comme celles de wady Haïdân et de Djebel-Em'Harough. Les Arabes disent qu'elles sont du temps des Israélites.

Après avoir traversé les champs cultivés et les pâturages des Adouanes et vu leurs troupeaux de vaches et de chèvres, nous descendîmes vers le flanc nord-est de Djebel-Mousa, avant d'y atteindre, longeant celui du mont Nebah, *Nebo*, qui le continue à peu près dans le même axe. Sur cette pente et non loin du sommet, un

dolmen très-caractérisé se montre à gauche, à quelques pas du voyageur, près des débris d'un autre à peine reconnaissable. L'aspect de ces dolmens, si près de Djebel-Mousa, m'a fait pénser que la sépulture de Moïse pouvait bien être un monument de cette espèce, qui ne ressemblait ni à ceux des Égyptiens, ni à ceux des Hébreux.

Nous arrivons à notre campement sur la rive droite du wady Mousa, près de la chute de la belle source, à deux heures vingt minutes.

Observations de M. Vignes : Au wady Zerka-Maïn, à cinq heures trente minutes du matin : baromètre Fortin, 724^{mm} ; thermomètre libre, 13 degrés centigrades ; thermomètre mouillé, 11°,5. Montagne entre Zerka-Maïn et Djebel-Mousa, à midi : baromètre Fortin, 689^{mm},1 ; thermomètre libre, 17 degrés centigrades ; thermomètre mouillé, 10 degrés. Aïn-Mousa, à quatre heures cinq minutes : baromètre Fortin, 722^{mm},3 ; thermomètre libre, 20°,3 ; thermomètre mouillé, 15 degrés.

21 Avril. A sept heures du matin, le 21 avril, nous partions d'Aïn-Mousa, pour gravir d'abord le versant droit du wady Mousa, et descendre ensuite les longues pentes faciles du Djebel-Mschaggar.

Sur la face ouest, on voit, jonchant un plateau, quatre colonnes unies, couchées et de médiocre grandeur, et plus bas, en travers du sentier, deux autres de mauvais dorique romain, à ce qu'il paraît. Plus bas, deux dolmens, l'un tout entier, l'autre écroulé. Plus loin encore, au bas de la montagne et sur la rive droite du wady Er-Rameh, trois dolmens très-reconnaissables sur la face sud de cette colline de roches brunes, qui s'appelle Ksaïb.

Le scheikh adouane Gablan, qui a servi de guide et d'escorte à M. de Saulcy dans son voyage d'Ammonitide, atteste qu'aucun de ces dolmens que nous avons vus ne fait partie de ceux que ce savant signale dans une note qu'il m'a fait remettre, et où il en place un « sur la rive orientale du Jourdain, au-dessus de Soueïmeh, sur l'un » des derniers plateaux de l'Ammonitide, nommé, selon lui, El-Azeïmeh (l'Ossuaire) : » il ajoute que là plusieurs dolmens, très-bien conservés, portent le nom de Beit-el-» Rhouleh (maison de la Goule). »

Er-Rameh est un des noms les plus communs en Palestine, où tant de noms caractéristiques se répètent. Il s'applique à beaucoup de lieux élevés. On le rencontre près du mont Carmel et de Nakhoura ; près d'Hébron, où il se rattache au souvenir d'Abraham ; près de Bethel, où il rappelle Samuel et son austère domination, et dans d'autres endroits moins illustres. Il en est de même pour les noms Ramath ou Ramoth des Hébreux.

M. de Saulcy identifie Er-Rameh avec Bethramphta et Livias (*Voy. en Terre-Sainte*, t. I, p. 324). Le docteur Robinson avait seulement entendu citer Er-Rameh dans ou près le wady Hesbân, en même temps que Kefreïn et Nimrin dans le wady Schalib (*Bibl. Research.*, t. I, p. 569.) Il n'en propose pas l'identification. Nous connaissons encore si mal la topographie de la rive gauche du Jourdain; les distances consignées par les géographes ou dans les Onomastiques de l'antiquité sont tellement suspectes d'incorrection, on les allègue avec une telle défiance, qu'on peut à peine déterminer avec sécurité quelques positions principales, dont les noms anciens ont été conservés. A défaut de pierres milliaires dont la découverte est si désirable, il faut se contenter de ces faibles données et rester provisoirement dans les conjectures plus ou moins vraisemblables. Je pense donc ne pas être plus téméraire que mes devanciers en proposant de distinguer, contre l'opinion de Reland, cet Er-Rameh, évidemment placé dans les *campestria Moab*, de Ramoth Gilead, qui était dans le territoire enlevé aux Ammonites et n'a jamais appartenu aux Moabites, même avant le règne de Sehon. Je ne crois pas non plus qu'il faille le confondre avec Bethramphta et Livias. Mais, jugeant de son antiquité par les dolmens qui couronnent sa colline, de l'importance qu'il a due autrefois à sa situation forte en même temps qu'heureuse sur le cours d'eau vive et perpétuelle qui porte son nom, Nahr-er-Rameh; songeant enfin qu'il est situé près du gué du Jourdain conduisant à Jéricho, et, par conséquent, au point de connexion de deux contrées limitrophes, je ne puis me défendre de reconnaître ici, comme je crus pouvoir le faire sur le terrain même, le Ramath-Hammispeh donné par Moïse à la tribu de Gad comme point extrême de sa frontière septentrionale dans les *campestria Moab* (*Jos.*, XIII, 26). J'y reconnais le Mispeh-Moab, où David, fugitif devant Saül, vint trouver le roi de Moab et mettre sous sa protection sa famille, qui, par Ruth, son aïeule, devait avoir encore avec les Moabites des liens de parenté (I *Sam.*, XXII, 3 et 4).

Après avoir passé le wady Er-Rameh et son torrent, qui murmurait sur un lit de cailloux, presque à fleur de ses rives, nous poursuivons notre route vers le nord par une plaine fertile et plantée d'oliviers, où nous rencontrons une grande pierre calcaire cylindrique, ayant de hauteur environ $1^{m},50$, et $2^{m},90$ de diamètre, percée au centre d'un trou également cylindrique de 39 centimètres de diamètre. Les Arabes la nomment Mansef Abou-Zit, la table d'Abou-Zit, du nom d'un chef de tribu qui vint s'établir là, et donna sur cette pierre un festin à tous les siens.

Je n'ai pu savoir aucun détail sur ce personnage, qui a dû jouer un rôle assez important dans cette région. Ni lui ni sa tribu ne semblent avoir laissé d'autre sou-

venir que celui d'un grand repas dans un pays où un festin splendide est un événement traditionnel, tandis que les chefs et les tribus sont promptement disparus et oubliés. Quant à la pierre elle-même, elle est, comme on voit, de très-grande dimension; nous en avons observé plusieurs semblables, mais moins grandes, dans notre voyage : une, particulièrement, au delà d'Hébron. Celle d'Abou-Zit est taillée avec un très-grand soin, et il est difficile d'en assigner l'usage. Les Arabes prétendent, en général, que ces cylindres de pierre servaient à des pressoirs. Mais que pressait-on avec des masses semblables, des olives, du raisin, des cannes à sucre? et sans autres forces que celles des bras pour les mettre en place et les faire mouvoir? Comment ce trou cylindrique dans l'axe de la pierre pouvait-il être propre à recevoir soit des cordes le traversant en entier, soit un arbre ou des tourillons pour donner l'impulsion? Comment était construit le bassin du pressoir? Était-il de pierre et carré long, comme celui qui nous servit de table près de Maïn? Ces pressoirs et leurs cylindres appartenaient-ils à l'antiquité reculée ou à des temps plus rapprochés des nôtres? Les Livres saints ne semblent faire allusion qu'à un écrasement en marchant, un foulage sous les pieds, דָּרַךְ, dans le premier récipient des fruits à presser, גַּת, et d'où le jus passait dans un bassin inférieur, יֶקֶב, afin d'y être recueilli (cf. Gesen., *Lexic.*, sub vv.). Telle devait être, je pense, l'industrie très-primitive des Israélites avant la domination romaine. Telle était aussi celle des Grecs et des Romains, pour les raisins du moins, car elle eût à peine suffi pour extraire une faible proportion de l'huile que les olives peuvent fournir (1).

Plus loin que Er-Rameh, au nord-est, se trouvent sur une hauteur assez semblable à un cône à base oblique, les ruines informes d'une ville que les Arabes appellent Heubissa, خبيسّا. Ce nom rappelle celui de *Jabissus* ou *Jabisus*, donné par Josèphe à l'antique ville de Jabès (*Archæolog.*, lib. V, ii, et VI, xiv, 8). Mais aucune identification n'est possible : Jabès était bien plus au nord, en face de Bethsean : en effet, une nuit suffit aux habitants de cette ville pour se rendre de chez eux à Bethsean pour détacher et emporter les corps de Saül et de Jonathas mis en croix sur les murs par les Philistins (1 *Sam.*, xxxi, 11 et 12). Enfin Eusèbe fixe à six milles la distance entre Pella et Jabès, qui porte en outre le nom de ville de la Gileaditite. Plus bas, sur la

(1) Les pressoirs taillés dans le roc avec des cylindres de pierre pour écraser les olives étaient très-nombreux en Syrie à l'époque romaine et à l'époque chrétienne primitive; j'en ai trouvé des exemples très-bien conservés et en très-grand nombre dans la province d'Antioche. (Voy. ma *Syrie centrale : Architecture*, pl. 113.) (M. V.)

pente, une source chaude, nommée, à cause de sa température, Hammân, se fait jour sur un ressaut horizontal du coteau; son bassin est entouré d'une vigoureuse végétation de roseaux. Comme nous y arrivions, des Arabes avaient pénétré dans cette enceinte naturelle, paraissant se livrer à une opération des plus sérieuses : nous nous approchâmes, et nous vîmes, non sans sourire, que ce grand travail consistait à baigner dans les eaux tièdes et salutaires de la source thermale un mulet nouveau-né, auquel leur vertu allait assurer la santé et la vigueur. Lorsque cette cérémonie hygiénique eut été accomplie, on tira, de son bain et de la boue noire où il plongeait à moitié, le jeune prédestiné à la misère, plutôt moribond que vivant, et nos chevaux le remplacèrent pour boire sans répugnance à la fontaine bienfaisante.

Plus loin encore, au nord-ouest, en plaine, les ruines de Kefreïn se manifestent seulement par deux morceaux de fûts de colonnes de peu de hauteur, engagés dans le sol ou dressés à la porte d'une assez grande bergerie de roseaux habitée par des Ghawarinehs.

Arrivés à deux heures au gué du Jourdain nommé gué des Ghawarinehs, en amont de celui d'Helu, en face de Kasr-el-Jehoudi, nous y trouvions nos tentes dans un bocage frais et des plus pittoresques, où l'on pénétrait par les gracieux détours d'une allée unie et tracée comme à plaisir sous l'ombrage de beaux palmiers, de mimosas et de saules-peupliers de l'Euphrate. Au moment de notre arrivée, un détachement d'une trentaine de cavaliers irréguliers, envoyés par le pacha gouverneur de Jérusalem, passait le fleuve, se rendant à Kerak, sur la demande de Mohammed Midjelly, impatient d'obtenir l'assistance des Turcs pour se rendre avec leur appui dominateur dans sa province. Nous pensions que Midjelly pourrait bien, comme le cheval de la fable, s'être donné un maître en réclamant un tel secours contre ses ennemis; cependant nous concevions une assez pauvre opinion des cavaliers expédiés à sa demande. Ils étaient commandés par un officier civil qui paraissait Européen et fort ennuyé de sa mission. Gablan et ses Adouanes les regardaient avec un mépris qu'ils ne se donnaient guère la peine de cacher. Une petite rixe élevée entre un Adouane et un des irréguliers turcs auquel l'Adouane voulait prendre son tabac de force, s'apaisa parce que l'officier donna tort à son soldat. Gablan ne l'en méprisa que davantage, et semblait présager que ce détachement aurait peine à parvenir à sa destination à travers la contrée occupée par sa tribu.

Les observations de M. Vignes ce jour-là furent, le soir à quatre heures, sur

la rive du Jourdain : baromètre Fortin, $794^{mm},3$; thermomètre libre, 28 degrés centigrades; le même, mouillé, 21 degrés.

Le nom des Ghawarinehs, que nous retrouvions ici comme au bord de la mer Morte et près de Kerak, signifie étrangers, comme chez nous celui de bohémiens s'attache à une race distincte de la nôtre. Il s'applique cependant, non pas à des fainéants vagabonds vivant de larcins et de petites industries, mais à une race noire, très-voisine du nègre et quelquefois presque identique avec lui, laborieuse, agricole, pastorale, qui cultive les champs des tribus arabes pour des redevances fixées assez équitablement, faisant même paître leurs troupeaux et n'étant inféodés ni au sol, ni aux personnes, ni aux tribus. Cette race se retrouve dans tout le Ghôr, depuis les sources du Jourdain jusqu'à l'extrémité méridionale de la mer Morte; on la rencontre aussi sur les hauts plateaux, depuis le pays des Adouanes jusqu'à celui de Kerak. Les Arabes maîtres du sol le louent aux Ghawarinehs, moyennant un partage des produits qui va jusqu'à moitié, et les défendent contre les oppressions dont ils peuvent être l'objet, mais n'ont pas le droit de les empêcher d'émigrer et de passer au service d'autres tribus.

22 Avril. Le 22, avec l'aide d'une quarantaine d'Adouanes, nous accomplîmes, à sept heures du matin, le passage du Jourdain à ce gué des Ghawarinehs, ayant à cheval de l'eau jusqu'à nos jarrets, sans aucun accident. Un court trajet nous suffit pour nous rendre de la rive du fleuve à Jéricho, que nous dépassâmes pour aller camper à l'aqueduc à demi ruiné, à neuf heures quarante minutes.

Le même jour on m'apporta une lettre pressante du scheikh de Kerak, me renouvelant ses instances pour lui faire envoyer cinquante cavaliers, comme je les lui avais fait espérer, et je lui répondis que j'allais le satisfaire en arrivant à Jérusalem : ce que je fis le lendemain même de mon retour dans cette ville. Je reçus en même temps, par Ibrahim Manna, notre courrier bethléemite, une lettre de l'abbé Morétain, curé français de Beithsaour, que je ne connaissais pas encore, me faisant part de ses conseils pour l'usage que je devais faire de ma barque *le Ségor*. Il me suggérait de la faire employer au commerce des légumes entre Kerak et Jérusalem. J'eus le regret de ne pouvoir accéder à cet avis, et aussi celui de ne pas trouver à Jéricho la réponse que j'avais prié le consul de France, M. de Barrère, de m'y adresser au sujet de mon offre du *Ségor* pour lui ou, par son intermédiaire, pour le pacha gouverneur de Jérusalem. Ce fut seulement en arrivant dans cette ville que j'appris ce qui m'avait privé de la réponse si naturellement attendue. Quant à Mahmoud, le scheikh d'Abou-Dis,

qui s'était chargé de me garder cette barque jusqu'à nouvel ordre, il affirma, pour se faire valoir sans doute, que des touristes anglais avaient séjourné quelques jours à Jéricho, tout exprès pour obtenir de lui, moyennant un cadeau, la faculté de faire au moyen de cette barque une excursion sur la mer Morte. J'ignore jusqu'à quel point c'était vrai, Mahmoud s'étant montré homme de mauvaise foi et gardien infidèle : mais il ne manque ni en Angleterre ni en France de gens assez peu scrupuleux pour l'avoir essayé.

Partis à cinq heures et demie du matin de Jéricho pour Marsaba, nous montâmes vers cette région élevée par un chemin oblique tracé sur le flanc ou la croupe de collines arrondies, marneuses et friables, gravissant ainsi jusqu'à Nebi-Mousa, que nous laissons à notre gauche, sombre, silencieux et morne comme la première fois. Arrivés sur les sommets de cette chaîne inculte et inhabitée, nous continuâmes notre route en inclinant notre direction vers la droite, et plus tard vers la gauche. On ne tarde pas alors à redescendre un peu pour traverser une petite vallée qui sert d'entrée au chemin longeant le wady En-Nahr ou ravin du Cédron, qu'on appelle aussi wady Marsaba. Ce ravin, complétement pierreux, dur et aride, semble taillé dans une épaisse carrière de roches stratifiées et qui n'ont pas été usées par le passage des eaux; le lit desséché, de plus en plus profond, ne contient presque pas de cailloux roulés, ce qui prouve la dureté des parois latérales. A mesure qu'on approche davantage du couvent, la route s'élargit et devient plus régulière. Sa chaussée, d'environ 2 ou 3 mètres, est bordée d'un parapet construit en petites pierres sur le bord du précipice. Au-dessous de soi et dans les escarpements, on voit le wady criblé de grottes naturelles ou artificiellement agrandies et auxquelles adhèrent souvent des constructions à moitié écroulées, qui ont servi d'asiles à des anachorètes. Tantôt ces cellules sont bâties de matériaux légers, comme des nids d'hirondelles attachés à des anfractuosités du rocher ; tantôt on les voit pénétrer entre les lacunes du calcaire horizontales et béantes comme des hypogées. A l'époque où la vallée du Jourdain, la solitude de la Ruba, celle-même que nous avions traversée en venant de Jéricho, et le ravin du Cédron étaient peuplés d'innombrables anachorètes, les idées religieuses étaient exaltées par les périls d'une société expirante, par l'instabilité des biens et des honneurs que le lendemain pouvait faire disparaître sous la main d'un tyran ou celle des barbares; on s'explique assez comment, ajoutant volontairement aux misères de leur temps les plus rudes privations personnelles, des chrétiens renonçaient à leurs familles quand ils les avaient encore, à leurs biens devenus une charge insupportable et pleine

23 Avril.

d'effroi, au soin même de leur vie mortelle, pour ne songer qu'à gagner, au prix de cet abandon absolu, la vie future, la seule où ils pussent espérer le repos et le bonheur. Absorbés dans la contemplation d'un pieux suicide, victimes dévouées de leur foi et de leur détachement des biens terrestres, aspirant au ciel par des moyens que les fakirs de l'Inde n'auraient pas souvent dépassés, pratiquant des vertus et s'imposant des épreuves au-dessus des forces de la nature, ces hommes, qui ne l'étaient plus, attendaient avec impatience le jour où la mort viendrait rompre leurs chaînes et leur ouvrir les portes de la félicité éternelle. Aussi, lorsque les Perses de Chosroès Parviz ravagèrent pendant dix-huit ans la Syrie et la Palestine, près de trois mille solitaires subirent-ils avec joie le martyre, terme glorieux de leur exil, apothéose de leur humilité et de leurs épreuves. Les Sarrasins de l'Idumée méridionale, joignant leurs dévastations à celles des Perses, attaquèrent alors le monastère de Saint-Saba, et mirent en pièces sur une même pierre quarante-quatre moines restés intrépidement pour confesser leur foi en affrontant la mort. (*Antioch. epist. ad Eustath.*, ap. *Bibl. veter. Patr. Lugd.*, t. II, p. 116; cf. *Bolland.*, dec. sext. Maii, p. 616.) En suivant les contours du ravin et voyant d'en haut cette sombre et abrupte muraille montrer à des étages divers et en apparence inaccessibles, ces cellules dont les habitants ne pouvaient être ravitaillés qu'à l'aide de longues cordes ou d'échelles, nous méditions douloureusement sur cette grande civilisation romaine dont la décadence, livrée à la subtilité de controverses haineuses, ne sut ni employer des courages aussi indomptables, ni se transformer en une civilisation nouvelle. L'empire romain avait abjuré le polythéisme et il en avait gardé l'immoralité et l'abaissement sénile. Des chrétiens, prêts à tout, usaient leur infatigable ardeur à la vie de troglodytes perpétuels, et l'aurore de cette longue et dure régénération du moyen âge ne se montrait pas encore.

Dans cette contemplation à la fois attachante et pénible, nous marchâmes près d'une demi-heure sur l'étroite corniche qui domine le Cédron. Nous aperçûmes enfin, au-dessous de nous, le couvent même de Marsaba, dont les tours carrées et les grands murs à gradins jaunis par le temps font un effet assez imposant; toutefois, par un de ces contrastes qui souvent donnent un côté risible aux plus sérieuses impressions, les constructions d'habitation et la chapelle à coupole ont l'air pitoyable et mesquin d'édifices de pâtisserie. Bâti ou plutôt attaché sur les plates-formes étroites et d'inégales hauteurs que présente à son bord supérieur l'abrupte paroi du ravin, le couvent, fortifié comme une citadelle contre les surprises des Bédouins, n'est accessible que sur l'exhibition d'une lettre de l'évêque grec de Jérusalem. Après certains

pourparlers, on voit, d'une sorte de meurtrière placée à environ 10 mètres de hauteur, descendre une corbeille où la lettre est déposée; la corbeille remonte, et ensuite la porte très-basse et garnie de fer s'ouvre, non sans défiance, aux voyageurs ainsi recommandés. Les différents pillages de Saint-Saba et la mort récente de moines assassinés par les tribus arabes venues quelquefois de l'autre côté de la mer Morte, ont rendu ces précautions nécessaires et ont obligé les religieux à donner à ce couvent l'aspect militaire du moyen âge.

La cour du monastère, son petit jardin et ses bâtiments sont disposés d'une manière capricieuse et accidentelle, selon les différents niveaux que présentait le rocher. On descend de l'extérieur jusqu'à la porte. De la porte on descend encore jusqu'à la cour à gauche et à l'église à droite. La cour est divisée en deux terrasses comprises entre les bâtiments à trois étages où sont logés les étrangers et de plus petites constructions, simple rez-de-chaussée servant aux communs, à la cuisine, au réfectoire des voyageurs et aux usages les plus humbles, et qui dominent perpendiculairement le wady.

L'abbé nous fit recevoir par son suppléant, s'excusant sur son état de maladie. On nous dit qu'il était fort âgé et n'admettait auprès de lui les étrangers que s'il y était irrésistiblement obligé. Nous nous arrangeâmes très-bien de ces défaites, et nous nous laissâmes conduire par les frères lais chargés d'être à la fois nos hôteliers et nos ciceroni.

Après avoir reconnu nos logements, nous commençâmes la visite de cet établissement étrange. A l'exception de la grotte où saint Saba vécut dans la pénitence en compagnie d'un lion subjugué par sa sainteté, rien n'est curieux dans ce lieu, excepté sa situation pittoresque et grandiose et les souvenirs encore vivants, mais bien déchus, de l'institution monacale. Elle date du temps des empereurs Zénon, Anastase et Justinien, époque des plus ardentes luttes religieuses dans lesquelles saint Saba fut souvent appelé à intervenir, soit par ses démarches personnelles à la cour de Constantinople, soit par sa résistance à l'autorité civile et aux intrus, à la tête de dix mille moines et du peuple de Jérusalem tout entier (*Vie des Pères des déserts d'Orient*, t. VI, p. 112-113). On nous a montré d'abord la petite chapelle à coupole où était la tombe du saint abbé, puis une vaste grotte qui fut l'église primitive, celle où l'on conserve plusieurs milliers de têtes de saints anachorètes exécutés, dit-on, par les ordres de Chosroes. Ce dépôt de crânes est aussi riche que celui dit des onze mille vierges, à Cologne. Je n'en observai qu'un petit nombre, et ceux-là me parurent appartenir à la race dite caucasienne. On en porte le nombre

jusqu'à quatorze mille, ce qui est d'une évidente exagération. Nous visitâmes ensuite l'hôpital où il n'y avait aucun malade; puis le palmier planté, dit-on, par saint Saba et dont les dattes n'ont pas de noyau, ce qui n'est pas sans exemple pour ce genre de fruits. Près de cet arbre, sur une petite terrasse, les merles à ailes jaunes, familiers du couvent, descendirent avec empressement pour manger à terre et même saisir en l'air, au vol, le pain que leur émiettait la main de notre conducteur. On nous montra les cloches de l'église, toutes de fort moyenne taille. La plus grosse a été fondue pour en remplacer une cassée dans une circonstance digne de remarque. Un jour qu'elle vibrait très-fortement sous les coups du marteau, un enfant, monté sur la terrasse contiguë au clocher, imagina d'appuyer son front contre le métal, et, ce contact arrêtant le mouvement frissonnant du bronze, la cloche se fêla, dit-on, à l'instant même.

Nous vîmes la grotte où saint Jean Damascène se retira et écrivit ses ouvrages, à ce que l'on assure; ensuite plusieurs chapelles sous des invocations diverses, décorées de pauvres peintures dans le style byzantin. L'église, réparée aux frais de la Russie après le tremblement de terre de Tibériade (en 1835), est d'une architecture intérieure des plus médiocres, pitoyablement ornée comme les autres petits sanctuaires du même lieu. Ses contreforts seulement font à l'extérieur un assez bel effet.

Outre de nombreuses petites compositions réunies sur un même panneau et relatives à la vie du saint patron, les peintures de Marsaba représentent plusieurs fois, comme souvent celles des églises grecques de Palestine, saint George monté sur son cheval blanc et terrassant un dragon qu'il frappe de sa lance. Sur la croupe du cheval est fréquemment représenté debout un petit personnage masculin, jeune, coiffé d'une couronne royale, habillé comme un Persan, et tenant un grand calice ou hanap d'or à la main. J'ai demandé quel était ce personnage si singulièrement associé à saint George. On me répondit, à Marsaba, que c'était un jeune prince arménien, qui, emmené prisonnier en Perse et obligé de remplir près du Sofi les fonctions d'échanson sans espoir d'être jamais délivré de sa captivité, invoquait constamment saint Georges pour l'aider à recouvrer sa liberté. Une nuit il rêva que le saint le prenait en croupe sur son cheval de bataille et le transportait dans son pays. A son réveil, le songe était une réalité.

Le réfectoire des novices était disposé pour leur dîner au moment où nous y fûmes introduits. Leur repas était de la plus austère frugalité. Il consistait en olives noires nageant dans de la saumure et en fèves bouillies, avec du pain et de l'eau.

Mes compagnons s'étant contentés de leurs petits logements, on mit à ma disposition une longue et large galerie servant de divan, éclairée par trois fenêtres de chaque côté

et par une grande fenêtre à châssis à l'extrémité. En face et près de la porte d'entrée, caché derrière un grand rideau, était un lit dur, mais propre : c'était plus que je n'espérais.

En somme, habité par des moines qui semblent peu intelligents, peu instruits et plus portés à thésauriser pour la terre qu'à se faire des richesses spirituelles, séjour de la tradition des austérités pratiques, mais sans l'ardeur de la foi et de l'espérance qui vivifiait autrefois les âmes et transformait les chrétiens, Saint-Saba n'a rien d'édifiant et frappe seulement par son atonie et sa bizarrerie. Mais la vallée du Cédron, aride et nue, pleine des souvenirs encore palpables d'un passé si différent, offre à l'esprit des voyageurs modernes ses mystiques et sévères vestiges monastiques et à leurs yeux un spectacle sinistre qui ne s'oublie jamais.

Les observations de M. Vignes furent ce jour-là : A Jéricho, à quatre heures quarante minutes du matin, baromètre Fortin, 783^{mm},6 ; thermomètre libre, 18 degrés ; thermomètre mouillé, 14 degrés. A Marsaba, à midi : baromètre, 742^{mm},4 ; thermomètre libre, 19°,5 centigrades ; thermomètre mouillé, 14°,6 ; à cinq heures : baromètre, 748^{mm} ; thermomètre libre, 19 degrés ; thermomètre mouillé, 14,5.

Le 24, partis de Marsaba à six heures du matin, par une petite pluie. Revenus 24 Avril. sur nos pas en longeant d'en haut le ravin du Cédron ; puis, par un chemin à mi-côte, à travers des collines terreuses ou stériles, au delà desquelles un peu de culture dans un ou deux wadys montre des oliviers et des figuiers. Plus loin encore, nous apercevons Jérusalem se détachant en blanc sur un ciel chargé de pluie. Nous continuons à tournoyer autour des collines jusqu'à l'endroit où, dans le voisinage de Siloam, à l'extrémité de la vallée de Josaphat, nous rejoignons le lit du Cédron vers le lieu où il tourne brusquement à gauche pour se diriger vers la mer Morte. Rabattant alors à gauche par la vallée de Hinnom, nous gravissons une pente dont les escarpements sur la gauche sont remplis de tombeaux antiques de petites proportions et taillés dans le roc. Un d'eux montre son fronton terminé par des caractères. Passant ensuite au-dessous de l'hôpital construit par M. Moses Montefiore pour les Israélites ses coreligionnaires, nous arrivons, à neuf heures du matin, devant la porte de Jaffa, par laquelle nous rentrons dans la ville sainte et regagnons le logis qu'on nous avait réservé à l'hôtel.

Observations de M. Vignes à Marsaba, à cinq heures du matin : baromètre Fortin, 741^{mm},4 ; thermomètre libre, 18 degrés centigrades ; thermomètre mouillé, 14 degrés.

25-26 Avril. Le 25, une bourrasque violente, accompagnée de pluie et de froid, nous retint à l'hôtel.

Le 26, ce mauvais temps continua, et le thermomètre marquait 14 degrés à six heures du soir. Nous profitâmes de ce repos forcé pour mettre en ordre les notes recueillies dans nos deux premières expéditions, et pour rendre visite à Izzet-pacha, gouverneur de la ville et de la province. Bien accueilli, j'obtins de lui qu'il compléterait le nombre de cinquante bachi-bouzouks envoyés au scheikh de Kerak.

CHAPITRE V

SÉJOUR A JÉRUSALEM

Le temps s'était éclairci et nous permit de reprendre, le 27, nos pèlerinages aux lieux saints, interrompus depuis notre départ pour la mer Morte, et ajournés jusque-là, pour y faire participer M. Vignes. Nos chevaux nous attendaient à la porte dite de Sitti Miriam, « la Dame Marie ». Nous allons d'abord visiter l'église du tombeau de la Vierge au bord du Cédron, tout près du jardin des Oliviers. Ce monument est maintenant au pouvoir des Grecs schismatiques. Au siècle dernier, il était encore desservi en première ligne par les religieux catholiques romains, comme l'atteste l'abbé Marcel Ladoire dans son *Voyage* imprimé en 1720 (page 158). Depuis qu'il est exclusivement dévolu aux Grecs, les Pères de la Terre-Sainte n'en parlent et ne le voient qu'avec un dédain trop apparent. Ils ne mettent pas en doute son authenticité, mais leur aversion pour le schisme s'étend à l'objet de ses usurpations. 27 Avril.

Située au pied de la montagne des Oliviers, presque en contre-bas du lit du Cédron et tout près de sa rive gauche, la façade de l'église est ou paraît être d'ancien style, du moyen âge à l'origine de l'ogive. Elle était telle qu'on la voit aujourd'hui lorsque l'abbé Ladoire la vit en 1719, car il dit, page 159 : « Quand on a passé » ce pont (sur le Cédron), tournant un peu sur la main gauche, l'on descend sept ou » huit marches pour entrer dans le parvis de l'église du sépulcre de la sainte Vierge. » Cette église est bâtie de très-belles pierres de taille ; elle est couverte en terrasse. » Sa porte est ornée de plusieurs petites colonnes de marbre ; le seuil de cette porte est » le commencement d'un grand et majestueux escalier composé de cinquante marches : » dix personnes peuvent le descendre de front... »

L'obscurité d'un demi-jour glissant sur les degrés et laissant à peine entrevoir le fond du sanctuaire, le silence de ce monument vénéré, les souvenirs qui s'y rattachent, feraient une impression solennelle sur les esprits les moins religieux. La pensée de la controverse et de la critique s'y éteint, chose étrange, plus qu'au Saint-Sépulcre lui-même, et ne renaît qu'après avoir quitté cette grotte où le corps de la mère des douleurs aurait été déposé par les apôtres auprès du lieu consacré par la première agonie de son fils. A la droite de l'escalier, on montre le tombeau de la sainte Vierge, c'est-à-dire l'enveloppe de marbre qui le recouvre, dans un réduit où l'on entre avec peine en se courbant et un à un; des ornements de mauvais goût et des peintures détestables le décorent, comme la plupart des églises grecques.

Autour de ce réduit est la crypte elle-même, haute et spacieuse, ensevelie dans de profondes ténèbres; on montre à la lueur vacillante d'un cierge la face postérieure du tombeau à peine dégrossie dans une portion de rocher d'environ un mètre de hauteur. Au pied de l'escalier, on voit le tombeau de sainte Anne, mère de la sainte Vierge, décoré d'une riche broderie assez ancienne et posée sur un retable, représentant la mort de sainte Anne assistée par la sainte Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus.

En remontant l'escalier, on trouve à droite le tombeau de saint Joseph, à gauche celui de saint Joachim, fort mesquinement masqué et revêtu.

La chapelle est ornée ou plutôt obstruée d'une énorme quantité de lampes et d'objets d'orfévrerie sacrée. Il n'est pas sans intérêt de se rappeler quelles sont les traditions attachées à un édifice d'une aussi grande importance religieuse. J'en ai réuni les principaux documents dans une note à l'Appendice, et le lecteur y verra comment l'église a sagement laissé dans un doute circonspect ce qui aurait pu devenir l'objet de périlleuses controverses (1).

En sortant de cette église, nous reprîmes nos chevaux pour gravir sans fatigue le mont des Oliviers, et au point culminant, dit de l'ascension, nous obtînmes, moyennant une rétribution fort modérée, de pénétrer dans la petite mosquée octogonale blanchie à la chaux, éclairée par une coupole peu élevée, et n'ayant pour tout ornement que des inscriptions arabes tracées grossièrement au charbon. Cette mosquée fut bâtie sur la place où, avant l'occupation de Jérusalem par les Musulmans, existait une église ronde, spacieuse à ce qu'il paraît, bâtie en honneur de l'ascension de Notre-Seigneur

(1) Ce travail n'a pu être fait par l'auteur. (M. V.)

sur une place désignée, il faut le dire, contradictoirement avec l'Évangile de saint Luc (xxiv, 50), et en forçant le sens des Actes des Apôtres (i, 12). Quoique l'institution de la fête de l'Ascension remonte aux premiers siècles de l'Église, cette basilique, c'est ainsi qu'on l'appelait, n'existait pas encore au temps du pèlerin de Bordeaux à Jérusalem, vers 333 de notre ère (1), ni même dans le vi^e^ siècle, lorsque fut écrit le pèlerinage du pieux voyageur italien Antonin le martyr. On n'avait pas encore songé peut-être à une identification si contraire au texte de l'Évangile, qui place le lieu de l'ascension dans le voisinage de Béthanie, et l'on ne montrait là à saint-Antonin et à ses compagnons que le tombeau de la pécheresse pénitente sainte Pélagie, enfermé plus tard dans l'église même de l'Ascension. (*De loc. sanct. quæ peramb. Ant. martyr*, c. xvi. — Cf. Burchard *de monte Sion*, iv, 8, 6.) La première mention que l'on trouve de cette église est en même temps celle de sa destruction par les Perses, lors de l'invasion de Chosroès, et de sa réédification par l'abbé Modestus, un des successeurs de saint Saba, entre les années 603 et 624 (*Ep. ven. Antioch.*, ap. Baron, ann. 616, n° 5). Ce fut probablement cette même église, reconstruite par l'abbé Modestus, que visita saint Arculphe vers l'an 690, et dont il dicta à l'abbé Adamannus une si longue et si curieuse description. Dès cette époque, on montrait aux croyants (*creduli*, dit le naïf rédacteur) les derniers vestiges de Notre-Seigneur empreints, non pas encore sur le rocher, comme plus tard, mais sur une poussière sacrée, avidement recueillie par leur piété, mais qu'un miracle renouvelait sans cesse avec les mêmes empreintes. L'évêque pèlerin Willibald ne parle pas de ces vestiges sacrés en décrivant avec soin, mais succinctement, l'intérieur de l'église de l'Ascension, visitée par lui en 723. Bernard le trésorier, dit le Sage, pèlerin en 867, et Saewulf en 1102, gardent le même silence, tout en faisant mention du lieu considéré de même comme celui de l'ascension. L'igoumène russe Daniel, pèlerin aussi pieux que judicieux, visitant la Palestine entre les années 1113 et 1115, sous les rois latins de Jérusalem, ne parle que de la pierre de forme ronde, un peu plus haute que le genou d'un homme, d'où Jésus-Christ s'était élevé vers les cieux. En 1217, Thietmar, autre pèlerin, parle formellement des vestiges du Sauveur qu'on voyait encore sur le mont des Oliviers, au lieu de l'ascension. C'est seulement le frère Burchardus *de monte Sion*, qui, le premier, dit que la *pierre* sur laquelle Jésus-Christ se tenait debout au moment de son ascension, et qui gardait *les empreintes* de ses pieds, était conservée dans cette

(1) Wess., p. 595. — Parthey, p. 280. — L'auteur de l'itinéraire ne cite en cette région que la basilique de Constantin, élevée sur la place où Jésus-Christ aurait enseigné à ses disciples l'oraison dominicale.

église, et qu'on pouvait la toucher, mais non la voir. Enfin, en 1322, sir John Mandeville, voyageur anglais, disait que dans l'église de l'Ascension, on voyait encore, de son temps, l'empreinte du *pied gauche* de Jésus-Christ sur la pierre. Un autre Anglais, en 1697, Henry Maundrell, écrit que l'empreinte de l'autre pied de Jésus-Christ sur la pierre dure a été transportée par les Turcs dans la grande mosquée sur le mont Moria. C'est en effet ce que nous pûmes vérifier nous-mêmes en visitant la mosquée El-Aksa, où l'on nous montra cette seconde empreinte représentant un pied d'une manière un peu plus acceptable que la première. Il faut toute l'imagination de la piété la plus ardente pour admettre de pareilles rêveries qui se reproduisent dans chaque lieu illustré par la présence de quelque personnage célèbre, juif, chrétien ou musulman, illusions crédules que rien ne justifie. La Palestine est le pays des moulages miraculeux ; nous en avons vu plusieurs et de fort respectés.

En descendant vers la vallée de Josaphat, vers la gauche, j'accompagnai MM. Vignes, Combe et Lartet jusqu'à l'entrée d'une sorte de terrier conduisant à un souterrain nommé le tombeau des prophètes. Le plan curieux qu'en avait donné M. de Saulcy dans son premier ouvrage m'aurait fait désirer d'y pénétrer, mais les plus jeunes et les plus minces de la troupe n'y purent entrer qu'avec peine ; en les voyant revenir tout poudreux, le teint allumé, et peu satisfaits du fruit de leurs efforts, je résolus de m'imposer une privation scientifique et de m'en tenir aux dessins et aux observations de mon confrère, plus agile et plus dévoué.

28 Avril. Pendant le repos d'un jour que nous nous accordions le 28, une fâcheuse nouvelle nous fut apportée et déconcerta quelque partie de nos projets. Mahmoud, le scheikh d'Abou-Dis, nous fit dire que, par la bourrasque de siroco du 25, notre embarcation *le Ségor* ayant rompu ses amarres, l'Arabe couché à bord pour la garder, avait à peine eu le temps de gagner la terre dans la plate, tandis que notre barque de fer, abandonnée sans direction, allait se heurter rudement contre les rochers du côté de Ras-el-Feschka, où elle restait comme échonée.

Ainsi semblaient s'évanouir, et s'évanouissaient en réalité, les combinaisons par lesquelles M. de Barrère, n'acceptant pas pour lui-même l'offre de cette embarcation, en avait négocié le don au pacha. Je n'aurais pas cru la forme diplomatique nécessaire pour une démarche que je n'avais ni l'intention ni le droit de considérer autrement que comme un don personnel fait, soit à lui, soit au gouverneur. Attaché à faire ressortir en toutes choses l'importance de son pays et les mérites de ses compatriotes, M. de Barrère avait formulé ma donation dans une espèce d'acte officiel dont, je le

reconnaissais humblement, la rédaction était bien supérieure à la valeur intrinsèque de l'objet offert. Nos représentations reconnaissantes, présentées par M. Vignes, avaient obtenu du consul de France qu'il renonçât à cette haute expression de sa bienveillance, et je m'étais contenté d'offrir verbalement ma barque au gouverneur, en le priant d'en disposer à son gré, mais d'empêcher pendant six mois les touristes d'en faire indiscrètement usage.

Le siroco vint, d'une manière inattendue, mettre brusquement un terme presque comique à toutes ces difficultés. Informés de cet événement et peu confiants dans le message de Mahmoud, nous fîmes partir pour le lieu du naufrage nos deux matelots Barjou et le Biharré, conduits par Matteï, pour visiter l'embarcation échouée, voir s'il était possible de la réparer et de la remettre à flot, constater les pillages qu'elle avait pu subir, et, si elle ne pouvait reprendre utilement la mer, la mener au large et la faire sombrer. Matteï revint bientôt nous annoncer que le mal était irrémédiable; il avait sacrifié le *Ségor* en le coulant bas loin du rivage, et nous fit connaître que, selon notre attente, beaucoup d'objets laissés à bord, et qu'il devait rapporter, manquaient par suite de l'infidélité des Arabes.

Je fus donc obligé d'aller, dans une visite à Izzet-pacha, lui témoigner mon regret d'un événement dont la force majeure me privait de lui offrir un souvenir de notre passage, accepté par lui de si bonne grâce, et dont il apprit la perte avec une obligeante résignation.

Le 29, nous allions visiter la colline dite du Mauvais-Conseil, sur la pente de la vallée d'Hinnom, regardant l'orient et le nord. Tout ce versant est couvert de tombeaux creusés dans le rocher en grottes sépulcrales imitant l'architecture; les unes se rapprochent du style grec, les autres du style juif. Ces monuments devraient être l'objet d'une monographie et de fouilles spéciales, qui seraient probablement très-productives. Les plus notables sont : 29 Avril.

1° Une grotte contenant trois lits funèbres, un au fond, un de chaque côté; sur l'entrée est une inscription en caractères encrassés, corrodés et difficiles à déchiffrer.

C'est probablement la même que M. de Saulcy décrit dans son premier ouvrage (tome II, page 321), et lit, avec raison sans doute :

✠ ΜΝΗΜΑΔΙΑΦЄ
ΡΟΝΘЄΚΛΑΜΑΡΟΥ
ΛΦΟΥΓΕΡΜΑΝΙΚΗ
C

On accède à ce tombeau par un escalier de treize marches, ayant un palier à la cinquième. On descend dans la chambre funèbre par trois marches.

2° A l'entrée de la grotte suivante, on lit sur la face extérieure, tenant lieu de linteau :

THC ΑΓΙΑC CIωN

même légende que celle du tombeau venant ensuite : elle est gravée sur l'entrée presque comblée au nord-est du précédent. A l'intérieur, il y a une chambre quadrangulaire donnant dans une seconde. Dans la première il y a, à droite, une citerne. et, en face de l'entrée, une petite porte basse et étroite pour pénétrer dans le réduit du fond. Une inscription grecque peinte en rouge se lit sur la paroi de face de la première chambre. Je n'en parle que d'après le rapport de M. Lartet, ma taille ne m'ayant pas permis de me glisser dans cet étroit passage, comme il voulut bien le faire à ma prière.

3° Un autre tombeau offre, en avant, une frise ornée de triglyphes ou plutôt de diglyphes, séparés par des carrés, sortes de métopes où sont sculptés des patères, des rosaces, des pampres et raisins, des fleurons. La soffite de l'entrée porte des traces de peintures byzantines ; on voit encore un nimbe de saint sur enduit, et des croix grecques peintes en rouge sur la pierre. L'intérieur de cette salle taillée dans le roc a été entièrement peint de figures de saints à la même époque ; on en reconnaît encore un à ses vêtements et à son étole.

M. de Saulcy décrit ce monument en détail (tome II de son premier ouvrage, pages 314 et 315), et dit qu'il porte le nom de « retraite des Apôtres ». Il en a fait graver l'entrée (pl. XLIV, n° 1).

4° Il a également décrit (page 317) et gravé (pl. XLIII) n° 4, une autre grotte offrant un étroit accès d'une architecture assez élégante.

5° Un autre tombeau a une coupole intérieure surbaissée, sculptée en rayons à godrons.

Je n'essayerai pas plus que mon savant confrère de chercher le sens absolu de cette légende : τῆς ἁγίας Σίων, qui décore beaucoup de ces grottes funéraires chrétiennes. Il faudrait étudier toute la colline où elles sont creusées, recueillir tous les documents, et se livrer à toutes les explorations qu'une longue résidence rendrait seule possibles. Cette nécropole fut-elle primitivement celle des Jébuséens, comme le croit M. de Saulcy? C'est possible, mais si la conjecture est vraisemblable, la démonstration en est encore absente. On peut moins douter que, dans le temps de la ferveur monastique, une partie de ces tombeaux n'aient servi d'habitation à des solitaires, comme l'atteste le rédacteur du pèlerinage de saint Antonin martyr, accompli vers 570, et où on lit :

« *Inter ipsa sepulchra sunt cellulæ servorum Dei, ubi fiunt multæ virtutes, et per* » *loca inter monumenta sunt vineæ et pomeria.* » (Cap. XXVI.)

En suivant le coteau par les vergers comme au temps du pèlerin de Plaisance, on trouve un grand édifice adossé au flanc de la colline, dont la terrasse voûtée est presque à fleur de terre d'un côté, tandis que sa base se prolonge verticalement dans la vallée. Des ouvertures permettent de jeter un coup d'œil dans l'intérieur de ce vaste bâtiment, au fond duquel on voit, au milieu d'ossements épars, un squelette humain parfaitement reconnaissable. Selon M. de Saulcy, ce charnier porte le nom de *Hacq-ed-Damm*, « le prix du sang », et serait Haceldama, le champ du sang acheté avec les trente deniers rejetés par Judas après sa trahison; il aurait, sous le nom corrompu de *Chaudemar*, servi, du temps des croisades, à l'inhumation des pèlerins qui mouraient dans les hôpitaux de Jérusalem (tome II, page 319). J'aurais conjecturé, par sa bonne et solide construction, l'impossibilité d'y pénétrer, et ses fortes arcades, que c'était là une grande citerne qui me rappelait la *piscina mirabile* de Bauli près de Naples; mais je n'ai aucun motif que cette analogie pour émettre cette opinion, sans accepter, comme le fait M. de Saulcy, celle de Schultz, qui voulait y reconnaître le tombeau du grand prêtre Ananus (page 319).

Après avoir exploré la plupart des tombeaux importants de cette colline, nous avons passé au-dessus du puits de Joab, de la fontaine de Siloam et au pied des tombeaux dits de Zacharie, de saint Jacques, d'Absalon et de Josaphat. Ce dernier est presque enterré depuis le choléra, qui a forcé, dit-on, d'y entasser une énorme quantité de cadavres.

Rentrant par la porte de Sitti-Miriam, appelée aussi de Saint-Étienne, nous avons observé, avant d'y atteindre, une très-belle ammonite en creux et en relief sur deux pierres placées l'une près de l'autre dans un mur de pierres sèches à hauteur d'appui, à droite, presque en haut de la montée.

Le 30, dès le matin, à six heures, nous étions chez M. de Barrère, notre consul, qui 30 Avril.
avait bien voulu nous proposer de nous conduire à la mosquée d'Omar et de nous donner les plus minutieux détails sur le temple des Juifs. En entrant dans l'enceinte, nous avons vu de grands vestiges des substructions de la tour Antonia et remarqué la magnifique proportion de ces matériaux. Ces vestiges consistent en quatre ou cinq assises de vastes et belles pierres posées sur le roc aplani à cet effet, et formant autrefois une portion de la tour Antonia, ou plutôt du palais fortifié nommé Baris avant d'avoir reçu d'Hérode l'appellation adulatrice qu'il conserva jusqu'à ce

jour. La substruction est en pierres d'environ 80 centimètres d'épaisseur, reposant à près de 2 mètres au-dessus du sol de la mosquée sur le roc taillé à plomb. On voit que ce dernier travail a pu être fait pour régulariser la cour de la mosquée; cependant, comme les assises des blocs équarris ne font ni saillies ni rentrées, et ne marquent aucun arrachement, il serait encore possible que le mur extérieur de la tour Antonia finît en ce point, et formât ainsi par lui-même une portion de l'enceinte intérieure de la mosquée, comme il aurait appartenu autrefois à celle du Temple.

La beauté de la mosquée dite d'Omar, ou plutôt Kubbet-es-Sakrah, la coupole de la pierre (sainte), a été l'objet de l'admiration des croisés et des pèlerins du moyen âge, et continue à mériter celle des voyageurs et des artistes modernes. Une description détaillée du Haram-es-Scherif donnerait seule l'idée de tout ce que cette enceinte, si longtemps fermée aux chrétiens, renferme de notable; des travaux très-distingués et approfondis ont été faits sur ce sujet, notamment la monographie du *Temple de Jérusalem* par le comte de Vogüé, publiée en 1864. Je ne ferai donc que mentionner sommairement une partie de ce que nous avons vu sous la savante direction de M. de Barrère, voulant insister avec plus de développement sur les points qui me semblent avoir été plus négligés. Je ne parlerai pas longuement de cette vaste et noble place aplanie sur le rocher en terrasses successives, ni des nombreux et élégants monuments dont elle est parsemée, chapelles, oratoires, coupoles, mihrabs, qui portent les noms les plus illustres. Les grands cyprès dont les ombres se projettent parallèlement sur cette blanche et aride surface et dont la forme noire et vénérable se dresse sur le ciel bleu, feraient une profonde et solennelle impression, quand bien même la sainteté du lieu ne parlerait pas à l'imagination. Les souvenirs de la plus haute antiquité historique et religieuse s'y mêlent à ceux du règne splendide de Salomon et des événements qui ont détruit son œuvre : la conquête assyrienne, la réédification du temple par les Hébreux, l'immense catastrophe où périt à la fois la nation juive et le temple magnifique construit par Hérode. On se rappelle encore comment le christianisme officiel, succédant au paganisme, fit négliger et presque mépriser les décombres du temple pour reporter tout le culte vers le Golgotha; comment l'invasion des Perses, en donnant des armes aux Juifs avides d'une vengeance longtemps différée, apporta une période nouvelle de destruction et de meurtres à ce pays toujours inondé de sang; comment, à peine les Perses retirés devant Héraclius, la religion musulmane, naissant en Arabie et surprenant le monde,

se répandit comme un fleuve immense et irrésistible sur la moitié de l'empire romain, et, conquérant tout sur son passage, renversa dans une seule bataille sur les bords du Yarmouk, dans la Pérée, tout l'empire grec en Syrie ; comment Khaled et Abou-Obeidah, poursuivant jusque dans Jérusalem les débris de l'armée fugitive du fils d'Héraclius, prirent par capitulation cette ville sainte et célèbre aussi vénérée des vainqueurs que des vaincus.

Modéré dans son triomphe et fidèle à ses promesses, Omar, appelé pour recevoir des mains du patriarche Sophronius la soumission de Jérusalem, avait laissé aux chrétiens tous les lieux de leur culte, et, voulant bâtir une mosquée pour le sien, demanda l'emplacement du temple de David que lui avait décrit le Prophète : après une recherche quelque temps infructueuse, il reconnut et choisit dans l'ancienne enceinte du temple un lieu désigné par le patriarche. L'histoire assure que cet endroit était celui même où l'on voit aujourd'hui la pierre sacrée (El Macin, *Hist. Sarracen.*, p. 33, ap. Noroff, *ad igoumen. Daniel.*, p. 32, 33, note 1 ; — Ebn-Batrik, ap. Nau, p. 64 ; — Kemal-ed-Din, ap. de Vogüé, *Temple de Jérus.*, p. 73). Omar, donnant à ses fidèles l'exemple de l'humilité, déblaya lui-même les immondices amoncelées sur la roche même par le mépris des chrétiens, puis il fit élever une mosquée aussi vaste que simple, comme l'attestait Arculphe vers l'an 690, en disant avec dédain : « En cette » place fameuse où jadis avait existé le temple magnifique dans le voisinage du côté » de l'orient, les Sarrasins maintenant ont élevé par une main-d'œuvre vulgaire et » fréquentent une maison de prières quadrangulaire qui, sous ses planches droites » et ses grandes poutres, peut abriter trois mille personnes. »

Telle était la mosquée primitive dont Omar s'était contenté. Il serait difficile de déterminer avec certitude le point où elle avait été bâtie. L'opinion générale, fondée sur la tradition exactement vérifiée, est que ce fut près du lieu même où la mosquée actuelle s'élève et porte encore le nom d'Omar, quoique sa construction appartienne à deux des successeurs de ce calife. Il est certain, en effet, que le patriarche Sophronius, désirant complaire au vainqueur, lui indiqua un lieu vénéré, quoique souillé, pour y établir le temple de la nouvelle religion monothéiste, et, de tous les débris du temple de Salomon, aucun, dans cette destruction générale, n'était resté plus intact et n'avait gardé une plus puissante signification religieuse que la pierre nommée Es-Sakrah. La vénération profonde des rabbins et des Musulmans pour ce témoin de leurs croyances s'explique par l'accumulation de traditions religieuses, les unes peut-être fondées, les autres certainement controuvées, émanées d'une foi

aveugle et d'une piété fervente. Je résumerai ici, en quelques pages, ce que je donne en détail à l'Appendice, où l'on verra les preuves du respect toujours croissant dont cette pierre a été l'objet.

C'est un culte tout primitif que celui des rochers de forme ou de position inusitées. Les Asiatiques, et même les sauvages, nos ancêtres, ont toujours honoré les pierres dressées soit naturellement, soit par la main des hommes. Ils y ont vu la marque de l'intervention divine, ou une image de la forme humaine, ou encore le souvenir muet de quelque coutume ou événement mémorable. Nos menhirs, nos dolmens, nos pierres branlantes, attestaient, par des signes commémoratifs, un culte antérieur à tout autre; aussi les retrouvons-nous partout où les hommes ont porté leur civilisation élémentaire. Après avoir vu des monuments semblables depuis le fond de l'Armorique jusqu'aux bords du Jourdain et sur les montagnes de la Moabitide, à l'aspect de la roche Es-Sakrah posée obliquement et comme en équilibre dans la dépression d'où elle projette sa masse imposante, je fus frappé de son analogie avec les menhirs et les pierres levées ou oscillantes, grossières ébauches monumentales du culte, des sépultures et des consécrations historiques des premiers hommes. L'assertion des Musulmans (bien démentie d'ailleurs aujourd'hui par les faits), que cette pierre se soutient d'elle-même dans les airs, ne fit que me rappeler davantage les pierres branlantes de l'Angleterre et de la Bretagne.

Cette impression était-elle un simple écart d'imagination, ou pouvait-elle se rattacher à quelque argument plausible? Je me le suis souvent demandé, et ne pouvant la considérer comme une intuition fortuitement exacte, ni repousser ce qu'elle m'offrait de vraisemblable, je soumets au lecteur les documents qui me semblent lui donner une certaine valeur.

Et d'abord je ne crois pas impossible de rattacher l'histoire de cette pierre sacrée à celle de l'autel érigé par Abraham sur le mont Moriah pour le douloureux sacrifice de son fils Isaac. La tradition de ce sacrifice au lieu même où fut plus tard le temple de Salomon est ancienne, puisqu'elle nous a été conservée par l'historien juif Josèphe. Des considérations topographiques, que j'expose à l'Appendice, permettent de croire que l'autel d'Abraham était, pour les docteurs de la loi, la même pierre sur laquelle dormit Jacob lors de sa célèbre et solennelle vision de l'échelle mystérieuse, et ils durent soutenir cette opinion dès l'époque où le véritable Bethel (maison de Dieu) étant devenu le siége d'une odieuse idolâtrie, ils confondirent à dessein le plateau de rochers des Jébuséens avec le mont Moriah, dont la situation réelle est restée

incertaine, et ensuite identifièrent Bethel avec ce mont Moriah, comme Salem, la ville du grand prêtre Melchisédec, avec la Jérusalem, leur cité sainte par excellence.

Ils disaient aussi, contre toute vraisemblance matérielle, que là même, sur cette roche inégale, était l'aire du Jébuséen Araunah, où s'arrêta l'ange exterminateur conjuré par les prières de David; que la maison de Dieu bâtie par Salomon le fut sur cette pierre privilégiée; qu'après avoir supporté l'arche avant la construction de ce temple et pendant sa durée, elle la remplaça quand fut rebâti le temple au retour de la captivité.

Après la destruction de Jérusalem par les Romains, les plus savants rabbins tenaient, au temps de Trajan, leur école sur cette pierre sainte, et leur pieuse doctrine rappelait à leurs disciples l'arche d'alliance autrefois placée au lieu même où ils allaient s'asseoir.

Pendant le Bas-Empire, on l'appelait *Lapis pertusus*, pierre percée, à cause du trou cylindrique dont elle est traversée verticalement dans l'espèce de toit qu'elle forme au-dessus de la grotte qu'elle recouvre, et, chaque année, les Juifs y venaient pleurer leur malheur et déchirer leurs vêtements. (Cf. M. de Vogüé, *le Temple de Jérusalem*, pl. XVIII et XIX.)

Au commencement du IVe siècle, lorsque l'impératrice Hélène fonda les premières basiliques chrétiennes de la Judée, les travaux qu'elle avait fait pratiquer pour déblayer les lieux saints s'étendirent probablement jusqu'à une partie de l'aire du temple de Salomon (sans toutefois en faire disparaître les statues d'Adrien et d'Antonin), puisque le pèlerin de Bordeaux y vit en 333 ce que l'on montrait comme les traces du sang du prophète Zacharie lapidé entre le temple et l'autel. Cette réminiscence des paroles de Jésus-Christ dans les Évangiles de saint Mathieu (XXIII, 34, 36) et de saint Luc (XI, 49-51) fut probablement la première cause du respect temporaire des chrétiens pour la pierre sacrée, respect bientôt effacé par l'horreur toujours croissante pour les Juifs, à mesure que s'élevaient les monuments nouveaux de la passion, de la résurrection et de l'ascension. C'est la seule explication vraisemblable de la souillure abjecte qui recouvrait la pierre sacrée, lorsque le patriarche Sophronius indiqua ce lieu au calife Omar pour y bâtir une mosquée.

Par suite d'un de ces retours si fréquents dans l'esprit des hommes, à peine Omar avait-il fondé son édifice religieux pour les Musulmans, que les chrétiens se rappelèrent sans doute les paroles de Jésus-Christ, allusion palpable à cette pierre, lorsqu'il dit à saint Pierre : « Tu es Cepha (la pierre), et sur cette pierre je bâtirai mon église. »

On vit alors leurs prêtres apporter et déposer *auprès de la mosquée*, sur la pierre de Jacob, des fioles remplies de vin, comme l'atteste un écrivain arabe antérieur, par là même, à la construction de la mosquée d'Abdel-Melik, où la pierre Es-Sakrah fut renfermée.

La prise de Jérusalem par les croisés eut lieu assez longtemps après cette dernière construction, pour que l'ignorance des vainqueurs pût se persuader que le temple de Salomon et la belle mosquée élevée à la place de celui d'Hérode étaient un seul et même édifice, et, après l'avoir inondé du sang des infidèles, ils le purifièrent en le consacrant au culte chrétien. Avec une confiance passionnée, ils adoptèrent toutes les traditions relatives au temple de Salomon, au Saint des saints, comme ils l'appelaient encore, et surtout la pierre sacrée fut, avec un excès de gloire, tirée de son profane oubli. On crut alors que le temple avait été bâti au lieu nommé Bethel; que le Saint des saints était dans la roche Es-Sakrah; que Salomon y avait placé l'arche d'alliance, la manne, la verge d'Aaron et les Tables de la loi; que là avait été tué le prophète Zacharie, mais qu'on n'y voyait plus les traces de son sang; que sur cette pierre Jacob avait eu sa vision; que David y avait vu s'arrêter l'ange exterminateur et y avait pleuré ses fautes; que le rocher nommé autrefois Moriah, et ensuite Bethel, avait supporté l'arche d'alliance et des reliques du culte juif; que saint Siméon y avait reçu Jésus-Christ nouveau-né et s'était abrité *dans* cette roche lorsque les Juifs voulurent le lapider, et qu'une étoile descendant du ciel venait l'y éclairer; que Jésus-Christ, s'y asseyant pour prêcher, y échappa de même au même danger en pénétrant dans la roche, qui s'entr'ouvrit et se referma sur lui; que la sainte Vierge y apprit son psautier; que Jésus-Christ y avait pardonné à la femme adultère et y avait été circoncis; que là, encore, un ange avait prédit à Zacharie la naissance de saint Jean-Baptiste; que Melchisédech y avait offert au Seigneur le pain et le vin symboliques. Toutes ces traditions empruntées les unes, aux rabbins, les autres à l'Evangile, avec plus ou moins de discernement, augmentaient le respect des croisés pour cette mosquée convertie en église; les Templiers en prirent leur nom, et l'on célébrait la messe sur la pierre même objet de tant de pieuse crédulité (1).

Jérusalem étant retombée au pouvoir des Musulmans, les traditions changèrent, et prirent un caractère nouveau conforme à l'islamisme et aux déclarations du Prophète.

(1) Elle fut couverte d'un dallage de marbre sur lequel on installa l'autel et le chœur des chantres; les vestiges en sont encore très-apparents. (Guill. Tyr., lib. VIII, c. III, p. 748, ap. Bongars, *Gesta Dei per Francos*, et M. de Vogüé, *le Temple de Jérusalem*, pp. 79 et 94, et pl. XVIII.)

Ce sont les mêmes que l'on débite aujourd'hui, et en entendant le scheikh de la mosquée, on peut se dispenser de lire ce qu'écrivait en 1520 le juge et voyageur Medjireddin Abderrahman-el-Alemi :

« La première (la plus sainte) des roches est celle dite Es-Sakrah. Au jour » du jugement, elle s'unira à celle de la Kaaba, et les pèlerins s'y rattacheront. Les » deux roches se salueront, et la première sera changée en un corail éclatant. » Elle repose sur un palmier, au-dessous duquel surgit un des fleuves du Paradis » et sont assises Asia, épouse de Pharaon, et Maria (sœur de Moïse) fille d'Amran. » Elle est suspendue entre le ciel et la terre, et elle resta ainsi sans appui jusqu'à » ce qu'une femme enceinte ayant avorté par suite de la frayeur que lui inspira » ce prodige, on l'entoura d'un mur pour calmer l'épouvante causée aux pèlerins par » un tel spectacle.

» La grotte formant le dessous du rocher est un des endroits les plus saints de la » terre, et toutes les prières qu'y font les hommes y sont exaucées; toute l'eau de » la terre sort de dessous cette pierre. On voit (sur la roche) du côté méridional la trace » du Prophète, lorsqu'il monta la jument céleste Alborak pour son voyage nocturne » avec l'ange Gabriel; on y voit aussi la marque des doigts des anges qui soutinrent » le rocher quand il s'inclinait par respect. »

La masse considérable de la pierre Es-Sakrah frappe les regards dès qu'on est entré dans l'édifice octogone qui l'entoure. Sa forme irrégulière est difficile à décrire; elle est cependant analogue à un solide lenticulaire dont une partie des bords auraient été abattus. Sa position est oblique et comme en équilibre, la portion épaisse de sa masse étant engagée dans le sol relevé où elle repose, et son limbe le plus aminci faisant saillie au dehors, à peu près comme le couvercle d'un dolmen écroulé. Sa couleur est d'un gris brillant; sa surface supérieure un peu convexe, brute et irrégulière; celle de dessous plutôt creuse, et le rocher évidé sur lequel elle s'appuie paraît être de la même nature ou très-approchant. D'ailleurs, ceux que nous avons vus à Bethel ne diffèrent pas de ceux des environs de Jérusalem. Si l'on a jamais posé l'arche d'alliance ou célébré la messe sur la roche Es-Sakrah, on a dû y établir quelque construction ou échafaudage pour en niveler la surface. M. de Vogüé y signale les traces reconnaissables d'un ancien dallage sur lequel, selon Guillaume de Tyr, aurait été placé l'autel (*Temple de Jérusalem*, p. 74 et 94, et pl. XVIII).

La rotonde, extérieurement octogone, formée par la mosquée, ressemble assez à un baptistère antique, et je ne connais pas d'autre mosquée de cette espèce. Les colonnes

qui la supportent sont de marbre de couleur, vert antique et diverses brèches, monolithes, et d'un beau choix.

On ne peut trop admirer l'élégance et la recherche de ce monument religieux, le grand effet de ses revêtements de marbre et d'émail, les dorures, peintures et gaufrures qui le décorent tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les verrières, qui produisent un effet grandiose par leur couleur à la fois sombre et brillante, le doivent à une combinaison simple et économique autant qu'ingénieuse. Les fenêtres élevées et assez étroites du pourtour sont dormantes, et leurs baies sont fermées par des plaques verticales et épaisses de plâtre découpées à jour en arabesques élégantes. Au fond de ces cloisons d'arabesques ainsi évidées, on a placé et scellé de petites vitres de couleur, la plupart bleues ou rouges, taillées selon la forme de la cavité où elles devaient être ajustées. La grande épaisseur des cloisons et leur obscurité, laissant pénétrer une lueur incertaine à travers la mosaïque transparente de verres colorés, surprend par son effet inaccoutumé et répand une clarté mystérieuse dans le portique octogonal du périmètre. Lorsqu'on approche du pied du mur au-dessous d'une de ces verrières, l'épaisseur du panneau de pierre obturant la baie est telle, qu'en levant la tête vers la verrière, elle n'est plus visible par suite de la profondeur même où chaque étroit morceau de verre de couleur est scellé. Il faut se reculer pour la distinguer et jouir du bel effet de son ensemble.

Très-sensible aux libéralités de M. de Barrère et à celles qu'il attend naturellement des voyageurs admis dans ce sanctuaire, le scheikh Mohammed nous accueillit avec une dignité souriante. Sa haute stature, sa grande barbe blanche, son turban et ses amples vêtements, son grand bâton figurant un sceptre, avaient une sorte de noblesse sévère que tempérait beaucoup, d'ailleurs, l'expression caressante de ses regards. Il nous conduisit partout avec gravité et patience, nous fit répéter à chaque chose, par les drogmans, les détails merveilleux consignés dans le récit de Medjireddin-Abderrahman, et, après nous avoir fait promener dans le pourtour de la mosquée, nous fit approcher de la grille dont la roche Es-Sakrah est environnée. Du côté occidental de cette roche, il nous montra l'endroit où l'ange Gabriel, aidant Mahomet à se mettre en selle sur l'Alborak, appuya sa main sur la pierre et y plongea ses cinq doigts comme dans une molle argile, laissant leur empreinte dans la matière calcaire. Tout auprès il nous fit toucher, par un guichet et dans une sorte de coffre fermé, l'empreinte du pied de Mahomet, qui aurait été d'une énorme dimension, et dont, au contact, on ne reconnaît en rien l'analogie avec le creux du pied d'un homme. Auprès de cette empreinte et sur la balustrade même, on voit deux modèles de la selle du chameau du Prophète de si petite dimension, qu'un enfant pourrait

à peine s'y asseoir; au pied du pilier voisin, est scellé un beau bouclier rond, d'argent repoussé et doré, à reliefs sculptés, d'un très-élégant travail indien, d'autres disent byzantin, et qui appartint, dit-on, à Hamzé, l'oncle et le vaillant porte-étendard de Mahomet, surnommé par le Prophète le lion d'Allah, et tué à la bataille de Bedr (d'Herbelot, *Biblioth. orient.*, sub. v° Hamzah). La conservation de ce bouclier est très-bonne; on le montre par un petit guichet qui découvre environ un tiers de sa surface.

Du côté opposé à ces reliques et incrustée dans le pavé, en face de la grande porte orientale, est une plaque de bronze cloutée d'or en partie, et qui, dit-on, perdra son dernier clou à la veille du jugement dernier. Nous descendîmes ensuite sous la roche Es-Sakrah par un escalier de peu de marches, très-bien éclairé, et nous la vîmes formant un plafond incliné d'avant en arrière, de telle sorte qu'il allait presque toucher le sol au fond du large et haut réduit sous lequel un homme de grande taille se tient facilement debout. A gauche, une petite colonne de marbre posée obliquement soutient le rocher du côté où il penche le plus : c'est là cette colonne posée, suivant Medjireddin, pour calmer les inquiétudes des pèlerins. Du côté opposé, un mur solidement bâti remplit le même office, et le scheikh le frappe triomphalement de son bâton pour montrer qu'il est mince et sonore. Les pèlerins peuvent donc y accomplir leurs exercices de piété sans craindre que le miracle de la roche suspendue en l'air cessant tout à coup, un formidable écroulement ne vienne déconcerter leur foi.

En sortant gravement, comme il convenait, de cette grotte si vénérée, nous admirâmes encore la belle coupole intérieure, dorée sur grosse toile en arabesques gaufrées, d'une composition riche et gracieuse, et, au dehors de la mosquée, du côté qui regarde le sud, le scheikh nous fit voir une plaque de marbre blanc composée de deux pièces de sciage et affrontées, où des veines grises naturelles représentent avec une certaine vérité deux oiseaux, nommés *huppes*, becquetant un vase auquel leurs pattes servent d'anses.

On raconte à ce sujet une histoire de la huppe, oiseau favori de Salomon, punie de son indiscrétion par ce roi, maître des génies et des oiseaux.

Pour nous rendre à la mosquée El-Aksa, il fallut traverser l'aire du Haram dans sa plus grande longueur, et, après avoir quitté nos chaussures et mis des pantoufles, nous nous mîmes sous la direction du fils du scheikh, chargé de nous y conduire. Ce jeune homme, grand et bien découplé, vêtu avec une certaine recherche, avait l'attitude encore plus officieuse que son père, et semblait porter aux voyageurs accompagnant le consul

de France une affection très-respectueuse. Nous en comprîmes la signification réelle, et j'espère que ni lui ni son père n'eurent à regretter un mécompte.

La mosquée El-Aksa, avec ses cinq nefs, est un beau et vaste monument plusieurs fois remanié, à cause des tremblements de terre et des catastrophes qui l'ont endommagé. Elle ne garde que de faibles vestiges de l'ancienne basilique de Justinien, dont elle occupe la place. Il est bon de lire à ce sujet ce qu'en a écrit M. de Vogüé, dans son remarquable ouvrage sur le temple de Jérusalem. Il y entre dans tous les détails d'art et d'histoire que je ne saurais exposer ici comme lui. La coupole de cette mosquée est admirable pour sa décoration intérieure, consistant, comme celle de la mosquée dite d'Omar, seulement en grosse toile gaufrée, peinte et dorée. Au fond, et presque sous la coupole, on nous a montré le second morceau de la pierre portant l'empreinte des pieds de Jésus-Christ, qui existait naguère dans l'église de l'Ascension. Cette seconde empreinte, un peu moins informe que celle restée sur place, n'a pas non plus assez de ressemblance avec celle d'un pied humain pour que l'on puisse le reconnaître.

C'était dans les bâtiments où s'élève aujourd'hui la mosquée El-Aksa, que demeuraient autrefois les chevaliers du Temple, cet ordre militaire si justement fameux pour son indomptable courage, ses témérités héroïques, qui hâtèrent la chute du royaume latin de Jérusalem, ses immenses richesses, et le culte infâme et occulte dont furent accusés ses membres, lorsque Philippe le Bel voulut les perdre et s'enrichir de leurs dépouilles. Rien n'est plus sombre ni plus caractéristique, dans les annales du moyen âge, que l'histoire des Templiers. On ne voit pas, sans une impression sinistre, les grands souterrains étagés et éclairés où ces indomptables moines armés avaient leurs salles d'armes, leurs écuries, leurs magasins. Là, au milieu des souvenirs et des œuvres d'Hérode, de Salomon peut-être, ces chevaliers inflexibles, impitoyables, avides de richesses, prodigues de leur sang, rivaux acharnés des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, imposant leur volonté aux rois eux-mêmes, et portant dans toute la Palestine et la Syrie l'éclat de leur nom et la terreur de leurs armes, vivaient, se réunissaient, délibéraient; ils priaient dans cette magnifique mosquée d'Abdel-Melik devenue leur église; ils faisaient leurs montres et leurs prises d'armes dans cette grande enceinte du Haram-es-Scherif, et en sortaient, cavaliers hardis et formidables, sous la bannière du Bauséant, précédés par les frelons, comme dit la Bible, pour aller accomplir leurs expéditions les plus téméraires. L'anéantissement de cet ordre si fameux, par un roi faux monnayeur et un pape sa créature, jeta sur sa fin un linceul si lugubre, que rien n'est plus imposant et plus sinistre dans l'histoire.

Il ne m'appartient pas de prendre part aux controverses engagées au sujet des immenses souterrains de la mosquée El-Aksa, ni de la porte dorée qui en est peu éloignée. Ces questions méritaient et ont obtenu de la part de savants voyageurs une étude approfondie, ainsi que tout le reste des grandes curiosités monumentales de cette illustre enceinte du Haram. Je m'abstiendrai donc de faire autre chose que de rendre compte de mes impressions personnelles, et de dire sommairement ce qui est aujourd'hui connu de tout le monde ou n'a pas trait à notre voyage.

La visite du Haram-es-Scherif finie, M. de Barrère nous a menés voir les fouilles pratiquées par M. de Vogüé sur un terrain appartenant à la Russie, à l'ouest du Saint-Sépulcre. Elles ont mis au jour une porte antique de style de la décadence, mais qui est suffisamment conservée pour ne pas permettre le doute sur l'existence d'une enceinte laissant encore alors en dehors de la ville le sommet du massif où se trouvait le Golgotha. Après nous avoir disertement expliqué sur place sa théorie des diverses enceintes de Jérusalem, théorie fondée sur la discussion des textes et l'examen des lieux mêmes, notre bienveillant consul nous conduisit aux cavernes royales dont l'existence, déjà constatée par un passage de Josèphe (*De bell. Jud.*, lib. V, IV [anc. XIII], 2), n'est vérifiée que depuis peu de temps et jette un grand jour sur la topographie et sur l'histoire des monuments antiques et du siége de Jérusalem par Titus.

L'accès de ces cavernes est sous la muraille extérieure, entre la porte de Damas et celle de Jaffa, presque en face de ce qu'on appelle la grotte de Jérémie. On ne s'y introduit qu'avec peine, l'ouverture étant très-basse et encombrée de débris. Mais dès qu'on a pénétré dans l'intérieur, on se trouve dans la plus pittoresque carrière que l'on puisse imaginer. On y descend à la lueur de torches à une grande profondeur et par des pentes plus ou moins abruptes qui parcourent trois étages superposés et bien distincts, divisés et soutenus par des plafonds et des cloisons ménagés dans le rocher. L'effet des torches projetant leur éclat rougeâtre à travers ces ombres noires ou illuminant le fond des étages inférieurs, la fumée éclairée qui ondule et s'élève de divers côtés, produisent un de ces contrastes qui frappent l'esprit et se gravent dans la mémoire par leur grandeur et leur singularité.

Les bancs de calcaire exploités dans ces anciennes carrières sont épais, à hautes assises et de trois qualités différentes, portant chacune un nom particulier. Le banc *royal* est le plus beau, le plus dur et le plus estimé. C'est au fond de la carrière que l'on reconnaît les marques les plus évidentes d'une gigantesque exploitation. On distingue encore sur la muraille de l'étage inférieur le travail fait pour pratiquer des rainures perpendi-

culaires et parallèles, où l'on introduisait probablement des coins de bois sec que l'on mouillait ensuite pour que leur gonflement fît détacher le bloc de sa paroi postérieure. M. de Barrère croit que l'on faisait à peu près de même pour les blocs à détacher du plafond, et qui auraient ainsi été précipités sur le sol. J'en doute, parce que ces blocs auraient laissé au plafond des traces de séparation naturelle, et qu'il m'a semblé le voir marqué par des surfaces rectangulaires portant des marques nombreuses et pressées d'instruments.

La roideur et les détours de la descente, la profondeur des étages différents de l'exploitation, laissent à deviner comment on a pu retirer du fond de ces carrières les blocs très-considérables qui en ont été extraits. Dans l'état actuel du lieu, ce travail serait impossible. Il faut, je crois, admettre que des plans inclinés formés de remblais servaient à monter les blocs sur des rouleaux jusque vers la sortie aujourd'hui très-basse et obstruée, mais qu'il serait encore aisé de rendre à son état primitif. Les temps de barbarie étant venus, quand on aura voulu bâtir, on aura été débiter de petits matériaux dans les corridors les plus voisins d'entrée, enlever le moellon des plans inclinés, et successivement défigurer l'accès de manière à le rendre méconnaissable. Toutefois cette explication ne rend pas compte de toutes les difficultés que soulève la question de ces carrières.

M. de Barrère finit très-gracieusement l'intéressante journée qu'il avait bien voulu entreprendre pour nous par un déjeuner à l'endroit nommé la grotte de Jérémie, et qui paraît n'avoir été primitivement qu'une des ramifications des cavernes royales détachée du groupe principal par la grande coupure ayant pour objet d'entourer la ville d'un fossé de ce côté trop accessible à l'ennemi, puisqu'il servit toujours de point d'attaque aux assiégeants qui se rendirent maîtres de la ville. En pratiquant cette vaste coupure, on put d'ailleurs en même temps employer à la construction des remparts les matériaux de très-belle qualité qu'elle fournissait, et peut-être, comme on l'a supposé, pratiquer un tombeau dans le rocher désormais isolé et fort approprié à cet usage.

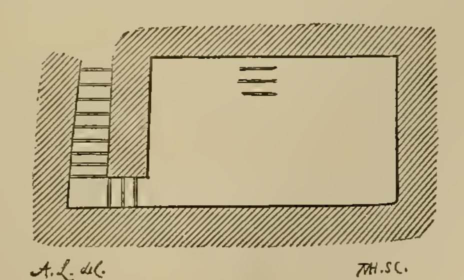
Prenant congé de notre hôte et le remerciant de ses doctes enseignements, nous rentrâmes pour aller assister à la cérémonie du feu sacré des Grecs, qu'ils allument chaque année le jour de leur samedi saint.

Trois heures d'une attente fastidieuse dans l'étroite galerie supérieure, sous la coupole vermoulue du Saint-Sépulcre, n'ont pas été compensées assurément par l'étrange spectacle de la foule entassée dans cet édifice sale, délabré et d'un déplorable goût, autour du monument le plus vénérable de la chrétienté, et attendant avec une anxiété

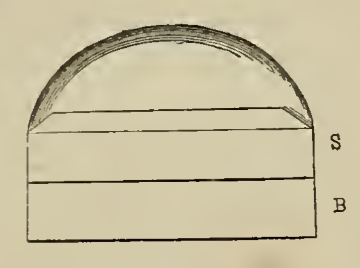
superstitieuse que le feu du ciel rallumât la lampe du sanctuaire. Les murmures, les cris, le pugilat des pèlerins accumulés dans l'enceinte sacrée, à peine contenus par deux rangs de soldats turcs et par le courbache de leur colonel, attristent à voir et à entendre. Après une longue et fiévreuse impatience, lorsque l'officiant enfermé dans le Saint-Sépulcre vient d'allumer le premier cierge, cette mer enflammée inondant tout à coup le cercle inférieur et se propageant jusqu'aux galeries au moyen de paquets de cierges descendus et hissés par les fidèles transportés de joie, ces tribunes remplies de sceptiques, de musulmans, de dissidents venus pour jouir et s'égayer de ce spectacle, et la procession de l'évêque au milieu de la foule en tumulte, tout cela n'est rien auprès de l'agitation effrénée, des danses scandaleuses et de l'espèce de bacchanale souvent meurtrière qui termine la cérémonie à laquelle le clergé grec ne se prête plus, dit-on, que par crainte.

Sortis des premiers pour ne pas être retenus par la foule, nous pûmes assister au défilé des pèlerins et voir la très-sincère exaltation de leur âme peinte dans leurs regards et exprimée par leur allégresse. On nous assurait que des courriers disposés d'avance sur la route allaient porter à la hâte et se transmettre jusqu'en Russie le feu sacré recueilli au Saint-Sépulcre. Les incidents de cette fête solennelle, célébrée longtemps par les catholiques romains comme par les Grecs, sont racontés en grand détail par Foulcher de Chartres et par l'igoumène russe Daniel, témoins oculaires, pèlerins aussi pieux que sensés. L'igoumène, bien accueilli à la cour de Baudouin I[er] en 1115, fut admis par ce prince à cette cérémonie dont ses compatriotes ont conservé l'entier et respectueux souvenir. Il est intéressant de lire leurs récits en se reportant à une période de foi encore peu éloignée de notre temps dont cependant les tendances sont tout opposées. (Fulch. Carnut., ap. Bongars, *Gesta Dei per Francos*, p. 407 et sq., et *Pèlerinage de l'igoumène russe Daniel*, trad. par de Noroff, p. 119 à 128, et note 3, p. 125. — Cf. Félix Bovet, *Voyage en Terre-Sainte*, ap. Noroff, p. 206.)

Après cette longue et pénible séance, nous avons été reprendre nos chevaux pour nous rendre à ce que l'on appelait autrefois les tombeaux des Rois, et maintenant, à ce qu'il paraît, le tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène. Il est trop connu pour que je le décrive ; je dirai seulement que les fouilles de M. de Saulcy opérées à la fin de 1863 ont mis au jour l'escalier taillé dans le rocher qui descendait parallèlement au petit côté de la cour carrée-longue et y entrait à gauche par quelques marches, après un petit palier.



Les fouilles de M. de Saulcy ont à peu près déblayé tout ce tombeau et permis d'y découvrir le sol du parvis, les marches montant au vestibule et à un étage inférieur, au pied d'un escalier dont l'entrée couverte d'une dalle était restée inconnue jusqu'alors, un sarcophage intact portant une inscription en deux lignes, l'une d'écriture nabathéenne, l'autre en caractères hébraïques carrés. J'en avais reçu le calque de la main du docteur Gaillardot présent à la découverte. Le sarcophage étant dans une chambre souterraine au dessous du sol des autres, l'accès en était difficile et par un escalier assez étroit. Il contenait des ossements tombant en poussière, que l'on a cru être ceux d'un homme, contrairement à l'inscription qui parle d'une *reine*. Le couvercle en forme de toit de ce monument funéraire a exigé, pour être mis en place sur sa banquette et sous la voûte surbaissée de sa niche à fond plat, que les angles en fussent écornés à dessein, ce qui semble indiquer qu'il n'était pas fait pour le lieu. Son épaisseur débordait aussi celle de la banquette.



Ce grand tombeau des Qbour-el-Molouk contenait de nombreuses chambres sépulcrales. Analogue à plusieurs autres situés dans la vallée de Hinnom, il est, malgré ses dégradations, le meilleur reste de sculpture architecturale de Jérusalem. Les Juifs ont recomblé une partie des fouilles de M. de Saulcy dans la cour et sous l'ancien portique.

Pendant ce second séjour à Jérusalem, j'eus plus fréquemment occasion de revoir Izzet-pacha, le gouverneur, et comme il devait probablement se trouver en tournée lors de notre retour, je tenais à le remercier de ses bons procédés et de sa bienveillance.

Il est élève de Fuad-pacha, l'homme le plus éclairé, le plus actif et le plus intelligent en matière de finances et d'administration, qui ait été appelé, durant ce siècle, aux affaires de la Turquie. Izzet-pacha comprend quelles sont les améliorations pratiques et immédiates que l'on devait souhaiter pour la province qu'il gouverne; il sait aussi combien l'absence de ressources pécuniaires rend ces améliorations difficiles. Agé d'une quarantaine d'années, poli, affectueux même et de très-bonne grâce dans ses entretiens et dans ses relations avec les étrangers, il l'emporte à cet égard même sur Cabouli-pacha, qui allait quitter Beyrouth au moment où j'y arrivais, et qui est aussi un élève de Fuad-pacha, dont il a épousé la fille. Le gouverneur de Jérusalem est d'une taille assez élevée, mince et brun. Il a de la dignité, de la simplicité et de l'aisance

dans sa démarche, avec les formes d'une affabilité très-obligeante. La mission qu'on lui a donnée pour son début n'était pas de nature à le rendre populaire, et il en était justement préoccupé. Il avait à faire recouvrer les impôts arriérés depuis vingt ans à peu près, et, par conséquent, à les redemander dans certaines familles à la deuxième ou troisième génération. A cet effet, il devait prochainement partir avec quelques troupes pour commencer la tournée de sa province et y faire pratiquer en sa présence par les agents du fisc ottoman des opérations où la justice, même sommaire, est rarement respectée et où, jusqu'à lui, aucun gouverneur n'avait été à l'abri de suspicions et d'accusations toutes personnelles. Il voulut bien me témoigner son regret de cette obligation rendue si impérieuse par la détresse des finances du Sultan et par la nécessité de se mettre en relations avec ses administrés et avec les tribus indépendantes qui rôdent sur les frontières. Il espérait obtenir pour Jaffa et pour le littoral certaines dérogations aux règlements militaires antérieurs, qui lui permettraient de favoriser et de développer le commerce maritime en donnant aux compagnies marchandes plus de confiance et de liberté dans leurs entreprises. En garde contre les faiseurs de projets, montrant beaucoup de déférence aux agents diplomatiques sans s'asservir à aucun, réfléchissant aux améliorations propres à donner la sécurité à sa province et à faire fructifier ses ressources naturelles, Izzet-pacha montra, lorsque nous étions présents, beaucoup d'égards pour les patriarches latin et grec, une attitude respectueuse et convenable pour S. A. I. le duc de Modène, et j'eus à le remercier personnellement de son bon accueil pour mes compagnons et pour moi, comme aussi de l'indulgence avec laquelle il voulut bien oublier les équipées au moins blâmables de quelques-uns de mes Adouanes et de mes gens.

Nos apprêts pour la troisième partie de notre exploration, celle du versant occidental 1er Mai. du bassin de la mer Morte et du wady Arabah jusqu'à la mer Rouge, touchaient à leur terme. Avant notre navigation sur la mer Morte, Antoun avait écrit au scheikh Abou-Daouk pour lui offrir de nous conduire jusqu'au rivage d'Akabah et de se charger d'organiser la caravane de chameaux qui devait nous suivre à travers le désert. La réponse d'Abou-Daouk s'était fait longtemps attendre; il avait fini par nous mander que, retenu chez lui par des circonstances difficiles, il ne pourrait venir qu'à notre retour de cette expédition. Nous apprîmes alors que le scheikh, autrefois redouté dans toute la région de sa tribu des Djehelins, avait vu tout à coup décroître sa puissance. L'âge avait sans doute diminué sa vigilance et la vigueur de son action, comme il avait affaibli sa vue et ses forces physiques. Ce n'était plus l'homme énergique dont autrefois

M. de Saulcy avait reconnu les qualités, celles que prisent le plus les Bédouins, et qu'il avait mises au service de notre savant compatriote. Des mécontentements fermentant depuis longtemps dans la tribu d'Abou-Daouk et parmi les Fellahins qui lui étaient soumis, avaient fini par éclater en une résistance ouverte. Les Fellahins s'étaient révoltés; un complot bien combiné leur avait permis de prendre les armes contre le scheikh, de l'attaquer à l'improviste, de lui tuer plusieurs hommes, de lui enlever beaucoup de bêtes de somme et de bestiaux, et de le contraindre à une fuite précipitée après un engagement où il avait dû céder au nombre et à la vigueur de la surprise. Il avait perdu son autorité sur tout le pays à l'est du chemin d'Hébron, vers Sebbeh et Djebel-Esdoum, et même il était en fuite du côté de Gaza lorsque la missive de notre drogman lui fut remise. Cette nouvelle déplut beaucoup à Antoun, qui professait une grande considération pour Abou-Daouk; on la vit rapidement décroître dès qu'il fut assuré de sa mauvaise fortune. « En fait d'Arabes, disait-il, je n'aime que les hommes forts. » Il avait raison, et peut-être étendait-il son principe à d'autres qu'à des Arabes.

Nous partîmes donc pour la mer Morte et pour notre exploration du pays de Moab, incertains si, à notre retour, nous pourrions reprendre avec fruit nos négociations laissées en suspens par les revers d'Abou-Daouk. Cependant nous avions confiance dans l'habileté d'Antoun et dans le succès.

A notre retour à Jérusalem, nous trouvâmes la réponse d'Abou-Daouk. Avec cette constance et cet amour du gain que chez les Arabes ne peut abattre aucune mésaventure, il acceptait les propositions qui lui étaient faites; quelques jours après, à mon assez grand étonnement, Antoun m'amenait le scheikh et son associé industriel Hamzé, Turc d'Hébron, l'homme aux négociations et aux écritures, Abou-Daouk se réservant, malgré ses échecs, l'action vigoureuse au besoin.

Le portrait du scheikh tracé par M. de Saulcy m'était resté dans le souvenir, et je trouvai que les années et les revers avaient dû beaucoup altérer le modèle. Grand, mais un peu voûté, la figure bouffie et sans distinction, mais assez régulière, le teint rouge noir comme sa robe, la barbe rare et très-grisonnante, les paupières enflammées et les yeux clignotants, l'air assez morne, et pourtant la contenance ferme quoique triste, la parole brève et rare, Abou-Daouk n'était plus que le reste d'un Bédouin guerrier éprouvé par les revers, atteint par l'âge et fournissant une dernière carrière pour soutenir son renom et réparer ses pertes.

Son associé Hamzé, vêtu comme un effendi, en robe lilas rayé de blanc, cafetan

jaune, turban blanc, babouches jaunes, un rouleau de papiers dans les plis de ses vêtements, était à peu près de la même taille qu'Abou-Daouk, et son teint clair, sa barbe déjà grise, ses mains blanches, son nez crochu, ses yeux bleus furtifs et évitant les regards, son expression équivoque, ses saluts, sa bouche pincée et son attitude générale lui donnaient plutôt l'air d'un fin spéculateur israélite que d'un homme dont le concours serait utile à nos projets. Il nous semblait voir en lui ce qu'il était bien, l'homme d'affaires, l'homme aux écritures et aux calculs, mais aussi ce qu'il n'était pas, l'homme qui nous rançonnerait et nous livrerait au besoin, opinion que je dois déclarer ici fort injuste; car, dans tout notre voyage, si Hamzé ne se montra pas un foudre de guerre, il n'en fit pas moins convenablement son devoir, fut vigilant et exact, et nous rendit tous les services compatibles avec le genre de fonctions civiles qui lui étaient dévolues, sans pratiquer envers nous ces importunités et ces spéculations cupides dont beaucoup d'autres auraient essayé de profiter plus que lui.

Après des pourparlers infinis selon l'usage, les deux associés s'engagèrent à nous faire accomplir le voyage de l'Arabah jusqu'à Akabah, en nous faisant passer par les hauteurs de Masada (Sebbeh), par wady Es-Safieh, par le thalweg de l'Arabah, et de nous ramener par Petra, si Antoun pouvait obtenir notre admission du scheikh de wady Mousa. Sauf la visite à Masada, qu'ils éludèrent au départ et finirent par se refuser à tenter au retour, ils tinrent exactement parole. Ils devaient se fournir à Hébron de chameaux pour remplacer les bêtes de somme de notre caravane.

Après un entretien pour la forme, le café bu et les pipes fumées, je donnai la main à ces deux nouveaux personnages en signe de ratification du traité négocié par Antoun en présence de M. Vignes. Il fut convenu que le Turc Hamzé partirait en avant pour Hebron, où il réunirait et tiendrait prêts les chameaux de notre caravane, et qu'Abou-Daouk nous accompagnerait depuis Jérusalem durant toute cette nouvelle exploration.

La journée du 1er mai s'était passée en visites et en préparatifs. Le 2, à huit heures du matin, nous montions à cheval hors de la porte de Jaffa, nous dirigeant vers le midi.

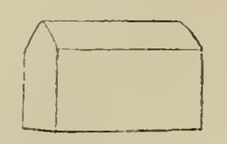
CHAPITRE VI

LE DÉSERT DE JUDA — L'ARABAH — LA MER ROUGE — PETRA

Quand on a remonté la vallée de Hinnom au sud de Jérusalem, on entre dans une plaine aux horizons éloignés, qui s'élève insensiblement vers Bethléem. Nous remarquions avec surprise des terres semées en blé, plantées d'oliviers et de figuiers, des champs fréquemment entourés de clôtures de pierres sèches. Il régnait sur cette plaine une brise matinale et fraîche, qui nous rappelait celle des plateaux de la Beauce, comme je l'avais déjà remarqué dans le pays de Moab. Le temps était clair: on voyait au loin se prolonger, surtout à l'ouest, les cultures et les lignes boisées, parsemées de couvents et de séminaires nouvellement bâtis, attestant une certaine aisance et témoignant de la tolérance locale des Musulmans. Par la route que nous suivions, beaucoup de pèlerins, juifs et chrétiens, se rendaient à pied ou sur des ânes à Hébron ou à Bethléem; des paysannes habillées d'une manière qui rappelait les costumes richement brodés des femmes de l'Abruzze et coiffées de couronnes cylindriques recouvertes d'un voile de toile blanche ou noire, semblables au modius des caryatides antiques, faisaient, avec des vêtements presque pareils, oublier les misérables chemises bleues des Bédouines et leur laideur presque bestiale. 2 Mai.

Laissant Bethléem au sud-est, à gauche, nous descendîmes de cheval pour visiter le tombeau de Rachel, qui se trouvait alors ouvert aux curieux sous une coupole arabe en assez bon état. Le tombeau paraît être facilement accessible aux pieux visiteurs. Il est à droite et tout près de la route en allant vers Hébron. Sous le petit portique précédant le dôme, il y avait une quantité de pantoufles et de chaussures déposées par les dévots qui priaient à l'intérieur. J'ai été frappé de la dimension du cénotaphe de maçon-

nerie qui est supposé renfermer le tombeau de la mère de Joseph et de Benjamin. Il a près de 3 mètres de hauteur sur une largeur et une longueur proportionnées. Sa forme



est celle d'une arche, la même que celle du tombeau dit de Joseph à Sichem. Surpris de ces dimensions inusitées, j'ai pensé que peut-être ce massif de plâtre ou de mortier contenait la pierre que, selon la Genèse, Jacob dressa sur la tombe de sa bien-aimée.

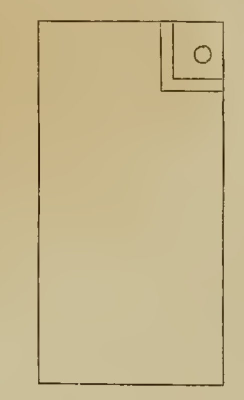
La présence de nombreux pèlerins juifs et musulmans n'avait probablement rien que de fort habituel, quoique notre drogman ait cherché à nous persuader que c'était par une circonstance heureuse que, ce jour-là, le wely se trouvait accessible aux gens pieux des deux religions, à cause d'une époque fériée pour eux, où nous nous trouvions sans le savoir. Au fait, les psalmodieurs juifs et les Musulmans silencieux vénéraient à la fois ce tombeau en se tenant debout tout autour, les uns d'un côté, les autres en face. Au mur du fond, derrière le cénotaphe, il y a une inscription que l'on m'a dit être hébraïque; les Musulmans en prière m'ont empêché d'approcher assez près pour vérifier le fait. Quel est donc le charme secret qui préserva de toute injure la sépulture de Rachel? Ce ne fut pas seulement le souvenir de sa beauté encore présent aujourd'hui; c'est surtout le pouvoir de cette impérissable pastorale sacrée de Jacob et de Joseph, où la nature humaine se sent vivre dans chaque ligne, et dont l'action, tour à tour innocente et cruelle, tendre ou passionnée, vindicative ou généreuse, est exprimée dans un récit d'une incomparable simplicité.

Reprenant notre chemin, nous arrivions vers dix heures et demie au lieu qu'on appelle les piscines de Salomon. Ce sont trois grands et profonds bassins quadrangulaires, bâtis à des niveaux toujours descendants; le premier est alimenté par une belle et abondante source, qui surgit au pied et à l'angle le plus éloigné d'une vaste enceinte carrée, fortifiée et bien conservée, plus semblable à un khan qu'à une citadelle, qu'on appelle Qalaât-el-Burak. Les bassins, d'une très-grande proportion, sont assez bien bâtis, et, malgré leurs pauvres restaurations dont plusieurs semblent très-modernes, on voit qu'ils étaient bien combinés pour recevoir et se transmettre l'eau des sources qui les alimentent. On reconnaît encore bien conservés les escaliers qui y descendaient, soit aux extrémités, soit parallèlement au grand axe. L'eau en est fort belle; elle abonde en sangsues et en herbes aquatiques. Ces piscines ont été construites à une époque indécise; la Bible n'en parle pas. On a voulu, à l'exemple des thalmudistes, inférer d'un passage de Josèphe sur les jardins irrigués de Salomon, situés au lieu nommé Etham, à deux schœnes de Jérusalem (*Arch.* lib. VIII, VII, 3), que ces piscines ont été bâties par Salomon, et

qu'un aqueduc conduisait leurs eaux jusqu'au temple. D'autres identifient ce Salomon avec Soliman, second fils d'Abdel-Melik et qui fut calife, comme son père et son frère aîné, en 96 de l'hégire. Quoi qu'il en soit, ces piscines sont un fort bel ouvrage et pourraient être de la plus grande utilité pour Jérusalem; actuellement leurs eaux ne vont guère plus loin que Bethléem.

A notre retour, nous avons suivi le sentier qui longe le canal, couvert de dalles, conduisant les eaux du Qalaât-el-Burak à Bethléem; j'en parlerai donc une seconde fois en même temps que de wady Urtas.

Quittant cet endroit à midi et demi, nous arrivions vers quatre heures, par un pays assez bien cultivé, au point où, à cinq minutes à gauche de la route, se trouve un édifice ruiné, nommé Ramath-el-Khalil. C'est un vaste rectangle de trois assises de pierres, de très-belle construction et de grande dimension, à l'un des coins intérieurs duquel on observe un puits précédé d'un ou deux degrés.



On prétend que ce monument a été érigé sur la place où était la tente d'Abraham lorsque les trois anges lui apparurent, et que là était aussi l'arbre sous lequel il les servit. Tout ce pays est d'ailleurs couvert de ruines à droite et à gauche. J'ai regretté, à mon retour, de n'y avoir pas cherché celle que M. Rosen, consul de Prusse, savant investigateur des antiquités locales, m'avait signalée comme étant l'enceinte consacrée par les Iduméens dans le temps de leur puissance, avant la prise de Jérusalem, à la mémoire de leur ancêtre Abraham, et où l'on verrait encore les restes de l'autel où ils lui offraient des sacrifices. Une désignation mal comprise m'avait fait croire que Ramath-el-Khalil était ce lieu même, et, causant mon erreur, m'empêcha de profiter d'un avis émané de si bonne source.

Un peu après Ramath-el-Khalil, nous prenions à droite un sentier détourné raccourcissant la distance que suit le grand chemin d'Hébron. Il s'engageait d'abord sous de vieux oliviers au feuillage assez sombre et à l'ombrage épais. De là ce même sentier se prolongeait entre deux murs de pierres sèches bordant des jardins et des vergers. A mesure que nous approchions d'Hébron, la route s'élargissait et devenait plus frayée, les clôtures cessaient d'arrêter notre vue qui, s'étendait à droite sur des champs bien cultivés, des vignes, des prairies brillantes de verdure sous les rayons du soleil déjà incliné; à notre gauche nous avions des plantations de beaux oliviers et de figuiers disposées en terrasses. Plus loin, nous trouvions au bord du chemin plusieurs fontaines assez bien

entretenues; l'une d'elles, à notre gauche et très-voisine d'Hébron, avec son bassin rempli d'une eau abondante, avec sa coupole portée par des colonnes élégantes, et entourée de grands arbres, offrait un gracieux tableau.

Vers cinq heures un quart nous arrivions à Hébron, et laissant la ville à gauche, nous trouvions nos tentes dressées sur une pelouse en pente. A notre droite, un cimetière musulman aux tombes croulantes et éparses faisait face à la belle piscine dont il est déjà question dans le IIe livre de Samuel, et auprès de laquelle David fit pendre les assassins d'Isboseth, fils de Saül; en face de nous, la ville avec ses maisons pittoresques et le grand édifice de son Haram ; à notre gauche, une plantation de vieux et robustes oliviers comme les plus beaux de Provence; derrière nous, le bâtiment de la quarantaine où l'on retient les voyageurs venant d'Égypte, lorsque la peste et les épidémies s'y sont déclarées; entre ce lazaret et le commencement du cimetière, une source d'excellente eau dans le rocher, à une petite profondeur. Hébron, bien situé des deux côtés de l'agréable vallée de Mambré, n'est pas trop délabré et offre plusieurs aspects assez pittoresques. L'abondance relative de ses eaux a dû le faire rechercher en tout temps pour l'habitation et la culture. Au moment où le soleil allait disparaître, éclairant de ses derniers rayons le sommet de la montagne qui domine la ville, le concert mélancolique de la musique turque s'éleva des murs de la caserne au-dessous du Haram, dont la haute et vénérable structure se détachait sur un fond grisâtre, cachant à tous les yeux l'impénétrable mystère des véritables tombeaux où reposent les patriarches.

On ne peut voir s'effacer dans l'ombre du soir ce lieu aux antiques et religieux souvenirs, ni ses formes reparaître avec les premières lueurs de l'aube, sans éprouver un sentiment de recueillement et de respect. Il s'y mêle celui du regret inspiré par les fables absurdes profanant ce que la noble simplicité du texte biblique a gravé dans la mémoire de chacun de nous dès son enfance. Les extraits étendus que nous donnons à l'Appendice feront apprécier combien l'amour du merveilleux et une aveugle piété ont entassé de textes faussés, de traditions incompatibles et de divagations historiques dans l'esprit des rabbins et des chrétiens du moyen âge.

3 Mai. Le 3, nous avons été dans la matinée visiter les murs extérieurs du Haram, enceinte d'une belle construction en grandes pierres calcaires, à bossages de faible saillie, comme on en voit à Jérusalem dans la partie réputée déjà fort antique de ses murs (1). Des pilastres

(1) J'ai vainement cherché quels termes employer pour exprimer le genre de bossages que je veux ici désigner. Voici, à défaut de mieux, la définition que veut bien me fournir un habile architecte : « Un renfoncement d'un centimètre environ sur le nu du parement, formant une sorte d'encadrement à chacune des pierres. »

ayant aussi des bossages de même espèce jusque sur leur petit côté, se montrent autour de cet édifice assez peu distants les uns des autres. Ils n'ont pas de chapiteaux, mais s'arrêtent à une corniche en moulure peu développée, qui les termine brusquement. On ne nous laissa aucun espoir de pénétrer dans la mosquée, mais on nous fit faire le tour de cet édifice afin de nous montrer, d'un terrain élevé sur le flanc de la montagne et tout contigu à ses murs, l'intérieur où les Musulmans seuls sont admis. Nous aperçûmes de là, en y plongeant nos regards, une cour en mauvais état d'entretien, une petite coupole délabrée, et rien autre chose. Nous ne fûmes nullement molestés ni dérangés par les habitants; au contraire, ceux qui, notre tour achevé, nous accompagnèrent jusqu'à l'escalier de la mosquée, paraissaient prendre plaisir à nous faire remarquer la beauté des pierres de taille formant la substruction.

Avant d'arriver à la porte de cet escalier, nous avions passé devant l'entrée d'une école: rien n'est plus curieux en fait d'instruction primaire et d'installation. Dans une de ces rues étroites et tortueuses, à peine éclairées par la lumière du ciel, on entendait sous terre des voix confuses sortant d'une sorte de soupirail de cave. A l'entrée de cette ouverture noire et béante, cinq ou six enfants des deux sexes écrivaient sur des feuilles métalliques de fer-blanc. Ces enfants étaient le trop-plein et comme le remous de la classe. En nous baissant, nous découvrions par la porte ou soupirail une multitude de petits garçons et filles entassés, parlant, récitant, lisant, écrivant, dans une sorte de chaos de personnes et de travaux. Le maître était sans doute au fond, présidant à cette masse confuse d'êtres accumulés, entremêlés sans précaution, et bien vivants malgré les théories d'aération; mais ce personnage restait invisible pour nous dans sa majesté et ses ténèbres, sans que l'on pût comprendre comment, du fond de ce repaire, il pouvait entendre, instruire et encore moins surveiller ses élèves.

On nous permit d'avancer seulement jusqu'au palier inférieur et aux premières marches de l'escalier de la mosquée; il est assez large, droit et roide, mais beau et bien bâti entre deux murs dans le massif de la substruction même. On voit d'en bas qu'il conduit directement à un grand couloir largement éclairé et qui paraît tourner à droite pour entrer dans la mosquée. Cette haute porte, cette volée de marches ascendantes à travers deux sombres murs d'une construction colossale, le jour donnant en haut sur le portique sacré, causent une grande impression; l'effet de lumière et d'ombre est grandiose, quoique résultant d'une combinaison aussi simple. Ce que nous avions vu du dehors dans l'intérieur de la cour nous laissait à peine de regret de n'avoir pas été plus privilégiés que d'autres voyageurs : le prince de Galles, qui nous avait précédés

de peu de temps, n'avait pas été admis à autre chose qu'à s'introduire dans l'ancienne église byzantine renfermée dans le Haram et à y voir à fleur du sol les cénotaphes d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Rébecca, de Jacob et de Lia, mais non pas leurs véritables tombeaux que recèlent les profondeurs de la double caverne, et dont l'accès, soigneusement caché, n'est point accordé même aux Musulmans. Une seule ouverture cylindrique, d'un diamètre d'environ huit pouces anglais, sert à donner constamment une circulation d'air, et, pendant la nuit, la lumière d'une lampe suspendue à une chaîne, à cet asile impénétrable et mystérieux de la mort (Stanley, *Lettre* au journal le *Times*, ap. Bedford et Thompson, *the Holy Land*, etc., *a series of* 48 *photographs*, p. 60-62), où, si l'on en croit l'auteur arabe Ben-Schohnah, les corps des patriarches ont été vus entiers et intacts (probablement à l'état de momies) l'an 513 de l'hégire de Jésus-Christ, 1119, au temps où le royaume latin de Jérusalem était encore dans sa puissance (d'Herbelot, *Bibl. orient.*, art. Abraham, *ad. calc.*). Nous dûmes ainsi nous tenir pour satisfaits encore plus modestement que l'héritier du sceptre de la Grande-Bretagne, et renoncer à vérifier ce qu'il peut se trouver de vrai dans les traditions rabbiniques et chrétiennes, qui placent dans cette inaccessible double caverne les corps d'Adam et d'Ève, d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Jacob, la tête d'Esaü, le corps de Joseph; nous ne songeâmes pas à chercher en dehors du Haram le prétendu tombeau de ce patriarche, que l'on fit voir à M. de Noroff, renfermé dans une espèce de chapelle contiguë à la montagne et très-rapprochée de la mosquée. (De Noroff, not. au *Pèlerin. en Terre-Sainte de l'igoumène Daniel*, p. 84, n. 2.)

Parcourant ensuite le bazar, labyrinthe obscur, sale et misérable comme beaucoup de bazars de l'Orient, nous avons en peu de temps fait le tour de la ville, omettant encore de chercher au dehors les monuments funèbres d'Isaï, père de David, structure, à ce qu'il semble, en forme de tour précédée d'une coupole arabe soutenue par quatre colonnes, et dont le rabbin Jichus, pèlerin en 1537, a fait un dessin curieux reproduit par Carmoly dans la traduction de son voyage.

Nous rentrons à notre camp par la chaussée formée d'un large remblai moderne à l'extrémité de la piscine; nous n'avons rien vu, près du mur de la ville, qui ressemblât au tombeau d'Abner, ce monument érigé par David lorsqu'il désavoua avec imprécation le meurtre commis par Joab sur le vaillant chef des tribus encore attachées à la cause de la famille de Saül.

Revenus sous nos tentes, nous y trouvâmes nos préparatifs bien peu avancés. Le fils de Hamzé, qui avait été chargé par son père de réunir des chameaux et leurs

guides, avait rempli sa mission avec l'indolence orientale et l'indifférence de tout Arabe pour la perte de temps. Il avait fallu réparer sa négligence en envoyant, pendant notre sommeil, rassembler autour d'Hébron les hommes et les animaux de notre caravane, et cette improvisation, qui aurait dû être évitée, nous causa souvent des dommages matériels et des difficultés auxquels la vigilance d'Hamzé et sa bonne volonté ne purent pas toujours porter remède. Pendant que lui et Abou-Daouk combinaient leurs efforts, nous déjeunions à la hâte pour aller faire sur l'ancien territoire des Beni-Naïm, tribu aujourd'hui à peu près disparue, une excursion à laquelle j'attachais beaucoup d'intérêt, parce qu'elle devait contribuer à déterminer l'importante position de Ségor.

Pendant tout le temps de notre séjour à Hébron, les Juifs qui y résident ne cessèrent de rôder autour de notre camp. Ils sont généralement grands et maigres ; leur teint est clair; leurs cheveux blonds, frisés, tombent en boucles sur les tempes; la barbe est rare et mal peignée. Ils sont vêtus de robes de soie rayées et coiffés d'un sale chapeau cylindrique, comme les gens mal tenus en Europe. Ce sont, dit-on, des Juifs allemands, qui s'établissent volontiers à Hébron.

A midi, nous partions, guidés par le garde de la Quarantaine, alors sans occupation, pour aller explorer le territoire des Beni-Naïm, indiqué par Ritter et aussi par M. Rosen, le savant consul de Prusse, comme l'ancien emplacement de Caphar-Barucha, où Dieu bénit Abraham, où ce patriarche fut quitté par les anges qui allaient punir les villes de la Pentapole, et d'où, le lendemain, il vit la fumée et l'incendie de cette région maudite. (S. Hieron. *Vita S. Paulæ.* — Cf. II *Paralip.*, XX, 26; *Genes.*, XVIII, 16-22; XIX, 27-28.)

Il importait beaucoup de constater ce que, de ce lieu, on découvrait des rives de la mer Morte, pour reconnaître si l'un des points visibles de Bethel et de Djebel-Mousa l'était aussi de Caphar-Barucha, comme le dit vaguement la Bible, et formellement saint Jérôme, quand il déclare que Ségor fut aperçu de là par sainte Paule. La distance à parcourir d'Hébron à Beni-Naïm est courte, mais montueuse et rocailleuse ; les sentiers qu'on peut choisir dans les plis du terrain traversent probablement cet *ager Damascenus* si célèbre au moyen âge, objet d'un fervent pèlerinage et doté d'indulgences comme étant le lieu imaginaire de la création d'Adam et de son exil après son péché. Ce fut là, disait-on, son asile pendant 930 ans, dans la vallée étroite nommée « vallée des Larmes » ; là, sur une hauteur, il érigea le premier autel auquel ses fils et, longtemps après, Abraham portèrent leurs offrandes et leurs prières.

On montrait là le champ où Caïn tua son frère Abel; là, tout auprès, furent conçus et naquirent après eux tous leurs frères dans une grotte qualifiée par un pèlerin de *grotte de la pullification humaine;* dans cette autre grotte, Adam et Ève pleurèrent cent ans la mort de leur fils bien-aimé. On tirait de l'*ager Damascenus* cette terre rouge dite miraculeuse, qu'on exportait jusqu'aux Indes, pour la vendre au même prix que les plus précieuses épices. On verra dans l'Appendice des extraits étendus de ce qu'ont rapporté à ce sujet les pieux voyageurs, toujours entraînés au delà des textes de la Bible, et quelquefois en opposition avec eux par cette irrésistible passion de syncrétisme religieux et d'insertion arbitraire des faits miraculeux.

En une heure de marche environ, nous arrivions à Yakin, l'un des sommets de la contrée des anciens Beni-Naïm. Selon les habitants d'Hébron, il est appelé aussi l'oratoire d'Abraham : c'est là que Loth, échappé de l'incendie de Sodome, s'arrêta et remercia Dieu de sa délivrance, ce qui lui fit, dit-on, donner son nom d'Yakin, ياقين.

Dès le temps d'Ibn-Haukal, qui voyageait en 963 de notre ère, et que cite Aboulféda écrivant lui-même avant l'an 1230 de Jésus-Christ, les Musulmans honoraient à Yakin l'oratoire d'Abraham, et le nommaient comme aujourd'hui : Mesdjed Ibrahim-el-Khalil. Schultens traduisait ainsi le passage d'Aboulféda : « Ibn-Haukal dit qu'au » sud de Bethléem, sous la même méridienne, existe une très-petite ville égalant » en grandeur un village, et qu'elle se nomme l'oratoire d'Abraham, l'ami de Dieu » comblé de toutes les bénédictions. » (Abulfeda, *Tab. syr.*, éd. Kœhler, p. 87, n. 52. — Schultens, *Ind. geogr. in Vit. Saladin.*, sub v°. *Beit-Sjibrinum*). Kœhler (*ibid.*) combat vainement cette traduction de Schultens, en soutenant que *Mesdjed*, مسجد, ne signifie pas ici « mosquée ou oratoire », mais seulement « *monument* ». La tradition recueillie sur les lieux mêmes justifie complétement l'interprétation de Schultens.

On montre au voyageur, au sommet arrondi de la montagne, à quelques pas à l'ouest d'une petite mosquée à demi ruinée, ce qu'on prétend être l'empreinte des pieds de Loth. Visible sur le roc nu et presque plane, exposée à l'action de la pluie, du soleil et du froid, elle est assez semblable à celle des pieds d'un homme de taille ordinaire chaussé de sandales. M. Lartet croit que ce sont deux rognons siliceux oblongs renfermés dans le calcaire du rocher. J'ai cru y voir une croûte siliceuse figurant à peu près deux semelles, et dont on aura peut-être un peu travaillé les bords pour obtenir plus d'analogie et d'exactitude dans la forme de chaque pied. Sur le linteau de la porte de la mosquée, il y a une inscription cufique que j'ai copiée de

mon mieux et fait en même temps copier par le secrétaire syrien de notre drogman. Grâce à la science de MM. Sauvaire et l'abbé Lanci, je puis donner le sens de cette inscription, qui est ainsi conçue :

اللىه الرحمں الرحىم امرىىںا هدا المسجد محمد ىں اسمعىل لحله

الىوىى ماله كالسوا وكاىكل سعارىسه ا ىلدوحمسىىں وىلىں

M. Sauvaire, qui la transcrit d'abord ainsi :

بسم اللّٰه الرحمن الرحيم امر ببنا هذا المسجد ابو بكر محمد
ابن اسمعيل الصباحى ...... من ماله طالـنا للشواب وزالك فى
شعبان سنة اشنى وخمسين وثلثماية

la traduit de la manière suivante :

« Au nom de Dieu clément, miséricordieux. Cette mosquée a été construite par » l'ordre d'Abou-Bekr Mohammad-ebn-Ismaïl es Sobâhy, [qui y a consacré] ses » propres deniers, dans le but d'acquérir la récompense éternelle, et cela dans » [le mois de] Cha'bân de l'année 352 [de l'hégire, J. C. 963]. »

Il cite à ce sujet ce passage de Moudjir-Eddin, *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, page 173 de sa traduction inédite :

« A une parasange de Habra (Hébron) se trouve une petite colline qui domine le » lac de Zoghar, بحيرة زغر (1) (la mer Morte) et l'emplacement des villes de Loth. » On y voit aussi une mosquée construite par Abou-Bekr Mohammad-ebn-Ismaïl » es Sobâhy; elle renferme le lieu où s'endormit Abraham. Il est enfoncé dans la » roche d'environ une coudée. On dit que lorsque Abraham vit les villages de Loth » soulevés dans les airs, il s'arrêta ou s'endormit. Puis il dit : Je rends témoignage » que c'est la vérité évidente. C'est pourquoi cette mosquée fut nommée le Mesdjed » de la vérité évidente : مسجد الحق اليقين. Sa construction eut lieu dans le mois de » Cha'bân de l'année 352 (J. C. 963). Au dehors de la mosquée est une caverne

(1) « Quelques manuscrits, dit en note M. Sauvaire, portent زُعَر par un ع au lieu du غ. Je ne doute » point qu'il ne faille lire Zoghar. Je crois me rappeler que c'est le nom que les Ghawarniehs donnent » encore aujourd'hui aux ruines auprès desquelles ils sont établis, et qui sont situées au S. E. de la mer » Morte, et non à Zouweyra. »

» qui renferme le tombeau de Fathéma, fille d'el Hasan, fils d'Aly, fils d'Abou-
» Thâleb. »

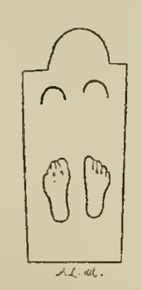
Et M. l'abbé Lanci, de son côté, qui la transcrit ainsi :

بسم الله الرحمن الرحيم. امر بأنشا هذا المسجد ابى بكر محمد
بن اسمعيل لعبادة الله: من ماله كان البنيان وخُلص بحمد
الله سنة اربع وخمسين ومايتين:

en donne la traduction suivante :

« In nome di Dio misericordevole, misericordioso. Ordinò che s'innalzasse questa
» moschea (di Abu-Beker) Maometto, figliuolo d'Ismaele, per lo culto d'Iddio. Con
» sua pecunia si alzò la fabbrica, e fu finita, lode a Dio! l'anno 254. »

Dans la chambre que renferme la petite mosquée et dont la voûte subsiste encore, la lumière pénètre par la porte et éclaire très-bien l'intérieur. On y voit dans le dallage un large renfoncement régulier d'environ 30 centimètres de profondeur sur 2 mètres et demi de longueur et 1 mètre et demi de largeur; il m'a paru creusé dans une pierre calcaire dure et polie. Le docteur Combe croit au contraire que c'est un plâtrage. Je ne puis partager cet avis, étant resté longtemps à examiner ce lieu. Il est d'ailleurs certain que le fond, du moins, de cette sorte d'auge est une pierre autrefois polie et sur laquelle, comme dans la Caaba de la Mecque (d'Herbelot, sub v° Caaba), sont les empreintes des pieds et des genoux d'Abraham, laissées, dit-on, par ce patriarche pendant qu'il priait Dieu dans cet endroit qui lui doit son nom. Ses deux pieds nus, surtout le droit, y ont produit des marques en creux attestant le talent de l'artiste dont le ciseau les a sculptées.



Chacune a d'ailleurs 0m,37 et demi de longueur. Plus en avant, sur la même pierre, on prétend montrer la double place usée par les genoux de l'ami de Dieu; elle est en proportion de celle des pieds. La direction du nord au sud des uns et des autres montre qu'on a voulu faire croire que le gigantesque patriarche se tournait pour prier dans la direction de la Mecque où, dans la Caaba, on montre aussi, en un lieu nommé *Mecan Ibrahim*, l'impression et la forme des pieds d'Abraham sur la pierre dure (d'Herbelot, *Bibl. orient.* sub v° Caaba). Ces faits confirment d'ailleurs la tradition fondée sur la Genèse et l'identification proposée par Ritter (*West Asien*, V Abth., II Absch., § 8; — *Erdk.*, t. XV, p. 635.) La vénération des Arabes pour l'oratoire d'Abraham y est exprimée par

de nombreux *ex-voto* de la nature la plus simple. Quatre piquets carrés plantés autour de l'enfoncement où priait le patriarche portent une ficelle tendue à laquelle on a suspendu quelques lambeaux de franges, des brins de barbe grise, des poils de chameau ; quelques inscriptions sont tracées sur les murs, la plupart au charbon et grossièrement : et c'est là ce qui atteste encore le souvenir de la grande émotion religieuse, dont le père futur des Hébreux dut être frappé quand, après avoir vainement essayé de détourner la colère divine, il revint le lendemain dans ce lieu pour être témoin de ses redoutables effets.

Plus bas, sur la pente de la cime, vers la mer Morte et sous la cour de la mosquée, est un caveau obscur et étroit, sans porte, et où l'on descend par quelques degrés. C'est là que fut ensevelie, disait-on, la fille de Hassan oul Hassan, حَسّن وللحسّن, ami et compagnon de Mahomet. Le tombeau consiste en une banquette funèbre accompagnée de deux inscriptions cufiques scellées dans le mur, la plus grande à gauche en entrant, calquée par MM. Vignes et Lartet, et dont je donne ici l'explication et le commentaire par MM. Lanci et Sauvaire, l'autre au chevet de l'auge funèbre, calquée par M. Lartet et expliquée par les mêmes savants.

Voici comment M. Sauvaire lit et traduit la première :

بسم الله الرحمن الرحيم
لله العّزة والبقا وله ماذرا
وىرا وعلى خلقه كتب
الغنا وفى رسوله إسْوَةٌ
وعزا هذا قبر امّم سلمة
فاطمة ابنت (*sic*) للحسن بن
على بن ابى طالب رضى اله (*sic*, pour الله) (عنة)

« Au nom de Dieu clément, miséricordieux. A Dieu sont dévolues la puissance et la
» durée ; à lui appartient ce qu'il a créé
» Et produit. A l'égard de ses créatures, il a prescrit le néant ; et dans l'apôtre de Dieu
» [on trouve] un sujet d'imitation
» Et de consolation. (1) Ceci est le tombeau de Omm Salama Fathéma, fille d'el
» Hasan, fils d'Aly, fils d'Abou-Thâleb, que Dieu soit satisfait [de lui]. »

(1) M. Sauvaire ajoute ici en note : « C'est-à-dire qu'il faut imiter la fermeté de Mahomet dans l'adver-
» sité (cf., le commentaire de Beidhawy sur le mot إِسْوَةٌ , édit. Fleischer, p. 126), et se consoler à la
» pensée que la mort n'a pas même épargné un personnage aussi sublime que le Prophète. »

D'accord avec M. Sauvaire, M. Lanci, à son tour, lit et traduit comme il suit cette première inscription :

بسم الله الرحمن الرحيم
لله العزة والبقا وله ماذراء
وبراء وعلى خلقه كتب
الفنا وفى رسول الله اسوت
وعزا هذا قبر المسلمة
فاطمة ابنت الحسن بن
... توفيت يوم ... سنة

In nome di Dio misericordioso, miseratore.
A Dio è la gloria e la durazione; è di lui ciò che fu seminato
E creato : e sulle creature sue è scritto
Il deperimento, e nell' apostolo di Dio avete esempio
E consolazione. Questo è il sepolcro di Moslema
Fatima, figliuola di Hassan, figliuolo di
.... trapassò il di.... dell' anno....

La seconde inscription, la plus petite, n'a point été traduite par M. Lanci, qui l'a trouvée trop incomplète pour en tirer une bonne explication.

Mais M. Sauvaire l'a transcrite et l'a traduite de la manière suivante :

أَسكَنْتُ من كان فى الاحشاء مسكنه
بالرغم منّى بين الترب والحجر
(أَنْديك) فاطمة بنت آبن فاطمة
بنت الائمّة بنت الانجم الزُهُر

« J'ai fait habiter celle qui avait sa résidence dans mes entrailles entre la terre » et la pierre [du tombeau], et cela en dépit de moi-même.

» Puissé-je te servir de rançon, Fathéma, fille du fils de Fathéma, fille des » Imâm, fille des étoiles brillantes! »

Puis il ajoute :

« Dans les *Voyages d'Ebn Bathouta*, traduits par MM. Defrémery et Sanguinetti, tome Ier, page 119), ces deux vers se trouvent] reproduits avec une variante au commencement du second. Au lieu de أَنْديك, on lit يا قبر, ô tombeau (de...),

et par suite أَسْكَنْتَ à la seconde personne, au lieu de أَسْكَنْتُ. Il est bien à regretter que précisément la photographie de l'inscription ne reproduise pas le commencement du second vers.

» Ebn-Bathouta ajoute un troisième vers :

ب ذبر ما فيك من دين ومن ورع
ومن عفاف ومن صون ومن خفر

« O tombeau! combien tu renfermes de religion et de piété, de chasteté, de » réserve et d'excès de pudeur! »

» Peut-être faut-il supposer que les deux dernières lignes de l'inscription, se trouvant enfoncées dans le sol, n'ont pu être reproduites par la photographie.

» Ces vers sont du mètre « Basith », premier genre, première espèce de de Sacy (voy. *Art métrique*, à la suite de la *Grammaire arabe*, page 631).

» Moudjir Eddin (fol. 25 r°. de mon manuscrit), après avoir dit que la construction de la mosquée d'el Yaqîn (la mosquée de la Vérité indubitable) eut lieu dans le mois de Cha'bân de l'année 352 (J. C. 963), ajoute :

« Au dehors de la mosquée est une caverne qui renferme le tombeau de Fathéma, » fille d'el Hasan (1), fils d'Aly, fils d'Abou-Thâleb. A ce tombeau est une plaque de » marbre sur laquelle est gravée l'inscription suivante en caractères cufiques » (ce sont les deux vers cités en commençant).

» Voici le passage d'Ebn Bathouta qui a trait au même tombeau (*loc. cit.* p. 118 et suiv.) :

« Dans le voisinage de cette mosquée (d'el Yaqîn) est une caverne où se trouve le mau- » solée de Fathimah, fille de Hoçaïn, fils d'Aly. Tant à la partie supérieure qu'à la partie » inférieure du mausolée, on voit deux tables de marbre sur l'une desquelles est l'in- » scription suivante : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux! à lui sont le pouvoir » et la durée; à lui appartient ce qu'il a créé et produit. A l'égard de ses créatures, il a » prescrit le néant et dans l'envoyé de Dieu réside la perfection (2). C'est ici le tombeau » de Oumm Salamah Fathimah, fille de Hoçaïn. »

(1) « Bien que mon manuscrit et le texte d'Ebn-Bathouta portent el Hoseyn, on voit, grâce à la découverte de M. le duc de Luynes, qu'il faut y substituer el Hasan. Un exemplaire de Moudjir-Eddin que j'ai eu entre les mains portait aussi el Hasan. »

(2) « C'est, à un mot près, la première inscription qui a été découverte par M. le duc de Luynes et qui est ci-dessus transcrite. »

» Et sur l'autre table est sculpté ceci : « Fait par Mohammed, fils d'Abou-Sahl, » sculpteur au Caire. » Et au-dessous on lit les trois vers plus haut cités : « Tu as fait » résider contre mon gré, entre la terre et la pierre, etc. »

De cette hauteur de Yakin, on découvre bien une vaste étendue de la mer Morte, depuis wady Zerka-Maïn jusqu'au wady Mojib, et jusqu'à Ed-Drah au débouché du wady Kerak; mais rien de ce que l'on voit de Bethel ni de Djebel-Mousa. On n'aperçoit non plus de là aucune partie de la rive occidentale de la mer Morte, excepté un peu de la plage entre Ras-Mersed et le wady Hulil. Ceci est en opposition avec l'opinion plaçant Tsoar à Zuweirah. Il résulte encore de cette observation que les trois points désignés par la Bible comme ceux d'où l'on pouvait voir Tsoar, c'est-à-dire Bethel, le mont Nebo et Caphar-Barucha, ne donnent, dans leurs directions divergentes, aucune des intersections ni coïncidences présumées, surtout en tenant exactement compte, comme on le doit, du passage de la Genèse et de celui si positif de saint Jérôme.

On lit en effet dans le premier :

« 27. Abraham se rendit de bon matin à l'endroit où il s'était tenu devant la face » de Jehovah.

» 28. Et regardant d'en haut *en face* de Sodome et de Gomorrhe et sur toute *la face* » de la terre du Kikkar, il vit : et voici que s'élevait une fumée, comme la fumée d'un » fourneau (à chaux ou à fondre les métaux).

» 29. Et lorsque Elohim perdait les villes du Kikkar, Elohim se souvint d'Abraham, » et il fit sortir Loth du milieu du bouleversement en bouleversant les villes où habi- » tait Loth.

» 30. Et Loth monta de Tsoar et habita sur la montagne, et ses deux filles avec lui, » par ce qu'il craignit de demeurer à Tsoar, et il s'établit dans une caverne, lui et ses » deux filles. » (*Gen.*, XIX.)

Dans le second passage, celui de saint Jérôme, on it.

« Le lendemain, le soleil étant déjà levé, elle (sainte Paule) se tint sur la crête de Caphar- » Barucha, c'est-à-dire le *village de la bénédiction*, le lieu jusqu'où Abraham a reconduit » le Seigneur. De là, voyant d'en haut le vaste désert, et la terre autrefois celle de » Sodome et de Gomorrhe, d'Adama et de Seboïm, elle contempla les vignes de baume » dans Engaddi et Ségor (surnommée) la génisse de trois ans, qu'on appelait d'abord Bala, » et qui fut traduite par Zoara, c'est-à-dire *petite* dans le langage des Syriens. Elle se » rappelait la caverne de Loth, et, se mettant à verser des larmes, elle avertissait les

» vierges ses compagnes de se défier du vin, dans lequel est la luxure, et dont les Moa-
» bites et les Ammonites sont issus. » (S. Hieron., *Ep.* CVIII, *ad Eustoch.*, t. I, ed. Veron., col. 694, 695.)

Saint Épiphane écrit que Caphar-Baricha, comme il le nomme, est à trois milles d'Hébron (ap. D. Vallari, *not. ad loc.*).

Par ces deux passages si formels que j'ai traduits aussi littéralement que possible, on voit deux choses bien importantes à constater et que je discute à l'Appendice : l'une que, selon la Genèse, de ce lieu élevé et dont nous venons de reconnaître à la fois l'identité et le champ de perspective, Abraham voyait d'en haut devant lui Sodome, Gomorrhe et toute la face de la terre du Kikkar, dont les villes étaient alors bouleversées et fumantes sous la main du Seigneur, et que Loth, réfugié d'abord à Tsoar, n'osa pas y demeurer, mais gravit une montagne et vint avec ses deux filles habiter une caverne.

L'autre que, selon saint Jérôme, sa pénitente sainte Paule voyait du même lieu le vaste désert (lequel?), la terre qui fut autrefois celle de Sodome, Gomorrhe, Adama et Seboïm, et que, de plus, elle contempla les vignes de baume d'Engaddi et Ségor, nommée d'abord Bala, puis Zoara. A cette occasion, elle se rappelait la caverne de Loth et l'origine incestueuse des Moabites et des Ammonites, funeste effet de l'ivresse et de ses égarements.

Or, nous avons dit plus haut que de ce point désigné par une tradition conforme à l'histoire sainte, on ne voit sur la rive occidentale de la mer Morte qu'une partie de la plage entre Ras-Mersed et le wady Hulil, ce qui comprend la région d'Engaddi; mais sur la rive orientale, on distingue la côte depuis wady Zerka-Maïn jusqu'à wady Ed-Drah; le premier de ces wadys touchant au Ghôr-el-Belkaa au-dessous du Ghôr-es-Seisaban, à l'extrémité sud de celui du Jourdain; le second formant la limite nord du Ghôr méridional, composé du Ghôr-el-Mezraah, du Ghôr-el-Lisan et du Ghôr-es-Safieh.

Il est palpable que les Ghôr correspondent exactement aux Kikkar de la Bible. Dans la Genèse, *tout* le Kikkar du Jourdain est expressément, et deux fois en deux versets, désigné comme celui choisi par Loth pour y faire son séjour (*Gen.*, XIII, 10, 11, cf. 12), et les villes du Kikkar auprès desquelles Loth dressait ses tentes jusqu'à Sodome ne dépendaient pas de la terre de Chanaan qu'Abraham s'était attribuée dans son partage, comme l'observe justement Cohen (not. *ad Gen.*, XIII, 12). Faut-il en conclure que, du temps d'Abraham, le Kikkar de la rive gauche du Jourdain se prolongeait soit, réellement, soit nominalement, plus que le Ghôr supérieur, vers le sud, et comprenait le rivage et la contrée fertile de Zara entre le wady Zerka-Maïn et le wady Mojib? La première hypothèse, celle d'une prolongation matérielle du Ghôr du Jourdain, n'est guère admissible,

puisque c'est sur ce rivage que se trouvent les profondeurs les plus grandes et les plus abruptes du lac Asphaltite, et la géologie semble démontrer que la formation de cette faille prodigieuse a été très-antérieure à l'existence de l'homme. La seconde hypothèse, quoique plus plausible, ne résout pas toute la difficulté; car en concédant même que la dénomination de Kikkar du Jourdain ait été étendue autrefois au littoral de la mer Morte en prolongation de la rive gauche de ce fleuve jusqu'au wady Mojib, il n'en reste pas moins impossible de concilier avec le texte que nous venons de citer littéralement la situation de Sodome, déterminée d'une façon irrécusable tant par les autres textes bibliques que par les autres arguments exposés dans notre Appendice.

On voit encore par là que la position des villes punies par Dieu ne pouvait être, selon la Genèse, qu'en face de Caphar-Barucha, c'est-à-dire de l'autre côté de la mer Morte et dans la Moabitide. Que si l'on doit y compter Sodome, ce serait par une contradiction flagrante avec les textes de la Genèse elle-même, et que, par conséquent, en nommant cette ville, l'auteur sacré aura voulu désigner plutôt le territoire dont elle était la première cité que son enceinte et ses murs mêmes; il est vrai que la même forme figurée s'appliquerait également à Gomorrhe, Adama et Seboïm, et qu'il resterait pour la critique une incertitude dont saint Jérôme n'a jamais été exempt, ni dans le passage ci-dessus, ni dans l'*Onomastique*, ni dans les *Quæstiones Hebraïcæ*, ni dans ses autres commentaires bibliques.

Je renvoie à l'Appendice la discussion plus approfondie de ces difficultés. Elles me préoccupaient à Yakin d'autant plus vivement, que j'avais espéré davantage y trouver leur solution et que j'étais plus loin de l'avoir obtenue. Plus je les ai étudiées, plus j'ai compris quelles incertitudes les enveloppaient dès l'époque de saint Jérôme, qui, manifestement, en racontant le pèlerinage de sainte Paule à Caphar-Barucha, désigne comme ayant été vues successivement de *haut en bas*, par sa sainte pénitente, Engaddi et Ségor. D'où il résulterait que la première est, avec sa belle source, au sommet du grand escarpement venant des hauteurs d'Yakin dominant Ségor, située, par là même sur ce plateau agréable et cultivé où nous avons campé comme tant de voyageurs, et qui s'étend par une déclivité du pied du mont Engaddi jusqu'au bord de la mer Morte, entre le wady Sudeïr et le wady Arayeh.

Cette erreur de saint Jérôme, réfutée d'ailleurs par lui-même dans d'autres passages, prouve combien dès son temps on était incertain sur la véritable position du Ségor de la Genèse, et explique comment, à son imitation, les écrivains du moyen âge n'hésitèrent que rarement à suivre cette voie d'identification plus ingénieuse que plausible. Ainsi

l'igoumène russe Daniel, pèlerin en 1125, place *Sigor, la caverne et le sépulcre de Loth*, à trois verstes (3 kilom. 201 mètres) du lieu où Abraham pria Dieu pour apaiser sa colère contre Sodome (pages 86, 87). Neby-Lut est en effet à cette distance de Yakin.

Burchard avant 1283 (VII, 45), Odoricus de Foro Julii avant 1330, n'hésitent pas à placer, comme saint Jérôme, Ségor au-dessous de la montagne d'Engaddi, et le dernier cite à deux milles d'Hébron le *lieu où Abraham pria pour Loth arrivant de Ségor*, ville préservée, à cause de lui, de la destruction (c. XLV). Leur opinion est partagée par le rédacteur du voyage du comte Jean de Solme, qui, deux fois en deux pages, place le mont Engaddi au-dessus de Ségor, ou Ségor au-dessous du mont Engaddi (*Reisebuch*, p. 70 et 71).

Hégésippe, au contraire, partageant d'avance une opinion émise bien des siècles après lui par des voyageurs modernes, semble placer Ségor vers Zuweirah-el-Tahta, se rapprochant ainsi du lieu désigné pour Ségor par Foulcher de Chartres, Albert d'Aix et Guillaume de Tyr.

Dans l'espoir de trouver près de Caphar-Barucha un point d'où l'on pût avoir une plus vaste perspective sur la mer Morte, nous poussâmes notre exploration vers le nord sur la même cime, jusqu'à Neby-Lut, qu'on distinguait très-nettement à peu de distance. En un quart d'heure nous y fûmes arrivés. Neby-Lut est à peu près à la même hauteur que Yakin, c'est-à-dire à 680 degrés et demi du baromètre : c'est un village d'une douzaine de maisons, avec quelques jardins et un peu de culture au printemps. On prétend y conserver le tombeau de Loth dans une petite mosquée à minaret, qui était fermée quand nous y arrivâmes et dont on ne put ou ne voulut trouver la clef; mais par les larges fentes de la porte délabrée, nous pûmes facilement voir la chapelle à entrée ouverte et située à droite dans la cour, ainsi que la prétendue tombe de Loth, qui nous parut presque exactement de la forme et de la dimension de celle de Rachel. Une inscription cufique, fort ancienne, à ce qu'il m'a semblé, est sur le linteau de pierre au-dessus de la porte. Le temps et le jour nous ont manqué pour la relever.

Les Musulmans ne sont pas les seuls à désigner Neby-Lut comme la sépulture de Loth. L'igoumène Daniel, voyageant en Terre-Sainte sous le roi latin Baudouin I[er], y place dans une grande caverne à trois verstes (3201 mètres) de Saint-Abraham le sépulcre de Loth et de ses deux filles. « C'est là, dit-il, que Loth se retira avec elles en fuyant de » Sodome. On y voit aussi les restes des demeures des premiers habitants de cette con- » trée, situées sur une haute montagne, et ce lieu se nomme Sigor. De là, vers le midi,

» à la distance d'une verste (1067 mètres) se présente sur une élévation une stèle
» de pierre qu'on nomme la femme de Loth. De là jusqu'à Sodome, la distance est de
» deux verstes (2134 mètres) J'ai vu cela de mes yeux, mais je n'ai pu y porter mes
» pas, craignant les barbares; de plus, les fidèles m'en ont empêché en me disant . Que
» verriez-vous de bon là-bas? Vous n'éprouveriez que des tourments, car des exhalaisons
» fétides s'élèvent de la mer, et vous pourriez en être malade. Par conséquent, nous
» retournâmes à Saint-Abraham, et, préservés par la grâce de Dieu, nous revînmes vers
» la double caverne, et, dans son enceinte, nous y saluâmes les lieux saints et nous nous
» y reposâmes pendant deux jours (1). »

Maundeville, en 1322, plaçait à trois milles d'Hébron le tombeau de Loth, *frère* d'Abraham (2). En 1483 et 1484, Fabri (*Evagat.*, t. II, p. 348) désigne la vallée de Larmes comme le lieu où est le sépulcre de Loth, fils du frère d'Abraham. On voit par ces autorités que là encore les chrétiens ont partagé les idées musulmanes sur l'asile de Loth, montant de Ségor et se réfugiant avec ses filles auprès d'Abraham dans le pays de Chanaan, sur le voisinage de Sodome, de la statue de la femme de Loth, enfin sur toute une topographie imaginée contrairement aux idées historiques, morales et religieuses que la Genèse a conservées en éloignant d'Abraham la scène d'un effroyable et révoltant inceste, expliqué et atténué seulement par l'isolement absolu, l'épouvante d'une catastrophe qui semblait générale, par la crainte de l'extermination de l'espèce humaine, et par l'ivresse d'un père que la tradition musulmane et celle du moyen âge plaçaient au contraire sous la protection du voisinage et des prières d'Abraham.

Il m'a semblé qu'une si monstrueuse tradition ne pouvait s'expliquer que de deux manières : l'une, par suite du texte mal compris et mal commenté par saint Jérôme en ce qui concerne Ségor; l'autre, par l'exemple de Neby-Mousa, ainsi nommé peut-être par les Musulmans dès avant la croisade, sans doute en mémoire du tombeau de Moïse qui fut certainement sur les hauteurs opposées de la rive orientale. N'en fut-il pas de même pour Neby-Lut, dont le nom aurait correspondu sur la rive occidentale au tombeau de ce patriarche, situé sur la rive opposée vers Zara (un autre Tsoar) entre, wady-Zerka Maïn et le wady Mojib?

Après avoir entrevu le cénotaphe de Loth sans rien distinguer, d'ailleurs, qui ressemblât aux habitations des troglodytes signalées par Daniel, et qui peut-être sont souter-

(1) *Pèlerin. de l'igoumène russe Daniel en Terre-Sainte*, trad. par Abr. de Noroff, pp. 85, 87.
(2) Ap. Thom. Wright, *Early Travels in Palest.*, p. 162.

raines, nous cherchâmes le point de ce village d'où l'on pourrait découvrir le plus possible de la rive orientale de la mer Morte. Une hauteur qui dominait les maisons nous attira d'abord, et, en nous y rendant, nous vîmes M. Lartet, notre compagnon, échapper à un véritable péril : son cheval, lancé au galop sur cette pente douce, trébucha en montant et s'abattit presque dans un large trou couvert et caché, d'où s'élevèrent à l'instant des étincelles et de la cendre. C'était un de ces fours creusés dans le sol, où l'on cuisait des aliments par des procédés économiques sous une couche de combustible à moitié éteint. Heureusement le jeune cavalier releva promptement son cheval légèrement brûlé, et nous pûmes reprendre sans inquiétude notre observation. De ce point culminant on a sur la mer Morte une vue bien moins étendue que de Yakin, et l'on ne distingue guère que la plage du wady Zerka-Maïn.

Notre retour à Hébron s'effectua par un joli vallon dont la direction était vers le sud-ouest; comme tous ceux de cette région, il est bordé de crêtes rocailleuses dont toute la terre végétale, entraînée au fond des encaissements par les eaux, s'y est déposée et constitue le sol cultivable.

D'après ce que j'ai cité de Fabri, ce serait là la *vallis Lacrymarum*, où était le tombeau de Loth. Ensuite nous trouvâmes quelques collines stériles et pierreuses, et en cinquante-cinq minutes nous étions de retour à notre camp d'Hébron, à six heures et demie du soir.

Les observations de M. Vignes furent, à quatre heures du soir, à Yakin : baromètre Fortin, 680^{mm},6; thermomètre libre, 26 degrés centigrades; thermomètre mouillé, 12 degrés.

Nous partons d'Hébron à deux heures et demie avec notre caravane de mulets et de chameaux sous la garde d'Abou-Daouk. 4 Mai.

Un chemin d'abord rocailleux et montueux, puis tracé dans une vallée tortueuse peu profonde, mais assez bien cultivée, nous a conduits jusqu'à Semua (Eschtemoa), où nous sommes arrivés à six heures. Nous avons aperçu en chemin de fréquentes cavernes. Je signalerai entre autres, au lieu nommé Er-Rihiyeh, à droite de la route, une grotte taillée dans le rocher avec une entrée formant un arc surbaissé et les débris d'un pilastre à gauche. La seconde entrée est basse, et communique avec une seconde chambre où il y a une niche et les restes de l'auge funéraire. La masse de Semua fait quelque effet en se détachant sur le ciel au delà d'une assez large vallée que la route traverse directement. En approchant du village, la montée est bordée de grottes en partie retouchées par la main de l'homme, de citernes nombreuses et d'autres

vestiges de constructions. Le village lui-même, à peu près désert comme son château croulant, est un amas de pierres et de maisons éboulées, parmi lesquelles on trouve, servant de matériaux de construction, de nombreux fragments de sculptures, d'ornements, de frises d'un travail qui semble juif ancien et où ne figure l'image d'aucun être vivant. Ils représentent des patères, des candélabres, des raisins, des rosaces, etc.; un morceau de grande dimension est particulièrement bien exécuté, et l'on est frappé de son analogie avec la sculpture du monument de Siloh. Le linteau du tombeau du scheikh Abd-Allah est mutilé ; il porte sur deux pilastres d'une architecture qui paraît du même style. Le fragment dont je viens de parler est dans un mur tout auprès. Au milieu de ces débris on remarque encore des pierres de grand appareil, bien taillées et ajustées avec soin. Des recherches attentives en ce lieu fourniraient probablement d'utiles renseignements à ceux qui s'occupent de l'art juif. M. Vignes en a fait deux photographies.

Le château de Semua était bien bâti de bons matériaux, pierres de taille d'échantillon moyen. Il avait une grosse tour carrée et un corps principal adhérent à cette tour; l'orientation du grand axe m'a paru être de l'est à l'ouest. L'écroulement de l'édifice ne semble pas avoir eu lieu par l'effet du temps, mais d'une manière violente, comme par suite d'un tremblement de terre ou l'action d'une mine. Je n'ai rien vu qui annonçât celle du canon; je n'ai rien observé, non plus, qui ressemblât à des traces d'édifices antiques, ni découvert d'inscriptions, même dans les matériaux de cette forteresse.

Dans tout le village nous n'avons pas, cette fois-là, rencontré plus de deux personnes.

Semua s'élève sur une crête qui servait de limite à la partie cultivée et au désert. Sur le flanc occidental de la montagne, à cent cinquante pas environ au-dessous du village, il y a un puits assez abondant, de peu de profondeur : on abreuve les animaux dans des auges de pierre où l'on verse l'eau puisée au moyen de seaux de cuir. Sur le versant opposé de la vallée, on trouve quelques cultures de céréales entourées de murs de pierres sèches à hauteur d'appui, et, en gravissant la colline qui est à l'ouest de Semua et lui fait face, on arrive à la ruine et à la grotte sépulcrale dont je parlerai plus loin.

Le nom de ce lieu était autrefois Eschtemoh ou Eschtemoa, אֶשְׁתְּמֹה (*Jos.*, xv, 50) et אֶשְׁתְּמֹעַ (I. *Sam.*, xxx, 28).

Semua doit, comme on l'a supposé, être l'ancienne Esthemo ou Estemoah, qui aura

reçu ce nom d'un des descendants ou parents de Caleb (1). Nous avons dit que lors de l'invasion et de l'occupation de la Terre-Sainte, Hébron et ses environs furent donnés à Caleb en récompense de sa fidélité et conquis par lui et son neveu Othoniel sur la race des Enacim; qu'à la suite de cette conquête, les noms des villes furent changés et remplacés par ceux des nouveaux maîtres de ce pays : Chiriath-Arba s'appela Hébron, du fils de Kehath, fils de Levi (*Ex.*, vi, 18; I *Chron.*, vi, 42); Chiriath-Sepher fut changé en Debir et en Chiriath-Sanna (2). Les vainqueurs ou leurs descendants imposèrent aussi leurs noms aux villes de Gedor, Ephrata, Bethléem, Tecoah, Ziph, Jether, Socho, Zanoach (I *Chron.*, iv, 4 à 18) (3). Esthemoah, fils d'Isbach, fut l'éponyme de la cité trop favorablement située sur la limite du désert et du pays cultivé et dans une position trop militaire pour n'avoir pas fait partie, dès l'origine, de ces villes fortes qui inspiraient tant de frayeur aux espions de Moïse; il semble même que ce point dut être sur la route qu'ils suivirent en allant de Cadès à Hébron, par la voie la plus directe et la plus facile (*Numer.*, xiii, 22, 28; *Deuteron.*, i, 28). Esthemoah fut une des villes désignées par Josué pour être habitées par les Lévites autour d'Hébron, dans la tribu de Juda (*Jos.*, xxi, 14). Elle était dans le Daroma, c'est-à-dire la région méridionale de la Judée. Saint Jérôme et Eusèbe (4) disent que c'était une très-grande bourgade dans la circonscription et sur la frontière d'Eleutheropolis, au nord d'Anea.

Quoique deux autres routes, celle de Bersabeh par Socho et Anab, celle de la mer Morte par Maon et Carmel, conduisissent à Hébron sans passer par Esthemoah, cette ligne, qui est celle de l'Arabah vers Petra, doit avoir toujours été la plus importante et la plus sûre : j'en vois la preuve dans le choix qu'en fit Abou-Daouk pour nous diriger dans un pays où il avait intérêt à prendre le chemin le moins périlleux et à suivre autant que possible l'axe du plateau qui sépare le bassin de la Méditerranée de celui de la mer Morte. Esthemoah présente les conditions d'une place facile à défendre, pourvue par la nature de tout ce qui permettait un établissement considérable militaire et civil : l'inspection du terrain prouve que les anciens l'ont compris; cependant nous ne voyons pas qu'il soit fréquemment fait mention de ce lieu dans l'Écriture sainte. David

(1) Ritter, *Erdk.*, xv, p. 641. — *West Asien*, V Abth., ii Abschn., § 8.

(2) D'après les textes, Chiriath-Sepher, *urbs Scripturæ* (*sacræ*), était le plus ancien nom connu de cette ville. Debir, *adytum templi*, était celui qu'elle portait du temps de sa conquête par Othoniel; Chiriath-Sanna, *urbs Palmæ* ou *Rubi*, ensuite, et il paraît que le nom de Debir lui fut enfin définitivement rendu. (*Jos.*, xv, 15, 49. — *Judic.*, i, 11.)

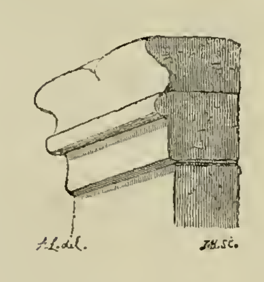
(3) Joab y est même nommé « *pater vallis artificum, quia artifices fuerunt* ». (I *Chron.*, iv, 14.)

(4) *Onomast.*, sub vv. 'Εσθέμα et *Esthemo*, 'Ανσοιμά et 'Ανάβ, et *Astemoe*, *Anab*.

vainqueur des Amalécites, et leur ayant repris le butin que, dans une incursion imprévue, ils avaient enlevé de Siceleg, avait tiré de ce dommage une si éclatante revanche, que de leurs dépouilles il fit de nombreuses largesses aux anciens de la tribu de Juda attachés à sa cause, à ceux de Bethel, de Ramath, de Jether, d'Aroer, de Siphmoth et d'Esthemoah (I *Sam.*, xxx, 28).

Schubert (*Reise*, II, p. 458) trouva au plateau pierreux (probablement l'aire où nous campions) une altitude de 2225 pieds français au-dessus de la mer. Les observations de M. Vignes furent le 4, à sept heures vingt-cinq minutes du soir : baromètre de Fortin, 703mm; thermomètre libre, 16 degrés centigrades; thermomètre mouillé, 11. — Le lendemain 5, à six heures du matin : baromètre de Fortin, 703mm,4; thermomètre libre, 13°,2 centigrades; thermomètre mouillé, 11°,5. Ce qui ne diffère pas beaucoup du chiffre consigné par Schubert.

5 Mai. En sortant de notre camp établi sur le petit plateau auprès de Semua, à quelques pas seulement de la sépulture du scheikh Abd-Allah, nous découvrons sur la colline opposée un édifice ruiné assez considérable, et plus loin, encore au nord, une caverne qui nous parut taillée pour un tombeau. Descendant alors le versant occidental de la montagne couronnée par Semua et franchissant la petite vallée qui nous séparait de cette ruine, nous y parvînmes promptement. Elle est sur une éminence arrondie, au flanc de la montagne, en face de Semua, et consiste en un massif quadrangulaire d'environ 5 à 6 mètres de hauteur, bâti de belles pierres devenues grises par la vétusté, mais assemblées et taillées avec soin. Ce massif s'élève sur une base de gros blocs; son intérieur est vide, et il a pu servir de tombeau. Du côté nord-est, le mieux conservé, on voit deux pilastres de peu de relief, mais grands, larges et supportant une sorte de corniche. Voici à peu près la forme des chapiteaux de ces pilastres.



Le travail et l'effet en sont bons. L'édifice ruiné s'appelle Beniyeh. Comme ce nom ne se rapproche d'aucun de ceux que nous a conservés l'Écriture sainte, si riche dans la nomenclature des villes de Juda, ne serait-ce pas la désignation du monument funèbre du vaillant lévite Beneiah, né à Kabzeel (peut-être wady Kaseil (1), auprès et au nord-nord-ouest d'Aïn-Weibeh), sur la limite extrême de Juda du côté de l'Edomi–

(1) Il y a aussi un lieu nommé Kesil dans le livre de *Josué*, et qui pourrait également avoir donné son nom au wady Kaseil. Sa position topographique y prêterait de même. (*Jos.*, xv, 30.)

tide, l'un des trois héros de l'armée de David, et devenu, plus tard, général de l'armée de Salomon (1).

M. Lartet eut l'obligeance d'aller visiter la grotte sépulcrale taillée dans le rocher et la colline regardant Semua, comme je l'ai dit plus haut. Il y a trouvé l'entrée du tombeau basse comme la grotte elle-même, creusée dans le rocher; mais les trois banquettes destinées à recevoir les corps sont en blocs de rapport, et la grotte est précédée d'une allée de pierres levées, assez grosses, disposées parallèlement entre elles.

Cet examen terminé, nous reprenons notre route vers le sud, et nous nous engageons d'abord dans un défilé descendant de peu de profondeur, et où une source demi-bourbeuse, d'un mètre de large à peine, arrête nos chevaux quelques instants. Les collines que nous traversons abaissent avec toute la chaîne leurs sommets arrondis vers l'Arabah au midi, vers la mer Morte à l'orient. On en juge bien les pentes à mi-côte. Vers onze heures nous arrivons au pied de cette chaîne, à Makhul, où commence la plaine inégale qui, par de longues ondulations, s'étend jusqu'à Redjom-Selameh et au delà. Elle est riche en terres d'alluvion, mais sans culture et sans eau, et déjà dans cette saison couverte d'herbes assez hautes, mais flétries. Nous nous arrêtâmes à Makhul pour y déjeuner au bord d'un lit de torrent desséché, garni de quelques maigres buissons. Pendant qu'on apprêtait notre repas, nous allâmes à la découverte. On nous avait parlé de ruines à l'ouest de la route à mi-côte, et de citernes à l'est. Nos explorations n'eurent pas de résultats intéressants : quelques ruines presque anéanties que je vis, des réservoirs de petite capacité et épuisés, nous dit-on; un tumulus naturel auprès de notre petit ravin; quelques Bédouines noires, à l'air étrange, accroupies pour nous regarder de loin; quelques tentes brunes à distance et comme cachées dans les plis du terrain, voilà tout ce que présentait le lieu de notre halte.

Nous en partons pour traverser dans la direction du sud-est cette plaine formant une sorte de gradin sur lequel s'épanchent les eaux du plateau de Semua.

Nous traversons plusieurs ravins assez creux, où nous trouvons éparses et brisées nos caisses de vin et de produits divers, semés sur la route par la négligence et l'indocilité des chameliers et des chameaux de notre caravane, qui marchent en mauvais ordre devant nous. Nous laissons à gauche le tumulus que l'on nomme Tell-Arad, et où le docteur Robinson a reconnu d'une manière incontestable (2) l'Arad des Chananéens-

(1) II *Sam.*, XXIII, 20. — I, *Chron.*, XI, 22. — Cf., *Jos.*, XV, 21. Cf. aussi *Carte de la Palestine et de l'Arabie*, par Palmer.

(2) *Bibl. Research.*, t. II, p. 101, 202, édit. 1856.

Amorrhéens qui habitaient cette contrée au moment où Moïse, arrivant du mont Sinaï et campé à Cadès, voulait envahir la terre promise du côté d'Hébron. On voit dans les Nombres (xiv, 1–45; xxi, 1-3), et dans le Deutéronome (i, 20–44), que le peuple d'Israël étant réuni à Cadès et se préparant à entrer en Palestine, Moïse envoya des espions parcourir le pays jusqu'à sa frontière la plus septentrionale, et qu'à leur retour la plupart d'entre eux firent un rapport si décourageant pour un peuple encore peu exercé à la guerre, qu'une furieuse sédition éclata contre Moïse, et ne s'apaisa que devant la fermeté de ce grand homme et l'intervention de Dieu lui-même. Moïse après avoir reproché aux Hébreux leur manque de foi et leur désobéissance, leur déclara qu'à l'exception de Caleb et de Josué restés soumis et fidèles, toute cette génération rebelle devait mourir dans le désert et qu'après quarante années, les coupables ayant péri, leurs enfants prendraient possession de l'héritage des patriarches. Le peuple repentant demandait à réparer sa faute en essayant cette invasion dont la seule pensée avait causé la sédition. Moïse, se refusant à cette tardive expiation, garda l'arche et le camp de Cadès, et ne voulut ni diriger ni suivre les téméraires qui croyaient détourner la malédiction divine. Le Chananéen-Amorrhéen, roi d'Arad, fut instruit de leur approche *par le même chemin qu'avaient suivi les espions*, et, assisté des Amalécites, vint à la rencontre des agresseurs, les battit, fit sur eux quelque butin, et les poursuivit avec la furie des abeilles jusqu'à Horma, qui s'appelait alors Safa, nom porté encore aujourd'hui par un plateau situé à une petite journée au sud-sud-ouest de Tell-Arad. Ce fut en cette occasion que les Israélites, vaincus, rejetés dans le désert et irrités de leur défaite, firent vœu de mettre en interdit, c'est-à-dire de vouer à une destruction et à une extermination générales, les villes de ce pays, si Jéhovah le leur livrait. Cette vengeance ne fut accomplie que par les tribus de Juda et de Siméon, vers l'époque de la mort de Josué, et depuis lors on donna définitivement à Safa le nom d'*Horma*, « lieu voué à la destruction, désolé », de *Herem*, « interdit, destruction ». (*Jos.*, xxi, 13-14. — *Judic.*, i, 16–17.)

Au bout de quarante ans d'expiation, lorsque Jéhovah permit aux fils des coupables morts dans le désert de pénétrer dans la terre promise, il ne leur accorda pas d'entrer par la montagne de l'Amorrhéen, lieu de la sanglante et honteuse déroute de leurs pères. Il leur ordonna de faire le tour de la terre d'Edom, et de longer le pays de Moab à l'orient, pour atteindre la rive gauche du Jourdain par le territoire où s'étaient établis d'autres Amorrhéens, sujets de Sehon, entre la région de Moab et celle d'Ammon. Un passage peut-être mutilé du chapitre xxxiii

des Nombres (v. 40) nous apprend que, lors du départ du peuple pour accomplir ce long circuit, le *Chananéen roi d'Arad en fut informé.* Cette brièveté même dans le document n'indiquerait-elle pas que le roi d'Arad, celui qui avait battu les Hébreux, ou son successeur, désormais rassuré par la levée des camps de Cadès et du mont Hor, cessa de se garder comme il le faisait depuis tant d'années, et ne sut pas prévoir qu'après avoir été attaqué vainement par le sud, son royaume serait conquis quelque temps après par le nord.

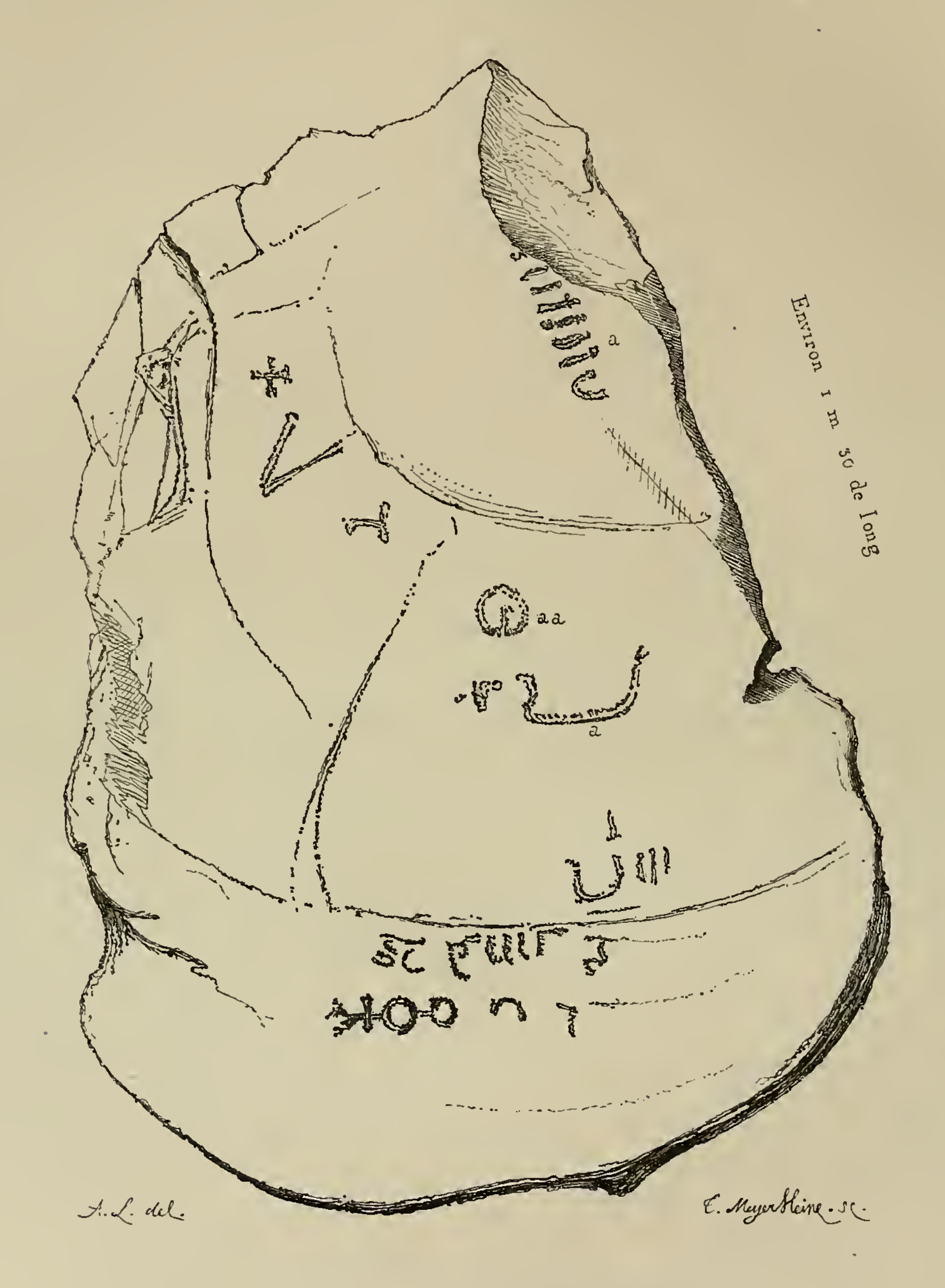
Un roi d'Arad est en réalité porté sur la liste des chefs vaincus par Josué, et comme il est cité avec ceux de Debir, de Geder et de Horma, il n'est pas douteux qu'il n'appartînt à la dynastie chananéenne de Tell-Arad (*Jos.*, XII, 13-14); mais il ne s'ensuit pas que son royaume fût dès lors occupé par les tribus de Juda et de Siméon.

L'*Onomastique* d'Eusèbe et celui de saint Jérôme s'accordent pour placer Arad à vingt milles au midi d'Hébron, dans le pays des Amorrhéens, près du désert de Cadès. C'était, disent-ils, un village à quatre milles de Mâlathé, sur la frontière de la tribu de Juda (1).

Continuant notre route de l'ouest à l'est et remontant un peu la pente de la plaine inclinée vers le sud, nous approchons de Selameh, et remarquons sur notre gauche, au bord de la route, au milieu des herbes sèches, deux pierres calcaires siliceuses, toutes les deux en forme de bouclier à *umbo*, comme celle que j'avais copiée à Djebel-Em'Harough. La plus petite avait conservé l'intégrité de sa configuration ; la forme de la plus grande était encore reconnaissable, malgré les grandes fractures qu'elle

(1) Euseb., *Onomast.*, v° deficiente Ἀράδ et sub v° erron. Ἀραμά. — Hieronym. sub v° *Arad*, *ad utrumque verb.*

avait subies; les caractères y semblent plus authentiques et plus anciens que ceux de la petite : c'est pour cela que j'ai copié la grande.



Le lieu nommé Redjom-Selameh est au sommet d'une longue éminence qui domine le pays au nord et à l'est. Le sol en est aride, couvert de cailloux de silex noirci en fragments. Nous y descendons de cheval avant le coucher du soleil. L'air était frais, presque froid. La solitude absolue, la désolation du lieu, son silence, l'obscurité du crépuscule, répandaient une tristesse générale autour de ce monceau de pierres taillées, de moyen échantillon et ayant visiblement servi à une construction, station

de garde ou d'asile pour les voyageurs; seulement elle est tellement ruinée aujourd'hui et ses débris sont si confus, qu'on ne pourrait en deviner le plan primitif. Pour en reconnaître la disposition probable, il faudrait déblayer les matériaux écroulés qui recouvrent entièrement les assises de fondation, si elles existent encore.

Plusieurs pierres de ce Redjom portent des caractères semblables à ceux que je viens de transcrire ou du même système. J'ai copié les inscriptions de trois d'entre elles.

Sur l'une on lit, sur une face : ; sur l'autre :

Sur la seconde on lit, sur une face : ; sur l'autre :

Sur la troisième, première face : ; seconde face :

Aucun de ces caractères ne portait la poussière blanchâtre attestant un travail tout à fait moderne. Je persiste cependant à croire que beaucoup sont récents et ont servi de signes de reconnaissance à des tribus ou bien à des opérations magiques.

Partis de Redjom-Selameh à huit heures. Voyagé d'abord au travers de la plaine ondulée sans trouver d'eau pour abreuver nos chevaux, qui n'avaient pas bu depuis Makhul. Après un détour et des recherches inutiles de nos cavaliers arabes dans un pli de terrain où il n'y avait plus que de la boue, des bauges et des traces nombreuses de sangliers, marché le plus directement possible pour gagner le bord du plateau conduisant à Zuweirah-el-Foca. La descente commence vers l'endroit appelé Redjom-el-Hadad. Comme Redjom-el-Hadad, ou plutôt Hadid, signifie, disait-on, « le monceau de fer », j'inspectai d'assez près, en passant, cette masse d'un brun foncé, tumulus ou cône à base très-évasée. Rien dans ses matériaux n'a paru être du minerai, ni des scories de fer, ni avoir été employé dans une construction quelconque, à moins qu'elle n'ait été faite de pierres brutes. C'est un amas de pierres quartzeuses brunes dont le nom provient, soit de leur analogie de couleur avec du fer rouillé, soit de leur dureté (1). 6 Mai.

Nous descendons avec nos chameaux par d'assez mauvais chemins à travers les gypses, les marnes salifères et les concrétions de sel et de cuivre ou de nickel peut-être sulfatés, et les quartz en rognons ou lames irrégulières.

Nous nous étions arrêtés pour déjeuner sur un plateau quartzeux, dans un élar-

(1) Il y avait une ville de Hadada sur la frontière de la tribu de Juda et du pays d'Edom. (*Jos.*, XV, 22.)

gissement de la gorge que nous descendions, à peu près à moitié chemin entre Redjom-el-Hadid et Zuweirah-el-Tahta. Il était midi, et malgré la concentration et la répercussion des rayons solaires sur ce gros gravier de silex anguleux et brun, la température était fort supportable. Pendant le loisir de la halte, je recueillis parmi les morceaux de silex épars sur le sol les plus bruns à la surface que je pus rencontrer, me promettant d'examiner cette couche brune uniformément étendue sur les fragments, mais plus noircie du côté exposé au soleil. J'avais déjà remarqué que ces silex si communs autour de la mer Morte et, comme je le reconnus ensuite, sur une grande région de l'Arabah, n'étaient pas bruns à l'intérieur, mais de la couleur ordinaire des cailloux pyromaques. Leur enduit extérieur les avait enveloppés même dans leurs fractures, et avait par conséquent été déposé subséquemment à la dislocation des bancs où ces quartz avaient été stratifiés. Leur couleur brune superficielle ne pouvait être due qu'à un enduit bitumineux ou à un sel de fer décomposé. A mon retour, de très-simples essais montrèrent que cet enduit résistant à tous les dissolvants du bitume, se dissout très-facilement dans l'acide chlorhydrique étendu ; il réunit tous les caractères du peroxyde de fer, résultant lui-même, à ce que je pense, du perchlorure de fer graduellement évaporé après avoir été concentré jusqu'à l'état visqueux.

En même temps que je faisais la facile recherche de ces échantillons, M. Vignes consignait ses observations, dont voici le relevé :

A Redjom-Selameh, à cinq heures quarante-cinq minutes du matin : baromètre, 714^{mm},3 ; thermomètre libre, 11 degrés ; thermomètre mouillé, 10. A midi, sur le plateau quartzeux où nous avons fait halte à deux heures, au sud-est de Zuweirah-el-Foca, à peu près à moitié chemin entre Redjom-el-Hadid et Zuweirah-el-Tahta : baromètre, 752^{mm} ; thermomètre libre, 24 degrés ; thermomètre mouillé, 15°,2.

Par une descente longue et souvent difficile, nous atteignons vers quatre heures et demie notre campement établi dans le défilé, sous Qalaât-Zuweirah, point que nous avions déjà visité lors de notre périple de la mer Morte. Nous aspirions à rejoindre les abreuvoirs de Zuweirah pour désaltérer nos montures privées d'eau depuis près de trente heures. Arrivés au bas de l'âpre sentier, on se hâta de les conduire au vaste bassin ou barrage en forme d'auge, situé au pied du rocher où s'élève le château, et là, comme d'habitude, les hommes, moins endurants et moins sages que les animaux, disputèrent si longtemps, que nos montures altérées durent attendre plus d'un quart d'heure la fin de cette sotte querelle.

En descendant à Qalaât-el-Zuweirah, nous dominions ce château et pouvions nous rendre compte assez facilement de sa forme; je rectifiai alors l'idée inexacte que je m'en étais faite la première fois. M. Vignes eut donc, le lendemain, la bonté de vérifier par des mesures précises la réalité des choses.

Profitant du jour qui restait, je relevai les inscriptions de la porte ogivale sarrasine, en pierres calcaires jaunes, percée dans le petit mur qui ferme l'accès du

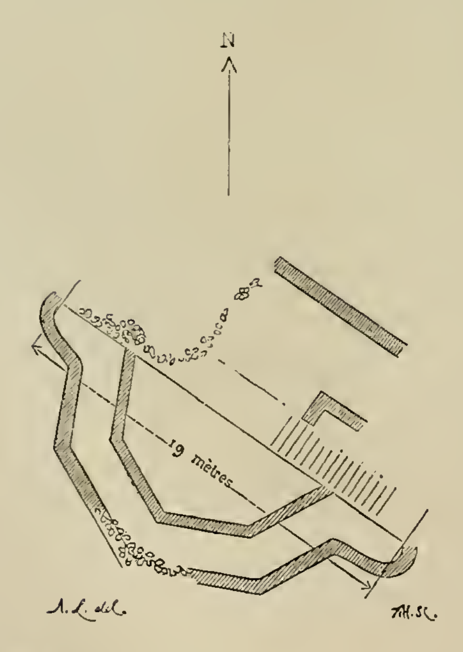


château au pied du rocher croulant qui le supporte. Ces inscriptions sont martelées sur la pierre; elles sont très-nombreuses et de la même nature que celles tracées sur les pierres des pays de Moab et de Redjom-Selameh. Beaucoup de caractères

sont anciens et quelques-uns modernes. J'ai marqué ces derniers par un petit *n*. Quelles que soient l'importance et la signification de ces signes, on voit, par cet exemple, qu'ils sont, ici, postérieurs à la construction du Qalaât-Zuweirah, mais peut-être en partie contemporains. Je ne vois encore d'exception que pour le salam sinaïtique de la pierre de Djebel-Em'Harough. Voici les inscriptions de la porte dans l'ordre de leur disposition par assises (page 241).

Les signes qui semblent les plus récents sont les deux croix ansées; les autres paraissent anciens, ayant pris à peu près la teinte de la pierre.

Pendant que je me livrais à ce travail et que M. Lartet étudiait la géologie de ces puissantes alluvions, à travers lesquelles les eaux des deux ravins ont creusé leur cours pour se joindre en un seul lit au pied du Qalaâ, MM. Vignes et Combe visitaient les ruines : je les rejoignis, et cette reconnaissance prépara le travail topographique du lendemain. Nos chameaux arrivaient peu à peu, descendant péniblement et avec hésitation le rude sentier que nous avions suivi nous-mêmes; en attendant que nos tentes fussent dressées et notre caravane en ordre, je cherchai l'ombre au pied des massifs d'alluvion compactes ou sous les gommiers, mimosas épineux, près du lit desséché du torrent. Là j'observai un de ces arbres dont la gomme était transparente comme celle des autres, mais noire. J'en détachai quelques morceaux et les goûtai : elle était d'une extrême amertume. Je fis demander aux Arabes si elle était produite par un gommier particulier. Ils répondirent négativement, et ajoutèrent que cette couleur noire et cette amertume venaient de ce que cet arbre avait été foudroyé. J'en conclus que peut-être on pourrait, au moyen de puissantes décharges électriques, obtenir une gomme arabique altérée de la même manière, et possédant, par là, une composition et des propriétés qu'elle n'aurait pas dans son état naturel.



Les observations de M. Vignes à notre campement furent, à quatre heures trente minutes : baromètre, 790^{mm},4; thermomètre libre, 30°,5; thermomètre mouillé, 20 degrés.

7 Mai. Avant de quitter notre station de Qalaât-Zuweirah, M. Vignes voulut bien relever le plan de ce château ruiné. Il me servit de rectification indispensable à celui que j'avais esquissé.

Les murailles ont 3m,50 de hauteur dans l'endroit le mieux conservé; l'axe de 19 mètres forme avec le méridien magnétique un angle de 53 degrés. Le rempart polygonal extérieur était destiné à combattre de loin, à l'abri. M. Vignes croit que ce fort a été bâti pour commander les deux barrages qui retiennent l'eau des ravins, et permettre de percevoir le droit sur les caravanes dont il protégeait le passage. Un escalier conduit à la plate-forme supérieure, un petit ouvrage intérieur en défend l'accès.

Partis du campement à huit heures et arrivés en une demi-heure environ dans la plaine de Zuweirah, au nord de Djebel-Esdoum, nous y dressons nos tentes pour y camper, afin de laisser à M. Lartet la faculté d'aller visiter la géologie du wady Mahawat, وادي محوط, et du Djebel-Esdoum. A midi, M. Lartet revient, ayant exploré le wady sans y avoir trouvé ni les sources salées, ni le soufre que lui avait signalés M. Tristram, mais des bancs ou escarpements d'alluvion imprégnés d'un bitume qui, par places, découle en stalactites. Il rapportait des échantillons très-concluants dans ce sens.

Dans l'après-midi, il a essayé de gravir au sommet du Djebel-Esdoum, mais inutilement. Des crêtes de sel âpres et coupantes, de vastes et profondes crevasses l'en ont empêché. Il a constaté, d'ailleurs, que le wady Mahawat se rabattait brusquement sur le wady Zuweirah, et que la carte de Van de Velde était inexacte à cet égard, offrant une bifurcation à gauche qu'il n'a pas rencontrée.

Observations de M. Vignes. — Plaine de Zuweirah, à midi : baromètre, 796mm,2; thermomètre libre, 28 degrés; thermomètre mouillé, 19°,7. Au même lieu, à quatre heures du soir : baromètre, 795mm; thermomètre libre, 30 degrés; thermomètre mouillé, 19.

Nous passâmes la nuit la plus paisible sur cette plaine de Zuweirah parsemée seulement de mimosas et de buissons. Le matin, de bonne heure, les saïs partirent avec nos chevaux pour aller les abreuver aux barrages de Zuweirah-el-Tahta.

Dès qu'ils furent de retour, nous partîmes de notre campement à sept heures, et nous nous dirigeâmes vers le bord de la mer Morte, dont le souvenir était encore si présent à notre esprit. Nous l'atteignîmes à Ras-Hish, à 12 kilomètres et demi environ au sud du détroit qui sépare la côte occidentale du cap Molyneux de la Liçan. Nos sondages, confirmant ceux de Lynch, nous avaient révélé les bas-fonds qui transforment en véritable lagune tout le golfe méridional de la mer Morte. Ils ont été depuis longtemps signalés comme permettant, en été et dans les basses eaux, un passage à gué, dont Seetzen, en 1812 Irby et Mangles en 1818, ont été les témoins, et qui fut 8 Mai.

attesté par les Arabes à Burckhardt en 1810, et au docteur Robinson en 1838. Les voyageurs éclairés n'ont pas douté que cette lagune et les sables mouvants, qui rendent aujourd'hui la Sabkah si dangereuse, ne fussent le lieu même de la fertile vallée de Siddim, si célèbre dans la Bible par la double défaite des rois de la Pentapole et par les puits de bitume que recélaient ses profondeurs. Au même point du Ras-Hish, nous étions à 6 kilomètres seulement au sud de wady Um-Barrheg, appelé par M. de Saulcy, Embarreg, et, sur la carte de Van de Velde, désigné seulement par le nom de ses ruines, Qalaât-Um-Baghek. Quel que soit le véritable nom primitif de ce lieu que je soupçonne être tout autre, sa situation au bord de la lagune, son voisinage de wady Zuweirah et de la plage de Sebbeh, sa source, ses réservoirs, ses édifices et son exposition juste en face de l'endroit où nous étions débarqués pour aller à Kerak, m'ont souvent fait penser que le Qalaât-Um-Barrheg ne devait être autre chose que l'*embarcadère* de la grosse barque ou chaland établi au moyen âge, par le seigneur de Kerak, pour transporter à sa ville alors très-importante, pour recevoir de Jérusalem ou y expédier des vivres, des denrées de toute nature, jusqu'à des meules et des cercles. Nous donnerons à l'Appendice la charte de Maurice, seigneur de Montréal et de Kerak, octroyant en 1152, aux chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, l'usage gratuit de cette barque, excepté pour les deux derniers articles, et la confirmation du même privilége, en 1177, par Renaud de Châtillon, seigneur d'Hébron, de Montréal et de Kerak, c'est-à-dire le défenseur de toute la frontière méridionale du royaume de Jérusalem. C'était, sans doute, à cette navigation de cabotage que faisait allusion Edrisi, savant géographe arabe de Tetuan, vivant en 1155 à la cour de Roger II de Sicile, et disant que sur la mer Morte il y avait de petites barques destinées à transporter les voyageurs et les vivres (ap. Reland, *Palæst.*, p. 249). Si le nom de la vallée de Siddim a été traduit par « vallée des champs cultivés, vallée des jardins, vallée de Sodome », dans les meilleures versions sémitiques, « vallée des puits d'asphalte » par Josèphe, « vallée du sel » par les Septante, ces qualifications différentes étaient justifiées autrefois, et toutes confirment les traditions bibliques. Ce pays « irrigué jusqu'à l'entrée de Tsoar » n'est devenu une lagune que par suite de l'affaissement subit ou graduel de son sol, mis ainsi en communication avec la profonde mer autrefois bornée au détroit actuel, entre la côte occidentale et la pointe Molyneux. Au bord de cette lagune, la masse saline du Djebel-Esdoum influe si peu sur la salure de l'eau baignant son étroit rivage, qu'elle y est inférieure à celle du reste de la mer Morte (1), et que

(1) Voyez plus loin le mémoire de M. Lartet.

nous n'avons pas aperçu le moindre signe de cristallisation dans cette eau peu profonde, exposée jusqu'à son lit à l'action de la chaleur solaire. Cette infériorité de salure peut être expliquée par l'action des sources chaudes qui se trouvent à l'extrémité sud du lac, et celle des eaux de rivière qui traversent les sables mouvants et perméables de la Sabkah, et viennent particulièrement des wadys Jeib, Tafileh et Es-Safieh. Ces courants à peu près perpétuels, qui modifient encore aujourd'hui la densité saline de la lagune, devaient, à l'époque où la vallée de Siddim était cultivée par les procédés d'agriculture et d'irrigation des anciens Égyptiens, encore familiers à leurs descendants, faire un véritable paradis tropical de cette région. Ses bords fertiles attirent encore, malgré l'ardeur du climat, les cultivateurs du Ghôr, cet ancien Kikkar frappé de la punition divine racontée dans la Genèse. Lorsque la plaine de Siddim existait dans son entier, on pouvait communiquer directement de Djebel-Esdoum et de son littoral à la côte opposée, par les terrains de la Liçan qui lui servaient, à l'est, d'encadrement naturel. Les sables presque mouvants de cette presqu'île, pénétrés aujourd'hui d'eau salée, reçoivent les eaux douces qui descendent du wady Ed-Drâa et du wady Kerak. Les exploitations de bitume, dont les puits servirent de refuge aux rois de Sodome et de Gomorrhe après leur défaite, sont attestées par tous les anciens traducteurs de la Genèse et par Josèphe. Burchard prétend ou donne à entendre qu'il les a vus lui-même (*Descript. Terr. sanct.*, VII, 46); mais tout montre dans son texte qu'il n'a jamais étendu son voyage jusque-là, et que la vallée de Siddim avec ses puits de bitume, désignés, dit Burchard, chacun par une *pyramide* (éminences ou tumuli), ne sont en réalité que les singulières élévations en forme de cônes, de tours, de ruines, observées par nous dans les marnes du wady Seyal. Quant aux bitumes de la vallée de Siddim, la contiguïté du wady Mahawat et de ses calcaires bitumineux ne laisse pas de doute sur la possibilité de leur existence.

Pour Sodome et Gomorrhe, que l'Écriture sainte associe toujours dans leurs crimes comme dans leur importance politique, il n'est guère possible de douter que leur position ne fût vers la Sabkah, dont aujourd'hui les sables redoutés engloutissent les corps pesants encore plus aisément que les animaux et les hommes.

Nous marchions en longue file fort espacée sur la plage qui longe le pied de la montagne de sel du côté regardant l'orient; environ une heure avant d'arriver à la grotte, je pus observer à quelques pas, sur ma droite, ce que sans doute M. Lynch a fait dessiner et graver comme la colonne de sel, autrefois la femme de Loth. C'est, en effet, une colonne

de sel moins régulière que dans son dessin (fort imparfait et inexact d'ailleurs), mais à peu près dans la même proportion et située de même « sur le flanc gauche d'Esdoum, à un tiers de la distance jusqu'à son extrémité nord » (pages 307 et 308). Je regrette de n'avoir pas montré ce prisme curieux à M. Lartet, auquel il a échappé.

Au reste, cette colonne, tout en étant bien caractérisée, n'est pas le seul bloc isolé en situation pareille. Plusieurs autres se montrent successivement, mais plus déformés ou plus écroulés. Presque partout l'escarpement en arrière du talus est à pic et inaccessible ; on voit régner d'une manière continue le couronnement de gypse sur la muraille de sel. Après avoir parcouru 4 kilomètres depuis le Ras-Hish, je m'arrêtai pour attendre mes compagnons restés en arrière, et me mis à dessiner la grotte de sel et la montagne où elle est béante. J'admirais les magnifiques couches et les énormes blocs écroulés de cette belle stratification géologique ; les gypses de la couche supérieure s'étant détachés en partie, M. Lartet y a trouvé de très-beaux échantillons cristallisés de sulfate de chaux de formes très-variées.

En suivant le rivage de la mer Morte, la montagne d'Esdoum à notre droite, nous avions devant nous un beau spectacle. Le dernier golfe de cette mer mystérieuse s'arrondissait gracieusement ; ses eaux calmes et éclairées par les premiers rayons du soleil expiraient sur la plage en se bordant d'une frange légère d'écume au pied des fourrés d'arbres et de roseaux. Une vapeur transparente enveloppait encore les collines, et un calme profond régnait sur cette contrée silencieuse. On voyait, à gauche, grandir par étages les montagnes qui, des bords de la Liçan, s'élevaient aux cimes plus âpres du pays de Kerak. Le soleil répandait une clarté vive et douce sur ce pays inhabité, mais plein de grandeur et de poétiques souvenirs. Devant nous, à droite, on entrevoyait les hautes banquettes blanchâtres du Ghôr-es-Safieh ; sur notre gauche, se dessinaient déjà les gorges obliques et les crêtes sombres du pays d'Edom, sur les limites duquel nous allions camper le soir.

Quand nous eûmes dépassé Djebel-Esdoum vers le sud, nous découvrîmes plus à l'ouest et derrière les contreforts de cette montagne de sel, des collines noires qui pourraient être basaltiques ou imprégnées de bitume et qu'il importerait de visiter : elles font sans doute partie de la vallée nommée wady Fikreh, et lui servent d'épaulement occidental. Pas un être vivant ne se montrait sur notre route, ni passant, ni fellah, ni Bédouin maraudeur ; on pouvait se livrer sans distraction à la contemplation de ce beau paysage mélancolique et plein d'une solennelle sérénité. En vain les récits bibliques venaient-ils se mêler à ces impressions, la transformation dont ils nous ont gardé le témoignage, et dont les attestations matérielles étaient presque sous nos yeux, n'empêchait pas l'esprit

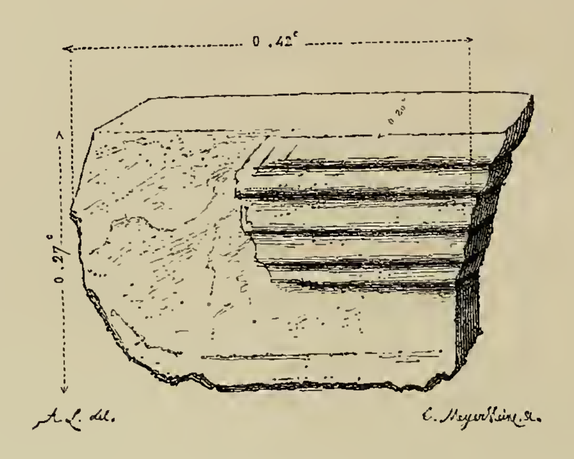
de se reporter au temps encore plus éloigné où cette région alors privilégiée, et encore si belle aujourd'hui, était « comme un paradis de Jéhovah, arrosé comme l'Égypte, jusqu'à l'entrée de Tsoar » (*Genes.*, XIII, 10). C'est à l'extrémité méridionale du lac Asphaltite, non loin du rivage où nous marchions alors, que, selon les idées du moyen âge, le Jourdain venait, près de Ségor, se perdre et disparaître dans un abîme (Jac. Vitriac., *Hist. Jerosol.*, lib. I, XIII). C'est aussi près de là que, selon les Arabes crédules, ce fleuve s'engouffre et passe sous terre pour aller se mêler à la mer des Indes. Ce fut là qu'après mon retour en France, une crue inusitée des eaux de la mer Morte, s'étendant au loin dans l'Arabah, leur fit dire que j'avais employé une puissance surnaturelle pour fermer cette issue imaginaire et causer le désastre inattendu dont ils avaient à souffrir.

Entrés dans la plaine salée et humide de la Sabkah, nous la traversâmes en une heure environ, ayant devant nous la verte végétation du wady Es-Safieh, et plus loin voyant les montagnes brunes de la chaîne édomitique se prolonger des frontières de Kerak vers Petra. Nous laissons à notre droite l'entrée de l'Arabah, et à notre gauche le bassin de la mer Morte, que nous contournons à distance par une ligne à peu près concentrique au dernier golfe de la lagune.

En parcourant la Sabkah, il nous semblait déjà difficile de ne pas supposer que là dut être au moins la principale des cités de la Sodomitide, graduellement détruite par l'invasion des sables mouvants et salés durant l'hiver, arides et cristallins durant l'été.

Vers onze heures, nous rencontrons des ruines parsemées de tessons de poteries arabes, quelques-unes anciennes, à vernis plombeux vert et avec des fragments de légendes arabes; des morceaux de verre de couleur, minces et brillants, d'une fabrication très-supérieure à celle d'Hébron, et probablement antique, les uns bleus, les autres imitant bien la sardoine brune onyx à couches blanches, au moyen d'émaux opaque blanc et d'émaux violet foncé, Je regrettai de les avoir laissés sur la place, depuis que je vis les produits actuels des fabriques d'Hébron. Nous remarquons des scories naturelles ou artificielles, des fragments ou morceaux roulés de basalte, de syénite et de beau porphyre rouge quartzifère, et même de porphyre rouge proprement dit, semblable à celui d'Égypte; une monnaie cufique de cuivre que j'ai rapportée. Les ruines, insignifiantes en elles-mêmes et en partie ensablées, sont nombreuses et assez étendues pour répondre à celles que, sans les avoir vues lui-même, Strabon disait être celles de Sodome et avoir eu soixante stades de tour; elles s'étendent depuis le cours d'eau du wady Es-Safieh jusque vers le Kasr-Um-Scherieh et Feifeh, à travers des monticules sablonneux et sous l'om-

brage léger d'un bois où l'*Asclepias gigantea* croît en abondance avec le zakoun et le gommier. De gracieuses petites tourterelles bleues y perchaient en grand nombre et sans crainte; des essaims de colibris du Jourdain tournoyaient autour des arbres. Dans le sable du plateau principal, détritus de grès blanchâtre, nous trouvons, au milieu de nombreux débris d'industrie antique et arabe, un étrange chapiteau taillé grossièrement dans un bloc de grès jaune et grossier.



Auprès de ce fragment se trouvait un autre morceau du même grès, ressemblant beaucoup à la partie antérieure d'une jambe de lion de demi-grandeur naturelle; mais incertain si c'était une œuvre d'art altérée par le temps ou un jeu de la nature, je m'abstins de le dessiner.

Notre camp était établi un peu à l'est de ces ruines, au bord d'une claire et rapide rivière, peu profonde, n'ayant pas plus de 3 mètres de largeur, courant sur un lit de cailloux, bordée d'un clair rideau de cannes assez élevées, et dont l'eau, très-bonne à boire, ne paraît pas être à une autre température que celle de l'atmosphère. Ce cours d'eau murmurant et sinueux vient d'une belle gorge pittoresque et sombre, creusée dans les montagnes entre Kerak et Petra. Il semble devoir être intarissable même en été. Selon quelques voyageurs, il traverserait en entier le massif édomitique et prendrait sa source au désert, dans la plaine dite de Szauan (carte de Palmer). Cette dernière assertion ne paraît pas indubitable. Toutefois cette rivière importante change plusieurs fois de nom dans son parcours : on lui attribue à son embouchure le nom de Nahr-el-Merâh (carte de Van de Velde); plus haut, où nous campions, celui de Es-Safieh; plus haut encore, celui de wady El-Kurâh et de wady El-Ahsy, (carte de Murray), ou Nahr-el-Hassan ou El-Ahsa (carte de Palmer).

L'identification des ruines situées dans le wady Es-Safieh avec Tsoar, Zoara d'Arabie,

Ségor, le Paulmier des croisés et le Zoghara du sud pour les Arabes, me paraît évidente en comparant les documents réunis à l'Appendice. Il me semble donc suffisant de les résumer ici.

En admettant, ce qui semble irréfutable, que Sodome fût autrefois entre Djebel-Esdoum et la Sabkah, Tsoar, qui était dans le Kikkar et non dans la montagne, à cinq quarts d'heure de Sodome, ne pouvait pas être dans un rayon plus étendu que celui du wady Es-Safieh.

La situation des ruines près desquelles nous avons campé dans le Ghôr-es-Safieh, l'ancien Kikkar du sud, au bord d'une rivière et à l'extrémité de l'ancienne vallée de Siddim, justifierait leur identification avec Tsoar, qui, d'abord petite comme son nom l'indique, s'était assez accrue pour devenir une ville notable des Moabites, une garnison romaine de cavaliers archers indigènes, et un évêché sous l'empire byzantin. L'élévation considérable de sa température durant l'été répond à la chaleur tout à fait anormale attribuée à Ségor par Anastase le Sinaïte (*Quæstion.*, p. 528), et signalée comme ne pouvant être supportée que par les esclaves publics amenés de l'île de Cypre (ap. Reland, *Palæst.*, p. 1066).

C'était là, selon saint Jérôme, que se trouvait la limite des Moabites et des Philistins (*ad Jes.*, c. xv).

Josèphe (*De bell. Jud.*, lib. IV, c. viii, 4), copié probablement par Eusèbe et saint Jérôme (v^is^ θάλασσ. ἁλυκ., *Mare Salin.*), désigne Jéricho et Zoara d'Arabie comme des villes voisines de la mer Morte, à ses extrémités les plus opposées.

Ptolémée place Zoara en Arabie Pétrée. D'autres données géographiques la mettent au nord des mines de cuivre de Phinon, situées elles-mêmes au nord de Petra. (Euseb., *Onom.*, v° Φίνων. — S. Jer., *ibid.*, v° *Fenon.*; id., v° *Cata ta Chrysea.*)

Dans une autre direction, elle se trouve sur le prolongement de la ligne tirée d'Areopolis (Rabbath Moab) vers Luith. Elle était voisine de cette dernière ville et d'Horonaïm (*Is.*, xv, 5; *Jerem.*, xlviii, 34; Joseph., *Arch.* XIV, i, 4). Sous les noms plus ou moins altérés de Zogera, Zogora, Ségor, elle est constamment attribuée à la Moabitide par Eusèbe et saint Jérôme (*Onom.*, sub verbb.). Elle fut du nombre des villes qu'Alexandre Jannée avait conquises sur les Arabes Nabathéens, et qui avaient autrefois appartenu à la Moabitide (Jos., *Arch.*, lib. XIV, i, 4, et *De bell. Jud.*, lib. IV, viii, 4).

L'identité avec Ségor de ce lieu situé dans le wady Es-Safieh entraînerait celle avec le *Palmer*, *Paulmier*, *locus* ou *villa Palmarum* des auteurs du moyen âge; et si l'on objecte qu'on n'y trouve pas de palmiers, on peut répondre qu'il n'en existe plus, ni à Jéricho, ni

à Engaddi, célèbres l'une et l'autre par cette production spéciale, et qui ont également perdu la culture du baume, que l'on attribuait aussi à Ségor.

Il en est de même des saules, que l'on suppose avoir poussé sur le bord du torrent, limite de Moab et de l'Idumée, et que, par ce motif, la Vulgate appelle *torrens salicum*. Gesenius qui le reconnaît dans celui dont l'embouchure est à la pointe extrême de la mer Morte, par conséquent le Nahr-es-Safieh, admet toutefois avec les Septante, Saadias et d'autres interprètes, que son nom, נַחַל הָעֲרָבִים, peut aussi bien signifier *torrent des Arabes* que *torrent des saules* (*Comment. in Esaï.*, c. xv, 7); et cette interprétation est d'autant plus vraisemblable, que l'Arabie Pétrée commence virtuellement au wady Es-Safieh, comme le faisait la Syrie Sobal jusqu'au moyen âge. C'est là même encore un moyen de constater par le témoignage des historiens contemporains des croisades, que Ségor ou Palmer était bien à cet endroit, puisqu'ils nous informent qu'à partir de cette station, Baudouin I[er], encore comte d'Édesse, et ses hardis compagnons, entrèrent dans la Syrie Sobal, et la ravagèrent assez longtemps.

On voit par ce qui précède que déjà Sodome, assise au bord du wady El-Jeib, et Bela ou Tsoar sur le wady Es-Safieh, commandaient la fertile vallée de Siddim. Comme les autres villes de la Pentapole ne pouvaient manquer d'être aussi bâties près de cours d'eau perpétuels, c'était sur les wadys Kerak, Mojib, Haïdân et Zerka-Maïn qu'il fallait les chercher, ce qui confirme à bien des égards l'opinion judicieuse de M. Grove sur la distribution des villes de la Pentapole du côté oriental et septentrional du lac Asphaltite, régions qui portent encore des traces curieuses d'éruptions volcaniques superposées à la grande convulsion qui a produit la vallée du Jourdain et le bassin de la mer Morte longtemps avant la présence de l'homme.

Observations de M. Vignes. — Huit heures du matin, plaine de Zuweirah : baromètre, 796^{mm}; thermomètre libre, 19°,8; thermom. mouillé, 14°,3. — Wady Es-Safieh, à midi trente minutes : baromètre Fortin, 793^{mm},7; thermomètre libre, 29°,5; thermomètre mouillé, 21°. — A quatre heures du soir, au même lieu : baromètre, 791^{mm},8; thermomètre libre, 31°,5; thermomètre mouillé, 19°,5.

9 Mai. Le 9, de bonne heure, pendant les préparatifs de notre départ, je dessinai la belle et sombre gorge de montagnes qui s'élevait à l'est de notre camp, au delà du Nahr-es-Safieh, sur la limite du territoire de Kerak.

A six heures quinze minutes, nous reprenons notre marche en retournant d'abord sur nos pas à travers les ruines visitées la veille, et en laissant à notre gauche celles mieux conservées d'un château arabe appelé Kasr-um-Scherieh. On nous dit que

c'était l'émir Um-Scherieh qui l'avait bâti; malheureusement je ne me fis pas donner ce nom par écrit, ce qui laisse la vraisemblance à cet égard très-incertaine. Ce château, situé sur une saillie peu élevée de la banquette du Ghôr, se compose d'une tour carrée assez massive et peu élevée, avec quelques autres bâtiments délabrés; l'ensemble paraît pouvoir cependant être assez facile à mettre en état de défense dans cette situation isolée au milieu des Ghawarinehs agriculteurs et nomades.

Tout en cheminant ensemble, M. Lartet m'annonçait que le matin même il avait fait au delà du petit cours d'eau de wady Es-Safieh une excursion géologique, et constaté parmi les montagnes du fond du paysage, à leur pied, des alluvions recouvrant des porphyres, plus haut des grès rouges, des calcaires, des roches éruptives. Il reconnaissait que là devait être le lieu d'origine de ces syénites, basaltes et porphyres roulés que nous avions observés dans les ruines.

La formation porphyrique signalée par M. Lartet dans la gorge de montagnes où il avait pénétré vers l'est doit être le commencement de cette longue assise qui se propage, apparente de place en place, jusqu'à la mer Rouge, le plus souvent sur le côté iduméen de l'Arabah et jusque près d'Akabah, où elle se montre aussi du côté opposé. La plupart de ces porphyres sont quartzifères comme ceux du massif de l'Esterel.

Environ une heure après notre départ, nous rencontrons un ancien pressoir à huile ne servant plus, faute d'oliviers, composé d'une meule horizontale, gros cylindre de pierre tournant sur une auge circulaire également de pierre. Le lieu se nomme Feifeh; auprès se trouve une masure bâtie de briques crues et revêtue de pierres de petit appareil. Les briques de terre crue que nous observons à cet endroit, et qui pourraient bien composer en partie la construction d'Um-Scherieh, m'ont fait réfléchir à l'absence des briques dans les pays que nous avions parcourus, et surtout en Moabitide, où, selon la Vulgate, Isaïe aurait énoncé formellement l'usage de briques cuites, *cocti lateris* (cap. XVI, 7 et 11). Je me promis de chercher à éclaircir cette difficulté (1).

Nous marchions dans la direction du sud-ouest depuis notre départ de wady Es-Safieh; et une demi-heure au delà de Feifeh, en poursuivant notre route à travers les sables et les tamaris, nous arrivons à la petite rivière nommée Tafileh, qui

(1) Ayant examiné avec attention ce passage, j'ai trouvé que dans l'hébreu, les septante et la paraphrase, il n'est pas question de briques cuites ni crues, mais de *Kirharoseth*, l'une des villes des Moabites, comme Kir Moab. est vrai que חֲרֹשֶׁת, *Haroseth*, signifie *sculptura*, *fabricatio*; de plus, *Haroseth* est le nom d'un autre lieu de la Palestine. Kirharoseth pourrait bien être l'ancien nom d'une ville dont les murs étaient ornés de sculptures, comme pouvaient l'avoir été en partie ceux de Figou.

descend du fertile wady Tafileh, habité par la tribu de même nom, cette tribu si maltraitée par le scheikh de Kerak, et dont la demeure principale a été, avec raison je crois, identifiée avec le *Thophel* du Deutéronome (I, 1). L'eau bruissante, très-potable, et très-peu profonde en ce moment, entoure deux ou trois îlots de gravier, et y favorise la végétation de quelques tamaris.

Après une halte de quelques instants au bord du torrent, nous nous remettons en marche, inclinant vers l'O. S. O., afin d'éviter les terrains marécageux du milieu de la vallée et de traverser plus obliquement le Ghôr, en allant joindre le plus tôt possible le wady El-Jeib. Sur notre gauche, des falaises blanches de médiocre hauteur s'étendaient à peu près dans la direction E. O., et semblaient disposées pour barrer le passage vers l'Arabah; mais nous apercevions plus loin l'endroit où cessait cet obstacle, et comme nous en approchions davantage, toujours en suivant notre marche oblique, nous distinguions la courbure concave formée par la naissance du wady Tlah sous les escarpements marneux. Au pied des falaises se montrait une assez belle végétation, surmontée des têtes élégantes de plusieurs palmiers, formant comme un bosquet de plaisance planté dans ce coin du désert. Nous continuâmes notre marche en suivant la corde de cet arc de verdure jusqu'au point où, se rapprochant de nous, la falaise marneuse se recula de nouveau pour nous laisser voir l'entrée étroite du wady Tlah.

Il était dix heures trente-cinq minutes lorsque nous fîmes halte à l'entrée de ce wady Tlah وادي طلح, où finit le Ghôr-es-Safieh, et par où l'on entre dans le wady El-Jeib, que nous voulions suivre le plus directement possible vers la mer Rouge, à la recherche du point culminant du partage des eaux. Nous reconnûmes au wady Tlah les traces de nombreuses caravanes de chameaux qui l'avaient fréquenté dans la saison pluvieuse; les pas des chameaux étaient restés empreints sur la boue desséchée et durcie, comme aussi ceux d'une belle panthère. Cette situation avantageuse du wady Tlah, commandant une bifurcation importante vers l'Idumée et la mer Rouge, donne lieu de penser qu'on peut y reconnaître l'ancienne station de l'*ala Constantiana*, escadron d'auxiliaires établi à Talâha (*Notitia dignit. imper. rom.*, ap. Reland, *Palæst.*, p. 230). Nous aurons occasion, dans cette étude de l'Arabah, d'y retrouver plusieurs autres garnisons romaines, dont les noms sont encore conservés aujourd'hui.

Avant et après notre repas, M. Lartet explora la géologie de ce wady, et lui trouva de l'analogie avec les marnes gypseuses et salifères de la Liçan. De plus, ces couches contenaient des débris de quartz et de terrains plus anciens.

A deux heures dix minutes, sortant de ce wady, au lieu de prendre la route tortueuse

et encaissée qui semblait se diriger vers l'est ou le sud-est, comme pour conduire à Petra, nous laissons sur notre gauche le massif où elle est creusée et dont nous suivons le pied; nous marchons quelques minutes à l'ouest pour rabattre au sud, et nous entrons dans le grand wady Jeib وادي جيب. C'est sur un point de cette vallée, situé probablement plus au nord, que devait être la position fortifiée nommée Jehybus, et occupée par la cohorte seconde Gratienne du temps où fut rédigée la *Notitia dignitatum imperii romani* (ap. Reland, *Palæst.*, p. 231). A partir de ce point, le wady Jeib s'ouvre largement au nord, reçoit et conduit à la mer Morte un petit cours d'eau, dont le nom nous est resté inconnu et qu'il reçoit sur sa rive gauche, comme plus au nord le ruisseau d'Aïn-el-Arus, et encore plus loin au nord, sur sa rive droite, les eaux réunies des wadys Ed-Debbeh et Tafileh. Nos guides arabes et notre drogman lui même ne pouvaient comprendre par quel motif nous voulions absolument suivre le thalweg du wady Jeib, constamment dans sa partie la plus basse, pour observer plus exactement l'épanchement de ses eaux; ils s'étonnaient de nous voir renoncer aux aspects étendus et variés de la montagne, mais ils se résignèrent très-volontiers à défiler inaperçus dans ce long et large corridor à pente insensible, où notre caravane nous avait précédés.

A l'endroit où nous l'atteignons, le wady Jeib est bordé d'escarpements ou falaises de 10 à 15 mètres de hauteur, laissant entre elles un large lit très-uni d'environ 500 mètres, où les courants importants qui l'ont formé ont laissé les traces de leur passage et leur boue desséchée.

Les escarpements qui bordent le wady Jeib ne sont pas autre chose que le résultat de l'excavation faite par les eaux se rendant du point de partage de l'Arabah vers la mer Morte. Ces eaux ont peu à peu creusé leur route à travers le plateau où s'effectuait leur passage; descendant de plus en plus et comme verticalement à travers les bancs de calcaire dont elles usaient la surface, elles ont, à la longue, pratiqué ce thalweg à fond légèrement concave; la pente étant douce et allongée, les eaux se divisaient en ramifications, se réunissaient et se divisaient encore. Comme celles du wady Tlah, les falaises du wady Jeib renferment des éléments qui ne se trouvent pas dans la Liçan, notamment les gypses cristallisés; elles contiennent d'ailleurs du grès blanc jaunâtre, du quartz, du porphyre quartzifère. Dans le wady Jeib on voit, de plus, de nombreux fragments roulés de porphyre feldspathique, de syénite, de basalte, de grès rouge et de matières feldspathiques foncées à cristaux blancs, ou de porphyres dont les cristaux feldspathiques sont quelquefois rouges.

Ce wady conserve pendant plusieurs kilomètres ses falaises escarpées. A quatre heures

environ, nous arrivons à notre campement, à l'intersection du wady Haseb, à l'endroit où l'on aperçoit au loin les montagnes bleues du pays d'Edom.

Le wady Haseb répond, selon moi, au lieu nommé Asuada, que gardait, pour les Romains, l'escadron d'auxiliaires appelé *ala prima milliaria Sebastena* (*Notit. dignit. imper. rom.*, ap. Reland, *Palæst.*, p. 230).

Observations de M. Vignes. — Wady Es-Safieh, à cinq heures du matin : baromètre, 791^{mm},9 ; thermomètre libre, 18° ; thermomètre mouillé, 14°,2.

Wady Tlah, à midi : baromètre Fortin, 794^{mm},2 ; thermomètre libre, 28°,5 ; thermomètre mouillé, 19°. Au même lieu, à une heure moins six minutes : thermomètre libre, 30°,5.

Au campement dans le wady Jeib, à sa jonction avec le wady Haseb : baromètre, 784^{mm},9 ; thermomètre libre, 29°,9 ; thermomètre mouillé, 19°.

10 Mai. Partis du campement à six heures moins un quart, nous marchons longtemps entre les deux falaises, qui s'abaissent de plus en plus et finissent par disparaître. Le sol est toujours jonché et les berges sont parsemées de fragments de syénite et de basalte sous forme de cailloux roulés. L'odeur très-suave des tamaris en fleur se fait quelquefois sentir. Après avoir laissé à notre droite le débouché du wady Abou-Sdar, à dix heures moins dix minutes nous arrivons à Aïn-Ghuwireh, source d'un demi-mètre de diamètre, au milieu de roseaux, dans un terrain sablonneux parsemé de mimosas vieux, rapprochés et vigoureux. L'eau de cette source est fraîche et très-sensiblement sulfureuse.

Depuis le point où l'abaissement des falaises nous avait permis de reconnaître le pays à droite et à gauche, nous distinguions de ce dernier côté la belle et pittoresque chaîne du pays d'Édom, avec ses premiers gradins dressés entre la plaine et les hautes montagnes comme une sorte de rideau déchiré et noirâtre. C'était un paysage aussi beau qu'original, éclairé par la chaude lumière répandue sur le désert.

Partis d'Aïn-Ghuwireh à deux heures vingt minutes, nous continuons à remonter le wady Jeib entre des berges de plus en plus abaissées et cessant même par grands intervalles. Le sol est tantôt sablonneux, tantôt dur et parsemé de cailloux roulés de basalte, syénite, porphyre et grès colorés.

La température a été un instant fort chaude; mais à l'heure de notre arrivée au campement, la brise de l'ouest s'est levée et nous a rafraîchis. A quatre heures vingt minutes, nous mettons pied à terre au lieu marqué par M. Vignes du nom de Dolt-el-Bogla. Les observations de cet officier furent : Au wady Haseb, à cinq heures du matin :

baromètre, 785^{mm}; thermomètre libre, 20°; thermomètre mouillé, 15°,5. — En route, à neuf heures du matin : baromètre, 774^{mm},8; thermomètre libre, 22°,5; thermomètre mouillé, 16°,5. — Aïn-Ghuwireh, à midi : baromètre, 772^{mm}, thermomètre libre, 29°,8; thermomètre mouillé, 19°,6. — Au campement, à quatre heures trente minutes du soir : baromètre, 764^{mm}; thermomètre libre, 30°,2; thermomètre mouillé, 19°.

Nous quittons ce campement à cinq heures trente minutes et nous reprenons notre 11 Mai.
marche en suivant le même wady, avec les montagnes d'Édom presque toujours en vue à gauche, mais séparées de nous par des collines sablonneuses. Le wady monte toujours, mais faiblement. Il est, comme la veille, jonché des mêmes débris de roches et parsemé de tamaris en fleur. Nous allons en vain à la recherche d'une source ignorée par notre guide lui-même, et, après avoir dépassé le wady Jeraf, nous faisons halte pour déjeuner dans un wady un peu plus au sud-ouest et dont je n'ai pu savoir le nom. Ce wady, bordé de roches calcaires alternées dans leur masse de stratifications quartzeuses, parallèles et à peu près horizontales, est jonché de cailloux roulés, de porphyres, syénites, granits et autres fragments de roches anciennes, venant évidemment des terrains du côté des montagnes d'Édom. Notre frugal déjeuner fut interrompu quelques instants par la risible alerte causée par la poltronnerie de nos gens criant à la rescousse devant deux ou trois Arabes qui fuyaient de leur côté dans la direction de l'ouest; la prise d'armes de notre drogman et de quelques moukres ne nous dérangea point d'ailleurs de notre repas, et nous laissâmes toute cette vaillance s'apaiser d'elle-même. J'observai que les tamaris croissant près de nos tentes étaient infestés de ces tiques qui s'attachent aux chiens et aux chameaux, et je me demandais de quoi pouvaient vivre en ce lieu ces insectes exclusivement parasites.

En quittant cette station vers deux heures un quart, nous cherchons vainement à retrouver le thalweg du cours d'eau que nous avions remonté jusqu'à quelques kilomètres de notre halte. Plusieurs wadys croisaient notre route, tous se dirigeant de l'est à l'ouest. Nous parcourons des plateaux parsemés de silex noircis au soleil et de fragments roulés de calcaire.

Après avoir battu la plaine, ou plutôt le plateau, à la recherche de notre thalweg, nous nous rejetons à l'ouest, dans l'espoir de le trouver et de reconnaître le point de partage. Abou-Daouk, questionné à ce sujet, ne sait que répondre, et prétend que depuis Akabah toutes les eaux de l'Arabah se versent dans la mer Morte. Nous ne sommes pas convaincus par cette savante assertion, et continuons à traverser des

plateaux couverts de silex noircis et coupés de wadys se rendant vers l'ouest. Nous arrivons à notre campement vers quatre heures et demie. Il n'y a pas d'eau. On envoie les chameaux en chercher à une heure et demie de là, je crois, à la source sulfureuse du wady Meliheh, en arrière et à l'ouest. La présence de cette source me fait supposer que Meliheh pourrait être l'ancien poste militaire occupé, selon la *Notitia dignit. imper. rom.*, par des cavaliers arabes indigènes, et nommé Mohaïla.

Observations de M. Vignes. — Au campement, de dix heures à quatre heures du matin: baromètre, 762^{mm},2; thermomètre libre, 16°; thermomètre mouillé, 10°,2. — En route dans l'Arabah, thalweg : baromètre, 756^{mm},6 ; thermomètre libre, 23°; thermom. mouillé, sans observation. — A midi, halte du déjeuner : baromètre, 749^{mm},6; thermomètre libre, 28°,8; thermomètre mouillé, 15°,2. — A quatre heures du soir, thalweg: baromètre, 744^{mm},8; thermomètre libre, 30°,2; thermomètre mouillé, sans observation. — A cinq heures du soir, thalweg près du campement : barom., 743^{mm},4; thermomètre libre, 29°; thermomètre mouillé, 14°,2.

Depuis le wady Tlah, nous avons fréquemment observé des traces de fortes panthères ; plusieurs fois j'en ai revu sur le sable, et elles devaient être de bon temps, sans cela elles se seraient promptement effacées. On rencontrait d'innombrables traces de gazelles, et sur le sable d'autres empreintes dont je ne pouvais m'expliquer l'origine : elles étaient rondes ou en croissant. J'avais cru d'abord que c'étaient des pas de caméléons ou de gerboises; mais pour le caméléon on aurait dû voir la traînée de sa queue, et pour les gerboises la forme des empreintes ne paraissait pas convenir. Peut-être ces traces étaient-elles laissées par de très-jeunes faons de gazelles. On voyait distinctement celles de lézards et de petits serpents. Beaucoup de lièvres d'un jaune clair et d'assez petite taille fuyaient à notre approche. Nous rencontrions aussi des vols d'hirondelles grises; des fourmis noires de moyenne taille, à longues pattes, et relevant leur abdomen comme les staphylins; beaucoup de jeunes sauterelles et des lézards couleur de sable.

12 Mai. A six heures moins un quart, nous partons du campement de la veille, cherchant attentivement le thalweg des eaux de l'Arabah, dont la direction semble devenir de plus en plus incertaine. Nous y rentrons sans difficulté, et il nous conduit à une espèce de plateau sablonneux, presque de niveau, où les eaux ne paraissent avoir laissé aucune trace de cours précis. L'observation barométrique nous montrait cependant que nous avions encore monté. Le plateau où M. Vignes la faisait prendre était au milieu d'une sorte d'enceinte de collines caillouteuses, jonchées de

quartz en fragments noircis au soleil. Nous cherchâmes à en sortir, et nous y parvînmes en gravissant un petit ravin d'une dizaine de mètres de hauteur totale et d'une assez faible pente, qui rabattait vers l'est. De là nous gagnons le haut de ces mêmes collines de sable, couvertes aussi de fragments de quartz noircis au soleil et entremêlés de morceaux de calcaire cristallin, débris les uns et les autres de la formation stratifiée de calcaire et de quartz que nous avions reconnue la veille, du même côté de la vallée. Nous cherchâmes longtemps sur les cimes arrondies de ces collines noires de silex en fragments si les wadys qui s'y forment prennent une pente décidée vers le sud ; longtemps ils paraissent tendre tous vers le nord. Enfin, lorsque leur cours semble disposé à prendre la direction du sud, M. Vignes, descendant dans la vallée entre cette chaîne de collines et celle des montagnes de Petra au nord du débouché du wady Gharundel, détermine un point où les eaux sortant d'un wady assez profond se divisent en deux lits différents, l'un vers le nord-est, l'autre vers le sud-est; il constate que leur partage est déterminé par un barrage de collines unissant les deux côtés de la vallée, c'est-à-dire la chaîne de l'ouest, d'où nous descendons, avec celle de l'Idumée à l'est, et que les sables dont la vallée est encombrée au sud sont, comme les eaux, arrêtés par cet obstacle. Il a déterminé aussi, par des opérations précises, la place exacte où il reconnaissait ce partage. On verra plus loin le résumé des observations de la journée.

Nous étions enfin au pied des collines caillouteuses longtemps parcourues pour découvrir le point de partage. M. Vignes errait au loin dans la plaine, consultant sa boussole et son baromètre. Nous comptions trouver en bas dans la plaine notre tente de halte et notre repas; mais, par une erreur préméditée ou involontaire, soit d'Abou-Daouk, soit de son collègue Hamzé, tout était hors de vue et nous allions à l'aventure, tantôt à pied, tantôt à cheval, dans le vaste lit de l'Arabah, cherchant à découvrir cette tente que la faim nous faisait vivement désirer. Antoun battait aussi la plaine sans rien rencontrer, et nous commencions à désespérer de notre gîte du jour et même de la nuit. Antoun se distinguait à peine au loin, cherchant au pied des montagnes et ne faisant ni signe, ni changement de direction qui pût être compris. Toutefois nous le voyions se rapprocher d'un wady dont la sortie encombrée de sable était précédée d'une ligne d'arbustes et qu'il nous avait signalée comme le débouché d'une rivière. La rivière n'existait que dans son imagination; mais, en arrivant vers quatre heures à l'entrée contournée de ce wady, trop heureux d'y trouver nos tentes et notre premier repas, nous eûmes la satisfaction d'apprendre que dans le voisinage une petite source

pouvait abreuver le chien de M. Vignes, qui mourait de soif, et les chevaux et mulets, qui avaient grand besoin de se désaltérer. Cette source, située dans le wady à environ 200 mètres de sa sortie, est peu importante ; ses eaux se perdent dans le sable à peu de distance de leur apparition : néanmoins deux grands palmiers et quatre ou cinq petits qui l'ombragent, les joncs qui croissent à l'entour, semblent prouver qu'elle ne tarit jamais absolument. La ligne de végétation qui prolonge le wady sur la plaine montre que l'hiver, au moins, il y coule assez d'eau pour permettre aux arbustes du désert d'y vivre de l'humidité du sol pendant les chaleurs de l'été. Le docteur Combe dans ses notes, et M. Vignes sur sa carte, s'accordent à donner à ce wady le nom de wady Gharundel. C'est en effet celui que sur la carte de l'Arabie Pétrée dressée par MM. de Laborde et Linant, on trouve désigné sous ce nom. Il est par sa situation l'un des plus importants de ce massif stérile ; il possède de l'eau, ressource essentielle ; son lit n'est pas encombré de sables, parce que les grès en décomposition n'y dominent pas, et sa ligne, tourmentée par de nombreux détours, s'enfonce dans la montagne au travers de rochers calcaires entremêlés de silex et contenant des fossiles. En remontant au delà de la source, on rencontre à droite, sur une éminence, trois ou quatre tombeaux signalés par des pierres disposées en ellipse, plantées verticalement, et dont la plus considérable, posée à l'extrémité du grand axe, porte les signes | | | +.

La présence de ces tombeaux montre encore que ce wady est fréquenté et probablement habité par les Bédouins un certain temps de l'année. Il sert d'entrée ou de sortie à un chemin traversant tout le massif des montagnes de Séïr de l'ouest à l'est, pour atteindre par le Djebel-Konta la plaine accidentée de Szadecka, probablement l'ancienne Zadagalta. Ces motifs justifient l'identification du wady Gharundel avec l'Arindola des anciens, poste militaire de la seconde cohorte des Galates (*Notit. dignit. imper. rom.*, ap. Reland, p. 231), figurant au nombre des villes principales et des évêchés de la troisième Palestine, dont Petra était la métropole. (Hieroclis *Synecdemus*, 721, pag. 45, edit. Parthey; *Notit.* I, n° 1000, et *Notit.* V, n° 127, pag. 91 et 145, *ibid.*)

Voici le résumé des opérations de M. Vignes dans cette journée :

Campement du 11, le 12 au matin, à quatre heures quarante-cinq minutes : baromètre, 744^{mm},5 ; thermomètre libre, 12° ; thermomètre mouillé, 8 degrés. — Sept heures, thalweg : baromètre, 742^{mm},9 ; thermomètre libre, 20°,3. — Vaste plaine, réunion des eaux, rivière venant de l'ouest, à sept heures quarante-cinq minutes : baromètre,

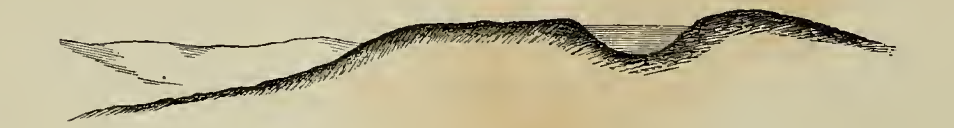
742^{mm}; thermomètre libre, 22 degrés. — Point de partage des eaux, à huit heures trente minutes : baromètre, 739^{mm}; thermomètre libre, 23 degrés. — Dans la plaine après le partage des eaux, dix heures quarante minutes: baromètre, 744^{mm},3; thermomètre libre, 29°,3. — Campement du 12, au pied des montagnes à l'est, quatre heures du soir : baromètre, 740^{mm} ; thermomètre libre, 35°,5 ; thermomètre mouillé, 20°,5.

Quittant notre campement à six heures moins sept minutes, nous avons observé le rétrécissement continu de la vallée ; la chaîne occidentale se rapproche sensiblement des montagnes d'Édom. Les cours d'eau prennent généralement la direction du sud. Nous avions laissé successivement à notre gauche et à l'est les wadys Melleh, Haïmeh et Tourban, dont le premier et le dernier répondent, je crois, à Moleaha, poste de la *cohors prima Flavia*, et à Tarba, poste de la *cohors prima Centenaria* (*Notit. dignitatum imper. rom.*, ap. Reland, p. 231). Le plus considérable des trois est le wady Haïmeh, qui remonte pendant trois journées de marche jusqu'au plateau sur lequel passe la caravane des pèlerins de Damas à la Mecque. 13 Mai.

A dix heures et demie précises nous faisions halte pour déjeuner au wady Darbah. Partis de ce lieu à deux heures vingt minutes, nous avons marché dans des directions diverses vers le pied des montagnes de l'Idumée, et les longeant pour choisir le meilleur chemin, et éviter tantôt les dunes de sable à leur pied, tantôt les sables vaseux du thalweg de l'Arabah, et chercher de l'eau, s'il était possible d'en trouver, pour nos montures et nos bêtes de somme. Nous en avons rencontré un peu à l'est. En amont d'un groupe de palmiers, de roseaux et de tamaris, et au pied d'un gradin calcaire de la chaîne édomitique, est une fontaine creusée artificiellement, ce me semble, à un mètre ou un mètre et demi en contre-bas, dans le banc de pierre dure. Son ouverture est carrée d'un mètre à peu près, et un homme assis sur un premier rebord pouvait avec un vase puiser cette eau bourbeuse. Il faut pourtant qu'elle s'épanche au dehors par quelque voie souterraine pour entretenir la fraîcheur et la belle végétation du fourré de roseaux et de palmiers, où je restai assis à l'ombre pendant une heure. Cette fontaine se nomme Aïn-Thaabeh. Elle est marquée avec soin et exactitude, sur la carte de MM. de Laborde et Linant, sous le nom de source et palmiers de El-Daba. Nos bêtes burent avec avidité cette eau si peu attrayante, et quand elles eurent fini, nous reprîmes notre marche en suivant toujours la base des montagnes de granit et de grès entremêlés de larges veines de porphyre, au travers de marais salés à peu près desséchés. Nous arrivons à notre campement à six heures moins un quart.

Observations de M. Vignes. — Campement du 12, le 13, à cinq heures du matin : baromètre, 740mm; thermomètre libre, 16°,5; thermomètre mouillé, 11°. — En route, à neuf heures du matin : baromètre, 750mm,4; thermom., 25°,5. — A midi, en route, à déjeuner : baromètre, 754mm,5; thermom., 31°,4. — Au campement, à six heures quinze minutes : baromètre, 755mm,4; thermomètre libre, 33 degrés; thermomètre mouillé, 15°,6.

14 Mai. Départ à cinq heures et demie du matin. Marché pendant quatre heures un quart dans la direction du sud, à travers des sables encore humides cédant sous les pieds des chevaux, ou sur des terrains graveleux et durs. Nous fîmes boire nos chevaux et bêtes de somme à une mare, ou plutôt une source fangeuse et infecte, appelée Aïn-Yatoum, remarquable à bien des égards. Elle se trouve au sommet d'un renflement de la plaine stérile et pierreuse, sur un point culminant de cette élévation plus voisine des montagnes de l'ouest que de la chaîne de l'est.



Il n'y a pas autour de cette source la moindre trace de végétation, et, quoique exposée tout le jour au grand soleil, elle était pleine jusqu'au bord. Malgré sa fétidité, les chevaux, mulets et ânes en burent longtemps et avidement. Le diamètre de ce bassin presque exactement circulaire est de 4 à 5 mètres; l'eau en paraît noire comme du jus de fumier; son odeur rappelle celle des œufs pourris. Mais comme elle est puante par elle-même et souillée par l'urine des animaux qui s'y désaltèrent, on ne sait précisément à quoi attribuer son odeur. Ce que l'on peut voir du bassin est boueux comme le sont les mares corroyées de terre glaise des plaines agricoles de France; le terrain qui le borde est caillouteux, semé de silex noircis, comme la plaine qui l'entoure. Cette fontaine est indiquée sur la carte de MM. de Laborde et Linant seulement par les mots : « source fortement imprégnée de soufre ». Elle n'y semble pas placée à une distance exacte d'Aïn-Thaabeh. Après Aïn-Yatoum, nous suivons de loin, en la laissant à notre droite à l'ouest, la chaîne qui encaisse de ce côté l'Arabah. Les montagnes, de moyenne grandeur, notablement plus sombres que les autres, paraissent être à M. Lartet du porphyre. Derrière elles, la seconde muraille de rochers, plus haute, d'une couleur grise jaunâtre, semblait être calcaire. La carte de MM. de Laborde et Linant porte cependant ici : « Djebel-Mahamar; granit. »

Le terrain va toujours en s'inclinant vers la mer Rouge, et déjà on découvrait ses horizons au lieu où nous nous arrêtâmes pour déjeuner dans le thalweg de l'Arabah, mais plus près de la chaîne occidentale que de la chaîne opposée. Le golfe Élanitique nous montrait déjà de loin ses eaux bleues, au delà desquelles de hautes montagnes, noyées dans leur chaude vapeur, se détachaient sur le ciel. Je croyais qu'elles appartenaient à la presqu'île Sinaïtique, mais M. Vignes m'affirma qu'elles faisaient partie du continent égyptien.

A deux heures nous quittons notre halte, et à trois heures et demie nous atteignons les dunes de sable qui bordent le fond du golfe, et où de nombreux palmiers, en rangées parallèles, se prolongent sur notre gauche vers la côte orientale : ils indiquent la route à suivre pour atteindre Akabah, terme désiré de notre voyage. Nous tournons donc brusquement de ce côté. Devant nous des palmiers formaient un épais rideau d'ombrage et de verdure au bord de la mer, dont les eaux d'un bleu profond venaient expirer à nos pieds; de l'autre côté du golfe se dessinaient les uns sur les autres, dans une chaude et transparente vapeur, les contours des montagnes éloignées à l'ouest : noble et imposant spectacle, dont rien ne troublait le calme solennel. Pas une voile n'était en vue entre nous et la presqu'île du Sinaï; pas un être vivant n'errait sur la plage, où nos chevaux foulaient les riches coquillages et les madrépores jetés sous leurs pieds; pas un son ne s'élevait de ces masures de terre crue, comme endormies à l'ombre de ce beau bois planté à quelques mètres du rivage. Ces maisons rustiques de pisé sous les palmiers sont entourées de petites clôtures assez propres. Chacune a son puits ou tire son eau à un puits voisin. Quelques-unes sont consacrées au culte d'Astarté; nos marins y furent exposés aux séductions destinées ordinairement à la petite garnison égyptienne du fort d'Akabah. Ce château, en assez bon état, a quelques canons, et ne pourrait résister toutefois à une attaque sérieuse. Il protége la situation et l'aiguade magnifique des grandes caravanes; l'eau qu'on y trouve est excellente et en grande abondance. Un des sergents de la garnison était d'Algérie, et, comme beaucoup de ses compatriotes, avait, par répugnance pour la domination et la religion des Français, émigré vers l'Orient : les uns se sont mis au service du pacha d'Égypte, d'autres ont accompagné Abd-el-Kader à Brousse et à Damas, d'autres se sont établis en Syrie et en Galilée. Ce sergent s'en exprimait librement et en mauvais français avec mon serviteur alsacien Burkgard, qui avait longtemps servi lui-même en Algérie.

Arrivé ainsi au point extrême de mon voyage et me félicitant avec mes campagnons

d'avoir, depuis deux jours déjà, atteint le but de nos recherches et de nos efforts, je mis pied à terre avec eux à notre campement dressé dans un endroit assez mal choisi d'ailleurs, en plein soleil et au nord-ouest du château. Pendant qu'on menait boire les animaux et qu'on renouvelait la provision d'eau pour notre retour, nous descendîmes au bord de la mer pour jouir de nouveau des beautés du paysage et de la fraîcheur de la plage ombragée par les palmiers. Là nous trouvâmes deux pêcheurs, jeunes garçons, l'un de douze, l'autre de seize ou dix-sept ans, qui sans doute, à la nouvelle de notre arrivée, avaient lancé leur embarcation primitive et s'occupaient de fournir notre table. Assis sur un radeau formé de trois troncs de palmier, de 2 mètres de long sur 30 centimètres de diamètre, attachés ensemble avec deux cordes et se dirigeant avec une seule pagaie, les jeunes pêcheurs, armés d'un petit filet et de lignes sans manche, munies de bons hameçons de fabrique anglaise, naviguaient assis sur leur radeau à cent pas environ du rivage. Entourés de poissons qui se jetaient avidement sur les appâts, ils en prirent en quelques instants plein une couffe qu'ils vidèrent à nos pieds, nous offrant de très beaux poissons d'un rouge éclatant, gros comme des carpes ordinaires; un autre tout noir, avec des écailles d'une extrême dureté et de la taille d'une forte daurade; plusieurs autres blancs, à raies vertes et d'un jaune couleur d'or, mais sans écailles. Leur poisson payé, la pêche était finie : le radeau, tiré à terre, fut rapidement démonté; les trois tronçons de palmier, détachés l'un de l'autre, furent déposés à quelques pas sur la grève, attendant une autre occasion afin d'être de nouveau assemblés pour le même usage.

La chaleur a été forte, cependant tempérée par la brise du nord la moitié de notre route, et par celle du sud la seconde moitié.

Les observations de M. Vignes ont été comme il suit : Au campement du 13, le 14, à quatre heures trente minutes du matin : baromètre, 755^{mm},5; thermomètre libre, 17°; thermom. mouillé, 9°,5. — En route, à neuf heures du matin : baromètre, 760^{mm},5 ; thermomètre libre, 28°,2. — A la halte : baromètre, 760^{mm},4 ; thermomètre libre, 35°,6 ; thermomètre mouillé, 17°,2. — Akabah, au bord de la mer, à quatre heures du soir : baromètre, 759^{mm},6; thermomètre libre, 30°,2; thermomètre mouillé, 21°,5. — A une heure après midi, sous une tente ouverte des deux côtés, le thermomètre marquait 42 degrés. La chaleur était si grande sous ma tente, qu'on ne pouvait s'y asseoir, ni s'y coucher, soit sur un fauteuil rembourré, soit sur un lit, sans éprouver la même sensation que sur des meubles bassinés aussi fort qu'il est possible de le faire sans les brûler.

La journée du 15 fut donnée au repos. Ayant quitté ma tente vers sept heures, j'ai été me promener au bord de la mer, à l'ombre de la belle lisière de palmiers qui longe le rivage : l'épaisseur du feuillage interceptait les rayons du soleil, déjà levé depuis longtemps; la température était tiède, l'air pur; je regardais les vagues limpides mourir tranquillement à mes pieds. Les montagnes qui, la veille au soir, offraient de si beaux profils tranchant les uns sur les autres, étaient dès le matin éclairées d'un soleil si vif et si direct, que leurs plans respectifs en étaient presque effacés. 15 Mai.

En suivant ainsi le bord de la mer, j'y rencontrai sur la grève un homme qui semblait y avoir passé la nuit sur un tapis et venir de s'éveiller. Il était passablement vêtu, de très-moyenne taille, pâle, jeune, avait l'air malade et très-faible. Il se mit sur son séant, me regarda à peine, et, après avoir hésité quelque temps pour savoir s'il avait besoin de mon aide, je le vis rester si indifférent, que je continuai ma promenade. En revenant, je ne le trouvai plus.

Je remontai à notre campement par le chemin creux qui tourne sous les palmiers, et dans la berge duquel je vis avec regret des ossements humains à peine recouverts de poussière. Les Arabes n'ont aucun respect pour les morts, et, sous ce rapport, nous valons mieux.

Vers huit heures, je proposai à M. Lartet de nous rendre ensemble dans une vallée voisine, nommée le wady Schillal, qui pénètre de l'ouest à l'est dans le massif iduméen, et que nous aurions suivi pour nous rendre à Petra, si les querelles des partisans ou des ennemis du scheikh Mohammed Midjelly de Kerak ne nous en eussent empêchés. Nous allions donc être forcés de nous rendre à Petra par le wady Gharundel, à la condition que la tribu maîtresse des ruines consentît à nous y laisser parvenir.

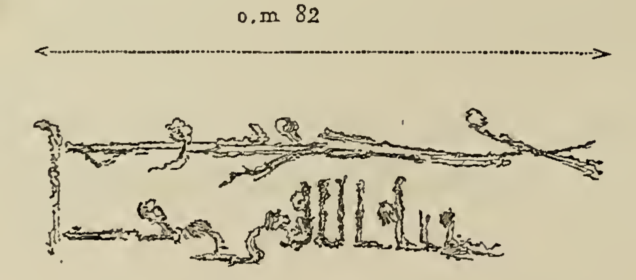
On m'avait signalé à un quart d'heure de distance dans ce wady une inscription sur un rocher, et pensant qu'elle pouvait être en caractères sinaïtiques, j'étais curieux de la connaître.

Pour nous rendre au but de cette promenade, nous eûmes à passer d'abord sur un tertre au nord-est du fort. On y voit la modeste tombe d'un officier américain mort avant d'arriver à Akabah, en venant soit d'Égypte, soit d'Arabie. Ses compagnons de voyage ont déposé ses restes dans cette terre étrangère. La pierre tumulaire élevée sur sa fosse est posée droite, et l'inscription en est lisible et peu ancienne. Le docteur Combe l'a relevée.

Nous fûmes attristés à l'aspect de ce monument funèbre, érigé par la piété d'amis

qui peut-être eux-mêmes ne sont plus. Il porte le nom obscur d'un homme qui aurait pu avoir un avenir illustre. Abandonnée là au milieu d'indifférents, à la merci d'un caprice brutal, loin, dès les premiers jours, de tous ceux qui auraient pu la visiter et y porter quelques regrets, cette inscription laconique, cette pierre grossièrement taillée, muettes ou méprisées par les Arabes, nous inspiraient une douloureuse pitié. Quel préjugé étrange que le nôtre, et, malgré sa tenace impression, qu'importe pourtant au mort d'avoir ainsi devancé de quelques années l'abandon et l'oubli auxquels nous sommes tous destinés? Mais la raison oppose en vain ses arguments, la nature l'emporte; l'homme veut être enseveli avec les siens, « être réuni à son peuple, dormir avec ses pères », comme dit la Bible, consacrant ainsi la pensée dont un secret retour sur nous-mêmes, à cette distance de notre pays et des nôtres, nous avait péniblement émus.

Le wady Schillal débouche de l'est vers l'ouest, des montagnes de l'Idumée, à l'extrémité méridionale de leur massif, sur un plateau caillouteux, entremêlé de sable, et dont l'entrée domine d'une dizaine de mètres le terrain, déjà un peu relevé, où est bâti le fort d'Akabah. La pente de ce wady, sans être rapide, est assez inclinée. Sa sortie est large, et son lit se continue bien ouvert et médiocrement sinueux jusqu'au point où nous devions trouver l'inscription objet de nos recherches. Il fallut une heure pour l'atteindre. Elle est sur le talus de gauche, en descendant le wady. Longue de $0^{m},82$, elle est tracée à coups de marteau aigu sur une masse de granit rose, bloc de forme à peu près lenticulaire, arrêté obliquement sur la pente dans son éboulement. Ce rocher a environ 4 mètres de hauteur sur 4 et demi de largeur. L'inscription doit être en arabe cufique, peu ancien; elle a été faiblement et maladroitement tracée. Je l'ai copiée le plus exactement qu'il me fut possible et je la reproduis ici.



Elle est indiquée sur la carte de M. de Laborde (*Arabie Pétrée*), dans un wady court et étroit, sans issue et sans nom, dans le massif du sud en face et à l'est d'Akabah, au sud du wady Amram, appelé aussi wady El Biran.

A peu près au milieu du parcours entre ce point et la sortie du wady, on trouve un beau bloc d'amphibolite, isolé dans le thalweg et comme éboulé jusque-là, ou plutôt roulé, si l'on examine sa forme. Il est posé sur d'autres blocs plus petits, à peu près comme une table druidique; mais je crois que cette analogie est purement fortuite. Son aspect est celui d'un mélaphyre compacte et luisant. M. Lartet, occupé à observer dans les parois du wady ses belles formations de granit et les filons d'amphibolite verte qui les entrecroisent, passa deux fois auprès de ce bloc sans l'avoir aperçu, et je regrettai de ne l'avoir pas signalé à son attention. A notre retour au camp, nous y passâmes la journée dans le repos. Chaleur accablante.

Observations de M. Vignes :

15 mai, Akabah, à sept heures du matin : baromètre, 760^{mm},5; thermomètre libre, 28°,5; thermom. mouillé, 14°,6. — A huit heures du matin : baromètre, 761^{mm},3, thermomètre libre, 30°,5; thermomètre mouillé, 16°,4. — A neuf heures du matin : baromètre, 762^{mm}; thermomètre libre, 33°,2; thermomètre mouillé, 17°,5. — A dix heures : baromètre, 762^{mm},5; thermomètre libre, 37°,4; thermomètre mouillé, 20°,8. — A onze heures : baromètre, 762^{mm},8; thermomètre libre, 40°,5; thermomètre mouillé, 24 degrés. — A midi : baromètre, 762^{mm},7; thermomètre libre, 42°,8; thermomètre mouillé, 27 degrés. — A une heure : baromètre, 762^{mm},2; thermomètre libre, 41 degrés; thermomètre mouillé, 23 degrés. — Deux heures après midi : baromètre, 761^{mm},8; thermomètre libre, 41°,9; thermomètre mouillé, 22 degrés. — A trois heures : baromètre, 761^{mm},2; thermomètre libre, 38°,8; thermomètre mouillé, 22°,7. — A quatre heures : baromètre, 760^{mm},2; thermomètre libre, 33°,8; thermomètre mouillé, 23°,8. — A cinq heures : baromètre, 759^{mm}; thermomètre libre, 32°,6; thermomètre mouillé, 22 degrés.

Akabah est l'ancienne Aïlah, voisine et contemporaine d'Esion-Gaber, qui existait déjà du temps de Moïse (*Num.*, XXXIII, 35; *Deut.*, II, 8). Le roi Salomon, maître de ce pays soumis par son père David, se rendit à Esion-Gaber, près d'Aïlath, et y construisit une flotte ou plutôt un vaisseau au bord de la mer de Souph, la même que le golfe Ælanitique, auquel Aïlah donna son nom (I *Reg.*, IX, 26). Dans le même port, le roi de Juda, Josaphat, avait équipé une flotte transportée de Tharsis pour aller chercher de l'or à Ophir. Mais cette entreprise, concertée avec le roi d'Israël Ochosias, fils d'Achab, encourut par cela même la colère céleste, et les vaisseaux firent naufrage à Esion-Gaber (1 *Chron.*, XX, 35-37). Selon le premier livre des *Rois*, au contraire (XXII, 48-50), Josaphat construisit seul cette flotte pour être envoyée

à Tharsis, et refusa le concours du roi d'Israël. Makrisi en fait mention comme d'une grande et belle ville, ayant autrefois existé près d'Aïlah (ap. Burckhardt, *Reis. durch Syr. und Palæst.*, t. II, edit. de Gesenius, p. 831).

Robinson, cherchant en vain des traces de ce port d'Esion-Gaber, dont, après Josaphat, l'Écriture sainte ne fait plus mention, a supposé, d'après une interprétation arbitraire des textes, en réalité fort contraires au sens qu'il leur attribue (1), que le golfe d'Aïlah pénétrait beaucoup plus avant dans la vallée de l'Arabah; il le prolonge jusqu'à une flaque d'eau saumâtre du nom de El-Ghûdyân, qu'il s'efforce d'assimiler à celui d'Esion. Eusèbe et saint Jérôme disent seulement que, de leur temps, Esion-Gaber se nommait Asia ou Esia, et qu'elle était près de la mer Morte et d'Aïlah (*Onomast.*, sub verbb.).

Je ne puis indiquer ici que sommairement les faits relatifs à l'histoire d'Aïlah, tels que leur ensemble se présentait à notre esprit lors de notre séjour à Akabah. Il était facile de nous rappeler, en effet, qu'au fond du golfe oriental de la mer Rouge, nommé dans l'Écriture sainte mer de Souf, et par les Arabes mer de Kolsum, existait déjà au temps de Moïse le lieu, peut-être même dès lors la ville d'Aïlah ou Elath. Son nom, signifiant *bois de palmiers*, marquait la présence d'une nappe d'eau douce souterraine et intarissable, qui, alors comme aujourd'hui, entretenait une belle végétation de dattiers à cette extrémité méridionale du massif de l'Idumée; les caravanes d'Égypte se croisaient en ce lieu avec celles de Syrie ou d'Arabie, et y renouvelaient leur provision d'eau. Le golfe appelé ainsi mer de Souf ou de Kolsum, et plus tard golfe Ælanitique, se termine à la plage d'Akabah (Aïlah). Sa direction est du N. N. E. au S. S. O.; il est long et étroit, à rivages presque parallèles, exposé toutefois aux vents, que n'interceptent pas soit la masse énorme du mont Sinaï et de ses contre-forts, soit la côte élevée de l'Arabie occidentale. La nature semblait avoir préparé Aïlah pour être un point important de commerce par terre et par mer, entre l'Afrique et l'Asie; le voisinage d'Esion-Gaber, nommé par Moïse avec Elath (*Deut.*, II, 8), rappelle l'activité commerciale et maritime

(1) Les passages sur lesquels se fonde l'opinion de Robinson sont ceux-ci littéralement traduits :

Nombres, XXI, 4. « Et ils partirent du mont Hor par la route de la mer de Souph (golfe Ælanitique) pour faire le tour de la terre d'Edom... » — XXXIII, 35. « Et ils partirent de Habrona (en venant du Sinaï), et ils campèrent à Esion-Gaber. » — 36. « Et ils partirent d'Esion-Gaber, et ils campèrent dans le désert de Tsin, qui est Cadès. » — 37. « Et ils partirent de Cadès, et campèrent sur le mont Hor, à l'extrémité de la limite d'Edom. »

Deutéronome, II, 1. « Et nous nous retournâmes, et nous partîmes dans le désert par le chemin de la mer de Souph... » — 8. « Et nous nous éloignâmes de nos frères, fils d'Esaü, habitant dans Seïr, de la route de l'Arabah, d'Elath (Aïlah) et d'Esion-Gaber. »

des Phéniciens : c'est avec l'aide des rois de Tyr que les rois de Juda, devenus maîtres de l'Idumée, bâtissaient (I *Reg.*, IX, 26; II *Chron.*, VIII, 17, et III, XX, 36) les flottes qu'ils envoyaient à Ophir vers le sud de la grande péninsule arabique. Le commerce phénicien fut protégé par les rois de Juda et vraisemblablement aussi par les Edomites et les Araméens (II *Reg.*, XVI, 5 et 6 ; Joseph, *Arch. Jud.*, lib. IX, c. XII, 1), lorsque le pouvoir éphémère des Juifs eut cessé de dominer cette région éloignée. On ne peut douter non plus que les rois d'Égypte et d'Assyrie n'aient profité de la situation privilégiée d'Aïlah pour y établir un port marchand et militaire ; l'administration des rois de Perse l'utilisait sans doute pour communiquer avec les provinces que la monarchie possédait en Arabie et peut-être dans l'Inde, comme je crois l'avoir reconnu sur les monnaies achæménides.

Habitée par des Juifs indépendants que Justinien s'était soumis le premier (Procop., *De bell. Persic.*, lib. I, c. XIX), la ville d'Aïlah était, sous l'empire byzantin, le poste militaire de la 10e légion *Fretensis* (*Notitia dignit.*, c. XXIX, edit. Böcking, p. 78; et *Annot.*, p. 349, n° 25) ; on y créa un siége épiscopal, dont les titulaires figurent parmi les signataires des différents conciles du IVe au VIe siècle. De saints personnages y furent exilés.

Lorsque Mahomet envahit ces régions, il trouva Aïlah au pouvoir d'un petit prince chrétien, nommé Johannat, qui se soumit au conquérant lui-même, moyennant un tribut, et reçut pour gage de son acte de dépendance un diplôme de sécurité (*Sirat al Resoul* et Makrisi, ap. Quatremère, *Mémoire sur les Nabathéens*, p. 47). Malgré l'aversion de Mahomet pour les Juifs, ceux d'Aïlah obtinrent de lui en témoignage d'amnistie une robe d'étoffe d'Aden, qu'il avait portée (*ibid.*, p. 48).

Les auteurs arabes s'accordent pour dire qu'alors Aïlah était un village surnommé Akabah, défendu par un fort d'un difficile accès.

Ils lui attribuent une superficie en harmonie avec l'importance de son commerce et de sa population, la réputation de ses savants et de ses littérateurs (*ibid.*, p. 48 et 49); le nombre des caravanes qui l'ont traversée à toutes les époques, soit pour l'échange des marchandises entre l'Asie et l'Égypte, soit pour le transport des pèlerins nabathéens au Sinaï, des pèlerins musulmans à la Mecque.

Le rocher d'Aïlah, « Akabah-Aïlah », ne pouvait être gravi par un homme à cheval ; les Musulmans en aplanirent le chemin et le rendirent aisément accessible. Aïlah fut une ville florissante jusqu'en 415 de l'hégire (1024 de notre ère). En cette année, Abdallah-ben-Edri-Djafari, gouverneur du wady Alkorâ, l'attaqua, la pilla et emmena

en captivité les femmes et les enfants (*Mémoire sur les Nabathéens*, p. 49 et 50). Il paraît qu'à la suite de cette violente occupation, Aïlah décrut rapidement. Le roi Baudouin Ier l'occupa sans résistance, à la tête de deux cents chevaliers, en l'année 1116, et les pêcheurs de la plage se réfugièrent sur leurs barques. L'historien contemporain Foulcher de Chartres confond Aïlah avec Elim, station des Israélites, célèbre aussi par ses fontaines et ses palmiers, et néglige de nous faire connaître (c. XLIII, ap. Bongars, *Gesta Dei per Francos*, p. 426) quelles mesures le roi Baudouin dut prendre pour rétablir la forteresse d'Akabah-Aïlah, en même temps qu'il construisait le fort de Choubek et le nommait Montréal. Il faut croire cependant que cette restauration militaire fut importante, puisque le château, ainsi réparé, arrêta longtemps Saladin, le plus habile et le plus heureux adversaire des chrétiens: pour le réduire, il fut, en 566 de l'hégire (1170 de notre ère), obligé de faire transporter du Caire sur des chameaux des galères composées de pièces détachées qu'il fit remonter sous les murs de la place; attaquée par terre et par mer, la ville fut prise au bout d'un mois et demi environ. Les Francs, ses défenseurs, furent tués ou faits prisonniers.

En 577 de l'hégire (1181-1182), Renaud de Châtillon, seigneur de Kerak et de Montréal, menaçait de si près la place et le fort d'Aïlah, que le gouverneur musulman informa Saladin de ses craintes et se vit obligé à une surveillance continuelle de la côte. La pluie abondante qui tomba cette année favorisa la défense d'Akabah-Aïlah. L'année d'après, le prince croisé, ayant équipé une flotte, osa tenter une expédition contre la Mecque; il ne fut arrêté que par la prompte et vigoureuse attaque de l'amiral musulman Hosam-ed-Din-Loulou, envoyé par Melek-Adel, frère de Saladin, qui gouvernait l'Égypte. Irrités de cette tentative sacrilége, les Musulmans mirent à mort tous les prisonniers chrétiens; ils en envoyèrent même pour être égorgés dans la vallée voisine de la Mecque, où l'on sacrifiait les victimes (1).

Depuis cette époque mémorable, si voisine de la chute de l'empire latin en Orient, Aïlah resta au pouvoir des Musulmans. En 1319 de notre ère, le sultan d'Égypte, Mohammed-ben-Kelaoun, fit aplanir les rochers d'Akabah-Aïlah, et élargir le chemin qui offrait des obstacles au passage des voyageurs. Lui-même devant faire le pèlerinage de la Mecque, fit compléter ce travail en 1331, de telle sorte qu'aujourd'hui la montée, du bord de la mer à la forteresse, n'est qu'une rampe assez douce et d'un parcours facile.

(1) Aboulfeda, XVII. *Excerpt.*, ap. Schultens, *Vita Salad.* — Makrisi, ap. Quatremère, *Mém. sur les Nabath.*, p. 51.

Si le fort d'Akabah pouvait protéger les habitants et les pèlerins contre les attaques des Arabes, il n'en était pas de même lorsque les déprédations étaient commises par le gouverneur du fort, comme cela eut lieu en 800 de l'hégire (1397). Cet officier pilla le dépôt laissé sous sa garde et appartenant aux pèlerins de la Mecque.

Nous ignorons les destinées d'Akabah-Aïlah depuis le XIVe siècle jusqu'à l'époque où Méhémet-Ali s'attribua la protection des caravanes et s'engagea dans une guerre difficile contre les Wahabites. C'est encore aujourd'hui une garnison égyptienne qui occupe le fort, mais le gouverneur s'absente volontiers.

Le 16, partis d'Akabah à six heures moins un quart, et, retournant sur nos pas, nous laissons sur notre droite le débouché du wady El-Ithm, probablement autrefois Admatha, poste de « l'*ala Antana dromedariorum* » (*Notitia dignit.*, c. XXIX, B. 2, edit. Böcking, p. 79). Le wady El-Ithm, وادي اثم, est celui nommé simplement *wady Ithm* par Burckhardt et *vallée Istoum* par M. de Laborde (*Arabie Pétrée*, p. 79, 2), probablement d'accord avec le nom de la source infecte, Aïn-Yatoum, où nous abreuvâmes encore une fois nos chevaux. Le wady El-Ithm contourne entièrement le massif de l'Idumée au sud, en reliant l'Arabah, qui le longe à l'occident, avec le désert qui le borde à l'orient. C'est par ce wady que les caravanes de Damas arrivent à Akabah et y rejoignent celles venant d'Égypte. C'est aussi par là que l'on suppose avoir été effectué le passage des Hébreux, lorsqu'ils quittèrent pour toujours le désert de Cadès, et firent le tour du pays des Édomites pour gagner la frontière orientale du pays de Moab, et de là le Jourdain. J'exposerai plus loin les motifs qui m'empêchent d'adopter ce système dans son entier. 16 Mai.

Nous fîmes halte à onze heures pour déjeuner, ayant à peu près à notre gauche et à l'ouest le débouché du wady Es-Scherif-Hadid, ainsi nommé en mémoire du chef chrétien Roi, qui, selon la tradition recueillie par Burckhardt et M. de Laborde, devait régner à une époque voisine de la fondation de l'islamisme. Ce vaillant soldat, en guerre avec les tribus du Nedjd, particulièrement les Beni-Helal, anciens Alilæens, avait fermé le passage du wady El-Ithm, et ravageait tout le pays de l'Arabah. Il fallut, pour le dompter, l'intervention de l'émir Diab, qui s'en empara et lui fit trancher la tête. (Burckhardt, *Reisen in Syrien*, etc., t. II, p. 830, édit. de Gesenius. — De Laborde, *Arabie Pétrée*, p. 53.)

Campement au pied des montagnes, un peu au sud de la fontaine déjà décrite, nommée Aïn-Thaabeh. Une forte brise du sud nous avait rendu ce voyage très-supportable en comparaison de la journée précédente.

Observations de M. Vignes. — Akabah, quatre heures quarante minutes du matin : baromètre, 759mm,5; thermomètre libre, 24 degrés; thermomètre mouillé, 13 degrés. — A midi, à la halte du déjeuner, plus haut dans le thalweg : baromètre, 754mm,1; thermomètre libre, 30 degrés; thermomètre mouillé, 18°,5. — Au campement du soir, à cinq heures : baromètre, 758mm; thermomètre libre, 36°,2; thermomètre mouillé, 19°,5.

17 Mai. Le 17 mai, à six heures moins un quart, nous nous remettons en marche. Passant près de la fontaine d'Aïn-Thaabeh, nous laissons à notre droite le wady Darbah, probablement celui où était le poste de la *cohors prima quingentaria*, et qui s'appelait alors *Tarba* (*Notitia dignit.*, cap. XXIX, n° 9, p. 80).

Après le wady Darbah, nous passons devant le wady Tourban, qui, par ses proportions, est une des principales vallées de la chaîne iduméenne; peut-être faudrait-il plutôt l'identifier avec *Tarba* que le wady Darbah.

Plus au nord encore et toujours à l'est, nous rencontrons le débouché du wady Haïmeh, où nous faisons halte pour déjeuner, à dix heures cinq minutes. Repartis à deux heures vingt et une minutes, nous dépassons l'embouchure du wady Melleh dans l'Arabah. M. de Laborde l'appelle wady El-Moïleh, ce qui le rapproche encore plus du nom du poste de Mohaïla, assigné par la *Notitia dignitatum* (c. XXIX, n° 11, p. 79) aux *equites sagittarii*. Enfin, après avoir péniblement traversé des dunes de sable qui encombrent le pied des montagnes, nous arrivons vers trois heures et demie à notre ancien campement du 12 mai, à l'entrée du wady Gharundel.

Dans la contrée parcourue par les Israélites, depuis leur départ de l'Égypte jusqu'à la frontière de Moab, on trouve trois vallées portant, chez les modernes, le nom de wady Gharundel, وادي غرندل.

Le premier, voisin du golfe de Suez et qu'on regarde comme l'ancien Elim (Burckhardt, *Reisen in Syrien*, etc., t. II, p. 778); le second, celui où nous campions pour la seconde fois et par lequel Burckhardt, venant de Zadeka, l'ancienne Zadacatta (1), par le Djebel-Koula, déboucha dans l'Arabah, ayant traversé en entier de l'est à l'ouest la chaîne du mont Shera (*ibid.*, p. 730). Le troisième wady Gharundel est celui que visitèrent Irby et Mangles (*Travels in Egypt*, etc., p. 376), et qu'observèrent récemment MM. Mauss et Sauvaire. Il commence dans le désert de l'est, près de la route des caravanes, aux ruines de l'ancienne Arindela, dont il retient encore

(1) A dix-huit milles au sud de Petra, carte de Peutinger, *Seg.* IX, poste des *equites promoti indigenæ*. (*Notitia dignit.*, XXIX, A. n° 7, p. 79.)

visiblement le nom, ville épiscopale (Lequien, *Oriens Christian.*, t. III, p. 728) (1), et garnison de la seconde cohorte des Galates (*Notitia dignit.*, p. 80). De là ce wady Gharundel, descendant sous l'ancienne Thoana, atteint promptement la plaine basse de l'Arabah à peu près en face d'Aïn-Weibeh, le Cadès d'où Moïse fit demander vainement au roi d'Édom un passage à travers son pays, passage qui n'aurait pu guère s'accomplir par une autre ligne que par le large wady Ghuwireh, selon le docteur Robinson (*Bibl. Research.*, t. II, edit. 1856, p. 175), ou par ce wady Gharundel septentrional (*Numer.*, xx, 14, 16, 21). Les termes de l'historien sacré méritent à cet égard une attention toute spéciale. Je crois devoir les reproduire :

« 14. Moïse envoya de Cadès des messagers au roi d'Édom (pour lui dire) .

» 16. Voilà que nous sommes à *Cadès, ville à l'extrémité de ta frontière,*

» 17. Que nous passions, je te prie, *sur ta terre*..... nous ne nous détournerons,
» ni à droite, ni à gauche, jusqu'à ce que nous ayons passé tes frontières.

» 18. Édom lui dit : Tu ne passeras pas par mon pays.....

» 21. Ainsi Édom refusa de donner passage à Israël par ses frontières, et Israël
» se détourna de lui. »

Observations de M. Vignes. — Au campement du 16, à quatre heures quarante minutes : baromètre, 756^{mm} ; thermomètre libre, 21 degrés ; thermomètre mouillé, 14°,3. — A midi, au wady Haïmeh : baromètre, 752^{mm} ; thermomètre libre, 32°,2 ; thermomètre mouillé, 19°,3. — Au wady Gharundel, à quatre heures du soir : baromètre, 742^{mm} ; thermomètre libre, 37°,8 ; thermomètre mouillé, 20°,1.

Un Arabe nous apporte un lézard de grande taille, ayant la queue couverte de fortes et rigides écailles pointues. Le docteur Combe en fait l'autopsie, lui trouve deux estomacs contenant uniquement des débris végétaux, et lui enlève la peau pour la conserver. Nous goûtons de sa chair, bonne à manger et ayant le goût de lapin coriace. Ce saurien est commun dans l'Arabah, où il habite des terriers creusés dans le sable et sillonnés à l'entrée par les écailles de sa queue. On le nomme *Stellio*.

Le 18, partis de wady Gharundel après cinq heures, nous nous sommes tenus, dans 18 Mai.
notre marche, voisins du pied des montagnes de Petra. Au débouché du wady Abou-Berka, nous sommes à la hauteur du point de partage des eaux, reconnu à l'ouest de l'Arabah par M. Vignes, le 11 mai précédent, en face de l'angle formé par les collines

(1) On en connaît les évêques Theodosius au ve et Macarius au vi^e siècle, et il semble que ses principales ruines, décrites par Irby et Mangles, doivent avoir été celles d'une église.

qui courent du nord-est au sud-ouest, parallèlement à l'axe de la vallée et s'infléchissent brusquement vers l'ouest.

Un peu plus loin, vers neuf heures et demie, après avoir dépassé la sortie du wady Mgaïn, nous entrons dans un petit défilé très-bas, formé par la chaîne du Djebel-Shera à notre droite, et à notre gauche par des collines parallèles à celles dont je viens de parler et qui suivent l'axe de l'Arabah. Ce fut là que M. Vignes, s'arrêtant dans cette partie la plus élevée de la vallée, crut reconnaître le point assigné par M. le comte de Bertou au partage des eaux, et qu'il nomme *Es-Sathé*, الصطح, d'après les Djahelins qui le conduisaient; mais ni Abou-Daouk, ni Hamzé, ni les Arabes du mont Shera et de Petra même, ne nous ont répété ce nom, que les guides de M. Stanley remplaçaient par celui de Chragi-er-Rishi (de Bertou, *Le mont Hor et le tombeau d'Aaron*, p. 85, 86; Stanley, *Sinaï and Palest.*, p. 85). Il m'a semblé y retrouver le site représenté par le premier voyageur dans un dessin où l'on voit figuré un point de route culminant entre les deux parois d'une sorte de corridor.

Nous nous arrêtons à dix heures pour déjeuner. Après une halte de quatre heures, nous repartons et traversons des collines de grès, de porphyre quartzeux brun, craquelé, et d'amphibolite : les deux premières roches sont en bancs et disséminées sur le sol à l'état de fragments, la dernière ne se trouve qu'en fragments. En un quart d'heure nous atteignons notre campement et nous y attendons la réponse des Arabes de Petra. Antoun leur avait expédié deux hommes de leurs montagnes, qu'il avait rencontrés cinq jours auparavant près du wady Gharundel, et pris pour guides jusqu'à la mer Rouge; il les avait envoyés d'Akabah à wady Mousa, porteurs de son message et de ses propositions au scheikh maître de cette vallée, leur donnant rendez-vous auprès du wady Mgaïn, à l'endroit même où nous nous trouvions le soir du 18. En attendant leur retour, nous visitons les terrains semés de débris de porphyre et de jaspe, qui forment le plateau brun, étroit et un peu convexe, sur lequel notre camp était placé.

J'observai là un seul végétal, rare dans l'Arabah. C'était une plante grasse, formant des touffes presque hémisphériques, analogues en grand à celles de notre *Sedum* des murailles, mais ayant environ 30 à 40 centimètres de diamètre et 20 centimètres de hauteur. Elle n'était pas en fleur; ses feuilles, d'un vert tendre et d'à peu près 2 centimètres de longueur, larges de 5 millimètres, presque cylindriques, diaphanes et visiblement gorgées d'un liquide incolore, nous parurent dignes d'être recueillies et observées. J'en écrasai une touffe, qui humecta la terre presque autant que l'aurait fait l'épanchement d'un demi-litre d'eau; je goûtai le liquide contenu dans ces feuilles

irrégulières, il avait le goût d'une eau de fontaine légèrement imprégnée de sel marin et de sulfate de soude. Le docteur Combe cueillit et s'efforça de garder dans l'herbier ce végétal inconnu pour nous, mais l'eau qu'il contenait en empêcha la conservation.

La forte brise qui avait régné toute la journée et le temps couvert ont rendu la température très-tolérable. De notre campement nous apercevions la cime du mont Hor par-dessus la chaîne grise plus voisine de nous : semblable à un cylindre terminé par un cône surbaissé, elle se montre au loin et s'aperçoit pendant plusieurs jours de marche presque sur la moitié du parcours entre Makhul et Akabah. La forme de ce piton est aussi reconnaissable que celle du Kurn-Surtabeh, qui s'élève près du wady Ferrah, et domine le Ghôr depuis Naplouse, au nord, jusque près de Djebel-Esdoum, au midi. De même le Djebel-Haroun, ou le mont Hor, commande la vallée de l'Arabah, pareil au créneau isolé d'une immense muraille, et sert de point de repère aux caravanes, leur indiquant une des entrées les plus praticables et les plus voisines pour pénétrer dans le wady Mousa ou vallée de Petra.

Selameh, ou plutôt Selamieh, dont nous attendions la réponse, était depuis peu de temps le maître du wady Mousa. Il avait, aidé de sa tribu et de ses adhérents, réussi à renverser son prédécesseur, qui avait été tué dans un engagement et dont le fils était réduit à servir sous ses ordres comme un de ses officiers ordinaires. Les deux hommes envoyés d'Akabah par Antoun à Selamieh arrivèrent dans la soirée avec une ponctualité et une célérité incroyables : ils nous apportaient la réponse du scheikh. Le maître de Petra consentait à nous recevoir pour un prix très-raisonnable, s'engageant à nous prendre sous sa protection, nous, nos gens et nos bêtes, pendant deux jours. Il ne nous laissait pas ignorer que, pressé entre deux partis hostiles, l'un au nord, l'autre au sud, tous les deux alliés du scheikh Mohammed Midjelly de Kerak, son ennemi et son rival, il risquait, en concentrant pendant deux jours sa tribu autour de nous, que ses ennemis ne fissent irruption dans la partie fertile de son canton et ne lui fissent acheter cher par une razzia les avantages que nous lui assurions.

Abou-Daouk et Hamzé firent d'incroyables efforts pour amener Antoun à nous persuader de nous réduire au plus petit nombre possible ; ils lui proposaient de rester avec le corps principal de notre caravane, et d'attendre notre retour en dehors de cette région de montagnes où il leur répugnait tant de s'engager. M. Vignes jugea avec Antoun que notre considération perdrait à cette concession sollicitée par la prudence exagérée de nos guides, et ils déclarèrent que nous entrerions dans le wady Mousa avec tout

notre monde, ou que nous refuserions de nous y rendre. Je ne pus qu'approuver cette majestueuse résolution qui fut exécutée.

Observations de M. Vignes. — A wady Gharundel, à quatre heures quarante-cinq minutes du matin : baromètre, 739^{mm},5; thermomètre libre, 19 degrés; thermomètre mouillé, 13°,2. — Au point culminant du partage oriental des eaux, à neuf heures quinze minutes : baromètre, 733^{mm},5 ; thermomètre libre, 28°,5. — A midi, à la halte du déjeuner : baromètre, 784^{mm}; thermomètre libre, 33 degrés; thermomètre mouillé, 16°,2. — Campement du 18 : baromètre, 728^{mm},5 ; thermomètre libre, 35 degrés ; thermomètre mouillé, 22 degrés.

19 Mai. Partis du campement de la veille à cinq heures trente-cinq minutes, nous marchâmes dans la direction de Petra, par des terrains montueux de grès et de porphyre, nous dirigeant vers le mont Hor. Nous vîmes bientôt s'ouvrir devant nous un beau wady nommé, selon M. de Laborde, wady Pabouchèbe (*Arabie Pétrée*, p. 54), Abu-Kuscheibeh par Robinson (*Carte de l'Arabie Pétrée*), dont le lit doucement sinueux, très-peu incliné et très-uni, pénétrait entre deux murailles de porphyre brun, de 8 à 10 mètres de hauteur. Parsemé de belles touffes de lauriers-roses, ce beau corridor, large de 10 à 20 mètres au plus, nous aurait protégés contre l'ardeur d'un soleil plus chaud que celui de cette matinée.

En sortant de ce gracieux et commode défilé, nous rabattons brusquement à gauche, et nous élevant au-dessus des bancs de porphyres, nous trouvons une montée plus âpre sur les calcaires ; tantôt sur une berge du wady, tantôt sur l'autre, nous nous élevons assez vite vers la région voisine du mont Hor proprement dit, par des sentiers difficiles et fatigants pour les chameaux (1). Aussi avions-nous facilement pris l'avance sur la caravane ; montant de l'est à l'ouest, c'est-à-dire en tournant le dos à l'Idumée intérieure et la face vers l'Arabah, nous voyons grandir à notre droite une gigantesque et magnifique muraille isolée de grès d'un rouge sombre, d'un kilomètre de base et de 100 mètres de hauteur, qui se dresse au nord-est, du fond d'une vallée creusée entre nous et celle de Petra. Les couches de calcaires à fossiles sont superposées aux grès ; garnies à leur sommet d'une bordure de rochers minces et étroits, elles descendent vers l'Arabah par des pentes rapides. Nous les gravissons par une vallée graduellement atténuée à mesure que nous approchons de son origine, et nous atteignons une cime calcaire

(1) C'est ce passage que signale le docteur Robinson comme conservant encore son ancien nom de wady Er-Rûbây, déjà consigné par Nowaïri, comme nous le dirons plus loin. (*Bibl. Researces*, t. II, édit. de 1856, p. 122.)

assez aiguë. Là, descendant de cheval, nous attendons notre bagage scientifique, notre repas et le scheikh Selamieh. A nos pieds s'étend la plaine de l'Arabah ; les gradins qui nous en séparent sont remplis de porphyres qui ne paraissent pas avoir joué un rôle très-perturbateur; au delà de la vallée, se dresse, à notre droite, le mont Hor ou Djebel-Haroun, dont l'âpreté pittoresque égale la célébrité.

Sa masse cylindrique, très-difficilement accessible de ce côté, est sombre, brune, sans végétation, couverte de blocs, hérissée de rocs saillants et fracturés : ce jour-là, elle était obscurcie par les nuages ; les vapeurs s'étendaient au loin sur la plaine, et l'Arabah en était toute voilée.

Comme notre frugal déjeuner arrivait avec sa tente et son personnel, scheikh Selamieh parut, venant par le sentier qui montait de Petra vers nous. Il avait ordonné sa marche avec pompe et gravité. Ses cavaliers, au nombre de cinq ou six, s'avançaient au pas et en bon ordre. L'un d'eux portait une lance ornée d'une queue de cheval et, je crois, de quelques plumes d'autruche. Selamieh, qui ressemblait, pour la figure, à son ennemi scheikh Mohammed Midjelly de Kerak, portait, comme lui, le machlah noir bordé de broderies d'or, le keffié jaune; monté sur un cheval passable, il avait pour sceptre une modeste pipe de cerisier à bout d'ambre et d'une médiocre dimension. L'entrevue fut sérieuse et digne. Je lui fis dire que nous le savions homme de parole, que nous avions confiance en lui, et que nous lui demandions la permission de visiter son pays pendant quelques jours. Il répliqua que son pays était à nous, qu'il répondait de notre sûreté sur sa tête, et que nous resterions aussi longtemps qu'il nous plairait.

Tout en nous traduisant ses paroles, Antoun ajoutait que le scheikh était en guerre avec ses voisins, et craignait leurs incursions sur le territoire plus fertile qu'il habitait à une lieue environ de Petra, qu'il serait donc bien aise que notre visite ne durât pas plus de deux jours. Aussi, en remerciant Selamieh, eus-je soin de lui dire que nous profiterions seulement deux jours de son hospitalité. Le déjeuner et la conférence pacifique durèrent trois heures. Nous avions exprimé au scheikh le désir de visiter le sommet du mont Hor, et il avait paru consentir à nous y conduire. Nous nous mîmes donc en marche sous sa direction; mais, voyant que nous descendions toujours et que nous nous écartions de plus en plus de ce but partiel de notre excursion, je le fis interroger par le drogman, et j'acquis la certitude qu'il ne voulait pas nous accompagner sur cette cime élevée. Lorsqu'il nous vit insister, il poursuivit sa route, et détacha pour nous escorter un de ses chefs inférieurs avec quelques fantassins. Nous quittâmes alors le chemin qui descend vers Petra, et prîmes sur le flanc du mont

Hor, vers le sud-est, un sentier frayé par les chèvres, mais praticable pour nos chevaux. Au milieu de l'ascension, il nous fallut laisser nos montures et continuer à pied jusqu'à la base de cette vaste tour brune et hérissée, qui forme le véritable piton du mont Hor. Nos Arabes, grimpant devant nous, nous montraient le chemin.

Parvenu à ce point, je m'assis quelques minutes pour reprendre haleine avant de gravir la dernière pente; mes compagnons profitèrent de ce temps d'arrêt pour visiter une vaste caverne à haute entrée et à larges voûtes, qui s'ouvrait au-dessous du piton, dans la base même qui le soutient : ils y virent de grandes marmites de cuivre ou de fonte, qui servent à cuire les repas des bergers et des pèlerins, et que les maraudeurs arabes se font un devoir de respecter.

La petite vallée par laquelle nous avions monté s'arrête brusquement au pied du piton et de son contre-fort. A son angle extrême et à son origine, un escalier nous permit de franchir un mur servant de façade à une citerne à moitié détruite. La voûte à demi effondrée de ce réservoir laisse voir que sa construction était vaste et bien conçue; elle contient encore de l'eau, car sa position lui permet de recueillir l'eau pluviale qui coule du sommet et que lui amène un grossier canal de blocs et de rochers. Au delà de la citerne, et par une succession d'escaliers étroits, taillés dans le roc, enfin par un sentier encombré de pierres roulantes, nous parvînmes au sommet du piton. Là se trouve une petite mosquée appelée tombeau d'Aaron, pitoyable édifice arabe, construit avec les débris d'un monument plus ancien, qui était orné de petites colonnes cannelées et de revêtements de marbre, dont les fragments jonchent le sol. Lorsque après avoir fait le tour de cette mosquée blanchie à la chaux, nous approchâmes de la porte située du côté occidental, les quatre ou cinq Arabes qui nous avaient accompagnés se groupèrent le dos à la porte, la crosse de leurs fusils entre leurs pieds et le canon dans leurs mains, opposant silencieusement à notre passage un obstacle matériel. Lorsque nous les priâmes de nous laisser entrer dans le wely, quelques-uns répondirent qu'ils n'avaient pas la clef, d'autres se refusèrent à nous faire place, paraissant dire qu'il n'était pas permis à des infidèles de s'introduire dans ce lieu saint. Deux fois ils opposèrent la même résistance. J'appelai alors Antoun et lui demandai de s'expliquer avec ces gens, et de leur dire que nous ne voulions pas froisser leurs idées religieuses, et que, sans nous offenser de leurs scrupules, nous saurions nous abstenir de visiter le tombeau d'Aaron, que nous étions venus de si loin pour examiner avec respect. Je crois qu'Antoun employa d'autres arguments que les miens ; cependant ce ne fut pas à l'argent qu'il eut recours, car il refusa

positivement de leur donner aucun bakchich avant le jour de notre départ. J'ignore comment il s'y prit; mais, un instant après, il vint me dire que la porte allait nous être ouverte. Je déclarai alors que nous n'y entrerions pas avant que les Arabes nous eussent fait des excuses, et leur jeune chef à la robe rouge s'exécuta de fort bonne grâce.

Le wely consiste en une chambre voûtée, éclairée seulement par la porte, et dont le grand axe est dirigé à peu près du nord au sud, parallèlement à celui de l'Arabah, et vers la Mecque. Le sarcophage, de marbre commun ou de pierre calcaire d'un blanc jaunâtre, est en forme de cercueil, à toit incliné; des arcades ogivales en bas-relief ornent la face principale. Couvert d'un manteau rouge et d'un turban poudreux, il est placé transversalement au grand axe de l'édifice, et présente en face de la porte son petit côté orné d'une inscription cufique, que nous fîmes estamper. Le champ d'encadrement de cette inscription du côté gauche porte quelques mots hébreux gravés à la pointe ...כחמים, dont je ne pus tirer aucun sens.

Voici l'explication de l'inscription arabe, telle que me l'a donnée M. Sauvaire, aujourd'hui premier drogman du consulat de France à Alexandrie, mais qui malheureusement n'a pu en faire un déchiffrement complet, à cause de l'imperfection de la photographie faite d'après l'estampage.

بسم الله الرحمن الرحيم
لا اله الا الله محمد
رسول الله اص بانشا هدا
المقام ال....... المبارك مولانا
السلطان الملك الناصر المجاهد المرابط
المثاغر ناصر الد.........
والد.................
....

« Au nom de Dieu clément, miséricordieux. Il n'y a de Dieu que Dieu, Mohammed
» (est) l'apôtre de Dieu. Cette station (ce tombeau) bénie a été construite par l'ordre
» de notre maître le Sultan, le roi protecteur, champion de la foi, conquérant, défenseur
» des frontières, protecteur du (monde et de la religion ?)..... »

On voit en quoi cette inscription se rapproche ou diffère de l'explication donnée par feu M. Reinaud, d'après la copie faite à la main et précipitamment par M. le comte de Bertou.

Nous descendîmes ensuite dans la crypte où, selon les Arabes, est la véritable tombe d'Aaron, dont le monument supérieur ne serait que le cénotaphe. On y parvient par un escalier à deux directions successives, dont l'entrée est à l'opposite du chevet, c'est-à-dire au nord. Une profonde obscurité règne sur les degrés et dans le caveau, et ce fut en nous éclairant au moyen d'allumettes chimiques que nous pûmes descendre les degrés et gagner l'extrémité de cet étroit corridor aux murailles ruisselantes d'humidité. A peu près sous le cénotaphe, une grille de fer aux larges compartiments carrés, neuve, à ce qu'il nous parut, et posée obliquement, défend, sans le cacher, le tombeau, masse demi-cylindrique de maçonnerie, couverte d'une draperie noire, et dont le grand axe, adossé au mur du fond, est parallèle à celui du cénotaphe. Le dessin de M. le comte de Bertou (*Le mont Hor, etc.*, page 68) m'en avait donné, sauf la proportion trop petite de la figure de l'arche représentée dans ce caveau, une idée assez exacte.

Pendant qu'on estampait avec un demi-succès l'inscription de la première tombe, nous fîmes le tour de cette petite mosquée, et mes compagnons plus agiles montèrent sur la terrasse pour admirer la vue. Un paysage grandiose se déroulait devant nous : nous promenions nos regards sur les sommets étranges des montagnes d'Edom, sur les pentes abruptes dominant l'Arabah, avec leurs éruptions de porphyres surmontées d'alluvions relativement récentes, sur la plaine noyée dans la brume, où notre imagination nous montrait le peuple hébreu assemblé pour assister de loin à la mort d'Aaron. Pendant ce temps, nos marins et Burkgard estampaient l'inscription arabe gravée sur le linteau de pierre de la porte du wely. Malheureusement, le papier détaché trop tôt et encore un peu humide, perdit son relief en séchant, et toute trace de l'inscription avait disparu dès notre arrivée au campement du soir.

La vue cavalière que je donne ici fera mieux comprendre la disposition des lieux.

On y reconnaîtra la mosquée, dite Neby-Haroun, sur le sommet du piton du mont Hor, la petite vallée par où nous montâmes, la grande grotte aux chaudières à droite, et au fond de la même vallée l'ouverture béante dans la voûte effondrée de la citerne, et l'escalier qui monte rudement jusqu'au sommet. Ce dessin, fait de mémoire, n'offre qu'un ensemble du site propre à en éclairer la description.

Nous venions ainsi de visiter sans peine un lieu que peu de voyageurs ont réussi à atteindre : son identité avec le mont Hor, où mourut Aaron, ne peut être contestée, la continuité de la tradition à travers les siècles en est une garantie ; mais surtout l'accord de la topographie et des événements qui précédèrent et suivirent la mort d'Aaron ne donne place à aucun doute dans l'esprit de l'observateur instruit et critique.

Ce fut l'impression que ressentirent Irby et Mangles, voyageurs judicieux, bien que mis en défiance trop légitime par le prétendu tombeau de Moïse à Neby-Mousa (*Travels round the Dead sea*, lett. v, page 432). Ils auraient pu encore fonder leurs soupçons sur d'autres traditions locales également contestables, comme les prétendus tombeaux de Loth près d'Hébron, de Jonas dans la même région, et toutes celles que l'ignorance et l'imagination des mythographes religieux ont entassées, contre toute vraisemblance, depuis



Damas jusqu'au sud de la Palestine. Ici non-seulement l'autorité du texte sacré, mais encore celle si affirmative de l'historien Josèphe (*Arch.*, lib. IV, iv et v), donnent une certitude complète. Selon la Bible, les Hébreux ayant expié par trente-huit années de séjour dans le désert et par la mort de toute la première génération virile leur sédition et leur désobéissance, Moïse reçut de Dieu l'ordre de faire entrer le peuple dans la Terre promise par l'orient des Moabites et sans se frayer autrement que de plein gré un passage à travers le pays occupé par les descendants d'Esaü (*Deuter.*, ii, 4, 8 et 9). Un refus absolu, accompagné d'une menace de résistance armée, ayant accueilli les démarches qu'il fit tenter de Cadès, où il était encore, Moïse conduisit le peuple jusqu'au pied du mont Hor, sur la frontière extrême du pays d'Edom (*Numer.*, xx, 14–22), et là une nouvelle expiation lui fut imposée. Miriam était morte, sa sœur aînée, celle

dont la touchante et adroite intervention l'avait sauvé enfant des eaux du Nil. Le tour d'Aaron était venu. Malgré ses vertus et son obéissance ordinaire, Aaron, alors âgé de cent vingt-trois ans, avait terni son caractère sacerdotal par sa complaisance pour l'idolâtrie du veau d'or, par sa faiblesse pour son fils, et aussi par ses amères critiques contre Moïse lui-même (*Exode*, xxii, 1-6; *Num.*, xii, 1-59). Dieu lui avait déclaré, comme à son frère, qu'il ne pénétrerait pas dans la Terre promise. Au pied du mont Hor, Dieu enjoignit à Moïse de faire monter son frère sur ce sommet à la vue de tout le peuple, de l'y accompagner avec Éléazar, son fils aîné, héritier du souverain sacerdoce, et là de dépouiller Aaron de ses habits pontificaux, d'en vêtir Eléazar et de laisser le grand prêtre subir la mort mystérieuse que les rabbins nomment l'*osculation divine* (Abou-Esra, *ad Deuter.*, xxxiv, 5), et que Moïse lui-même devait trouver sur le mont Abarim (*Deuter.*, xxxii, 48-51). L'ordre divin fut accompli. Aaron, obéissant, parut à la vue du peuple tout entier sur le sommet du mont Hor, le mont Umanus des rabbins, s'y dépouilla en faveur d'Eléazar des insignes de sa dignité, mourut à la vue de tout le peuple, fut enseveli et pleuré pendant plus de trente jours (*Numer.*, xxi, 22-29, et xxxiii, 37-39.; cf. *Deuter.*, x, 7).

Depuis ce temps, il ne semble pas que le souvenir de cette grande et sombre circonstance de l'histoire d'Israël se soit jamais effacé de l'esprit des peuples. Il y est encore vivant aujourd'hui : le mont Hor a gardé le nom de Djebel-Haroun ; le petit monument au sommet du piton porte le nom de Sidna-Haroun, « le saint personnage Aaron » ; et la qualification de *Masâr*, lieu de sépulture et de pèlerinage, lui est appliquée. Les Arabes, comme nous l'avons dit, y viennent souvent prier et offrir des sacrifices. Burckhardt nous a conservé la formule des prières qu'ils y récitent (*Reisen in Syrien und Palästina*, t. II, p. 715).

Au moyen âge, il y avait là, au sommet du piton, un petit monastère chrétien, dit de Saint-Aaron, que virent Foulcher de Chartres pendant l'expédition du roi Baudouin I[er], alors encore comte d'Édesse, en 1100 (Bongars, *Gesta Dei per Francos*, p. 406), le pèlerin Thietmar se rendant de Choubek au mont Sinaï en 1217, et le sultan Bibars allant du Caire à Kerak, en passant par Petra (Quatremère, *Mém. sur les Nabath.*, p. 33). C'est Thietmar, l'intelligent et exact voyageur, qui nous a conservé les indications les plus précises sur l'état de ce monastère, qu'il a pieusement visité (*Mag. Thietmari peregrinatio*, c. xvi, édit. Laurent, page 38). Il y trouva deux moines grecs ; la petite église dont les débris ont servi à bâtir le monument actuel était encore debout : il recueillit cette même qualification de *Masâr*, et la défigura en la transcrivant sous la forme

de *Muscera*. Ce nom, par suite d'erreurs compliquées, fut à son tour identifié avec celui de l'ancienne Mossera. Cette méprise, fondée sur la langue arabe et sur un texte transposé du livre du Deutéronome (x, 6, 7), en contradiction avec le chapitre xxxiii des Nombres, aura aidé à identifier Beeroth-Bene-Yakan, voisin de Mossera, avec le lieu même où mourut Aaron. On peut conjecturer que ce fut au temps de Bibars Ier que le monastère chrétien fut détruit avec son église, et remplacé par le wely musulman grossièrement construit à la place (1).

Peu de voyageurs ont eu la bonne fortune de gravir jusqu'au sommet du mont Hor, mais plusieurs l'ont approché depuis le temps de Bibars, l'ont observé d'assez près, ou ont recueilli quelques renseignements des Arabes du pays. Seetzen, qui n'a pas visité le wady Mousa, fut en 1807 le premier voyageur moderne qui ait donné des indications positives sur l'emplacement de Petra. Il reçut en effet des indigènes et consigna dans ses notes les plus précieux détails sur les lieux encore habités ou abandonnés de cette chaîne de montagnes (*Seetzen's Reisen*, t. III, p. 17). La liste qu'il en a conservée est longue; chaque nouveau voyageur peut y vérifier l'exactitude de quelque désignation importante. En recueillant ces documents dont il pressentait, mais ne connaissait pas tout l'intérêt, Seetzen montrait la route aux explorateurs futurs du wady Mousa : à Burckhardt, qui la visita furtivement en 1812 (*Reisen in Syrien*, t. II, p. 703-708); à MM. Irby et Mangles, qui y restèrent deux jours sous l'énergique protection du scheikh Abou-Raschid de Choubek et en dépit d'Abou-Zatoum, scheikh des Howeytat, alors maître de Petra, en 1818 (Irby et Mangles, pages 383 à 440) ; dix ans plus tard, à MM. Linant et de Laborde, qui y firent un séjour prolongé et y préparèrent les éléments de leur bel ouvrage sur l'Arabie Pétrée. Lord Lindsay vint ensuite en 1837, et a donné une agréable description de Petra. M. de Bertou y passa peu de temps en 1838, et y précéda de très-peu le docteur Robinson, dont le séjour à Petra fut si utilement employé. En 1839 MM. Kinnair et le très-éminent artiste Roberts, en 1852 le docteur Stanley, pénétrèrent jusqu'à wady Mousa par diverses routes et en éprouvant plus ou moins de difficultés de la part des Arabes. Ceux qui visitèrent le sommet du mont Hor furent Burckhardt, qui ne put s'en approcher qu'à petite distance et presque au pied du piton, sous

(1) Il ne m'est pas possible de déterminer où Burckhardt (*Reisen*, etc., t. II, édit. de Gesenius, p. 715), M. de Bertou (*Le mont Hor et le tombeau d'Aaron*, p. 60, 61), et Robinson (t. II, p. 139, édit., 1856) placent la plaine nommée par eux سطوح هارون, *Setouh Haroun*, la *terrasse d'Aaron*. En lisant Burckhardt, auquel cette dénomination paraît avoir été empruntée, on croirait qu'il parle de la petite plaine étroite dans la vallée au pied du piton; le texte et la carte de M. de Bertou semblent indiquer la plaine au pied du massif même du mont Hor.

prétexte d'y sacrifier une chèvre ; Irby et Mangles, qui ont donné du djebel Neby-Haroun une description exacte et détaillée (pages 434–436) ; M. de Berton, qui les a de beaucoup surpassés en exactitude et en détails, donnant un dessin de l'intérieur du wely, un autre du souterrain où serait la véritable tombe d'Aaron, et une copie inachevée, mais assez exacte, de l'inscription du cénotaphe. Lord Prudhoe ne paraît pas avoir donné à M. Robinson une idée exacte des inscriptions arabes et des caractères hébreux qu'il aurait copiés (*Bibl. Research.*, t. II, p. 152.) Enfin, en 1852, M. Stanley accomplit la même ascension, mais ne paraît pas avoir donné au sommet du mont Hor d'autre examen que celui d'un observateur éloquent.

Après avoir regagné nos montures, nous descendîmes jusqu'au point où Selamieh nous avait quittés, et nous suivîmes un chemin facile, laissant à notre gauche la base du mont Hor. Fléchissant ensuite à droite pour passer une petite croupe arrondie, nous suivîmes un autre ravin sans autre obstacle qu'un pont naturel de roches plates.

Déjà sur ce point nous apercevions à droite et à gauche, de place en place sur quelques éminences, des façades assez simples de tombeaux, ou de demeures rudement taillées dans le rocher de grès brun ou jaunâtre. Plus nous descendions, plus ces excavations artificielles se multipliaient, se rapprochaient de nous, et enfin venaient se montrer au bord même de notre sentier. Nous en examinâmes plusieurs assez à loisir. Quelques-uns de ces monuments, taillés dans le rocher, évidé en chambres, terrasses et escaliers, rappelaient singulièrement par leur conservation et leur forme les ruines de Pompéi, mais avec plus de sévérité et de noblesse austère. Rarement quelques matériaux de construction apparaissaient auprès de ces maisons, temples, édicules, tombeaux, pris dans la masse de la pierre avec leurs fenêtres, planchers, portes et caves. On aurait dit une pétrification miraculeuse, où il ne manquait plus que de trouver les habitants transformés en statues, comme dans le merveilleux récit des Arabes.

Arrivés à ce point de la vallée, nous tournâmes à gauche entre les ruines, observant et visitant les plus importantes : telles qu'une maison bien conservée, accompagnée d'un escalier extérieur (1); une petite villa taillée dans un bloc de grès brun d'une seule pièce, dressé à l'extérieur, évidé au dedans ; le sommet, aplani en terrasse, était bordé d'un parapet et d'une banquette continue, pratiquée, comme lui, dans la masse. Nous voulûmes nous y asseoir quelques instants, pensant à ces contemporains d'Auguste ou

(1) J'aurais bien souhaité pouvoir rapporter une photographie de cette curieuse partie de la ville habitée. Malheureusement, pressé par le temps, M. Vignes ne put l'obtenir le lendemain, à notre grand regret.

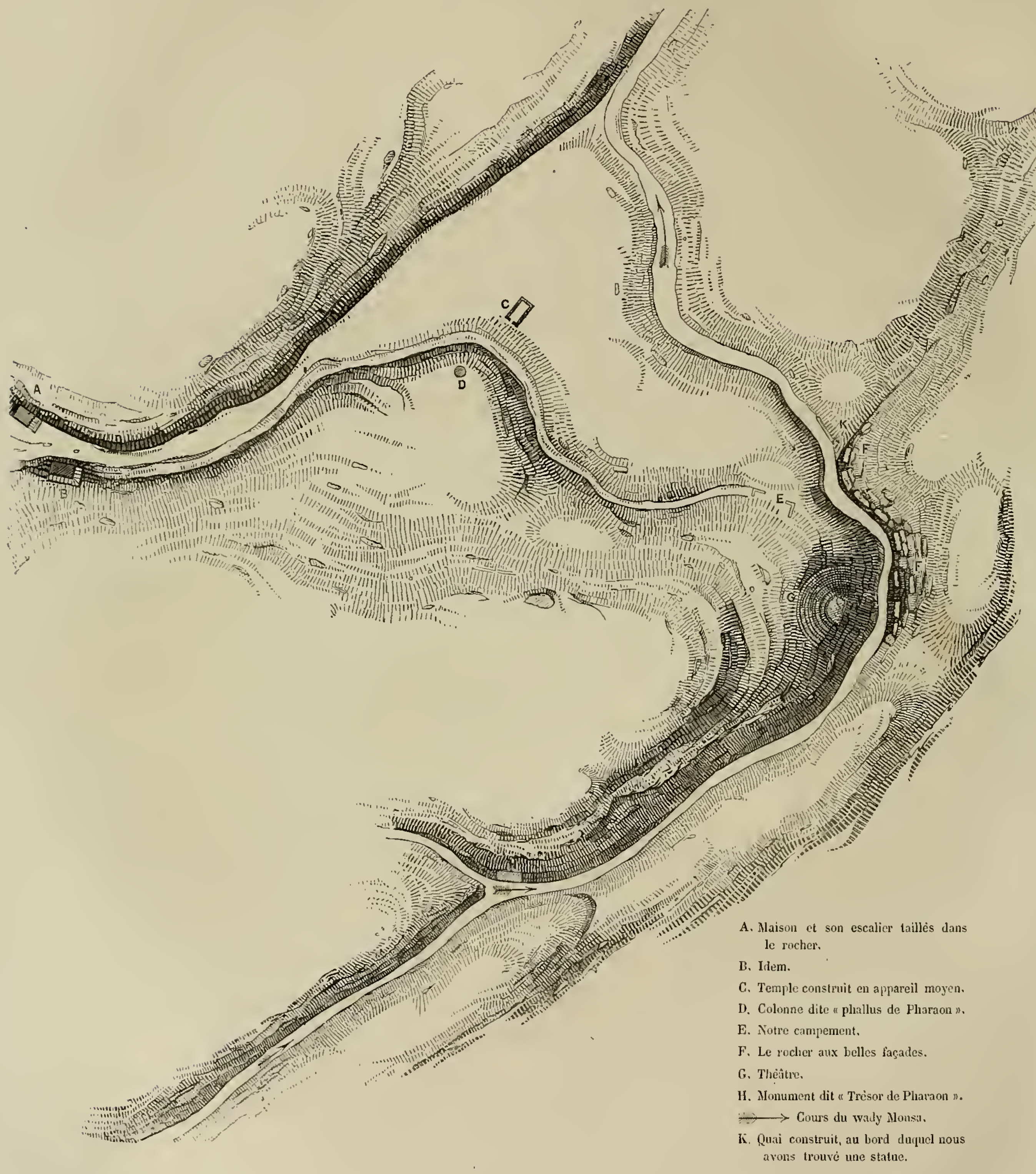
d'Adrien, qui, dix-sept ou dix-huit siècles avant nous, s'étaient réunis dans le même lieu, soit pour entendre l'éloquent sophiste Athénodore, ami de Strabon, soit pour se récréer paisiblement et respirer la fraîcheur du soir, en conférant avec sollicitude sur les grands événements de l'empire romain, devenus pour nous un écho lointain de l'histoire.

Un peu plus loin nous laissâmes à gauche, dans la partie presque plane de la vallée, un temple élégant, construction à demi ruinée d'appareil moyen en pierre jaune, qui semblait appeler à son tour nos investigations; mais nous le connaissions déjà par les beaux et fidèles dessins de MM. Linant et de Laborde. Nous voyions se développer au loin à notre droite, éclairée par les rayons déjà obliques du soleil, la majestueuse vallée de wady Mousa, dont nous n'étions séparés que par une échine sablonneuse d'un jaune pâle, et sur laquelle s'élevait une colonne que les Arabes nomment, dit-on, Zob Pharaoûn (le phallus de Pharaon).

Cette colonne restée debout, mais privée de son chapiteau, est composée de tambours superposés et d'inégales longueurs; elle a encore environ 4 à 5 mètres de hauteur; son fût, sans cannelures, est couvert de ces caractères qui me semblent être ceux des tribus arabes. Marchant ensuite vers les rochers à l'est, encore éclairés par le soleil à son déclin, nous allâmes directement rejoindre le bord du wady Mousa, où notre camp était déjà dressé dans une enceinte de pierres sèches.

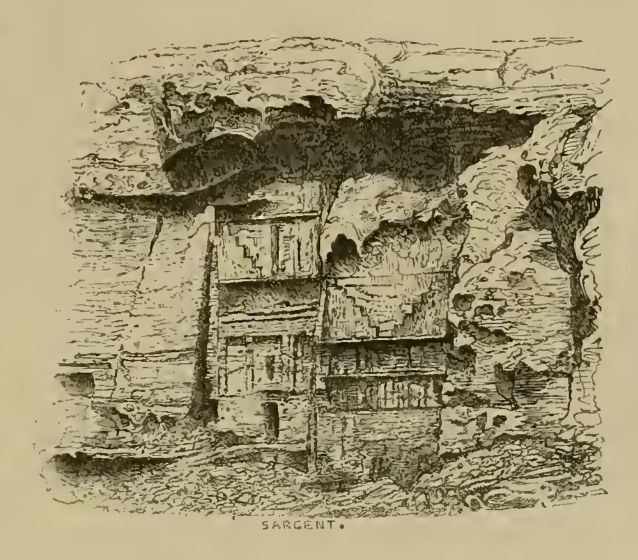
Après avoir pris possession de nos tentes, nous ne pûmes résister au plaisir d'employer les heures qui nous restaient à visiter les monuments situés à une petite portée de fusil de nous, de l'autre côté du wady. A vingt pas environ du camp, nous traversâmes à sec le lit du torrent, qui, deux cents pas plus haut, fournissait encore une eau abondante et limpide. Sur la rive droite, on voit les restes d'un quai construit en pierre de bel appareil et les vestiges de quelques marches qui conduisaient au pied des grandes façades. Sur le quai même gisait à demi enterré sous le sable un fragment de marbre, débris d'une statue drapée. Je chargeai nos matelots de la déterrer, et nous atteignîmes bientôt le pied de la face sculptée du rocher. Nous visitâmes successivement toutes les demeures accessibles, temples, palais ou tombeaux, dont la destination primitive était encore indéterminée pour nous. Dans un seul de ces monuments, la destination sépulcrale était bien marquée par la présence des auges funéraires à droite, à gauche et au fond de la salle. Toutes les façades sont d'une fort belle proportion et d'une hauteur considérable ; l'effet général de cette architecture taillée dans la paroi d'un immense rocher est grandiose. Les monuments principaux qu'on y observe sont au nombre de cinq, séparés seulement par des parois de roc, ou faisant angle obtus les

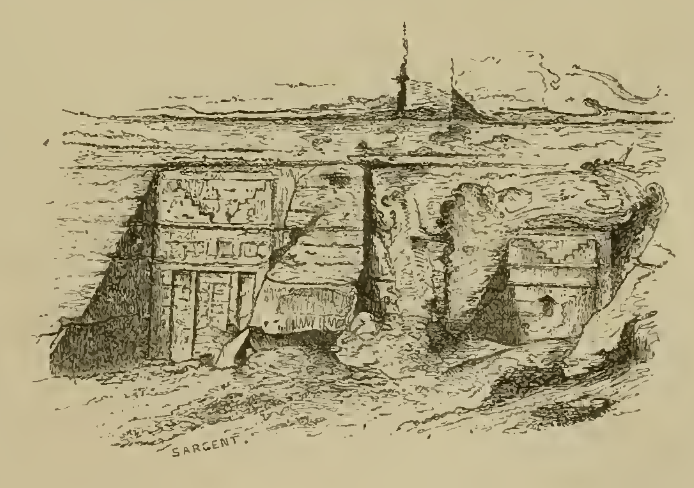
uns sur les autres. Leur style est étrange par son caractère composite, surchargé d'attiques, de corniches, de couronnements. Si quelque chose le rappelle, ce sont les



édifices de Baalbek et du Hauran. Robinson observe encore avec raison l'analogie des monuments de Petra et des tombeaux de Jérusalem. Malgré son caractère étrange et

inexplicable, cet art n'en a pas moins une incontestable majesté. Le premier de ces monuments, en venant du nord, était le plus élevé; ses quatre étages de colonnes-pilastres engagés, dont le nombre croissait du bas au faîte, font un imposant effet. Le suivant, d'une architecture très-différente, rappelle avec de notables modifications le beau *Khasné*, qui fait l'ornement du défilé du Syk, et que nous devions admirer le lendemain. Son analogie avec un troisième monument plus grand, mais d'un style moins élégant, nommé *el Deïr*, est également frappante. Leur composition générale consiste en un étage à colonnes surmonté d'un fronton et d'une attique, au-dessus desquels s'élève un édicule cylindrique plein et à colonnes engagées, qu'entoure par derrière une enceinte rectangulaire en retraite, ornée de colonnes et couronnée à ses deux angles par des demi-frontons. L'ensemble figure un fronton triangulaire dont le centre est coupé par une large lacune au milieu de laquelle se dresse le monument cylindrique. Quoique dégradée par l'action des pluies, cette façade montre encore que son élégance primitive égalait presque celle du Khasné, dont l'incomparable conservation tient au lieu si bien abrité où il a été taillé. En se rapprochant plus au sud, on trouve immédiatement après une grande paroi dressée, étroite pour sa hauteur, couronnée d'un simple et large bandeau, et percée au bas, vers son angle gauche, d'une ouverture pratiquée dans ce qui paraît avoir été une fausse baie. Vient ensuite, orné de quatre colonnes engagées, un de ces monuments qui paraissent être au nombre des plus anciens de Petra. Sa corniche saillante supporte un couronnement plat décoré de deux triangles rectangles, dont l'angle droit fait face au dehors, et dont les hypoténuses, dentelées en gradins d'escalier, viennent se toucher par leur pointe extrême au milieu de la corniche. J'en donne ici quelques représentations,





et l'on peut voir par les médailles frappées en Médie sous le satrape Antophradates, vers le temps d'Alexandre, par les monnaies des rois Sassanides, que la forme du couronnement de ces tombeaux était celle des pyrées, transmise par les Assyriens à ceux qui héritèrent de leur puissance et de leur foi religieuse.

Les ouvertures sont irrégulières et paraissent avoir été pratiquées après coup par des hommes cherchant à s'introduire dans l'intérieur du monument. Un peu en saillie sur cette façade en est une autre très-semblable, avec un couronnement et une corniche analogues, mais avec des fausses baies seulement. Enfin, tout près de notre camp et sur un point plus élevé, d'un difficile accès, encombré de débris, on voit taillée en retraite dans le rocher une sorte de temple dont la simplicité relative et les grandes proportions fixent l'attention. Entre deux colonnes engagées pseudo-corinthiennes s'ouvre une porte dont le linteau est décoré d'une corniche ornée de triglyphes et de patères, et surmonté d'un fronton, puis d'une fenêtre, le tout flanqué de deux pilastres-colonnes également engagés, supportant un grand entablement, une corniche et un grand fronton, au-dessus duquel est un vase taillé dans le grès comme tout le reste. Trois ouvertures carrées, percées dans la façade un peu au-dessous des chapiteaux, devaient donner du jour dans l'intérieur du monument ; il est précédé d'une aire assez étendue, reposant sur cinq arcades à double étage de construction fort soignée et maintenant en grande partie détruites. Les deux côtés de cette aire sont bordés de colonnades pratiquées dans le rocher et formant une sorte de vestibule et de portique.

Nous ne pouvions nous lasser de contempler cette architecture dont l'époque est si difficile à déterminer, et qui atteste la présence en ce lieu, pendant un temps assez long, d'une population riche et puissante. Le site est frappant par sa singularité grandiose et par sa couleur chaude et bigarrée passant du blanc au rouge et du rouge au noir, par ses hautes parois de rochers formant des cônes, des murailles tourellées, toutes dégradées par l'action pluviale, tandis que les façades sculptées, vieilles de vingt siècles, ont à peine souffert de l'action du climat. Combien de temps a-t-il donc fallu pour que l'eau corrodât et sillonnât si profondément ces rochers de grès, dont la désagrégation est la source intarissable des sables du désert, de ces sables qui, semblables à des fleuves de stérilité, ont débouché des wadys les plus proches.

Les Arabes de la tribu du scheikh Selamieh arrivèrent successivement pour nous servir de garde et s'établirent avant la nuit dans tous les abris voisins. Ils firent grand bruit avec leur fusillade, mais ne se montrèrent nullement importuns. Selamieh fut si discret, qu'on ne le vit pas ; mais il fut remplacé auprès de nous par un de ses fils et par le fils du

scheikh son prédécesseur, vaincu par lui et, si je ne me trompe, tué dans la guerre civile. Le fils du chef dépossédé paraissait avoir accepté sans arrière-pensée la défaite de son père, sa mort et sa propre subordination au vainqueur. Tous firent fort bonne garde, et nul accident, nulle alerte, aucun bruit ne troubla notre sommeil cette nuit.

Observations de M. Vignes. — Campement du 18, le 19, à quatre heures quarante-cinq minutes du matin : baromètre, $728^{mm},2$; thermomètre libre, 23 degrés ; thermomètre mouillé, $15^{o},6$. — A la halte, à onze heures du matin : baromètre, $668^{mm},2$; thermomètre libre, $26^{o},2$; thermom. mouillé, 17 degrés. — A Neby-Haroun, à une heure cinquante minutes : baromètre, $653^{mm},4$; thermomètre libre, 24 degrés ; thermomètre mouillé, $15^{o},2$. — A Petra, à cinq heures trente minutes du soir : baromètre, $687^{mm},2$; thermomètre libre, 27 degrés ; thermomètre mouillé, 17 degrés.

Sur les instances du scheikh Selamieh, qui craignait de se compromettre avec ses 20 Mai.
alliés en nous gardant plus d'un jour, nous nous décidons à concentrer nos travaux dans une seule journée. Nous sommes en selle à sept heures, regrettant de ne pouvoir scruter en détail toutes les vallées qui aboutissent au wady Mousa ; nous commençons notre exploration par le wady Syk, débouché du wady Mousa. Laissant donc à notre gauche les belles façades observées par nous la veille, nous passons au pied du théâtre : la scène a disparu, mais les gradins taillés dans le roc sont encore bien conservés ; ils sont adossés à des tombeaux anciens, mais de petite dimension. Nous nous engageons dans l'étroit et sombre corridor de rochers, qui fut jadis et est encore aujourd'hui un des principaux accès de Petra. C'est par cet imposant défilé que le torrent du wady Mousa, venant de la fontaine nommée Aïn-Mousa, près d'El-Djy, pénètre dans la ville antique ; et quand on voit cette route merveilleuse, frayée par la nature à ces eaux bienfaisantes, on n'est pas surpris que les Arabes, comme les rabbins, leur assignent une origine miraculeuse : d'après la croyance locale, c'est la baguette de Moïse qui aurait converti en eau excellente la source de sang nommée Od-Dema (1), et qui, sans doute aussi, aurait fendu l'immense rocher pour ouvrir un passage au ruisseau d'El-Djy. Au moyen âge, la vallée conservait encore le nom de *Ville des enfants d'Israël* (2). Il est remarquable en effet que la tradition rabbinique, conservée par les Arabes, mentionne le séjour de Moïse et des Hébreux dans le wady Mousa et leur passage par ce défilé. Cette route conduisant par El-Djy à Choubek, sur le versant oriental du massif iduméen, et permet-

(1) *Targum Jonathan-ben-Uziel ad Numer.*, XX, 11. — Nowaïri, *Voyage de Bibars Ier du Caire à Kerak,* ap. Quatremère, *Mém. sur les Nabathéens* (*Journal asiatique,* 1835, p. 34).

(2) Quatremère, *ibid.*, p. 33.

tant d'atteindre la frontière de Moab, sans passer sur les terres d'Edom, aurait été conforme aux prescriptions faites par Dieu à Moïse.

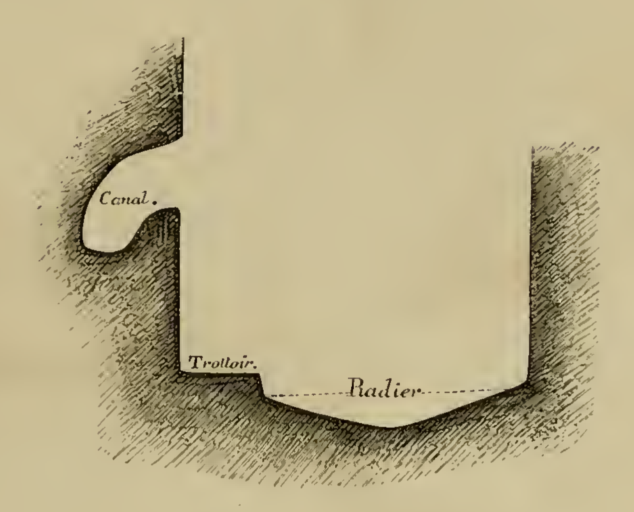
Cette tradition juive et arabe avait été si bien conservée, que Thietmar, judicieux et exact pèlerin du commencement du XIIIe siècle, se rendant de Choubek au mont Sinaï par le Syk, le mont Hor et l'Arabah (*Mag. Thietmari peregrinat.*, XV et XVI, édit. Laurent), l'adopte sans la moindre difficulté ; il place entre Aïn-Mousa et l'entrée du Syk, c'est-à-dire au-dessous d'El-Djy, le lieu où les Hébreux furent mordus par les serpents brûlants et guéris seulement par l'aspect salutaire du serpent d'airain.

Je n'ai pas à raconter ici l'histoire de ce symbole érigé par Moïse (*Num.*, XXI, 8-10), conservé depuis en mémoire de la guérison miraculeuse, puis transporté à Jérusalem, où il fut, sous le nom de Nohestan, l'objet d'un culte idolâtre, et détruit seulement par les ordres du pieux roi Ezéchias (IV *Reg.*, XVIII, 4).

Je montrerai ailleurs que ce culte était propre au lieu même de l'installation du Nohestan par Moïse, et que l'image sacrée de ce reptile, placée sur une sorte de sceptre, était l'attribut des princes arabes du temps des rois de Perse.

Presque au pied du théâtre de Petra, l'eau du ruisseau cesse tout à coup, absorbée dans le sable, laissant son lit d'une complète aridité dans son parcours vers le nord et le nord-ouest. Le corridor suivi par les eaux n'a guère que 3 à 4 mètres de large, et les parois de grès brun ou roussâtre dont il est formé s'élèvent, à ce qu'il m'a paru, de 20 à 40 mètres. Elles sont presque verticales, quelquefois même elles surplombent, de sorte qu'on se trouve dans une obscurité presque absolue. La direction de l'axe de ce défilé n'est pas régulière, sans être très-tortueuse. Cette énorme fissure n'est pas le résultat de l'érosion du rocher par les eaux, mais, selon M. Lartet, celui d'une faille puissante et spontanée de la matière du grès lui-même. Le lit du torrent qui en suit le fond a dû être autrefois pavé ou dressé de main d'homme. Il semble en effet que les chevaux heurtent de temps en temps des blocs de pavage, et parfois on rencontre deux ou trois degrés à franchir. Il m'a paru que la pierre de ces degrés n'était pas de grès friable, mais de calcaire dur. Presque partout, dans ce défilé obscur, on trouve les vestiges d'un quai ou plutôt d'un trottoir, à droite en remontant le cours du wady ; du même côté, un canal a été taillé à hauteur d'homme dans le rocher, pour amener les eaux du ruisseau à un niveau plus élevé que celui de son lit. La section de ce canal n'est pas supérieure à 40 ou 50 centimètres de profondeur, sur 20 ou 30 de largeur. Je n'y ai pas observé les débris de conduits de poterie qu'y signalent quelques voyageurs. On rencontre souvent aussi des vestiges du radier du ruisseau, au-

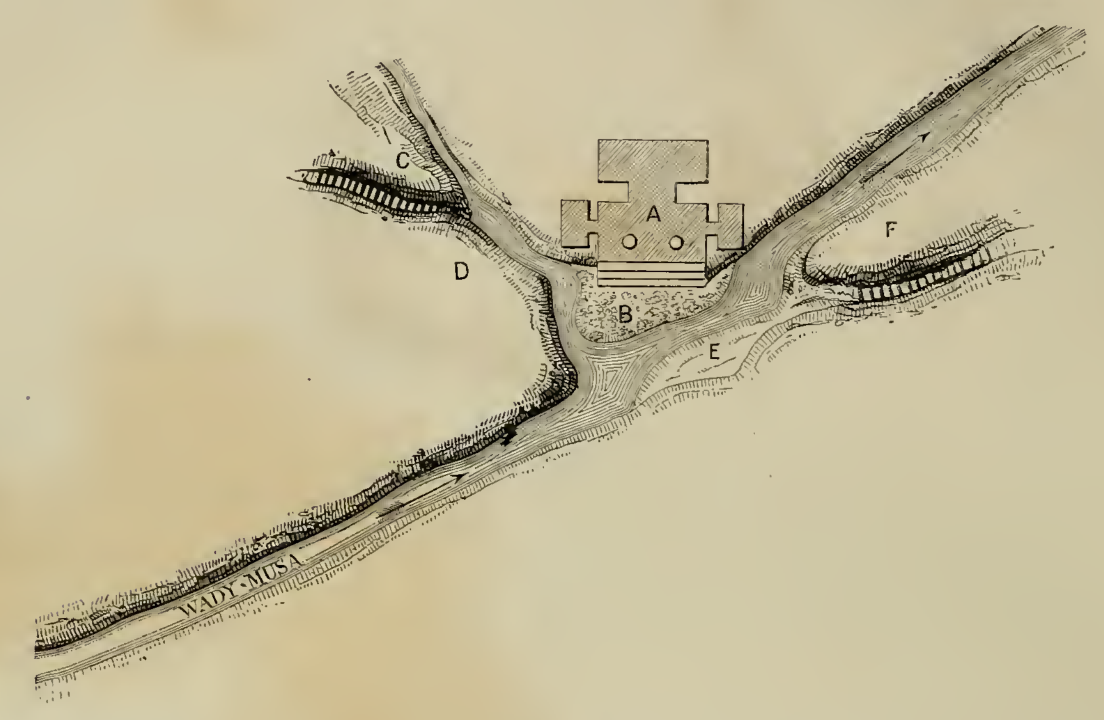
dessus duquel le canal ne s'élève pas à plus de 2 ou 3 mètres dans le point rapproché de Petra, où il cesse d'être reconnaissable. J'en donne ici une coupe pour en faire comprendre la disposition dans son ensemble.



Après avoir remonté le cours du torrent entre les murailles de rochers pendant un quart d'heure, on arrive à un brusque détour, où la rencontre du wady principal avec un autre très-étroit et sans issue accessible, forme une sorte de carrefour irrégulier, large d'une quarantaine de pas dans son plus grand diamètre. La lumière, pénétrant d'en haut, éclairait vivement sur notre droite un monument dont l'aspect a transporté d'admiration tous les voyageurs, excepté un seul (1). Là, dans un merveilleux ensemble d'ombre, de soleil et de verdure, nous vîmes se détacher tout à coup du rocher la façade hexastyle d'un temple, palais ou tombeau à deux étages, magnifique monument si connu par les dessins et par les descriptions sous son nom arabe de *Khasné Pharaoun*, ou « Trésor de Pharaon », et dont ni les dessins, ni les descriptions ne peuvent donner une juste idée. A son aspect, je crus n'avoir jamais vu une composition aussi parfaite par l'élégance de ses lignes et l'exquise exécution des détails. Je le connaissais par l'excellent dessin donné par M. de Laborde à l'Institut et exposé dans sa bibliothèque ; cependant j'étais loin de m'attendre à une telle perfection. On doit d'ailleurs à MM. de Laborde et Linant la justice de reconnaître tout ce que leur doit la science pour avoir fait connaître avec autant d'exactitude, de talent et de labeur, ce monument et tout ce que Petra contient d'important sous le rapport de l'architecture et de la topographie. Les dessins de Roberts n'ont pas surpassé les œuvres des deux voyageurs français, et malgré la haute habileté

(1) « There is nothing of peculiar grace or grandeur in the temple itself; it is of the most debased style of roman architecture. » (Stanley, *Sinaï and Palestine*, p. 90.)

de l'artiste anglais et de M. Haghe, son lithographe, on peut affirmer que MM. Linant et de Laborde ont rendu avec plus de fidélité l'aspect du paysage et le caractère des monuments. L'espèce de carrefour où se trouve le magnifique Khasné est disposé comme je l'indique ici, de telle sorte qu'il se trouve en face du voyageur arrivant d'El-Djy par le Syk, et lui cause par son aspect imprévu une profonde et délicieuse surprise.



Le caractère merveilleux de ce monument est en partie rendu par la photographie ; cependant, comme il a fallu le prendre de trop près, les lignes fuyantes et convergentes de la perspective de bas en haut en altèrent l'effet ; on ne voit pas le groupe de lauriers-roses qui poussent devant les degrés et contrastent par la couleur verte de leur feuillage et l'éclat de leurs fleurs avec la couleur rose dorée du grès sculpté, et avec la profonde obscurité du sombre corridor de rochers. La fraîcheur de ce lieu, la belle transparence de ses ombres, le silence dans la lumière, interrompu seulement par le faible murmure de l'eau courante, les brillantes couleurs des costumes de quelques Arabes groupés sous le portique, et les chevaux arrêtés dans le cours même du wady, offraient un spectacle que l'on ne peut oublier.

Je crois me rappeler que le canal aqueduc dont j'ai parlé plus haut n'est visible qu'après le Khasné. Y aurait-il conduit de l'eau pendant l'été ? Ce ne serait pas impossible : en tout cas, ce temple ou ce palais, si ce ne fut pas un tombeau, ne put pas être constamment habité : en hiver, le wady est obstrué d'eaux surabondantes et d'un accès à peu près impossible.

Continuant à remonter le lit du torrent, nous marchons éclairés par le jour tombant d'aplomb du sommet de la crevasse. A nos côtés, tantôt dans l'eau, tantôt sur les restes du trottoir, couraient les fantassins arabes armés de fusils à mèche ou de poignards nus, équipage militaire peu imposant. Avec nous chevauchait un jeune chef en robe rouge, fils ou parent de Selamieh, portant une lance terminée, selon l'usage, par une lame de poignard circassien. C'est dans les ténèbres de cette faille immense que les Arabes du wady Mousa accomplirent en 1817 le meurtre de trente pèlerins de Barbarie, à leur retour de la Mecque (Irby et Mangles, lett. v, p. 416). Nous ne tardâmes pas à observer



sur notre droite une série de sculptures architecturales, dont la principale, déjà remarquée par Irby et Mangles, est un bas-relief représentant un bétyle presque piriforme, posé sur une sorte de *mensa*, dans une niche flanquée de deux pilastres. J'exposerai à l'Appendice par quels motifs on peut attribuer cette image si fréquente à Petra, hémisphéro-conique ici, ailleurs quadrangulaire et pyramidale, au culte de Dusarès, le Moloch des Arabes, probablement celui même que les Hébreux adorèrent dans le désert en même temps que l'étoile de Rempham (*Amos*, v, 25-26; — *Act. apost.*, VII, 43; cf. *Jos.*, XXIV, 14-15) (1).

(1) Ce travail n'a pas été fait. J'ignore si l'auteur aurait maintenu son opinion sur l'attribution au culte de Dusarès de tous ces *bétyles*, s'il avait connu les copies que le marquis Arconati a rapportées des inscriptions nabathéennes mentionnées ci-dessous. Je les ai publiées et traduites depuis que ces pages ont été

A droite et à gauche sont deux autres sculptures du même genre, offrant des symboles indécis, qui pourraient avoir été pareils à ceux copiés par L. Ross et M. Marsh, voyageur américain, dans le tombeau en face du théâtre, et publiés, avec l'inscription nabathéenne qui accompagne l'un d'eux, par M. Blaü (*Zeitschr. der Deutsch. Morgenland. Gesellsch.*, t. IX, p. 230 et sq.; cf. Hitzig, p. 738, et t. XII, p. 711 ; cf. Notes du docteur Rödiger, p. 708, 709). Autour de la représentation du bétyle sont les inscriptions figurées ici, telles que j'ai pu les relever. Elles sont évidemment les mêmes que celles copiées par M. Marsh (*Zeitschr.*, etc., t. XII, p. 711).

A gauche du bétyle, à hauteur de ceinture d'homme :

ΤΙ
ΡΘΑΥ ... ΙΟΥ
ΡΑΗΝΟ

A droite, à la même hauteur :

ΓΚVΙ
Ο

A droite, à hauteur du genou :

ΕΙΟΙϹΡΝΑΜΙΙ
ΝΟϹϹΙΘΥΜΓ
ΚϹ

T. AHEINESC

Après avoir longtemps marché dans le lit du torrent, nous passons sous un arc de pont construit à 15 ou 16 mètres au-dessus de nos têtes, et dont une partie subsiste

écrites (*Syrie centrale : Inscriptions*, p. 90). Ces textes sont des textes funéraires, commençant par le mot נפש, qui, dans toute l'épigraphie sémitique, a le sens de *monument sépulcral.* Il semble plus naturel de voir, dans le symbole qui les accompagne, la figure du *Nephesh*, d'autant plus qu'un grand nombre de tombeaux, encore existants, affectent cette forme spéciale : celle d'un cube surmonté par une pyramide. M. Marsh, dans le travail cité par le duc de Luynes, a donné cinq exemples de cette figure pyramidale copiés par lui sur les rochers de Petra et accompagnés d'inscriptions nabathéennes funéraires. Le bas-relief relevé par le duc de Luynes et reproduit ci-dessus est un peu différent : c'est le seul qui paraisse représenter le *bétyle*, sous la forme d'une pierre conique placée sur un autel et dans une niche. Les inscriptions grecques qui l'accompagnent sont malheureusement mutilées : ni M. Marsh, ni MM. Blau et Rödiger, n'en ont tenté l'interprétation. J'ignore si le duc de Luynes les avait traduites : ses notes sont muettes à cet égard. Pour ma part, je n'ai pu en déchiffrer que quelques mots.

Sous la niche, je lis un nom propre, peut-être ΖΑΒΔΑΑΑΙΟϹ ΑΝΗΡ.., qui serait la transcription du nom

encore. Il reposait sur deux culées taillées dans le rocher et dont la largeur est indiquée par deux édicules sculptés en bas-relief sur la paroi de grès.

Nous avions été prévenus que notre promenade ne s'étendrait pas au delà du débouché du défilé, à cause des tribus hostiles à Selamieh, que nous pourrions y rencontrer. En effet, à peine sortis de l'ombre de la grande fissure, en entrant dans une petite vallée lumineuse et assez fertile qui s'ouvrait devant nous, notre attente ne fut pas trompée en voyant quelques fantassins arabes venir au-devant de nous avec de grandes vociférations. Nous n'en tînmes que peu de compte, laissant à notre jeune scheikh la question à débattre avec ces bruyants piétons ; tandis que les écartant doucement avec la hampe de sa lance, il s'efforçait de leur faire comprendre que nous ne voulions pas aller de force chez eux, nous jetâmes un coup d'œil rapide sur le wady, où les opposants nous laissèrent faire quelques pas. Nous vîmes à notre gauche les ruines d'un édifice quadrangulaire bâti, et, plus loin encore, une espèce de tombeau monolithe, prisme à base carrée. J'ignore si c'est le même que Roberts a dessiné dans sa planche intitulée : « *The Necropolis.* » Le terrain tout autour était couvert de longues graminées desséchées ; au delà des deux monuments, dans la direction d'El-Djy, une ligne de rochers de peu d'élévation, mais se dressant comme une muraille verticale, limitait la végétation. Nous savions que cette région renferme des monuments décrits par les voyageurs, mais les fantasques oppositions des Arabes ne nous permirent pas d'aller plus loin. Nous tournâmes donc bride et reprîmes notre route par le wady Mousa, la grande crevasse et le Trésor de Pharaon. Revenus à ce beau site, nous avons assisté au travail photographique de M. Vignes, et nous avons étudié de plus près les détails du monument.

La composition générale est celle que j'ai déjà décrite à l'occasion de la grande façade et du monument nommé el Deïr. Je n'y reviendrai pas : je me borne à faire remarquer

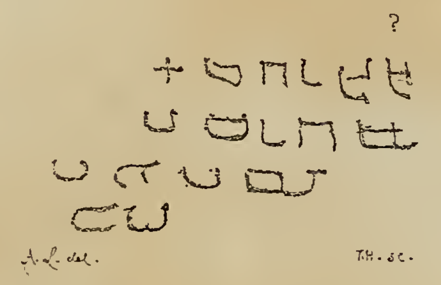
sémitique זבד אלי : L'inscription de gauche paraît ne renfermer également que des noms propres, parmi lesquels on pourrait reconnaître le nom de femme ΜΑΡΘΑ. L'inscription de droite renferme une date que je transcris ainsi :

ΕΤΟΥC ΡΝΑ ΜΗ
ΝΟC CΙΟΥΑΝ
Κϛ

« En l'année 151, le 26 du mois de Sivan. » Le nom du mois est beaucoup plus clair dans la copie de M. Marsh que dans celle du duc de Luynes : il me paraît certain. C'est le troisième mois de l'année syrienne, assimilé dans le calendrier de l'époque romaine avec le mois de juin julien et le mois de Dœsius macédonien : c'est ce qui ressort des inscriptions bilingues de Palmyre. La date est écrite à l'envers, ce qui n'est pas une difficulté en pays sémitique : elle se rapporte, je pense, à l'ère de Bostra (105 av. J. C.), et correspond à l'année 256 de notre ère. (M. V.)

la frappante analogie qui existe entre l'édicule cylindrique qui occupe le centre du couronnement et le monument choragique de Lysicrate à Athènes. Il semble que l'un soit une imitation de l'autre.

Sur le pied droit du chambranle, à droite en entrant, je relevai cette inscription anciennement gravée :



J'en observai beaucoup d'autres en caractères cufiques ou plus modernes, que je n'eus pas le temps de copier. Je vis le nom du docteur Robinson écrit parmi ceux de beaucoup d'autres touristes anglais ou italiens, qui méritaient peu de figurer auprès du sien, et, en grandes lettres capitales, un nom qui d'abord attira mon attention et me rappelait le souvenir d'un voyageur justement célèbre, celui de Burckhardt, auquel nous devons de connaître Petra et ses remarquables monuments. Mon illusion fut de courte durée, car je savais que les prénoms de Burckhardt étaient Johann Ludwig, et celui-ci s'appelait Charles !

Après être entré dans les salles intérieures, dont le stuc blanc, noirci par le temps, porte ces inscriptions, je voulus me rendre compte de la proportion des sculptures je fis mesurer le pied d'une des figures d'homme menant un cheval par la bride, sculptées en bas-relief de chaque côté de l'entrée. Le talon du pied de face étant engagé dans le mur, la partie saillante mesurait, depuis la cheville jusqu'à l'extrémité de l'orteil, $0^{m},67$. L'examen attentif du Khasné permet, grâce à la double photographie prise, à ma demande, par M. Vignes, de constater, comme sur les lieux mêmes, l'excellent travail d'exécution de ce monument, et de rectifier plusieurs détails mal vus ou mal rendus par les dessinateurs. Je signalerai particulièrement ceux-ci :

A l'étage inférieur, la frise est ornée de petits vases (cratères) devant lesquels se dressent de chaque côté, en paraissant y poser une patte, des animaux ailés, soigneusement mutilés, et qui s'engagent jusqu'au milieu du corps dans la tige d'un rinceau. On peut remarquer une analogie assez grande entre cette frise et celle du temple d'Antonin et de Faustine, à Rome.

Le centre du fronton surmontant cette architrave est occupé non par un aigle, comme on l'a constamment représenté, mais par une tête de femme penchée, aux cheveux épars, vue de trois quarts, et reconnaissable à son collier.



Elle repose sur le milieu d'un rinceau divergent et fort élégant.



Ce motif se rencontre dans la décoration supérieure de beaucoup de vases grecs d'Apulie et sur des terres cuites grecques et romaines; la tête est souvent celle d'une Amazone (1).

La forme générale de ce fronton, et les palmettes qui ornent ses extrémités, rappellent celles du tombeau dit des « Juges », à Jérusalem. Les animaux mutilés, marchant du dedans au dehors, à l'angle droit et à l'angle gauche de l'attique qui surmonte le fronton, semblent être non pas des lions, mais des panthères. Immédiatement au-dessus du fronton, et au-dessous du bandeau en relief supportant l'étage supérieur, on voit, sur

(1) Cf. Millin, *Tombeaux de Canosa*, pl. XIII. — Gerhard, *Apulische Vasenbilder*, pl. I. — Cf. aussi Millin, *ibid.*, pl. VI et XIV, et Gerhard, *ibid.*, pl. II. — Seroux d'Agincourt, *Recueil de fragments de sculpture en terre cuite*, pl. VIII, n° 6, pl. XV, n° 8, pl. XXIX, n° 11. — Panofka, *Terra cotten*, pl. LXIII, et p. 156 et 157.

une sorte de console renversée, un groupe de style égyptien dégénéré, nommé symbole d'Isis, formé d'un disque reposant sur deux cornes de vache, unies par leur base et flanquées de deux épis. Trois petits disques servent de support à l'ensemble de ce symbole accosté d'un petit rinceau divergent. Le même sujet se trouve presque identiquement sur les médailles des Séleucides, Antiochus VII Évergète, Antiochus VIII et sa mère Cléopâtre, frappées entre les années 134 et 124 avant Jésus-Christ (Vaillant, *Seleucidorum Imperium*, pag. 306, 310, 331, 332), et de Juba II, roi de Mauritanie, avec sa femme, Cléopâtre Sélène, fille de la grande Cléopâtre et de Marc Antoine, qui régnaient dès l'an 29 avant l'ère chrétienne.

Juste au-dessus de cet ornement, sur la face antérieure de l'édicule circulaire imité de celui de Lysicrate, au-dessus et en arrière d'un autel à face concave, on voit un bas-relief représentant une *femme vêtue* d'une robe (et non pas demi-nue), debout, tournée à gauche, et portant de la main gauche une corne d'abondance; de la main droite abaissée, elle tenait un objet, peut-être un gouvernail, qui a complétement disparu. Cette figure ne peut, à mon appréciation, être autre chose que celle de la Fortune, comme on la voit sur les médailles grecques et romaines. Un passage bien connu d'Athénée nous apprend que ce fut seulement depuis la reine Arsinoé Philadelphe qu'on mit la corne d'abondance dans la main des reines et des divinités (Athen., *Deipnosoph.*, lib. XI, xcv, p. 497). Ainsi ce serait ici une preuve que le monument de Petra ne remonte pas à une époque antérieure à celle d'Arsinoé Philadelphe; il peut être beaucoup plus récent.

Les figures en bas-relief sur les faces latérales de cet édicule sont des Amazones en tuniques courtes et en écharpes flottantes, brandissant la hache d'armes au-dessus de leur tête, et semblant exécuter la danse pyrrhique, comme les autres Amazones de la façade et du retour.

Les deux niches du fond de cette façade en arrière de l'édicule rond contiennent chacune une Victoire vêtue, ailée, debout, de face, la tête un peu inclinée à droite, et tenant une patère de la main droite abaissée, tandis que de la gauche elle retient les plis de sa draperie, qui l'enveloppe depuis la ceinture jusqu'aux pieds. C'est la Victoire de droite que l'on voit la première en face de l'ouverture du Syk, d'où elle produit un très-bel effet déjà admiré par les voyageurs.

Dans les deux niches, ou plutôt entre-colonnements, l'un parallèle à la façade, l'autre à angle droit, faisant face au entre-colonnements latéraux de l'édicule rond, on voit des bas-reliefs représentant, les premiers chacun une Amazone en tunique courte et en écharpe flottante, tournée à gauche, armée de la pelta ronde, brandissant au-dessus de

sa tête la hache d'armes et dansant la pyrrhique. Les Amazones sur la face rentrante semblent, comme celles qui leur font face sur l'édicule rond, ne pas avoir porté de pelta.

La frise qui couronne tout cet étage se compose de branches de feuillages, de fleurs et de fruits, posées horizontalement et séparées entre elles aux angles, comme au milieu de chaque architrave, par un petit masque scénique : un seul, échappé au marteau des mutilateurs, laisse reconnaître une tête d'enfant ceinte d'une bandelette, et rappelant celle de Bacchus jeune. Enfin, les aigles brisés, placés aux angles des frontons coupés, offrent par leur pose une grande analogie avec ceux qu'on observe sur les médailles des Lagides et des Séleucides.

On peut vérifier par la gravure très-fidèle de nos deux photographies prises du même lieu, si ces rectifications des données fournies par d'excellents dessinateurs et observateurs sont exactes. Ajoutons qu'elles sont utiles, si elles peuvent aider à fixer l'âge de ce monument d'une époque si difficile à déterminer.

Nous avons dit que le symbole d'Isis, au-dessus du fronton principal, était un emblème égyptien dégénéré, usité par les Séleucides et par les descendants des Lagides; nous avons ajouté que la figure de femme portant une corne d'abondance ne pouvait pas être antérieure à la reine Arsinoé Philadelphe, et nous en avons donné le motif. Nous avons indiqué le caractère grec-macédonien des aigles sur les frontons supérieurs, le style grec des petits mascarons de Bacchus enfant. Les amazones et les Victoires, ainsi que la figure munie de la corne d'abondance, qui paraît être la Fortune de la ville, sont d'un style qui rappelle les œuvres d'art, peintures de vases et figurines de terre cuite de l'Apulie, au temps intermédiaire entre la guerre de Pyrrhus et le règne d'Auguste. Les Amazones me semblent ici associées à des Victoires, pour faire allusion à la conquête spéciale de l'Arabie par l'Amazone africaine Myrina, dont les exploits en Afrique et en Asie, et l'alliance avec l'Égypte, sont racontés en grand détail par Diodore (liv. III, c. LII–LV).

Le buste placé au milieu du fronton inférieur rappelle aussi d'une manière frappante certaines têtes d'Amazones figurées dans les décorations grecques du siècle antérieur à l'ère chrétienne, et pourrait bien avoir été celui de Myrina. Les groupes de dimension colossale représentant chacun un homme demi-nu, à pied, et conduisant par le frein un cheval relativement de petite taille, sont d'un très-bon travail grec, large et savant, qui fait penser aux Dioscures du Capitole et à plusieurs médailles d'époque bien déterminée, celles, par exemple, des Mamertins de Sicile, de Nuceria Alfaterna, frappées un peu après la guerre des Romains contre Pyrrhus.

Par certains côtés, il est vrai, ce monument rappelle ceux de Baalbek et de Palmyre, œuvres du Haut-Empire romain; néanmoins le style grec des sculptures; l'imitation de l'édicule de Lysicrate, bâti au temps d'Alexandre; la disposition générale déjà connue et figurée dans les peintures décoratives d'Herculanum et de Pompéi, détruites en 72 de notre ère; tout, selon moi, confirme l'opinion que cette œuvre élégante et singulière ne peut pas être de beaucoup postérieure à l'ère chrétienne. C'était alors le temps de la grande richesse des Nabathéens : leurs rois, maîtres du transit entre l'Égypte et la Syrie, souverains d'une partie de l'Arabie et de Damas, où ils régnaient au temps de saint Paul, déjouaient encore les efforts des Romains et traitaient sur le pied d'une égalité hautaine avec Hérode le Grand; toutefois ils avaient, comme la plupart des Syriens, adopté en grande partie les coutumes des Grecs. Arétas, rasé, la tête ceinte du diadème, imitait sur ses monnaies les types des Séleucides, et faisait graver au revers une Fortune portant la corne d'abondance, ou, d'autres fois, une Victoire, comme sur les bas-reliefs du Khasné.

Telles étaient, en substance, les réflexions que, sur le lieu même, je soumettais à mes compagnons de voyage, et je suis persuadé que si l'on connaissait mieux les monuments de l'art syro-macédonien, dont M. Guillaume Rey a découvert un si important exemple dans les ruines des sanctuaires de Baetocécé (*Arch. des miss. scienti.*, t. III, pl. 1, 4, 8, 9), et qu'atteste encore une partie de l'édifice d'Arak-el-Emir, on s'étonnerait moins de cette altération successive, qui, des monuments simples et primitifs de Petra, dont nous parlerons plus loin, a passé à la riche élégance du Khasné, à la lourde grandeur du Deïr, et aux formes abâtardies des tombeaux à inscriptions grecque et latine, dont le caractère et l'architecture rappellent de très-près les grands tombeaux de Palmyre. Par tous ces motifs, je ne crois pas devoir rétracter l'opinion consignée sur les lieux dans mon journal de voyage, « que j'attribuais au Khasné une date comprise entre Arsinoé Philadelphe et Cléopâtre ».

J'ai dit que, la veille, M. Lartet et moi avions découvert, à trente pas de notre campement, sur la rive droite du wady Mousa, sous les belles façades, les pieds d'une figure de femme sculptée en marbre de Paros. Avant de partir pour notre excursion du Syk, j'avais donné l'ordre de déblayer cette figure ou ce fragment. Je trouvai le travail fait à mon retour. La statue, à laquelle manquait la tête, mesurait $0^{m},60$ dans cet état de mutilation. Elle représente une femme drapée, debout, la main droite derrière le dos, la gauche reposant sur le haut d'une cuirasse à forme de torse humain, garnie de lanières aux épaules et au contour abdominal. Cette

statue a les pieds croisés. Le travail en est fort ordinaire, mais l'ensemble de l'attitude ne se rencontre pas souvent.

Une sculpture semblable, trouvée à fleur de terre au pied d'un amas de terres visiblement rapportées, montre que, très-probablement, dans le même monticule et le long du ruisseau, on rencontrerait, sans de longues recherches, d'autres œuvres d'art.

A quatre heures du soir, M. Vignes me donna ses observations de la journée, comme il suit : A Petra, midi : baromètre, 687^{mm},2 ; thermomètre libre, 31 degrés ; thermomètre mouillé, 19. — A quatre heures : baromètre, 686^{mm} ; thermomètre libre, 28°,8 ; thermomètre mouillé, 18 degrés.

J'ai passé le reste de la journée à mettre au trait à l'envers l'inscription du tombeau d'Aaron, de peur que l'écrasement possible n'en fît disparaître les dernières traces. J'ai visité de nouveau la statue exhumée par nos soins et j'en ai fait un croquis soigneusement mesuré. Cette figure, dont le revers n'est qu'ébauché, a toujours été adossée ; derrière son dos, sa main droite retenait un pan de sa draperie. Elle me parut avoir représenté une Vénus victrix, mais vêtue contre l'usage habituel.

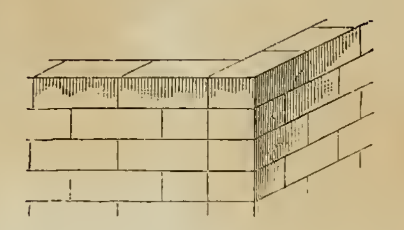
De là je suis monté aux belles façades pour les étudier encore, l'approche de la nuit ne nous permettant pas une excursion plus éloignée. Nous ajoutâmes quelques observations à celles de la veille.

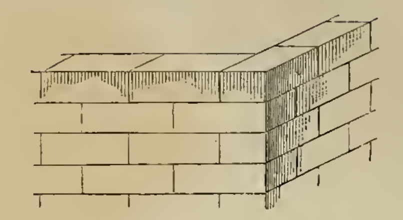
Dans le monument à quatre étages, l'ordre supérieur a été achevé par de la construction, le rocher n'ayant pas suffi.

La seconde façade, d'un travail presque aussi recherché que celui du Khasné, lui cède cependant en élégance, étant pleine à son étage inférieur, au lieu de reposer sur six élégantes colonnes.

Le monument élevé, à quatre colonnes engagées, taillé au fond de deux parois de rocher, est précédé d'une aréa entre ses deux ailes pratiquées dans le massif et décorées de deux colonnades du même morceau, l'une entière, c'est celle de gauche en faisant face au temple, l'autre n'ayant plus qu'une colonne. L'aire ménagée dans l'intervalle était, comme nous l'avons dit, soutenue par deux rangs de voûtes superposées, bâties de pierres d'un jaune brun, d'une taille très-correcte, d'un échantillon moyen, et

assemblées avec une recherche très-particulière. Cependant nous remarquâmes avec surprise que, dans l'appareil de cette construction, les murs d'angle n'étaient pas partout entrelacés pour se soutenir mutuellement par la liaison de leurs pierres saillantes et rentrantes, et qu'ils étaient ainsi disposés, au lieu de l'être de cette manière ; ce qui





surprend d'autant plus, que les voûtes, et l'édifice dans son ensemble, attestent un soin et une régularité qui devaient exclure une semblable négligence.

Le petit temple construit dans la vallée est aussi exécuté avec le plus grand soin, mais je n'y ai pas aperçu d'absence de liaison dans les murs angulaires.

Ajoutons encore ici que ce temple, à façade en retraite, est d'un beau caractère ; que sa situation même, sur un plan élevé, au fond de deux parois de rocher, ses colonnades, son aréa élevée, à laquelle on ne pouvait parvenir que par une longue rampe ou des escaliers, sa porte réelle et bien certainement ouverte en tout temps, attestent qu'il fut destiné au culte. Je ne doute pas qu'il n'ait été, comme le Deïr, transformé en église chrétienne, lorsque, jusque sous le Bas-Empire, Petra eut un évêché, austère métropole, qui devint le séjour des exilés disgraciés par les empereurs infatués des hérésies d'Arius ou d'Eutychès.

L'intérieur de ces monuments se compose d'ailleurs, le plus souvent, d'excavations mal dégrossies et d'une distribution presque informe. Un ou deux, ceux particulièrement dont les façades paraissent avoir été pleines et l'accès violemment pratiqué du dehors, nous semblèrent avoir été des tombeaux ; la destination des autres est en général problématique.

M. Vignes voulut bien faire plusieurs photographies de ces monuments et de quelques autres que je lui avais signalés dans la vallée, vers son entrée en descendant du mont Hor. Malheureusement, l'une d'elles, celle qui aurait représenté une habitation privée taillée dans le roc, et dont les détails étaient fort dignes d'intérêt, ne put être obtenue.

21 Mai. Le lendemain, à six heures un quart, nous quittions Petra, non sans regret de n'avoir pu séjourner plus longtemps dans cette vallée où les hommes ont laissé de si magnifiques vestiges de leur art et de leur richesse, mais sur laquelle l'histoire ne nous a

conservé que des souvenirs épars et incomplets. Dans un travail étendu que je réserve pour l'Appendice (1), j'espère pouvoir montrer que, depuis bien des siècles, s'est accréditée, au sujet du nom primitif de Petra, une erreur fondée uniquement sur un texte biblique mal compris; que Petra ne fut jamais appelée Sela ni Joctiel, même par les Hébreux, et que ces noms appartiennent à un lieu tout différent; que Petra ne fut pas non plus le rocher Πέτρα, asile presque inexpugnable des Arabes sous les premiers successeurs d'Alexandre, mais qu'elle s'appela, dans l'origine, *Recem*, du nom d'un roi madianite contemporain de Moïse, comme son voisin Reba, qui donna son nom au passage difficile connu jusqu'à nos jours sous celui de Rebaï; que dans ce temps reculé Recem n'avait aucune importance et n'offrit aucun obstacle au passage des Hébreux; qu'elle n'était pas une ville mentionnée dans l'Écriture sainte, même au temps des derniers rois de Juda; que peut-être s'est-elle nommée Arcé, comme l'affirme l'historien Josèphe, et que son nom de Petra, ainsi que son existence de cité importante, ne remontent pas plus haut que le temps des rois nabathéens, dont la plus grande splendeur fut contemporaine du dernier siècle de la république romaine et du premier siècle de l'empire; qu'après la chute de cette dynastie, vers le temps de Trajan, son royaume fut incorporé à l'empire sous Adrien, et que Petra y fut la capitale d'une province, comme, sous les empereurs chrétiens, elle devint une métropole ecclésiastique; enfin, qu'elle passa obscurément sous le sceptre des califes, gardant ou reprenant son nom primitif, Er-Rakim, et entraînée dans une rapide décadence. Délaissée par les caravanes, appauvrie, dépeuplée, Petra n'était plus comptée que pour sa forteresse El-Aswitt, lorsqu'elle fut occupée par les rois latins de Jérusalem; prise par les Arabes, reprise par les chrétiens, elle fut définitivement abandonnée de toute garnison dès le temps de Bibars Bondokdar, auquel les ruines de Petra ne furent désignées que comme « la ville des enfants d'Israël ».

En quittant ce lieu si mémorable et que nous ne devions jamais revoir, nous jetions avec regret nos derniers regards sur les monuments à peine entrevus l'avant-veille, et en passant sur la colonne dite Zob Pharaoûn, je remarquai de nouveau, parmi les nombreux caractères qui la couvrent, ceux de ♀, +, Γ, |||, et autres, qui se retrouvent sur mainte autre pierre précédemment observée.

Le scheikh Selamieh, fidèle à ses engagements, mais très-pressé de nous voir partir, nous reconduisit lui-même jusqu'au pied du mont Hor, et là, mettant pied à terre et me

(1) Ce travail n'a pas été fait. (M. V.)

donnant la main, il me dit : « Vous êtes ami du scheikh Midjelly, écrivez-lui donc qu'il laisse passer les voyageurs venant chez moi, et qu'à mon tour je laisserai passer ceux qui se rendront chez lui. » Selamieh, remontant alors à cheval, reprit la route de wady Mousa, nous laissant une escorte de quelques fantassins jusqu'aux limites de son domaine.

Un peu après le pied du mont Hor, nous atteignîmes une cime élevée où la route se bifurquait ; nous prîmes à droite. Au loin apparaissaient l'Arabah et les collines porphyriques où nous avions campé le 17 ; devant nous s'abaissaient rapidement les pentes que formaient l'une après l'autre les falaises blanches ou rougeâtres du wady El-Abiad. Au sommet de la crête et au commencement de la pente, nous observâmes et fîmes ramasser plusieurs assez beaux échantillons de fossiles calcaires, entre autres des oursins et des rognons dolomitiques blancs, épars sur le sol. Ces rognons, rugueux et presque sphériques, sont d'une matière blanchâtre et dure qui les a préservés lors de la décomposition de la roche où ils avaient été formés ; lorsqu'on les brisait, on trouvait l'intérieur tapissé de beaux cristaux blancs et presque transparents. Après une descente longue et difficile entre des terrains d'alluvion, de calcaire, de grès et de porphyre, décrits exactement par le pèlerin Thietmar (*Peregr.*, XVI, 5), et par Nowaïri, qui donne à cette route le nom de Nakb-er-Rebaï (*Mém. sur les Nabath.*, p. 33), nous fîmes halte dans le wady El-Abiad de midi à deux heures. Entrés dans la plaine, dont le sol est presque uni et semé de petits cailloux noirs, nous y avons marché deux heures avant d'atteindre notre campement, les uns avant les autres, après six heures du soir. Le temps était couvert, la brise agréable. Le lieu où nous passâmes la nuit ne peut être désigné par aucun nom. Notre camp était assis dans une plaine absolument déserte, au sol stérile, dur et sans fontaine, sans autre perspective que les horizons déjà éloignés de l'Idumée et ceux encore indécis des montagnes de la Judée. La solitude de cette station, le silence qui régnait autour de nous, la vie et le mouvement concentrés sur le point où étaient fixées nos tentes, avaient leur grandeur mélancolique à l'approche de la nuit ; je me rappelai les sinistres descriptions de l'Arabah par Moïse, quand il le qualifie de « désert grand et redoutable, serpent brûlant, scorpion, sécheresse, où il n'y a pas d'eau.... » (*Deut.*, VIII, 15), « de solitude aux effroyables hurlements » (*Deut.*, XXII, 10). Rien ne vint pourtant troubler le sommeil de notre camp ; les chameaux, les ânes et même les Arabes et les moukres reposèrent autour de nous sans le moindre bruit, et cette nuit fut la plus calme de toute notre expédition.

Observations de M. Vignes. — 21 mai, à Petra, à quatre heures du matin : baro-

mètre, 686^{mm} ; thermomètre libre, 20 degrés ; thermom. mouillé, 16. — En route, dans le wady El-Abiad, à midi : baromètre, 731^{mm} ; thermomètre libre, 26 degrés ; thermomètre mouillé, 18°,5. — Au campement en plaine, à six heures du soir : baromètre, 749^{mm},7 ; thermomètre libre, 27°,2 ; thermomètre mouillé, 19°,5.

Le 22, partis du campement à six heures un quart, voyagé en nous élevant insensiblement vers les montagnes de l'ouest, presque parallèlement à l'Arabah. En approchant d'Aïn-Weibeh, le courage de Hamzé et celui d'Abou-Daouk furent mis à l'épreuve par Antoun, notre drogman. Je cheminais lentement, fixant des yeux devant nous, à la distance de quelques kilomètres, une ligne de verdure et une ou deux têtes de palmier, qui nous faisaient espérer une fontaine; nos fantassins déguenillés marchaient à droite et à gauche; le pays semblait désert. M. Vignes me précédait, s'entretenant avec Antoun qui venait de le rejoindre et le quittait presque aussitôt. J'entends tout à coup derrière moi, sur la gauche, le galop d'un cheval et des chants lugubres; je me retourne, et je vois Hamzé qui, plus pâle encore qu'à l'ordinaire, brandissant sa lance, me dépasse, puis fait un long détour sur la gauche dans la plaine, et disparaît après avoir parlé aux pauvres diables qui couraient sur notre flanc, dispersés en éclaireurs. Alors s'élèvent de la plaine des chants de guerre entonnés par cette demi-douzaine de héros; ils courent fièrement le fusil au poing, et pendant que je me demande ce que signifie ce mouvement inusité, M. Vignes se retourne, m'attend et me raconte qu'Antoun, voulant se moquer de la poltronnerie de Hamzé et profitant de sa mauvaise vue, lui a persuadé qu'il voyait en avant de nous un parti de cavaliers assez nombreux accompagnés d'un groupe d'hommes à pied. 22 Mai.

Hamzé, épouvanté, n'en demande pas davantage, pousse des cris d'alarme, lance son cheval au galop, commence le chant de guerre, avertit tous les fantassins épars sur notre flanc et regagne prudemment l'arrière-garde. L'élan belliqueux ne fut pas bien énergique. Je n'entrevis pas même Abou-Daouk; les fantassins chantèrent beaucoup le pæan arabe, ce qui me rappela celui des habitants de Kerak nous accompagnant jusqu'à Rabbath, mais avec encore moins de décision apparente.

Toute cette frayeur s'était évanouie, quand, cinq minutes après, nous arrivâmes à Aïn-Weïbeh. Les fantassins, rassurés, jetant leurs bonnets en l'air, dansant et déchargeant leurs mauvais fusils en signe de victoire, pensèrent me faire jeter à terre par un tête à queue de ma monture. L'endroit où ils venaient ainsi de triompher d'un ennemi absent était pittoresque et d'une disposition rare au désert. Un banc de rocher d'environ 5 mètres de hauteur dominait, sur une longueur d'environ 50 mètres, le terrain

dont nous gravissions depuis le matin la faible déclivité. La face presque verticale de ce rocher entourait, comme la courbe d'un théâtre antique, une dépression remplie de roseaux, de plantes aquatiques, d'arbrisseaux verdoyants, où la présence de quelques palmiers nous avait fait espérer de trouver de l'eau. En effet, plusieurs sources réunissaient leurs eaux dans l'espace demi-circulaire; une autre sortait de terre sur le plateau au-dessus du banc de rocher, dont l'affaissement avait formé le bassin inférieur.



Pour le désert, c'était un lieu agréable. Il devait visiblement avoir servi autrefois de station importante; pourtant aucune ruine ne signalait la présence permanente de l'homme auprès des sources.

Le pèlerin Thietmar allant, au XIIIe siècle, de Choubeck au Sinaï, par le Syk, Petra et le mont Hor, raconte ainsi une partie de son voyage et son entrée dans l'Arabah :

« J'arrivai enfin au mont Hor où mourut Aaron. Au sommet est bâtie une église où » habitent deux moines grecs chrétiens. Ce lieu se nomme Muscera. Le mont Hor est » très-élevé, son ascension est difficile, et il domine toutes les montagnes de cette pro- » vince. Au pied de cette montagne je commençai à entrer dans le désert, et je descendis » par des pentes très-rapides et de grands précipices des degrés taillés dans la pierre. » J'entrai dans le désert de Babylonie qu'on appelle Birra (Arabah), terre sans chemin et » sans eau, vaste solitude et désert qu'autrefois les fils d'Israël traversèrent par l'ad-

» mirable providence de Dieu. Là, Dieu leur fit voir beaucoup de miracles; mais l'excès » de leur malice ayant négligé la bonté divine, beaucoup d'entre eux périrent à cause de » leur malice. A main droite, je laissai Cadès-Barné, où mourut Marie, sœur de Moïse » et d'Aaron. Je continuai donc à m'avancer par le désert de Pharan et vers une certaine » vallée située entre des monts dont la nature est telle que le vent disperse le sable des » montagnes placées à droite et à gauche, parce que ces monts sont entièrement sablon- » neux. Il le répand si dense, qu'il est périlleux de voyager par là, parce que le sable, » emporté par le vent comme de la neige ou de la grêle, est répandu, remplit les fossés, » couvre les routes, enveloppe les passants. Personne n'y pourrait trouver son chemin, » excepté les Bédouins qui connaissent la province et ont l'habitude de suivre cette » route..... » (Thietmar, *Peregr.*, XVI, 1, 11.)

A son tour, le docteur Robinson, renouvelant l'opinion émise par le pèlerin du XIII[e] siècle, a reconnu Aïn-Weïbeh pour l'ancienne et célèbre source appelée au temps le plus reculé, par les premiers maîtres de ce pays, Aïn-Mispat, la *fontaine du Jugement*, on ne sait à quelle occasion. Ce fut à cette fontaine que les rois confédérés sous le commandement de Chodorlahomor, après avoir battu les Horim dans leur montagne de Seïr, jusqu'à El-Paran, qui est sur le désert, vinrent en tournant vers le nord-ouest; de là, poussant leurs ravages chez les Amalécites jusqu'à Hatsatson-Thamar, plus tard Engaddi, ils redescendirent vers la mer Morte pour aller combattre et vaincre dans la vallée de Siddim les rois révoltés de la Pentapole. (*Genes.*, XIV, 5, 8.)

Après ces événements, la même source, la plus importante et la plus fréquentée de l'Arabah, s'appela Cadès, ou Cadès-Barné : l'Écriture lui donne indifféremment l'un et l'autre nom (cf. *Deuter.*, I, 19 et 46; — *Num.*, XIII, 26; XXXIII, 8 et *passim*). Cadès peut signifier *saint*, *sacré*, mais on ne peut donner d'explication certaine du second nom Barné, בַּרְנֵעַ. M. Robinson constata avec raison, comme Thietmar le faisait par instinct ou par tradition, que la situation d'Aïn-Weïbeh correspond bien avec la désignation de Cadès dans le texte sacré (*Bibl. Research.*, t. II, pag. 176 et 193, édit. de 1856). En effet, le voisinage de la montagne des Amorrhéens (*Deuter.*, I, 19), où les Hébreux furent vaincus et poursuivis jusqu'à Sephaath, plus tard Horma, aujourd'hui Djebel Safâ (*Numer.*, XIV, 45; — *Deut.*, II, 41, 44); la proximité du wady Ghuwireh, large et facile passage pour se rendre à travers la Gâbalène sur le côté oriental de Moab; le voisinage des frontières d'Edom et de Moab, dont les rois refusèrent ensemble le passage aux Hébreux (*Judic.*, XI, 17, 18), toute cette conformité topographique au texte biblique ne permet pas de révoquer en doute l'identification proposée de Cadès-Barné avec Aïn-

Weïbeh, ni d'accepter les conjectures de MM. de Bertou et de Rowland relativement à l'Aïn-Kadès, qu'ils signalent bien plus à l'occident, sur la frontière méridionale de la tribu de Juda (De Bertou, *Le mont Hor, le tombeau d'Aaron*, p. 19 et suiv.). Les considérations savamment et longuement déduites par le voyageur français exigeraient un volume entier de controverse, dont le résultat laisserait seulement l'esprit dans une grande perplexité sur bien des points de l'itinéraire des Hébreux, qu'il a laborieusement dressé en contradiction fréquente avec le travail spécial de M. de Laborde (*Comment. géogr. sur l'Exode et les Nombres*).

Ces difficultés soulevées par la science moderne ne sont encore rien auprès de celles résultant des textes du Pentateuque, origine de tant d'hypothèses. Je citerai seulement, en passant, les principales que j'exposerai ailleurs en détail (1). Ce sont, par exemple, les premiers versets du Deutéronome, dont le contexte assignerait à Cadès une situation contraire à la topographie mosaïque elle-même ; et, sans aucune paraphrase, la restitution en serait aisée en transportant en tête du verset 20 la moitié du verset 1er et le verset 2 tout entier. L'erreur est si palpable, que le Targum d'Onkelos, par une très-courte paraphrase, en rectifie le sens géographique et historique. Il en est de même pour le 6e verset du chapitre x du Deutéronome, dont Jarhi, Aben-Esra et le paraphraste Ben-Uziel ont observé l'intrusion dans le passage où Beeroth-ben-Yakan et Musecra sont si inconciliablement placés près du lieu où mourut Aaron, texte que cependant toutes les versions ont conservé, sauf la version samaritaine, qui offre un sens peu différent, mais très-admissible, en éloignant ces deux endroits jusqu'à la quatrième station au sud d'Esion-Gaber. (Cf. Cahen, *ad loc.*, et Vers. samarit., *ibid.*)

Ajoutons encore à ces difficultés sérieuses la persistance avec laquelle les textes chaldaïque et syriaque substituent à Cadès le nom de Rekem la Superbe, c'est-à-dire la Petra des Grecs, et cette assertion des rabbins cités plus haut, plaçant à l'est du Syk, à la source d'Od-Dema, le rocher frappé par Moïse.

On voit par là que d'obscurités se sont accumulées pour éloigner la certitude d'un fait historique et religieux de cette importance. Si même, grâce à la judicieuse et heureuse détermination du docteur Robinson, on peut se croire en droit de reconnaître Cadès dans Aïn-Weïbeh et à le regarder comme assis au point de contact du désert de Pharan avec celui de Tsin, la détermination de ces deux déserts reste encore fort difficile. Il y a lieu de penser, toutefois, que le désert de Pharan était immédiatement

(1) Ce travail n'a pu être fait par l'auteur. (M. V.)

contigu à la chaîne édomitique du côté occidental, et s'étendait à travers l'Arabah jusque vers le désert de Tsin, qui lui-même commençait à Cadès et bordait vers l'occident la frontière méridionale de la Judée. J'en trouve la preuve dans le récit de la campagne de Chodorlahomor entre le mont Seïr, El-Paran, Cadès et Engaddi; dans le récit de la fuite de Hadad, dernier rejeton de la race royale édomitique, lequel, encore enfant, pour échapper à Joab, l'exterminateur des Iduméens, sortit furtivement de la région montueuse du sud occupée par les Madianites, et fut conduit, par des guides de cette tribu, du désert de Pharan à la frontière d'Égypte (1 *Reg.*, xi, 17, 18), suivant ainsi, dans la direction contraire, la route parcourue vingt siècles plus tard par le sultan Bibars se rendant du Caire à Kerak.

Pour la détermination d'une portion du désert de Tsin, on se souviendra que les Hébreux étant à Cadès, les espions envoyés par Moïse pour parcourir la Terre promise explorèrent le pays depuis le désert de Tsin jusqu'à Rechob, à l'entrée de Hamath, commençant du côté du midi, passèrent par Hébron, et furent de retour à Cadès au bout de quarante jours (*Numer.*, xiii, 21, 22, 25, 26).

A l'époque de l'occupation meurtrière de l'Idumée par les troupes de David, les villes de cette région n'existaient pas encore, puisque le psaume lxxxiii, composé, à ce qu'il semble, au plus tôt sous le règne de Josaphat, ne désigne les Edomites que par l'expression « les tentes d'Edom ». Ce fut à Cadès que Moïse conduisit directement son peuple en quittant le mont Sinaï. Cadès est, selon le Deutéronome (i, 1 et sq.), à onze journées du mont Horeb, entre Pharan, Tophel (aujourd'hui Tafileh), Laban, Hatseroth et Dizahab, le *Kata ta Chrysea* des Septante, le même lieu que Phœnon ou Punon aux mines d'or et de cuivre, qui était entre Petra et Zoara. (Euseb. et S. Hieron. *Onom.*, sub v[is]. Φίνων, *Fenon;* Δαιδαν, *Dedan;* Κατὰ τὰ χρυσεα, *Kata ta Chrysea.*)

On voit par là avec quel soin Moïse voulait fixer la position exacte de Cadès-Barné par la mention des lieux situés dans le voisinage; la place de plusieurs de ces points de repère est néanmoins assez difficile à reconnaître. Arrivé du mont Sinaï directement à Cadès, Moïse se préparait à entrer dans la Terre promise par sa frontière méridionale; mais avant d'y hasarder un peuple fugitif, encore esclave deux années auparavant et peu habitué à la guerre, il reçut de Dieu l'ordre formel (*Numer.*, xiii, 1, 2), et du peuple la demande (*Deut.*, i, 22), d'envoyer des explorateurs parcourir le pays depuis le désert de Tsin jusqu'à Hamath (*Num.*, xiii, 20).

A leur retour, la majorité des explorateurs s'accorda pour décourager le peuple de cette entreprise difficile (*Num.*, xxiii, 25, 33). Une sédition s'ensuivit, la plus redoutable de

toutes celles de l'Exode. Elle irrita le Seigneur. Moïse fut l'interprète de la colère divine en déclarant aux Hébreux qu'aucun adulte de la génération rebelle n'entrerait dans l'héritage de ses pères, et qu'après un séjour de quarante ans dans le désert, ses enfants seulement occuperaient la Terre promise. Accablés de cette sentence, les Israélites repentants voulurent réparer leur faute, mais il était trop tard, leur condamnation était irrévocable.

Lorsqu'ils voulurent prendre les armes et monter vers le but de leur expédition, Moïse refusa de les suivre avec l'arche d'alliance et ne quitta pas le camp de Cadès. Les pusillanimes de la veille, téméraires le lendemain, gravirent les âpres hauteurs, degrés inférieurs du plateau amorrhéen. Attaqués par les Amalécites et les Chananéens, ils furent battus et poursuivis dans ces pentes revêtues d'herbes du mont nommé aussi Seïr, celui qui s'étend entre Makhul et Kurnub jusqu'à Sephaath, nommé plus tard Horma (*Numer.*, XIII, et XIV, integr.) Après ces événements, le peuple reprit tristement ses pérégrinations dans la direction de la mer Rouge auprès de la montagne de Seïr.

Trente-huit ans de séjour au désert s'écoulèrent, pendant lesquels disparut peu à peu la génération coupable, sortie d'Égypte. On ignore ce que devint l'autorité de Moïse et ce que firent les Hébreux et leurs chefs durant un si long espace de temps. Mais on sait que les actes d'idolâtrie, commencés au pied du Sinaï par le culte du veau d'or, furent continués au désert par celui de Remphan et de Moloch, le Dusarès des Arabes, faux dieux dont l'astre et la tente sacrée étaient portés ouvertement par les tribus, concurremment avec le tabernacle de Jehovah (*Amos*, V, 25 et 26; Discours de saint Étienne, *Act. apost.*, VII, 43). Le rite d'Azazel, cet être mystérieux redouté et malfaisant, habitant le désert, auquel on envoyait le bouc émissaire, resta dans les institutions de Moïse, et, dans une cérémonie religieuse, il partagea en quelque sorte les offrandes destinées à Jehovah (*Levit.*, XVI, 8, 10, 26; cf. Gesen., *Lexic.*, sub v° עֲזָאזֵל). Ce fut le législateur lui-même qui érigea par l'ordre de Dieu le serpent d'airain, le Seraph Nohestan, resté une idole pour les Juifs à Jérusalem, où il avait été transporté, jusqu'au temps d'Ezéchias, qui le fit briser (*Numer.*, XXI, 4-16; — II *Reg.*, XVIII, 4). On sait aussi qu'au passage du Jourdain, après leur idolâtrie de Belphégor, en présence de Moïse lui-même, Josué reprochait aux Hébreux leurs apostasies continuelles (*Jos.*, XXIV, 4 et 15); le penchant de ce peuple à pratiquer les cultes étrangers ne cessa véritablement qu'au retour de la captivité.

Ces trente-huit années de châtiment expirées, les fils des Israélites morts dans le désert

étaient encore à Cadès, mais sur le territoire du désert de Tsin. Miriam, sœur aînée de Moïse, y mourut et y fut ensevelie. Eusèbe et saint Jérôme (*Onomast.*, v[is] Κάδδης et *Cadès*) attestent que de leur temps on voyait encore à Cadès le tombeau de cette prophétesse. Josèphe, au contraire, rapporte que ce monument fut érigé dans le désert de Sin (*Archéol.*, IV, IV, 6). Ceux qui confondent Cadès avec Rekem admettront sans peine la conjecture proposée par M. de Berton, de considérer comme le tombeau de Miriam celui nommé El-Aasé par M. de Laborde et qui se voit aux abords du wady Abou-Kshebi. Aucune trace d'un tombeau, ni d'une ville, n'est apparente aux environs d'Aïn-Weïbeh.

En ce lieu même fut accompli le célèbre miracle de Moïse : c'est là que pour la dernière fois il frappa le rocher et désaltéra le peuple mutiné, près de périr de soif dans la sécheresse du désert. Moïse nomma *Eaux de Meribah* la fontaine si prodigieusement produite [*Numer.*, XX, 1-13 ; — *Deut.*, XXXII, 51 (1)]. Les rabbins l'appellent un *matsoutah* (Jonath.-ben-Uziel ; — *Numer.*, XX, 13), et la confondent avec la « fontaine de sang », *Od-Dema* des Arabes, la même qu'*Aïn-Mousa*, « la fontaine de Moïse », celle dont les eaux coulent dans le chenal du Syk jusqu'à Petra et quelquefois au delà.

On a supposé que les rochers frappés par la verge de Moïse avaient été percés par des forages dits artésiens. On sait qu'il existait un puits de ce genre dans l'oasis d'Ammon, et, selon les inscriptions égyptiennes expliquées par feu M. Lenormant, d'autres forages semblables étaient disposés sur divers points de la route qui conduisait de la moyenne Égypte à cette même oasis. On a voulu fonder cette explication sur les dimensions de la verge de Moïse, à laquelle le Targum de Jonathan-ben-Uziel attribue un poids équivalent à 240 kilogrammes environ de notre système (Targum de Jonath.-ben-Uz., *Deut.*, XXXIV, 12). Mais il est souvent nuisible de chercher à expliquer les miracles de la Bible par des phénomènes naturels ou des moyens humains. Quel profit a-t-on tiré en effet de l'hypothèse qui attribue à deux volcans la destruction des villes de la Pentapole? L'étude des lieux ne permet pas de l'admettre. Un phénomène semblable qu'on suppose avoir accompagné la punition de Coré Dathan et Abiron, n'est pas justifié davantage par les prétendues déjections volcaniques qu'on a cru reconnaître dans l'Arabah. Comment se pourrait-on flatter d'expliquer, comme feu M. Bunsen, par une ancienne fertilité supposée de l'Arabie sinaïtique, le séjour de Moïse, avec un peuple d'environ un million et demi de têtes et tout son bétail, dans une pareille région? Comment trouver une expli-

(1) Dans ce dernier passage, Dieu le désigne par le nom de : Eaux de Meriba (dispute) de Cadès, désert de Tsin.

cation plausible de la manière dont les Hébreux mêmes, nourris de la manne, auraient bu et vécu, eux et leurs troupeaux, dans la stérilité du désert, où l'existence des tribus nomades les moins nombreuses est rigoureusement subordonnée à leur petit nombre même et à la régularité de leurs migrations? L'esprit des Livres sacrés est tout contraire à cette tendance ingénieuse, mais tout humaine, qui rappelle l'evhémérisme appliqué à la mythologie. Moïse semble l'avoir prévue et la combat d'avance dans les cinq premiers versets du chapitre VII du Deutéronome.

Renonçant à envahir la terre de Chanaan par le chemin des explorateurs, Moïse, encore dans son camp de Cadès, résolut de passer sans violence par la frontière d'Edom, de Moab et d'Ammon, pour se rendre au bord du Jourdain à travers le pays occupé par le roi amorrhéen Sehon, entre la Moabitide et l'Ammonitide. Obéissant à l'injonction formelle et divine de respecter les domaines appartenant aux fils d'Esaü et de Lot, il entra en négociations avec les Edomites et les Moabites, afin d'obtenir et au besoin d'acheter la permission d'un passage pacifique.

Trente-huit ans auparavant, lorsque les Israélites venaient de traverser la mer Rouge, les Edomites étaient encore gouvernés par leurs chefs de tribus, nommés Aloufim, et les Moabites par ceux appelés Elim (*Exod.*, XV, 15). Mais au temps où Moïse essayait de traiter avec ces deux peuples, ils s'étaient donné des rois. Celui des Edomites était l'un des premiers sur leur liste, probablement Bela, fils de Beor, qui, par l'analogie de son nom et l'identité de celui de son père Beor, paraît avoir été le frère de Balaam (*Genes.*, XXXVI, 32; — cf. Cahen, *not. ad loc.*). Le roi des Moabites était Balak, fils de Tsipor. Ce Balak était lui-même successeur d'un roi dépouillé par Sehon d'une partie de son territoire entre l'Arnon et la limite d'Ammon (*Numer.*, XXI, 16). Les deux rois opposèrent aux sollicitations réitérées et aux offres lucratives de Moïse un refus absolu. Celui d'Edom menaça même de défendre par les armes l'accès de ses États, et parut avec ses troupes sur sa frontière, prêt à réaliser sa menace. La prudence unie à l'obéissance détermina donc Moïse à prolonger son séjour à Cadès. (*Numer.*, XX, 14-21. — *Deuter.*, II, 2-7; 9-12; 19-22. — *Judic.* XI, 17, 18.)

Quand il partit de Cadès avec le peuple, Moïse se dirigea vers le mont Hor, longeant ainsi du nord au sud la base occidentale du mont Seïr et la frontière des Edomites. Arrivé au pied de la montagne où il devait s'arrêter, Moïse reçut de Dieu l'ordre de la gravir avec son frère Aaron, qui devait y mourir. Le deuil d'Aaron achevé, le peuple fut-il conduit par Moïse jusqu'à Elath, afin de tourner au sud le massif de l'Idumée, et de prendre par le wady Ithm ou Jetoum, le grand désert de Syrie, le chemin suivi encore

annuellement par les caravanes de Damas à la Mecque, et remonter ensuite du sud au nord sur le flanc oriental de ce même massif, comme on l'admet généralement? Doit-on penser au contraire, comme le feraient supposer les versets 6, 27, 28, 29, II, du Deutéronome (1), que Moïse traversa le mont Seïr au sud de la frontière des enfants d'Esaü, leur achetant de l'eau et des vivres, selon la promesse de Dieu? Cette frontière ne serait-elle pas à Petra même, limite septentrionale des tribus madianites de Rekem et de Reba, dans la vallée qui paraît avoir reçu très-anciennement le nom de vallée de Moïse, conservé par les Arabes et par la topographie du moyen âge? En admettant cet itinéraire, on expliquerait non-seulement les difficultés des textes bibliques cités plus haut, mais encore le récit rabbinique, le nom traditionnel de villes des enfants d'Israël donné, du temps de Bibars, aux habitations et aux monuments des wadys Mousa et Sabra; on comprendrait le petit nombre d'étapes faites par les Hébreux à partir du mont Hor pour arriver au passage du Zared, évidemment le même que le wady El-Ahsa. Peut-être arriverons-nous ultérieurement à éclaircir cette difficulté.

Notre station à cet endroit célèbre se prolongea sous la tente à l'abri des arbres et des palmiers. Nos chevaux s'abreuvèrent à la fontaine ronde qui affleure le sol. Repartis à une heure cinq minutes, nous continuâmes à cheminer par des collines calcaires et quartzeuses et des plateaux faiblement inclinés, jusqu'à la fontaine dite Aïn-Kharar, où nous arrivâmes à cinq heures vingt-cinq minutes.

Observations de M. Vignes. — Le 22, au campement du 21, quatre heures quarante minutes du matin : baromètre, 750^{mm},5; thermomètre libre, 23 degrés; thermomètre mouillé, 18°,8. — Aïn-Weïbeh, à midi : baromètre, 764^{mm},7; thermomètre libre, 19 degrés; thermomètre mouillé, 18°,5. — Aïn-Kharar, à cinq heures trente minutes du soir : baromètre, 769^{mm}, thermomètre libre, 30 degrés; thermomètre mouillé, 17°,5.

(1) « 6. Vous achèterez d'eux (des Edomites) des vivres pour de l'argent, et vous mangerez; l'eau, vous » la leur achèterez aussi, et vous boirez.

» 27. Permets (dit Moïse à Sehon) que je passe par ton pays sur le grand chemin; sur le grand chemin » (seulement) je marcherai; je ne me détournerai ni à droite ni à gauche.

» 28. Des vivres, tu m'en vendras pour de l'argent, et je mangerai; tu me donneras de l'eau pour de » l'argent, et je boirai; seulement que je passe à pied.

» 29. Comme m'ont fait les enfants d'Esaü, habitant Seïr, et les Moabites, habitant à Or, jusqu'à ce que » j'aie passé le Jourdain au pays que Jehovah, notre Dieu, nous donne. »

On voit que cet ordre de Dieu à Moïse (v. 6), et le récit de Moïse lui-même adressé à Sehon, seraient inconciliables avec le refus péremptoire de passage opposé par les Edomites aux instances des Hébreux, et le long circuit autour du mont Seïr par Elath. Ajoutons que le verset 8, chap. II du Deutéronome, n'a pas le sens absolu qu'on lui prête. Il dit : « Nous nous détournâmes *de nos frères, les enfants d'Esaü*, qui demeuraient à » Seïr, *du chemin de l'Arabah, d'Eilath* et d'*Esion-Gaber*, et nous nous tournâmes au chemin du désert » de Moab. »

La température, rafraîchie par une forte brise, a été des plus tolérables, malgré la longueur inusitée de notre marche. Jusqu'à midi il y eut menace d'orage : la pluie tombait sur les montagnes d'Edom; quelques coups de tonnerre éclatèrent dans les nuages qui marchaient lentement de l'est à l'ouest; l'horizon était très-sombre sur les montagnes à l'est.

23 Mai. Partis de wady Kharar à cinq heures trente minutes du matin, nous traversons des collines rocailleuses en nous élevant vers le nord-ouest; nous nous engageons dans le wady Fikreh, et de là nous gravissons par de nombreux lacets la pente rapide et difficile du Djebel-Safah. Pendant que nos chameaux faisaient un détour pour chercher une route moins escarpée, nous mettons pied à terre : nos chevaux glissaient sur des cailloux roulants, sur d'énormes dalles naturelles, formées par la stratification du rocher calcaire; quelquefois des marches assez hautes, taillées grossièrement dans le roc, nous offraient un secours inespéré. Arrivés après une demi-heure d'efforts au sommet de cette rude montée, nous nous remîmes en selle, et, tournant à gauche en longeant la crête, nous rabattîmes un peu à droite, et, gravissant un nouveau sommet, nous atteignîmes un point culminant du Djebel-Safah. Nous y trouvâmes un de ces édifices ruinés bâtis de pierres taillées de médiocre échantillon, d'époque incertaine, si fréquents en Palestine. Celui-ci paraît avoir été un petit fort commandant la route; il se nomme Qalaât-es-Safah. Je pense que cette montagne nue, glissante et d'une ascension si difficile, doit être la montagne lisse ou chauve qui formait la limite méridionale de la tribu de Juda, et qui précédait le pays du Seïr où furent battus les Hébreux (*Jos.*, XI, 17 ; XII, 7). Nous avons déjà dit que l'on reconnaît dans le nom du Djebel-Safah celui de Sephaath, lieu où s'arrêta la déroute des Hébreux battus par le roi chananéen d'Arad, par les Amalécites et les Amorrhéens, lorsque après le rapport des espions, cause de leur sédition, ils voulurent, malgré Moïse, essayer de réparer leur faute par une attaque irréfléchie. Ils reculèrent jusqu'à Sephaath, et ils jurèrent que si Jehovah leur donnait un jour ce pays, ils le mettraient en interdit, c'est-à-dire ils en détruiraient les villes et en extermineraient tous les habitants. Cette cruelle vengeance, qui leur était familière, ne fut accomplie que du temps des Juges, lorsque les tribus de Siméon et de Juda s'allièrent pour conquérir cette haute contrée après la mort de Josué. Alors le nom de Sephaath fut changé en celui d'Horma, c'est-à-dire *interdit* (*Numer.*, XIV, 45; XXI, 3; — *Deut.*, I, 44; — *Judic.*, I, 16 et 17; — cf. *Jos.*, XII, 14). Aujourd'hui, malgré les siècles écoulés, le nom primitif a seul été conservé. Qalaât-es-Safah, avec sa petite enceinte carrée, est l'unique témoin de cette défaite si méritée et de l'impitoyable revanche prise, une génération plus tard, par les Israélites vainqueurs.

Nous espérions nous reposer dans cet endroit où nous avions déjà mis pied à terre dans l'enceinte écroulée du Qalaât; mais nos vivres avaient pris une autre direction par un sentier plus praticable. Il fallut donc remonter à cheval et suivre la piste de nos gens jusqu'à dix heures dix minutes; nous les trouvâmes nous attendant sur un aride plateau sans nom au nord et au-dessous de Djebel-Safah. Ils avaient dressé notre tente auprès d'un cimetière arabe : les fosses, entourées d'une ellipse de pierres brutes, étaient à peine recouvertes de sable; les ossements perçaient au dehors. Était-ce la sépulture improvisée d'une tribu décimée par quelque maladie pestilentielle, ou celle de guerriers tués dans un combat? Cet abandon après les derniers honneurs, précipitamment et grossièrement rendus, ce mystère de l'oubli, ce voisinage où nos moukres avaient placé avec indifférence la tente de notre sieste, nous attristaient, malgré le besoin de repos qui nous retenait en ce lieu. Repartis à une heure quarante minutes de ce lugubre séjour, nous allâmes chercher vers l'ouest une source pour abreuver nos chevaux à une heure de là dans le wady Yemen. Nous atteignîmes notre campement de Kurnub à trois heures vingt-cinq minutes.

Le plateau de Kurnub est encadré sur une bonne partie de sa circonférence par une crête de montagnes peu élevées; il est limité au sud par la déclivité du terrain : c'est de ce côté que le château était bâti. On y trouve une fontaine d'eau potable et des ruines. Le docteur Combe alla les visiter avec M. Lartet : il y constata la présence de colonnes renversées et de chapiteaux sculptés; il vit aussi près du château une grande citerne recouverte de dalles et, dans le ravin, un barrage très-bien construit, d'une hauteur de 6 à 8 mètres. Selon le docteur Robinson, ces débris marquent l'emplacement de l'ancienne Thamara, ville mentionnée dans l'*Onomastique* d'Eusèbe et de saint Jérôme.

Lord Lindsay, qui avait campé comme nous en cet endroit, l'appelle « wady Kournou.
» Près des ruines étendues d'une ancienne ville entourée de murailles, qui porte le même
» nom, nous vîmes, dit-il, des fragments de piliers couchés autour, mais point
» d'inscriptions; la ville est en réalité un monceau de pierres. Nous observâmes une
» grande chambre souterraine voûtée près d'un bâtiment ruiné, une petite cellule
» avec une niche voûtée au sommet de la colline, et une forte écluse dans un ravin
» au sud de la ville (1). »

Observations de M. Vignes. — A Kharar, quatre heures du matin : baromètre, 771^{mm}; thermomètre libre, 21 degrés; thermom. mouillé, 17 degrés. — A midi, plateau au delà

(1) Lord Lindsay, *Letters on Egypt, Edom and the Holy Land*, 5e édit., p. 234. — Cf. Robinson, *Bibl. Research.*, t. II, p. 197 et 202, édit. de 1856.

de Safah : baromètre, 735^{mm},5; thermomètre libre, 28°,2; thermomètre mouillé, 18 degrés. — A Kurnub, à quatre heures du soir : baromètre, 735^{mm},7; thermomètre libre, 28°,5; thermomètre mouillé, 18°,2.

La forte brise qui a régné toute la journée nous a préservés de la chaleur.

24 Mai. Nous partons du campement de Kurnub à cinq heures quarante-cinq minutes, et nous gagnons les pentes douces qui s'étendent vers Makhul par des collines et des plaines ondulées. Les hauteurs dominant Makhul apparaissent au loin, dominées elles-mêmes par d'autres étages de montagnes s'élevant en retraite par gradins jusque vers la région d'Hébron. La plaine est revêtue d'une herbe courte, mais serrée. Nous rencontrons une émigration de tribu, composée d'une dizaine de cavaliers bien tenus et bien armés, de quelques fantassins servant en même temps de chameliers et de pasteurs, et d'un petit nombre de femmes. L'une d'elles est installée sur un chameau dans une sorte de panier et allaite son enfant nouveau-né; les vieilles et les jeunes filles marchent à pied, plusieurs portent de légers fardeaux. Une trentaine de chameaux bien étrillés et chargés avec soin, autant d'ânes, trois ou quatre mille moutons et chèvres s'avancent en ligne et en bon ordre sur les flancs, conduits par des bergers armés de fusils. Les ânes et les chameaux paraissaient porter des sacs d'orge et de blé. L'aspect de cette caravane était très-régulier et attestait une véritable opulence rustique, avec la discipline, l'énergie et la santé chez les hommes comme chez les animaux. On nous dit que c'étaient des Arabes de Petra.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, nous nous arrêtons pour le repos du matin. Nous reprenons notre route à une heure quarante-cinq minutes, en suivant la plaine longtemps inclinée, et par un long détour nous parvenons à deux puits profonds qu'Abou-Daouk cherchait avec anxiété depuis longtemps. Ces puits, voisins de décombres d'édifices, étaient surmontés chacun d'une margelle cylindrique d'environ 80 centimètres de hauteur, de calcaire dur très-blanc, taillée avec soin et toute cannelée intérieurement par le frottement des cordes; des auges, également taillées dans le calcaire blanc, sont disposées autour des puits. Nos chevaux, altérés, les flairaient avec ardeur; mais Abou-Daouk et Hamzé ne s'étaient pas munis de seaux de cuir ni de cordes pour puiser l'eau. Nos montures furent donc privées de boire jusqu'à la station du soir à Makhul. Ces puits se nomment, selon lord Lindsay, *El-Melek;* selon le docteur Robinson, *El-Milh.* Le premier de ces voyageurs place El-Melek dans une plaine très-étendue, nommée El-Foura, à six heures au-delà de la ville ruinée de Kournou, et à deux heures au delà du lit desséché d'un petit ruisseau appelé, selon lui, El-Gerara. Il regarde ces puits comme contemporains de la domination romaine (*Lett.*, p. 135). Robinson leur donne

une profondeur de quarante pieds anglais, que je crois très-probable, mais il leur assigne à l'un cinq et à l'autre sept pieds et demi de diamètre, mesure qui me semble bien forte. Il signale un tumulus élevé ou une colline ronde près des puits; je crois que la dernière désignation est plus exacte. Dans son opinion, les ruines et les puits de ce lieu, qui se nommait El-Milh, appartiendraient à l'ancienne Madalah des Hébreux (*Jos.*, xv, 26; xix, 2; — I *Chron.*, v., 28), la Malatha des Grecs et des Romains. Il déduit cette opinion de la position relative attribuée par Eusèbe et saint Jérôme à Malatha et Arad, situées à quatre milles romains l'une de l'autre, sur le chemin d'Hébron, vers Ailath par Thamara (*Onom.*, v^is^ *Arath*, Ἀραμα, et *Hatzazon Thamar*). Il rappelle que la *Notitia dignitatum* désigne Malatha comme la station d'une cohorte romaine, et en conclut avec vraisemblance à l'identité d'El-Milh avec cette ancienne ville. Toutefois l'identification de Kurnub avec Thamara n'étant elle-même qu'une hypothèse, on ne peut admettre ces assimilations qu'avec une certaine réserve. On ne saurait d'ailleurs hésiter à reconnaître que ces puits marquent la place d'une station fréquentée dans l'antiquité, comme elle l'est encore aujourd'hui par les voyageurs qui se rendent d'Hébron dans l'Arabah ou dans le Ghôr Es-Safieh (Robinson, *Bibl. Research.*, t. II, pp. 201, 203). Peu après avoir quitté El-Milh, nous apercevons déjà au loin nos tentes dressées au pied des pentes qui descendent à Makhul. Nous les atteignons à quatre heures cinq minutes, non loin du lieu où nous avions fait halte le 5 mai.

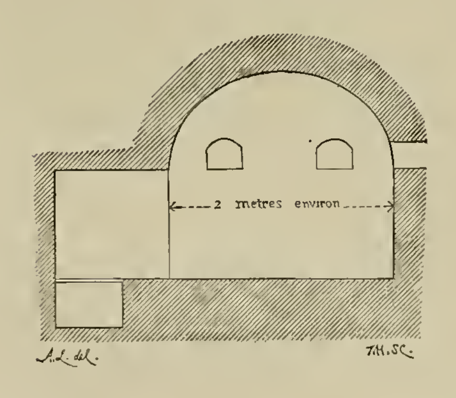
Observations de M. Vignes. — A Kurnub, à quatre heures trente minutes du matin : baromètre, 726^{mm}; thermomètre libre, 12°,2; thermomètre mouillé, 11°,1. — A midi, dans la plaine : baromètre, 730^{mm}; thermomètre libre, 25°,4; thermomètre mouillé, 14°,6. — A Makhul, à quatre heures vingt minutes : baromètre, 720^{mm}; thermomètre libre, 24°,8; thermomètre mouillé, 15°,5.

Partis de Makhul à cinq heures et demie, nous nous dirigeâmes vers Semoa, dont 25 Mai.
nous contournons la montagne à mi-côte. Au-dessous de la ville, à l'ouest, un puits nous arrête quelques instants. Un enfant arabe tire de l'eau dans une petite outre et la verse dans des auges de pierre, où boivent nos montures. Tout auprès, quelques tentes d'Arabes sont dressées; dans la vallée, les hommes et les femmes font la moisson de l'orge. Quelques vaches, un taureau et des bouvillons marqués de noir et de blanc, quelques chevaux et des poulains, errent autour des tentes. Au delà de Semoa, nous reprenons notre route déjà décrite, et nous arrivons à Hébron à deux heures un quart.

A trois heures, nous allons visiter les verreries d'Hébron. Dans la première, on ne fabrique que du verre blanc soufflé; dans l'autre, que des bracelets. La verrerie où l'on

soufflait les fioles, flacons et vases communs, était seule en activité. Les explications obtenues et traduites par le second drogman étaient si obscures, qu'on en comprenait à peine une partie. Voyant que la matière brute était très-brune, je demandai comment on la rendait plus transparente. On me répondit que c'était au moyen d'une pierre blanche venant du mont Thabor, que l'on calcinait, qui devenait noire par la calcination et qui avait la propriété de blanchir le verre. Je pensai que ce devait être du carbonate de manganèse, qui se décompose et passe au noir par l'action du feu et jouit alors de la propriété de décolorer le verre. Je m'en fis remettre un échantillon, dont l'analyse chimique a justifié ma conjecture. La matière brute est d'ailleurs un peu bulleuse; le verre obtenu est de bonne qualité, convenablement décoloré et paraît être tenace. Il rappelle notre ancien verre à pivette. J'avais entendu dire, le 3 mai, que le verre de cette fabrique était fait avec du sable du pays et du natron (carbonate de soude) de l'Égypte. Je renouvelai ma question sans obtenir de réponse satisfaisante.

L'outillage et les procédés des verriers souffleurs sont des plus simples. Le fourneau à dôme et à réverbère est chauffé au bois; la flamme entre sous le dôme, y circule, y met en fusion le verre contenu dans des sortes de têts, et sort par des ouvertures percées dans la région moyenne du dôme. C'est par ces mêmes ouvertures que les ouvriers, assis autour du fourneau, cueillent le verre au bout de leurs cannes de fer creuses, et, après l'avoir soufflé, le réchauffent; ils opèrent promptement et adroitement, mais ils ne pourraient faire de bouteilles dépassant la capacité d'un ou deux litres. Leurs instruments sont aussi simples et aussi primitifs que le furent ceux des anciens Égyptiens. Je donne de leur four un dessin fait de mémoire immédiatement après avoir quitté l'usine.



La seconde fabrique, celle des bracelets, chômait alors, et je ne pus avoir de renseignements sur la fabrication. Ils auraient d'ailleurs été superflus, à cause de l'inintelligence de notre interprète. Je ne pus donc obtenir que des échantillons de matière brute, de matière colorée et de produits ouvrés. Je regrettai d'autant plus cette lacune, que les détails de cette industrie semblent démontrer son identité avec celle des anciens. La matière brute est transparente et d'un vert-émeraude un peu sale et foncé; la matière refondue et colorée, selon l'usage auquel on la destine, est encore bulleuse et n'a presque plus de transparence, surtout celle qui est jaune ou blanche. Les bracelets sont fabriqués

avec des baguettes vertes, jaunes, bleues ou blanches, soudées, étirées et tordues ensemble au feu; leur qualité est médiocre et très-inférieure à celle des fragments que j'avais trouvés et malheureusement laissés à wady Es-Safieh, les croyant d'origine récente.

En sortant de ces verreries primitives, nous fîmes une tournée dans les rues tortueuses et obscures de la ville; nous visitâmes le pauvre et sombre labyrinthe aux boutiques misérables, que l'on décore du titre de bazar. Nous trouvâmes nos tentes placées au même lieu que la première fois, près d'un campement d'Anglais qui se préparaient à plier bagage.

Nous venions de nous mettre à table, quand on nous annonça la visite du gouverneur militaire de la ville, qui attendait sur la terrasse de la Quarantaine que notre dîner fût terminé. Je donnai des ordres pour qu'on préparât le café et les pipes, et pour qu'on avertît le gouverneur dès que nous serions en mesure de le recevoir convenablement. Avant lui, le scheikh d'Hébron vint nous faire visite. C'était un homme assez grand et d'environ trente-cinq ans, poli et discret; il se retira après avoir pris le café. Le gouverneur vint ensuite. Il était à peu près du même âge que le scheikh, sinon plus jeune. Ses manières étaient simples et dignes. Sa joue offrait une grande cicatrice, que sa mine de citadin ne pouvait pas faire supposer gagnée à la guerre. Il reçut de bonne grâce les compliments que je lui fis sur la tranquillité dont on jouissait et sur la sécurité que nous avions trouvée dans son gouvernement. Il me répondit qu'à son grand regret, il ne pouvait obtenir ce résultat que par des mesures de rigueur, comme la prison et de fréquentes bastonnades. J'appris par lui le départ d'Izzet-pacha pour une tournée administrative. Je priai le gouverneur de nous excuser si nous n'allions pas le lendemain lui rendre sa visite, à cause de notre départ matinal; il me promit de me donner une escorte de cavaliers, que je ne pus refuser, malgré son inutilité. Le lendemain, les cavaliers annoncés étaient devenus trois pauvres fantassins, que je congédiai en leur faisant donner un bakshish bien avant d'entrer dans les ruelles qui nous conduisaient à l'arbre d'Abraham.

Observations de M. Vignes. — A Makhul, à quatre heures trente minutes du matin : baromètre, 718^{mm},5; thermomètre libre, 8°,2; thermomètre mouillé, 12 degrés. — A Hébron, à quatre heures du soir : baromètre, 689^{mm}; thermomètre libre, 20°,5; thermomètre mouillé, 14°,5.

CHAPITRE VII

D'HÉBRON A JAFFA

Partis d'Hébron à six heures trente minutes du matin, nous tournons à gauche par un étroit sentier entre des murailles de jardins. Nous visitons en passant l'arbre sous lequel on dit qu'Abraham s'est souvent reposé : il me paraît une sorte de chêne vert. C'est un arbre véritablement énorme et d'une végétation très-vigoureuse : son pourtour, au collet de la tige, près des racines, est de 7 mètres, et ses branches ont à peu près cette coupe : 26 Mai.

Le docteur Robinson le signale comme le plus remarquable de toute la Palestine au sud de la plaine d'Esdraelon. Ce n'est pas, dit-il, un térébinthe (*Bibl. Research.*, t. II, pp. 81, 82), c'est un chêne, *Quercus Ilex;* il passe chez les Mahométans pour celui d'Abraham, sous lequel ce patriarche avait dressé sa tente (*ibid.*, p. 72). Pour moi, je trouvai cet arbre bien différent, sous le rapport du feuillage, du port et de l'écorce de ceux qu'on appelle chênes verts dans le midi de la France; les feuilles sont plus longues, plus découpées et à pointes plus arrondies, plus molles et d'un vert moins sombre que celles de nos chênes verts. M. le docteur Rosen, dans son excellente monographie sur Hébron et ses environs, le désigne sous le nom de *Sindian* ou *Balatat-Sibteh,* à cause de la montagne dite Djebel-Kherbet-Sibteh حبل خربة سبتة, qui domine à l'ouest la petite plaine (Sehel-Sibteh) où végète solitaire ce bel arbre justement admiré (1). Quant à son identité, malgré la longévité extraordinaire de ces arbres et l'incroyable lenteur de leur croissance, il faut toute la foi musulmane pour admettre

(1) Rosen, *Ueber das Thal und die Nächste umgegend Hebrons,* dans le *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft,* t. XII, p. 478 et note.

que celui-ci ait autrefois abrité la tente d'Abraham. A Hébron, comme partout ailleurs en Palestine, les vérités traditionnelles les plus authentiques sont accompagnées de rêveries qui les déparent par leur évidente fausseté. Ainsi, tout auprès de ce monument vénérable et incontesté de la double caverne de Macpelah, grotte funéraire d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la tenace imagination des Juifs, des chrétiens et des Musulmans attacha le nom de chêne de Mambré, ou d'Abraham, aux plus vieux arbres au nord et à l'ouest d'Hébron, et d'abord à celui que Josèphe appelle, soit le chêne d'Ogyges ou Ogytes (1), soit le térébinthe, et plaçait à six stades (1104 mètres) d'Hébron, en le déclarant contemporain de la création (2). En 333 de Jésus-Christ, l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem nomme cet arbre un térébinthe et le met à la dernière station avant Hébron, à deux milles (2944 mètres) de cette ville (3), presque d'accord à cet égard avec Sozomène, qui, vers 443, lui assignait la distance de quinze stades d'Hébron (2760 mètres) (4). Plus tard, Arculphe, vers 690, donnait une minutieuse description du mont et du chêne de Mambré, où, dans une rédaction un peu obscure, il estime à mille pas (1472 mètres) sa distance de la double caverne *ad Boream* (au nord-est), et regardant Hébron *ab Africo* (du sud-ouest), orientation difficile à reconnaître et à comprendre (5). Après eux, l'igoumène russe Daniel, qui visitait la Palestine de 1113 à 1115, comptait 2 verstes (2336 m.) entre Hébron et le chêne de Mambré (6). En 1217, Thietmar, sans assigner de distance, plaçait le térébinthe au pied du mont Mambré, près d'Hébron (7). Burchard de mont Sion désignait, vers 1283, cet arbre comme un *Ilex* (yeuse), et le disait éloigné d'une demi-lieue (2222 mètres) de l'ancienne Hébron, dont les ruines sont, selon lui, à un jet de flèche, environ cent pas, au midi, *contrà austrum*, de la ville nouvelle (8).

On comprend d'ailleurs comment les générations successives ne purent se résigner à voir disparaître cet arbre vénéré, à l'ombre duquel se passa l'un des événements les plus solennels de la Genèse, l'hospitalité donnée par Abraham, selon les Juifs, à trois envoyés divins, ou à Jehovah lui-même accompagné de deux anges (9) ; selon la lettre de Constantin, au Sauveur Jésus-Christ remplaçant Jehovah et suivi des deux mêmes

(1) *Arch.*, lib. I, x [xi], p. 4.
(2) *De bell. Jud.*, lib. IV, ix [xxxi], 7.
(3) *Itin. Hierosolym.*, édit. Wessl., p. 599. — Parthey, p. 282-283.
(4) *Hist.*, i, 18.
(5) *Adamani Scoto-Hibern. de situ Terræ sanctæ*, lib. II, ix, édit. Ingoldst., p. 65.
(6) *Pèlerinage en Terre-Sainte de l'igoumène russe Daniel*, traduit par M. A. de Noroff, p. 81.
(7) *Mag. Thietmari peregrin.*, x, 21, édit. Laurent, p. 20.
(8) Burch. de monte Sion, *Descript. Terr. sanct.*, iv, 9, n°s 20, 23.
(9) *Genes.*, xviii ; Samarit., v. 3 ; Hebr., 13, 23, 33.

acolytes (1); selon d'autres chrétiens, à trois anges (2); selon d'autres enfin, à la Divinité en trois personnes (3); opinions diverses réunies au moyen âge sous la formule ambiguë : *Tres vidit et unum adoravit* (4). Non-seulement les Juifs honorèrent dans cet arbre le souvenir de leur ancêtre Abraham et des promesses faites à sa race, mais encore les Gentils, selon la conjecture très-vraisemblable de M. le docteur Rosen, les Iduméens, descendus eux aussi d'Abraham, avaient institué des solennités idolâtres, dressé un autel et offert sous l'arbre de Mambré des sacrifices analogues à ceux des Grecs (5). Un marché se tenait à l'entour, et cette pratique, si hautement réprouvée par Jésus-Christ dans le parvis du temple, montre à quel point le paganisme avait effacé dans la vallée de Mambré les traditions judaïques (6). A ce même marché, dont l'établissement précéda nécessairement le règne d'Adrien, les Juifs rebelles, faits prisonniers après la défaite de Barcochébas, furent vendus par milliers à vil prix : rien d'aussi cruel n'avait frappé leur nation depuis la victoire de Titus (7). Par suite de cette implacable sentence, strictement accomplie, les Juifs ayant disparu de leur patrie, les idolâtres de la contrée persévérèrent dans leur culte des arbres, rite aussi ancien que la race primitive de Chanaan; mais, entre 325 et 327 de notre ère, Constantin, rempli d'un zèle ardent et nouveau pour le christianisme et informé des pratiques qui déshonoraient le lieu où la Divinité elle-même avait conversé avec le plus grand des patriarches, ordonna la destruction de l'autel, l'interdiction des cérémonies païennes et la poursuite rigoureuse des sectateurs récalcitrants de ce culte défendu. Il voulut encore qu'une basilique bâtie en ce lieu fût consacrée à la prière et à la réunion des saints personnages (8). C'est probablement à la même basilique que fait allusion Arculphe : il la place au nord de la plaine de Mambré et la décrit comme grande et construite en pierres; le chêne de Mambré existait encore dans son enceinte, réduit à la hauteur de deux hommes, corrodé, mutilé à coups de

(1) Ap. Euseb. Pamphil., *De vita Constant.*, lib. III, LIII.

(2) *Itin. Hierosol.*, édit. Wessel, p. 599, édit. Parthey, 282-283. — Euseb., *Onom.* sub v°. Ἀῤῥὼ; S. Hieron. *ibid.*, sub v° *Arboe.* — Arculph. ap. *Adamani. de situ Terræ Sanctæ*, lib. II, IX, édit. Ingoldst., p. 65. — *Mag.*, *Thietmari peregr.*, X, 21, édit. Laurent, p. 20.

(3) Igoum. russe Daniel, *Pèlerin. en Terre-Sainte*, p. 81-84.

(4) John Maundeville, VI, p. 161, ap. Wright, *Early Travels in Palest.* — *Mag. Thietmari peregrin.*, X, 21, — Odoric. de For. Jul., XLVIII, p. 154, édit. Laurent. — Ludolf von Suchem, XXXVII, p. 71, édit. Deycks. — Carte de Breydenbach. — Zuallart, *Il devotiss. viagg. di Gerusalemme*, edit. Roma, lib. IV, p. 261.

(5) Lettre de Constantin à Eusèbe, citée plus haut.

(6) Mich. Glycas, *Annal.*, part. III, p. 240. — *Chron. Paschal.*, p. 253.

(7) S. Hieron. *ad Jerem.* XXXI, *ad Zachar.* XI. — Euseb. *Onom.*, sub v° Δρῦς; Hieron., *ibid.*, sub v° *Drys.* — Euseb. Pamph., *Hist. Eccl.*, lib. IV, VI. — *Chron. Pascal.*, p. 253. — Mich. Glycas, *Annal.*, p. 240.

(8) Euseb. Pamphil., *De vita Constant.*, lib. III, LIII.

hache par le pieux vandalisme des pèlerins. Quelques cellules de religieux se voyaient autour de l'église, mais il ne paraît pas qu'elles fussent encore habitées (1). Si la basilique de Constantin n'a pas été terminée, comme on pourrait l'inférer du récit d'Arculphe, on pourrait l'identifier avec l'édifice inachevé qu'on appelle la maison d'Abraham, et que le docteur Rosen signale au nord du Sehel er-Rameh. C'est une enceinte dont les assises, en très-beaux matériaux, sont d'un calcaire étranger au pays (2). Nous l'avons visitée le 2 mai, en nous rendant de Jérusalem à Hébron. Sanuto, qui écrivait en 1310, affirme que l'*Ilex* d'Abraham existait encore de son propre temps, et que le bois de cet arbre si desséché avait la propriété merveilleuse, et qu'il nomme médicinale, d'empêcher les chevaux de tomber (3). C'est aussi le nom d'*Ilex* que Zuallart emploie en 1586 pour désigner un arbre situé devant la tente d'Abraham, à droite de la grande route qui mène de Bethléem à Hébron. Il ajoute que, selon quelques personnes, cet arbre pousse encore quelques rejets verdoyants (4).

Par ce rapide exposé, on voit la confiance que mérite l'assertion des Musulmans au sujet du *Sindian*, dont nous admirions, après Robinson, la solitaire majesté. Cet arbre, d'ailleurs, n'est pas un térébinthe, mais un *Quercus pseudo-coccifera* ou un *Quercus ægilops*, selon les botanistes (5).

Nous quittions Hébron avec regret, comprenant le champ que pouvait offrir aux études religieuses et historiques un lieu habité depuis une époque aussi reculée et renfermant la sépulture la plus respectée peut-être qui existe au monde. J'avais renoncé à l'espoir de trouver dans la structure géologique de ce pays quelques traces de ces ossements gigantesques qu'on aurait pu attribuer aux Enacim, et dont Josèphe a parlé comme existant encore de son temps (*Arch.*, lib. V, II, 2), observation répétée peut-être d'après lui par le pèlerin juif du XIIIe siècle, Ishak Chelo (*les Chemins de Jérusalem*, ap. Carmoly, *Itinér. de la Terre-Sainte*, p. 242), qui s'exprime à cet égard avec une certaine ambiguïté. M. Lartet était d'avis que ces terrains n'offraient pas plus de chances à cet égard que ceux de la Moabitide, où la tradition de Moïse a placé d'autres races gigantesques, les Raphaïm, les Emim, les Zomzomim, tradition qui n'a pu prendre

(1) *Adamani Scoto-Hiberni de situ Terræ Sanctæ* lib. II, IX, p. 65, édit. d'Ingoldstadt. — Adamanus, en rapportant le récit d'Arculphe, y joint ses propres réflexions, et paraît n'admettre qu'un rejet suspect, mais déjà desséché, de l'arbre primitif, et le qualifie de *spurius*.

(2) Dr Rosen, *Ueber das Thal und die Nächste umgegend Hebrons*, dans le *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XII, p. 494 et 495.

(3) *Secreta fidelium crucis*, p. 248.

(4) *Il devotissim. viagg. di Gerusalemme*, lib. IV, p. 260, édit. de Rome, 1587.

(5) Robinson, *Bibl. Research.*, t. II, p. 81 et 222, édit. de 1856.

naissance dans la découverte, fréquente autrefois, de grands ossements fossiles, qu'on regardait volontiers comme des squelettes de géants.

Nous avions repris la route des piscines de Salomon, et à moitié chemin nous fîmes halte sur une colline, près d'une sorte de mare assez profonde, pleine presque jusqu'aux bords, et alimentée par quelque source. Cette mare se nommait Beit-Ommi (la Maison de ma mère). Ce nom me fit chercher si quelques ruines pouvaient le justifier. Je cherchai vainement dans les petits escarpements qui bordent la route et au milieu des chênes qui l'ombragent.

Arrivés à une heure cinquante minutes aux piscines de Salomon par la pente assez rapide qui les domine, nous avons laissé le château d'El-Burak à notre gauche et longé les piscines sur notre droite, suivant toujours le canal couvert de grosses pierres qui conduit à Bethléem les eaux de la fontaine. Cette même source contribue probablement, avec des eaux sortant du fond de la vallée, à remplir les trois piscines. Le déversoir de la troisième porte la fraîcheur et la fertilité dans les jardins de wady Urtas, dont la verdure brillante contraste heureusement avec la stérilité qui l'environne. Potagers et vergers, avec leurs pièces d'eau et leurs appareils hydrauliques, sont l'œuvre laborieuse et patiente d'un Juif protestant, M. Meschullam. Leurs produits sont recherchés à Jérusalem et à Bethléem. Il serait à regretter que cette culture fraîche, utile et féconde, fût abandonnée, comme on le craignait à notre passage.

On a cru reconnaître dans la source d'El-Burak le *fons signatus* du Cantique des cantiques, et dans les jardins de wady Urtas ceux de Salomon, désignés par Josèphe sous le nom de jardins d'Etham. En effet, des motifs fort plausibles viennent à l'appui de cette conjecture. Au *Cantique des cantiques* (chap., IV, 12-14), on lit : « Ma sœur, » mon épouse est un jardin fermé à clef, une fontaine fermée et scellée. — 13. Tes » cultures sont un paradis de grenades et de fruits à la douce saveur, de troëne avec des » plantes de nard. Le nard et le safran, le roseau odorant et le cinnamone (cannellier) » avec tous les arbustes de l'encens, et l'aloès avec les plus exquis aromates. » Dans le livre de l'*Ecclésiaste*, attribué à Salomon, le Roi dit (chap. II, 4) : « J'ai agrandi mes » œuvres et je me suis bâti des maisons; je me suis planté des vignes. — 5. Je me suis » fait des jardins et des paradis, et j'y ai planté toute espèce d'arbres fruitiers. — » 6. Je me suis fait des réservoirs pleins d'eau pour arroser mes cultures forestières » produisant des arbres. »

Josèphe, de son côté, rapporte avec quel appareil le roi Salomon, alors dans toute sa gloire, se rendait à ses jardins de plaisance pour y chercher de la fraîcheur et du repos.

Dès l'aurore, ce monarque magnifique, vêtu d'une longue robe blanche, montait sur son char, entouré de ses beaux archers à cheval habillés de pourpre tyrienne; leurs longues chevelures, semées de poudre d'or, brillaient au loin d'un éclat métallique. Avec cette escorte, le roi se dirigeait vers Etham, situé à deux schènes (12 960 mètres) de Jérusalem, asile incomparable où il trouvait des paradis riches, féconds et merveilleusement arrosés (*Arch.*, lib. VIII, VII, 3). C'était le séjour de prédilection de Salomon. La distance indiquée par Josèphe correspond à celle de Jérusalem à wady Urtas: la présence en ce lieu d'une source cachée et comme scellée (1) sous la pierre, le souvenir de Salomon encore si vivace chez les Musulmans, paraissent justifier l'opinion qui place dans cette vallée les jardins célébrés par le Cantique des cantiques, le livre de l'Ecclésiaste et l'historien juif. Quant aux piscines, il est plus difficile d'y reconnaître d'une manière authentique l'œuvre de Salomon, fils de David; il se pourrait que l'on dût les attribuer, au moins dans leur forme actuelle, soit à Soliman, fils d'Abdel-Melik, douzième calife et fondateur de Ramleh, soit au puissant empereur ottoman Soliman II, qui embellit Jérusalem.

A partir de l'angle sud-ouest du Qalaât-el-Burak, où il reçoit les eaux de la belle source, le canal couvert est tracé le plus souvent à fleur de terre, dans une direction générale du sud-sud-ouest au nord-nord-est; il suit avec une pente suffisante tous les contours de la montagne et existe en entier depuis son origine jusqu'à Jérusalem. Izzet-pacha le fit réparer sur les points interrompus de son parcours; mais les cultivateurs le coupèrent bientôt de nouveau pour en dériver l'eau et arroser leurs champs. Sa profondeur et sa largeur ne sont pas d'un mètre, et de place en place on a dérangé les dalles de recouvrement, soit pour prendre de l'eau, soit pour abreuver les hommes et le bétail.

Depuis les piscines jusqu'à Jérusalem, le pays rappelle singulièrement la Provence par la nature de son sol et par ses plantations d'oliviers et de vignes; la terre végétale est rouge et pierreuse comme en Provence, mais cependant fertile. Quoique les piscines de Salomon fussent pleines de sangsues rouges, nous vîmes des jeunes gens qui, au nombre d'une douzaine, venaient se baigner dans la troisième. Sans doute le canal qui prend sous terre l'eau de la source d'El-Burak n'offre pas les mêmes inconvénients; nous ne trouvâmes de sangsues ni dans l'eau que nous bûmes, ni dans celle qu'on puisa pour nos chevaux. Le canal nous parut creusé presque partout dans le roc; nous l'avons suivi presque constamment jusqu'à Bethléem sans rencontrer ni maçonnerie, ni aqueduc

(1) L'expression מַעְיָן הַחָתוּם, employée par le poëte, montre que cette source précieuse était réellement scellée avec l'empreinte du sceau royal.

au-dessus du sol. Les grosses dalles dont il est couvert sont à peine équarries. Ce conduit, attribué très-arbitrairement à Salomon, est en réalité un ouvrage très-important, économiquement tracé et construit, d'un ensemble bien conçu; il devrait être conservé et entretenu au grand avantage du pays et de sa capitale.

Après de nombreux détours toujours à mi-côte et le long du canal, nous descendîmes dans un vallon bien planté d'oliviers, au delà duquel s'élevait la crête allongée qui porte le village de Bethléem. Nous franchîmes rapidement ce dernier obstacle, et, traversant les ruelles étroites du village, nous arrivâmes sur la place de l'église de la Nativité : il était deux heures cinquante-cinq minutes. Pendant que nos gens allaient chercher un lieu de campement, nous entrâmes par une porte étroite et basse dans le couvent, où les Pères de Terre-Sainte nous reçurent très-hospitalièrement.

Nos matelots, qui, pendant leur séjour à Jérusalem, avaient, en nous attendant, fait l'excursion de Bethléem, furent reconnus par les Pères et cordialement accueillis. Après les rafraîchissements d'usage, nous demandâmes à voir les lieux saints dans l'église de Sainte-Hélène, si bien étudiée par M. le comte Melchior de Vogüé dans son excellent travail sur les églises de Terre-Sainte. Je ne saurais rien ajouter à sa description et me borne au rôle de simple touriste. La grotte de la Nativité est toute lambrissée de marbres, fastueuse mais importune décoration, qui ôte aux lieux les plus vénérés leur aspect réel et primitif, les abritant ainsi contre les pieuses dévastations des pèlerins. Le point même du sol où Jésus-Christ fut mis au monde est décoré d'une étoile d'argent incrustée dans le sol. Cette grande et massive étoile, qui porte une inscription latine, a été refaite en 1852, à la suite de négociations célèbres, pour remplacer celle que la sainteté de son usage n'avait pas protégée contre la rapacité des voleurs. On accuse les Grecs de cette profanation. Au-dessus de ce pavé vénérable s'élève l'autel de marbre, dont la table appartient aux Grecs schismatiques. En face et tout voisin, est l'endroit de la crèche où fut déposé l'enfant Jésus : il appartient aux Latins. La crèche elle-même, une mangeoire de bois, autrefois couverte d'or et d'argent (1), fut, postérieurement à l'année 690, époque où Arculphe la vit encore à Bethléem (2), transportée à Rome; elle y est conservée à Sainte-Marie Majeure, où on l'expose le jour de Noël sous les auspices du Saint-Père (Stanley, *Sinaï and Palest.*, p. 459). Le lieu de l'adoration des Mages, à deux pas et presque en face de celui de la crèche, est orné d'un bon tableau d'autel, qui paraît être de Carlo Maratti. Dans le couloir attenant à cette crypte, on voit encore de nom-

(1) *De Locis sanctis quæ perambulavit Antoninus martyr*, XXIX, édit. Tobler, p. 31.
(2) *Adamani de Locis sanctis* lib. II, II, p. 55, édit. Ingoldstadt.

breuses lampes suspendues; l'une d'elles est un don du roi Louis XIV : elle porte les armes de France et de Navarre et une L couronnée avec deux palmes croisées, et les fleurs de lis de l'écusson semblent par leur forme appartenir plutôt au règne de Louis XIII qu'à celui de son fils. On remarque près de là une autre lampe d'argent donnée par le comte de Chambord (1), qui en même temps en consacra une autre à Nazareth et une troisième, plus grande, mais d'un dessin pareil, au Saint-Sépulcre. On est péniblement attristé de voir suspendues ensemble, au berceau de l'Homme-Dieu, ces offrandes de deux princes d'une même race, d'une piété pareille et de destinées si différentes, l'un adorant l'auteur de sa grandeur et de sa puissance, l'autre offrant la résignation de sa vie sans tache, condamné à un exil sans espoir. Deux lampes données par l'Espagne, dont je n'ai pu savoir la date, plusieurs consacrées par les Grecs, d'autres dont j'ignore l'origine, succèdent aux premières, et leurs petites flammes vacillantes se perdent dans les ténèbres de la crypte. Les galeries souterraines qui font suite à la crypte appartiennent en entier aux Latins; ils y ont une chapelle de Saint-Joseph, avec un tableau allemand médiocre, peint sur fond d'or; un autel des Saints-Innocents, défiguré par une détestable peinture; les sépultures de sainte Paule et de sa fille, sainte Eustochie, avec celle de leur directeur spirituel, le laborieux et infatigable saint Jérôme; enfin la grotte où saint Jérôme écrivit ses ouvrages.

Le chœur de l'église de Sainte-Hélène, séparé de la nef par une épaisse muraille, est la propriété des Grecs; un transsept est occupé par les Arméniens. Les portions de mosaïque, encore conservées et fidèlement reproduites par M. de Vogüé, sont fort dignes d'être étudiées, ainsi que les fonts baptismaux.

Le partage des églises entre les différentes confessions chrétiennes ne se fait pas paisiblement : d'un côté la foi, de l'autre les passions humaines aggravent des animosités suscitées par un contact perpétuel. A Bethléem plus encore qu'à Jérusalem, une sourde irritation règne entre les religieux latins, grecs et arméniens; trop souvent on a à déplorer des rixes et des actes de violence qui mettent aux prises les membres des trois communautés.

Les moines franciscains sont, à Bethléem, au nombre de neuf prêtres. Ils comptent dans la ville 2400 catholiques; il y a, de plus, environ 1000 Grecs schismatiques et peu de Juifs.

En sortant de l'église de Sainte-Hélène, nous allâmes retrouver notre campement au

(1) Les lampes et les tableaux décrits par l'auteur ont été volés par une bande de Grecs armés, dans le mois d'avril 1873. (M. V,)

nord et à l'extrémité de la ville, auprès du couvent des Grecs et dans un jardin d'oliviers appartenant à leur patriarche.

Ce prélat et le scheikh de Bethléem vinrent très-civilement nous rendre visite. Le patriarche était un beau moine de haute mine, d'environ trente-cinq ans, à barbe noire et à physionomie avenante. Le scheikh était plus commun, mais poli et discret. L'un et l'autre n'abusèrent pas de leur empressement; après leurs offres de service et nos remercîments, ils se retirèrent.

Ils furent suivis par le curé de Bethsaour, ecclésiastique français du diocèse de Lyon, résidant en ce pays comme missionnaire apostolique, sentinelle avancée du clergé catholique à la limite de Jérusalem. Déjà, en arrivant à Jéricho, j'avais reçu, par les mains d'Ibrahim Manna, notre coureur bethléémite, une lettre de l'abbé Morétain, qui, avec une obligeance inattendue, m'offrait ses conseils, et m'engageait à appliquer ma barque *le Ségor* au commerce par mer entre la vallée de Kerak et les rives de Jéricho. Plus tard il voulut bien m'écrire de nouveau à Jérusalem pour me décrire la collection de couteaux et d'objets de silex trouvés dans ses fouilles à Bethsaour, et qu'il paraissait me destiner. En déclinant d'avance ces offres archéologiques, j'avais ajourné notre entrevue à mon retour de l'Arabah.

Arrivé à Bethléem, j'envoyai prévenir M. l'abbé Morétain en lui faisant demander à quelle heure le lendemain nous pourrions le trouver à Bethsaour. Il s'empressa de venir pendant notre repas, auquel il n'accepta point de prendre part, et nous pûmes à loisir, tout en dînant, le voir et l'entendre. Il nous entretint des bâtiments qu'il avait construits, de ses projets d'église, de presbytère et d'apostolat; nous prîmes heure pour le lendemain, de bon matin. Après son départ, nous fûmes envahis par les marchands chrétiens de chapelets, d'objets de nacre ; enfin, délivrés de toutes ces importunités, nous pûmes nous abandonner au sommeil avec plus de calme que n'en laissait espérer l'assiette de notre campement dans un lieu visiblement si fréquenté et si voisin de la ville.

Observations de M. Vignes. — Hébron, à cinq heures trente minutes du matin : baromètre, 685^{mm},8; thermomètre libre, 10 degrés; thermomètre mouillé, 7 degrés. — A midi, à Beit-Ommi : baromètre, 685^{mm}; thermomètre libre, 26 degrés; thermomètre mouillé, 13°,8. — A Bethléem, à quatre heures trente-huit minutes du soir : baromètre, 695^{mm},5 ; thermomètre libre, 23°,5; thermomètre mouillé, 13°,6.

Le lendemain, à sept heures du matin, nous étions à cheval pour quitter Bethléem et 27 Mai.
nous rendre à Bethsaour. Le curé Morétain nous attendait; il nous reçut avec beaucoup d'empressement dans le presbytère provisoire qu'il habite près de l'église et de l'école

qu'il construit. Il nous fit voir dans une boîte poudreuse les débris des industries primitives trouvés par lui dans les fouilles peu profondes pratiquées pour ses constructions : couteaux de silex, boules de la même substance, poteries grossières et ossements humains d'une époque peu ancienne. Malheureusement ces objets ont été recueillis et classés avec si peu de soin, que, sauf les couteaux de silex, rien ne semblait certain ni authentique dans cette pauvre collection. Il nous conduisit ensuite, en compagnie du scheikh chrétien de Bethsaour, à la grotte des bergers, que nous avions hâte de visiter.

Sortant du village, nous entrons dans des champs bien cultivés, que l'on dit avoir été ceux de Booz. Ce fut donc là, si la tradition est fidèle, que Ruth la Moabite vint glaner les épis négligés par les moissonneurs du riche Bethléémite, et que par sa naïve et innocente hardiesse elle conquit l'affection du vieil agriculteur. Qui n'a lu ce livre de Ruth, touchante et pastorale introduction aux Livres des Rois, où l'on voit la république théocratique d'Israël se transformer en monarchie au milieu d'événements célèbres, qui portèrent d'abord au comble la gloire de la race de Jessé, pour l'ensevelir ensuite sous les ruines de Jérusalem. Il faut souvent se résoudre, quand on visite des lieux historiques, à les trouver peu imposants, et à reconnaître que la réalité ne répond pas toujours à l'idée que notre imagination, celle des poëtes et des artistes, nous avaient fait concevoir. Ces petits champs étroits, dont la terre rouge est disposée en terrasses et plantée d'oliviers, ces horizons riants, mais sans grandeur, ne ressemblent guère au célèbre tableau du Poussin, où, sous des arbres majestueux, Booz préside à sa moisson dans un paysage aux nobles et profondes perspectives. Quelques pas plus loin, un semblable désenchantement nous attendait. Au lieu du site magnifique imaginé par Rembrandt, où le chœur des anges environné de lumière apparaît aux bergers saisis d'une crainte religieuse, au lieu du bois de palmiers et des grands arbres où les troupeaux se dispersent éblouis par cette merveilleuse clarté qui rayonne dans les ténèbres, nous trouvons une petite porte de jardin peinte en vert donnant dans un enclos nouvellement bâti; une sorte d'étroite chaussée pavée et bordée de maigres arbustes conduit au lieu où existait jadis une église dont on attribue la construction à sainte Hélène. La crypte, autrefois la grotte, où l'on dit que les bergers étaient renfermés la nuit avec leurs troupeaux, selon l'usage du pays, existe encore, et les Grecs y célèbrent l'office. Comme partout, l'état primitif du lieu a disparu sous l'architecture. En face de l'autel, on montre une ouverture d'un mètre de haut environ et un peu moins large, sorte de niche d'où l'on croit que l'ange appela les bergers et les envoya à Bethléem. On dit qu'ils étaient trois et que leurs corps furent

ensevelis dans la grotte (1). Selon le pèlerin allemand Ludolph de Suchem, 1336-1341, à un demi-mille de Bethléem, « vers Sodome et Gomorrhe, était situé le lieu où les » anges annoncèrent aux bergers la naissance de Dieu fait homme; là était bâtie une » très-belle église double, que l'on nomme *Gloria in excelsis.* » (Ludolph v. Suchem, xxxvii, édit. Deycks, p. 72.) Bethsaour est en effet très-près de Bethléem, et dans la direction du sud-est vers la mer Morte, où l'on plaçait confusément l'ancien site de Sodome et de Gomorrhe. Mais ces très-belles églises, dont parlent les écrivains du moyen âge, devaient différer entre elles par leur construction et la nature de leurs matériaux. Celle des bergers, dont il reste à peine quelques vestiges en dehors de la crypte, paraît avoir été petite et mal bâtie; la crypte elle-même ne vaut pas le cellier d'un vigneron peu opulent de Bourgogne, et pouvait à peine contenir douze ou quinze chèvres avec leurs gardiens.

Le curé de Bethsaour nous avait conduits, par pure obligeance et avec une certaine froideur, à ce lieu saint, tombé entre les mains des opulents Grecs schismatiques; un sentiment facile à comprendre en diminuait visiblement à ses yeux la sainteté. Il ne nous engagea pas non plus à visiter la grotte dite « Grotte du lait », où, suivant la légende, la terre, miraculeusement blanchie par quelques gouttes tombées du sein virginal de Marie, conserve la vertu de procurer aux mères un lait abondant.

Ludolph de Suchem dit à ce sujet : « Plus on gratte de ce lait, plus il s'en reproduit en quantité égale, mais non pas plus grande; et c'est là ce lait que l'on voit et » que l'on montre dans diverses et nombreuses églises. » (Chap. xxxvii, édit. Deycks, p. 73.) Je me rappelai à cette occasion avoir vu, dans ma jeunesse, au château d'Esclimont, en Beauce, et provenant sans doute de l'ancien couvent des Célestins, un vieux reliquaire encadré, du moyen âge, représentant en broderie le corps de Jésus-Christ au tombeau, et contenant de petits paquets de reliques, dont une intitulée : « *Lac B. M. Virginis.* » Je me souviens aussi d'avoir vu en 1833, dans l'église des Franciscains, à Rocca Piemonte, près de Nocera dei Pagani, royaume de Naples, un autre reliquaire en forme d'ostensoir, contenant une poudre blanche, que les moines affirmaient être du lait de la sainte Vierge. Je compris alors quelle devait être l'origine de la croyance, si peu fondée en apparence, attachée à ces deux reliques.

La matinée était tiède, mais rafraîchie par une brise vivifiante. Disant adieu à l'abbé Morétain et au scheikh de Bethsaour, nous prîmes avec plaisir le chemin de Jérusalem.

(1) Arculph. ap. Adaman., *De locis sanctis*, lib. II, v, p. 57 et 59, édit. Ingoldstadt. — Beda, *ibid.*, viii, p. 58.

Traversant des collines rocailleuses et continuant à suivre le canal–aqueduc des piscines de Salomon, nous arrivâmes vers dix heures au couvent de Mar Elias, richement rebâti par les Russes au bord de la route d'Hébron. En face du pignon de ce couvent, de l'autre côté du chemin, nos tentes étaient dressées à l'ombre des oliviers. Après quelques instants de repos, nous nous remettons en marche, rencontrant fréquemment des groupes de Juifs se rendant à Hébron, ou de chrétiens européens allant à Bethléem dans les équipages les plus grotesques et les toilettes les plus bizarres. Les enfants étaient placés dans des espèces de paniers ou de cacolets balancés sur des ânes, avec leur mère au milieu. Le père, quelquefois à pied, quelquefois à âne, avec un immense chapeau de paille ou le keffié arabe de foulard jaune, les accompagnait, vêtu d'un habit noir et d'un pantalon de nankin.

Quelquefois nous rencontrions des groupes de chrétiens indigènes Bethléémites, dont l'allure simple et grave contrastait avec le ridicule de nos compatriotes. Quelques jeunes femmes à la magnifique tournure portaient la coiffure cylindrique nommée *polos* par les anciens Grecs, et qu'elles recouvraient, comme la Junon archaïque, d'un voile rouge aux plis noblement et symétriquement drapés. C'est la seule fois dans tout ce voyage que j'ai vu un costume semblable. Les vêtements et le corsage de ces femmes rappelaient par leurs beaux ornements brodés ceux des paysannes de l'Abruzze; leur teint était au moins aussi clair que celui des Italiennes et peut-être plus animé.

A une heure nous étions à Jérusalem. Les portes de la ville étaient momentanément fermées à cause d'une solennité musulmane. Heureusement nos gens, arrivés avant nous, étaient venus nous apporter nos lettres, et les nouvelles de nos familles nous firent trouver plus court le temps de l'attente; elles étaient bonnes: en dissipant toute anxiété sur un passé assez récent, elles calmaient l'inquiétude qu'inspirait un présent encore ignoré et ajournaient celle que réservait l'avenir.

29 Mai au 4 Juin. Cette semaine fut occupée par mes visites d'adieu aux vénérables monuments de la ville, aux autorités religieuses et politiques, par le règlement de mes affaires, par les heures de solitude consacrées à d'amers et douloureux souvenirs.

5 Juin. Le jour du départ définitif était arrivé. Nous remontons à cheval à huit heures du matin et nous prenons la route de Jaffa. Scheikh Gablan nous accompagne avec son jeune fils et quelques cavaliers de sa tribu.

Nous voyons au loin la hauteur aiguë, couronnée de ruines, qui porte le nom de Neby-Samouïl. Musulmans, Juifs et chrétiens y placent la sépulture du prophète Samuel. Cette opinion n'a aucun fondement. Saint Jérôme raconte que de son temps le corps du pro-

phète fut, par l'ordre de l'empereur Arcadius, transporté de Palestine en Thrace (*Lib. cont. vigil.*, § 5). Les croisés maîtres de Ramleh en 1099 crurent y trouver le tombeau de Samuel; des ossements leur furent désignés comme étant ceux du prophète, et ils les firent transporter sur cette montagne que l'on confondait alors avec l'antique Siloh (Benj. Tudel., I, 78, trad. Asher). Depuis cette époque, le nom de Saint-Samuel est resté attaché à ce lieu; un couvent de Prémontrés y fut fondé sous ce vocable, avec mille pièces d'or données par le roi Baudouin II à saint Bernard. Il portait aussi le nom de « Montjoie », *Mons gaudii*, que les pèlerins venant de Jaffa ou de Saint-Jean d'Acre avaient donné à la colline du haut de laquelle ils voyaient Jérusalem pour la première fois.

On continua néanmoins à le considérer comme le mont Siloh, séjour temporaire de l'arche d'alliance (cf. Burchard, Sanuto, Maundeville, Fabri, Breydenbach). Aux XVI[e] et XVII[e] siècles, on ajouta à ces identifications celles de Rama, Ramathaïm Sophim (Nau, Pococke). Le docteur Robinson, rompant avec ces traditions plus ou moins erronées, proposa de considérer la hauteur de Neby-Samouïl comme la «Mispah» de la Bible, lieu célèbre par les réunions solennelles du peuple hébreu: je crois cette conjecture fondée.

Au moment où nous arrivions à la vallée dite « du Térébinthe », Gablan et son fils mirent pied à terre et vinrent gravement me baiser la main en signe d'adieu. Je dis au chef arabe: « J'ignore si je vous reverrai jamais, cependant je ne vous oublierai pas; » souvenez-vous aussi de moi, car de près comme de loin nous resterons amis. » Il mit la main sur son cœur et sur sa tête, son fils l'imita timidement, et ils remontèrent à cheval pour retourner au désert.

Jérusalem avait disparu derrière nous. Je ne devais plus revoir cette cité aux formidables souvenirs; la pensée de la patrie et de la famille que j'allais retrouver m'occupait tout entier; et d'ailleurs, si je me prenais à regretter la vie de voyage, c'était plutôt en songeant aux âpres et silencieuses vallées du pays de Moab, aux sites grandioses de l'Idumée, qu'en me rappelant la ville où le doute cruel, inexorable, vient s'asseoir auprès de la tradition minutieuse et de la foi sans limites.

Nous descendons silencieusement le sentier rocailleux qui serpente le long de la montagne. Au fond de la vallée, près d'un petit pont, la tradition place le combat de David et de Goliath; mais il paraît qu'on doit chercher plus loin ce champ de bataille, que la Bible dit avoir été entre Socho et Azeka. Peu après nous traversons le village de Kiriath-el-Enab, l'ancienne Kiriath-Iearim improprement identifiée avec Anathot, patrie du prophète Jérémie: c'est la résidence de la famille Abou Gosh, longtemps la terreur du pays et des voyageurs. On y voit une belle église du moyen âge, bien conservée, mais

abandonnée ; elle porte le nom de Saint-Jérémie. Nous y entrons par une porte ouverte dans le bas côté nord : elle a trois nefs, séparées par des arcades ogivales. Je remarque, comme à Sainte-Anne, des retombées de voûtes soutenues par des colonnettes interrompues, et quelques traces de peintures (1).

Poursuivant notre route par le wady Aly, nous débouchons dans la plaine, au milieu de champs cultivés. A l'horizon se dessinait le village de Latroun, avec ses ruines pittoresques. La tradition du moyen âge, peu critique de sa nature, fit de *Latroun* le séjour du bon *larron*, qu'elle transforma en une sorte de grand seigneur féodal détrousseur de passants. Les ruines du château datent de toutes les époques; nous distinguons en passant une colonne debout, des voûtes ogivales et des substructions plus anciennes.

Nos tentes nous attendaient un peu plus loin, au village d'El-Kubab, sur une éminence qui domine la belle plaine de Saron. Les moissonneurs achevaient leur journée et apportaient leurs dernières gerbes sur l'aire où les chevaux les foulaient; les troupeaux rentraient en longues files silencieuses ; les femmes remontaient de la fontaine avec leurs cruches sur la tête. C'était un tableau véritablement biblique, qu'éclairait de ses derniers rayons le soleil disparaissant dans les eaux dorées de la Méditerranée.

6 Juin. Partis de bonne heure, nous traversons Ramleh sans nous y arrêter. M. Damiani, agent consulaire, dont l'hospitalité et le dévouement à la France sont traditionnels, vient nous rejoindre et nous accompagner. En arrivant à Yazour, nous trouvons M. Philibert, accouru à notre rencontre. J'ai déjà eu l'occasion de parler de M. Philibert, vice-consul de France et agent des Messageries à Jaffa. C'est à son obligeance, à son habileté et à son activité qu'était dû le succès de la première et de la plus délicate opération de notre voyage : le débarquement et le transport à Jérusalem de notre embarcation *le Ségor;* il venait s'offrir aujourd'hui pour nous assister au départ comme à l'arrivée. Nous retrouvâmes avec un véritable plaisir et une sincère gratitude son empressement gracieux et efficace; il apprit avec chagrin le sort du *Ségor*, dont nous lui racontions les aventures tout en cheminant entre les haies de cactus qui précèdent la ville de Jaffa. Notre camp était établi près des remparts, il dominait la mer et les jardins qui entourent la ville. Rien n'est frais, riant, comme cette zone de verdure émaillée de villas dont les murs blanchis brillent au milieu du feuillage varié des citronniers, des orangers, des cactus,

(1) Cette intéressante ruine appartient aujourd'hui à la France : elle a été gracieusement donnée au gouvernement français par le sultan Abdul-Aziz en 1872, à la suite d'une négociation dont j'ai été l'heureux intermédiaire. (M. V.)

des palmiers. Les préparatifs du départ, des promenades au bord de la mer, occupèrent la fin de la journée.

La *Neva*, paquebot des Messageries, arrivant d'Alexandrie, était en rade. Pendant que nos matelots s'occupaient des détails de l'embarquement, nous allâmes prendre congé de M. et Mme Philibert; assis à leur table hospitalière, nous nous crûmes déjà de retour en France. Il fallut pourtant se quitter et rompre les liens que cinq mois de voyage avaient formés; je vis se disperser non sans tristesse les éléments de notre association. MM. Vignes et Lartet restaient à terre pour continuer sur la rive droite du Jourdain, jusqu'à Damas et à Palmyre, l'exploration commencée ensemble. L'un par ses connaissances nautiques, son expérience, son esprit d'organisation et sa bonne humeur, l'autre par l'étendue et la maturité de sa science, avaient assuré le succès de notre entreprise ; je leur serrai une dernière fois la main en leur disant au revoir. Je m'embarquai avec le docteur Combe, qui me continua jusqu'au bout ses soins dévoués et son agréable compagnie. 7 Juin.

A deux heures nous levions l'ancre, et nous disions adieu pour toujours aux rivages de la Terre-Sainte.

Le 23 juin, après quinze jours d'une admirable traversée, après avoir touché à toutes les escales de la côte, revu Beyrouth et M. Peretié, visité en passant Rhodes et Smyrne, nous entrions dans le port de Marseille.

FIN DU TOME PREMIER

APPENDICE

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

MOSQUÉE DITE D'OMAR — QOUBBET-ES-SAKHRAH

Personne n'ignore que chez les Juifs la tradition orale ou tardivement écrite, dénaturant les vérités historiques de la Bible et créant à son tour les rêveries rabbiniques, avait concentré à Jérusalem, ou dans l'étroite région qui l'environne, les faits les plus considérables de l'histoire sainte primitive depuis la création de l'homme jusqu'au temps des patriarches. Ce qu'on sait moins et qui me paraît évident, cependant, c'est que la principale base probable de ces erreurs est un seul mot mal interprété du chapitre XIV de Josué, verset 15.

On y lit que la ville d'Hébron s'appelait autrefois Chiriath-Arba (c'est-à-dire la ville d'Arba), du nom de cet *homme*, le plus grand des Enacim (race de géants). « *Et nomen Chebron antea fuit Chiriath-Arbah; homo magnus inter Hanachim ipse.* » (Trad. littér. de Sanctus Pagninus.)

Saint Jérôme traduit ainsi :

« *Nomen Hebron antea vocabatur Cariath-Arbe: Adam maximus ibi inter filios Enacim situs est.* »

Le mot *homme* s'exprime en hébreu par *Adam*, qui est ainsi à la fois le nom propre de notre premier père et le nom commun de l'espèce humaine. Il en est résulté que, se méprenant, comme l'a fait depuis saint Jérôme, sur la signification du mot *Adam*, on a bien avant ce saint Père, en dépit de l'autorité unanime des autres traducteurs, même du Targum de Jonathan, admis qu'Adam était mort et avait été enseveli à Hébron; que Chiriath-Arba, ville d'Arba (Arba signifie aussi « quatre »), ne portait ce nom que pour avoir été la sépulture d'Adam, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et qu'à peu près tous les faits de la Genèse s'étaient passés autour de Chiriath-Arbah et à Jérusalem.

Je donnerai d'autres détails à l'article d'Hébron. Pour ne pas m'écarter de mon sujet, je me contenterai de rapporter ici quelques traditions relatives à la ville sainte, les unes étranges, les autres justifiables et importantes à plusieurs égards.

Une fois convaincus du séjour d'Adam non loin d'Hébron, les commentateurs se persuadèrent

facilement qu'après son expulsion du paradis terrestre, le premier homme était venu habiter le mont Moriah (Targ. Jonath.-ben-Uz. *ad Genes.*, III, 23) et qu'il y avait élevé un autel à Dieu au lieu même où plus tard devait être le temple de Salomon. Le Targum de Jonathan-ben-Uziel, qui adopte cette opinion, soutient que cet autel honoré par Adam et ses fils fut retrouvé par Noé après le déluge, relevé par ses soins et consacré de nouveau au culte (Targ. *ad Genes.*, VIII, 20). Il ajoute qu'il fut détruit une seconde fois, lors de la confusion des langues et de la dispersion des hommes, relevé une seconde fois aussi par Abraham pour le sacrifice de son fils Isaac (Targ. *ad. Genes.*, XXII, 9). Josèphe, sur ce dernier point, est d'accord avec le Targum pour reconnaître que l'emplacement de l'autel d'Abraham coïncidait avec celui du temple de Salomon : preuve authentique de l'antiquité relative de cette tradition (Joseph, *Arch.*, lib. I, XIII, 1 et 2).

Il est certain que la mémoire s'en est conservée jusqu'à nos jours, car, en parlant de la place que du temps d'Arculfe on désignait comme celle de l'autel d'Abraham, M. de Vogüé dit : « Les Grecs ont » conservé cette tradition ; mais ils l'ont un peu déplacée : le lieu qu'ils vénèrent en souvenir du » sacrifice d'Abraham est sur le Calvaire, un peu en arrière des chapelles actuelles. » (M. de Vogüé, *les Églises de la Terre-Sainte*, p. 162.)

On voit que, suivant les besoins du culte de chaque peuple ou de chaque secte, on a fréquemment changé la place traditionnelle de l'autel d'Abraham ; mais le témoignage de Josèphe n'en reste pas moins le plus ancien et le plus concluant.

C'était dans l'enceinte du temple de Salomon, par conséquent bien en dehors à l'est de celle du Saint-Sépulcre, qu'on désignait alors la place du plus ancien autel consacré par les hommes. Anticipant sur les prescriptions postérieures de l'Exode (XX, 21, 22) et du Deutéronome (XXVII, 5 et 6), devait-il être construit en pierres brutes, comme le mot בנה employé par les écrivains hébreux semble le comporter, ou bien était-il formé d'une seule pierre naturelle ?

Cette dernière opinion, plus conforme aux usages des peuples dans l'enfance, est, de plus, confirmée par deux passages du livre des *Juges;* l'un surtout nomme deux fois, et formellement, *autel* un rocher, une pierre brute et unique sur laquelle le père de Samson offrit un holocauste.

« 20. Et l'ange d'Elohim lui dit : Prends la viande et les gâteaux non fermentés, place-les sur cette » pierre et verse dessus le jus de la viande. Et il fit ainsi.

» 21. Et l'ange de Jehovah étendit le bout du bâton qu'il avait à la main et il toucha la viande et les » gâteaux sans levain, et du feu monta de la pierre et brûla la viande et les gâteaux non fermentés, et » l'ange de Jehovah s'en alla de ses yeux. » (*Judic.*, VI.)

« 19. Et Manoach prit un chevreau et une oblation, et les offrit en holocauste à Jehovah sur la pierre. » Et il se fit un miracle, et Manoach et sa femme le virent.

» 20. Et lorsque la flamme montait de l'autel vers le ciel, l'ange de Jehovah monta dans la flamme de » l'autel, et Manoach et sa femme, le voyant, tombèrent sur leurs faces (prosternés) à terre. » (*Judic.*, XIII.)

On ne peut démontrer, sans doute, que l'autel d'Adam, de Noé et d'Abraham fût la pierre même que les rabbins disaient être celle nommée Bethel, où Jacob avait reposé sa tête pendant sa vision sur le mont Moriah, selon les docteurs, et non pas à Luza, comme l'exige le texte biblique. Ils assuraient toutefois que cette pierre de Bethel occupait dans le second temple la place de l'arche d'alliance disparue depuis le siége de Jérusalem par Nabuchodonosor, et à laquelle jusque-là elle aurait servi de piédestal ; d'autres soutenaient même que l'arche y aurait été renfermée par l'ordre de Jérémie (ap. Reland, *Palæst.*, p. 638, et *Talmud. Galatin.*, I, IV, *De arcanis*).

Sous Trajan, qui régna de l'an de Jésus-Christ 98 à l'an 117, c'était sur cette pierre que le célèbre rabbin Eliezer s'asseyait pour instruire ses disciples (*Midrasch Schir Hasschirim*, ap. Reland,

Palæst., ibid.), et le plus pieux d'entre eux disait, en baisant cette pierre, qu'elle était le mont Sinaï, et qu'Eliezer y figurait l'arche d'alliance.

Il est impossible de ne pas associer cette tradition avec la notion du *lapis pertusus*, la pierre percée. C'est en effet ce *lapis pertusus* que mentionne l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* écrit vers 333. L'auteur rapporte que les Juifs se rassemblaient chaque année autour de cette pierre pour se lamenter et déchirer leurs vêtements (*Itin. Wessl.*, p. 590, 591; Parthey, 278, 279; cf. Reland, p. 638). Leurs lamentations autour de la pierre de Bethel (Rabb. ap. Reland, p. 638), se confondant ainsi avec celles auprès de la roche percée, ne formaient qu'une seule et même cérémonie lugubre.

C'était la même pierre que les rabbins nommaient *pierre buvante* (absorbante) ou *de la boisson* (absorption) אבן שתיה (Rabb. ap. Smith, *Dict. of the Bible*, sub v° *Ark of the covenant*), peut-être parce que la cavité cylindrique dont est percée la roche Es-Sakhrah servait à faire écouler dans un conduit souterrain le sang et les eaux d'ablution des sacrifices. La confusion systématique de la pierre de Bethel avec la pierre sacrée du second temple donna lieu à des explications équivoques où l'on cherchait à éluder le texte formel de la Genèse. Ainsi : « Les rabbins disent que la pierre sur laquelle Jacob » reposa sa tête à Bethel fut mise dans le sanctuaire du temple, bâti depuis le retour de la captivité; » que l'on plaça sur cette pierre l'arche d'alliance, et que longtemps depuis la ruine du temple, les Juifs » avaient été accoutumés d'aller pleurer leur malheur sur cette pierre.

» Les Mahométans croient que leur temple de la Mecque est fondé sur cette même pierre, et ils ont » pour elle beaucoup de vénération. C'est de l'onction que Jacob donna à la pierre de Bethel qu'est » venue la superstition des anciens Bétules (Bætyles), qui étaient des pierres que l'on oignait et que » l'on consacrait à la mémoire des grands hommes après leur mort. » (D. Calmet, *Dict. de la Bible*, sub v° Bethel).

« Mahomet, ajoute D. Calmet, dans les premières années de sa secte, ordonna que les Musulmans se » tourneraient du côté de Jérusalem en faisant leurs prières, et, après sa mort, la plupart de ses com- » pagnons étaient d'avis qu'on l'enterrât dans l'enceinte de cette ville.

» Ils croient que la pierre que Jacob oignit en allant en Mésopotamie fut transportée à Jérusalem, » sur la montagne où l'on bâtit le temple de Salomon. Depuis la ruine de ce temple, les chrétiens bâti- » rent une église magnifique au même endroit. Et enfin les Turcs s'étant rendus maîtres de la ville, » Omar, un de leurs califes, bâtit près de la même pierre une mosquée qui passe pour le premier pèle- » rinage des lieux de dévotion qu'ils fréquentent. » (D. Calmet, *Dict. de la Bible*, sub v° Jérusalem.)

Saïd-ibn-Batrik dit, dans son Histoire arabe, qu'Omar fils de Khettab, troisième successeur de Mahomet, ayant pris la ville de Jérusalem par composition, et accordé au patriarche Sophronius des conditions fort honorables et très-avantageuses pour la conservation de la religion chrétienne et des saints lieux, demanda à Sophronius une place pour y bâtir une mosquée. Sophronius, voyant qu'il était de l'intérêt des chrétiens que les infidèles eussent un lieu de prière à part, et qu'autrement ils se saisiraient de quelqu'une des plus belles églises, conduisit ce prince à l'endroit où était autrefois le temple de Salomon, et lui faisant gravir une éminence : « C'est là, dit-il, sous cette terre et sous ces » ordures, qu'est la fameuse roche d'où Dieu parla à Jacob, et que Jacob nomma la porte du ciel, et où » fut depuis ce qu'on appelait le Saint des saints. » Omar, satisfait d'avoir trouvé ce lieu, et mettant lui-même aussitôt la main à l'œuvre..., chargea dans son manteau des immondices qu'il alla jeter dans la vallée de Josaphat, que les Arabes nomment la vallée d'Enfer. Ses gens suivirent son exemple, et travaillant avec ferveur, ne se servaient pas seulement de paniers et de corbeilles, mais encore de leurs vestes et de leurs boucliers pour transporter cette terre, et en peu de temps ils découvrirent cette sainte roche, et Omar fit bâtir *auprès* sa mosquée. Le calife Abdel-Melik, l'ayant agrandie de son temps, *ren-*

ferma cette roche dans l'enceinte des murailles, et institua que les Musulmans y feraient un pèlerinage comme à la Mecque. Son fils, le calife Walid, ne trouvant pas ce bâtiment assez magnifique, en fit un autre, auquel il donna plus de majesté et d'étendue, de sorte que la roche était au milieu. Il enleva aux chrétiens de Balbeck le dôme de leur église, qui était de cuivre doré, et en fit la coupole de cet édifice... (Ap. P. Nau, *Voyage nouv. de la Terre Sainte*, p. 63-65. — Cf. Kemal-ed-Din, ap. de Vogüé, *Temple de Jérusalem*, p. 73.)

« Le cadhir Gemal-ed-Din, fils de Verstel, écrit que passant par Jérusalem pour aller en Égypte, il vit » les prêtres chrétiens qui portaient des phioles de vin sur la Sakra, c'est-à-dire sur la pierre de Jacob, » *près* de laquelle les Musulmans avaient bâti un temple. » (D. Calmet, *Dict. de la Bible*, sub v° Jérusalem.)

Après la conquête de Jérusalem par Omar, en 658 de notre ère, « Abdel-Melik, le huitième de ses » successeurs, l'an 685, voyant la Mecque toujours possédée par Abdallah, prit le parti de transporter » le pèlerinage de cette ville à Jérusalem. Pour y réussir, il fit mettre dans la mosquée de Jérusalem » (qu'il avait construite avec la plus grande magnificence) la pierre sur laquelle on prétendait que » Jacob avait reposé. Ce monument tint lieu de la pierre noire que les Musulmans allaient baiser dévo- » tement à la Caaba. » (*Art de vérifier. les dates*, édit. de 1770, p. 394 a.)

L'opinion des rabbins et des Musulmans sur la pierre sacrée du second temple était passée dans l'esprit des chrétiens.

Nous avons vu que ceux-ci apportaient des offrandes à la roche Es-Sakhrah, *voisine* de la mosquée d'Omar, et qu'Abdel-Melik l'avait abritée sous la sienne. Sæwulf, qui visitait Jérusalem en 1102 ou 1103, deux ou trois ans après sa conquête par les croisés, dit que le lieu où avait été bâti le temple de Salomon était autrefois nommé Bethel ; qu'au milieu du temple (on prenait alors pour le temple même de Salomon la mosquée de Sakhrah, construite quatre cent dix ans auparavant) on voyait un rocher haut et d'un grand volume, creusé en dessous, et dans lequel était le Saint des saints.

Dans cet endroit Salomon plaça l'arche d'alliance avec la manne et la verge d'Aaron, qui y fleurit, y bourgeonna, et produisit des amandes. Elle contenait aussi les deux tables de la loi. (*The Travels of Sæwulf*, A. D. 1102 *and* 1103, ap. Thom. Wright, *Early Travels in Palestine*, édit. 1848, p. 39-40.)

Peu d'années après, 1113-1115, l'igoumène russe Daniel appelait la mosquée Es-Sakhrah le temple du Saint des saints, en décrivait la magnifique architecture, et ajoutait : « Sous cette même coupole se » trouve une caverne taillée dans le roc. C'est là que fut tué le prophète Zacharie : on y voyait autrefois » son tombeau et les traces de son sang ; mais on ne les voit plus actuellement. Une pierre gît par- » dessus cette caverne sous la coupole. C'est sur cette pierre que Jacob s'endormit lorsqu'il vit en » songe une échelle dont le pied touchait la terre, dont le sommet atteignait le ciel, par laquelle les » anges de Dieu montaient et descendaient, et en haut de laquelle se voyait le Seigneur. C'est près de » cette pierre que le prophète David vit apparaître un ange, l'épée à la main, frappant le peuple d'Israël ; » et c'est alors que David s'isola dans ladite caverne, pleura amèrement, et adressa à Dieu cette prière : » Seigneur, c'est moi qui ai péché... qu'ont fait ceux qui ne sont que les brebis? » (*Pèlerinage en terre sainte de l'igoumène russe Daniel*, etc., trad. par Abraham de Noroff. Pétersb., 1864, p. 32-33.)

Phocas, qui vivait en 1185, selon Léon Allatius, dit que le temple appelé le Saint des saints était d'une merveilleuse beauté et le décrit en détail, particulièrement la pierre sur laquelle dormait Jacob lors de sa vision mystique et la grotte au-dessous, lieu célèbre par le meurtre du prophète Zacharie tué par les Juifs, selon l'Évangile, entre le temple et l'autel. (Joann. Phoc. *Compend. descr.*, cap. XIV ad calc., ap. Genes., *de reb. Constant.*)

Environ un siècle et demi après Phocas, sir John Maundeville, prenant la mosquée de l'Es-Sakhrah

pour le temple de Jérusalem rebâti par Adrien, dit, entre autres choses : « Et de l'autre côté du temple » il y a un rocher que les hommes appellent Moriah, mais, après, il fut nommé Bethel : on avait l'habi- » tude d'y placer l'arche de Dieu avec les reliques des Juifs....

» Et Jacob dormait sur ce rocher quand il vit les anges monter et descendre sur une échelle et dit : » Sûrement le Seigneur est en ce lieu et je l'ignorais. Et là un ange maintint Jacob immobile et » changea son nom et l'appela Israël. Et, dans le même endroit, David vit l'ange qui frappait le peuple » d'une épée et la remettait sanglante au fourreau ; et saint Siméon était sur le même rocher quand il » reçut le Seigneur dans le temple, et il se plaça dans ce rocher quand les Juifs voulurent le lapider, et » une étoile descendait et l'éclairait. Sur ce rocher Notre-Seigneur prêcha fréquemment le peuple, et ce » fut hors de ce temple que Notre-Seigneur chassa les acheteurs et les vendeurs. Sur ce rocher, aussi, » Notre-Seigneur était assis quand les Juifs voulurent le lapider ; et le rocher se fendit en deux, et dans » cette fente était caché Notre-Seigneur, et alors venait une étoile qui l'éclairait. Et sur ce rocher Notre- » Dame s'assit et apprit son psautier ; et là Notre-Seigneur pardonna son péché à la femme surprise » en adultère ; et là Notre-Seigneur fut circoncis ; et là l'ange annonça à Zacharie la naissance de saint » Jean-Baptiste son fils ; et là Melchisédech offrit le pain et le vin à Notre-Seigneur en gage du sacre- » ment qui devait venir. Et là David tomba à genoux priant Notre-Seigneur et l'ange qui frappait le » peuple, pour qu'il eût pitié de lui et du peuple, et Notre-Seigneur écouta sa prière, et c'est pourquoi » il voulait faire le temple en ce lieu ; mais Notre-Seigneur le lui défendit par un ange, parce qu'il avait » fait une trahison lorsqu'il fut cause que le digne chevalier Urie fut tué, pour avoir Bethsabée sa » femme ; et c'est pourquoi il donna à Salomon son fils tous les matériaux qu'il avait rassemblés pour » construire le temple, et il le bâtit. En dehors de la porte du temple, est un autel où les Juifs avaient » l'usage d'offrir des pigeons et des tourterelles. Et entre le temple et l'autel Zacharie fut tué.... » (*The Book of S. John Maundeville*, ap. Thom. Wright, *Early Travels in Palest.*, p. 170, 171, 172.)

La plupart des traditions merveilleuses des Musulmans, relatives à la roche sacrée, se trouvent condensées dans l'extrait suivant du livre intitulé *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, par le juge Medjereddin Abderrhama-el-Alemi, mort en 927 de l'hégire (1520 de notre ère) :

« Cette roche se trouve au milieu de l'enceinte sacrée (Mesdjid), sur le parvis élevé couvert d'un fort » bel édifice. C'est un dôme haut de cinquante aunes ordinaires d'architecte, en dessus du parvis, » lequel, lui-même, est élevé de sept aunes au-dessus du terrain, de sorte que l'élévation du dôme, à » compter du terrain, est de cinquante-huit aunes. Ce dôme est supporté par des colonnes et des murs » d'une grande solidité. Il y a douze colonnes de marbre et quatre piliers. La roche même est entourée » d'une balustrade de bois, et les colonnes et les piliers qui portent le dôme sont entourés d'une grille » de fer. Le dôme est couvert d'un toit de bois doré, supporté par seize colonnes et huit piliers. Le » pavé et le revêtement au-dessous du dôme sont de marbre, en dedans et en dehors ; il est orné en » haut, tant en dedans qu'au dehors, de cercles de différentes couleurs, et le bâtiment qui environne » le dôme est octangulaire. La circonférence intérieure est de deux cent vingt-quatre et la circonfé- » rence extérieure de deux cent quarante aunes à peu près.

» La trace sacrée. — Elle se trouve sur une pierre détachée de la roche du côté du sud-ouest.

» La grotte. — Sous la roche il y a une grotte du côté du sud, dans laquelle on descend par un » escalier de pierre. Cet escalier est interrompu au milieu par un petit sofa pratiqué dans le rocher » du côté oriental, où les pèlerins se reposent. Il y a ici une colonne de marbre dont le piédestal est » posé sur ce sofa, adossé du côté du midi au côté de la grotte, et dont le chapiteau appuie le côté de » la roche Sakhrah, comme pour l'empêcher de pencher du côté du midi ou d'autre manière. » (*Mines de l'Orient*, t. II, p. 87, trad. de M. de Hammer.)

L'auteur poursuit ainsi : « Cette grotte est un des endroits les plus saints de la terre. L'auteur du » *Mesiral Ghoram* dit avoir trouvé dans le commentaire de l'ouvrage *Mouta* (recueil de traditions de » l'imam Malek), à l'occasion de ce verset du Coran : « Nous envoyâmes du ciel de l'eau », que toute » l'eau de la terre sort de dessous la roche Sakhrah, qui est une merveille, puisque, sans appui d'aucun » côté, elle n'est soutenue que par Celui qui soutient les cieux, qui ne tomberont sur la terre qu'avec » sa permission.

» Du côté méridional est la trace du Prophète, qui y fut empreinte lorsqu'il monta la monture céleste » *Borak* pour le voyage nocturne, ce qui fit que la roche s'inclina de ce côté par respect. De l'autre côté » vous voyez la trace des doigts des anges qui soutinrent le rocher lorsqu'il s'inclina. » (Id., *ibid.*, p. 88.)

Et plus loin :

« Au-dessous du rocher (la roche Sakhrah), est une grotte dans laquelle les prières des hommes sont » exaucées dans toutes les circonstances. « Lorsque j'y voulus entrer, dit l'auteur du *Mesiral Ghoram*, » je craignis qu'elle ne s'affaissât sous le fardeau de mes péchés ; mais ayant vu que des pécheurs cou- » verts d'injustices y entraient et en sortaient sains et saufs, j'eus le courage d'y entrer. J'hésitais cepen- » dant encore ; à la fin, j'y entrai et je fus émerveillé de voir la roche détachée de tous les côtés sans » tenir à la terre. » — Voilà ce que dit l'auteur du *Mesiral Ghoram*. Mais c'est une chose connue parmi » les hommes, que cette roche est suspendue entre le ciel et la terre. On dit qu'elle resta ainsi suspendue » jusqu'à ce qu'une femme enceinte, effrayée de cet aspect, lorsqu'elle fit son entrée sous la roche, y fit » une fausse couche. Alors on l'entoura du bâtiment actuel, pour soustraire aux yeux des hommes ce » que cette merveille a d'effrayant.

» Ibn-Alarabi raconte dans son ouvrage qu'il vint en Orient l'an 485 (1092 de J. C.), ce qui est donc » le temps où il arriva à Jérusalem, et qu'alors la roche était déjà entourée d'une rotonde. Dieu sait » le mieux ce qui en est. » (Id., *ibid.*, p. 88.)

Et plus loin :

« Selon Ibn-al-Abbas, le Prophète dit : « La roche Sakhrah, à Jérusalem, est une des roches du » paradis. »

» Ybad, fils de Samit, rapporte ce mot du Prophète : « La roche Sakhrah repose sur un palmier » au-dessous duquel sont assises *Asia*, épouse de Pharaon, et *Marie*, fille d'Amran. »

» Ali, fils d'Ebi-Taleb, rapporte cette tradition du Prophète : « Le premier des endroits, c'est Jéru- » salem, et la première des roches, c'est la roche Sakhrah. »

» La fille de Khaled, fils de Modan, rapporte de son père ce mot : « Au jour du jugement, la Kaaba » s'unira à la roche Sakhrah, et tous les pèlerins s'y attacheront.

» La roche Sakhrah leur dira alors : Soyez bienvenue Kaaba la pèlerine, visitée par les pèlerins.

» Au jour du jugement, cette roche sera changée en un corail éclatant. » (Id., *ibid.*, p. 384.)

On trouve encore dans le même ouvrage cette dimension du parvis de la roche Sakhrah, intéressante pour la topographie toute voisine :

« La longueur, à commencer du mur méridional entre les deux escaliers méridionaux, en passant » avec la mesure entre la porte orientale de la roche Sakhrah et la coupole de la chaîne jusqu'au mur » septentrional qui donne vers la porte *Hitta*, a 253 *ziraas ;* la largeur, de l'orient à l'occident, » à commencer du mur oriental qui touche aux oliviers jusqu'au mur occidental vis-à-vis de l'école » d'*Echref*, a 189 *ziraas* ordinaires d'architecte. » (Id., *ibid.*, p. 93.)

II

HÉBRON

Nul ne peut ni ne voudrait se soustraire à une impression de respect en visitant Hébron. On ignore la date et l'auteur de sa fondation; mais elle fut, suivant l'Écriture sainte, antérieure à Zoan ou Tanis en Égypte (*Num.*, XIII, 23). Selon Josèphe, elle existait déjà avant la construction de Memphis, commencée 2300 ans avant cet historien, qui écrivait vers l'an 80 de notre ère (*De bello Jud.*, lib. IV, IX [anc. XXXI], 7). On ignore même le nom primitif d'Hébron, car le savant C. Ritter (*West-Asien*, V Abth., II Abschn., § 7, pp. 211, 212) et M. Keil (*Comment. ad Jos.*, XIV, 15) ont bien prouvé que la famille des Enacim, race gigantesque dont le chef était Arba (ce nom signifie *quatre*), ont possédé cette ville enlevée par Arba aux Héthéens peu avant la conquête de la terre promise par les Hébreux, et que les trois frères Achiman, Scheschaï et Thalmaï, vaincus par Caleb, étaient fils d'Enach fils d'Arba, lequel avait donné son nom à sa capitale, l'appelant Kiriath-Arba, « la *ville d'Arba* ».

Admettant comme très-fondée cette rectification historique, irrésistiblement établie par MM. Kiel et Ritter, je ne saurais cependant croire, comme ce dernier, que le nom d'Hébron fût par cela même le premier de cette ville si antique; il me paraît au contraire ressortir palpablement des textes sacrés qu'elle reçut tardivement le nom d'Hébron, l'un des descendants ou parents de Caleb, qui donnèrent les leurs à de nombreuses villes voisines, telles que Maresa, Tappuah, Ziph, Maon, Bethsur, etc. (I *Paralip.*, II, 42; cf. II *Paralip.*, XI, 8.)

Rechercher le nom originaire d'Hébron dans une telle incertitude semblerait superflu, quoiqu'on puisse s'étonner et regretter de ne pas en retrouver la forme archaïque. Toutefois il est facile de comprendre que les Nephilim rencontrés par les espions de Moïse dans ce pays d'où ils revenaient saisis de crainte, n'étaient pas, comme les rabbins l'ont cru, des géants survivant au déluge, et dont Og, roi de Basan, aurait été le dernier; mais cette qualification servait seulement à donner une idée de la stature démesurée des Enacim, race comparable aux Raphaïm, aux Emim, aux Zuzim, maîtres primitifs de la Moabitide, de l'Ammonitide et même des environs de Jérusalem, les premiers encore après Abraham, les seconds peu de temps avant lui.

Lorsque ce patriarche se fut séparé de Loth et eut choisi pour y résider le pays de Chanaan proprement dit, ou la région haute de Sichem à Beershebah, il vint, dit la Genèse (XIII, 18, et XIV, 13), dresser ses tentes dans le bocage et la vallée de Mamré, qui est dans Hébron, y bâtit un autel à Jehovah, et fit alliance avec Mamré (la force) l'Amorrhéen, sans doute le possesseur et l'éponyme du bocage, avec son frère Eschkol (la grappe), dont la vallée au nord d'Hébron répétait et dont la source Aïn-Eskoli conserve en-

core le nom dérivé, disait-on après l'Exode, du raisin prodigieux rapporté par les espions (1) (*Num.*, XIII, 23, 24), et avec Aner (l'homme), le troisième, qui se montrèrent amis dévoués et fidèles lorsqu'il fallut aider à la délivrance de Loth emmené prisonnier avec les habitants de Sodome (*Gen.*, XIV, 13-24). A cette époque, tout le territoire de Chanaan était partagé en une multitude de petits États ou espèces de républiques, comme il l'était en petits royaumes du temps de Josué. Les Amalécites occupaient la région de Cadès voisine des Philistins; les Amorrhéens celle des montagnes (leur nom l'indique) depuis Hatsatson-Thamar ou Engaddi jusqu'à Hébron, où demeuraient les trois frères alliés d'Abraham; et lorsque ce prince hébreu, après trente-huit ans de pérégrinations chez les Philistins, eut perdu Sara, morte à Hébron, ce n'étaient plus les Amorrhéens, mais les Héthéens qui occupaient le pays, et Abraham sollicita humblement ce peuple pour lui faciliter auprès d'Ephron fils de Tsoar l'acquisition de la double caverne en face de Mamré, qui est Hébron, pour y donner la sépulture à celle dont il était venu pleurer la mort. (*Gen.*, XXIII, 2-19.)

Cette transaction accomplie, Abraham était devenu propriétaire dans le pays et cessait en quelque sorte d'y être étranger. Les membres de sa famille enterrés dans la double caverne furent, selon le seul texte authentique, celui de la Genèse: Abraham et Sara, Isaac et Rebecca, Jacob et Lia. Quant à la sépulture d'Adam à Kiriath-Arba, cette tradition rabbinique, sans fondement réel, résulte, comme je l'ai dit ailleurs, de l'adoption directe du nom *Adam* au lieu du mot *homme*, qu'il signifie également dans le verset 15 du chapitre XIV de Josué. (Cf. Ritter, *West-Asien*, V Abth., II Abschn., § 7, p. 212-213.)

Ce fut dans la vallée de Mamré, en face de la grotte de Machpelah, future nécropole de sa famille, très-probablement au lieu même où nous campions comme presque tous les voyageurs, qu'Abraham était assis à l'entrée de sa tente, lorsque, le matin, il se tenait à l'ombre du bocage au moment où la chaleur du jour se faisait sentir. Il vit debout devant lui trois étrangers, et courant au-devant d'eux, s'inclina et leur offrit de partager sa place sous le feuillage de l'arbre, leur fit servir un veau pour les rassasier et des gâteaux préparés par Sara.

En ce lieu même, ses hôtes lui annoncèrent l'accomplissement des promesses divines et la naissance d'Isaac pour l'année suivante. Quand le repas fut achevé, les trois hommes se levèrent; deux d'entre eux se dirigèrent vers Sodome qu'ils allaient détruire, et Abraham, les ayant reconduits, resta seul en présence de Dieu, plaidant vainement la cause des villes coupables et indignes de pardon. Jehovah le quitta et le patriarche retourna au lieu de sa demeure. (*Gen.*, XVIII.)

Après la mort de Sara, Abraham mourut lui-même à cent soixante et quinze ans. Isaac et Ismaël, ses fils, l'enterrèrent auprès d'elle dans la double caverne de Machpelah, au champ d'Ephron fils de Tsoar Héthéen, qui est en face de Mamré. (*Gen.*, XXV, 10.)

Ayant mené la vie nomade chez les Philistins et s'étant longtemps fixé à Beershebah, d'où il avait envoyé Jacob à Padan-Aram (*Gen.*, XXVIII, 10), Isaac finit par se faire conduire à *Mamré, Kiriath-Arba*, qui *est Hébron*, et Jacob vint l'y rejoindre à son retour de son long exil. A cent quatre-vingts ans, Isaac mourut, et ses deux fils, Esaü et Jacob, lui rendirent les derniers devoirs. (*Gen.*, XXXV, 27-29.)

Plus fidèle que son père au séjour d'Ébron, Jacob y résidait quand il envoya son fils bien-aimé Joseph trouver ses frères envieux et hostiles, qui faisaient paître leurs troupeaux à Dothaïn, au delà de Sichem. Ce dut être aussi par Hébron que passèrent les marchands ismaélites et madianites venant de Galaad en remontant la rive gauche du Jourdain, le traversant vers le confluent du Jaboc, et se diri-

(1) Ce n'est pas ici le seul exemple d'une double étymologie indiquée par la Bible. Il est facile d'en reconnaître une toute semblable dans celle du nom d'Edom donné à Esaü, né roux, *Edom*, et velu, *Seïr*. (*Genèse*, XXV, 25 et 30.)

geant ensuite par Dothaïn vers l'Égypte, avec leur esclave Joseph, leurs aromates, le baume et la myrrhe dont leurs chameaux étaient chargés. (*Gen.*, XXXVII, 14, 17, 25, 36.)

La circulation des caravanes avait sans doute cessé de ce côté lorsque le même Joseph fit, avec ses frères et un pompeux cortége, transporter le corps de Jacob à Hébron. Ils firent un long détour à l'est de l'Idumée et du pays de Moab et traversèrent le Jourdain à Gosen Atad, plus tard Bethagla. (*Gen.*, L, 1-14.)

Plusieurs siècles s'écoulèrent. Moïse voulait pénétrer avec toute l'émigration israélite par le désert conduisant directement d'Esion-Gaber au pied des monts Amorrhéens. Il envoya des espions parcourir le pays, et, au bout de quarante jours, ceux-ci revenant par Hébron, alors au pouvoir des trois frères Achiman, Scheschaï et Thalmaï, de la race d'Enac, cueillirent dans la vallée d'Eschkol, un peu au nord d'Hébron, et rapportèrent, portées par deux hommes, une grappe de raisin prodigieuse, des figues et des grenades, preuves matérielles d'une admirable fertilité.

Leur rapport épouvanta le peuple, en présence duquel ils dirent à Moïse :

« Nous sommes arrivés au pays où tu nous as envoyés : c'est en effet une terre où coulent le lait » et le miel, et en voici le fruit.

» Cependant le peuple qui l'habite est puissant et les villes sont closes et fort grandes ; nous y avons » vu aussi des enfants d'Enac.

» L'Amalécite habite la terre du midi ; l'Héthéen, le Jébuséen, l'Amorrhéen, sur la montagne ; le » Chananéen, près de la mer et le long du Jourdain.

» ..... Le pays par lequel nous avons passé dévore ses habitants, et tout le peuple que nous y avons » vu est de haute stature.

» Là nous avons vu les Nephilim enfants d'Enac ; des Nephilim ! Nous étions, à nos yeux et aux » leurs, comme des sauterelles. » (*Num.*, XIII, 2?-33.)

On voit par là que l'état de cette contrée avait bien changé depuis le départ des Abrahamides. La race d'Arba régnait sur une région autrefois partagée entre les Amorrhéens et les Héthéens ; elle l'avait couverte de bourgades fortifiées. Ce n'étaient plus les trois fidèles amis et alliés d'Abraham, Mamré, Eschkol, Aner, ni la pacifique tribu des Héthéens et d'Ephron, mais les trois géants guerriers fils d'Enac (l'homme au collier) et petits-fils d'Arba, occupant la ville de leur aïeul.

La description de ces citadelles et de cette race formidable causa, parmi les Israélites encore peu aguerris, une sédition expiée seulement par la condamnation de cette génération rebelle à errer pendant quarante ans dans le désert jusqu'à ce qu'elle fût éteinte, à l'exception de Caleb et de Josué.

La seule terreur répandue dans le pays de Chanaan par les exploits de Josué et par la mort infamante des rois prisonniers suscita la dernière ligue entre ceux de Jérusalem, d'Hébron, de Jarmuth, de Lachis et d'Héglon.

Le roi d'Hébron nommé Oham n'était pas, à ce qu'il paraît, de la race des géants ; vaincu, mis à mort comme ses quatre confédérés, il laissait son pays encore intact sous la protection de ses places de guerre et des trois Enacim dont trente-huit ans auparavant la stature et la force avaient frappé de terreur les espions de Moïse et restaient proverbiales. (*Deuter.*, IX, 2).

Caleb, le seul des explorateurs qui, avec Josué, osa persister à conseiller l'invasion de ce côté, fut récompensé, selon l'ordre formel de Moïse, par le don du territoire d'Hébron ; attaquant énergiquement avec l'aide de son neveu Othoniel, il surmonta toutes les résistances : les derniers Enacim se retirèrent dans le pays des Philistins. (*Jos.*, XI, 21, 22 ; XV, 13-16. — *Judic.*, I, 10.)

Hébron appartint dès lors irrévocablement aux Israélites et fit partie de la tribu de Juda, sur la limite de celle de Siméon. Elle fut en même temps désignée comme une des villes lévitiques et de

refuge (*Jos.*, xx, 7; — I *Paralip.*, vi, 55), caractère sacré et protecteur bien approprié au lieu vénéré de toutes les tribus descendues d'Abraham.

L'histoire sainte ne fait plus mention d'Hébron avant de raconter les exploits de Samson, qui, dit-elle, apporta sur ses épaules les portes de Gaza et les déposa sur le sommet de la montagne en face d'Hébron. (*Judic.*, xvi, 3.)

Hébron fut la première résidence du roi David, et le point de départ de la révolte d'Absalon. (II *Sam.*, 3, 4, 5.)

La dernière mention que fasse la Bible de ce lieu célèbre est le passage où Néhémie (xi, 25) rapporte que les membres de la tribu de Juda, revenus de la captivité, habitèrent Kiriath-Arba et ses villages; passage qui montre à cette époque une rénovation archéologique du nom porté par Hébron avant sa conquête par Josué. Quelque peu de confiance que méritent les traditions rabbiniques, on est obligé d'en tenir compte, surtout lorsqu'elles sont antérieures à l'historien Josèphe et lorsqu'elles indiquent l'origine des idées étranges par lesquelles les notions bibliques altérées sont parvenues à quelques Pères de l'Église, aux premiers pèlerins chrétiens, aux Musulmans, aux croisés, enfin aux pèlerins qui visitèrent la Terre-Sainte après la chute du royaume latin de Jérusalem.

Il est donc bon de connaître les additions ou interprétations par lesquelles les rabbins paraphrastes, moins hardis que les talmudistes, ont défiguré l'Ancien Testament.

En ce qui concerne Hébron, si l'on prend le mot *arba* dans sa signification de *quatre*, à l'inverse du mot *Adam* adopté comme un nom propre, le nom *Kiriath-Arba* signifierait la *ville des quatre*, au lieu de la *ville d'Arba*. C'est ce qu'ont fait les docteurs juifs, et, voulant que ces *quatre* fussent quatre patriarches enterrés à Hébron, ils cherchèrent le quatrième : ils admettaient qu'Adam avait vécu et adoré Dieu sur le mont Moriah (Targ. Jonath.-ben-Uz. *ad Gen.*, iii, 13, et viii, 20). Ils placèrent sa sépulture dans la grotte d'Hébron.

Ce n'est encore là que la moindre et la moins singulière des rêveries imaginées par les docteurs juifs. Selon le même Targum de Jonathan-ben-Uziel (*ad Gen.*, xiv, 13), Og, depuis roi de Basan, était un des Nephilim, géants impies et violents que Dieu voulut faire périr par le déluge (1) : il ne s'était sauvé qu'en s'asseyant sur le faîte de l'arche où Noé le nourrissait en lui passant des aliments par l'ouverture du toit. Échappé ainsi à cette terrible catastrophe, Og s'était réfugié au pays de Chanaan et y vécut jusqu'au temps où Moïse le mit à mort dans un duel plus fabuleux encore (2). (Targum Jonath.-ben-Uz. *ad Num.*, xxi, 25. — Cf. Cohen, *ad loc.*)

Ami d'Abraham et de Loth, il fut ce fugitif, anonyme dans la Genèse, qui courut informer Abraham de la prise de Sodome et de la capture de son neveu par Chodorlahomor et ses alliés. Grâce à cet avis, Abraham avait pu s'armer avec ses trois alliés amorrhéens et ses serviteurs, et délivrer les prisonniers non loin de Damas. Cette fable étrange avait, ce semble, déjà cours chez les Juifs du temps de Josèphe; car cet historien nomme *chêne*, *Ogyges* ou *Ogytes* (*Arch.*, I, x [anc. xi], 4; cf. Reland, *Palæst.*, p. 710), celui sous lequel, suivant l'Écriture, habitait Abraham dans la vallée de Mamré. Ce nom, malgré son assonance, ne peut être rattaché à la mythologie grecque; il doit dériver de la tradition faisant d'Og le Nephile un contemporain d'Abraham et un habitant du même pays. On attribuait aux Nephilim

(1) Eupolemus, qui vivait environ 120 ans avant notre ère, avait déjà consigné un récit du même genre dans un passage conservé par Alexandre Polybistor. Il y faisait mention des géants *échappés au déluge*, qui avaient construit une tour immense, ouvrage que renversa la colère céleste, et après la ruine duquel ils furent dispersés par toute la terre. (*Fragm. hist. Græc.*, édit. Didot, t. III, p. 212, et Præf. *ibid.*, p. 208. — Cf. *Fragm. d'Artapan*, auteur dont la date est incertaine, ap. eumd., *ibid.*, p. 213.)

(2) Malgré tout ce qu'il a d'étrange, ce récit rabbinique a été singulièrement amplifié par les auteurs musulmans et surtout par Ahmed, fils de Mohamed, surnommé al Astad الأستاذ, cité par Marracci. Ref. in Suram V Alcorani, p. 231, col. 1.

ou aux Enacim la présence à Hébron d'ossements énormes, que Josèphe assure y avoir été conservés jusqu'au moment où il écrivait son histoire (*Arch.*, lib. II, v, 3), et le même fait est attesté par Ishak Chelo, pèlerin juif en 1334 (*les Chemins de Jérusalem*, ap. Carmoly, *Itin. de la Terre-Sainte*, p. 242).

Cette tradition est d'autant plus singulière que, dans toute la Judée, on n'a jamais trouvé de ces grands ossements fossiles, pris souvent pour des restes humains démesurés. La nature géologique de la Terre-Sainte ne laisse pas même supposer qu'on en trouve jamais.

Les rabbins abondent en détails sur les obsèques de Jacob à Hébron. Jonathan-ben-Uziel prétend que les fils de Jacob étant arrivés à Hébron pour déposer leur père dans le tombeau d'Abraham, Esaü, informé de leur présence, accourut avec des troupes pour s'opposer à la sépulture de son frère, alléguant l'autorité de son droit d'aînesse; que Nephtali courut en Égypte chercher l'acte de cession de ce droit, passé entre Esaü et Jacob, et que, sur la présentation de ce document, il fit décapiter son oncle par Cuschin, fils de Dan. La tête de leur ennemi roula jusqu'au milieu de la caverne et s'arrêta sur la poitrine d'Isaac. Son corps fut enterré en dehors, dans le champ même de Machpelah. (Targ. Jonath.-ben-Uz. *ad Genes.*, L, 13.)

Benjamin de Tudèle, Juif savant et pèlerin attentif, écrivait en 1163 ce qui suit sur ce sujet :

« A six parasanges plus loin (que Bethléem) est Hébron. L'ancienne ville de ce nom était située sur » la colline et gît en ruines à présent; tandis que la ville moderne est dans la vallée, dans le champ » même de Machpelah. Ici est le grand lieu de culte appelé Saint-Abraham, qui, du temps des Maho- » métans, était une synagogue.

» Les Gentils y ont érigé six sépulcres qu'ils prétendent être ceux d'Abraham et de Sara, d'Isaac et » de Rebecca, de Jacob et de Lia; on dit aux pèlerins que ce sont là les sépulcres des Pères et on leur » extorque de l'argent. Mais s'il vient quelque Juif qui donne une gratification de plus au gardien du » caveau, on ouvre une porte de fer qui date du temps de nos ancêtres, lesquels reposent en paix, et » avec un cierge brûlant à la main, le visiteur descend dans le premier caveau qui est vide, en traverse » un second dans le même état, et enfin parvient à un troisième qui contient six sépulcres : ceux » d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et de Sara, de Rebecca et de Lia, l'un en face de l'autre. Ainsi, sur » celui d'Abraham on lisait : *Ceci est le sépulcre de notre père Abraham, sur lequel soit la paix :*

זה קבר אברהם אבינו עליו השלום

» Une lampe brûle dans le caveau et sur les sépulcres perpétuellement jour et nuit, et l'on y voit des tonnes » remplies des os d'Israélites; car, jusqu'à ce jour, c'est un usage dans la maison d'Israël d'apporter là » les os des trépassés et de leurs aïeux et de les y laisser. Sur les limites du champ de Machpelah est » debout la maison de notre père Abraham qui repose en paix; devant laquelle maison il y a une source, » et, par respect pour Abraham, il n'est permis à personne de construire aucun édifice de ce côté. » (*The Travels of Benjamin of Tudela*, ap. Thomas Wright, *Early Travels in Palestine*, pp. 86 and 87, et Carmoly, *Not. ad Jichus Ha-Aboth*, pp. 433-434.)

En 1258, le pèlerin Rabbi Jacob comptait dans la double caverne d'Hébron, Adam et Ève, Abraham et Sara, Isaac et Rebecca, Jacob et Lia; en dehors, Abner fils de Ner, et Isaï, père de David. (Rabbi Jacob, ap. Carmoly, *Itinér. de la Terre-Sainte*, p. 187.)

En 1334, Ishak Chelo, le pèlerin juif, consignait particulièrement dans le récit de son voyage qu'Hébron portait autrefois le nom de Kiriath-Arba, *cité d'Arba*, père des Anakim.

« C'était, dit-il, un homme fort grand entre les géants, et il existe encore aujourd'hui à Hébron un » squelette d'une grandeur démesurée qu'on dit être d'un de ces géants. » (Ishak Chelo, *les Chemins de Jérusalem*, ap. Carmoly, *Itinér. de la Terre-Sainte*, p. 242.)

En 1537, Jichus énumérait les mêmes tombeaux dans la caverne, et en dehors celui d'Isaï. Il ajoutait qu'il y avait sur la caverne un temple des nations (une église), et à la tête du marché d'Hébron (le bazar?), en face du mur de la colline, le tombeau d'Abner fils de Ner, également dans un temple des nations, au milieu d'une caverne. (Jichus, *Ha-Tsadikim*, ap. Carmoly, *ut suprà*, p. 388.)

Dans un autre ouvrage (*Ha-Aboth*), le même auteur donnait la forme dessinée des tombeaux des quatre patriarches et de leurs femmes : malheureusement ce dessin manque dans le manuscrit. Il poursuivait ainsi :

« Au-dessus du caveau, se trouve un édifice admirable et magnifique (le Haram), attribué » au roi David, avec lequel soit la paix.

» Près de la porte, il y a une petite fenêtre dans le mur : on prétend qu'elle s'étend jusqu'au caveau ;
» c'est là que les Juifs prient, car il ne leur est pas permis d'aller dans l'intérieur.

» Tous les jours, le matin et le soir, ils y distribuent du pain et de la nourriture, en mémoire de notre
» père Abraham ; et, dans le même moment, ils manifestent leur joie par le son du tambour et par des
» chœurs, tous en honneur d'Abraham notre père. On prétend en outre que là, dans le caveau, est la
» tête d'Ésaü. Au milieu de la ville est enterré Abner fils de Ner, dans un caveau du temple des
» nations ; hors de la ville, sur une montagne, est enseveli Isaï, père du roi David, sur lequel règne la
» paix. » (En voici la forme : C'est une grosse tour couverte d'une calotte hémisphérique et précédée d'un portique carré, ouvert et supporté par quatre colonnes, couvert d'un toit allongé et côtelé comme les oratoires arabes, avec une lampe suspendue sous la voûte, au-dessus d'une table.) « Auprès de la
» demeure des vivants, destinée aux Israélites, et plus bas, au pied du mont près de la ville, il y a trois
» puits qui ont reçu les noms de patriarches d'heureuse mémoire. Dans le voisinage de la ville, parmi
» les vignes, sont les chênes de Mamré où se trouve la maison d'Abraham notre père, de pieuse mé-
» moire. On voit l'arbre sous lequel les anges mangèrent et la pierre sur laquelle il s'assit quand il fut
» circoncis. » (Jichus, *Ha-Aboth*, ap. Carmoly, *ibid.*, pp. 433 et 434.)

Nous allons maintenant exposer les principales traditions chrétiennes et musulmanes, qui n'ont fait qu'ajouter trop souvent aux aberrations rabbiniques.

Déjà nous avons vu que, partageant une erreur probablement postérieure à Josèphe, qui ne l'a pas commise, saint Jérôme, mort en 420, avait adopté dans sa version de la Bible la fausse tradition de la sépulture d'Adam à Hébron. Il l'introduisit encore dans sa traduction libre de l'*Onomastique* d'Eusèbe, sub v° Arboc, et cependant Eusèbe avait évité de l'admettre sub v° Ἀρβώ. Saint-Jérôme la répète dans son commentaire sur le chapitre XXVII de saint Mathieu, où il s'appuie de nouveau sur l'autorité mal comprise du livre de *Josué* (Reland, *Palest.*, p. 709). Vers 333, l'auteur de l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* ne partageait pas cette opinion, car il ne parle que d'une enceinte quadrangulaire d'une admirable beauté, où étaient ensevelis Abraham, Isaac, Jacob, Sara, Rebecca et Lia. (Ed. Wessl., p. 599. — Parthey, p. 283.)

Déjà, vers 570, Antonin martyr dit que près du chêne de Mambré sont enterrés Abraham, Isaac, Jacob et Sara, et les ossements de Joseph. Cette addition de Joseph à ses pères vient sans doute du désir de concilier la Bible avec les Actes des apôtres (VII, 16), contradiction qui a conduit jusqu'à croire, au mépris de toute saine critique, que le nom primitif d'Hébron avait été *Sichem* et qui faisait, en 1420, nommer par le diacre russe Zosime la ville d'Hébron *Sichem Arabique.* (A. de Noroff, *ad igoum. Daniel.*, p. 81, note I.)

Le même pèlerin avait vu dans ce lieu sacré une basilique construite en quatre portiques ; l'atrium était découvert, et au milieu s'étendait une barrière, d'un côté de laquelle les chrétiens étaient admis, tandis que de l'autre côté entraient les Juifs. (*De Loc. sanct. quæ peramb. Antonin. martyr*, éd. Tobler, 1863, page 32.)

« Le titre que les Musulmans donnent à Abraham est *Khalil-Allah*, l'ami de Dieu, ou *Al-Khalil*, qui » veut dire l'ami intime et familier ; d'où vient que la ville d'Hébron, où est son sépulcre, est qualifiée » souvent dans leurs livres de ce même nom. Outre le fondement que ce titre d'Abraham a dans l'Écri- » ture sainte, les Muslumans en tirent un autre des paroles de l'Alcoran, au chapitre *Nessa* ou « Des » femmes » : *Dieu prit Abraham pour son ami!* Sur ce passage, les interprètes disent qu'Abraham étant » devenu le refuge et le père des pauvres du pays où il habitait, la famine qui y survint l'obligea de » vider ses greniers pour les nourrir. Étant réduit à cette extrémité, il résolut enfin d'envoyer ses gens » et ses chameaux en Égypte à l'un de ses amis, qui était un des plus puissants seigneurs de ce pays-là, » pour en tirer du grain.

» Mais cet ami, après avoir appris des gens d'Abraham le sujet qui les amenait, leur dit : — Nous » craignons aussi avec raison la famine en ce pays-ci ; je sais d'ailleurs qu'Abraham ne manque point » de provisions nécessaires pour sa famille, et que le grain qu'il me demande n'est pas pour lui, mais » seulement pour en nourrir les pauvres de son pays ; et en ce cas je ne crois pas qu'il soit juste de » lui envoyer la subsistance des nôtres.

» Ce refus, quoique honnête, de l'ami d'Abraham causa une grande désolation à ses gens ; car ne pou- » vant trouver du blé à acheter en aucun lieu, ils se virent obligés de retourner chez eux avec leurs » sacs vides : mais leur chagrin augmenta encore quand ils furent près de l'endroit où Abraham les » attendait, parce qu'ils craignaient la risée des gens du pays, qui les verraient arriver en cet état. Ils ne » trouvèrent point de meilleur expédient que celui de remplir leurs sacs d'un sable très-blanc et très-fin » qu'ils trouvèrent sur leur route. Étant arrivés auprès de leur maître, le premier d'entre eux lui dit » tout bas à l'oreille le mauvais succès de leur voyage. Abraham, sans s'alarmer de cette mauvaise » nouvelle, entra aussitôt dans son oratoire pour s'en consoler avec Dieu. Sara, femme d'Abraham, repo- » sait lorsque les chameaux arrivèrent, et n'avait rien appris de ce qui s'était passé ; de sorte qu'ayant » vu à son réveil des sacs pleins, elle en ouvrit un et y trouva de très-bonne farine, avec laquelle elle » commença aussitôt à cuire du pain pour les pauvres. Abraham, après avoir fini sa prière, sortit de son » oratoire, et sentant l'odeur du pain nouvellement cuit, il demanda à Sara de quelle farine elle l'avait » fait. Sara lui répondit : — De celle de votre ami d'Égypte, que vos chameaux ont apportée. Alors » Abraham lui répliqua. — Dites plutôt de celle du véritable ami, qui est Dieu : car c'est lui qui ne » nous abandonne jamais au besoin. C'est dans ce moment qu'Abraham qualifia Dieu son ami. Dieu » le prit aussi pour le sien. » (D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, sub. v° ABRAHAM.)

Après les formidables ravages des Perses et l'invasion musulmane, le pieux pèlerin saint Arculfe visitant la Terre-Sainte, vers 690, disait que la ville d'Hébron n'avait plus que de pauvres ruelles mal bâties, et des habitations rurales, les unes au dedans, les autres en dehors d'un mur d'enceinte ruiné. A l'orient de ce village on lui montra la double caverne.

Saint Arculfe y visita le lieu du sépulcre *Arbee*, c'est-à-dire des quatre patriarches, Abraham, Isaac, Jacob, et Adam, le premier homme. Les plantes des pieds de ces morts n'étaient pas, comme dans les autres régions du monde, tournées vers l'orient, mais au midi ; le lieu de ces sépulcres était entouré d'un mur quadrangulaire et bas.

Adam était enseveli un peu à part, le plus au nord : il ne reposait pas dans un cercueil de pierre élevé au-dessus du sol, mais dans la terre et recouvert de terre, en commémoration de la sentence divine condamnant la créature tirée de la poussière à retourner à la poussière. Comme notre premier père, les trois autres patriarches étaient enterrés. Les quatre sépultures étaient surmontées de sarcophages taillés chacun dans une seule pierre et en forme de basiliques proportionnées à chaque personnage. Trois de ces monuments étaient d'un bon travail et d'une matière de couleur claire ; celui d'Adam était plus

grossier et de couleur sombre. Saint Arculfe y vit encore les monuments plus communs et plus petits de Sara, Rebecca et Lia. Ce champ funéraire était à la distance d'un stade (180 mètres) à l'orient du mur de la très-ancienne ville d'Hébron, alors misérablement détruite. (Adaman. *De situ Terræ Sanctæ*, lib. II, VIII-IX, édit. Ingoldst., pp. 61-65.)

Elle resta longtemps en ruine; car, en 724, on ne connaissait Hébron que sous le nom de *château d'Aframia* (*Abramea?*), et saint Willibald, qui la désigne ainsi (1), dit seulement que les trois patriarches Abraham, Isaac et Jacob y reposent avec leurs femmes. (*Travels of Willibald*, ap. Thom. Wright, *Early Travels in Palestine*, p. 20.)

En 1099, après la prise de Jérusalem, Godefroy de Bouillon, voulant sans doute protéger la ville sainte du côté du sud, érigea en fief la terre d'Hébron, et le donna à Gérard d'Avesnes. (Albert. Aquens., VII, 15.)

A la fin de l'année suivante, 1100, Baudouin, comte d'Édesse, frère et héritier de Godefroy, continuant la difficile conquête de la Palestine, voulut conduire ses troupes au delà de la mer Morte, vers les régions fertiles, aux confins de la Moabitide et de l'Idumée. Foulcher de Chartres, qui l'accompagnait, dit que, quittant la plaine d'Ascalon et ayant exterminé des brigands cachés en grand nombre dans les cavernes, Baudouin « traversant la contrée montueuse près des sépultures des patriarches Abraham, Isaac et » Jacob, et encore du fils de ce dernier, le juste Joseph, ainsi que de Sara et de Rebecca, où leurs corps » sont glorieusement (2) (magnifiquement?) enterrés à environ quatorze milles de Jérusalem, le comte » et sa petite armée arrivèrent à la vallée où Sodome et Gomorrhe ont été renversées dans l'abîme. » Ce fut encore par le même chemin et par les sépultures des patriarches que le roi revint de sa laborieuse et à peu près infructueuse expédition.

Albert d'Aix, mort en 1120, donne à Hébron le nom de *Castellum ad sanctum Abraham*, dans son récit de la même expédition; c'était d'ailleurs le nom féodal d'Hébron, car le seigneur de Saint-Abraham y entretenait vingt chevaliers. (Albert. Aquens., *Hist. Hieros.*, lib. VII, c. 41 et 43.)

Guillaume de Tyr, écrivant les mêmes faits soixante ans plus tard, dit que le comte, ayant parcouru la tribu de Siméon, gagna les montagnes, où il passa près d'Hébron, qui s'appelle aussi Cariath-Arba, lieu célèbre par la sépulture des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et de là descendit par les vignes d'Engaddi à la *vallée illustre*, où est maintenant la mer très-salée.

Le comte, voyant enfin qu'il ne profitait en rien (de cette campagne) et que les solennités de la nativité du Seigneur approchaient, revint par la route qu'il avait suivie et entra dans Jérusalem le XII des calendes de janvier, le jour de la fête de saint Thomas. (Willelm. Tyr. archiep. *Hist.*, lib. X, c. 8 et 9, ap. Bongars, *Gesta Dei per Francos*, p. 781.)

Sæwulf, pèlerin en 1102, dit formellement que la ville d'Hébron, autrefois très-grande et très-belle, était détruite par les Sarrasins (sous ce nom il comprenait probablement les Perses et les Arabes). Comme Arculfe, il dit que du côté de l'*orient* étaient les monuments des saints patriarches, d'un ancien travail, et il ajoute, « entourés d'un très-fort château ». Chacun des trois monuments, semblable à une grande église (Arculfe dit « en forme de basilique »), contenait deux sarcophages très-honorablement placés à l'intérieur, ceux de l'homme et de la femme, et l'odeur balsamique des aromates dont les corps étaient oints se répandait encore tout autour. Les os de Joseph, rapportés d'Égypte par les enfants d'Israël, étaient plus humblement enterrés que le reste, et comme à l'extrémité du château. (*The Travels of Sæwulf*, ap. Thom. Wright, *Early Travels in Palest.*, p. 45.)

(1) Il la confond peut-être avec Pharamia, sur les frontières d'Égypte. Voy. Munk, *Palest.*, p. 621, tiré d'Aboulféda.

(2) J'interprète par *magnifiquement* le mot *gloriose;* on verra si, avec la grande latitude qu'au moyen âge on donnait au latin, je ne suis pas justifié par ce que rapporte l'auteur arabe Ben-Schohnah, sur l'ouverture des tombes des patriarches, l'année qui suivit la mort de Baudouin Ier.

L'an 1113, onze ans après Sæwulf, l'igoumène russe Daniel, voyageant en Terre-Sainte sous le roi Baudouin I[er], écrivait que Chanaan, fils de Cham, avait habité le premier cette région fertile ; que la ville d'Hébron, autrefois très-grande et avec des édifices d'une haute antiquité, renfermait une population nombreuse et occupait la haute montagne de même nom alors déserte. La double caverne n'était éloignée d'Hébron que d'une demi-verste (ou 535 mètres). Excavée dans le roc, elle contenait les sépultures d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et de leurs femmes Sara, Rebecca et Lia ; chacun à côté de sa femme. Ces tombeaux, par groupes séparés, étaient sous une voûte couverte d'un dallage de marbre blanc, et au-dessus de la caverne s'élevait un superbe et solide édifice avec de très-hautes murailles, artistement bâti de grandes pierres de taille. Le sépulcre de Joseph, *le beau*, était en dehors de l'édifice (1). (*Pèlerinage en Terre-Sainte de l'igoumène russe Daniel*, p. 81 à 84.)

BenS-chohnah rapporte que l'année de l'hégire 513, de Jésus-Christ 1119, sous le khalifat de Mosterasched, 19e khalife, le sépulcre d'Abraham, dans lequel étaient aussi enterrés Isaac et Jacob, fut découvert, et que l'on y trouva les corps de ces patriarches entiers, avec plusieurs lampes d'or et d'argent; ce qui fut vu d'un grand nombre de personnes. (D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, sub. v° ABRAHAM, ad calc.)

L'auteur arabe nous laisse incertains si cette ouverture du tombeau des patriarches eut lieu devant les autorités musulmanes ou chrétiennes. Comme le roi Baudouin venait de mourir en Égypte et que son successeur, Baudouin du Bourg, avait à vaincre de graves difficultés dans sa lutte avec l'Ortokide Ilghazi, vainqueur de Roger, prince-régent d'Antioche, il serait possible que la frontière de ce côté eût été assez découverte pour que les forces de Mosterasched se fussent approchées jusque-là.

Baudouin III, qui régna de 1142 à 1162, donna à Philippe de Milly, prince de Naplouse, la principauté de Kerak et Montréal, et la seigneurie de Saint-Abraham, en échange de la ville de Naplouse. (Du Cange, *Lignages d'outre-mer*, ms. de la Biblioth. nationale.)

La tradition de la sépulture d'Adam avec les trois grands patriarches se conservait au commencement du XIIIe siècle, où Thietmar, un des plus exacts narrateurs de pèlerinages, écrivait en 1217, que dans la double caverne étaient enterrés Adam, Abraham, Isaac et Jacob, avec leurs femmes ; qu'une très-belle église y était construite, qu'elle était vénérée des Sarrasins, surtout à cause d'Abraham, et que cette province s'appelait la terre d'Abraham.

Dans ce même récit on voit, pour la première fois, faire mention d'un champ existant à Hébron, que l'on tient en grand honneur à cause d'un produit très-précieux. En effet, les Sarrasins ont habitude d'en retirer la terre et de la transporter en Égypte pour l'y vendre comme une épice (*species*, c'est-à-dire, espèce, denrée) de grande valeur. Au bout d'une année, il s'est reproduit autant de terre qu'on en a pris. De cette terre, disent-ils, Adam fut formé sur ce lieu même.

La terre de ce champ est rougeâtre ; d'autres disent qu'Adam fut modelé dans le champ de Damas. (*Mag. Thietmari peregrinat.*, c. x, 13.)

Thietmar fait ici allusion à une tradition des chrétiens orientaux : « Qu'Adam a été créé dans la Syrie » et proche de Damas, et formé d'une terre rouge qui s'y trouve, laquelle ils ont peut-être cru avoir été » plus propre à faire de la chair. Il y en a même qui ne font point de difficulté d'assurer que le paradis » terrestre y avait été planté, ce qu'ils ont peut-être tiré de la tradition fabuleuse du jardin de Schedad (2). » (D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, v[is] SCHAM et SCHAMAH.)

(1) M. de Noroff, savant traducteur de cet important itinéraire, dit (*Not. ad loc.*) : « On m'a fait voir aussi ce tombeau (celui de Joseph), renfermé dans une espèce de chapelle contiguë à la montagne, qui est ici très-rapprochée de la mosquée. »

(2) La beauté et la fertilité du pays de Damas, ses fruits excellents, son fleuve principal et ses rivières accessoires, ses lacs, son aspect merveilleux et son séjour enchanté, les limites du désert répondant presque exactement à la description du paradis dans la Genèse, et l'expulsion, vers l'*occident*, d'Adam condamné à cultiver *la terre* d'où il avait été pris, justifiaient en partie l'une et l'autre de ces traditions. (*Gen.*, III, 23, 24.)

Aboulféda, prince et guerrier, historien et géographe éminent, auquel nous devons tant de documents utiles, écrivait avant 1231. En faisant mention d'Hébron, il nomme ce lieu Bait-Chabrun, et dit très-laconiquement que dans cette ville se trouvent les tombeaux d'Abraham, Isaac et Jacob et de leurs femmes.

Il loue la fertilité de la vallée plantée d'arbres fruitiers, oliviers, figuiers, cerisiers, comme les meilleurs territoires de la Palestine. (Abulfeda, *Tab. Syr.*, éd. Kœhler, pp. 87 et 88.)

En 1266, le sultan Bibars Bondocdar, parti du Caire pour envahir la Syrie, passa par Hébron et ôta aux chrétiens et aux Juifs l'entrée du tombeau d'Abraham et de Sara, qu'ils pouvaient jusque-là visiter pour de l'argent. (Ibn-Ferat, ap. Reinaud, *Hist. des guerres des croisades sous le règne de Bibars*, dans le *Journal asiatique*, juillet 1827.)

Mort avant 1350, Ibn-el-Wardi, qui a fait beaucoup d'emprunts à Aboulféda, appelle Hébron *al Chalil Ibrahim*, ou Abraham l'ami (de Dieu). C'est là le nom dérivé du récit de Mahomet et qui est encore conservé jusqu'à nos jours. Il ajoute que dans une vallée fertile, située entre deux montagnes, était le village renfermant les tombeaux d'Abraham, d'Isaac et Jacob, et en face de chacun d'eux le tombeau de sa femme. (Ex. Ibn-el-Wardi, *ad Tab. Syr.*, éd. Kœhler, p. 184.)

Burchard *de monte Sion*, qu'on pourrait nommer le Pausanias de la Terre-Sainte, au moyen âge, vers 1283, compte une lieue de Rama (c'est ainsi qu'il nomme le Djebel-Fureidis ou « mont Paradis », autrement *mons Francorum*) à Mambré, qu'il place à droite de la route royale conduisant à Hébron.

» De là, jusqu'à Hébron même, à droite de la route, une demi-lieue. L'ancienne ville, dit-il, est sur une » montagne bien haute et ferme, mais elle est tout à fait détruite ; ses ruines sont grandes et l'on voit » qu'elle a été magnifique (*gloriosa*). A la distance d'un trait d'arc au nord (1) est la nouvelle Hébron, » construite au lieu où était la double caverne, où sont ensevelis Adam et Ève, Abraham et Sara, Isaac » et Rebecca, Jacob et Lia. Autour de cette caverne, les Sarrasins ont bâti un double rempart très solide » où il y avait une église cathédrale (2). J'ai compté dans ses murs (de ce rempart) des pierres de vingt- » six, vingt-huit et trente pieds, et n'ai jamais vu, en plaine et en terre sèche, un lieu quelconque » aussi fermement établi. Là j'ai visité le sépulcre des patriarches, et j'y suis resté une nuit.

» De la double caverne à l'orient (*contra occidentem*), aussi loin que peut atteindre un jet d'arc, est » l'*ager Damascenus*, lieu où fut modelé Adam. En réalité, ce champ a une terre très-rouge qui est » tout à fait flexible comme de la cire. J'en ai rapporté une grande quantité.

» De même font les pèlerins et les chrétiens, quand ils visitent ces lieux.

» De plus, les Sarrasins portent sur des chameaux cette terre en Égypte, dans l'Inde et d'autres » lieux, la vendant (l'échangeant ?) pour (comme) des épices très-chères ; et cependant l'excavation » du lieu paraît peu considérable. On dit qu'après la révolution d'une année, quelque grande quantité » que l'on en ait extraite, elle est toujours remplie miraculeusement, mais j'ai négligé de m'enquérir » de la vérité à cet égard. Je dis seulement que lors de ma présence en ce lieu, l'excavation était assez » modique pour que quatre hommes pussent à peine y tenir assis ; elle n'était pas assez profonde pour » dépasser mes épaules. On dit pourtant que quiconque porte de cette terre avec lui, sa monture ne » bronche pas, et qu'elle garantit l'homme lui-même de faire des chutes.

(1) *Contra austrum*, selon la formule habituelle de Burchard, signifie « faisant face au sud », de même que *contra occidentem* signifie « faisant face à l'occident ». Il est important de l'observer pour l'intelligence des détails que donne cet auteur sur la topographie d'Hébron. On voit ici que, selon Burchard, l'ancienne Hébron était sur la montagne dominant le bâtiment actuel de la *quarantaine*, en face du Haram et de la ville actuelle, construite probablement avec les débris de la première.

(2) En effet, Hébron avait été érigée en cathédrale sous les rois latins de Jérusalem, comme l'attestent Guill. de Tyr (xx, 3) et Jacques de Vitry (57).

» Cette vallée en face d'Hébron est très-fertile et agréable.

» De cette fosse vers le nord, à un trait d'arc, est le lieu où Caïn tua son frère Abel. A l'orient de » cette même fosse, à un grand trait d'arc, sur une montagne près d'Hébron, il y a une certaine » caverne dans le rocher où Adam et Ève pleurèrent cent ans leur fils Abel. Aujourd'hui, il y a dans » cette caverne leurs lits respectifs (1), et à l'intérieur une fontaine où ils se désaltéraient. » (*Burchardi de monte Sion, descript. Terræ sanctæ*, IV, 9.)

On vient de voir s'introduire dans les textes de Thietmar et de Burchard une tradition jusque-là nouvelle et dont la source est incertaine. Nous avons déjà montré que les chrétiens de Syrie avaient depuis longtemps l'idée (conservée par eux encore aujourd'hui) que le paradis avait été planté par Dieu à Damas. C'est dans la belle et riche prairie nommée *ager Damascenus*, disent-ils, avec la terre rouge de ce sol fécond, que la main divine a pétri Adam, l'homme rouge (2), Edom ou Adam (3).

Ils désignent aussi, sur les collines qui terminent au nord la plaine de Damas, le lieu où Abel fut tué par son frère Caïn, le tombeau de cette première victime de l'envie et de la colère, et ceux d'Adam et d'Abraham.

Il serait difficile de comprendre comment la topographie sacrée a pu être transportée ainsi du pays de Damas, où une certaine vraisemblance pouvait du moins l'avoir introduite, jusque dans le voisinage d'Hébron, sans la moindre justification empruntée aux textes bibliques; mais l'idée rabbinique de la sépulture d'Adam à Cariath-Arba avait porté ses fruits, et ceux qui transportaient la famille d'Adam et les circonstances de la vie de nos premiers parents à Hébron furent conduits à donner à un champ de la même région le nom d'*ager Damascenus*.

Il en fut de même de Bethel transporté à Jérusalem, sur le mont Moriah, et des deux monts Garizim et Hebal, auxquels deux sites bien différents sont assignés, l'un près de Jéricho, et l'autre auprès de Sichem. On trouve de même deux Sichem, l'un israélite, l'autre arabique; deux tombeaux de Joseph, l'un près de Sichem, l'autre dans Hébron; deux tombeaux de David, un à Bethléem, l'autre à Jérusalem; deux tombeaux de Jessé, le premier à Bethléem, le second à Hébron. Les chrétiens avaient deux Galilées, l'une la province au nord de la Judée, l'autre un lieu tout voisin des murs de Jérusalem. Dans un pays où les lieux les plus éloignés portent souvent le même nom, ces anomalies sont faciles à expliquer : les causes d'erreurs ont encore été augmentées par la passion religieuse, l'amour du merveilleux, l'intérêt local, par les événements politiques qui ont arrêté la transmission régulière des documents; elles rendent

(1) Cette disposition intérieure de la grotte semble ère conforme à celle des tombeaux juifs.

(2) Les rabbins prétendent même qu'Adam a été créé blanc, rouge et noir (Targ. Jonath.-ben-Uz. *ad Gen.*, II, 7), couleurs qu'on voit si fréquemment et exclusivement données à notre espèce sur les monuments égyptiens.

(3) L'opinion qui place le paradis à Damas n'est pas méprisable et s'accorde, comme nous le disions plus haut, d'une manière au moins très-ingénieuse avec les principaux textes de la Genèse. Ainsi Eden, mentionné par Amos (I, 5) comme le pays de prédilection des rois de Syrie, et par Ezéchiel (XXXI, 9, 16, 18) comme la région des cèdres dans le Liban, est celle *d'où sort le fleuve* qui arrose le jardin de délices situé à l'orient dans cette contrée, et il s'y partage en quatre branches principales à directions très-diverses vers les deux lacs à l'est, Es-Shurkiyeh et El-Kibliyeh (*Gen.*, II, 8, 9, 10). Il en est en effet ainsi du Barada et de son cours.

La variété, la qualité et l'abondance incomparable des fruits de Damas répondent à celles que la Genèse attribue au paradis terrestre, où Adam est transporté par Dieu. Les feuilles de figuier mêmes, dont les époux, après leur désobéissance, se font des ceintures, appartiennent à l'un des plus beaux arbres fruitiers de ce pays, et, lorsqu'il est expulsé de ce séjour et condamné *à cultiver le sol dont il a été formé*, Adam se voit interdire l'accès du paradis, gardé par les chérubins et l'épée flamboyante à l'*orient* du lieu de son exil. (*Gen.*, II, 8, 9; III, 9, 23, 24.)

Le lieu du meurtre d'Abel par Caïn est aussi désigné dans la contrée de Damas au nord de cette ville (Djebel-Eddin, 424, ap. Stanley, *Sinaï and Palest.*, p. 413; — Maundrell, ap. Th. Wright, *Early Trav. in Palest.*, pp. 425 et 492), et dans le voisinage on montre encore le tombeau d'Abel, ceux d'Adam et d'Abraham (Ritter *Erdk.*, t. XVII *bis*, pp. 1283 et 1299). Abraham et ses descendants immédiats furent qualifiés rois de Damas par les historiens profanes (Justin, lib. XXXVI, 2, 3; — Nicol. Damasc., ap. Didot, *Fragm. hist. Græc.*, t. III, p. 373, fragm. 30). Déjà, à l'époque de ce dernier auteur, on montrait à Damas l'habitation d'Abraham.

les recherches historiques ou très-difficiles, ou superflues, et l'on voit clairement que l'ignorance grossière des uns n'a eu d'égale que l'impudente effronterie des autres.

Vers 1322, sir John Maundeville, racontant son voyage en Palestine, s'exprime ainsi au sujet d'Hébron :

« De là (Bersheba), nous allons à la ville d'Hébron à la distance de deux bons milles.

» Hébron se nommait autrefois la vallée de Mamré et quelquefois la vallée des Larmes (elles » diffèrent selon Fabri), parce qu'Adam y pleura pendant cent ans la mort d'Abel, son fils, tué » par Caïn.

» Dans Hébron sont tous les sépulcres des patriarches Adam, Abraham, Isaac et Jacob et de leurs » femmes, Ève, Sara, Rebecca et Lia, tombeaux que les Sarrasins gardent très-soigneusement, car ils » ont ce lieu en grande révérence à cause des saints pères les patriarches, qui gisent là. Et ils ne souf- » frent pas qu'aucun chrétien entre dans cet endroit, excepté par une grâce spéciale du sultan, car » ils tiennent pour des chiens les chrétiens et les Juifs, et disent qu'ils ne doivent pas entrer dans un » lieu si saint. Et ils appellent l'endroit où ils reposent la double *spelunque* ou caverne, ou double fossé, » parce que l'une est au-dessus de l'autre. Et, dans leur langage, les Sarrasins appellent ce lieu Kari » Carba (Cariath-Arba), c'est-à-dire la place des patriarches (la ville des quatre patriarches); les » Juifs l'appellent Arbotha. Et dans le même endroit était la maison d'Abraham; et là il était assis et » vit trois personnes et n'en adora qu'une; et au même lieu, Adam fut formé et fait, et quelques-uns » disent que l'on avait l'usage d'appeler cette place le *champ de Damas* (*ager Damascenus*), parce » qu'il était de la seigneurie de Damas. Et de là il fut transporté dans le paradis, à ce qu'ils disent; et » après avoir été chassé du paradis, il fut laissé là. Ici commence la vallée d'Hébron, qui s'étend presque » jusqu'à Jérusalem. L'ange y commanda à Adam d'habiter avec sa femme Ève, dont il eut Seth, de la » tribu duquel naquit J. C. Dans cette vallée est un champ où l'on tire de la terre une chose que l'on » appelle *cambylle*, qu'ils mangent au lieu d'épices, et qu'ils emportent pour la vendre. Et l'on n'est pas » obligé de faire si profond ni si large le trou où on l'extrait de terre, mais, à la fin de l'année, il est » de nouveau plein jusqu'aux côtés (aux bords) par la grâce de Dieu. » (*The Book of sir John Maundeville*, ap. Thom. Wright, *Early Travels in Palest.*, p. 160-162.)

Avant 1330, Odoricus *de Foro Julii* plaçait Hébron à sept milles de Jérusalem, dans l'*ager Damascenus* où fut modelé Adam.

« Elle est appelée, dit-il, par les Sarrasins, la ville des quatre pères, parce que là, dans la double » caverne, sont enterrés les quatre patriarches Adam, Abraham, Isaac et Jacob, et leurs femmes Ève, » Sara, Rebecca et Lia. La tête d'Adam est dans le mur de l'église, en face de l'autel, et est fort » honorée par les Sarrasins, et là est écrit sur la pierre (ou sur le rocher, *in petra*) : — *Ici est la tête* » *d'Adam*. En dehors de l'église, dans une caverne vers le septentrion, est le tombeau de Joseph » vendu en Égypte, et il est fort honoré par les Sarrasins. A un jet de baliste de la ville est la crypte » où Adam fit pénitence pendant cent ans avec Ève, après la mort de leur fils Abel, tué par Caïn. » Ensuite Adam, averti par un ange, connut Ève, dans laquelle il engendra Seth; ensuite, à deux jets » de baliste, est la fontaine de la sainte Vierge, dont elle but et où elle lava les langes de son fils.

» A deux milles d'Hébron, vers le midi, au milieu d'un champ, est une glèbe rouge que tirent de » terre les habitants et qu'ils mangent; on la transporte en Égypte pour l'y vendre et on l'y achète de » même que les plus chères épices, et autant on en a exploité sur ce champ, autant on en trouve » reproduit à la fin de l'année. A deux milles d'Hébron, vers Bethléem, est le lieu où Jonas le pro- » phète habitait après son retour de Ninive; il y mourut et y fut enterré.

» A deux milles d'Hébron, vers le midi, est le lieu où Abraham pria pour Loth quand il vint de Ségor

» préservé de la submersion, grâce à ses prières. Là est le lieu où Caïn tua son frère Abel, dans le » champ près de l'*ager Damascenus.* » (Odoric. de Foro Jul. *Lib. de Terr. sanct.*, XLII, XLIV, édit. Laurent, p. 153 et 154.)

« De 1336 à 1341, Ludolf de Suchem visitait l'Orient. Il estime à une demi-journée la route de » Bersabée à Hébron, belle ville ancienne et encore suffisamment habitée. Auprès de la cité, à la des- » cente de la montagne, est l'église dans laquelle se trouve la caverne où sont enterrés les trois » patriarches Abraham, Isaac et Jacob, avec leurs femmes. Les Sarrasins ont cette église en grande » vénération et n'en accordent l'entrée à aucun des chrétiens, mais leur permettent bien d'adorer » à la porte. Ils en laissent l'accès aux Juifs, qui, de mon temps, l'ont obtenu à prix d'argent. Cette » église peut cependant être aisément observée en dedans et au dehors par les chrétiens (1). Elle est » blanchie à l'intérieur et bien ornée de (belles) pierres, et l'on descend comme dans un cellier par » des degrés dans la caverne où les patriarches et leurs femmes sont enterrés. Près d'Hébron est le champ » d'où l'on assure que fut modelé Adam. Plus on en extrait et en emporte de terre, plus le vide laissé » se remplit. Cette terre est transportée au loin, et quelques-uns disent qu'on l'y vend, mais je n'ai pas » de certitude à ce sujet.

» Il y a encore près d'Hébron la vallée de Mambré, où Abraham, assis à l'entrée de sa tente, vit trois » personnages et en adora un seul.... » (Lud. de Suchem, *De itin. Terr. sanct. lib.*, édit. de F. Deycks, 1851, XXXVII, p. 70 et 71.)

Fabri, pèlerin en Palestine entre 1483 et 1484, s'étend longuement sur la description de cette ville sainte. Malheureusement, malgré le mérite d'exactitude que lui attribue le docteur Robinson et les longs détails de son livre, Fabri n'est pas assez clair dans ses indications topographiques pour qu'on puisse, sans l'aide de Burchard, bien reconnaître les lieux dont il parle.

Il écrit donc que sorti du khan (*hospitium*) où ils avaient été logés, lui et ses compagnons traversèrent la ville par une longue ruelle où habitaient divers artisans, et principalement des verriers qui fabriquaient des verres non pas blancs, mais noirs et de couleurs intermédiaires ; qu'ensuite sortis des portes de la ville, ils se dirigèrent vers un champ entouré d'un mur et s'y arrêtèrent, regardant par la muraille ce champ admirable et digne d'être vu, car c'était là ce lieu dit *ager Damascenus*, où Adam, notre premier père, avait été modelé.

Ils grimpèrent par-dessus la muraille pour s'y introduire. Mais pendant qu'ils escaladaient ainsi l'enceinte, un méchant Sarrasin les accabla de pierres et d'invectives, et ne leur permit d'accomplir leur projet qu'au prix d'une rémunération pécuniaire. Libres alors de se livrer à leur piété, pleins de foi et versant des larmes, ils se prosternèrent dans ce lieu saint et baisèrent la terre en récitant les prières consignées dans le Processionnaire de la Terre-Sainte.

Ils se recueillirent ensuite dans la contemplation religieuse de ce lieu vénérable, et, lorsqu'elle fut achevée, se livrèrent à un examen plus curieux :

« Cette terre, dit-il, est en effet grossière et brune à la surface ; mais en creusant, elle paraît rouge » et argileuse, flexible et propre à faire des figures. On dit encore que quiconque a sur soi de cette » terre, ne se fatigue pas à voyager ; que s'il a une monture, elle ne tombe pas ou ne se blesse pas en » tombant, mais se relève intacte....

» Nous continuâmes dans le même champ hors de la terre labourée à la charrue, et nous parvînmes » à un fourré d'arbustes et de buissons épineux. On nous y fit voir l'endroit où Caïn s'éleva contre son » frère Abel et le tua, comme on le trouve dans la Genèse, IV.

(1) On le peut encore aujourd'hui, le Haram étant adossé au rocher d'où le regard plonge dans l'intérieur.

» Là nous tombâmes à genoux et nous baisâmes cette terre qui ouvrit la bouche et but le sang sacré » versé par une main fratricide......

» Au-dessus de ce champ, au midi, est une montagne peu élevée sur la cime de laquelle est aujour- » d'hui établie une mosquée que l'on croit érigée dans le lieu où Adam, Ève et leur fils offrirent à Dieu » leur sacrifice et leurs prières.

» De plus, dans le même endroit, le patriarche Abraham eut son mausolée; il y avait élevé l'autel » dont il est question à la fin du XIIIe chapitre de la Genèse.

» Ce fut encore là qu'il vit trois hommes et en adora un seul, comme on le trouve dans la Genèse » (XVIII). Car dans une autre partie de la montagne est le vallon de Mambré, qui se joint à la vallée » d'Hébron ; c'est pourquoi on l'appelle *convallis*, et cette conjonction se fait près de la ville d'Hébron, et » il y habitait quand il vit trois hommes à la porte de sa tente et quand il reçut la promesse de Dieu, » dont il est parlé dans les chapitres XV et XVII de la Genèse. Mais quand il voulait immoler des victimes, » il montait sur la montagne. Ensuite, revenant du lieu de la mort d'Abel au champ *Damascenus* et sor- » tant par la porte du côté occidental, nous allâmes de là dans une autre partie de la vallée d'Hébron et » nous gravîmes une pointe de la montagne; sur cette pointe nous trouvâmes un antre étroit et obscur » où nous pénétrâmes successivement, avec une joyeuse admiration. — On dit qu'Adam, chassé du » paradis, fut replacé dans ce champ dont j'ai parlé (l'*ager Damascenus*), et quand il y eut travaillé plu- » sieurs jours, il commença à sentir les aiguillons de la chair et à éprouver pour Ève une ardente attrac- » tion......... Ils vinrent donc dans cette grotte....... »

Ici nous ne pouvons traduire les détails où se complaît l'auteur et qu'il appuie savamment de l'autorité de saint Augustin, expliquant fort au long comment cette grotte nuptiale fut ainsi le lieu de la naissance des trente-trois enfants d'Adam et affectée exclusivement à l'usage de *nid de pullification*, selon saint Methodius.

Fabri continue ainsi :

« Ayant examiné l'antre susdit, nous en sortîmes, et tournant de là sur la pente » au sud (*contra* » *aquilonem*) et gravissant plus haut la montagne, nous parvînmes à une autre caverne, assez vaste. Ce » fut là qu'Adam et Ève pleurèrent cent ans leur fils Abel tué par Caïn, et aujourd'hui on voit la place » où chacun d'eux était assis et la fontaine jaillissant dans le même antre, de laquelle ils buvaient. » C'est pour cela que cette caverne s'appelle « la caverne des larmes ».

» L'ayant vue, nous descendîmes de la montagne dans une vallée étroite que l'on nomme « la vallée » des larmes », car on dit qu'Adam et Ève y demeuraient ensemble et y vécurent neuf cent trente ans » et y firent la plus dure pénitence... et ils y moururent et furent transportés dans la double caverne, » comme on le verra. Dans cette vallée est le tombeau de Loth, fils du frère d'Abraham .

» De cette vallée de larmes nous montâmes et rentrâmes dans la ville d'Hébron..... nous désirâmes » visiter cette glorieuse double caverne où sont enterrés Adam et Ève, Abraham et Sara, Isaac et » Rébecca, Jacob et Lia....... »

L'entrée leur étant refusée, Fabri poursuit ainsi :

« Les Juifs avaient bâti un oratoire sur le rocher de la caverne, et ensuite les chrétiens ayant démoli » l'oratoire des Juifs, y avaient substitué une grande église, y ordonnant un évêque et des chanoines. » Après la perte de la Terre-Sainte, les Sarrasins firent de l'église une mosquée et la fortifièrent de » hautes murailles et de tours, et aujourd'hui elle est dans le milieu de la ville comme un château fort » et n'a pas l'aspect d'une église, mais d'un château ou d'un grand palais. Les Sarrasins nous dirent » que la mosquée est pleine de lampes allumées, et que les lampes, dans la double caverne, sont atta- » chées à des soutiens d'or et suspendues avec de petites chaînes d'argent ou des cordons de soie.

» Il y a dans la mosquée des prêtres nombreux, tant scheikhs que hadjis, de sorte qu'il ne se passe » pas une heure de jour ni de nuit où les chants cessent auprès de la double caverne, car ils se rem- » placent et se succèdent.

» .... Ayant visité l'hôpital (des Sarrasins), nous descendîmes par une longue rue et arrivâmes à une » porte de la ville, au-dessous de laquelle est le lieu où Joab, chef de la milice de David, frappa Abner, » chef de la milice de Saül, ce qui fit prononcer par David une imprécation contre lui, comme on le » voit dans le deuxième livre des Rois, chapitre III.

» Avançant plus loin au delà de la porte, nous arrivâmes à la piscine, qui est entourée d'une belle » muraille et reçoit l'eau qui découle de la ville de Mambré.

» .... Entre cette piscine et le mur de la ville est le tombeau d'Abner. » (*Fratr. Felic. Fabri evagator. in Terr. sanct.*, *Arab. et Egypt. peregrin.*, édit. Hassler, vol. II, pp. 340-351.)

Il m'a semblé digne de l'attention des lecteurs de mettre sous leurs yeux l'expression des sentiments pieux de Fabri et de ses compagnons. Si ce voyageur eût été aussi fidèle que Burchard dans ses désignations d'orientation et de distance, il nous aurait donné une idée complète des objets de la vénération chrétienne dans Hébron et aux environs. Toutefois il résulte du long récit de Fabri plusieurs choses dignes d'être observées : c'est que de son temps les chrétiens, comme les Juifs, persistaient à croire qu'Adam et Ève avaient reçu la sépulture avec les patriarches; que le grand édifice du Haram était dès lors, non *pas bâti*, comme semble l'exprimer Fabri, mais exhaussé par les Musulmans au moyen de cette muraille crénelée qu'on y voit encore, et flanqué de deux minarets carrés; que l'*ager Damascenus* était supposé tenir à celui où, disait-on, Caïn avait tué son frère Abel; que le prétendu tombeau de Loth, aujourd'hui *Neby-Lut*, était déjà honoré, et que cette *vallée de larmes*, expression si employée sans qu'on en sache généralement l'origine, était celle par où l'on passe pour aller d'Hébron à Yakin et à Neby-Lut. Enfin, il atteste l'existence à Hébron de verreries de couleur qui doivent y avoir été établies dès la plus haute antiquité, mais dont je ne trouve pas de mention dans les auteurs antérieurs à celui-ci.

Au temps où le père Nau accompagnait en Palestine M. de Nointel, le célèbre ami de l'archéologie et des arts antiques, ambassadeur de France à Constantinople en 1674, on ne pouvait visiter Hébron ; des troubles à main armée n'en permettaient pas l'accès. Toutefois le P. Nau, voyageur judicieux et exact, prit des renseignements auprès d'un habitant du pays : il apprit de lui que la mosquée recouvrait la sépulture d'Abraham et de Sara; les tombeaux, séparés l'un de l'autre, couverts de riches tapis, étaient déposés dans une vaste et profonde grotte où l'on ne descend pas, mais où les regards pénétraient seulement par une ouverture ; pèlerinage fréquenté avec ferveur par les musulmans de contrées éloignées.

Il ajoute qu'à deux ou trois cents pas de là, vers l'occident, est, sur une petite montagne, une mosquée dite des quarante martyrs, dans le lieu ayant appartenu à un seigneur nommé Mambré, avec une cave profonde communiquant, disait-on, avec celle d'Hébron; que près de cette mosquée on voit un grand vieux chêne dont il n'admet pas l'identité avec celui qui ombrageait, autrefois, la tente d'Abraham.

Le père Nau répète ici qu'Adam dut être formé de la terre rouge d'un champ qui est là et que les auteurs nomment *le champ Damascène;* qu'il y retourna lorsqu'il fut exilé du paradis, et qu'il y vint vivre et mourir. (P. Michel Nau, *Voyage nouveau de la Terre-Sainte*, édit. 1679, pp. 458 à 462.)

Je ne pousserai pas plus loin l'étude des témoignages anciens relatifs aux traditions d'Hébron : après le P. Nau nous entrons dans les temps modernes, et cette recherche n'offre plus le même intérêt.

III

CHARTES RELATIVES A LA NAVIGATION DE LA MER MORTE AU MOYEN AGE

Charte de Maurice, seigneur de Montréal et de Kerak, octroyant aux chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem l'usage gratuit d'une barque sur la mer Morte, pour transporter à Kerak ou en rapporter diverses denrées.

Ann. 1152. — Ego Mauricius Montis Regalis possessor et Dominus... quandam partem terrarum mearum ac possessionum in terra Montis Regalis existentium... in primis... quoddam casale quod vulgariter Benisalem appellatur... Item dono et concedo in terra Moab, scilicet in terra Craci, unum casale cum omnibus suis pertinenciis quod vulgariter Cansir nominatur. Item dono et concedo penes Cracum quamdam terram que est a parte sinistra sicut fit ingressus per portam castelli et barbacanam que est inter duos muros sicut protenditur ab hac turri predicta usque ad turrim sancte Marie. Item dono et concedo in navi et in transitu maris Mortui quod Hospitale libere et quiete deferat et referat eundo et redeundo huc et illuc transfretando omnia quæcumque ad utilitatem hominum haberi possunt absque omni redditione census et tributi et vectigalis nisi in molis et in circulis, si illa deferre voluerint. Naulum inde persolvat. Item dono et concedo terram illam que est juxta vineam Johannis castellani sicut dividitur inter magnum iter et vineam meam. Hujus rei sunt testes :

Joannes castellanus
Seguinus
Rabellus
Stephanus de Areus
Ayraldus castellanus Montis Regalis
Martinus vicecomes
Joannes Tiberiadis
Assenardus frater Templi Domini
Johannes Crassus
Gauterius Parmentarius
Simon de la Carta.

Hanc cartam scripsit et dictavit Reinaldus cappellanus jussu meo et mea voluntate, anno ab incarnatione Domini M° C° L° II°, regnante Balduino Rege Jherusalem quarto.

(Pauli *Codice diplomat. del sacr. milit. ordine Jerosolymitano*, t. I, n° xxix, p. 31.)

Confirmation par Renaud de Châtillon, seigneur d'Hébron, de Montréal et de Kerak, de la charte précédente octroyée en 1152 par Maurice, seigneur de Montréal et de Kerak, en faveur des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Ann. 1177. — Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris quod ego Rainaldus quondam Antiochie princeps et nunc per Dei gratiam Hebronensis et Montis Regalis Dominus, et uxor mea Stephania,... concedimus Deo et domui Hospitalis Jherusalem et confirmamus dona que Dominus Mauricius.... dederat Deo et domui Hospitalis Jherusalem. Videlicet in terra Montis Regalis

quoddam casale quod vocatur Benisalem.... Et in terra Petracensi casale quod vocatur Cauzil cum divisis et rusticis qui in casale erant et cum omnibus juribus et pertinentiis suis.... Et unam terram que est juxta vineam que fuit Johannis castellani et nunc est Domini archiepiscopi. Et navem ad transeundas et retranseundas res proprias Hospitalis libere et sine precio vel munere.... Et hec coram nobis et pluribus testificata sunt et nos prefata dona a Domino Mauricio data Hospitale possidentem invenimus, et hec sunt nomina eorum qui superius dicta viderunt et noverunt :

Frater Ascenardus
Seguinus
Martinus vicecomes
Johannes Tiberiadensis
Erandus castellanus
. . . .
. . . .

Hujus rei testes sunt :

Dominus Guerricus, Latinorum primus Petracensis archiepiscopus
Dominus Godescalcus
Evernus castellanus
Scherius
Rangotus
Girardus de Betarrasa
Johannes de Terroda...
Balduinus, frater ejus.

Anno ab incarnatione Domini M° C° L° XX° VII° mense novembri. Datum per manus Willelmi, cappellani nostri.

(Pauli *Codice diplomat. del sacr. milit. ordine Jerosolymitano*, t. I, n° LXII, p. 62.)

IV

SÉGOR ET LA PENTAPOLE

La première mention que fasse l'histoire sainte des habitants de la Pentapole s'offre au dixième chapitre de la Genèse (v. 19). On y lit que la frontière des Chananéens s'étendait depuis Sidon vers Gerara, jusqu'à Gaza, et de là vers Sodome, Gomorrhe, Adama, Seboïm et jusqu'à Lasa. C'est dans le même ordre que sont énumérés les petits rois de la Pentapole, sauf celui de Bela ou Tsoar, ici remplacée par Lasa, qui formait la frontière extrême. (Euseb., *Onom.*, sub v° Lasa. — Sanct. Hieron., *ibid.*)

Lasa, dit saint Jérôme (*Quæst. hebr. ad Genes.* x, 19), est la même chose que Callirhoé, riche en eaux thermales, à l'orient de la mer Morte. Il ajoute avec Eusèbe dans l'*Onomastique :* « Lasa, limite » des Chananéens, près de la Sodomitide (Eusèbe), près de Sodome (saint Jérôme). »

C'est là que le cruel tyran Hérode chercha à prolonger sa vie. (Cf. Plin., *Hist. nat.*, V, 6.—Josèphe, *De bello Jud.*, I, 33-5.)

Il semble donc évident que la limite des Chananéens ou Phéniciens (c'est ainsi qu'ils se qualifiaient eux-mêmes sur la médaille de Laodicée, frappée sous les Séleucides) est tracée dans cet important passage en suivant du nord au sud le littoral de la Méditerranée jusqu'à Gaza, puis, tirant une ligne de Gaza à Sodome et remontant vers le nord au bord de la mer Morte, jusqu'à Lasa ou Callirhoé, dont la place est exactement connue.

L'état de la Sodomitide avant sa catastrophe était bien autre qu'il ne fut depuis. Lorsque Abraham revint d'Égypte avec Loth, son neveu, habiter de nouveau la Palestine, leur richesse en troupeaux était si considérable, que les querelles entre leurs bergers les forcèrent de se séparer.

Ils étaient alors à Bethel, sur la montagne au nord de Jérusalem, au nord-est de la mer Morte, à l'ouest du cours du Jourdain, qui serpentait dans cette profonde et fertile vallée appelée le Kikkar, celle que les Arabes nomment aujourd'hui le Ghôr, désignation qu'ils donnent aussi au commencement de la vallée de l'Arabah au sud de la mer Morte.

Loth, invité par Abraham à choisir lui-même la contrée où il devait établir sa résidence ou son parcours nomade, leva les yeux, et vit tout le Kikkar du Jourdain complétement arrosé comme un jardin de Dieu dans la terre d'Égypte, jusqu'à Tsoar.

Il opta donc pour cette région si fertile, et Abraham demeura dans la terre de Chanaan.

Loth, au contraire, habita les villes du Kikkar et dressa ses tentes jusqu'à Sodome. (*Gen.*, xiii, 1 à 12 ; xix, 29.)

Il importait ici de se fixer autant que possible sur la valeur du mot Kikkar, que le passage cité semble appliquer spécialement au cours du Jourdain.

Remarquons d'abord que le nom de Kikkar, sans être spécifié « le Kikkar du Jourdain », s'appliquait aux environs de Sodome comme à toutes les autres villes de la Pentapole, puisque les anges envoyés vers Loth, habitant alors Sodome, lui disent : « Ne t'arrête pas dans tout le Kikkar, fuis à la montagne » (*Gen.*, XIX, 18). Et lorsque Loth et ses filles, sortis de Sodome au point du jour, atteignent au soleil levant leur asile de Tsoar, encore éloigné de la montagne, Dieu fait pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe le feu et le soufre, et bouleverse les villes et tout le Kikkar, et en fait périr les habitants et la végétation. (*Gen.*, XIX, 19-25.)

Après leur destruction, Abraham, du haut des montagnes voisines d'Hébron, voit la fumée s'élever de toute la surface du pays du Kikkar, dont Dieu avait bouleversé les villes. (*Gen.*, XIX, 28, 29.)

D'un autre côté, nous voyons à la fin du Deutéronome, que Moïse, avant de mourir, gravit par l'ordre de Dieu le mont Nebo, et de la cime nommée Pisgah, en face de Jéricho, découvre au loin cette terre promise où il lui est interdit d'entrer.

Dieu lui montra de là tout le pays de Galaad jusqu'à Dan, tout Nephthali, toute la terre d'Ephraïm et de Manassé, toute la terre de Juda jusqu'à la mer Ultérieure (la Méditerranée), le midi (le désert selon les Septante) et le Kikkar de la vallée de Jéricho, ville des Palmes, jusqu'à Tsoar. (*Deuter.*, XXXIV, 1-3.)

David fuyant devant son fils Absalon passe le Jourdain, et se réfugie à Machanaïm, sur la rive gauche du fleuve, à la frontière de Manassé. Absalon passe le Jourdain après son père et s'avance pour l'attaquer. Joab prend le commandement de l'armée de David fugitif, fait rester le roi à Machanaïm, et livre bataille au fils rebelle dans la forêt dite d'Ephraïm.

Absalon étant vaincu et tué par Joab, Achimahas et Chusaï courent annoncer à David cette nouvelle à la fois heureuse et funeste. Achimahas prend la route du Kikkar, comme la plus courte, et arrive le premier. (II *Sam.*, XVIII, 23.)

Plus tard, sous le règne de Salomon, nous voyons les ouvriers tyriens envoyés par Hiram établir leur fonderie de bronze dans le Kikkar du Jourdain, entre Soccoth et Tsarthan. (II *Reg.*, VII, 46. — *Chron.*, IV, 17.)

Parmi ceux qui, sous la direction de Néhémie, rebâtirent Jérusalem, Néhémie compte les prêtres du Kikkar (*Néhém.*, III, 22), et, énumérant les lévites convoqués pour la dédicace des murs de la ville, cite ceux du Kikkar autour de Jérusalem (*Néhém.*, XII, 28-29). J'exposerai plus loin quelle application les traducteurs, les hébraïsants et les orientalistes ont assignée aux mots Kikkar et Ghôr et quelle signification radicale ils leur donnent.

Il suffit de montrer ici, sans m'étendre davantage, quels étaient les textes bibliques à étudier, quelles ressources ils offraient pour s'expliquer eux-mêmes.

On a vu, par ce qui précède, que Loth, établi dans le Kikkar, vivait avec ses troupeaux dans un pays d'une abondance extrême, parfaitement arrosé, et par conséquent cultivé ; il habitait les villes ou campait à leurs portes jusqu'à ce qu'il demeurât dans Sodome (*Gen.*, XIV, 12), s'alliant aux habitants pour la guerre (Josèphe, *Arch.*, I, c. IX [anc. X]) et choisissant des gendres parmi eux (*Gen.*, XIX, 12-14).

Le territoire de la Sodomitide était borné à l'occident par la terre de Chanaan où habitait Abraham, dont Hébron était devenu la principale résidence ; à l'orient, par les montagnes qui furent plus tard celles de la Moabitide, comme nous allons bientôt le faire voir, et au sud, à ce qu'il semble, par la vallée de Siddim, c'est-à-dire *des champs*. Nous voyons par la Genèse que cette vallée était assez étendue et assez découverte, pour qu'elle servît deux fois en quatorze ans de champ de bataille (*Gen.*, XIV, 3 et 8),

qu'elle était parsemée de nombreux puits de bitume (*Gen.*, xiv, 10) (ἀσφάλθου, LXX); de plus les Septante la nomment seulement la vallée de Sel (LXX, *Gen.*, xiv, 3 et 10), et Josèphe l'appelle la vallée des Puits de bitume (*Arch.*, lib. I, c. ix [anc. x]). Enfin, la Genèse dit : « La vallée de » Siddim, qui est maintenant la mer salée. » (LXX, *Gen.*, xiv, 3.)

La limite orientale de la Sodomitide est désignée par les commentateurs des Livres saints dans leurs compilations géographiques.

Ainsi nous voyons que Chodorlahomor et ses alliés, après avoir vaincu une première fois les rois de la Pentapole, dans la vallée de Siddim, et leur avoir imposé un tribut, les virent, au bout de treize ans, se confédérer de nouveau et refuser ce tribut signe de leur première défaite. (*Gen.*, xiv, 1-5.)

La quatorzième année, Chodorlahomor revint avec ses alliés (descendant du nord vers le sud) ; ils frappèrent les Raphaïm à Astaroth-Karnaïm, les Zuzim à Ham, les Emim à Saveh-Chiriathaïm, les Horréens sur leur mont Seïr (depuis l'Idumée), jusqu'à la plaine (ou au térébinthe, LXX) de Pharan qui est au-dessus du désert ; puis ils remontèrent (vers le nord) et la rive occidentale de la mer Morte, et vinrent à Aïn-Misphat, qui est Cadès, et frappèrent tous les champs de l'Amalécite, et aussi l'Amorrhéen habitant Hatsatson-Thamar (*Gen.*, xiv, 5-7), qui fut depuis Engaddi (II *Chron.*, xx, 2), et qu'Etienne de Byzance désigne comme une grosse bourgade voisine de Sodome d'Arabie (Steph. Byz., sub v° Εγγάδα).

Eusèbe et saint Jérôme nous apprennent dans leur Dictionnaire des lieux saints qu'Astaroth-Karnaïm était un pays de géants dominant la Sodomitide; ce fut plus tard une ville lévitique dans la tribu de Manassé, au delà du Jourdain. (*Jos.*, xxi, 27. — I *Paralip.*, vi, 56.)

Le Deutéronome rapporte (ii, 20) que les Zuzim étaient une nation de géants exterminée par les Moabites descendants de Loth. Eusèbe et saint Jérôme (*Onom.*, sub vv.) disent que Saveh-Chiriathaïm était une ancienne ville des Ommæi ou Emim (saint Jérôme), nation amorrhéenne (Eusèbe) *dominant* la Sodomitide.

Et le Deutéronome affirme que ces Emim avaient habité la Moabitide. (*Deuter.*, ii, 11.)

Ainsi on voit que la Sodomitide s'étendait de l'extrémité sud de la mer Morte jusque sur la rive gauche du Jourdain, et devint le partage des Ammonites et des Moabites.

Quant à la rive occidentale de la mer Morte, excepté Sodome sur la ligne chananéenne de Gaza, tout le reste était aux Amalécites et aux Amorrhéens, et Abraham y vivait comme un prince nomade au milieu de populations sédentaires. Après la seconde bataille perdue dans la vallée de Siddim, les rois de Sodome et de Gomorrhe, en s'enfuyant, tombent ou peut-être se cachent dans des puits à bitume, car on voit, peu de jours après, reparaître le roi de Sodome allant à la rencontre d'Abraham libérateur. Le reste des vaincus se réfugie dans les montagnes. Les vainqueurs prennent et pillent Sodome, emportant tout jusqu'aux vivres, et emmènent la population prisonnière avec Loth, neveu d'Abraham.

Celui-ci, informé par un fuyard, arme trois cent dix-huit de ses serviteurs, s'assiste de ses amis chananéens Eschol et Aner, et poursuit les rois victorieux, qui se retirent avec leur proie.

Il les gagne de vitesse et les atteint près de Dan, aux sources du Jourdain, les surprend la nuit, pendant leur sommeil, les poursuit dans leur fuite jusqu'à Choba au delà de Damas, délivre les prisonniers et ressaisit tout le butin. A son retour, le roi de Sodome et Melchisédec, roi de Salem, prêtre du Dieu Très-haut, vont au-devant de lui pour le féliciter. Loth et sa famille délivrés rentrent à Sodome et continuent d'y résider. (*Gen.*, xiv, 8-19.)

La Bible ne compte que six villes au plus de la Sodomitide, en y comprenant Lasa ou Callirhoé;

mais les auteurs profanes en portent le nombre, Strabon à treize (lib. XVI, c. II, 44), Étienne de Byzance à dix (sub v° Σόδομα).

Si, maintenant, nous cherchons à fixer l'emplacement de Sodome en nous tenant aux autorités les plus respectables, celle de la Bible d'abord, puis celle des auteurs profanes les plus anciens, voici le résultat auquel on doit s'arrêter.

1° La limite méridionale du territoire chananéen que donne la Genèse place Sodome dans la direction de Gerara et de Gaza prolongée vers l'orient, et le nom de Sodome est constamment suivi de ceux de Gomorrhe, Adama et Seboïm, comme dans cette première délimitation qui s'arrête à Callirhoé, c'est-à-dire à l'extrémité nord de la rive orientale de la mer Morte. (*Gen.*, XI, 19. — Eusèbe et saint Jérôme, *Onom.*, sub vv.: voy. ci-dessus.)

2° Le prophète Ezéchiel dit en s'adressant à Jérusalem : « Ta grande sœur est Schomrone (Samarie) » avec ses filles (villages) qui demeurent à ta gauche; à ta droite, c'est Sodome avec ses filles (villages). » (Ezéch., XVI, 46.)

On sait qu'en parlant de la droite et de la gauche d'un lieu, les Hébreux sous-entendaient toujours « en se tournant vers l'orient ». C'est ce que font remarquer Cahen et Rosenmüller ; cette situation répondrait, en effet, exactement à celle de Jérusalem pour la côte orientale de la mer Morte depuis Callirhoé jusqu'au sud de cette mer.

3° Josèphe, qui affirme avoir visité au moins la rive occidentale de la mer Morte (*De bello Jud.*, lib. IV, c. VIII, 4, et *Arch.*, lib. I, c. XI), dit que la montagne qui domine Jéricho et sa plaine « est tout à fait stérile et s'étend au nord jusqu'à la terre de Scythopolis, et au sud jusqu'à la » région des Sodomites ; puis au delà de la mer Asphaltite, toujours aussi aride et stérile.

» En face de cette chaîne de montagnes, dit-il, s'en élève une autre près du Jourdain, qui com- » mence à Julias au nord et se prolonge au sud jusqu'à Somorra (peut-être Gomorrha ou Zoara), qui » est la limite de Petra et de l'Arabie.

» On voit dans cette chaîne la montagne de Fer, comme on l'appelle, qui s'étend jusqu'à la Moabi- » tide. L'espace entre ces deux chaînes se nomme μεγα πεδίον (le Kikkar, le Ghôr) depuis le village » de Gennabaris jusqu'au lac Asphaltite. » (Josèphe, *De bello Jud.*, lib. IV, c. VIII, 2.)

Ce passage important montre que Sodome était située au sud de la mer Morte avant d'en atteindre le golfe le plus méridional, et que la série de montagnes du côté de Sodome se prolongeait au delà vers le désert du sud, comme celles de l'autre côté vers le pays de Petra.

4° Une autre désignation positive de l'emplacement de Sodome nous est fournie par Galien dans un curieux passage, dont nous donnons ici seulement un extrait :

« On nomme, dit ce médecin, ce sel, sel sodoménien, des montagnes qui sont voisines du lac Asphal- » tite et qu'on appelle Sodoma. » (Galien, lib. IV, *De simpl. et medicam. facultatib.*, c. XIX.)

Or, comme il n'y a de montagnes de sel qu'à Djebel-Esdoum, auprès de la mer Morte, il faut bien que la région dont parle Galien fût précisément celle-là.

5° Malgré les étranges identifications du moyen âge, et même d'aujourd'hui, tendant à placer au nord de la mer Morte, sur l'une ou l'autre rive du Jourdain, la figure de la femme de Loth changée en statue de sel, les anciens ne peuvent l'avoir supposée que là où existent des masses énormes de sel gemme, au Djebel-Esdoum, où Lynch a signalé un prisme isolé de cette matière, là sans doute où Josèphe dit en avoir vu un semblable (*Arch.*, lib. I, c. XI [anc. XII]).

6° Sodome était voisine d'Engaddi, selon Étienne de Byzance (ap. Reland, p. 763), et cet auteur classe Sodome en Arabie.

7° Hébron était assez proche de Sodome pour qu'on pût y descendre entre le matin et le soir. Aussi

la Genèse rapporte que, lorsque Dieu et les deux anges parurent devant Abraham sous le chêne de Mambré, près d'Hébron, le patriarche était assis devant sa tente quand la journée commençait à s'échauffer (*Genèse*, XVIII, 1). Après qu'il eut reçu ses hôtes inconnus et leur eut offert un repas, les deux anges se levèrent et se tournèrent vers Sodome (*Gen.*, XVIII, 16).

Abraham les accompagna sur leur route, puis resta en présence de Dieu, cherchant à fléchir sa colère contre la ville coupable. Le soir, les deux anges vengeurs arrivèrent à Sodome (*Gen.*, XIX, 1). Et en mesurant sur la carte le chemin d'Hébron à Djebel-Esdoum, on voit qu'un homme marchant d'une allure modérée peut faire ce trajet en douze heures et demie.

Les marcheurs rapides, comme on en trouve tant parmi les Arabes, n'en mettraient pas plus de neuf, le chemin descendant presque toujours.

La situation de Sodome à Djebel-Esdoum est ainsi confirmée par les textes d'une manière qui justifie entièrement la tradition conservée jusqu'à nos jours par les Arabes.

Il reste à déterminer le lieu où fut Tsoar ou Ségor, premier asile de Loth au moment de la catastrophe de Sodome.

Strabon, si exact en décrivant les pays qu'il a visités, n'a eu sur le lac Asphaltite que des renseignements erronés; il le confond avec le lac Sirbonis et le compare à celui d'Apollonie en Épire. Il ajoute :

« D'autres indices de l'action du feu caractérisent cette contrée. On montre des pierres calcinées » et âpres aux environs de Moasada (Masada), de nombreuses cavernes, une terre semblable à de » la cendre, des gouttes de bitume suintant des rochers, des rivières chaudes et dont l'odeur infecte » se répand au loin, de nombreuses habitations ruinées çà et là; de telle sorte qu'on peut ajouter foi » à ce que disent les indigènes, qu'il y avait eu dans cette région treize villes autrefois, et que Sodome, » leur capitale, a laissé ses vestiges de soixante stades de tour; qu'au milieu des tremblements de » terre, de l'éruption du feu et des eaux chaudes bitumineuses et sulfureuses, les rochers se brûlèrent, » une partie des villes fut engloutie et les autres abandonnées par ceux de leurs habitants qui purent » s'enfuir. » (Strab., *Géogr.*, lib. XVI, c. II, 44.)

Identifiant Sodome avec Djebel-Esdoum, comme il était naturel de le faire, les voyageurs se sont posé un argument, en apparence irrésistible, pour fixer dans quel rayon de Sodome et à quel point précis il fallait chercher la place et les ruines de Tsoar, l'ancienne Bela (*Gen.*, XIV, 3 et 8), existant encore au moyen âge sous le nom de Ségor, que les Septante lui donnent déjà. Ils ont cru trouver les éléments de leur certitude dans le passage suivant, dont ils ont cependant tiré des conclusions bien diverses :

« A l'aube du jour, les anges pressèrent Loth avec violence et lui dirent : Lève-toi, prends ta femme » et tes deux filles qui sont là, de peur que tu ne périsses dans l'iniquité de la ville.

» Et comme Loth tardait encore, ils saisirent sa main, celle de sa femme et celles de ses deux filles, » par l'effet de l'indulgence de Dieu pour lui; ils le firent sortir et le déposèrent hors de la ville. Et en » le conduisant dehors, il (l'un des anges) dit : Sauve-toi, pour sauver ta vie! ne regarde pas derrière » toi, ne t'arrête pas dans tout le Kikkar. Sauve-toi à la montagne, de peur que tu ne périsses.

» Loth leur répondit : Non, mes Seigneurs, si votre serviteur a trouvé grâce devant vous, et que vous » ayez eu la grande miséricorde de conserver la vie à mon âme, je ne pourrai pas me sauver à la mon- » tagne : le mal m'atteindrait et j'y mourrais. Voici cette ville assez voisine pour s'y réfugier, et elle est » petite. Je m'y sauverai maintenant; n'est-elle pas petite? Et mon âme vivra. Et il (l'un des anges) lui » dit : Voici que j'ai considéré ta face (selon l'hébreu, *accepté;* selon les Septante, *admiré*) en cette » chose pour ne pas détruire cette ville. Hâte-toi, sauve-toi là, car je ne pourrai rien faire jusqu'à ce

» que tu y sois entré. C'est pourquoi il nomma cette ville Sohar (c'est-à-dire *petite* en hébreu ; elle est » nommait autrefois Belah).

» Le soleil se levait sur la terre quand Loth entra dans Tsoar. » (*Gen.*, xix, 15-23)

Et plus loin on lit encore :

« Loth monta de Tsoar et demeura dans la montagne avec ses deux filles, car il craignait de rester » à Tsoar, et il s'établit dans une caverne avec ses deux filles. » (*Gen.*, xix, 30.)

De ces passages on devait nécessairement conclure, comme on l'a fait, que Tsoar était éloignée de Sodome d'environ une heure et demie, intervalle ordinaire entre l'aube et le lever du soleil ; que cette petite ville n'était pas dans la montagne, puisque Loth s'y réfugia par une grâce spéciale, ne pouvant atteindre jusque sur les hauteurs.

J'exposerai ailleurs les divergences d'opinions des voyageurs relativement à l'emplacement de Tsoar.

Il me suffit en ce moment de montrer sur quelles données je devais appuyer mes recherches.

J'ajouterai donc encore ici celles que j'avais réunies pour reconnaître s'il était possible, durant notre exploration, de fixer cet emplacement, qu'on avait cru si facile à désigner.

Tsoar était visible des hauteurs entre Bethel et Haï; c'est de là que « Loth, levant les yeux, vit tout le » Kikkar du Jourdain complétement arrosé avant que Jehovah dévastât Sodome et Gomorrhe, comme » un jardin de Dieu, comme la terre d'Égypte, jusqu'à Tsoar. » (*Gen.*, xiii, 10. Cf. *supra.*)

Cette ville, autrefois nommée Belah, était encore visible de la cime du mont Nebo, nommée Pisgah, puisqu'au moment fixé par l'arrêt divin, avant que le peuple hébreu passât le Jourdain, « Moïse monta de la plaine de Moab sur le mont Nebo, cime de Pisgah, qui est en face de Jéricho, » et Jehovah lui montra toute la terre de Galaad jusqu'à Dan ; tout Nephthali et la terre d'Éphraïm et » Manassé, et toute la terre de Juda jusqu'à la mer Ultérieure (Méditerranée) et le désert (ou le midi), » et le Kikkar du Jourdain, de la vallée de Jéricho, ville des Palmes, jusqu'à Tsoar. » (*Deuter.*, xxxiv, 1-3. Cf. *supra.*)

On voyait aussi Tsoar des hauteurs voisines d'Hébron et nommées Kaphar-Barucha.

Saint Jérôme, racontant les pieux pèlerinages de sainte Paule, sa pénitente, écrivait à sainte Eustochie, fille et imitatrice de la sainte matrone romaine :

« Un autre jour, le soleil venant de se lever, elle se tint sur la cime de Kaphar-Barucha, c'est-à-dire » le village *de la bénédiction*, au lieu où Abraham accompagna le Seigneur.

» De là, considérant la vaste solitude et la terre qui fut autrefois celle de Sodome et de Gomorrhe, » d'Adama et de Seboïm, elle contempla les vignes de baume dans Engaddi et Ségor, cette génisse de » trois ans, qui s'appela d'abord Bala et reçut le nom de Zoara, c'est-à-dire *petite* en langue de Syrie. » Elle se souvint de la caverne de Loth, et, versant des larmes, elle avertissait les vierges ses compagnes » de se défier du vin qui excite à la luxure et auquel les Moabites et les Ammonites durent leur » origine. » (*S. Hieron. epist.*, c. viii, *ad Eustoch.*, edit. Veron., t. I, col. 694, 695.)

Saint Épiphane appelle Caphar-Baricha le lieu dont parle saint Jérôme et le place à trois mille pas d'Hébron.

S'il est facile de retrouver le point d'où sainte Paule, accompagnée de saint Jérôme, a dû voir la région de la Sodomitide, et particulièrement Engaddi et Tsoar, il n'est pas aussi aisé à beaucoup près, mais il serait bien utile de reconnaître exactement à quel lieu de la Moabitide faisaient allusion deux prophètes et Josèphe classant Tsoar parmi les villes de la Moabitide.

Dans un texte obscur à ce point que les traducteurs l'ont expliqué très-différemment, Isaïe dit, à la lettre, en prédisant les malheurs de Moab :

« 1. — Poids de Moab. Ar de Moab a été dévasté la nuit; il a été tranché, car, la nuit, a été dé-
» vasté Chir-Moab, et il a été tranché.

» 2. — Il est monté au temple, et Dibon, les lieux hauts, pour pleurer sur Nebo et sur Medaba;
» Moab hurlera sur tous ses sommets, tous les cheveux seront coupés, toutes les barbes rasées.

» 3. — Sur ses places publiques on se vêtira de sacs, sur ses toits et sur ses places il hurlera
» tout entier et descendra en pleurant.

» 4. — Et Hesebon a crié et Eleale; jusqu'à Jahaz on entendra leur voix. C'est pourquoi les Cha-
» lutsim (les uns expliquent par les hommes armés, les autres par les habitants d'Elusa) de Moab
» jetteront des cris : son âme vociférera sur elle-même.

» 5. — Mon cœur criera vers Moab, ses fugitifs (ou ses verrous), jusqu'à Tsoar, génisse de trois ans;
» car, dans la montée de Lecchith, il montera en pleurant sur lui; car sur le chemin d'Horonaïm ils y
» susciteront la clameur de l'affliction.

» 6. — Car les eaux de Nimrin seront désolées, parce que l'herbe a séché, le germe a manqué,
» il n'y a plus eu de verdure.

» 7. — C'est pourquoi il a transporté ses richesses et déposé ce qui lui appartenait; près du torrent
» des saules, ils porteront ces choses.

» 8. — Parce que la clameur a fait le tour de la frontière de Moab; jusqu'à Eglaïm ses hurlements,
» et à Beer-Elim ses hurlements.

» 9. — Parce que les eaux de Dibon ont été remplies de sang; car je placerai sur Dibon ce qui sera
» ajouté aux évadés de Moab, Arieh (*le lion;* LXX, *ariel*), et au reste de la terre (ou *Adama*, LXX). »
(*Is.*, XV.)

On voit que le sens littéral et fort obscur de ce chapitre offre matière à bien des conjectures; cependant, en étudiant les villes de la Moabitide, il faudra souvent y recourir comme à l'un des documents les plus anciens et les plus détaillés. Contentons-nous ici de remarquer que les premières villes nommées sont :

Ar, Chir-Moab, Dibon, Nebo, Medaba, Hesebon, Eleale, Jahaz, villes de la haute région orientale de Moab et de ces plateaux élevés et fertiles qui confinent le désert; puis, sont nommées des villes dont les places n'ont pas été déterminées avec précision, mais dont plusieurs sont désignées comme étant sur des pentes et dans la montagne, non loin des torrents qui en descendent :

Tsoar, Lecchith, Horonaïm, Nimrin et ses eaux, le torrent des saules. Ce qui paraît former le côté occidental de la Moabitide sur les pentes vers la mer Morte.

Enfin, Eglaïm, probablement Agallim ou Negla de Ptomélée; Beer-Elim, dont le livre des *Nombres* (XXI, 13-21) nous donne la position sur la limite du désert entre les Moabites et le royaume de Sehon l'Amorrhéen. (Cf. Gesen., *Comment. ad Esaiam*, XV.)

De son côté, Jérémie, imitant la prophétie d'Isaïe, s'exprime avec moins d'obscurité peut-être :

« Chap. XLVIII. — 34. Du cri de Hesebon jusqu'à Eleale, jusqu'à Jahaz, ils ont fait entendre leur
» voix; de Tsoar jusqu'à Horonaïm, génisse de trois ans; parce que même les eaux de Nimrin seront
» désolées. — 35. Et je ferai cesser dans Moab, dit le Seigneur, ceux qui offrent des holocaustes sur les
» lieux hauts et de l'encens à ses dieux. — 36. C'est pourquoi mon cœur résonnera comme des flûtes
» pour Moab, et mon cœur pour les hommes de Chir-Heres (Chir-Moab), car le reste de leurs richesses
» a péri. — 37. Parce que toute tête est devenue rasée, toute barbe est coupée; toutes les mains sont
» couvertes d'incisions et tous les reins vêtus de sacs. »

On voit encore dans cette prophétie Hesebon, Eleale et Jahaz associés de même que Tsoar, Horonaïm et Nimrin.

A l'occasion du texte d'Isaïe, Eusèbe et saint Jérôme disent que Lecchith est encore, de leur temps, un village entre Areopolis (Ar) et Zoora ou Zoara. (Eusèbe, *Onom.*, et saint Jérôme, trad. lat. s. vv.)

A son tour, Josèphe, donnant la liste des villes conquises par Alexandre Jannée sur les Arabes en Moabitide, les énumère ainsi : Hesebon, Medaba, Lemba ?, Oronas (Horonaïm), Telithona, Zara (Tsoar), le Κιλίκιον αὐλῶνα, Pella (*Arch.*, lib. XIII, c. xv, 4). Et plus loin il reprend ainsi la liste des villes de Moabitide rendues par Hyrcan au roi Arétas sur les conquêtes de son père : Medaba, Naballo ?, Livias, Tharabasa ?, Agalla, Athona ?, Zoara, Oronœ (Horonaïm) Marissa ?, Rudda ?, Lusa ?, Oryba ?, (*Arch.*, lib. XIV, c. i, 4). Malgré bien des noms défigurés, il résulte encore de là que Tsoar était voisin d'Horonaïm.

Ptolémée nomme parmi les villes d'Arabie Pétrée Zoara, Thoana (probablement l'Athona et le Telithona ? de Josèphe) et Nekla (probablement Eglath), qui figure sur la carte de Peutinger à l'est du massif de l'Idumée, entre Zadagatta et Thorma (le Thoana de Ptolémée, Athona de Josèphe), cette dernière étape précédant immédiatement Rababatora (Rabbathmoba). — (Cf. n° V, édition de Vienne.)

Eusèbe et saint Jérôme placent Tsoar, Zoora, Zoara, au sud de Nimrim (*Onom.*, sub v^is^ Νεβηρείμ, *Nemerim*), et Nebra, Nemra, Nabara et Namara (Nimrim), dans la tribu de Ruben et la terre de Galaad (*Onom.*, sub. v^is^ Νεβρά, *Nemra*).

Les mêmes auteurs assignent pour position aux mines de cuivre de Phinon, ou Fenon, ou Phœnon, la station intermédiaire entre Petra et Zoora ou Zoara (Tsoar) (s. v° Φίνων, *Fenon*). Saint Jérôme ajoute que les mines de cuivre de Feno étaient écroulées de son temps et étaient autrefois voisines des riches mines d'or de Dizahab (sub v^is^ Κατὰ τα χρύσεια, *Cata ta chrysa*).

Loueith, Luith, ou Lecchith, dont parle Isaïe (xv), était entre Areopolis (Ar) et Zoorae ou Zoara ; au temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, ce village se nommait Luitha. Jéricho et Zoorae ou Zoara étaient les deux points extrêmes du bassin de la mer Morte (Eusèbe et S. Hieronym. sub v^is^ Θάλασσα ἡ ἁλυκή et *Mare Salinarum*). C'était aussi la manière dont Josèphe désignait le rivage méridional de la mer Morte finissant à Zoara d'Arabie (*De bello Jud.*, lib. IV, c. viii, 4). Il l'écrivait probablement encore ainsi dans son paragraphe précédent, tandis que les textes actuels lui font dire que le lac Asphaltite finissait à Somorra qui est sur la frontière de Petra. Il est probable que là, comme au huitième paragraphe, cet auteur avait écrit : Ζοαρων et non Σομορρων. (*De bello Jud.*, IV, c. viii, 2.)

Le tableau des éparchies de Palestine sous l'empire byzantin comptait dans la troisième dix villes ainsi classées :

Petra, Augustopolis, Arindela, Characmoba, Areopolis, Zoara, Bitarons, Elusa, Saltona. (*Hieroclis Synecdemus*, ap. Wesseling, *Itin. Anton.*, p. 719-721.)

Un autre tableau presque semblable publié par L. Holstenius porte la liste des patriarcats dans l'éparchie de la IIe Palestine ainsi qu'il suit : Petra métropole, Augustopolis, Arindela, Parochmouchou (Characmoba), Areopolis, Mapses, Elusa, Zaura (Tsoar), Birosamon (Beersebah), Elas (Aila ?), Mumopsora ? Pentacomia, Metrocomes, Salton-Hieraticum. (Ap. Reland, *Palæst*, p. 214 et 215.)

On voit encore dans la Diatypose de l'empereur Léon, publiée par le P. Goar dans l'*Histoire byzantine*, le classement suivant des villes de l'éparchie de la IIIe Palestine : Petra métropole, Augustopolis, Arindela, Charagmoucha (Characmoba), Areopolis, Mapsis, Elusa, Zoora, Birosaba (Beersebah), Elas (Aila), Pentacomia, Mamo, Psora, Mitrocomia, Saltum-Hieraticum. (Ap. Reland, *Palæst.*, p. 217, 218.)

Eusèbe et saint Jérôme, qui varient beaucoup dans l'orthographe des noms de lieux, classent dans les villes de la Moabitide et de la Pentapole de Sodome Zogera, ville de Moab dans Jérémie, qui s'appelle

maintenant Zoora ou Sigor, dit le premier; Zogora, ville des Moabites dans Jérémie, qui s'appelle maintenant Zoara ou Segor, dit le second. (*Onomastique*, sub v[is] *Zogera* et *Zogora.*)

Dans son *Commentaire sur Isaïe* (xv, 5), saint Jérôme ajoute que Ségor, la cinquième ville après Sodome, Gomorrhe, Adama et Seboïm, fut conservée grâce aux prières de Loth. Elle était petite et s'appelait *Bala*, c'est-à-dire *engloutie*, les Hébreux ayant pour tradition qu'elle avait été renversée par le troisième tremblement de terre. C'est elle qui aujourd'hui se nomme en syriaque *Zoora*, et en hébreu *Segor*, ce qui, dans les deux langues, signifie *petite*. La qualification de génisse de trois ans qu'on lui donne, nous pouvons la comprendre par arrivée à l'âge adulte : de même, en effet, que la trentième année est l'époque la plus robuste pour l'homme, de même est pour les bestiaux et pour les bêtes de somme la troisième. Il faut comprendre ce que l'on dit de *verrous* par frontière et force, parce que Ségor est placée sur les frontières des Moabites, les *séparant de la terre des Philistins.* (S. Hieron., *Comment. ad loc.*, lib. V, c. xvi, édit. Veron., t. IV, col. 186-187.)

On ne peut tirer aucune induction géographique précise de l'ordre, toujours fort irrégulier, dans lequel signèrent aux différents conciles les évêques de toutes les parties du monde chrétien; cependant il n'est pas inutile de rappeler qu'à celui de Constantinople, en 381, furent convoqués les évêques des trois Palestines, qui reçurent la lettre de Jean de Jérusalem.

Parmi eux, on remarque dans l'ordre suivant : Procope, évêque de la maiuma de Gaza; Isidore, de la maiuma des Zooréniens; Uales, des Paremboliens; Pierre de Pheno. (*Concil. gener.*, t. V, pp. 192 et 284. — Ap. Reland, *Palæst.*, pp. 530-531.)

Les actes du concile de Chalcédoine tenu en 381 furent signés par Musonius, évêque de Ségor ou de Zoorae. Son nom suit cinq fois celui d'Arétas, évêque d'Elusa, qui semble lui avoir été associé par le voisinage des siéges. Musonius signe encore deux fois après Jean, évêque de Tibériade. Il signe une fois avant Marcianus, évêque de Diospolis, deux fois avant Rufin, évêque de Byblos, une fois avant Marcianus, évêque de Jotape, une fois avant Pancratius, évêque de Livias, deux fois avant Dionysius, évêque de Sycamazonte?

Au concile de Jérusalem tenu en 536 figurent dans un ordre qui ne paraît pas régulier les évêques suivants..... Gregorius de Jéricho, Helius d'Areopolis, Joannes de Doaræ (Zoaræ?), Demetrius de Characmoba, Stephanus de Menytæ?, Manuel de Bitulion (Bethel), Anastase de Jotabe, Zenobius d'Elusa, Marcianus de Gaza, Theodorus de Petræ..... (*Act. concil. Hierosolym.*, t. V, *concil. gener.*, p. 284. — Ap. Reland, *Palæst.*, pp. 533-534.)

Du temps du royaume latin de Jérusalem, la liste des métropolitains, archevêques et évêques catholiques soumis au siége apostolique d'Antioche, portait entre autres cent onze siéges, Rabba de Moabitide, sous lequel sont douze évêchés :

Augustopolis, Arindela, Karah (Kerak), Jerapolis (Areopolis), Mampsidos?, Elucis (Elusa), Zora (Tsoar, Segor, Zoara), Verossam (Beersebah), Pentacomia, Mamapson?, Mitrocomias, Saltum-Hieraticon.

Extrait de la liste qui vient après le XXIII[e] livre mutilé de Guillaume de Tyr. (*Historiens des croisades*, t. I, 2[e] part., p. 1137.)

On voit encore ici, dans cette liste d'évêchés, Segor entre Elusa et Beersebah; il en est de même pour celle qui figure dans la notice latine des cinq patriarcats, dressée après l'année 1115, puisqu'il y est question de l'évêché de Montréal, bâti sous le roi Baudouin. On y lit :

Troisième siége : Arraba (Rabbat, c'est-à-dire Areopolis) de Moabitide, c'est-à-dire *Petra deserti* (Kerak). Sous celui-ci, treize évêchés :

Augustopolis, Arindela, Karach, Jerapolis (Areopolis), Mensidos?, Elucis (Elusa), Zora (Tsoar, Segor, Zoara), Virossara (Beersebah), Pentacomia, Mamapson, Mitrocomias, Saltum, Jeraticon.

Ici on a pris Saltum-Hieraticum pour deux villes, et Rabbat a été confondu avec Kerak. (*Notit. lat. quinq. patriarch. Geogr. Carol. a. S. Paulo*, p. 59, et ap. Reland, p. 222.)

On voit, par différentes autorités irrécusables, que sous le Bas-Empire Ségor, qui vient d'être compté parmi les évêchés de Palestine, était aussi une place forte de quelque importance. Eusèbe et saint Jérôme disent aussi à son sujet (sub v° Βαλά) :

» Bala, qui est Segor, maintenant nommée Zoara, la seule qui fut sauvée, grâce aux prières de Loth, » parmi les villes du pays des Sodomites; elle est encore habitée au bord de la mer Morte. C'est une » forteresse avec une garnison ; elle a aussi ses propres habitants, et auprès croissent le baume et les » palmiers à dattes, signe de son ancienne fécondité.

» Qu'on ne s'étonne pas, ajoute saint Jérôme, que Segor se nomme aussi Zoar, car c'est le même » sens de *petite* ou de *moindre*. Mais elle est nommée Segor en hébreu et Zoara en syriaque. Bala se » traduit par *absorpta* (engloutie) ; nous en avons parlé plus en détail dans nos *Questions hébraïques.* » (Eusèbe, *Onom.*, sub v° Βαλά. — S. Jérôme, *ibid.*)

Et sous le titre *Zoara*, Étienne de Byzance dit :

« Zoara est un grand bourg en Palestine, sur la mer appelée Asphaltite. Ce mot Zoara est neutre ; » dans la langue des Hébreux, il signifie *petit*. C'est là que Loth se réfugia et fut sauvé de la violence des » Sodomites. Les habitants du lieu fortifié se nomment *Zoaréniens*, selon la forme adoptée par les » indigènes, et aussi *Zoarates :* ces deux formes sont arabes. »

Zoara est désigné comme garnison de cavaliers archers indigènes dans l'important recueil intitulé *Notitia dignitatum*, dressé sous le Bas-Empire, du temps de Théodose le Jeune, à ce qu'on suppose.

On y trouve ce qui suit :

Sous la disposition de l'homme considérable (*viri spectabilis*) (1), chef de la Palestine :

1° Cavaliers dalmates illyriciens (2) à Berosaba (Beersebah).
2° Cavaliers de *vexillatio* (*promoti*) (3) illyriciens à Menois.
3° Cavaliers armés d'écus (*scutarii*), illyriciens, à Chermula.
4° Cavaliers maures illyriciens à Aelia (Aila?).
5° Cavaliers thamudeniens illyriciens à Birsama (Beersemes).
6° Cavaliers de *vexillatio* (*promoti*) indigènes à Sabaia.
7° Cavaliers de *vexillatio* (*promoti*) indigènes à Zodocatha.
8° Cavaliers archers indigènes à Havara.
9° Cavaliers archers indigènes à Zoara.
10° Cavaliers *primi felices*, archers indigènes de Palestine, à Sabura ou Veterocaria?
11° Cavaliers archers indigènes à Moahila?
12° Préfet de la 10e légion *Fretensis* à Aila.

L'ordre de ce tableau n'est pas régulièrement géographique, mais disposé par spécialités militaires : *equites, ala, cohors.*

Le plan qu'on voit en tête n'est pas non plus exact sous le rapport topographique.

Il est traversé par le FL. IORDANIS du haut en bas. — Il porte, pour le lecteur, les villes de :

A gauche : Menois, Zodocatha, Sabaia, Robotha, Havara, Veterocaria, Moahila, Aila.

A droite : Berosaba, Chermula, Zoara, Birsama, Ælia.

(1) *Spectabilis* est un titre entre *illustris* et *clarissimus.*

(2) Illyriciens était le nom d'une espèce de cavaliers, quelle que fût leur nation.

(3) *Promoti* étaient des cavaliers faisant partie d'une *vexillatio.*

Mais cette topographie est arbitraire, comme on peut s'en convaincre, d'abord par le cours du Jourdain traversant tout le tableau, ensuite par la carte de l'Égypte, n° 25, où la place relative des lieux est en opposition palpable avec la réalité. (*Notitia dignitatum et administrationum omnium tam civilium quam militarium in partibus Orientis*, édit. Bœcking, t. I, c. XXIX, p. 78.)

Après le Bas-Empire viennent les documents fournis par les auteurs des croisades, et ils sont d'une telle importance que je n'ai pas hésité à en faire des extraits étendus. Le premier est fourni par un témoin oculaire de la croisade conduite par Godefroi de Bouillon. Foulcher de Chartres était aumônier de Baudouin, frère et successeur du conquérant de Jérusalem. Il l'avait suivi dans son expédition contre Ascalon, après la mort de Godefroi. Décrivant la campagne entreprise contre les Arabes au sud-ouest de la mer Morte, à la fin de l'année 1100, il dit :

« Ayant consommé tout ce que nous y rencontrâmes tant en provisions qu'en bestiaux et n'y trouvant plus rien qui pût nous être utile, la contrée étant dévastée depuis longtemps, nous prîmes conseil de quelques Sarrasins du pays nouvellement convertis au christianisme qui connaissaient bien au loin les lieux cultivés ou incultes, et il fut décidé qu'on ferait passer l'armée en Arabie. Traversant les montagnes près des sépultures des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et de son fils le juste Joseph, ainsi que de Sara et de Rebecca, là où leurs corps sont glorieusement ensevelis à environ 14 milles de Jérusalem, nous parvînmes à la vallée où Sodome et Gomorrhe, villes scélérates, ont été, par le jugement de Dieu, renversées dans l'abîme, où est maintenant le grand lac d'Asphalte que l'on appelle la mer Morte (1). Sa longueur s'étend jusqu'à Zoaræ d'Arabie ; elle est de cinq cent quatre-vingts stades jusque dans le voisinage de Sodome ; sa largeur est de cent cinquante stades (2). Il est tellement salé, que nulle bête ni volatile n'en peut boire ; et moi, Foulcher de Chartres, je l'ai éprouvé moi-même lorsque, descendant de ma mule sur le rivage, j'en ai goûté l'eau et l'ai trouvée plus amère que l'ellébore. Et comme rien n'y vit et que les poissons n'y existent pas, on l'appelle, à cause de cela, la mer Morte. Du côté de l'aquilon (le nord), elle reçoit le fleuve du Jourdain ; du côté de l'auster (au sud), n'est aucune issue ni pour le fleuve ni pour le lac.

» Auprès de ce lac ou de cette mer Morte existe une montagne également salée, non pas en entier, mais par places, aussi dure que la pierre et tout semblable à de la glace, d'où l'on extrait par blocs ce sel gemme, comme on l'appelle, et que vous avez vu souvent.

» Je conjecture que ce lac est salé par deux causes : parce qu'il absorbe toujours le sel de cette montagne que son eau lèche incessamment, et, de plus, parce que les eaux de pluie entraînent du sel en descendant de la montagne vers le lac ; ou encore, que l'abîme est tellement profond, que la grande eau qui est salée pénètre sous terre dans ce même abîme par un reflux invisible. Il est difficile d'y plonger même à dessein.

» Ayant contourné le lac du côté austral (méridional), nous trouvâmes un village.

» On dit que ce village est Ségor, très-agréablement situé et très-abondant en fruits de palmier que l'on nomme des dattes ; nous en mangeons pour notre nourriture.

» Nous y rencontrâmes peu d'autres ressources ; car les agriculteurs arabes s'étaient enfuis à la première rumeur de notre approche, excepté quelques indigents plus noirs que la suie et que nous renvoyâmes, les méprisant comme l'algue marine.

» Là je vis sur les arbres des fruits qui, dépouillés de leur écorce, m'offraient un intérieur pulvérulent et noir.

» De là nous commençâmes à entrer dans les montagnes de l'Arabie ; nous nous reposâmes la nuit

(1 et 2) Ce passage sur la longueur et la situation de la mer Morte est emprunté à Josèphe. (*De bello Judaico*, lib. IV, VIII, §§ 2 et 4).

dans leurs cavités. Le lendemain au matin, ayant gravi les montagnes, nous y trouvâmes des villages, mais vides de toutes choses, car, informés déjà de notre arrivée, les habitants s'étaient enfuis et cachés dans des cavernes avec ce qu'ils possédaient; c'est pourquoi nous eûmes là peu de profits et nous dirigeâmes promptement notre marche vers d'autres lieux, toujours précédés par nos guides. Nous trouvâmes alors une vallée très-riche en toutes sortes de fruits, où Moïse, éclairé par Dieu même, frappa de sa verge le rocher et en fit jaillir une source vive. Ce ruisseau coule encore aujourd'hui non moins qu'il le faisait alors; de telle sorte que des moulins sont toujours mis en rotation par son impulsion, et là, moi, Foulcher de Chartres, j'ai fait boire mes chevaux.

» Nous trouvâmes là, de plus, sur le sommet de la montagne, un monastère qu'on nomme de Saint-Aaron, où Moïse et Aaron lui-même avaient coutume de converser avec le Seigneur; là nous eûmes une grande joie en voyant des lieux si saints et qui nous étaient inconnus. Au delà de cette vallée, la terre étant déserte et inculte jusque dans le voisinage de la Babylonie (du Caire), nous ne voulûmes pas avancer plus loin.

» Cette vallée était riche en toutes sortes de biens. Après nous être reposés pendant trois jours, et nous être bien refaits par la nourriture, ainsi que nos animaux, vers la seconde heure, au son du cor royal, il parut convenable de reprendre notre route. Alors nous repassâmes près de la mer dont nous avons parlé plus haut, et par les sépulcres des patriarches déjà nommés; ensuite, par Bethléem et la sépulture de Rachel, nous arrivâmes en bonne santé à Jérusalem le jour du solstice d'hiver (1100). » (Fulcher. Carnut. *Peregrin. Franc.*, ap. Bongars, *Gesta Dei per Francos*, pages 405 et 406, XXIII.)

Les événements dont nous venons de traduire la narration ont été reproduits fort en abrégé par Guillaume de Tyr, qui, de son propre aveu, n'a été témoin des faits qu'il raconte qu'à partir de l'année 1142. Pour cet historien, le Ségor traversé par le comte Baudouin en venant d'Engaddi est celui qui servit de refuge à Loth. (Guillelm. Tyr. archiep. *Hist.*, lib. X, c. VIII.)

Bien différent des récits de Guillaume de Tyr et de Foulcher de Chartres, celui d'Albert d'Aix n'est pas, comme le premier, d'un historien vivant à la cour de Jérusalem, écrivant sur des documents authentiques faciles pour lui à réunir, ni, comme le second, d'un témoin oculaire; aussi n'a-t-il pas le même degré d'autorité. Mais comme l'auteur, mort en 1120, était bien informé et paraît avoir reçu des renseignements qui, sans contredire ceux de Foulcher de Chartres, y ajoutent des détails curieux et étendus, nous les traduirons en entier.

Il raconte comment Baudouin avait détruit les brigands cachés dans des grottes souterraines, puis il continue :

« Ensuite, Baudouin partant pour se rendre au château que l'on appelle Saint-Abraham (près d'Hébron) s'arrêta (*hospitio remansit*) près des fleuves infects de Sodome et de Gomorrhe, y supportant une grande disette de vivres et de fourrages.

» Là même, comme ses soldats parcouraient le pays montueux, cherchant les choses nécessaires à la vie, quelques habitants leur firent connaître que s'ils avançaient un peu vers le lieu qui s'appelle *des Palmes* (*Palmarum*), ils y trouveraient beaucoup de biens et de vivres pour se refaire eux et leurs chevaux. Ce que certains jeunes gens apprenant, ils s'échappèrent en secret, au nombre d'environ quarante, et coururent en avant pour ramasser de l'argent et du butin ; mais ils ne trouvèrent pas autre chose que des aliments et beaucoup de gibier dont ils se remplirent le ventre, et ils ne burent ni vin, ni autre liquide, excepté de l'eau douce; s'étant ainsi restaurés dans ce lieu des Palmes, ils se levèrent et atteignirent une partie montueuse de l'Arabie.

» L'ayant franchie, ils s'abritèrent entre deux cimes de montagnes et s'y reposèrent suffisamment la

nuit avec les vivres nécessaires qu'ils avaient apportés sur des mules, des chameaux et des ânes, ne trouvant là rien autre chose que de l'eau fraîche. Ils gravirent ces montagnes pendant cinq jours avec une peine grande et inestimable (*gravi et inæstimabili labore*). Le sixième jour, ayant arpenté les montagnes (*montanis permensis*) sur leur extrême sommet, ils endurèrent de très-grands périls par une grêle horrible, une glace formidable, une pluie et une neige inouïes ; environ trente fantassins moururent de froid. Échappant aux dangers des montagnes et des rochers, ils descendirent dans la vallée, et restant un jour entier à cheval, ils traversèrent la plaine : le soir, ils campèrent avec leur prince Baudouin dans un autre village très-opulent et s'y restaurèrent par le repos et l'abondance des choses nécessaires à l'existence.

» Là quelques espions sarrasins, voulant mériter les grâces d'un si grand prince et obtenir la vie, se présentèrent et lui déclarèrent qu'une ville située dans le voisinage et nommée Susumus était riche et pouvait être aisément prise d'assaut. Baudouin, à cette nouvelle, sortant le cinquième jour du village susdit, descendit le soir à la ville de Susumus. Mais trouvant les maisons et tous les lieux de la ville déserts, il y prit son gîte et s'y reposa. A la nouvelle de son approche, les gens du pays avaient fui de la contrée et de la ville, parce qu'elle était sans murailles et sans défense. Ils y passèrent donc huit jours sans obstacles et sans aucune attaque des ennemis, prenant soin de leurs personnes dans le repos de la sécurité, poursuivant chaque jour les indigènes tout à l'entour et en tuant un grand nombre.

» Le neuvième jour, par l'ordre de Baudouin, la ville de Susumus fut ruinée et brûlée. Réunissant alors tout ce qu'ils purent piller de la ville en troupeaux et autres objets, et s'éloignant par une autre région dans les montagnes, ils ravagèrent les lieux qu'ils trouvèrent habités par les Sarrasins, rassemblant du butin de tous les côtés. Enfin, après huit jours, où ils eurent quelquefois beaucoup à souffrir des difficultés des lieux et de la famine, ils s'apprêtèrent à effectuer leur retour vers les fleuves infects dont nous avons parlé ; arrivés au village des Palmiers, ils n'y trouvèrent pas d'autres aliments que le fruit des dattiers pour rétablir leurs corps fatigués et privés de nourriture. Ensuite, revenant sur leurs pas par le château dit de Saint-Abraham, ils furent de retour à Jérusalem le troisième jour avant la nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (Albert. Aquens. *Hist. Hieros.*, lib. VII, 41, 42, 43, ap. Bongars, *Gesta Dei per Francos.*)

Guillaume de Tyr rapporte que l'an 1183, le château de Kerak étant assiégé par Saladin et menaçant de tomber au pouvoir du prince musulman, le roi Baudouin IV, inquiet du péril et voulant dégager cette place importante, « faisait toutes les diligences pour hâter le secours désiré. Prenant donc avec lui » le bois salutaire de la Croix vivifiante, et convoquant de toutes parts les forces du royaume, il se hâta » de se rendre de ce côté afin de porter assistance aux assiégés, et parvenant à la mer salée nommée » autrement lac de l'Asphalte, près du lieu nommé *Segor*, qui aujourd'hui s'appelle vulgairement » *Palmer*, après de nombreuses délibérations, il établit chef et commandant de toute son armée le » comte de Tripoli.

» Saladin, ayant appris par ses espions que l'armée chrétienne était voisine et que le comte de » Tripoli en commandait les légions, démonta ses machines, et, annonçant son départ, leva le siége dont » pendant un mois entier il avait maltraité le lieu susdit et retourna dans ses États. Le roi, cependant, » ne s'en rendit pas moins avec toute son armée au lieu convenu, apporta aux habitants de la ville la » consolation désirée, et, décidant son retour et rappelant ses troupes, revint sans dommages à Jéru- » salem. » (Guillelm Tyr., lib. XXII, c. XXX, *ad. calc.*; cf. c. XXVIII.)

La dernière autorité importante du moyen âge que je consultai, avant mon voyage, au sujet de Ségor est celle de Jacques de Vitry. Il est vrai que malgré son séjour en Syrie où il occupa quelque temps le

siége de Ptolémaïs (Saint-Jean d'Acre), cet évêque prédicateur et historien ne put visiter lui-même tous les lieux voisins de Jérusalem et de la mer Morte déjà occupés par les Musulmans; mais on jugera par ce qu'il en dit sur des témoignages assurément recueillis à Acre même, quelles difficultés contradictoires naissaient de ces textes et de ces traditions en apparence inconciliables.

Jacques de Vitry, qui écrivait entre 1210 et 1240 (Daunou, *Hist. litt. de la France*, t. XVIII), paraît s'être occupé avec un goût particulier de ce qui concernait les sciences naturelles, et, sans doute, n'a pas négligé la topographie. Voici comment il s'exprime sur celle que nous étudions en ce moment :

« Le fleuve du Jourdain, dit-il, naissant au pied du mont Liban, près de Césarée de Philippe, des » deux sources Jor et Dan (1), dont il tire son nom et son origine, descend dans le susdit étang de Génésareth, et de là sortant tout entier, arrosant pendant environ cent milles la région adjacente, se jette » dans la mer Morte par la *vallée illustre* que l'on appelle la *vallée des Salines*, et ne paraissant plus » ensuite, est englouti dans un abîme (2). (Cet abîme est) près du lieu qu'on nomme SEGOR qui, aujourd'hui est appelé vulgairement PAUMIER. La susdite mer est dite aussi lac d'*Asphalte* ou *mer de Sel*, » parce qu'elle est si salée et si amère, que nul n'en peut boire, ni hommes, ni bêtes, et on la nomme » aussi très-souvent *mer du Diable*, parce que rien de vivant ne s'y engendre et que rien ayant la vie ne » peut y être submergé.

» Elle a près d'elle une haute montagne de sel. Sur ses rives, des arbres portant des fruits ayant » à l'extérieur une écorce de belle apparence; mais, à l'intérieur, on ne trouve que de la cendre et » une sorte de suie fétide; car le seigneur fit pleuvoir le feu et le soufre sur Sodome et Gomorrhe et les » trois autres villes. Ces hommes étaient très-méchants, ennemis de la nature et pratiquant entre eux » une ignominieuse et abominable turpitude.

» Dans le lieu qui était nommé la Pentapole est le lac susdit, dont on ne peut trouver le fond. » (Jacob. Vitriac., *Hist. Jherosolym.*, ap. Bongars, *Gesta Dei per Francos*, c. LIII, p. 1075 et 1076.)

Quoique le document suivant ne m'ait été connu qu'à mon retour de l'exploration de ces lieux, son analogie avec le passage ci-dessus de Jacques de Vitry et son utilité pour établir le point de départ des fables du moyen âge, me déterminent à ne pas en différer la transcription.

Eugésippe, qui, selon Léon Allatius, écrivait en 1060, et, selon nous, cent ans plus tard, puisqu'il parle du roi Baudouin fondateur de Montréal, avait rédigé un traité intitulé : *De distantiis locorum Terræ sanctæ.*

Au commencement de cet ouvrage, il dit : « A dix milles d'Hébron est, vers l'orient, le lac Asphaltite » que l'on nomme aussi mer Morte, et elle est vraiment morte, car elle ne reçoit rien de vivant, et on » l'appelle aussi mer du Diable, parce que, sous l'influence de celui-ci, les quatre très-misérables villes » de Sodome, Gomorrhe, Seboïm et Adama, persévérant dans leur turpitude, brûlées d'un feu sulfureux, ont été submergées dans ce lac.

» Au-dessus du lac et appuyé à la Judée, on montre encore maintenant Ségor, qui est aussi Bala, la » cinquième de ces villes, préservée du bouleversement et de l'incendie en considération des prières de » Loth. A la sortie de Ségor, la femme de Loth fut changée en statue de sel.

» Les vestiges en sont encore apparents au-dessus de la rive de la susdite mer. Il y a beaucoup

(1) Cette étymologie du nom du Jourdain est empruntée, soit à Josèphe (*Arch.*, lib. I, x, 1), soit à Jean d'Antioche, citant Philostorge (*Fragm. hist. Græc.*, Didot, t. IV, p. 546, fragm. 10 et 11), soit à saint Jérôme (*Quæst. hebr. ad Gen.* XIV, 14), soit enfin à l'*Onomastique* grec d'Eusèbe, et de saint Jérôme, latin, sub v° *Dan.*

(2) Cette idée d'un abîme absorbant les eaux du Jourdain, près de Ségor, a pris sans doute naissance dans le nom primitif de Ségor, qui était Bala, et dont le sens aurait été, selon saint Jérôme et Eusèbe (*Onom.*, v° *Bala*), celui d'*absorpta.*

» d'alun et beaucoup de cataram (goudron, bitume), ainsi nommé par les Juifs, que les habitants du » pays trouvent et recueillent et qui est utile pour bien des usages.

» Ségor est maintenant nommé par nos compatriotes la ville de la Palme, *oppidum Palmæ.* »

Dans tous les documents qui précèdent, il n'est question que de l'emplacement de Sodome et de Tsoar. Les renseignements concernant les trois autres villes, Gomorrhe, Adama et Seboïm, sont beaucoup moins nombreux.

Reland reconnut que Seboïm de la Pentapole ne pouvait être la ville dont il est fait mention dans le premier livre de Samuel (xiii, 18), et dans Néhémie (xi, 33), comme appartenant à la tribu de Benjamin; il se contente de dire, au sujet de l'emplacement de Seboïm :

« Si l'on peut conclure quelque chose de l'ordre dans lequel elle est énumérée dans la Genèse (x, 19), » elle était dans la plaine (sans doute le Kikkar), plus au sud qu'Adama. »

Reland, dont on connaît la critique excellente et l'étonnante sagacité, était loin de partager l'opinion de ceux qui inféraient la submersion des villes maudites dans les eaux de la mer Morte du passage de la Genèse où il est dit que « la vallée de Siddim est la mer salée ».

Il démontre par les arguments les plus simples et les plus concluants que ce passage prouve le contraire du sens qu'on lui attribue. Ce que Reland ignorait au sujet de l'emplacement vraisemblable de cette vallée a été révélé par les sondages du lieutenant de marine américain M. Lynch. Il y est établi sans contestation possible que le golfe le plus méridional de la mer Morte est un bas-fond où l'on peut à peine naviguer et dont quelques parties peuvent même être traversées à gué en certaines saisons.

De plus, le voisinage immédiat de la montagne de sel de Djebel-Esdoum ne peut que confirmer d'une manière toute particulière le nom de mer salée ou de sel, ים המלח, comme la vallée de Sel, sans doute celle qui entoure Djebel-Esdoum, se nommait גיא המלח (II *Reg.*, xiv, 7; — II *Chron.*, xxv, 11) ou גיא מלח (II *Sam.*, viii, 13; — *Ps.* lx, 2), et la ville voisine de cette montagne, עיר מלח (*Jos.*, xv, 62) (1).

« En outre, ajoute Reland, dans toute l'Écriture sainte il n'est fait aucune mention de la submersion » de ces villes, ni dans le lieu où l'histoire même de leur destruction est racontée, ni lorsque les pro» phètes y font allusion. Au chap. xix, 24, de la *Genèse*, il est dit que Dieu fit pleuvoir le soufre et le feu » et bouleversa (יהפך) les villes et la plaine (ככר) (notez ceci, c'est aussi de même, *Genèse*, xiii, 3, non » pas עמק, la vallée de Siddim), et les habitants des villes, et les produits de la terre, et au verset 28, » Abraham vit cette région fumante comme une fournaise. Rien ici de déluge ni d'inondation; mais » tout le contraire, du soufre, du feu, de la fumée, un bouleversement.

» Mais, d'abord, un passage célèbre est celui du Deutéronome (xxix, 23), où non-seulement *il bou*» *leversa* se lit de la destruction de ces villes, et non *il les submergea*, mais : « *toute sa terre fut* » *brûlée par le soufre et le sel*, *elle ne sera pas ensemencée*, l'herbe n'y germera pas et n'y croîtra pas ». » Et il poursuit : « *comme le bouleversement de Sodome*, *de Gomorrhe*, *Adama* et *Seboïm*, *que Jehovah* » *bouleversa* dans sa colère ». Vous le voyez, les villes furent bouleversées et la terre elle-même, brûlée par » le soufre et le sel en abondance, ne produira plus aucune herbe, de même que la terre sodomitique. » Si celle-ci eût été ensevelie sous les eaux, l'écrivain n'aurait pas dit, je pense, l'herbe n'y lèvera » pas et n'y pullulera pas; et il n'eût pas ajouté que le soufre et le sel en étaient cause, l'ayant

(1) La situation de la vallée des Salines, ou plutôt de Sel, est bien déterminée par le récit des batailles qu'y livrèrent les rois de Juda contre les Edomites ou leurs alliés, et celle de la ville de Sel par le voisinage de Nibsan et d'Engaddi que lui assigne le Livre de Josué.

» rendue impropre à la végétation. Qu'y a-t-il de plus simple qu'une terre immergée ne produise plus » d'herbe ?

» C'est ainsi qu'on lit dans Sophonie (II, 9) : « *Moab sera comme Sodome et les fils d'Ammon comme* » *Gomorrhe, la sécheresse des épines et des masses de sel et la solitude éternellement.* » Qu'y a-t-il de » plus clair? Si Sodome a été ensevelie sous les eaux, quand donc Moab lui est-il devenu semblable et » quand cette prophétie s'est-elle accomplie ? On n'y dit rien des eaux ; au contraire, on y parle d'ari- » dité. Ajoutons ce qu'on lit dans Amos (IV, 11) : « *Je vous ai renversés comme Elohim a renversé* » *Sodome et Gomorrhe, et vous serez comme un tison arraché dans un incendie.* » Mais cette manière de s'exprimer pouvant être entendue autrement, voyons ce que dit Jérémie (XLIX, 18) : « *Selon le bou-* » *leversement de Sodome, de Gomorrhe et des* (*villes*) *voisines, dit Jehovah, aucun homme n'y habitera* » (*dans Edom*), *aucun fils de l'homme n'y demeurera.* » Et (L, 38) : « *La sécheresse envahira ses eaux* » (*de Babylone*), *et elles tariront..... Pour cela les bêtes des forêts et les hiboux y habiteront ensemble ;* » *et les filles de la chouette y habiteront ; elle ne sera plus habitée à jamais, jusqu'à la dernière géné-* » *ration. Selon le bouleversement de Sodome et de Gomorrhe et de leurs voisines, dit Jehovah, personne* » *n'y habitera, ni hommes, ni fils de l'homme.* » Il s'en faut tellement ici qu'il s'agisse de l'invasion » d'eaux nouvelles que l'on annonce le desséchement de celles qui existaient. » (Reland., *Palæst.*, pp. 255-256.)

Nous ajoutons ici encore quelques passages que Reland n'a pas cru nécessaire de citer pour la cause qu'il voulait défendre, mais qui confirment puissamment son opinion sur l'existence des pays où avaient été autrefois les villes de la Pentapole.

Le premier témoignage que nous apportons sera encore de Moïse lui-même. On lit dans le Deutéronome (XXXII, 33 et 35) :

« Car leur vigne (celle des méchants) est de la vigne de Sodome, et des champs de Gomorrhe sont » leurs raisins : raisins de poison, grappes amères pour eux. Venin des dragons est leur vin, tête cruelle » des aspics. »

L'auteur du psaume 108 (latin 106), comparant les effets de la bonté et de la colère divines, dit (v. 33 et 34) :

« Il a placé des fleuves dans le désert et des éruptions d'eau contre la soif :

» Il a fait une terre salée (*salsuginem*) d'une terre fertile, à cause de la malice de ses habitants. »

Isaïe, imité par Jérémie dans le passage cité par Reland, prophétise aussi contre Babylone :

« Et Babel, dit-il, l'honneur et la gloire du royaume, l'orgueil des Chaldéens, sera bouleversée » comme Elohim a bouleversé Sodome et Gomorrhe.

» Elle ne sera plus habitée jamais ; on n'y demeurera plus jusqu'à la dernière génération, et l'Arabe » n'y dressera pas sa tente, et les bergers n'y feront pas reposer leurs troupeaux.

» Là se coucheront les Tsiime (bêtes sauvages), les O'hime rempliront leurs maisons, et les filles de » la chouette y habiteront, et les velus (démons) y danseront, et les chats sauvages s'y répandront dans » les édifices abandonnés, et les dragons seront dans les palais de volupté. » (*Isaïe*, XIII, 19 à 22.)

Sophonie, prophétisant au sujet de Moab, disait :

« Moab sera comme Sodome et les fils d'Ammon comme Gomorrhe : les grincements de l'ortie » (la ronce) et une mine de sel, et la désolation dans tous les siècles. » (II, 9.)

« C'est la sagesse, dit Salomon, qui a délivré le juste fuyant du milieu des impies qui périssaient » lorsque le feu descendait sur la Pentapole.

» En témoignage de la malice de ces méchants, il existe une terre déserte et fumante, et des arbres

» portant des fruits en temps incertain, et, pour le souvenir d'une âme incrédule, la figure formée de » sel restant (encore) debout. » (*Sapientia Salomonis*, x, 6 et 7.)

Josèphe ne s'écarte pas du sens que le texte biblique nous impose ; seulement il donne à la rédaction la forme hellénisée, qu'il applique trop souvent à l'histoire de son peuple.

« La longueur de ce lac (Asphaltite) est de cinq cent quatre-vingts stades, jusqu'où il s'étend, jusqu'à » Zoara d'Arabie. Sa largeur est de cent cinquante stades.

» La Sodomitide en est voisine ; autrefois c'était une terre très-heureuse pour ses fruits et pour ses » nombreuses villes, maintenant elle est toute brûlée.

» On dit qu'elle fut incendiée par des foudres pour châtier l'impiété de ses habitants. Aussi voit-on » encore les traces du feu divin et les ombres de cinq villes, et la cendre renaissant dans les fruits, les- » quels, par leur figure, sont semblables à ceux qui peuvent être mangés ; mais quand on les presse » dans les mains, ils se dissipent en fumée et en cendres. On peut croire ces choses racontées d'après » un témoignage oculaire. » (Josèphe, *De bello Jud.*, lib. IV, c. VIII, 4.)

Le même historien dit encore :

« Qu'irrité des crimes des Sodomites et ayant résolu de les détruire, après avoir sauvé Loth et sa » famille, Dieu lança sa foudre sur la ville, la brûla avec ses habitants, et dévastant la terre tout autour, » comme je l'ai déjà dit en écrivant la guerre judaïque, la femme de Loth, qui, en se retirant, s'était » retournée vers la ville pour regarder son désastre avec curiosité, contre la défense de Dieu, fut » changée en statue de sel (je l'ai vue, car elle existe encore), et Loth, avec ses filles, se réfugia dans une » petite place où le feu l'entourait de près. Ce lieu s'appelle jusqu'à nos jours Zoôr. Les Hébreux » appellent ainsi ce qui est petit. Là, se voyant abandonné des hommes et privé d'aliments, il vivait » misérablement. » (Josèphe, *Arch.*, lib. I, c. XI, 4.)

Après avoir décrit le lac Asphaltite sur des ouï-dire et avec une exagération crédule peu digne d'un écrivain tel que lui, Tacite poursuit en disant :

« Près de là sont des champs autrefois fertiles, à ce qu'on assure, et parsemés de grandes villes, que » les traits de la foudre auraient incendiées et dont on voit, dit-on, encore les vestiges. La terre elle- » même paraît comme brûlée et aurait perdu sa force fructifiante, car toutes les plantes naissant spon- » tanément et ayant végété à l'état d'herbe ou de fleur ou jusqu'à leur maturité habituelle, s'évanouis- » sent noires et vides, comme réduites en cendres.

» Si je concède que des villes autrefois illustres ont pu être embrasées par le feu du ciel, je pense » aussi que la terre étant infectée par les émanations du lac, et l'air ambiant en étant corrompu, le sol » et le ciel, également nuisibles, peuvent faire putréfier les graines des moissons et les fruits de l'au- » tomne. » (Tacite, *Hist.* lib. V, c. VII.)

Strabon confirme la notion de l'existence, encore avérée de son temps, des ruines dont parlent Josèphe et Tacite.

Il s'exprime ainsi :

« Bien d'autres signes (que la présence du bitume dans les eaux du lac) montrent que le feu pénètre » le sol de cette contrée, car on fait voir près de Moasada (Masada) des rochers âpres et brûlés, des » cavernes multipliées, syringes, dans beaucoup de lieux, et la terre semblable à de la cendre, et des » gouttes de poix suintant, et des fleuves exhalant au loin une odeur fétide, et des habitations çà et là » renversées ; de sorte qu'on peut ajouter foi aux indigènes affirmant que là furent habitées autrefois » treize villes, dont la métropole, Sodome, a laissé son enceinte encore conservée de soixante stades. » Ils disent que le lac apparut par suite de tremblements de terre, d'éruptions de feu, d'eaux chaudes » bitumineuses et sulfureuses ; que les rochers entrèrent en ignition ; que les villes furent, les unes

» englouties, les autres abandonnées par ceux qui purent prendre la fuite. Eratosthène, au contraire, » dit que cette région était sous l'eau et que des crevasses, s'étant formées, mirent à découvert la plus » grande partie du sol ainsi que de la mer (1). » (Strab., lib. XVI, II, 44.)

Reland, au sujet de Sodome, citant d'abord le passage où Étienne de Byzance écrivait : « Sodome, métropole des dix villes renversées dans le lac Asphaltite », repousse cette énonciation, et objecte que la Bible parle seulement de cinq villes, dont Sodome paraît avoir été la principale ; qu'elle fut renversée en même temps que Gomorrhe, Adama et Zeboïm, situées dans le Kikkar, dans la plaine (*Genèse*, XIX, 29), que l'on nomme aussi Kikkar du Jourdain. En parlant du lac Asphaltite, le savant critique a déjà dit que Sodome ne lui semble pas avoir été couverte par les eaux de ce lac, mais qu'elle a été renversée, et la région voisine rendue stérile.

Il cite ici Eusèbe, confirmé par saint Jérôme (*Onom.*, sub verb.), disant seulement que Sodome était une ville d'impies située près (περὶ) de la mer Morte, et Sozomène (III, 24), disant que les champs paraissent brûlés et ne peuvent être ensemencés ni plantés d'arbres. (Reland, *Palæst.*, pp. 1019 et 1020.)

Tels étaient les documents que j'avais réunis pour préparer fructueusement les recherches de mon voyage. Il me reste à discuter ceux que j'ai recueillis sur les lieux et qui ont achevé de fixer mon opinion.

FIN DE L'APPENDICE.

Ici s'arrête le manuscrit de l'auteur. Le mémoire qu'il annonce n'a pas été fait ; il n'a même pas été ébauché, et se réduit à quelques notes sans liaison. L'intention du duc de Luynes était de résumer dans un travail d'ensemble toutes les observations topographiques, archéologiques et géologiques, recueillies pendant son exploration, et, à l'aide de cette étude, de discuter les textes réunis ci-dessus. Il aurait alors donné ses conclusions et développé le système qu'il avait adopté pour interpréter les traditions relatives aux villes maudites et fixer la géographie ancienne du bassin de la mer Morte. Je ne saurais suppléer au silence de l'auteur ; mais je puis indiquer en quelques mots la conclusion générale qui ressort de ses premiers travaux. Suivant le duc de Luynes, la grande lagune qui forme l'extrémité de la mer Morte, au sud de la Liçan, occupe la place de la plaine de Siddim ; les villes maudites étaient situées au pied des montagnes dans le Ghôr : Sodome près du Djebel-Esdoum, Ségor à l'embouchure du wady Es-Safieh ou à celle du wady Ed-Draâ. Il croyait, en outre, à l'existence d'une seconde ville du nom de

(1) Pour montrer quelle est la valeur de cette opinion d'Eratosthène, qui me semble avoir été mal comprise et très-obscure dans la traduction de Casaubon, j'en donne ici le texte avec cette traduction même :

Ἐρατοσθένης δὲ φησι τἀναντία· λιμναζούσης τῆς χώρας, ἐκρήγμασιν ἀνακαλυφθῆναι τὴν πλείστην, καθάπερ τὴν θάλασσαν.

Casaubon traduit : « Eratosthenes contra sentit, regionem stagnis intus conceptis subductam, maxima ejus parte factis eruptio- » nibus retectam fuisse : quemadmodum et mare. » (Edit. Wolters.)

Ségor (ou Tsoar), au nord de la mer Morte, dans le Ghôr El-Belkaà, près de l'embouchure du Jourdain et sur sa rive gauche. Il ne s'était pas encore prononcé quant à l'emplacement précis qu'il assignait à Gomorrhe, à Seboïm et à Adama, mais il les cherchait aussi au sud du lac.

Outre ce travail, le duc de Luynes préparait un mémoire sur la vallée de l'Arabah et sur les pérégrinations des Hébreux sous la conduite de Moïse : il est vivement à regretter que la science ait été privée des lumières que cet esprit éminent aurait jetées sur les difficiles questions de géographie et d'exégèse soulevées par les récits bibliques.

M. V.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

APPENDICE

PIÈCES JUSTIFICATIVES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES, DE LIEUX ET DE MONUMENTS

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

N

O

P

T

U

V

W

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2